

JEAN-PAUL SARTRE

LETTRES
AU CASTOR

et à quelques autres

ÉDITION ÉTABLIE, PRÉSENTÉE
ET ANNOTÉE
PAR SIMONE DE BEAUVOIR



1926-1939

nrf

GALLIMARD

JEAN-PAUL SARTRE

LETTRES
AU CASTOR

ET À QUELQUES AUTRES

*Édition établie
présentée et annotée par
Simone de Beauvoir*

*

1926-1939

nrf

GALLIMARD

Dans leur jeunesse, Guille, qui fut longtemps le meilleur ami de Sartre, se plaisait à lui dire : « Les manuels littéraires des siècles futurs, mon petit camarade, signaleront : Jean-Paul Sartre, remarquable épistolier, auteur de quelques ouvrages littéraires et philosophiques. » Au cours des entretiens¹ qu'il eut avec moi l'été 1974, Sartre s'expliqua sur ce que représentaient pour lui ses lettres : C'était la transcription de la vie immédiate... C'était un travail spontané. Je pensais à part moi qu'on aurait pu les publier, ces lettres... J'avais la petite arrière-pensée qu'on les publierait après ma mort... Mes lettres ont été en somme l'équivalent d'un témoignage sur ma vie.

En livrant au public cette correspondance, je ne fais donc qu'accomplir un de ses vœux. Certes, il serait souhaitable que toute son œuvre épistolaire – qui est immense – soit rassemblée, mais pour cela il faudra sûrement beaucoup de temps. J'ai préféré ne pas attendre pour divulguer les lettres qui m'ont été adressées – ainsi que quelques autres léguées ou confiées par leurs destinataires.

Elles se rapportent à un passé récent. Je ne me suis donc pas senti le droit de les faire paraître dans leur intégralité. Je n'ai pas modifié un iota de ce qui concerne mes rapports avec Sartre. Mais pour ne pas gêner certains tiers – ou leurs proches – j'ai supprimé des passages, changé des noms. J'ai décidé moi-même de presque toutes ces altérations. Quelques-unes ont été voulues par M^{me} Elkaïm-Sartre. De toute façon, je remettrai le manuscrit original à la Bibliothèque Nationale qui pourra en disposer dans un certain nombre d'années.

Malgré ces réserves, très secondaires, ce recueil, qui couvre une période de presque quarante années – 1926 à 1963 – possède, pour tous ceux qui s'intéressent à Sartre, l'irremplaçable valeur d'un vaste « témoignage sur (sa) vie », d'une « transcription de (sa) vie immédiate ».

Simone de Beauvoir

1. Éditions Gallimard, p. 228-229.

1926

À SIMONE JOLIVET¹ (lettre vraie)

Je me présente – en avance vous verrez pourquoi –. Vous m'avez reproché d'être ni simple ni vrai, vous allez voir si cela m'est commode.

J'ai un fond de caractère très hétéroclite.

D'une part je suis extrêmement ambitieux. Mais de quoi ? Je me représente la gloire comme une salle de danse remplie de messieurs en habits et de dames décolletées qui lèvent leurs coupes en mon honneur. C'est tout à fait image d'Épinal, mais j'ai cette image-là depuis mon enfance. Elle ne me tente pas et pourtant la gloire me tente car je voudrais être très au-dessus des autres, que je méprise. Mais surtout j'ai l'ambition de créer : il me faut construire, construire n'importe quoi mais construire ; j'ai fait de tout, depuis des systèmes philosophiques (idiots bien entendu, j'avais 16 ans) jusqu'à des symphonies. J'ai écrit mon premier roman à 8 ans. Je ne peux pas voir une feuille de papier blanc sans avoir envie d'écrire quelque chose dessus. Je ne ressens ce sentiment, par ailleurs ridicule, l'enthousiasme, qu'au contact de certaines œuvres, parce que je me figure que je pourrais les refaire, les produire à mon tour, et si je vous écris aujourd'hui c'est que je viens d'en lire une et que j'ai été pris aussitôt du besoin de construire quelque chose : cette lettre. Seulement je n'aime rien de ce que je fais, je n'écris pas dans mon genre si vous voulez, je change continuellement de style sans arriver à me plaire. D'ailleurs je plais assez peu aux autres à ce point de vue. Tout ceci est très banal. Malheureusement il se greffe là-dessus que le fond de ma nature est en outre un caractère de petite vieille fille : je suis – ce dont vous ne vous étiez peut-être pas doutée – né avec le caractère qui convient à ma

figure : follement, stupidement sentimental, couard et douillet. Mon sentimentalisme a été jusqu'à me faire larmoyer à propos de n'importe quoi. J'ai pleuré comme un veau à des pièces de théâtre, des films, des romans. J'ai eu des accès de pitié injustifiés et invraisemblables, des accès de lâcheté aussi, de faiblesse de caractère qui m'ont fait placer à une certaine époque au dernier rang des ratés par mes parents et amis.

Voilà mes deux tendances fondamentales. La primordiale est l'ambition. Je me suis déplu très vite et la première vraie construction que j'aie faite a été mon propre caractère. J'ai travaillé à deux choses : me donner de la volonté et refouler en moi la seconde tendance dont j'avais une honte profonde. Pour me donner de la volonté j'ai employé la méthode des actes gratuits : faire sans *aucune* raison quelque chose qui me soit très désagréable. Pour vous donner un exemple, mon premier acte gratuit a été de jeter sous les roues du tramway de La Rochelle un chapeau que je désirais depuis quinze jours et que ma mère venait enfin de m'acheter. C'était idiot mais j'avais 14 ans. J'ai même reçu à cette occasion la dernière paire de gifles que ma mère m'ait donnée. Pour mater mon caractère je me suis efforcé de le dissimuler. Auparavant, j'étais très expansif, mais d'une part la vie qu'on m'a faite à La Rochelle et que je vous ai racontée, d'autre part ma ferme volonté de changer, m'ont rendu renfermé. Je vous le dis sincèrement : c'est la première fois depuis sept ans que j'en dis si long, et cela tient à ce que je suis sûr de moi à présent. Mais ne croyez pas que j'aie étouffé toutes ces tendances grotesques en moi : elles existent toujours. Ainsi j'étais lâche et douillet, je le suis encore : quand un chien aboie près de moi il m'arrive de tressaillir de peur. Et pourtant je crois que quand je décide fermement une chose aucune peur ne pourrait me faire reculer. Mais il en résulte :

1° que ces tendances tentent de réapparaître à chaque instant et qu'en les refoulant j'obtiens cette attitude artificielle que vous me reprochez. Je ne suis jamais vrai parce que je cherche toujours à modifier, à recréer : je n'aurai jamais le bonheur (?) de pouvoir agir spontanément.

2° que lorsque je ressens une émotion sincère, un sentiment que je juge pouvoir être exprimé, j'en suis absolument incapable, il arrive : ou bien que je bafouille ou dise juste le contraire de ce que je voulais dire – ou bien que j'exprime l'équivalent de ce sentiment par des phrases alambiquées qui ne veulent rien dire – ou bien, ce qui est plus fréquent, que je n'exprime rien, que je fuie toute expression : c'est le plus sage. D'ailleurs bien entendu je suis à présent infiniment plus dur à la détente et il en faut beaucoup pour m'émouvoir.

Je vous ai à peu près tout dit ; j'ajoute que j'ai un certain idéal de caractère à atteindre : la santé morale, c'est-à-dire le parfait équilibre. J'en suis encore très loin. Seulement j'en suis arrivé au point de ne plus jamais faire transparaître au-dehors que ce que je veux. J'exagère. Pour être absolument sincère je dirai : la plupart du temps.

En écrivant cette analyse rapide je ne trouvais pas le bilan bien beau et j'aurais voulu embellir un peu par-ci par-là. Je n'ai pas consenti à le faire parce qu'il est préférable puisque j'ai commencé à parler de moi de le faire en toute sincérité. Mais je sais à quoi je m'expose : vous allez trouver que je ressemble bien peu à présent à Eric von Stroheim ou à ce qui est pour vous « l'homme de volonté ». C'est certain, je ne suis pas né avec un heureux caractère, sauf l'intelligence. Pour le reste, c'est assez maigre encore mais enfin je me le dois à moi-même, c'est déjà ça. Encore une fois je sais que je vais au-devant de « l'élimination » : vous êtes trop romantique pour que tout cela vous plaise, mais s'il n'y avait pas ce risque, je crois que j'aurais fait de moi un portrait fantaisiste. C'est encore au fond un acte gratuit. Quant à vous, si vous êtes plus naturelle que moi, c'est parce que vous avez *de naissance* un caractère beaucoup supérieur à ce qu'était le mien. Il est donc naturel que vous le montriez. Mais il est peut-être injuste de me reprocher ce qui fait – à mes yeux au moins – mon mérite.

Les deux jeunes filles de la lettre² n'existent pas.

À SIMONE JOLIVET

[Avant avril]

Ma chère petite fille

Il ne faudra pas vous lasser, mais garder toute votre patience. J'avais tout préparé pour venir vous voir ces jours-ci ; mais un contretemps dû à la stupidité d'un de mes collaborateurs m'empêche de donner à l'éditeur la traduction du livre qui doit me rapporter l'argent de mon voyage. Je ne pourrai venir vous voir à Toulouse que vers le 10 avril. Cette année a été une suite de déceptions en tout genre, mais particulièrement pécuniaires. Je rêve d'une année 26-27 où l'argent moins rare me permettrait de venir une fois tous les mois à Toulouse, comme M. de Norpois allait voir son amie M^{me} de Villeparisis. L'École est particulièrement triste en ce moment. Nous venons d'y jouer la *Revue annuelle* et avec assez de succès. (Vous trouverez un compte rendu dans *L'Œuvre* de dimanche dernier et ma photographie en Lanson dans *L'Œuvre* de lundi.) Et nous sommes tous abrutis par ce lendemain de fête où on a la gueule et l'âme de bois. Je suis aussi particulièrement affecté par l'approche des vacances de Pâques. Je vais rester seul à Paris, et je connais les plaisirs de ces vacances où j'errerais dans les rues sans dépenser d'argent – par économie et pour pouvoir aller vous voir – en me permettant deux fois par semaine le luxe d'une place à 3 F au cinéma. Je viens de passer une suite d'examens – qui ont réussi comme toujours –, et je ne fais plus rien que rester abruti à ma table de travail. Je ne lis guère. Si, le roman-feuilleton du *Journal*, d'Henry de Montherlant, qui est assez remarquable : *Les Bestiaires*. Lisez-le. Vous y trouverez chez un jeune garçon, Alban, cette conception de l'amour que j'aime : celle du chevalier au gantelet dont nous avons parlé. Cela se passe dans votre chère Espagne. Aimez-vous mes camarades ? Lequel préférez-vous ? Ils sont sans but en ce moment et répètent sans se lasser de petites phrases gâteuses. Ils vont errer chez les uns, chez les autres, y mangent

silencieusement des morceaux de sucre et ne peuvent plus s'en aller. Ils ont des confidences sur les lèvres ce qui prouve leur désarroi. Ils voudraient parler de leur caractère et en dire ces choses fausses que l'on dit quand on est en cet état. Ma présence seule les en empêche car je hais les faiblesses et ces confidences qu'on fait sans goût et du bout des lèvres. Mais derrière mon dos ils doivent papoter comme des vieilles femmes. Canguilhem m'a dit aujourd'hui : « J'ai beaucoup de sympathie pour toi parce qu'au fond tu es très triste et c'est pour t'en divertir que tu t'amuses à faire des plaisanteries stupides et à battre Larroutis. » Je ne sais pourquoi cela m'a flatté. Vous savez pourtant que je hais cette mélancolie. Voici une belle pensée à ce sujet, d'un philosophe que je vous conseillerai quand nous en aurons un peu *parlé* ensemble : Alain : « Hegel dit que l'âme immédiate ou naturelle est toujours enveloppée de mélancolie et comme accablée. Cela m'a paru d'une belle profondeur. Lorsque la réflexion sur soi ne redresse pas c'est un mauvais jeu. Et qui s'interroge se répond toujours mal. La pensée qui se contemple seulement n'est qu'ennui ou tristesse. Essayez. Demandez-vous à vous-même : « Que lirai-je bien pour passer le temps ? » Vous bâillez déjà. Il faut s'y mettre. Le désir retombe, qui ne s'achève en volonté. Et ces remarques suffisent pour juger les psychologues qui voudraient que chacun étudie ses propres pensées comme on fait des herbes et des coquillages. Mais penser c'est vouloir. »

(Propos sur le bonheur)

Je pense à peu de chose. Le carnet que j'ai rempli il y a deux ans me fait honte : alors je tranchais de tout. Aujourd'hui je sens que je me spécialise lentement. J'ai mis toute l'ardeur et la force que j'avais ces jours passés à résoudre un problème de psychologie pure, un problème de détail. Il est temps de réagir. Je songe peu à ce beau roman que j'écrirai pour vous. Mais j'y songe cependant et je pense qu'il vous plaira. Je vis un peu trop en ce moment de l'admiration que les autres ont pour moi.

Quelle est cette très belle manière de m'aimer que vous avez en ce moment, ma chère petite fille ? Y reste-t-il un peu de tendresse ? C'est à votre tendresse que je tiens surtout. Je suis submergé par les choses de l'intelligence et las des amours intellectuels. Il me faudrait une bonne tendresse bien sotte comme celle que j'ai pour vous en ce moment. J'ai seulement envie de vous embrasser et de vous dire des imbécillités sentimentales. Faites l'épreuve de votre amour : résisterait-il, si je ne faisais *que cela* à Toulouse ? Écrivez-le-moi.

Lisez *Ariel ou La vie de Shelley*, d'André Maurois. Ce n'est ni très profond ni très bien écrit mais c'est la biographie romancée d'un grand génie poétique anglais. Cela vous intéressera. Je ne peux plus guère m'intéresser qu'à ces récits de la vie des grands hommes. Je veux essayer d'y trouver une prophétie de la mienne. Ils ont malheureusement une pureté et un enthousiasme à *mon âge* que je n'ai jamais eus. Ils se jurent tous, dans un bois ou devant un ruisseau, de consacrer leur vie à ceci ou cela. Je n'en ai même pas l'envie, et en tout cas je craindrais trop le ridicule à mes propres yeux. Je n'ai comme garantie de ma valeur future que mon immense orgueil et puis aussi l'obscur sentiment de ma vie. Vous ne devez guère me comprendre : je veux dire que le seul fait de me sentir vivre m'est garantie. Voici ce que je ferai dire au héros de « votre » roman : « Je suis un génie, puisque je vis. Vous autres m'apparaissez indirectement, me suggérez sans doute des idées remarquables, et selon ce que vous m'apportez je vous nomme intelligents ou sots. Mais je suppose, je veux bien que vous viviez. Tandis que moi, nom de Dieu ! Ah, je voudrais que les autres sentent ma vie comme je la sens, débordante, tumultueuse, bornant partout mon horizon. Je la retrouve partout. Si seulement je pouvais l'exprimer, l'arracher de moi-même. Alors je serais en fait le génie que je suis en droit. Un seul homme vit pour moi : c'est moi-même. Et c'est un mystère que ce soit précisément moi ; et je ne puis me figurer que je vais mourir. » Aimez-vous ? Malheureusement il y a tant d'orgueilleux dans ma famille que je crains parfois que mon orgueil soit une simple tache héréditaire.

Enfin lisez *Ariel* et dites-moi si vous préférez votre Jean-Paul à ce Percy Bysshe Shelley que les femmes aimèrent tant – ou si vous préférez Shelley –. Il était très beau.

Je vous aime de toutes les façons que vous pouvez souhaiter, mon cher amour.

Ci-joint une photo de moi dans la Revue qui s'appelait : « À l'ombre des vieilles Billes en Fleurs. » Elle représente M. Lanson (moi) accordant une interview à un reporter (joué par Péron²). J'ai dansé nu avec Nizan demi-nu dans cette Revue.

À SIMONE JOLIVET

[Avril]

Il faudrait pourtant s'entendre. Oui ou non, voulez-vous me voir ? Je n'admets *absolument pas* ces façons de me considérer comme le Monsieur à qui on écrit une lettre tous les quinze jours à heure fixe pour le conserver dans sa bande de flirts, et à qui l'on fait l'aumône de trois jours une fois par an. « Pas libre, inutile venir dimanche. » Ah ça, vous figurez-vous que j'étais libre, moi ? Vendredi à midi je n'avais pas un sou de l'argent du voyage, et j'étais engagé de 10 côtés différents pour les vacances de Pâques. Eh bien je me suis débrouillé. A 4 heures j'avais l'argent et j'étais libre. (À 4 h 1/2 je recevais votre aimable télégramme.) Quand on n'est pas libre on se libère, voilà tout. Que peuvent compter, que devraient pouvoir compter vos petites occupations d'oisive à côté de ce fait que, vous qui dites m'aimer, vous ne m'aviez pas vu depuis six mois ?

Au moins aurait-il été normal de vous excuser, de fournir un prétexte, et d'écrire sur-le-champ. J'ai attendu jusqu'à aujourd'hui et je constate que vous vous cantonnez dans une indifférence béate, satisfaite de m'avoir envoyé « faire mon plein d'essence », comme votre fiancé.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Êtes-vous lasse ? Déjà ! Pauvre sotte qui écriviez il y a 4 mois : « Je vous aime mieux que ma mère ! » En tout cas il faudrait avoir le courage de le dire. Mais vous êtes égoïste, frivole et lâche par-dessus le marché. « Le coq et la perle », disiez-vous, un jour qu'après une histoire de ce genre je m'étais montré un peu plus froid. Mais la perle c'est moi. Qui vous a fait ce que vous êtes, qui essaie de vous empêcher de tourner à la bourgeoise, à l'esthète ou à la grue ? Qui s'occupe de votre intelligence ? Moi seul. Je mérite je crois de ne pas être envoyé coucher comme votre correspondant espagnol ou cet imbécile de Voivenel dont les livres (Cafard – Remy de Gourmont vu par son médecin) sont des pauvres saloperies.

Je commence à me lasser de ces manières. Jamais je n'ai été plus près de vous abandonner à votre aimable milieu. *Je pose des conditions* : pouvez-vous me recevoir ou me donner rendez-vous à Toulouse le mardi 13 avril 26 à l'heure que vous voudrez ? Il faut que j'aie une réponse avant le samedi 10 avril. Si c'est oui, je jugerai moi-même de vos sentiments, là-bas. Si c'est non vous n'entendrez plus parler de moi.

À SIMONE JOLIVET

Ma chère petite fille

Cette lettre que je mettrai à Paris à la boîte, par prudence, est écrite de Toulouse, du café Régina.

Elle n'est ni une rectification ni un supplément à ce que nous avons dit cette nuit, elle est une simple continuation de notre conversation : ayant à attendre mon train je me suis avisé que je ne pouvais rien faire de mieux que vous écrire. Vous êtes tout particulièrement en ce moment « ma petite fille ». Vous ne l'étiez pas tout à fait cette nuit, ou, si vous voulez, vous étiez une petite fille qui en remontre aux grandes personnes, comme dans ce conte où le fils apprend aux

parents à observer la piété filiale vis-à-vis de son grand-père. Vous aviez sur moi toute la supériorité de votre franchise. Vous aviez un *très beau* visage, tendre, noble et serein, et je m'émerveillais en revenant à la gare qu'avec cette admirable figure vous soyez la même que celle qui se soûle aux bals toulousains. Et, vraiment, je vous ai été un peu inférieur en cette nuit, jusqu'au moment où j'ai vu tant d'honnêteté en votre regard que je vous ai fait confiance. Cette confiance, ma chère petite fille retrouvée, je l'ai naturellement perdue dans l'Allée Saint-Michel. Le contraire eût été étonnant. J'y suis novice et vous êtes si multiple mais cette lettre est un acte de foi. J'ai voulu vous l'écrire, puis j'ai pensé que vous aviez joué la comédie et j'ai eu peur qu'elle me livre pieds liés à une coquette puis j'ai eu honte d'avoir peur et finalement la voilà. Et *j'ai confiance*. Cette nuit m'a enseigné une étrange humilité. Supposez que Cosima revoie Frédéric après la mort de Richard et lui montre que, peut-être, cette défiance brutale des femmes qu'il prenait pour de la force, n'était que sauvagerie et faiblesse. C'est cela. En résultera-t-il un progrès ? C'est ce que je ne sais pas encore. En tout cas je sais dès à présent que ma défiance n'était le plus souvent que la honte superficielle de pensées trop confiantes qui m'étaient venues pour vous, et l'odieuse crainte du ridicule. Et je vous donne la preuve de ma confiance en vous avouant ce que je n'ai pas osé vous dire, par désir de faire le fort : c'est que je voudrais être non le premier mais *le seul* dans votre amour, ma chère petite fille. Je le sais depuis longtemps et ne comptais pas vous le dire. Je ne vous le dis pas pour vous faire changer le moins du monde, de ce point de vue, mais pour vous offrir en marque de foi la plus pénible confiance que je pouvais vous faire. (Et cela même n'est pas très sincère : au moment de l'écrire j'espère un peu que vous changerez, mais *ne changez pas*.) Ne méprisez point les gestes à la Charlot. Essayez de comprendre ce que veut être Charlie Chaplin dans Charlot et tirez-en la psychologie de mon « âme naturelle », cette âme triste et qui fait des bêtises dont je vous parlais au cinéma. Ma petite fille, restez tendre, sinon pour moi, du moins pour vous. La dureté n'est pas votre genre. Vous jouez un rôle,

dans ces sorties que je blâme, qui de ce point de vue aussi est contraire à vous-même. Je ne vous demande que cela : de porter sur votre univers, pour l'amour de moi, la tendresse que vous m'avez manifestée et *l'honnêteté*. Comprenez-vous ? Sinon demandez des explications, c'est important. Je vais vous raconter ce que je fis au sortir de chez vous : vous aimerez. Je suis allé au bout des Allées Saint-Michel et j'y ai trouvé une sorte de jardin qui est – au moins à cette heure – la plus jolie chose que j'ai vue à Toulouse. Je me suis assis sur un banc et m'y suis endormi en pensant à une mystérieuse chasse aux lapins. J'ai dormi un quart de minute et j'ai été réveillé par le passage du garde, un vieil homme qui m'a plu. J'étais endormi avec ma pipe d'une main, ma boîte d'allumettes de l'autre. J'ai allumé machinalement ma pipe en songeant qu'il serait beau de passer un moment à causer avec ce vieil homme, dans cet état de calme triste où on voit parfois après une grande scène assez émouvante certains héros de roman (par exemple Muichkine causant avec Rogozine après l'assassinat de Natalie – toutes proportions gardées). Or précisément il est venu à moi et m'a dit : « Vous êtes bien matinal. » Je lui ai répondu que j'attendais un train, que j'étais de Paris et il m'a dit : « De Paris ? Mon fils en revient. » Et il m'a raconté l'histoire de son fils le capitaine avec des dialogues d'une simplicité charmante. En voici un : « Le colonel a dit à mon fils quand il était sorti de Saint-Cyr (13 ans plus tôt) : « Feignant, tu n'as pas travaillé. » « Si mon colonel j'ai travaillé. » « Non tu n'as pas travaillé. » « Mon colonel je crois que j'ai travaillé. » Alors le colonel lui a dit : « Eh, je te crois que tu as travaillé » et il lui a donné son brevet de sous-lieutenant qu'il cachait dans une poche. Je vous ai offert ce vieil homme. Je ne l'ai pas traité de gâteux et j'ai cru qu'il était plein de bonté et d'une simple fierté de son fils. Il me plairait d'avoir découvert et reconnu sans restriction la bonté en sortant de chez vous. Je resterai sans doute longtemps sans revenir dans l'état nécessaire pour la trouver. Je suis en ce moment à peine triste de vous quitter, et je vous aime avec une simplicité digne de ce vieux garde. Je ne sais ce que vaut cette lettre. Je dors un peu. Sans doute en la relisant à Paris je la trouverai

stupide mais je vous l'enverrai certainement, car elle est un hommage à cette petite fille admirable que vous fûtes aujourd'hui à cinq heures du matin.

Je vous aime plus que je ne vous ai jamais aimée.

Ma chère petite fille, je reprends une heure après. Cette fois c'est pour vous dire que j'ai une peine immense de partir. Je suppose que les insomnies provoquant ma faiblesse physique actuelle y sont pour quelque chose. Toujours est-il que je viens d'errer dans la ville, absolument abruti de chagrin. Je sais que cela passera dans le train, mais ma neuve morale, si neuve et si forte soit-elle, ne suffit pas à défendre le pauvre type que je suis en ce moment. Comme vous le disiez autrefois, cela ne me coupe pas l'appétit : je suis en train de manger des croissants.

Mais je vous jure que ce « bas » que nous devons supporter ensemble n'est pas drôle à porter seul.

Dans le train. Ma chère petite fille, ma morale a réussi. Je suis simplement *très* heureux. J'aime une petite fille qui m'aime, qui est précisément la petite fille qu'il me faut, je suis fermement résolu à retourner la voir avant le mois de juillet, j'ai confiance en elle, le paysage au soleil est plaisant. 20/20. Je suis plus fort qu'en septembre, car en septembre je vous aimais moins ; j'emportais l'espérance de vous revoir sous peu et j'étais pourtant très triste. Aujourd'hui je ne sais trop si vous pourrez venir à Paris, je vous aime davantage et j'ai la joie. Mais c'est peut-être aussi parce que je vous aime davantage et *mieux*.

À SIMONE JOLIVET

Si je vous ai envoyé une seconde lettre humble et repentante⁴ ce n'est pas que j'aie cru que votre lettre était écrite sous l'empire de la rage, j'ai craint qu'après l'avoir écrite, au reçu de ma lettre n° 1, voyant son inutilité, vous ne vous en

veuillez à vous-même de cette démarche un peu puérile et j'ai voulu par une attitude modeste vous éviter cet ennui.

Votre dernière lettre est charmante. Vous avez (volontairement ?) corrigé vos petits défauts et cela m'a beaucoup plu. Je ne sais pas par exemple quelle envie baroque vous a prise de me demander ma photo d'enfant. Expliquez-moi donc ce qui vous a passé par la tête. C'était difficile à trouver. Jusqu'à 5 ans j'étais un ravissant bébé avec cette tête un peu conventionnelle qui plaît aux mamans médiocres. Aussi on s'arrachait mes photos. A partir de 5 ans, mes cheveux coupés ont entraîné avec eux cette splendeur éphémère, je suis devenu laid comme un crapaud, beaucoup plus laid encore qu'à présent. Aussi personne n'a plus voulu me photographier. On craignait que je ne fisse se voiler la plaque sensible, comme ces spectacles affreux qui font faire de fausses couches aux femmes enceintes. Aussi pour ces 2 raisons opposées il m'était très difficile de retrouver de mes photos. Ma mère en a bien quelques-unes mais elle les a défendues avec la dernière énergie. Elle s'est accotée à son secrétaire avec cet air tragique que prend l'infirmière française lorsque les Allemands veulent entrer dans la cave où sont les blessés français. J'ai dû m'éloigner. Ma grand-mère s'est montrée moins rebelle mais trop curieuse de ce que je voulais en faire. Finalement j'ai forcé un tiroir, j'ai trouvé cette trop belle photo qui fait prévoir un Byron (homme odieux) mais certainement pas votre serviteur. Heureusement j'y ai trouvé aussi une horreur, ce petit cliché de moi faisant le singe, plus laid que nature. Je vous l'envoie, vous ferez la moyenne.

Je félicite mon élève d'avoir repris le piano. Mais pourquoi donc méprisez-vous le jazzo-flûte ? C'est un instrument admirable. Dans les hautes notes on dirait une voix humaine nasillarde et charmante, sortie soudain d'un instrument, comme s'il prenait vie ; c'est une sorte de fleur qui sort d'une flûte et qui y rentre brusquement dans les tons plus graves, en devenant subitement mécanique. L'effet est surprenant. La voix se brise, l'instrument réapparaît. Tâchez donc

d'entendre le jazzo-flûte dans les 2 blues « Lonesome night » et « Shanghai Lullaby », vous m'en direz des nouvelles.

Votre tristesse venait, me dites-vous, de ce que vous avez entrevu ce que serait votre vie si vous ne réussissiez pas. Mais elle ne sera pas comme cela, si vous avez confiance en moi. Je veux vous donner une attitude d'esprit qui au sein de la vie la plus médiocre fera que votre vie ne sera pas ratée, que vous ne serez pas une Madame Bovary mais une artiste, sans regret et sans mélancolie. Et vous dites, ingrate, que je ne peux pas trouver de débouché à votre activité. Trouvez-en donc beaucoup parmi les gens qui vous ont approchée qui aient fait pour vous autant que ce que j'ai fait, ce que je ferai surtout.

Écrivez donc, n'ayez pas peur des mots, vous leur ferez plus de mal qu'ils ne vous en feront. Ne vous préoccupez pas d'eux. Sachez que personne ne peut dire exactement ce qu'il veut. Le truc c'est de donner à la phrase un air d'incomplet, de mystérieux, d'infiniment approché qui incite le lecteur à faire lui-même sans les mots le travail de complément. Vous y trouverez sûrement la plénitude.

Entretien pratique.

1° Ne laissez pas votre mère écrire trop de lettres à tante Hélène. Elle est venue à Paris et a jeté le trouble dans le cœur de ma mère en lui révélant votre existence dans des termes d'ailleurs désobligeants pour moi. Elle va, en quête de potins ; elle butine ces petits étrons comme d'autres butinent les fleurs. (Excusez la comparaison, elle est sans goût mais part d'une indignation sincère.) Ma mère a d'ailleurs été très digne et favorisera autant que possible mon voyage à Thiviers.

2° Mon oncle Joseph, deux fois averti par moi de ma venue, ne donne pas signe de vie. Il a un abcès plein d'indécence ; voudra-t-il et pourra-t-il me recevoir ? S'il ne le pouvait pas, je devrais descendre à l'hôtel, en ce cas, puisque – à très juste titre – vous tenez à la considération humaine, il vous faudrait peut-être un chaperon (père, mère, etc.) mais ce ne serait qu'un pis-aller car je préférerais de beaucoup vous voir seule. Je vais lancer contre mon oncle l'artillerie lourde, à savoir ma mère qui abordera le chapitre des

dédommagements pécuniaires auxquels il n'est pas indifférent. Je vous tiendrai au courant.

3° Ne lui annoncez pas votre arrivée avant que je sois là-bas. Pouvez-vous la retarder jusqu'au 20. J'aurai des ennuis jusqu'au 15 qui me retiendront à Paris ou aux environs. J'arriverai donc le 15 à Thiviers. Supposez que *par impossible* le voyage à Thiviers ne s'arrange pas et réfléchissez pour trouver le cas échéant un endroit où je puisse vous retrouver. Il faut tout prévoir.

Figurez-vous que ce qui m'a retardé un peu dans l'envoi de ma dernière lettre c'est que je la recommençai 2 fois. J'étais persuadé vous avoir raconté une histoire que je remettais dans ladite lettre. Je crains les redites. Je m'arme d'ailleurs de philosophie : nous piétinerons dans le déjà dit à Thiviers, je le sais, alors que nous avons beaucoup de choses nouvelles à nous dire : nous sommes prévenus, tâchons d'éviter cela. D'ailleurs j'aurais dû mettre dans ma lettre cette histoire rabâchée, cela vous aurait appris ce charme que vous retrouverez dans le mariage : j'ai vu cent fois le mari racontant pour la millième reprise des histoires à lui arrivées dans sa jeunesse. Apprenez le maintien admirable des épouses en la circonstance : elles sourient, ne quittent pas le bavard des yeux comme si c'était la première audition, semblent apprécier ces confidences, et taisent soigneusement les leurs.

À SIMONE JOLIVET

Ma chère petite fille

Je désirai depuis longtemps vous écrire un soir au retour d'une de ces sorties entre camarades que je décrirai bientôt dans *Une défaite* et où nous possédons le monde. Je voulais vous apporter ma joie de conquérant et la déposer, comme au Grand Siècle, à vos pieds. Et puis, fatigué par tant de cris, j'ai toujours été simplement me coucher. Aujourd'hui je le fais pour sentir ce plaisir que vous ne

connaissez pas encore, de passer brusquement de l'amitié à l'amour, de la force à la tendresse. Je vous aime ce soir, d'une manière que vous ne m'avez pas connue : je ne suis ni diminué par des voyages, ni absorbé par le désir de votre présence : je domine mon amour pour vous et je le fais rentrer en moi comme un élément constitutif de ma personne. Cela m'arrive beaucoup plus souvent que je ne vous le dis, mais rarement quand je vous écris. Comprenez-moi : je vous aime en faisant attention aux choses extérieures. A Toulouse je vous aimais, simplement. Ce soir je vous aime *par une nuit de printemps*, je vous aime, la fenêtre ouverte. Vous êtes à moi, et les choses sont à moi, et mon amour modifie les choses qui m'entourent et les choses qui m'entourent modifient mon amour.

Ma chère petite fille, je vous l'ai dit, vous manquez d'amitié. Mais il serait temps d'en faire un conseil pratique. Ne sauriez-vous trouver *une amie* ? Il est impossible que Toulouse ne contienne pas une fille intelligente et digne de vous. Mais il ne faudrait pas l'aimer d'amour. Vous êtes malheureusement toujours prête à donner votre amour, c'est la chose de vous qu'on obtient le plus facilement. Je ne dis pas votre amour pour moi, qui est bien en dehors de cela, mais vous prodiguez de petits amours secondaires, comme le soir de Thiviers où vous avez aimé ce paysan qui descendait dans l'obscurité en sifflant bien, et qui se trouvait être moi. Apprenez à connaître ce sentiment sans tendresse de la force à deux. C'est difficile parce que toute amitié, même entre hommes sains, a ses moments d'amour. Que je console mon ami accablé, et je l'aimerai ; c'est un sentiment facile à affaiblir et à dénaturer. Mais vous êtes capable de l'avoir, et vous *devez* le connaître. Or, malgré votre misanthropie passagère, avez-vous songé à la belle aventure que ce serait de parcourir Toulouse en cherchant une femme, une femme qui vous vaille et que vous n'aimeriez pas. Ne vous occupez ni du physique ni de la situation sociale. Et cherchez loyalement. Et si vous ne trouvez pas, faites d'Henri Pons, que vous n'aimez presque plus, un *ami*.

Que s'est-il révélé à vous du caractère de Jean Douchez ? Avez-vous trouvé la petite image ? Vaut-il mieux ou moins que ce que vous croyiez et quels sont vos

sentiments pour lui ?

Je ne vous en écris pas plus ce soir parce que je vais dormir, et je ne reprendrai pas ma lettre demain car je n'aime pas plus reprendre une lettre inachevée que rallumer un cigare éteint. J'ajoute seulement que je viens de voir un film *admirable* appelé *Déchéance* et qu'il faut, s'il passe à Toulouse, que vous l'alliez voir aussi.

Vous pouvez très bien lire ce livre de Lauvrière sur Edgar Poe. Et voici comment : c'est une thèse de doctorat, or toutes les thèses sont distribuées dans toutes les bibliothèques municipales ou de faculté. Demandez à Jean Douchez ou à quelque autre de vous le procurer.

Je vous embrasse avec toute ma force et toute ma tendresse.

À SIMONE JOLIVET

Comme vous êtes fière de votre logique. Vous ne parlez plus que de réfutations logiques, vos lettres sont des argumentations serrées, vous y mettez des donc et des par conséquent qui nuisent beaucoup à l'agrément que je pourrais trouver à les lire. Renoncez donc à la logique ! Elle n'a jamais fait avancer personne d'un pas. Tâchez d'éviter autant que cela se peut les contradictions mais si vous en trouvez une parfois, n'ayez pas peur, ça ne mord pas. Il y en a tant ! Les 5 ou 6 grands philosophes que les programmes universitaires m'ont contraint d'étudier cette année et qui étaient des gens très bien fourmillent en contradictions. Cela ne les gênait aucunement. Pensez qu'ils ne vivaient que pour leur système et qu'ils ont pu vivre en paix avec en eux cette pensée contradictoire et mal liée et que certains comme Platon et Descartes ont eu les plus belles vies du monde (je vous raconterai celle de Descartes pour vous montrer un homme en dehors de l'amour) ; qui a découvert leurs contradictions ? Des nuées de cuistres qui se sont déchaînés sur leurs œuvres. Souvenez-vous que la logique est le gagne-pain des intellectuels impuissants.

Cherchez à acquérir des idées autrement, *sans raisonnement*. Vous verrez elles viennent toutes seules, on considère une image dans sa pensée, on sent tout d'un coup un gonflement, comme une bulle, une espèce de direction aussi qui vous est indiquée, presque tout le travail est fait, on n'a plus qu'à expliciter. Mais pour les trouver il faut renoncer à la logique, qui est un artifice, qui éloigne du vrai. Nous reparlerons de cela. Mais ne m'infligez plus d'argumentation scolastique. J'ai un plus gros reproche à vous faire : vous m'écrivez que vous êtes triste, et que mon livre vous attriste. Espérez-vous que je vais m'attendrir devant cette attitude intéressante qu'il vous a plu de composer à vos propres yeux d'abord, aux miens ensuite ? J'ai été assez enclin autrefois à ces petites comédies, j'ai été triste pour des motifs généraux, qui sont les vôtres, j'ai gémi sur la mesquinerie des hommes ou ma solitude morale d'incompris (!). À présent je hais et je méprise ceux qui, comme vous, s'offrent de temps à autre une petite heure de tristesse. Ce qui m'en a dégoûté c'est, se greffant sur un état de langueur corporelle, la honteuse petite comédie qu'on se joue à soi-même. On se dit sans y croire des choses comme : « Peut-être après tout que je ne vauds rien » ou bien « Peut-être que je serai malheureuse toute ma vie ». Plaisir charmant et vicieux d'imaginer une vie terne alors qu'on se croit assuré du contraire. On est plein de pitié pour soi-même. On est incapable de faire un effort sérieux, de travailler par exemple. La tristesse va avec la mollesse. Et puis on se croit obligé de faire des gestes de cinéma pour soi-même : on laisse aller tout son corps avec accablement, on laisse tomber lourdement les objets qu'on a pris, pour affecter l'indifférence ; on soupire d'une certaine manière, vous savez en ouvrant la bouche en long comme pour dire un i, on sourit par moments dédaigneusement ou mélancoliquement, toutes les cinq minutes on hausse les épaules comme quelqu'un qui n'a pas de temps à perdre à ces bagatelles et qui va chasser la tristesse – et on ne la chasse pas. Vous vous y complaisez au point de m'écrire à moi qui suis à 500 km de vous, qui très probablement ne serai pas dans le même état d'esprit que vous : « Je suis triste. » Vous pourriez aussi en informer les Cours Étrangères. Cet état

d'esprit est vraiment curieux. Il a mille inconvénients. Le plus grave est qu'il émousse la sensibilité. Quand vous vous serez livrée un certain nombre de fois à ce petit jeu vous perdrez la faculté de souffrir, faculté indispensable à votre but. Admettez qu'elle soit une corde tendue. Si vous tirez continuellement dessus elle se relâchera. Or il est indispensable de souffrir au moins deux fois par an, et d'être toujours prête à le faire. Cela change beaucoup les horizons, cela approfondit la connaissance de nous-mêmes et cela donne de l'expérience réelle (pas cette expérience abstraite que vous acquérez avec votre esclave⁵). Or j'ai connu beaucoup de gens mélancoliques. La plupart rongés par une tristesse intérieure, sans cause, une tristesse badine au fond qu'ils ne prennent pas trop au sérieux sont à peu près insensibles. Il leur arrive les pires désastres ils les acceptent sans presque les sentir. C'est le pire degré de la déchéance. Prenez-y bien garde. Prenez garde aussi que la tristesse va avec l'imagination, la rêverie, et qu'il faut se défier considérablement de celle-ci. Rappelez-vous ce qu'a dit Descartes : « Je puis dire avec vérité que la principale règle que j'aie toujours observée en mes études et celle que je crois m'avoir le plus servi pour acquérir quelque connaissance a été que je n'ai jamais employé que *fort peu d'heures par jour aux pensées qui occupent l'imagination* et fort peu d'heures par an à celles qui occupent l'entendement seul, et que j'ai donné tout le reste de mon temps au relâche des sens et repos de l'esprit, m'occupant par là à imiter ceux qui en regardant la verdure d'un bois ou le vol d'un oiseau, se persuadent qu'ils ne pensent à rien. » Appliquez-vous à cela, avec cette restriction qu'il faut que cet oiseau qui vole soit *votre* oiseau, ce bois *votre* bois et pour cela il faut non le sentir mais le transformer légèrement. Formule nébuleuse direz-vous ? Je vous expliquerai tout cela. Mais essayez sans moi d'abord. La tristesse, pour y revenir, est la chose du monde sur laquelle la volonté peut le plus. Si on vous avait contrainte, le soir de votre mélancolie, à scier du bois, elle aurait disparu en 5 minutes. Sciez-en, moralement s'entend. Redressez votre corps, cessez la petite comédie, occupez-vous, *écrivez* : c'est le grand remède pour un

tempérament littéraire comme le vôtre, continuez votre roman, changez votre tristesse, faites-la passer en émotion dans ce que vous écrivez. Les résultats seront bons. N'objectez pas que la mélancolie est de votre siècle : après tout vous vivez dans le nôtre. Prenez garde que votre innocente manie XIX^e siècle ne vous transforme en désadaptée, en *ratée* peu à peu. Soyez toujours gaie. Si vous souffrez vraiment un jour, dites-le-moi. J'ai appris à consoler parce que j'ai reçu sans que je comprenne encore pourquoi d'innombrables confidences. C'est d'ailleurs un problème que je me pose souvent de savoir pourquoi je les attire ainsi. Si vous avez une solution, dites-la, cela me rendra service. En tout cas tout mon art de consoler je l'emploierai à vous aider s'il le faut comme je mets tout ce que je sais à votre service. Je reconnais d'ailleurs comme vous que Toulouse est loin de Paris, tout ce que j'écris est froid ; je le dis mal et vous ne le comprenez pas bien, vous vous insurgez, je perds du temps à vous convaincre, il faudra que je travaille vite et bien à Thiviers pour vous dire l'élémentaire de ce que j'ai à vous dire.

Vous m'avez fait l'amabilité de prendre souci des envois que je vous fais, vous voulez m'éviter de la peine. Bientôt vous m'enverrez un carnet de timbres pour m'éviter de payer les affranchissements de mes lettres. Sentez-vous ce que cela a de ridicule et de profondément blessant pour moi ? Vous n'avez qu'une excuse, c'est que vous êtes sans doute gênée d'avoir chez vous des livres dont vous ne pouvez justifier la provenance. Sinon c'est impardonnable. Évitez donc de me donner de temps à autre un morceau de sucre comme à un caniche. Donc je ne vous envoie pas – j'interromprai mes envois jusqu'à ce que vous m'ayez dit si c'est vraiment pour m'éviter une peine ou plutôt pour éviter des ennuis que vous m'avez écrit ces mots charmants – de livres aujourd'hui mais je vous en conseille un : *Les Rêveurs éveillés* d'Adrien Borel et Gil Rotin, parus aux *Documents Bleus* qu'édite la *N.R.F.*

« L'élève n'a pas encore surpassé le maître ? » Mais il ne le saura jamais par lui-même. On garde toujours un obscur respect pour le vieux pédant qui vous a

gourmandé. Quand je vous verrai, je me rendrai compte de ce que vous êtes devenue et si vous m'avez surpassé. Ce dernier service que je vous rendrai sera de vous montrer votre supériorité sur moi.

À SIMONE JOLIVET

Ma chère Myette

Aujourd'hui pas de lettre de vous, j'en suis heureux car cela m'a prouvé que ma confiance et ma joie sont de bon teint. Toute la journée n'a été qu'un hymne à votre louange et à la joie.

Je me suis lancé dans une théorie compliquée que je suis en train de construire sur le rôle de l'image chez l'artiste et qui sera bien belle. Alors peut-être, lorsqu'elle sera à terme aurais-je une Esthétique complète. Ce serait bien plaisant. D'autre part j'ai fini le chapitre I d'*Empédocle*, où Empédocle, suivant la règle des sermons de Carême : Enfer – Paradis, plonge le malheureux petit jeune homme au sein de la Contingence et achève de l'abrutir en lui chantant le fameux *Chant*. Je vous le recopierai dans 5 minutes (le *Chant*). Pour Empédocle complet il sera fini le 1^{er} avril et je vous l'enverrai alors. À ce moment 100/100 ne l'oubliez pas. Cette après-midi j'ai été von Stroheim avec le tapir⁶. Je l'ai traité de menteur. « Je vous supplie, monsieur, de ne pas croire que je suis un menteur. » Air détaché et sceptique. « Soit, je vous crois, je vous crois. Revenons à Leibniz », « Je vous en supplie, monsieur », « Mais je vous crois. Revenons, vous dis-je, à Leibniz. » Il a jeté alors par terre quelque objet en disant : « Vous avez une drôle de manière de croire les gens. » Puis il s'est mis à râler. J'ai continué ma leçon comme si de rien n'était puis à la fin, comme il étranglait encore de fureur et jugeait les hommes sans aménité, je lui ai dit : « Il ne faut pas être si sévère. Chacun fait des sottises. Ainsi votre colère irraisonnée de tout à l'heure... », « Monsieur, elle était très justifiée. » « Peuh ! », « Si ç'avait

été un camarade, je l'aurais giflé », « Eh bien, pourquoi ne m'avez-vous pas giflé ? », « Parce que ! Vous êtes mon supérieur en titre. Vous abusez de votre situation pour m'insulter et me traiter comme rien. » Il prend dans ces cas-là une voix boudeuse et aiguë : « Pardon, lorsqu'on se croit insulté par quelqu'un quelque inégalité qu'il y ait à l'origine on redevient son égal. Vous étiez mon égal puisque je vous avais insulté. Vous avez donc manqué de cran tout simplement. » Il en a finalement convenu et je me suis retiré avec les honneurs de la guerre en lui faisant un sermon sur le mensonge. Tout ceci tire son charme de ce que dès la première minute j'ai été persuadé qu'il ne m'avait pas menti.

Après dîner j'ai été chez la Baronne^Z avec Bédé et Larroutis très ternes et abrutis par l'agrégation. Ils n'ont retrouvé un éclair d'intelligence qu'à l'exposé qu'Herland nous a fait d'une loi militaire possible qui nous ferait sous-lieutenants d'office. Puis je suis monté chez Broussaudier où lui, Canguilhem et moi nous sommes entretenus à voix basse et d'un air mystérieux du vice grandissant de Lagache. Il fait ici le temps que vous aimez : pluie et vent. Excellent pour écrire sur la Contingence. Je ne suis pas sans émotion à la pensée que dans une heure la première ligne de la première page *d'une jeunesse* sera écrite. Je souhaite aussi puissamment que je le puis que ce que vous écriviez ce soir soit beau. Figurez-vous, s'il vous plaît, que je suis derrière vous comme l'Ange de Saint-Mathieu, mais silencieux, sans vous souffler, moins beau, moins digne de violettes, mais, après tout, tout aussi Ange.

À SIMONE JOLIVET

Après avoir vainement attendu que vous m'en accusiez réception je suppose que vous n'avez pas reçu les extraits que je vous avais envoyés. Il est vrai qu'avec mon sens pratique ordinaire je les ai affranchis comme une lettre et mis dans la boîte des imprimés. Il en est sans doute résulté des désagréments. N'appellez plus

mes lettres des « petits cours ». Vous savez que je ne veux pas passer ni pour élève ni pour professeur. Pourquoi auriez-vous moins que moi la possibilité de voir ? Il suffit de regarder, l'endroit importe peu. Quelle est cette humilité qui est le ton général de votre bout de carte ? Est-ce ironique ? En ce cas mes compliments, vous faites des progrès. Est-ce sincère ? Alors c'est stupide : pourquoi ne seriez-vous pas orgueilleuse ? C'est la première des conditions pour arriver. Au point de vue de nos relations d'ailleurs ne trouverez-vous jamais le ton de simplicité également écarté de la soumission (feinte ?) ou des reproches furieux ? Il me semble qu'à Thiviers nous l'avions par moments trouvé – vous plutôt que moi : car pour moi je sais que je n'y arriverai pas.

Vous me trouverez toujours dur, cassant, étriqué avec des phrases malheureuses et hors de propos.

C'est là que vous pouvez me rendre service : essayez d'adoucir mes angles. Encore un petit cours sur la santé morale. C'est – vu de l'extérieur – l'affranchissement absolu de toutes les contraintes sociales : de la morale d'abord ; si vous êtes moral vous obéissez à la société. Si vous êtes immoral vous vous révoltez contre elle mais sur son terrain, où l'on est sûr d'être battu. Il faut n'être ni l'un ni l'autre : au-dessus ; de l'esthétique sociale ensuite : je vous en ai parlé l'autre jour ; des joies et des plaisirs que vous donne enfin comme un os la société : songez quand vous désirez une bague ou un bijou quelconque que vous vous asservissez à la conception de celui qui l'a ouvragée et de celui qui le vend, deux imbéciles qui vous exploitent. Si vous n'en êtes pas dégoûtée c'est que vous la désirez vraiment *de vous-même* alors il faut faire *n'importe quoi* pour l'avoir. Ce qui vous dégoûte surtout de tous les plaisirs qu'offre la société c'est que, si bas qu'on soit tombé, quelque vice que l'on ait trouvé, on trouve *toujours* quelqu'un pour l'assouvir contre de l'argent, un vendeur en somme. Le « Bedit gommerce » est partout. C'est pourquoi il faut éviter de tomber par snobisme, par oisiveté, dans certains vices uniquement parce qu'on les croit élégants. Un de mes camarades, intelligent et viril mais faible, a failli dernièrement devenir pédéraste,

quoiqu'il n'aimât pas les hommes, simplement parce qu'il était entouré d'amis pédérastes. Comme ce désir ne venait pas du fond de lui-même, lui était imposé du dehors, il aurait été très malheureux et probablement perdu. Je l'ai tiré de là mais non sans peine. Je crains que vous ne vous engagiez un peu dans cette voie-là. Mais quoi que vous en disiez, vous avez plus de volonté que lui, vous en sortirez vite. Je ne sais jamais jusqu'à quel point ces lettres sont sûres et jusqu'à quel point je peux parler de votre vie privée sans risquer de vous nuire si on vous les volait.

Mais vous comprenez à quoi je fais allusion. Certaine exhibition, si elle était vraie, n'était que faiblesse, snobisme, lâcheté de votre part ; mais vous vous êtes reprise.

Il faut évidemment vivre avec les autres *mais ne jamais leur laisser prendre (même s'ils sont plus faibles que vous) une telle influence sur vous, une telle indispensabilité que vous ne puissiez quand vous voudrez les envoyer au Diable.*

Une fois que vous vous êtes rendue absolument indépendante de la société il faut chasser de vous deux grands défauts : d'abord la mélancolie. Pour moi, j'étais jusqu'à l'année dernière très mélancolique de tempérament parce que j'étais laid et que j'en souffrais. J'ai absolument chassé cela car c'est une faiblesse. Celui qui a le sentiment de sa force doit être gai. Ensuite il ne faut garder comme idéal que celui que vous pouvez atteindre vous-même : votre idéal actuel est d'être aimée par un homme intelligent et laid dans le genre de Charles Dullin. Si, ce dont je doute, cela arrive, ce ne sera pas grâce à vous, mais grâce au hasard qui vous fera rencontrer cet homme-là.

Donc vous n'êtes pas maîtresse de réaliser votre idéal, par suite vous avez une infériorité, vous cherchez ce que vous ne pourrez peut-être jamais trouver. Abandonnez-le – au moins pour le moment – et prenez un idéal que vous puissiez réaliser, par exemple acquérir la plus grande puissance possible. Avec de la volonté vous y arriverez évidemment, donc cet idéal sera plutôt une force, une aide pour vous qu'un embarras, qu'une faiblesse. Chassez toutes les rêveries au

clair de lune et ailleurs, c'est agréable mais c'est une perte de temps. Si, concurremment, vous développez en vous la force et la violence des passions, en y étouffant tous les scrupules, toute la *pitié* vous serez alors *absolument libre*.

À ce moment vous connaîtrez la *vraie joie*. J'appelle cet état santé morale parce que c'est tout à fait comme lorsqu'on est très bien portant physiquement, on se sent d'une force à courber d'une seule main les réverbères. De même dans cet état moral on sent qu'on éclate de santé, qu'on peut tout tenter et c'est une immense joie. Tout à fait comme ces gosses qui ont vingt sous en poche et qui vont de vitrines en vitrines sans se presser d'acheter, assurés et tranquilles, tout entiers au bonheur de *pouvoir*. Vous connaîtrez les joies de l'incognito, c'est-à-dire que vous pourrez devant des hommes intimidants et révérends songer que ce sont des fantoches que vous pourriez faire danser, et qu'ils ignorent qui vous êtes, vous aurez l'impression d'avoir une puissance cachée dont vous pourriez vous servir pour les renverser. Et alors, sûre de vous-même, prenant beaucoup plus de plaisir à être méconnue qu'à être admirée, vous serez encore plus libre.

Voilà la santé morale. Je n'ai pas le temps de vous parler des joies sentimentales qui vous sont permises à ce sujet. Trouvez-les toute seule ou demandez-moi de vous les écrire ; car il ne faut pas croire qu'être sain moralement c'est être sec, il faut être sentimental (et moi aussi j'utilise mon sentimentalisme) mais à propos de soi-même non pas des autres. Hypertrophiez votre imagination si vous voulez mais gardez toujours les brides en main.

Au cas où vous n'auriez pas reçu mon envoi, je vous réitère une demande que je vous y faisais : je vous ai parlé de ma « vie sentimentale » avec franchise, parlez-moi de la vôtre avec autant de franchise et décrivez-moi votre fiancé (sans partialité ni dans un sens ni dans un autre). Dites-moi aussi ce que vous comptez faire à son sujet. C'est important parce qu'après les conseils généraux, Vautrin donne les conseils précis et particuliers et s'il se trouvait que vous reveniez sur la décision prise à Thiviers, je serais obligé de vous donner d'autres conseils.

1. Que j'ai appelée Camille dans *La Force de l'âge* et dont j'ai longuement raconté les relations avec Sartre.

2. ^{Lettre} perdue. Première lettre écrite à Simone Jolivet.

3. Normalien, spécialisé en anglais, assez lié avec Sartre et qui devait plus tard mourir en déportation.

4. Lettre perdue.

5. Zina, petite gitane qui avait été adoptée, enfant, par M^{me} Jolivet et élevée avec Simone qu'elle adorait.

6. Albert Morel, fils de M^{me} Morel (*cette dame*) à qui Sartre donnait des leçons particulières.

7. Un café proche de la rue d'Ulm.

1927

À SIMONE JOLIVET

[Avril]

Mon cher amour

Tu m'aimes et je t'aime et le Lama¹ n'est qu'un con. Tout ce qu'il t'a dit n'a aucun sens. S'il t'en reparle pose-lui seulement les trois questions :

Qu'est-ce que l'amour ?

Qu'est-ce qu'un amour *simple* ?

Pourquoi seuls les amours *simples* et sensuels sont-ils de vrais amours ?

A ces trois questions *simples* tu le verras s'enferrer. Mais je comprends fort bien qu'avec Inès on ne puisse éprouver d'autre sentiment que le désir très *simple* de lui faire des enfants. Je l'excuse donc. Il a la manie de « revêtir le frac du psychologue mondain », comme disait une affiche qui chantait les louanges du mélodrame intitulé *l'Enfer des Pierreuses*. Tu fus d'ailleurs un peu vaine de t'entendre dire : « Vous n'aimerez jamais. » Tu aimes assez ce genre d'idées. Je te dirai – et longuement – juste le contraire à Toulouse. Mais ceci est une autre histoire. Parlons-en : il me tarde de te revoir, ma chère petite fille, car je t'aime (?) passionnément. Je voudrais bien que ce soit lundi prochain 2 mai. Cette fois je pense que tu seras libre. Est-ce entendu pour 2 heures moins le quart au Maxim's Bar ? Tu recevras cette lettre jeudi. Veux-tu être assez aimable pour m'y répondre *sans faute* cette fois et ne fût-ce qu'un mot *jeudi soir* parce que j'ai

besoin d'être fixé samedi matin pour les préparatifs. Je resterai 4 journées et 3 nuits : de lundi à jeudi soir dix heures. Cela te va-t-il ?

Il ne me plaît guère que tu dises « m'aimer à la passion *comme la Marietta* » laquelle était une cuisse légère qui aimait vaguement Fabrice. L'expression « aimer à la passion » est du cru d'une vieille maquerelle qui voulait lui soutirer le plus d'argent possible. Mais j'aimerais que ton amour pour moi ressemblât à celui de la Sanseverina pour Fabrice. Ne trouves-tu pas cette femme admirable ?

Je ne sais donc pas si je t'aime mais je sais que j'ai une envie folle de te serrer dans mes bras, ma chère petite fille, et que tu es l'être du monde auquel je suis le plus attaché.

Que penses-tu de *La Chartreuse de Parme* ?

Bonsoir à Zina que je suis content de revoir bientôt.

À SIMONE JOLIVET

Mon cher amour

J'ai fort sommeil et pourtant il est urgent que je t'écrive un mot pour te dire que je n'avais guère le temps de t'aimer cette semaine autrement que d'un amour tout conceptuel mais qu'il m'est tout entier revenu à présent. Je t'aime comme je t'aimais le soir de Nils Holgerson avec la même tendresse retenue et la crainte de te faire mal qui me poussait à t'effleurer seulement des doigts, ce qui est cent fois plus doux que les plus violents transports, ma chère petite fille de porcelaine. Tu dois avoir bien l'air d'une petite fille, avec un tout petit visage froncé et froissé et un nez plissé. Je te plains très fort d'avoir mal à la tête et te permets pour un temps de suspendre pour moi tout amour senti.

L'homme à la fameuse « puissance de travail » se bat les flancs pour travailler plus d'un quart d'heure par jour. C'est en vain. Mais bientôt Elle se réveillera, ma puissance de travail, comme Il s'est réveillé mon amour pour toi. Et si elle a

sa force et sa jeunesse (à lui, mon amour) il n'y aura pas assez d'heures en 24 heures et je devrai empiéter chaque jour sur le jour suivant, inscrivant lundi : travail 24 heures 1/2 – mardi : 25 heures moins le quart, etc., pour satisfaire à ma soif de labeur.

Je t'aime passionnément.

J'ai pelé des oignons chez les Morel pendant que le tapir faisait une omelette, aussi mes yeux pleurent comme si je les avais frottés et mes doigts empestent.

As-tu lu *La Jeunesse de Stendhal* d'Arbelet ? Peux-tu lire encore ? Je te plains de tout mon cœur.

Guille² est amoureux de M^{me} Morel³.

(Tripot !)

S.

À SIMONE JOLIVET

[25 mai]

Mon cher amour

Je veux te conter un beau canular mais il faut d'abord que tu saches qu'un certain Lindbergh a traversé seul en avion l'Atlantique et que c'est un bel exploit. Tous les journaux en parlent mais tu te ferais fusiller plutôt que de le savoir. Sache donc que ce jeune homme, objet de l'admiration parisienne, est remorqué partout à la suite des officiels ; qu'il n'est d'honneur qu'on ne lui fasse et que la Légion d'honneur lui vient d'être conférée. Apprends d'autre part qu'à l'occasion d'un vol analogue tenté par Nungesser et Coli, la presse se couvrait de ridicule en

contant leur arrivée à New York par le menu alors qu'ils n'y étaient point parvenus du tout, mais vraisemblablement morts dans l'Atlantique. Nous eûmes donc l'idée Larroutis, Baillou, Herland, Nizan et moi d'un beau canular. Nous téléphonâmes au nom du Sur-gé de l'École à tous les journaux du soir que « Le Conseil de Discipline de l'E.N.S. avait décidé à l'unanimité de conférer le titre d'Élève Honoraire à Lindbergh pour ses exploits ». Aussitôt cela a paru partout et le Sur-gé a passé deux jours pendu au téléphone pour démentir. Mais le plus beau est que ce matin paraissait dans *Le Petit Parisien* une note : « Lindbergh sera à l'E.N.S. ce matin à 9 h 1/2 » ; et à 9 h 1/2 devant l'École il y avait 500 personnes, foule, service d'ordre, agents, vendeurs de ruban, journalistes. Après nous être bien payés leur tête nous avons fait descendre Bérard, qui lui ressemble un peu, par un bec de gaz de la rue Rateau et, un quart d'heure plus tard, il est arrivé en taxi. Aussitôt ovation de notre part, on l'a saisi aux épaules et porté en triomphe. Le public a marché et un vieux monsieur lui a baisé les mains. Cependant le piano et 2 violons dans la salle de musique entonnaient *La Marseillaise* avec chœurs de bonne volonté. Peu à peu la foule s'est dispersée et à 10 h 3/4 quand Bérard est ressorti pour aller à un cours il ne restait plus que trois agents qui l'ont filé toute la matinée. Ce soir les journaux relataient la scène en s'efforçant de badiner et avec quelques perfidies à l'égard de Lanson. Celui-ci lui, à cause de cette affaire, partie à cause de la protestation et parce qu'il désirait depuis quelque temps se retirer a donné sa démission.

Ne trouves-tu pas cela bien plaisant ? Tu le pourras raconter à Maheu, pour le réjouir si tu le vois.

Par ailleurs Nizan s'est acheté un gros cahier sublime pour y mettre ses opuscules. Je me consumais d'envie mais je suis un peu serré ces temps-ci et ne voulais pas m'en acheter un par économie. Il s'en est aperçu et je viens de trouver sur ma table un cahier tout semblable avec

J.-P. Sartre

Notes

Don de P.Y. Nizan à son vieux camarade Sartre

25 mai 1927

Je suis très sensible à ces attentions et cela m'a touché. Sans doute, par ailleurs m'a-t-il perdu 3 faux cols, mais il reste qu'il fut un peu Marthe, lui qui est si Madeleine, et cela lui sera compté.

J'irai à Genève cet été, te l'ai-je dit ? Divers parleront sur la Société des Nations et je les écouterai. Ce serait doux si je ne devais subir la compagnie de Lagache.

Chadel est soldat à Mayence. Enterré.

M^{me} Morel nous découvre peu à peu une sexualité qu'on lui aurait refusée au premier abord. Où cela mènera-t-il ? (Je parle pour Guille.) Elle m'a appris ce que je ne me résignais pas à apprendre de toi, parce que tu me touches trop : c'est l'indifférence des femmes vis-à-vis des tiotocino pourvu qu'ils paient et soient l'occasion de *voir des objets*. Elle a subi trois mois la compagnie d'un beau-frère, Mortimer⁴ congestif et grossier (qui d'ailleurs l'aime) uniquement pour voir Florence. La présence continuelle du Goujat lui était légère : plutôt elle ne s'en apercevait pas. C'est je crois très général chez les femmes. Il faut que je m'en persuade pour te comprendre.

Je t'aime avec calme et joie. Ma vie est benoîte et béate : je mange, je dépense plus que je ne peux, je suis entouré d'êtres falots et plaisants, je ne pense aucunement, je ne travaille absolument pas, mais j'ai bien gagné ce repos. Serai-je refusé à mes examens ? Mais qu'est-ce qu'un examen ? Je me réjouis de penser que dans quinze jours je reverrai ma petite fille. Puisse-t-elle aller mieux d'ici là.

Je t'embrasse.

Sache qu'aujourd'hui j'ai été le prototype des von Stroheim dans le salon des Morel. Ces gens me font voir du monde et cela me sert.

1. Surnom de René Maheu, normalien, camarade de Sartre, natif de Toulouse où il avait rencontré Simone Jolivet.

2. Normalien, le meilleur camarade de Sartre à cette époque.

3. Dont j'ai parlé longuement dans *La force de l'âge* sous le nom de Madame Lemaire.

4. Allusion à la mythologie de Cocteau sur les Eugènes, Mortimer, etc. exposée dans *Le Potomak*.

1928

À SIMONE JOLIVET

[Été]

Mon cher amour

Tu dois construire des griefs contre moi, non parce que je ne t'écris pas mais parce que tu dois supposer que j'ai mis longtemps à t'écrire, en représailles. Je reconnais que ce serait « bas et vil et mesquin ». Je reconnais aussi que tu aurais pu m'écrire plus tôt sans paraître te jeter à ma tête. Mais je n'ai pas songé à t'en vouloir un instant car tu sais que je suis en marche vers la sagesse ; encore que je sois homme par beaucoup de côtés. Cette sagesse consisterait à accueillir toute chose de mes amis avec égalité d'âme. Elle est déjà parfaite pour Nizan et pour toi. Je t'en parlerai quelque jour, mais surtout tu le verras par la constance de mon humeur. En fait si je ne t'ai pas écrit c'est que j'ai passé l'écrit de l'Agrégation et que je suis resté de ce fait huit jours entiers en ayant oublié jusqu'à ton existence. J'étais abruti – assez mécontent – et préoccupé. Mais avec les beaux jours tu es revenue car je ne veux plus de toi pour compagne des mauvais jours. C'est une application de ces considérations que nous faisons sur ces cochons de ménages qui osent faire lit commun (au temps même où nous couchions fort bien ensemble – mais avec quelle humeur). Il est au fond aussi sale de se découvrir au moral. L'autre jour je racontais à Guille comment nous mentionnons l'un à l'autre, l'un parlant avec dédain de repas pseudo-fabuleux du Coq Hardi (ou d'Or ou Gaulois) et l'autre vantant les trésors alimentaires de sa cave (ou garde-manger) et, comme il trouvait cela charmant, j'ai songé que

nous nous y étions très mal pris et qu'une atmosphère de drame latent pour moi, de délires latents pour toi nous empêchaient de faire un très beau jeu de notre amour. Toutes choses que je t'ai dites le soir où je t'ai lu *La Ville dans les airs* (qui s'appelait autrement je crois) mais en mentant comme un goujat, parce que, par cette promesse de jeu, je voulais te ramener à un amour sérieux comme la pluie. Mais aujourd'hui je suis très sincère et surtout je suis encore charmé de la dernière nuit où je t'ai vue et où je fus – très mal – Stève Passeur – et où Zina me parlait de ta fête et où tu avais mis de si beaux masques. J'ai même gardé une fort belle image de toi, avec ce masque d'homme et les jambes écartées et nues jusqu'à un sexe de femme, exactement comme les jambes d'Achille ou d'Œdipe barbu, nues jusqu'à un court manteau, tendres et blanches, sur les vases grecs. Je ne sais que dire du sexe de ces hommes d'ailleurs car je ne connais les vases grecs que par des reproductions de manuels scolaires où lesdits sexes étaient supprimés cruellement. Si je pense à toi en ce moment c'est surtout sous ce masque et aussi dans la mesure où tu ressembles à Dorothee Reviers qui joue les putains dans *Épaves vivantes* (film sonore Vitaphone). Je t'aime comme une boîte de Meccano. Mais je me prêterai à tous les jeux et aux plus beaux, mon cher amour. Non pas seulement à celui de Stève Passeur – aussi à celui de *La Célestine*.

Sache que j'ai trouvé dans des *Dialogues* de Fléchier (auteur du XVII^e siècle) contre le Quiétisme le vers suivant :

Les Marthes quelquefois valent bien les Maries.

Il est bien mauvais d'ailleurs – si mauvais que je ne suis pas sûr de le citer exactement.

Je pense que Zina livre son corps à tout ce qui est humain dans le voisinage pour pouvoir te souhaiter une fête digne de toi. Si je voulais te la souhaiter comme tu le mérites il faudrait que j'en fasse autant vu que je n'ai pas d'argent. Mais si tu étais à Paris en ce moment je t'achèterais bien un de ces bouquets de

violettes qui « n'ont de valeur que par l'intention » et qui te touchaient – seuls – quand nous étions à Paris.

J'espère, mon cher amour, que je te reverrai bientôt puisque je pense que le mois est bientôt fini et que tu devras retourner à Toulouse. Je serai très heureux de te revoir et depuis que je repense à toi c'est cela surtout que je désire. Tu pourras, peut-être, par la même occasion, m'acheter une *Célestine*.

Je t'aime et je t'embrasse.

1929

Les lettres que Sartre m'écrivit pendant l'été 29 ont été perdues.

À SIMONE DE BEAUVOIR

Petit charmant Castor

Voulez-vous être assez bonne pour donner mon linge (tiroir inférieur de l'armoire) à la blanchisseuse ce matin ? Je laisse la clé sur la porte.

Je vous aime tendrement, mon amour. Vous aviez une petite tête charmante, hier, en disant : « Ah, vous m'aviez regardée, vous m'aviez regardée » et quand j'y pense mon cœur se fend de tendresse. Au revoir petit Bon.

1930

À SIMONE DE BEAUVOIR

Ma petite épouse morganatique

J'arriverai mercredi à 12 h 15 à Austerlitz (à vous de vérifier l'heure – cela promènera votre sœur. Non, j'ai un remords. L'indicateur est dans le tiroir de la table où j'écris, je vais contrôler moi-même : c'est midi treize) je serai heureux si vous pouviez disposer d'un moment pour venir me chercher à la gare. Par ailleurs je compte rester six jours à Paris.

Si vous êtes libre de votre temps, nous pourrions sortir quelquefois ensemble.

Je vous présente mes respects.

P.-S. : J'ai lu, mon cher amour, le compte rendu de votre 1^{er} chapitre¹. Si le style en est aussi simple que celui de votre lettre – sans plus – ce sera tout à fait excellent.

À SIMONE DE BEAUVOIR

Mon doux Castor

Voilà un petit mot tendre mais tout gratuit et tout juste pour vous dire que je vous aime de tout mon cœur. Il est trois heures, on peut si on veut me réveiller à onze heures mais pas avant.

Je vous aime.

À SIMONE DE BEAUVOIR

Saint-Symphorien²

Mon cher amour

Il fait orage et j'ai les yeux constamment fixés sur le passé, tous les beaux jours passés avec vous, et l'avenir immédiat, tous ces jours que je vais tramer ici et qui se ressembleront tous. Je ne sais si d'un point de vue supérieur on peut tirer du plaisir de la considération du retour éternel pris comme une loi. Mais j'ai bien devant moi la perspective d'un retour éternel, ou du moins dont les cycles dépassent assez mon imagination pour que je l'envisage comme éternel. Pensez que les détails de ma vie ici sont si bien réglés, minute par minute, que je sais à n'en pas douter que dans huit fois vingt-quatre heures, à 18 h 15 je prendrai la même écoute qui commencera par les mêmes chiffres, après avoir accompli les mêmes actes. Cela pourrait n'être que du mécanisme, mais je sais aussi que les mêmes pensées reviendront, les mêmes espoirs et désespoirs et toutes ces constructions de schizophrène auxquelles je me suis aperçu que j'accordais de plus en plus de foi. Je sombre par là dans l'état de tous les séquestrés.

Mais je voulais vous dire que cet orage et cette contemplation terrifiée du désert des jours à venir m'ont communiqué une sorte d'excitation nerveuse qui est exactement l'ennui. L'ennui ne peut être la torpeur où je suis souvent ici et où les heures passent sans que je m'en aperçoive. La conscience y est amoindrie et le corps étant inerte comme celui du nageur qui se sait pris par une algue et qui se laisse aller, dérive sans résistance au fil du courant. Mais si le nageur donne des coups de pied, chacun sait que la liane resserre son étreinte et c'est précisément cela l'ennui : cette excitation dont on n'est pas maître et qui pousse à donner des coups de pied, alors qu'un lien impalpable et sûr vous attire de plus en plus doucement vers le fond. En fait je donnais des coups de pied sur mon lit, où j'étais étendu, et je remuais les jambes et je me roulais de droite à gauche,

sollicité à agir de mille façons par l'énervement, et sachant très bien que j'étais très au-dessous, momentanément, de la plus basse de ces actions. En essayer une c'était rencontrer une impossibilité immédiate : écrire cinq lignes d'un factum quelconque, voir ce qu'elles étaient et abandonner aussitôt. Mais même alors que toutes les forces de mon être semblaient se conjurer pour me faire sauter en bas du lit, à peine faisais-je un effort pour me soulever sur les reins que je réussissais à peine à bomber la poitrine et il a fallu une besogne précise : faire une émission, pour que je puisse enfin me lever. En pareil cas, le mieux est je crois d'aller se promener pour calmer au moins les muscles que les nerfs agacent. Mais il pleut et d'ailleurs je n'ai pas le droit de sortir. Alors je vous écris : toutes ces petites pensées particulières que j'avais encore la force de former sur mon état du moment et sur mille sujets singuliers, c'était l'essentiel de mon énervement que de croire que je pourrais leur donner une formule générale, universelle, c'est-à-dire les verser dans quelques petits poèmes. Mais je ne suis pas encore assez obnubilé pour ignorer qu'avec le peu de forces dont je dispose actuellement, à peine aborderaient-elles le général qu'elles s'évanouiraient en proverbe, car le difficile est bien de côtoyer le proverbe sans y tomber lorsqu'on veut parler de soi à un public pris dans son sens conceptuel. Et, au contraire, à la condition de les laisser telles qu'elles sont, c'est-à-dire comme de véritables idées, mais des idées particulières, ce sera le véritable remède de ma nervosité que de vous en faire part. Et par là vous voyez pourquoi je vous disais que lorsque je voulais et ne pouvais écrire, je trouvais plaisir à vous faire une lettre.

C'est précisément que vous dire ce que je pense, écrire comme on parle, convient à cet état mitoyen entre la puissance et l'impuissance où je suis et où il ne manque que la chiquenaude pour que mes petits soucis personnels deviennent des généralités, parce que ces soucis ont un entêtant fumet d'idées. Ainsi vous vous rendez compte de mon état quotidien ici, encore que moins marqué et moins pénible que ce soir. Je juge bien mon cas, je me trouve intelligent, je me mets à ma table et veux parler du cas d'un Jean-Paul Sartre

nécessaire qui serait à mes impressions et à mes sentiments ce qu'est l'attribut de Spinoza aux modes qu'il sous-tend. Et voilà : dans l'eau ; j'écris « grande narine creuse » et je suis mécontent. Mais à présent me voilà tout conscient de cela. Désormais en pareil cas vous recevrez une lettre de moi. Ce sera d'une prose obscure et aride, sans intérêt pour mon Castor, mais cela pourra peut-être un peu amuser Mademoiselle Simone Bertrand de Beauvoir, la brillante universitaire.

1. Un de mes romans, qui ont tourné court.

2. Où Sartre faisait son service militaire comme météorologue.

1931

À SIMONE DE BEAUVOIR

Hôtel Printania¹
rue Ch. Laffitte
Vendredi 9 octobre

Mon cher amour

J'ai trouvé hier soir en rentrant votre lettre. Comme je suis content. Jamais je ne pense à vous avec tristesse mais comme à une petite personne qui doit bien s'amuser, juste, sans doute, comme ma mère devait penser à moi pendant mon voyage en Espagne. Mais, ô partie de moi-même qui s'amuse, le reste de « mâ personne », ne s'ennuie pas non plus. Si vous aimez les lettres longues il y a apparence que celle-ci le sera car j'ai de l'encre et du loisir. Mais tout de même n'oubliez pas, comme vous avez l'air de le faire, que toutes seront ainsi. Vous bénéficiez d'une panne totale dans le domaine littéraire. Je vous ai déjà dit cela.

Je passe sur lundi : cinq heures de cours, des tapirs. Couché tôt. Mardi fut une journée de petit professeur modèle, tellement exemplaire qu'à Reims Guille passait la même exactement. Le matin j'ai fait cours, à mon ordinaire : je traîne sur les méthodes en psychologie parce que j'ai la paresse d'apprendre certaines connaissances précises qui seraient nécessaires pour aller plus loin. J'ai tapirisé une heure encore. Je suis allé déjeuner au restaurant à 12 h 50. Il est contre la gare dans ce quartier du Havre que j'aime tant et que j'ai décidé de faire paraître dans le factum sur la Contingence. Certes tout y est contingent même le ciel qui

devrait selon la vraisemblance météorologique être le même sur toute la ville du Havre : mais il n'en est rien. Ai-je bien ou mal déjeuné ? Je n'en sais rien parce que je suis enrhumé. Ce qu'on me sert n'a pas l'air trop joli et je redoute maintenant que mon nez se dégage d'y trouver lundi un goût qui me fasse reculer. Bref je lis le matin (habitude espagnole) je mâche je ne sais quoi, je bois un café à l'hôtel Terminus où vous passâtes une nuit. Mais, après, la journée du mardi est longue vu que je n'ai pas cours. D'insensibles sollicitations m'ont donc conduit de l'hôtel Terminus à ma chambre et de ma chambre à mon lit. Sur mon lit de badiner un instant, de me figurer le Castor à Marseille, d'imaginer le soleil, de rêver le soleil, de dormir. À trois heures et demie je me suis éveillé. J'avais un peu honte à cause de mon noble métier d'écrivain. Car en somme en prenant les mots à la lettre un écrivain devrait écrire. Mais ce n'est pas du tout mon cas. Toutefois j'ai pris alors la décision de laisser là cette maudite perception qui ne m'amuse pas du tout et de commencer la Contingence. Je suis parti sous un quart de pluie et trois quarts de soleil. J'ai été chercher la rue Emile-Zola. J'avais reçu en effet un mot de la Veuve Dufaux, qui avait loué une chambre à Morel et que je voulais plaquer comme vous savez. Elle ne l'entend pas de cette oreille et m'avait écrit une lettre où l'accumulation des participes se rapportant au complément quoique mis en tête de la phrase m'avait dès le début indisposé. Toutefois le désir de réaliser des économies (je veux cette année faire de l'économie un art) m'a décidé à me rendre compte sur les lieux. Je suis arrivé Boulevard François-I^{er} (vous le connaissez). J'ai trouvé dans un recoin une maison bourgeoise, je suis entré dans un vestibule bourgeois, plongé dans une obscurité bourgeoise. Alors votre grand-mère m'est apparue, ô précieux Castor. Encore un service que vous m'avez rendu. Pour moi, il faut vous le dire, elle est typique de la veuve et de l'abjection humaine. L'idée de vivre chez une vieille femme toute pareille m'a fait prendre la fuite. J'ai écrit une belle lettre à la Veuve Dufaux, je n'irai point chez elle.

Ensuite le cœur léger j'ai été voir un arbre. Pour cela il suffit de pousser la grille d'un beau square sur l'avenue Foch et de choisir sa victime et une chaise. Puis de contempler. Non loin de moi la jeune femme d'un officier au long cours exposait à votre vieille grand-mère les inconvénients du métier de marin, votre vieille grand-mère agitait la nuque pour dire « ce que c'est que de nous ». Au fait c'était peut-être M^{me} Dufaux. Et je regardais l'arbre. Il était très beau et je n'ai pas crainte de mettre ici ces deux renseignements précieux pour ma biographie : c'est à Burgos que j'ai compris ce que c'était une cathédrale et au Havre ce que c'était qu'un arbre. Malheureusement je ne sais pas trop quel arbre c'était. Vous me le direz : vous savez ces jouets qui tournent au vent ou quand on leur imprime un très rapide mouvement de translation ; il avait partout de petites tiges vertes qui en faisaient la farce avec six ou sept feuilles plantées disons précisément ainsi. J'attends votre réponse². Ci-joint un petit croquis.



Au bout de vingt minutes ayant épuisé l'arsenal de comparaisons destinées à faire de cet arbre, comme dirait M^{me} Woolf, autre chose que ce qu'il est, je suis parti avec une bonne conscience et j'ai été à la bibliothèque lire les *Samedis* de M. Lancelot (fines remarques d'Abel Hermant sur la grammaire). Après quoi j'ai été au cinéma voir *Contre-enquête* que je n'ai pas bien aimé. Or, le même jour, aux mêmes heures, Guille déjeunait, dormait, allait voir *Rive Gauche* qu'il n'a pas bien aimé. Le mercredi j'ai fait cours puis j'ai pris le train, je suis arrivé à Paris où la bonne sœur éplorée m'attendait. Vous lui aviez remué le cœur en la pressant si fort d'aller à Marseille, alors qu'en fin de compte elle n'avait pas un sou. J'ai consolé, promis cinq cents francs ; elle est devenue radieuse, je l'ai emmenée dans un petit café où elle a lu vos lettres en commentant, en insistant sur l'épisode du vieil Anglais et m'expliquant que tout le monde me trompait et

que ce serait bien pis quand vous seriez toutes deux à Marseille. Je l'ai laissée vous écrire quinze pages, j'ai pris un taxi, j'ai retrouvé un Guille ensommeillé, une dame alerte, un Mops³ et un tapir discrets. Nous sommes restés chez cette dame⁴ où la soirée a été charmante sans que l'on eût dit ni fait quoi que ce soit. Guille était surtout ravi de nos journées au Havre et à Reims, de leur jumelage automatique. Il riait bien fort et plein de sympathie pour moi. J'ai donné de vos nouvelles, lu de votre lettre. De commenter. J'ai couché là-bas et le Mops m'a réveillé à neuf heures en introduisant Aron, accompagné, comme il lui convient, d'un flot de lumière électrique. Il est resté là, comme un vieil aigle, à m'exposer la thèse du lecteur français de Cologne pendant que, fasciné, je pantelais doucement dans mes draps moites. Puis Guille qui devait sortir avec lui est venu. Tous deux m'ont servi le petit déjeuner au lit ; Aron versait le café et Guille beurrant le pain ; tous deux disant : « Ah coquin de veuf, es-tu heureux ! Ce n'est pas le Castor qui t'aurait fait des tartines, etc. » Je les ai quittés, j'ai cherché le lapin⁵ dans tout Montparnasse, je l'ai enfin trouvé, nous avons pris rendez-vous pour l'après-midi. Déjeuner chez mes grands-parents avec l'oncle Georges. J'ai retrouvé votre sœur au Luxembourg. Elle était toute bouffie de béatitude à la pensée d'aller à Marseille. Et, comme un bonheur ne vient jamais seul, m'a-t-elle dit, Giraudoux la recevra samedi matin. Elle espère qu'il se tiendra très mal avec elle. Mais hélas il a des goûts opposés. Et elle me disait : « Ah Ah ! on vous berne, miché, petit Miché. On va vous chercher quand on a besoin de vos sous. Mais on vous trompe ». Je l'ai emmenée place d'Italie boire un glass. Elle portait avec forfanterie les photos d'Espagne sous le bras, ayant déclaré « Pour qui me prenez-vous, je n'en perdrai pas une seule, je ne suis pas le Castor ». Mais elle en a répandu la moitié aux Gobelins et sans un jeune boy-scout en quête d'une B.A. elles étaient fichues. Aux Gobelins elle a prétendu que Guille avait déjà repris une très mauvaise influence sur moi et que je perdais déjà tout ce beau vernis de douceur qu'elle m'avait si bien donné les années précédentes. Le garçon se bidonnait. Nous avons pris un taxi, elle m'a laissé à l'Acropole et a été chercher

Gégé⁶. Les culs-de-bouteille multicolores qui composent la voûte de l'Acropole se reflétaient dans mon porto. Si j'agitais très fort mon verre ils devenaient très petits et serrés et quand l'agitation diminuait ils grossissaient et reprenaient leur majesté. Je me suis amusé une bonne demi-heure de la sorte, écoutant d'une oreille les prophéties d'une grosse femme saouïe et votre sœur est revenue seule, écœurée ; Desmoines⁷ n'avait pas voulu laisser sortir Gégé, la belle-mère avait lancé des pointes ; elle avait quitté Gégé pâle de rage disant : « C'est bien je ne sortirai pas. » « Parce que, vous comprenez, m'a-t-elle dit, comme cela c'est elle qui fera la scène et elle aime mieux cela. » Nous avons pris l'AE, j'ai lâché votre sœur à Lutétia et j'ai filé voir cette dame. Ici se place un incident bizarre. (Je vous laisse en suspens trois minutes et je vais à la gare chercher mon abonnement de chemin de fer.)

Voici l'événement. Je sonne chez cette dame : elle n'était pas là. Je sors, vague. Je pense brusquement, mais sans espoir de succès, à aller voir Nizan à Bifur. J'y trouve la dactylo qui avec son fin sourire m'apprend que Nizan n'est pas venu de l'après-midi. Je m'en vais, je reviens à petits pas chez cette dame. À la hauteur de Gallimard je vois brusquement mon grand-duc⁸ marchant en sifflotant et sa femme à trois pas, comme de juste, courbée sous des paquets. « Bonjour, grand-duc. » Mais le grand-duc verdit et toute son attitude respire la contrainte et la fausse cordialité. « Accompagnons-le jusque chez cette dame, dit-il, nous avons le temps. » Mais les fenêtres de cette dame étaient obscures. Enfin il se décide : « Allons prendre un glass. » On parle d'Athènes. « C'est des pierres. Il aurait fallu venir il y a deux siècles pour se rendre compte. » En fin de compte la Grèce c'est « emmerdant ». Ils se sont emmerdés à cent sous l'heure à Naxos. On arrive à Lutétia et mon œil d'aigle, ou plutôt l'œil du propriétaire, a remarqué sur le champ le glaçon qui les refroidissait. Posé sous des chaussures et un paquet de cervelas sur la table de marbre à côté de la Douairière⁹ je vois mon honorable book¹⁰, minable et affaîsé. Je n'ai rien dit et bien qu'anxieux, au point je le confesse que mes doigts tremblaient un peu sur mon verre de xérès, je me suis

donné la comédie de les laisser faire. On cause avec embarras de choses et d'autres en évitant toutefois de s'appesantir sur les questions littéraires parce qu'il y a cette damnée association des idées qui de fil en aiguille... Enfin le grand-duc se lève brusquement « pour ne pas manquer son train » et debout : « Ah ! à propos... euh... à propos mon petit camarade je viens de chez Robert France et il y a... voici ce qu'il y a... » Cela ne passait pas et j'ai cru mon livre¹¹ refusé. Mais il paraît que pas du tout, il le trouve bien et veut le prendre mais la préface ne serait, paraît-il, pas du tout « public » et il l'aurait confiée au grand-duc pour qu'en sa double qualité d'éditeur et d'ami de l'auteur il voie ce qu'il y a à faire. C'est tout : ils sont partis et j'ai payé mais je trouve l'histoire étonnante.

1° pourquoi s'il ne s'agit que de revoir une préface le grand-duc était-il embarrassé et canulé au possible ?

2° pourquoi Robert France ne s'adresse-t-il pas directement à moi, comme c'est l'usage quand un directeur veut que l'auteur modifie quelque chose à son ouvrage ? Je n'espère pourtant pas que Nizan va tailler et couper dans mon factum sans que j'y mette seulement le nez.

3° pourquoi, alors que *L'Homme seul* est presque impigeable, par ma faute et, d'après Aron, *La Légende de la Vérité* passablement obscure, choisit-il justement la préface que je jugeais (et vous et Nizan quand il l'a parcourue) limpide pour parler d'obscurité ?

4° mais d'autre part, si, comme je l'ai supposé, il a refusé mon factum, pourquoi Nizan, au lieu de glisser là-dessus, s'enferme-t-il totalement en me répétant avec énergie que Robert France veut le prendre à tout prix.

5° Nizan a fini en me disant : « D'ailleurs adresse-toi à lui. »

Guille a supposé par badinage que Nizan veut faire paraître le livre au Carrefour sous son nom. En tout cas j'irai voir Robert France jeudi matin et j'ai pris rendez-vous pour jeudi après-midi avec le grand-duc. Mais l'histoire est vraiment curieuse : toutes ces coïncidences (j'ai failli prendre un autre chemin :

je l'aurais manqué) et la tête du grand-duc – même s'il n'y a rien là-dessous – valaient l'anecdote.

De là je suis allé chez cette dame. Le Lama arrivait précisément. Il est froid avec Guille et aimable avec moi. Il est donc vraisemblable suivant le jeu de balance qu'il pratique que je vais redevenir Eugène moyennant quelques amabilités. J'achèterai des fleurs à sa femme. J'ai montré les photos et ils ont trouvé Santillane étonnant. J'ai avalé une perdrix, deux œufs, du Brie, pêle-mêle, un coup de rouge. J'ai pris un taxi avec le Lama et mon train.

Ce matin je me suis fait couper les cheveux, puis, ayant fait réflexion que tout le monde était si heureux, j'ai résolu comme on dit dans votre patrie du cœur¹² de me faire un petit plaisir. J'ai donc été déjeuner à la Grosse Tonne mais c'était moins bon qu'à l'ordinaire, sauf un haddock exquis et un calvados de 1913 plus économique que l'autre mais presque aussi bon. De là je fus lire *Tourgueniev* de Maurois à la Bibliothèque et de là je suis venu vous écrire. Ces huit pages serrées en représentent au vrai je ne sais combien.

Maintenant écoutez : vous recevrez après le mandat une lettre de moi vous demandant de me rendre l'argent vers le 16 octobre. *Il n'y faut prêter aucune attention.* Les temps ont changé depuis que je l'ai écrite. D'abord j'ai des tapis (trois dont une petite fille, une grosse petite hommasse) ensuite je viens d'apprendre que mon abonnement de neuf mois au chemin de fer se paye par trois versements trimestriels de mille francs. Ensuite la banque m'envoie 2 750 francs dont je ne dépenserai que 1 300 pour m'habiller. Donc si vous ne voulez pas m'irriter ne me parlez plus de cet argent, entendu n'est-ce pas. Si vous me le renvoyez, je vous le renverrai et ainsi de suite. Si vous ne voulez absolument pas le dépenser gardez-le pour votre sœur au mois de novembre, parce que je ne pourrai vraisemblablement lui donner que 500 francs.

Mon cher amour, vous ne pouvez pas savoir comme je pense à vous à toute heure du jour, dans tout ce monde-ci qui est rempli de vous. Quelquefois vous me manquez et j'ai un peu de peine (un tout petit petit peu) d'autres fois je suis

tout heureux de penser que le Castor existe et s'achète des marrons et se balade ; jamais votre pensée ne me quitte et je fais de petites conversations avec vous dans ma tête. À propos j'ai réfléchi que vous devriez venir pour la Toussaint. C'est un dimanche mais on a très sûrement le lundi. Or vous n'avez pas cours le mardi...

1. Sartre était professeur au Havre.
2. C'était un marronnier.
3. Surnom de la fille de M^{me} Morel.
4. Surnom de M^{me} Morel.
5. Ma sœur.
6. Une amie de ma sœur devenue aussi la mienne.
7. Mari de Gégé.
8. Nizan.
9. Rirette Nizan.
10. Nom que Sartre donnait à son omoring-book.
11. *La légende de la vérité.*
12. En Limousin.

1934

Beaucoup des lettres que Sartre m'écrivit en 31-32 quand j'étais à Marseille ont été perdues. Perdues aussi toutes celles qu'il m'envoya d'Allemagne en 33-34.

À SIMONE DE BEAUVOIR

3-4 septembre

Mon amour

Vous êtes à Ajaccio depuis six heures, sous le soleil j'espère. Ici il pleut tout le temps. Ils sont quatre qui ont pris en grippe cette petite maison triste enfouie sous les arbres au fond d'une avenue qui donne sur la Grand-Route : mon grand-père en premier chef, qui sanglote sur son lit du matin au soir, mon beau-père « qui est si bon » mais qui en a visiblement assez, ma mère et la bonne, Germaine. Il y a une autre bonne, Misandre, et moi pour compléter la maisonnée. Ce qu'il y a c'est qu'on est tout le temps les uns sur les autres. Heureusement il y a les allées et venues, les gens vont à Paris, sauf le vieillard qui dort ou pleure. Il gâte complètement : « Je me suis aperçu que mon fils Georges m'a déménagé complètement ma maison pour l'installer ailleurs, avec la même vue et les mêmes maisons en face d'elle... Rien n'est changé quoique nous ne soyons plus à Paris. C'est parce que nous sommes garçons tous les deux. » Il parle sans difficulté, en ruisselet d'eau tiède. Il dit à mon beau-père avec la plus exquise urbanité : « Excusez-moi, mon cher Monsieur, je ne vous remets pas bien. Voulez-vous me dire votre nom ? » ou bien il dit à ma mère (qu'on appelle

You, vous le savez) : « Ah, tu as été à Vichy, mais alors tu as dû y rencontrer You. » Hier soir il nous a fait appeler. Il était dans son lit, tout à fait surexcité : « Je veux vous soumettre un problème. J'ai un frère que je respecte beaucoup. Mais il m'a volé mes meubles. Que dois-je faire ? » On l'embrasse, on lui dit « Tu les auras tes meubles », on lui donne un bonbon. Il se calme aussitôt. Par ailleurs l'expression de « jouer les amoureux » avait son sens plein, ce qui suppose chez ma mère un cynisme que je ne lui connaissais pas. On a trouvé du sang sur la braguette du vieillard. La demoiselle était persévérante du poignet. Les derniers jours qu'il a passés à Paris l'ont totalement coulé, à cause d'un curieux régime de douche écossaise. La demoiselle venait l'après-midi, lui faisait verser quelques gouttes de sang et le laissait dans un état de surexcitation inouï. Il tremblait et parlait de se jeter par la fenêtre. Alors la bonne, Germaine, qui le garde la nuit et qui voulait dormir, lui mettait une dose formidable de gardénal dans sa soupe, ce qui l'abrutissait complètement. Ensuite elle le chargeait, ou à peu près, sur ses épaules, et le jetait, langue pendante dans son lit. Le déménagement du vieillard et son installation prochaine boulevard de Beauséjour ont eu pour cause une lutte sournoise et profonde entre Germaine et la Goulut¹. Autrement nous aurions tout ignoré. Mais la Goulut avait pris sa retraite et voulait s'installer l'an prochain rue Saint-Jacques. Elle aurait fait renvoyer Germaine, qui a contre-attaqué et tout révélé à ma mère (sauf le gardénal qui s'est su plus tard). Ma mère a décidé de parer au plus pressé, hâté la location d'une villa à Saint-Cloud et fait promettre à Germaine de ne rien dire à mon oncle le photographe. Germaine craignant que ma mère ne fût pas assez expéditive et désireuse cependant de tenir sa parole, a tout raconté à la concierge qui s'est chargée de le faire savoir à mon oncle Georges. Celui-ci a pris une colère vertueuse et a décidé de jeter la demoiselle par la fenêtre. Pour éviter les scandales ma mère a enlevé mon grand-père une après-midi sans en rien dire à personne et l'a installé ici. En même temps elle louait le rez-de-chaussée du 57 bd de Beauséjour. La demoiselle s'est cassé le nez le lendemain rue Saint-

Jacques. Elle a écrit une lettre de quatre pages, que je tâcherai de voler ici, pour vous la montrer. Elle tente de s'y laver de « soupçons odieux »... Le photographe a répondu en parlant de son « double atavisme de rigorisme moral » qui ne le disposait certes pas à l'indulgence. Après quoi il a fait main basse sur tous les meubles de la rue Saint-Jacques en disant : « Pour ce qui lui reste à vivre, il n'en a pas besoin. » Une famille c'est une poche à merde. Mais on cache le plus beau, les gouttes de sang et quelques autres histoires à mon beau-père pour ne pas froisser sa sensibilité. Voilà pour l'histoire du grand-père.

Pour la mienne, elle sera brève. D'abord un débrouillard au sortir de la gare m'a envoyé à Suresnes où j'ai trouvé une passerelle mais pas d'avenue. J'ai connu un moment de désespoir, après avoir marché trois quarts d'heure dans la boue, ma valise au bout de mon bras et interrogé trente-sept personnes dont aucune n'a pu me renseigner. J'ai fini par refaire le chemin en sens inverse et j'ai trouvé, vers les sept heures, ladite avenue sur la Grand-Route à cinq minutes de la gare. J'y ai été reçu à bras ouverts par ma mère, qui se reprochait de m'avoir écrit trop tard à Strasbourg et m'attendait « vers ces jours-ci ». Ils sont imprévisibles. Mon beau-père est rentré peu après avec la migraine. Il est allé se coucher. Nous avons dîné ma mère et moi pendant que les deux hommes dormaient, puis nous sommes allés voir mon beau-père qui m'a parlé sans s'arrêter de huit à dix de l'Amérique à tout point de vue, avec des mines et des effets de conteur. On s'est couché et j'ai eu une petite crise d'asthme vers deux heures du matin. J'ai allumé et commencé à lire. Mais ici on est en famille. Au bout de trois minutes la porte s'est ouverte et ma mère est entrée en robe de chambre, avec un verre, des boules de gomme et des comprimés d'aspirine. Les boules de gomme étaient contre l'asthme (qui l'aurait cru ?) et l'aspirine contre la maladie en général. J'ai tout avalé en pensant mélancoliquement que les murs étaient minces comme du papier et qu'on voyait d'une chambre une grande raie de lumière sous la porte, dès qu'on allumait dans l'autre. Peut-être sont-ce ces considérations qui ont fait que, la nuit dernière, je n'ai pas eu d'asthme une minute. Par contre je fais

toujours, en dormant, d'extraordinaires promenades à pied, je visite de vieux châteaux et des villes du Moyen Âge. Hier je suis allé à Paris. Le matin, avec ma mère, bd de Beauséjour. Le soir avec mon beau-père qui m'a déposé rue de Messine. De là j'ai été faire un tour et m'acheter un imperméable. Ma mère ne payera *rien*. Il faudra donc me fendre d'une paire de chaussures. J'ai en outre 70 francs à payer pour ma valise de Berlin. L'imperméable a coûté 80 francs. J'ai pris trois cents francs à la banque et il faudra peut-être que j'en reprenne. Comment allons-nous vivre, ma pauvre petite merveille ?

Voilà tout. Je vais un peu bien travailler, j'espère. Les images. Je pense bien fort à vous autres et j'ai bien souvent souhaité toute la journée d'hier que vous ayez une mer calme et pas de mal de mer. Je vous aime de tout mon cœur. Vous étiez charmante sur le quai de la gare. Je vous ai encore un peu vue, du haut du pont, mais vous ne me regardiez pas, vous aviez l'air absurde. J'ai bien regretté, à tant faire que d'arriver à sept heures chez mes parents, de ne pas être resté tout du long avec vous autres. Je vous aime et je vous embrasse bien fort.

T.S.V.P.

Saluez bien le petit camarade Guille. J'ai eu encore hier une ou deux petites Erlebniss² pour lui. N'oubliez pas de lui donner les cigares, si vous ne les avez pas cassés. Veillez aussi à ce qu'il les fume car il pourrait, dégoûté sur leur simple vue, feindre seulement de le faire.

À SIMONE DE BEAUVOIR

Mon charmant Castor

Je vous écris pour le plaisir de le faire mais je ne sais trop si cette lettre vous parviendra : je n'ai pas d'adresse où l'envoyer. J'espérais un peu une lettre de

vous ce matin mais il n'y avait rien. Je suis bien aise parce que j'ai pu vous envoyer cinq cents francs hier et que je vous sais définitivement tirée du besoin. Tout de même s'il vous faut encore du sou, vous n'avez qu'à télégraphier et j'en chercherai.

Je m'étais réjoui hier en pensant que je vous écrirais ce matin mais c'était à tort : je me suis couché tard (j'ai été voir Toulouse²) réveillé tôt (vous savez qu'on me jette ici⁴ dès huit heures à bas du lit quand même j'aurais veillé jusqu'à quatre heures) je voulais vous écrire du café des Tourelles que j'aime un peu quoique le patron soit un ignoble Croix-de-Feu mais

[*La suite manque.*]

-
1. Ancienne élève de Charles Schweitzer et qui « jouait les amoureuses » auprès de lui.
 2. Au sens phénoménologique « expérience vécue » ; Sartre l'employait pour signifier « émotion, élan du cœur ».
 3. Simone Jolivet.
 4. Il logeait chez ses parents.

1935

À SIMONE DE BEAUVOIR

24.7

Hammerfest

Mon cher amour

Voici un premier petit mot « de la ville la plus au nord du monde ». J'y descends tout à l'heure. La croisière s'est révélée aussi inoffensive qu'il est possible parce qu'il y a dans le bateau 12 Anglo-Saxons et 18 Français, répartis comme suit : une monarchie de photographes dont le chef est un grand homme politique (je ne sais pas son nom) ; une république de joueurs de bridge dont mon beau-père est un sénateur ; et une île déserte, qui est moi. Je lis, je fais mon factum, je fais ce que je veux. À demain la description détaillée d'une croisière. Sachez seulement que nous avons vu hier le jour à minuit mais point le soleil. Un canon chargé attendait pour tirer de toute sa gueule, mais l'astre s'est entêté à ne point paraître. Ce jour de nuit est bien beau, je vous en parlerai. Il faudra que je me cantonne dans la description des beautés naturelles : d'événements il n'y a point eu.

Je vous embrasse de tout mon cœur et vous aime passionnément.

À SIMONE DE BEAUVOIR

[24 juillet]

Mon cher amour

Je vous écris à une heure du matin et naturellement il fait plein jour. Les gens jacassent et mangent des sandwiches autour de moi et moi-même je viens de boire une grande tasse de café noir comme en plein midi. Nous sommes passés ce matin par Hammerfest où, en hiver, il y a deux mois de nuit. Aussi un peu au-dessus de la ville il y a un magnifique édifice de bois qui est l'asile d'aliénés. Il est régulièrement plein à la fin de cette longue nuit. Après cela on a tiré des pétards devant un « Rocher d'oiseaux ». Les cormorans, mouettes, eiders ne se sont pas trop émus parce qu'il y a quatre-vingts croisières en Norvège pendant l'été et qu'on leur fait le coup deux fois par jour. Ils ont tournoyé un peu pour le principe et consenti à ressembler cinq minutes à un essaim de mouches puis ils sont revenus dignement se poser par rangées de cinquante ou de cent sur leur rocher.

Ce soir une chaloupe nous a menés au pied du cap Nord. Mes parents, qui ont les pieds tendres sont restés sur le bateau ; moi-même et, hélas, cent autres, nous sommes montés péniblement jusqu'au sommet de la falaise. Il s'agissait de rattraper au tournant le soleil de minuit qu'on avait manqué hier. Mais c'est lui qui nous a eus, il s'est entouré d'une magnifique nuée blanche, comme Enée entrant à Carthage, et nous sommes redescendus comme des chiens en pleine brume. À part cela, nous avons pu constater de là-haut que la terre est ronde (mais on peut le voir aussi bien de Sainte-Adresse) et j'ai vu un Autrichien sourd-muet qui fait la Norvège en vélocar et trois Lapons. Seulement j'en ai assez vu des Lapons : c'est une gigantesque plaisanterie. À minuit et demi on était de retour, j'ai salué mes parents, gaillards, et j'ai mangé sept petits sandwiches et un grand morceau de gâteau compliqué à la crème.

Je vous aime. Je vous aime tendrement. À demain.

Il y a d'excellentes choses dans *Le Don paisible*¹ qui est moins bon que *Terres défrichées*¹. Assez bon toutefois pour me faire honte : j'ai déchiré et jeté ce matin trente pages sur un orchestre féminin, puis j'ai désespéré d'avoir jamais mon métier en main, puis j'ai sagement remis la question à plus tard. Je recommencerai demain.

À SIMONE DE BEAUVOIR

25.7

Mon amour

Cette fois-ci on l'a eu – je veux dire le soleil de minuit. Il est minuit norvégien c'est-à-dire minuit-moins-six français. Vous dormez du sommeil du juste ou en tout cas vous regardez les étoiles. Ici il fait rose et bonbon fondant, les neiges sont roses, l'eau est rose, – le ciel va du mauve au rose, comme dans un très ordinaire coucher de soleil rouennais. Et deux cents personnes en smoking et en robe de soirée sont groupées sur le pont avec des appareils photographiques. Peut-être tirera-t-on un coup de canon. Le bateau est arrêté et tangué pas mal. On nous a fait prendre patience au moyen d'une cantatrice ou prétendue telle qui prenait les hautes notes par en dessous pour pouvoir les soulever plus aisément. Elles ne se laissaient pas faire et il en est résulté pendant trois grands quarts d'heure l'impression d'une situation fautive pour les notes, pour le public et pour la chanteuse. Maigres applaudissements. Auparavant, puisque je vous raconte tout à rebours, nous étions descendus (on vient de tirer le coup de canon fatidique, un autre, puis un autre. Rires et cris. Il est minuit et une seconde, le soleil se lève et nous, nous allons nous coucher). Visité Tromsø qu'on peut écrire aussi Tromsøe ou Tromsø, qui est une ville de bois, comme Hammerfest et Molde. Toute en bois et misérable, avec des maisons sombres et des rues

conceptuelles. Encore y a-t-il là un peu de végétation. À Hammerfest seul le jardin de l'homme le plus riche de la ville possède autre chose que des cailloux. Toutes ces bourgades sont sinistres et plaisantes parce qu'elles ont même renoncé à être coquettes. Ça sent la vie dure. J'ai plaqué mes parents et j'ai été boire un verre de bière dans un plaisant café, au premier étage d'une maison de bois ; j'étais seul avec une petite fille qui mettait inlassablement des disques allemands sur un mauvais phono et j'ai eu dix minutes de joie pure – de cette joie pure qui est automatiquement provoquée chez moi par un phono, un café et une ville étrangère.

Je dépense très peu d'argent.

Je vous aime bien fort et j'ai bien envie d'être avec vous. Mais on revient.

À SIMONE DE BEAUVOIR

26.7

Mon amour

Aujourd'hui on n'a rien vu que la mer et comme elle était un peu grosse (au large des Lofoten : il ne vous échappe pas que nous sommes sur le chemin du retour) la moitié des passagers fut prise de langueur entre dix heures et cinq heures. Beaucoup ne parurent pas à déjeuner ou déjeunèrent d'une pomme. Pour moi, le Seigneur m'a rendu ma puissance intellectuelle, qui sans doute résidait aussi dans mes cheveux et voici que je commence, au moment où je désespérais, une excellente petite nouvelle sur un sujet bien inattendu : une petite fille de dix ans monte sur le cap Nord et voit le soleil de minuit. Je crois que ce sera très bon. En tout cas cela coule sans effort et me charme à écrire. Mes parents sont empêtrés dans des bridges qui les calment beaucoup. Il paraît qu'hier soir quand on tirait le canon pour fêter les minuits du soleil, ma mère a

sauté en l'air. Alors mon beau-père a dit : « Je fais pourtant ce que je peux pour te rendre heureuse » et il est resté sur le pont jusqu'à quatre heures du matin. Mais ils étaient calmes et doux aujourd'hui. Ce soir, c'était bal travesti. Je me suis habillé en femme de mauvaise grâce et on m'a collé une perruque sur la tête. Ainsi fait je ressemblais à une jeune dévoyée allemande, une mineure faisant le trottoir avec des tresses. J'ai pourtant séduit une vieille juive américaine habillée en homme et qui m'a fait danser puis présenté à un tas de gens. Elle était charmante. Nous parlions en allemand. J'ai commencé à danser comme votre petite compagne² m'a enseigné et j'ai marché sur les pieds des gens qui me jetaient des regards louches. Alors j'ai repris ma vieille manière et on m'a dit : « Comme vous dansez bien. » Cependant mon beau-père, ayant gagné au bridge cinquante-sept francs cinquante a offert le champagne. Je suis encore en femme à l'heure (minuit et demi) où je vous écris. Je me suis bien amusé et je trouve tous ces Américains bien plaisants. Demain on visite Trondheim. Je vous aime bien fort et je vais me coucher. Au revoir mon amour.

À SIMONE DE BEAUVOIR

27.7

Mon amour

D'abord je vous préviens de ce que le bateau sera à Calais jeudi à 13 heures. C'est donc vendredi à minuit que je serai à Sainte-Cécile. Est-ce bien ainsi que c'était convenu ? Je me réjouis de vous retrouver. Et aussi, il faut bien le dire, de quitter mes parents. Mon beau-père a été insupportable aujourd'hui. Nerveux, portant la contradiction sur tous les points et surtout débordant d'enseignements sur des questions qui ne m'intéressent pas. Ce soir j'étais sur les nerfs et je comptais les minutes qui me séparaient de son coucher. Encore ai-je pu le

plaquer quelques heures. Mais demain on fait une grande excursion en auto et je ne les quitte pas de douze heures. Je frémis d'avance.

Nous avons débarqué à Trondheim. J'ai fait une courte excursion seul (en auto avec trois vieilles Françaises) pour les éviter un peu. Rien d'intéressant. Ces villes norvégiennes sont affreuses dès qu'elles sont un peu grandes. Trondheim est la troisième ville de Norvège (50000 h.) J'ai retrouvé mes parents dans le jardin d'une vieille cathédrale sans intérêt puis je ne les ai pas quittés jusqu'à maintenant où ils viennent de se coucher. Je devrais en faire autant parce que demain on se lève à six heures et demie mais je ne peux m'y décider, j'ai envie d'apprécier un peu ma liberté. Je n'ai fait qu'entrevoir aujourd'hui cette vieille Américaine si plaisante d'hier soir mais je compte me coller à elle demain soir au retour de l'excursion. Nous nous comprenons fort peu mais c'est toujours cela de pris sur mes parents. Jamais je n'avais eu mon beau-père à si forte dose, car autrefois il avait son usine. Je suis d'ailleurs toute douceur quoique perpétuellement à deux doigts de le flanquer par-dessus bord

Et vous, mon cher amour ? Portez-vous gaillardement votre grand sac ? Tirez-vous beaucoup de bergers avec votre revolver ? Et les violez-vous ensuite ? Vous amusez-vous bien ? J'espère trouver des kilos de lettres boulevard de Beauséjour. J'espère surtout que vous êtes bien heureuse. J'ai grand-hâte de vous revoir. Les parents sont plantés comme un couteau dans les crânes des enfants et ils coupent en deux toutes leurs pensées.

Je vous aime et vous embrasse passionnément.

1. De Cholokhov.

2. Olga.

1936

À OLGA

[Été]

Mon cher Iaroslav

Voilà une lettre que vous recevrez bien en retard. Elle vous raconte notre arrivée et nos trois premières journées à Naples. Mais vous avez déjà lu les lettres du Castor qui vous parlent de Capri et de tout ce qui est arrivé ensuite. Je souhaite donc que vous ne teniez pas trop à l'ordre chronologique et je vous prie de m'excuser.

Nous sommes donc arrivés à Naples un samedi à midi, après un voyage sans histoire : nous avons bu au wagon-restaurant, vainement attendu de voir paraître la mer, et vu de loin la Via Appienne, perdue dans la campagne romaine. Nous étions sur la réserve, pour ce qui est de Naples. Notre guide en vantait le charme : mais qu'est-ce qu'un guide ? Poupette¹ au contraire avait trouvé la ville sans intérêt : « Naples, avait-elle dit, c'est des grandes maisons sales. Mais la saleté ne suffit pas. » Tout de même nous étions bien obligés de convenir, le bon Castor et moi, que, comme ça, en principe, la saleté ne suffit pas.

Nous avons débarqué dans une gare immense et triste et nous en sommes sortis, après avoir mis nos bagages à la consigne, pour tomber sur une grande place poussiéreuse, bordée par de banales maisons italiennes, avec le genre d'hôtels, de cafés et de restaurants qu'on voit autour de toutes les gares et qui pourraient tous s'appeler Terminus. Mais on ne juge pas une ville sur sa gare. Ce

qui nous paraissait plus inquiétant, c'est qu'on voyait de cette place d'énormes boulevards déserts sous le soleil qui conduisaient au port et au centre de la ville. Au plus loin qu'on pouvait voir c'étaient toujours des maisons plates, badigeonnées de beige, de crème ou de gris avec des stores verts. Pas une qui dépassât sur les autres, elles étaient toutes à l'alignement, elles ressemblaient à des casernes. Nous avons cherché un restaurant, pour nous débarrasser au plus vite de la fonction alimentaire et nous avons déjeuné sur la place même de la gare, au restaurant Nuova Bella, poli, parfait dans le genre sinistre ; de ces restaurants, vous savez, où un je ne sais quoi dans l'atmosphère, dans l'attitude des garçons, et jusque dans le goût des plats, indique que les gens qui s'y nourrissent viennent de terminer ou vont entreprendre un voyage en chemin de fer. Mais sans le côté triste et un peu poétique des buffets, où l'on voit traîner des gens qui sont tristes de se quitter ; on évoque plutôt le confort hâtif des commis voyageurs qui ne veulent pas voyager le ventre vide ou bien les familles qui déjeunent une heure plus tôt qu'à l'ordinaire, les jours de voyage, parce qu'il ne faut pas sauter de repas et parce que le wagon-restaurant est trop cher. Nous nous sommes levés, alourdis par une nourriture absorbée en toute hâte, et nous avons commencé à nous promener.

Tout de suite nous avons laissé le grand boulevard sur notre droite et nous avons pris à gauche parce que notre plan de Naples indiquait de ce côté-là une foule de petites rues étroites et que nous avions espoir qu'elles seraient malgré tout un peu plaisantes. Nous avons tout de suite été surpris et charmés.

Mon cher Iaroslav, je crains que cette lettre ne vous ennue un peu, qu'elle ne vous fasse un peu « Lettre sur... ». Je vais pourtant vous parler tout en bloc et tout à la fois de ces petites rues qui constituent à peu près les trois quarts de Naples. Il faut bien, en effet, que vous sentiez un peu comment cette ville était, tout autour de nous et dans quelle atmosphère nous étions plongés et je ne crois pas qu'on puisse vous faire sentir ça en racontant nos faits et gestes chronologiquement. Je vais donc vous dire comment est Naples. Naturellement

nous n'avons pas tout vu ni tout compris dans cette après-midi de samedi. C'est venu peu à peu. Mais tout de même, tout était autour de nous et nous devinions obscurément ce qu'il y avait à comprendre. Donc voici. Je reprendrai l'ordre chronologique ensuite.

Il y a très peu de grandes rues. On a percé le Corso Umberto, il y a un demi-siècle, pour assainir la ville. Il en a gardé un air rationnel et antiseptique. Il file de la gare à la place Trento e Trieste, droit comme un i, et il a la sécheresse renfrognée, le sinistre poussiéreux d'une foule de grandes rues du Midi, du Midi de la France aussi (du côté de Toulouse ou d'Albi). Il y a aussi la Via Roma, la Via Duomo, la Via Diaz où l'on a construit le nouveau palais des Postes, un immense bâtiment moderne en imitation de marbre noir, qui est aussi déplacé que possible à Naples : un parfait monument fasciste qui serait bien mieux à Littoria, la ville que Mussolini a fait construire de toutes pièces dans les Marais Pontins. Mais ce qui est charmant c'est que toutes ces belles rues neuves ne constituent pas un quartier : elles sont traversées par des centaines de petites rues sordides. Il suffit de s'en écarter un peu pour se trouver en plein dans le Naples populeux et pour se croire à cent lieues d'elles.

Naturellement il faudrait maintenant vous parler des gens qui sont dans toutes ces rues, des Napolitains. C'est peut-être les seuls gens d'Europe dont un étranger peut dire quelque chose, même s'il ne passe que huit jours dans leur ville, parce que ce sont les seuls qu'on *voie* vivre de bout en bout. Je suppose qu'ils se cachent à présent pour faire l'amour : à *présent*, sous le règne de l'austérité fasciste ; mais il y a vingt ans, ils devaient le faire sur leurs seuils, ou bien sur leurs grands lits, toutes portes ouvertes. Comme ils nous ont paru généreux dans leur impudeur, le jour de notre arrivée, en comparaison des Romains. Malheureusement ils ne sont ni beaux ni ragoûtants et le spectacle de leur intimité est un peu répugnant. De loin ils sont souvent splendides parce qu'ils sont habillés de haillons éclatants. Le Castor vous parlera de cette vieille femme loqueteuse qui portait des pantoufles d'or. Moi je conserve la vision

d'une jeune femme et d'une petite fille dans une rue montante, au milieu d'un escalier. La petite fille avait une robe pourpre et la jeune femme avait jeté sur sa chemise de nuit un manteau d'un vert à faire grincer des dents. Il n'est pas rare de rencontrer des enfants vêtus de pyjamas en étoffes légères et multicolores, avec des ramages ou bien de grosses fleurs aux teintes vives. Seulement, dès qu'on s'approche, on voit des visages rongés d'eczéma, de gourme, de gales. Presque tous les enfants ont de sales croûtes rouges sur le visage et les adultes ne sont pas épargnés. Beaucoup de petites filles ont, en outre, le crâne entièrement rasé, à cause des poux. Nulle part je n'ai vu autant d'infirmes. Il y en a de toutes les espèces : d'abord des rachitiques et des nains en masse. Je me rappelle un petit bossu d'une dizaine d'années, affreusement pâle et maigre, à qui l'on faisait porter les vieux souliers de son père, d'énormes savates qui lui donnaient un aspect monstrueux. Il était sur un pied, au beau milieu de la rue, et il essayait, d'un air malheureux et grave, d'assujettir la savate à son autre pied. Mais on voit aussi des foules d'autres misères : des yeux crevés, des dents pourries, d'énormes verrues, des moignons. L'autre jour une femme, amputée du bras gauche au-dessus du coude, levait son moignon en l'air, dans l'excès de son indignation, et frappait dessus avec son bras droit, comme d'autres se frappent la poitrine. Imaginez, jointe à ces misères, une extraordinaire liberté, sinon sexuelle, du moins charnelle : tous les enfants jusqu'à cinq ou six ans et souvent beaucoup plus tard ont le derrière nu. De ma vie je n'ai vu autant de derrières d'enfants. Partout des enfants, partout des derrières ou de petits sexes tremblants qu'ils secouent dans tous les sens. Quand ils rampent sur les escaliers en raclant leurs sexes contre les marches, ils me donnent l'impression pénible que j'avais devant les hamadryas du zoo d'Hambourg, quand je craignais toujours qu'ils ne se marchent sur la verge. Et de fait, tout ce grouillement de derrières sales et de sexes, ça fait terriblement animal. Des animaux malades et souffreteux, une espèce qui grouille et qui est en train de crever, à la fois. Ce que j'ai vu de plus sale, c'était une petite fille de cinq ans, au crâne rasé, assise sur les marches d'un

escalier, jambes écartées. Sur son sexe nu, une bonne douzaine de mouches s'étaient posées et elle frissonnait mais n'avait pas l'air de pouvoir les chasser et ça donnait l'impression de désarmé que donne un cheval, quand les mouches bourdonnent autour de ses yeux et qu'il peut tout juste donner des coups de tête pour les éloigner. Or, à cet étalage de chair sale, est joint un naturalisme charnel, une promiscuité païenne, qui serait peut-être plaisante avec de beaux corps propres et sains mais qui trouble et gêne ici. Les mères embrassent leurs enfants sur leurs fesses nues. Un homme d'une cinquantaine d'années, l'autre jour, tout ridé et tanné par le soleil, avec un tablier de cuir et une casquette grise, s'était agenouillé devant un petit garçon de cinq ans. Il avait plaqué une de ses mains noueuses aux ongles noirs sur le ventre nu de l'enfant et, avec les ongles de l'autre main, il lui grattait légèrement le sexe. Le Castor m'a fait remarquer hier une petite fille de douze ans qui traversait la Via Roma en portant un lardon la tête en bas. Elle avait mis un des pieds du lardon dans sa bouche et le suçait. Les petits garçons plus âgés se tripotent constamment le sexe à travers leur pantalon, les petites filles se grattent sous leurs jupes. Quand un garçon veut uriner, sans même se tourner contre un mur, sans déboutonner sa braguette, il retrousse un peu sa culotte, tire sur sa verge jusqu'à ce qu'elle dépasse un peu le bas de la culotte et se satisfait aux yeux de tous. Partout des mères qui donnent le sein à leurs enfants, devant tout le monde, en causant avec les voisins. Je sais bien qu'elles le faisaient aussi à Rome. Mais à Rome c'était beaucoup plus salaud, plus fasciste : c'était la chaste impudeur de la matrone, la leçon donnée aux célibataires, le rappel sévère de la beauté du rôle maternel. Ici, c'est tout animal, ça va avec le reste, avec cette chair si contingente qui digère et respire en commun, avec tous ces corps qui se passent les uns aux autres leurs poux et leurs microbes. Ça fait même tragique quand on pense que toute cette population a été absolument ravagée par le choléra à la fin du siècle dernier. C'est à ce moment-là qu'on a percé le Corso Umberto pour donner un peu d'air à la ville et pris diverses mesures sanitaires. Mais on a l'impression que tout ça

n'empêcherait pas de nouveaux ravages, que tous ces gens sont promis à l'épidémie, que le « destin de Naples » comme dirait Aron, le sens de tout ce grouillement humain, c'est la peste, le choléra et la diphtérie. C'est même ce fond tragique qui donne leur pleine signification et leur profondeur à toutes ces belles rues dont je vous ai parlé.

Pourtant cette population de Naples n'a pas du tout l'air d'un prolétariat. Si on les prend dans leur ensemble, ils ne font pas classe, ils font plutôt troupeau. Et quant à leur véritable milieu social c'est leur rue. Ils n'ont pas du tout l'air de penser leur situation, de la juger ou d'en souffrir consciemment. Je ne trouve pas qu'ils ont l'air bien gai (le Castor dit que les jeunes gens ont l'air très gai) mais ils sont certainement insouciantes. Nous avons même pensé que beaucoup doivent être heureux : ils sont humanistes à leur manière, qui est presque animale, et ils vivent toute la journée serrés contre les autres hommes qu'ils aiment jusque dans leur chair. Ils gagnent peu mais tout est si bon marché qu'ils n'ont pas besoin de plus. Avec les deux sous qu'on vient de lui jeter le musicien ambulante achète une grosse tranche de pastèque et ainsi de suite. Ils mangent certainement à leur faim. Les enfants crasseux et déjetés mangent tout le temps, ils mangent à toute heure d'énormes quignons de pain fourrés avec du piment cuit. Et puis, quand les Napolitains ne mangent pas, ils dorment. Ce n'est pas une légende. Il y a, l'après-midi, des rues qui sont tout entières endormies et qui ressemblent au château de la Belle au Bois dormant, parce que les dormeurs sont restés dans la position où le sommeil les a surpris : trois musiciens dorment dans une rue en escalier, accotés contre le mur et leurs instruments, couverts d'une housse grise, sont posés à côté d'eux ; un jeune homme s'est pelotonné dans le panier plat où il met les fruits qu'il vend et il dort parmi les feuilles vertes et la poussière de fruit. Les garçons de restaurant, en gilet noir et en veston blanc, dorment sur les tables, à la place des couverts qu'ils mettront dans une heure. D'autres dorment sur des murs, contre des becs de gaz, par terre. Sur la plage, un matelot dormait près d'une barque, une jambe en l'air, accrochée par le pied au rebord du canot.

Ceux qui ne dorment pas ont les yeux roses et l'air pensif, comme s'ils se souvenaient d'un rêve ou venaient d'en commencer un : ils sont toujours entre deux sommes, toujours un peu vagues. Et puis dès qu'il s'agit de voler ou de mendier ils deviennent d'une vivacité étonnante – vivacité d'ailleurs sans aucune intelligence.

Les Napolitains ne sont pas intelligents, ils sont au-dessous du bon et du mauvais goût. Il ne leur viendrait pas à l'idée d'arranger un étalage ou une rue de façon qu'ils soient plaisants ou agréables à regarder. Ils mettent des plantes partout, c'est vrai, mais ils les aiment comme ils aiment les derrières d'enfant : d'une façon animale, parce que c'est vert et que c'est vivant. Ils n'ont aucune espèce de profondeur : à Rouen, à Paris, la misère donne à certains types un air si étrange et si profond qu'on aurait envie de les connaître et de savoir ce qu'ils pensent. Mais il est trop évident que les Napolitains ne pensent rien du tout. Et pourtant leurs rues, les objets dont ils se servent, la façon dont les objets sont arrangés, tout est charmant et profond. C'est à cause de la saleté, qui s'est déposée sur les choses exactement comme le soleil s'est déposé sur les maisons de Turin ou les années sur les colonnes romaines du Forum. Le bois des longs tonnelets où ils mettent leur eau, celui des cuves, de leurs portes, le fer des serrures, des outils, tout est d'un beau noir charbonneux et profond. Tous les objets à force d'être usés, rouillés, salis, cassés finissent par avoir un sens qui dépasse de loin celui qu'on leur a donné : ce ne sont pas seulement des outils, des assiettes, des ustensiles ; ils existent pour eux-mêmes et sont absolument indéfinissables, inhumains. Et c'est aussi la mollesse des Napolitains, leur laisser-aller, qui permettent à toutes ces choses d'entretenir, elles, une foule de relations qui sont toutes belles et que personne n'a voulues. Un panier de fruits à côté d'un orgue de Barbarie, une assiette de purée de tomates qui sèche au-dessous d'une image de la Vierge, le tiroir d'un fourneau posé sur une chaise boiteuse et rempli de charbons ardents : tout cela ce sont des réussites du hasard. Mais partout, à Naples, le hasard est maître et réussit. Il réussit jusque dans l'horrible :

dimanche j'ai rencontré une jeune fille qui marchait au gros soleil. Tout son visage se contractait du côté gauche pour lutter contre l'éblouissement. Son œil gauche se fermait et sa bouche grimaçait : mais le côté droit était parfaitement immobile et avait l'air mort. Et son œil droit, grand ouvert, tout bleu, tout transparent, rayonnait, étincelait comme un diamant et renvoyait les rayons du soleil avec autant d'indifférence inhumaine qu'un miroir ou que le carreau d'une fenêtre. C'était assez affreux mais d'une étrange beauté : c'est que l'œil droit était de verre. Ce n'est qu'à Naples que le hasard peut réussir ça : une fille crasseuse et éblouie avec une rutilante existence minérale au milieu de sa chair pauvre, comme si on lui avait arraché un œil pour la parer plus somptueusement. Et, de fait, je crois que, en dix jours, nous avons bien vu huit ou neuf Napolitains avec un œil en verre.

Naturellement il y a aussi des Napolitains qui sont simplement beaux. Ils ont des corps bruns et sveltes et de beaux visages lâches d'Orientaux, avec des yeux caressants et sournois. La plupart portent de minces moustaches noires qui leur donnent l'air de traîtres de films américains. Ils savent qu'ils sont beaux et posent, d'une façon qui n'est pas toujours sans grâce, comme ce jeune Napolitain qui chantait, à demi couché sur une charrette traînée par un cheval, la chemise ouverte sur sa poitrine brune.

Il faut vous représenter que la saleté des corps napolitains n'est pas la saleté blafarde de la rue Eau de Robec², mais une saleté brune et dorée. Ce n'est d'ailleurs pas toujours juste : Naples est la seule ville d'Italie où j'aie vu des corps et des visages inexplicablement blafards et des chairs de poulet. Je pense que ça s'explique parce que les plus paresseux ou les plus infirmes doivent croupir comme des champignons dans l'ombre étouffante de leur rue et ne jamais faire un pas pour prendre le soleil.

Voilà, mon cher Iaroslav, l'impression que ces rues nous ont faite. Elles nous ont souvent fait penser aux rues marocaines de Tétouan, à cause de ces corps infirmes enveloppés d'étoffes splendides, à cause de cette vie dans la rue et aussi,

parce qu'elles forment, comme à Tétouan, une sorte de ville réservée, de ville indigène, ceinte par de grands boulevards européens. Mais il y avait à Tétouan plus de grâce et quelque chose de plus léger dans le somptueux et plus de réussites humaines et voulues. Et puis les Arabes sont autrement plaisants et sympathiques que les Napolitains.

Je reprends donc à ce samedi après-midi. Nous étions en train de découvrir les ruelles qui sont entre le port et le Rettofilo. C'est le quartier le plus sordide de tout Naples, rien n'égale la crasse et la misère de ces gens-là. Il y en avait beaucoup, d'ailleurs, qui avaient l'air d'anormaux. Les maisons sont absolument crasseuses et presque toutes menacent ruine. Quant aux odeurs, mon cher Iaroslav, je ne crois pas nécessaire d'y insister. Mais, à cause de tout cela, c'est un des coins les plus intéressants de Naples. C'est une véritable cour des miracles et pourtant, on entend de partout les bruits de tramways et d'autos du Rettofilo, beaucoup de ces ruelles sombres se terminent dans le Rettofilo lui-même, qui apparaît, tout au bout de leur grouillement, comme une fournaise éclatante et déserte. Le Castor était aux anges. Il voulait prendre toutes les petites rues et je peinais sur mon plan pour garder, malgré tout, une direction fixe à notre promenade. J'étais accablé du sens de mes responsabilités parce que nous sommes chef d'expédition chacun à notre tour et que c'était moi le chef, à Naples. Au bout d'un moment, nous avons essayé d'aller voir le port, sur notre gauche : nous espérions trouver des bassins comme au Havre ou bien, comme à Marseille, une foule de bateaux derrière une longue jetée. Mais le port de Naples est jalousement fermé parce que c'est un port militaire. C'est là, vous rappelez-vous, que s'embarquaient les soldats qui partaient pour l'Abyssinie. Nous n'avons donc trouvé que des murs à perte de vue. Une fois nous avons découvert une porte, nous sommes entrés dans une espèce de hangar, mais à peine avions-nous eu le temps de voir un peu d'eau sombre à nos pieds, que déjà des soldats accouraient et nous chassaient. Nous sommes donc revenus à nos petites rues qui étaient de plus en plus courtes et qui devenaient de plus en plus propres parce

que le boulevard d'assainissement traverse la ville en oblique, en se rapprochant de plus en plus du port et que, finalement, les ruelles sales sont écrasées entre le port et le boulevard. Au bout d'un moment il n'en restait plus que de tout petits tronçons et il nous fallait bien de l'ingéniosité pour éviter de tomber à tout moment sur les quais du port ou sur le Rettofilo. Et puis il n'y en a plus eu du tout et nous avons débouché, par un porche, sur la place Municipio. C'est là que la mer apparaît pour la première fois. Le mur du port s'arrête et on la voit tout à coup et puis de l'autre côté de l'eau, le Vésuve qui produit sans s'arrêter une petite fumée tranquille et obstinée. Le Castor vous a sans doute décrit ces beautés naturelles. Ce n'est pas ma partie. Je vous dirai seulement que c'était bien plaisant et qu'une légère brume de chaleur voilait l'autre côté du Golfe sans nous le dérober tout à fait. Ceci dit, je reviens à ma partie, à la place Municipio. Elle avait une forme étrange, avec la mer au sud, des bureaux et des agences maritimes au nord et à l'est, et un charmant vieux château avec deux grandes tours crénelées à l'ouest. Elle nous a donné soudain très fort l'impression de *port*. Jusque-là dans les petites rues du vieux Naples et devant les quais bordés de murs nous ne l'avions pas vue. Mais là, devant cette place contingente et inachevée, dans laquelle la mer entrait comme un élément luxueux et indispensable, nous avons bien fort senti que nous étions dans un port. Pas simplement au bord de la mer, mais dans une ville qui vit de la mer. Nous avons suivi une rue bordée d'arcades et nous nous sommes trouvés sur une petite place sillonnée de tramways, la place Trento e Trieste, au cœur de la ville. Nous nous sommes arrêtés un moment pour prendre le café dans une brasserie plaisante, avec une terrasse tout étroite, le Gambrinus. Nous y avons pris aussi d'admirables « granite » à l'orange. Au nord, nous voyions la grande trouée sombre de la Via Roma, la grande artère de la ville. Nous avons une impression de confort, bien surprenante après toutes les petites rues sales. Nous voyions passer des Napolitains en costume de toile blanche. De belles Napolitaines aussi, bien plus grasses que les Romaines, avec des cheveux noirs comme la nuit, de grosses lèvres

bestiales et un air de brutes sensuelles. Nous sommes partis ; nous aimions déjà Naples bien fort et pourtant nous ne connaissons pas le dixième de ces ruelles. Nous avons suivi une longue promenade au bord de cette mer de luxe. Mais ce qui était charmant, c'est que tout le luxe venait de la mer. C'est elle, avec son bleu étincelant et la forme charmante de son Golfe, qui faisait penser à une Riviera de palaces dans le genre de celle de Nice et de Juan-les-Pins. Mais la maigre et silencieuse promenade qui la longeait, avec son petit jardin sombre était loin de ressembler à la promenade des Anglais. Elle était pauvre et décente, elle se laissait oublier ; Naples est une ville de luxe manquée et c'est bien touchant et sympathique, quand on pense à tout ce qui la prédestinait à jouer le rôle d'un Nice italien. Naturellement il n'y avait encore personne sur la jetée sauf deux Italiennes qui causaient avec animation sur un banc. Mais sur la grève il y avait toute une population de pêcheurs demi-nus qui dormaient, jouaient aux cartes ou raccommodaient leurs filets : des enfants, quelques hommes et surtout de beaux vieillards bruns comme des Peaux-Rouges avec des poils blancs sur leurs poitrines nues et des moustaches blanches. Donc, à notre gauche c'était la mer, et l'autre rive du Golfe, toute blanche, si propre de loin que nous nous sommes dit, le Castor et moi : « C'est le côté des palaces » (c'était une grave erreur, Iaroslav, c'était seulement le côté des fabriques de pâtes alimentaires) et, au-dessus de cette ligne blanche, le cône du Vésuve. En face de nous, très loin, voilée par la brume, toute bleue, l'île de Capri. À notre droite, au-dessous d'un long petit jardin, la ville en étages, avec un vilain palais blanc qui se faisait voir de partout, très haut au-dessus de nos têtes, et une charmante maison d'un rouge vif avec de hautes arcades. Au bout d'un moment nous avons quitté le bord de la mer et nous nous sommes mis à grimper vers la ville haute. Je me rappelle une rue en escalier longue et fraîche, aux murs teintés de bleu, avec des vignes vierges et des femmes qui épouillaient leurs enfants. Il pouvait être quatre heures et demie mais il faisait une température charmante et tendre, chaude avec un doux vent frais. Nous sommes revenus à flanc de coteau vers la Via Roma et le centre

de la ville, par des rues aisées. Elles étaient bien plaisantes. Vous vous rappelez comme vous aviez remarqué au Havre que les maisons françaises, au bord de la mer, s'allégeaient jusqu'à devenir presque – mais pas tout à fait – des chalets de plaisance. C'est ce qui arrive à Naples aux maisons italiennes, à ces longues maisons plates et sans toits. Et c'est bien plaisant je vous assure de voir les dures maisons de Florence ou de Turin s'adoucir, s'alléger, et prendre un air de bicoques de luxe où on va passer deux mois. Dans ces rues charmantes et tranquilles ce n'était pas le côté Italie du Sud ou napolitain qui dominait, c'était plutôt quelque chose de commun à Naples et à Gênes : la douceur un peu alanguie, un peu sournoise des quartiers aisés dans les ports italiens avec une sorte de sens indéfinissable qui rappelle la crème à la cannelle de leurs gâteaux. Je n'étais pas encore au diapason : je venais de Rome et mes yeux de touriste cherchaient partout de la beauté au centimètre carré. Mais il fallait justement se laisser vivre, se laisser aller à cette sournoise douceur, dans le jour finissant. Des murs blancs, des vignes vierges, des balcons, des fiacres qui passaient à côté de nous, le bruit des sabots de cheval, presque aussi plaisant que celui de l'eau des fontaines et puis, de temps en temps, au bas de petites rues sombres, un morceau de mer bleue. Un peu plus loin les maisons se sont rapprochées, la rue s'est assombrie et nous avons retrouvé un des quartiers misérables que je vous décrivais tout à l'heure. Nous y sommes restés le plus longtemps possible mais il a bien fallu en sortir et déboucher dans la Via Roma, une grande artère pleine de gens et de magasins. Nous voulions chercher la Poste et un hôtel. L'hôtel se trouvait, d'après un guide, dans la rue des Florentins. Mais la rue des Florentins et beaucoup d'autres petites rues parallèles ont disparu : on a abattu des murs. Il reste à leur place des terrains vagues et des palissades. C'est le commencement de la mort du vieux Naples. Les fascistes bien sûr n'auront pas besoin de plus de vingt ans pour le transformer en une ville carrée aux rues qui se coupent tout droit, avec de grands immeubles sains à dix étages. C'est ce qui nous l'a rendu plus touchant encore, car c'est quelque chose qui ne peut plus vivre. S'il restait

longtemps comme il est, c'est le choléra et le typhus qui se chargeraient de le détruire. Mais, en réalité, Mussolini le détruira bien plus vite que le choléra. Ainsi est-il pris entre ces deux périls de l'épidémie et du fascisme. Nous sommes bien aises de l'avoir vu : peut-être qu'à notre prochain voyage, il n'en restera presque plus rien, peut-être que ce sera un Milan du bord de la mer. Notre hôtel, donc, n'existait plus : il devait en rester trois murs et des papiers peints. Nous avons cherché la poste et nous avons trouvé, comme je vous l'ai dit, un énorme édifice en faux marbre noir et gris. L'intérieur tient les promesses de l'extérieur. Il y a d'immenses salles avec des foules de guichets. Dans chaque salle il y a des tables pour la correspondance avec des tabourets de nickel et de cuir rouge. Si l'on s'assied sur ces tabourets ils enfoncent légèrement et les lampes de la table correspondante s'allument. Je me suis assis sur l'un d'eux pour rédiger un télégramme à Zuorro³ qui réclamait notre adresse. Alors une vieille femme qui portait un fichu sur sa tête s'est approchée de moi et m'a péniblement expliqué qu'elle voulait que je rédige un télégramme aussi pour elle parce qu'elle ne savait ni lire ni écrire. Vous vous imaginez comme ça pouvait faire : Naples fasciste et moderne, cette vieille femme illettrée dans un splendide palais des Postes. Je dois avouer qu'elle n'a pas été contente de mes services et qu'elle s'est adressée à d'autres gens. Nous avons ensuite été chercher un hôtel et nous en avons trouvé un près de la gare, modeste mais propre. Dans les cabinets on pouvait y lire sur une grande pancarte : « Notre affectionnée et respectable clientèle est priée de se détourner des valets ou des concurrents déloyaux qui ont recours à mille ruses pour l'empêcher de descendre chez nous et qui vont jusqu'à se réclamer de notre nom pour les conduire dans des hôtels de la dernière catégorie. » L'affaire faite, l'estomac du Castor est devenu impérieux. Pour moi je ne voulais pas dîner, si bien que le Castor, laissé à lui seul, s'est laissé séduire par le pittoresque et m'a entraîné dans une petite pizzeria sur une place des abords de la gare. C'était une toute petite pièce blanche avec un comptoir et quatre tables recouvertes de nappes blanches. Dans l'arrière-boutique on préparait les pizzas (vous savez ces

crêpes napolitaines au fromage et aux tomates). Sitôt prêtes on les portait dehors sur un éventaire installé dans la rue et, là, un homme les vendait à une clientèle composée surtout de femmes et d'enfants. Mais les gens plus fortunés entraient s'asseoir aux tables et mangeaient là leur pizza en buvant un verre de vin. Visiblement la boutique n'était pas faite pour autre chose, c'était un magasin de « dégustation » de pizza. Mais, pour allonger un peu la sauce, on avait cru bon d'inscrire sur une carte quelques noms d'aliments tels que spaghetti et escalopes de veau. Le bon Castor a produit quelque sensation en demandant des spaghetti. Le garçon qui avait tout à fait l'air du vieux serviteur fidèle d'une famille noble éprouvée par le sort, accepta tout de même sa commande. Mais, lorsque, ne voulant ni dîner ni occuper une place sans rien consommer, je demandai de l'eau minérale, il éclata : « On ne boit pas d'eau minérale à Naples, Monsieur. On boit de l'eau. » Il a tout de même posé devant moi une bouteille d'eau minérale tiède, dont on sentait, à une vague impression de poussière sur la langue, qu'elle avait pu autrefois être gazeuse. Mais pour les spaghetti du Castor, c'était une autre affaire. Il fallait sans doute les chercher dans quelque vieille boîte à la cave et ça demandait du temps. Nous étions assis bien sagement, le Castor et moi, nous regardions de gros officiers de marine en uniforme blanc qui dégustaient leurs crêpes avec un verre de vin rouge du Vésuve. Toutes les cinq minutes un cuisinier traversait la petite salle avec un plat de pizzas toutes chaudes qu'il allait poser sur l'éventaire. Et nous voyions, à travers la vitre de la devanture et la porte ouverte, le vendeur de pizza, un homme roux, aux longues dents pourries, tout entouré d'une foule d'enfants à qui il distribuait des crêpes. Puis, quand il avait vendu toutes ses crêpes, les enfants s'en allaient et il restait seul. Alors il se retournait, venait jusqu'au seuil du magasin et regardait vaguement à l'intérieur en roulant les yeux et en souriant comme un idiot. Au bout d'un moment il revenait à son éventaire et nous l'entendions chanter du nez une mélodie bizarre et très napolitaine, avec des roulades et des ports de voix, pour attirer les clients. Alors une foule de petits garçons dépenaillés et piaillant s'amassait autour de lui ;

le cuisinier, un beau jeune Napolitain, avec la moustache noire et l'air veule et fat lui apportait des crêpes fumantes et tout recommençait. À chaque nouvelle commande le vendeur idiot prenait une crêpe, la pliait en deux et mettait à l'intérieur une grosse tranche de fromage. C'est plus rudimentaire qu'à Rome où le fromage était fondu dans la pizza. De spaghetti pour le Castor, point. Quand enfin le vieux serviteur les apporta, ils étaient immangeables. Nous avons quitté la pizzeria, déçus, le ventre vide et le bon Castor m'a accusé dehors non sans quelque injustice de vouloir la faire mourir de faim. À côté de la pizzeria un cinéma nous a paru hospitalier. Pour un franc on assistait, aux meilleures places, à trois films d'une heure et demie chacun outre les actualités. C'était un vieux petit cinéma fort touchant, une survivance de l'époque du muet, avec de charmantes photos sur ses panneaux, de ces photos qui ont l'air de dater de l'époque des daguerréotypes et qui sont collées sur des cartons marron. La photo elle-même est tout usée, presque indistincte, traversée de rigoles blanches qui ont l'air de traces de larmes. (Ne croyez pas, à voir cette écriture, que je suis devenu paralytique général : je vous écris dans un train sicilien qui va de Palerme à Messine.) On jouait entre autres un film sur la fin du monde et un film policier. C'est celui-ci que nous voulions voir et nous avons la chance d'arriver juste à son début. Nous avons monté un étroit petit escalier et nous sommes arrivés dans une tribune où une vingtaine de chaises étaient posées au hasard. Il y faisait une terrible chaleur humide, cette chaleur qu'on retrouve, à Naples, dans tous les intérieurs. Naturellement le film était aussi mauvais que possible mais ça n'avait aucune importance : le charme des vieux petits cinémas est bien indépendant des films qui s'y jouent. Le pauvre Castor en est sorti tout étourdi de chaleur et l'estomac criant. Alors nous avons été prendre l'air et manger des brioches à la terrasse du Gambrinus, dont je vous ai parlé. Puis nous avons revu la baie de Naples. Quand la nuit cache la ville et que les lumières scintillent tout le long de la côte, on ne peut rien rêver de plus luxueux. Il y a même une petite colonne de lumière dans le ciel. Ce sont les lampes du funiculaire du Vésuve. Personne ne

pourrait croire que les autres lumières sont celles de becs de gaz ou de pauvres maisons. Il faisait un vent frais et, sur la terrasse crénelée du château fort de la Piazza Municipio, nous avons vu une grande lueur. En regardant mieux nous avons distingué une scène avec de petits personnages qui s'y agitaient et le vent nous a même apporté des bouffées de musique. C'était un théâtre en plein air. Nous aurions bien aimé y aller mais c'était un festival de la chanson napolitaine. Les Napolitains font des chansons, des « canzonnette », ça leur va très bien. Elles ont l'air vives, comme eux, et comme eux, elles sont paresseuses et caressantes sous leur vivacité. Par moments elles ont l'accent âpre des sévillanes mais ça se fond tout de suite en sirop. Mais elles sont pour eux comme les courses de taureaux pour les Espagnols : un sport national. Il y a des amateurs qui jugent avec sévérité et, chaque année, il y a de grandes fêtes de la Canzonnetta à la Piedigrotta, un faubourg de Naples. Après quoi, on vend celles qui ont eu le plus de succès sous le nom de « Canzonnetta della Piedigrotta 1935 ou 36, etc. ». Nous avons craint, le Castor et moi, de n'en pouvoir goûter toutes les finesses et nous sommes rentrés nous coucher.

Le lendemain, qui était dimanche, nous nous sommes promenés dans toutes les petites rues que nous avons pu trouver et puis nous avons été au Musée, voir les mosaïques et les fresques de Pompéi. Les mosaïques nous ont charmés mais les fresques m'ont fait une étrange impression. Ce sont, vous le savez, des pans de murs peints. Ils avaient de toutes petites chambres et ils n'y mettaient guère qu'un lit. Mais ils en faisaient peindre les murs avec soin. Il y a des motifs qui sont charmants : ce sont tout juste des arabesques d'une belle couleur brune avec un oiseau minuscule ou une petite cruche au beau.

[Un passage manque.]

Ce qui m'a désobligé d'abord, c'est la manie qu'avaient les Pompéiens d'élargir fictivement leurs toutes petites chambres. Les peintres s'en chargeaient en couvrant les murs de fausses perspectives : ils peignaient des colonnes et, derrière

ces colonnes, des lignes fuyantes qui donnaient à la pièce des dimensions de palais. Je ne sais pas s'ils se laissaient prendre, ces vaniteux Pompéiens, à ces trompe-l'œil, mais il me semble que j'en aurais eu horreur et que c'est tout à fait ce genre de dessins agaçants dont on ne peut plus détacher les yeux quand on a un peu de fièvre. Et puis, j'ai été assez déçu par les fresques dites « de la bonne époque » qui représentent des personnages et des scènes mythologiques. J'espérais un peu trouver à Pompéi une sorte de révélation de la vraie vie romaine, une vie plus jeune, plus brutale que celle qu'on nous a enseignée à l'école ; il me semblait impossible que ces gens-là ne fussent pas un peu des sauvages. Et tout le poncif gréco-romain qui m'assommait en classe, j'en rendais le XVIII^e siècle responsable... Je pensais donc redécouvrir la vraie Rome. Or les fresques m'ont bien détrompé : ce poncif gréco-romain, on le trouvait déjà à Pompéi. Tous ces dieux ou demi-dieux qu'ils faisaient peindre sur leurs murs, on sent qu'ils n'y croyaient plus depuis longtemps. Les scènes religieuses n'étaient plus que des prétextes et pourtant ils ne s'en débarrassaient pas. En parcourant ces salles remplies de fresques, j'étais envoûté par ce classicisme plein de poncifs, je revoyais dix fois, vingt fois une scène de la vie d'Achille ou de Thésée, et ça me paraissait effrayant, une ville dont les habitants n'avaient rien que ça sur leurs murs, que ça, qui leur faisait déjà civilisation morte, qui était si loin de leurs préoccupations de banquiers, de commerçants ou d'armateurs. J'imaginai la distinction froide et la culture pleine de convention de ces gens et je me sentais bien loin des belles statues sorcières de Rome. (Le Castor vous aura sans doute dit que nous avons retrouvé, quelques jours plus tard, au rez-de-chaussée de ce même musée, une foule de statues sorcières, avec des prunelles de cuivre. Mais elles datent d'une époque antérieure.) En sortant du musée, je n'avais presque plus envie de voir Pompéi et j'éprouvais pour ces Romains un mélange de curiosité et de répulsion assez désagréable. Il me semblait, si vous voulez, que, même de leur temps, ils étaient déjà l'Antiquité et qu'ils auraient pu dire : « Nous autres, Romains de l'Antiquité », comme ces chevaliers de je ne sais

quelle comédie bouffe qui disaient : « Nous autres, chevaliers du Moyen Âge, qui partons pour la guerre de Cent Ans. »

[Un passage manque.]

Toutes ces rues⁴ sont si étroites que les pièces qui s'ouvrent sur elles, malgré la violence du soleil, restent obscures en plein midi. Obscures mais non fraîches. Il doit y faire tiède, une de ces tiédeurs qui développent les odeurs des choses et des gens, car de chaque pièce sombre émane une bouffée d'odeur complexe et puissante, une odeur de sueur, de fruits, de friture, de fromage et de vin qui nous baignait au passage et dont nous ne sortions que pour nous enfoncer dans une autre odeur qui contenait, en proportion différente, les mêmes éléments. *Ce sont les rues* qui sont fraîches et ombreuses, bien qu'on aperçoive, au-dessus des toits de leurs hautes maisons un ciel implacable, ou bien, tout au fond de la rue, une mer vaporeuse qui rutille au soleil. Au rez-de-chaussée de chaque maison, on a percé une foule de petites pièces qui donnent directement sur la rue et chacune de ces petites pièces contient une famille. (Ce sont des gens très pauvres et sales, la population de la rue Eau de Robec, si vous voulez.) Ce sont des pièces à tout faire, ils y dorment, mangent et travaillent de leur métier. Seulement, comme elles sont tièdes, obscures et odorantes, et que la rue est là, toute fraîche et de plain-pied, la rue attire les gens. Ils sortent, par économie, pour n'avoir pas à allumer les lampes, pour être au frais, et aussi, je pense, par humanisme, pour se sentir grouiller avec les autres. Ils tirent des chaises et des tables dans la rue, ou à cheval sur le seuil de leur chambre, à moitié dedans, à moitié dehors et c'est dans ce monde intermédiaire qu'ils font les actes principaux de leur vie. Si bien qu'il n'y a plus ni dedans ni dehors et que la rue est le prolongement de leur chambre, ils l'emplissent de leurs odeurs intimes et de leurs meubles. De leur histoire aussi. Imaginez donc que dans une rue de Naples, nous voyons en passant une foule de gens assis dehors et occupés à faire tout ce que les Français font en cachette, et puis, derrière eux, dans un trou noir, on distingue tout leur mobilier, leurs

armoires, leurs tables, leurs lits, les bibelots qu'ils aiment, leurs photos de famille. Et le dehors est relié au dedans d'une façon organique, ça me fait toujours l'effet d'une muqueuse un peu saignante, qui serait sortie et qui accomplirait au-dehors une foule de petites gestations. Quand je travaillais le PCN, mon cher Iaroslav, j'avais lu que les étoiles de mer, dans certaines circonstances, « dévaginaient leur estomac », c'est-à-dire le sortaient et se mettaient à digérer au-dehors. Ça m'avait fait horreur. Mais ça m'est revenu pour me faire sentir avec force la générosité et l'obscénité organique des rues de Naples, où des milliers de familles dévagent leurs estomacs (et même leurs intestins). Tout est dehors, comprenez-vous, mais tout reste attendant, soudé, organiquement relié au dedans, à la coquille : ce qui donne du sens à ce qui se passe dehors, c'est la caverne sombre qui est derrière et où la bête rentre dormir le soir, derrière d'épais volets de bois. Par exemple, le soir, quand nous nous promenons, nous rencontrons à chaque pas des gens qui ont porté une table dehors et qui dînent dans la rue. Mais de temps à autre la femme se lève et va chercher dans la chambre un plat ou une bouteille. J'ai vu hier un père et une mère qui dînaient dehors, mais, au-dedans, le bébé dormait dans un berceau près du grand lit des parents et, à une autre table, la fille aînée faisait ses devoirs, éclairée par une lampe à pétrole. Du lit même, on ne saurait dire s'il est dehors ou dedans. Sans doute, vers les onze heures, ils rentrent dans les odeurs lourdes de la chambre, ils tirent les volets et se mettent au lit, marinant dans cette atmosphère pleine de relents. Et cette fois, le contact avec le dehors est rompu, le corps a ravalé son estomac : du dehors on ne voit plus que des volets pleins, fermés par des barres de fer, on croirait qu'il n'y a là que des échoppes abandonnées pour la nuit, on ne soupçonne pas toutes les respirations et toutes les digestions qui se poursuivent dans l'ombre. Mais, dès qu'une femme est malade et reste au lit dans la journée, ça se passe au grand jour et chacun peut la regarder. Nous avons vu, hier, en passant, une malade, très pâle, couchée dans le grand lit nuptial, la tête tournée vers la rue et qui regardait passer les gens de ses grands yeux fiévreux. Et puis, un peu plus loin, une convalescente qui venait

de se lever, assise sur le pas de sa porte, dans une longue chemise de nuit, pendant que, derrière elle, le lit était défait. Les accouchements et les morts, je suppose, doivent se produire ainsi en pleine rue.

Les métiers, aussi, se font en pleine rue. Il y a une rue aux savetiers et tous les savetiers sont dehors. Aux volets ouverts de leur chambre pendent des centaines de paires de souliers et eux, assis à une table, devant leur seuil, clouent des semelles ou tirent l'alène. Les menuisiers, les petits métiers du fer sont bien plaisants à regarder. Les charbonniers aussi. Ils sont tout noirs et la pièce où ils travaillent est encore plus noire que les autres. La poussière de charbon salit toute la rue autour de leur boutique. Mais les plus belles échoppes sont celles des marchands de vin. Les tonneaux sont dehors, des bouteilles prennent le frais dehors dans des seaux d'eau. Mais on entrevoit, au-dedans, à la lumière d'une lampe dont je vous parlerai, d'autres tonneaux, des fiasques entourées d'osier, et surtout des récipients somptueux, qui servent en France à contenir des alcools de prix, un vieil armagnac, un calvados et qui sont remplis, à Naples, du vin du plus vil, du gros rouge du Vésuve, qui sent la terre pourrie : ce sont d'énormes bonbonnes en verre vert ou d'immenses bouteilles au goulot mince, qui doivent bien contenir leurs dix litres. De ces boutiques-là se dégage une magnifique odeur de vin qui déborde dans la rue bien au-delà de leur seuil. Il y a aussi une foule de marchands de robes et de chapeaux en papier. Des femmes les confectionnent dehors en cousant des papiers multicolores et ils pendent dehors, en enchantant de leurs vives couleurs l'antre sombre où l'on en devine un lot. Car, naturellement, dans ces rues-là, le « magasin » n'existe pas. Ce que j'ai vu de plus beau, en ce qui concerne ce mélange du métier et de la vie privée, c'est une chambre déserte, hier soir. Une lampe rouge y éclairait vaguement un lit et, dans la chambre, sur le plancher de lattes grises, il y avait au premier plan un monstrueux entassement de pastèques. Elles étaient là, en tas, avec leur vert profond, elles ressemblaient à des pierres, on aurait dit qu'un cataclysme venait de se produire, qu'une avalanche de pastèques était tombée sur la ville, crevant

les plafonds, cassant les têtes des habitants et qu'une centaine d'entre elles avaient roulé là, pêle-mêle, dans cette chambre déserte, dont le propriétaire avait eu le crâne éclaté dans quelque autre quartier. Quelques-uns de ces gros cailloux verts et vivants avaient roulé presque dans la rue. Il y a tout de même, dans chacune de ces chambres impudiques, un petit mystère personnel, le mystère de la foi. Tous ces Napolitains sont pieux, d'une piété qui m'a semblé, d'ailleurs, naïve et plaisante. Ils ont tous, au fond de leur chambre, une icône, une image de Saint ou une statuette de la Vierge et ils les éclairent tout le jour par une seule ampoule qu'ils placent juste au-dessous de l'image ou de la statuette. Cette icône est toujours fixée sur le mur du fond, à hauteur d'homme, et la lampe qui l'éclaire, rouge en général, est la seule lumière de la pièce, dans la plupart des cas. Il en résulte que l'obscurité de la pièce n'est pas une pénombre noire, ce sont des ténèbres rougeâtres et démoniaques qui conservent, malgré tout, à ces trous grands ouverts un aspect indéfinissable et secret. Je me rappelle que le premier soir nous avons trouvé extraordinaire et sorcier un de ces trous d'un rouge noir, avec, tout au fond, la lampe rouge de l'icône, comme un gros cul de diable et, sur une table recouverte de toile cirée, une énorme poupée qui faisait le salut fasciste. Dans une autre maison il n'y avait ni Vierge ni Saints mais la lampe, jaune cette fois, éclairait le portrait encadré d'un homme à moustaches, le mari ou le frère mort sans doute. Parfois la clarté de la lampe n'est pas assez forte pour colorer les murs de la chambre : celle-ci reste d'un noir profond, surtout à la nuit tombée. Mais tout au fond, à travers des épaisseurs et des épaisseurs de fenêtres, on aperçoit l'ampoule et son petit abat-jour de verre rose, seule visible, comme une fleur sous-marine. Ce matin j'ai vu une vieille femme borgne, au nez rongé d'eczéma, qui bougonnait dans sa chambre et tendait le poing vers le mur. Je crois bien qu'elle engueulait sa Vierge personnelle.

C'est très difficile, mon bon Iaroslav, de raconter comme ça, dans une lettre, tout ce qui fait le charme de ces rues : à mesure qu'on se promène, on découvre des tas de choses nouvelles. Par exemple, tout ce que vous venez de lire, je l'ai

écrit hier soir. Ce matin nous avons fait quelques petites découvertes. Par exemple nous avons vu que l'industrie du gant se pratique beaucoup dans toutes ces rues. Nous avons vu des tas de femmes qui cousaient des gants retournés. Et puis j'ai vu un forgeron qui battait le fer au-dehors, sur une charmante petite enclume noire de crasse et de vieillesse, et qui était posée sur un trépied fait de planches d'un blanc rose. D'une façon générale, ils font bien souvent leur feu en pleine rue et c'est une des choses qui me plaît le plus : on sent tout d'un coup une bouffée de chaleur humide, qui n'a rien de commun avec celle du soleil, on tourne la tête et on voit, tout près, contre le mur de la maison, un poêle, un fourneau, un réchaud ou un simple tiroir de fer rempli de braise. Et le feu, les flammes, les charbons au rouge ont cette couleur spéciale, un peu jaune, un peu sournoise qu'ils prennent au grand jour. Enfin le Castor a remarqué que les chambres du rez-de-chaussée ne sont jamais – ou bien rarement – de plain-pied avec la rue. Presque toujours il faut monter ou descendre deux marches pour y accéder. Mais de toute façon, les marches sont à l'intérieur de la chambre, elles font déjà partie du logement ; c'est ce qui accentue le caractère d'antré de toutes ces excavations pratiquées dans les murs : elles béent dans la rue.

À côté des métiers fixes, qui se bornent à rentrer et à sortir de leurs coquilles comme des escargots, il y a aussi une foule de métiers ambulants, qui n'ont pas de base fixe, qui sont entièrement coupés des bases fixes et des coquilles. La rue en est pleine, ils voisinent avec les échoppes. Ils sont souvent réduits à la plus simple expression et c'est ce qui fait leur charme. Par exemple, voilà un limonadier : un seau d'eau, quatre citrons, deux verres et un presse-citron. Le type est assis sur une chaise et il attend en sommeillant. On lui donne deux sous, il se réveille, presse le citron dans le verre, met un peu d'eau dedans et ça y est, la citronnade est faite. Nous avons vu, avant-hier, un objet charmant et tout aussi rudimentaire : c'était une petite cuve de bois, avec deux oreilles. Sur les bords de la cuve on avait posé un gros bloc de glace et coincé entre le bloc et la cuve quatre ou cinq petites bouteilles d'orangeade gazeuse. Une petite fille crasseuse

surveillait le tout : et c'est un petit métier, ils vendent comme ça une dizaine de bouteilles d'orangeade par jour. Ou encore un type est couché sur un sac à côté d'un panier plat qui contient des figues et une balance romaine. C'est une fruiterie. Il y en a de plus somptueuses, il y a aussi de beaux éventaires de fruits, disposés avec art, où l'on fait alterner le rose saignant des pastèques avec le vert concombre des melons d'eau. Nous en avons vu un charmant, avec des roues peintes en bleu et de belles peintures qui montraient une foule de petits personnages parlant entre eux et se disputant au sujet des fruits. Les plus belles boutiques sont certainement celles des vendeurs de citronnade et de sirops glacés, ce sont des petites guérites, posées au milieu des rues et parées avec des guirlandes de beaux citrons qui ont encore leurs feuilles. Il y a aussi des éventaires de gâteaux, de fromage. D'une façon générale, les rues regorgent de nourritures : on vend des noix, des épis de maïs bouillis, des fèves grillées, des poissons, des crustacés, de petites pieuvres. Le Castor dit que Rome est une ville qui n'a pas de ventre. Mais, au contraire, le ventre de Naples est partout. De vieilles femmes surveillent toute cette mangeaille en agitant distraitemment des chasse-mouches, c'est-à-dire des manches de bambou auxquels sont fixées des bandelettes de papier multicolore. Quand la rue est ensoleillée, on voit aussi une épaisse purée de tomates, d'un rouge marron, qui sèche au soleil dans une bassine posée sur une chaise ou sur le sol. Il y a aussi des oignons, de gros oignons roux ou des chapelets d'oignons couleur de paille, tout secs et qui ressemblent à de grosses ficelles. De loin en loin, un vieux bonhomme tourne, sans y penser, la manivelle d'un orgue de Barbarie. Nous avons vu une vieille charmante qui faisait à un jeune homme un long récit plein d'animation en agitant la main gauche, pendant que sa main droite tournait la manivelle et faisait sortir de l'instrument une mélodie saccadée qui s'arrêtait et reprenait en suivant le rythme du récit. D'autres fois c'est un trio de musiciens dont l'un chante pendant que les deux autres l'accompagnent à la guitare.

De même que les petits métiers de la pleine rue prolongent les métiers sédentaires qui s'adossent encore aux maisons, il y a une religion des carrefours qui prolonge et complète les petites religions privées : il y a aussi des icônes aux coins des rues. Souvent on voit simplement des peintures très grossières sur les murs, une Vierge toute raide, dont les gros yeux louchent et qui porte son fils dans ses bras. Mais il y a des Vierges et des Saints de plâtre, qui sont sous verre, au coin des rues. À Venise, à Rome nous avons vu quelques-unes de ces Vierges, mais il y en avait beaucoup moins et puis c'étaient plutôt des souvenirs : la nuit, la plupart d'entre elles n'étaient même pas éclairées. À Naples, chaque rue a sa Vierge ou son Saint, éclairés nuit et jour par des rangées d'ampoules électriques. Ces statues pieuses sont dans de grandes vitrines de verres multicolores, qui me font penser aux vérandas des vieilles maisons de province ; et les vitrines sont surmontées de petits toits de verre qui avancent au-dessus d'elles comme des gouttières. La plupart des statues sont laides mais certaines sont magiques et pleines de mystères. Ce matin, par exemple, nous avons remarqué une grande peinture sous verre qui représentait un ciel sombre, piqueté d'étoiles ternes et, au milieu de ce ciel, une sorte de fumée à forme humaine, un fantôme tout troué d'étoiles qui avait l'air de monter mystérieusement dans les airs. L'autre soir, autour d'une statuette sans intérêt de la Vierge, on avait peint sur tout le mur un grand ciel bleu de roi avec des étoiles qui brillaient comme des soleils. Et l'on sent bien fort que chacune de ces figurines règne sur les odeurs, la crasse et la mangeaille de sa rue et qu'elles protègent la vie publique comme celles des chambres sombres protègent ce qui correspond, à Naples, à la vie privée.

Naturellement la vie des gens des étages supérieurs doit être assez différente, puisqu'ils ne peuvent pas pousser leur fauteuil ou leur table dans la rue. Nous ne savons pas très bien comment ils vivent, ni quelle différence il y a entre eux et les gens du rez-de-chaussée. Seulement, nous savons qu'ils tendent le plus qu'il leur est possible à rapprocher leur vie de la vie de la rue : il y a à Naples quelque chose que nous n'avons vu nulle part en Italie, ni à Turin, ni à Milan, ni à

Venise, ni à Florence, ni à Rome, ce sont des balcons. Chaque fenêtre, à partir du premier étage, a son balcon personnel, qui s'avance au-dessus de la rue, juste une petite loge avec une grille dont les barreaux sont peints en vert clair. Et ces balcons sont bien différents de ceux de Paris ou de Rouen : ils ne sont ni des ornements ni des objets de luxe. Ce sont des organes de respiration. Ils permettent de fuir la tiédeur de la chambre, de vivre un peu dehors ; ils sont comme un tout petit morceau de la rue hissé au premier ou au deuxième étage. Et de fait ils sont, presque toute la journée, garnis de gens qui font au premier ou au second, ce que font les Napolitains de la rue : qui mangent ou qui dorment, ou qui regardent vaguement le spectacle de la rue. Et la communication se fait directement du balcon à la rue, sans qu'il soit besoin de *rentrer* dans la chambre, de passer par l'escalier : on descend dans la rue un petit panier attaché à une ficelle. Les gens de la rue le vident ou le remplissent, suivant les cas et le type du balcon le remonte lentement. Le balcon c'est tout simplement la rue en l'air.

Tout ça, mon bon Iaroslav, ce sont des explications. Ce que je voudrais c'est que vous puissiez bien imaginer et sentir l'aspect général de ces rues – pas l'aspect anecdotique, mais le coup d'œil d'ensemble qu'elles offrent quand on entre dans l'une d'elles. Imaginez donc une haute rue sombre sous un ciel bleu, une rue étroite et sans trottoir. Les maisons sont toutes plates, comme à Rome ou à Turin, leur toit est invisible et elles se terminent tout juste et tout brusquement par une ligne droite à la hauteur du plafond du dernier étage. Tout ça c'est comme partout en Italie. Seulement il y a tous ces balcons vert clair, qui avancent dans la rue et qui, au bout de la rue, ont l'air de se rejoindre tous. Les maisons sont en général d'un beau rose, d'un vrai rose de bonbons, mais encrassé, écaillé, lézardé, éclaté de partout. Tout de même, les premières couleurs que la rue nous offre, c'est toujours rose et vert clair. Il y a d'ailleurs des maisons sans couleur définissable, blafardes ou crasseuses. Mais, à la différence de Rome, ce qui donne aux couleurs des maisons leur profondeur, ce n'est jamais le soleil, parce que le soleil n'entre jamais dans les rues : c'est la crasse. Mais, sur ce fond

rose et vert clair, il y a une foule de nuances qui se jouent, à cause de toutes les choses qui pendent. Car une rue de Naples donne l'impression d'être remplie de choses pendantes, qui vivent et remuent doucement à tous les étages. D'abord à cause des plantes : sur tous les balcons et sous tous les balcons, il y a de la vigne vierge, qui s'enlace aux barreaux, qui fait de petites tonnelles, qui court entre deux étages. Et toutes ces feuilles remuent au moindre souffle de vent. Et puis à cause des linges qui sèchent. Dans toutes les rues, à tous les étages, le linge sèche dehors. Quelquefois on tend un fil de fer ou une corde entre deux maisons qui se font face, mais ce n'est pas le plus fréquent : d'ordinaire, on fixe au mur ou on enfonce dans une lézarde un long bâton et on attache au sommet du bâton deux ficelles qu'on tend jusqu'au mur et qu'on fixe alors au mur à droite et à gauche du bâton, de sorte qu'elles forment un angle dont le bâton est la bissectrice. C'est à ces ficelles qu'on suspend le linge. C'est le linge qu'on remarque tout de suite, dans une rue napolitaine. D'abord il y a des couleurs somptueuses (rouge, violet, or, blanc) et il y a tant de linge de toute sorte, qu'on finit par avoir l'impression de marcher dans une rue couverte par une toile multicolore. C'est lui qui donne au jour, l'après-midi, sa couleur spéciale et complexe. Et cependant, dès qu'on lève les yeux, on voit le ciel bleu, si bien qu'on a une impression paradoxale, à la fois d'être en plein jour et d'être sous une tente, qui est tout à fait spéciale à Naples et qui correspond bien à ce mélange constant du dehors et du dedans. Ensuite c'est lui qui donne sa direction à la rue : il *pend*. C'est ce qui fait qu'une rue de Naples se voit toujours du haut en bas. Comme elles sont très rarement horizontales et qu'elles montent souvent (Naples est une ville en étages) on a l'impression charmante de rues qui montent par le bas et qui descendent par le haut.

Et voilà ce que c'est qu'une rue de Naples : une trouée fraîche et pleine d'odeurs écœurantes, avec des trous sombres à droite et à gauche, une trouée grouillante de gens qui s'agitent et qui remuent, exactement comme la rue Mouffetard, avec une foule d'objets, au-dessus de la tête des gens, qui s'avancent

et pendent et se balancent et dont les mouvements répètent aux étages supérieurs les mouvements des gens dans la rue. Et puis, de temps en temps, un grand drap blanc qui sèche et pend au-dessus des têtes et qui se gonfle au vent comme la voile d'un bateau. Ou bien des stores, de beaux stores peints dont certains racontent toute une petite histoire. En un sens, toutes ces rues se ressemblent. Mais elles sont pourtant extrêmement variées. D'abord elles s'éparpillent sous le regard, tout de suite après avoir fourni une vue d'ensemble, en une foule de petites anecdotes de sorte qu'on peut passer dix fois dans la même rue sans la reconnaître. Elles n'ont pas, comme celles de Rome, une signification qui appartient à la rue tout entière et qui suffit à la distinguer de toutes les autres et qui s'impose même aux gens qui l'habitent. C'est qu'elles ne sont pas faites, comme les rues romaines, avec des murs, percés de peu de fenêtres, et dont la couleur, la hauteur et la direction constituent le sens propre de la rue : elles sont faites avec des gens, avec des boutiques ambulantes, avec des linges qui pendent toute une journée et qui disparaissent brusquement quand ils sont secs, avec des choses qui bougent et qui s'en vont, ce sont des bouts qui n'ont pas d'équilibre, qui se font et se défont sans cesse. Rappelez-vous combien la rue des Charrettes, à Rouen, est différente l'après-midi, quand elle est presque déserte, et le soir quand tous les marins s'y promènent : vous pourrez vous imaginer un peu ce qui arrive cent fois dans la journée aux rues de Naples, de sorte que, lorsque nous nous promenons, nous ne pouvons jamais savoir si nous voyons une autre rue ou la même qui a changé d'aspect. Nous aurions voulu nous promener dans chacune à toutes les heures du jour ; le matin, quand tous les petits métiers sont dehors, aux heures chaudes de l'après-midi, quand les gens dorment sur leurs chaises, assis à califourchon, les bras posés sur le dossier et la tête dans les bras et que les mères épouillent leurs enfants d'un air languide ; le soir, quand les tables sont tirées dans la rue et que les gens mangent, la nuit, quand tous les volets sont clos, tous les estomacs réabsorbés et qu'il ne reste plus qu'une sentine déserte entre deux grands murs nus. Avec les jours aussi, le sens des rues change : samedi

on avait accroché entre les murs de longues banderoles lumineuses et nous étions charmés, en nous promenant le soir dans la longue rue dei Tribunali, de voir sur notre droite une foule de ruelles toutes sombres qui descendaient vers la mer, parées, de dix mètres en dix mètres, de fleurs de feu. Des marins tout blancs s'y engageaient par bandes en riant et en chantant de sorte que chacune avait l'air d'une coquette et mystérieuse rue de bordels. Mais c'était une illusion : nous n'avons pas vu de bordels à Naples. Le fascisme y a mis bon ordre et la prostitution doit s'y cacher. Aujourd'hui dimanche, vers cinq heures de l'après-midi, la rue dei Tribunali était moins peuplée qu'à l'ordinaire, les gens semblaient brusquement préférer leurs intérieurs à la rue : la plupart se reposaient dans leurs chambres obscures. Je voyais en passant, sur les lits, les pieds chaussés de pantoufles et le bas de la robe de femmes qui somnolaient ; les jeunes gens jouaient aux cartes sur les tables, ou bien, toutes portes ouvertes, ils dansaient au fond de leurs chambres au son de la T.S.F. Nous sommes arrivés à faire des distinctions par quartiers (c'est plus facile à faire que par rues). Il y a le quartier misérable et presque effrayant du port, le quartier commerçant du centre et le quartier un peu plus aisé, un peu plus intime du nord-est.

Toutes ces rues se coupent à angle droit ou à angle très ouvert : il n'y a presque pas de places dans ces quartiers-là et c'est la grande différence avec Rome ou Venise. Mais il y a à Naples quelque chose de tout à fait particulier, ce sont les culs-de-sac. En apparence, il s'agit tout simplement d'impasses comme il y en a partout. On retrouve là les balcons, les chambres ouvertes sur la rue, les linges qui sèchent, etc. Mais, comme les gens vivent dehors, la vie y apparaît un peu plus close que dans les autres rues : au lieu de se perdre dans la vie de la rue suivante, de donner une impression d'inachevé, de toujours ouvert, elle se referme un peu sur soi. Tous les gens qui se connaissent et qui vivent ensemble ont l'air de posséder en commun leur impasse. Et je suis sûr qu'ils le sentent ainsi, à la manière dont ils chassent fièrement l'étranger en lui disant : « Chiuso. » C'est à cela, sans doute, que les culs-de-sac doivent d'être à Naples ce

qu'il y a de plus plaisant, quelque chose comme des colonies animales, des coraux.

Puis nous sommes montés au Pausilippe, une colline qui est au nord de Naples et d'où l'on a belle vue sur tout le Golfe. D'en haut Naples paraissait blanche comme une ville marocaine, toute propre et somptueuse. C'est étonnant que cette ville soit si blanche, si éblouissante dès qu'on la regarde du dehors. Chaque fois que nous l'avons vue d'un bateau, à l'aller et au retour du voyage à Capri, et le soir de notre départ pour Messine c'est toujours cette éblouissante blancheur de ville neuve qu'elle nous a offerte. Et dès qu'on entre dedans, c'est une ville sombre et crasseuse aux murs roses. Ce jour-là, du haut du Pausilippe, nous ne nous y sommes pas laissé prendre, nous savions déjà à quoi nous en tenir. Mais nous trouvions charmante cette hypocrite candeur d'oie blanche. Nous sommes redescendus par un plaisant chemin privé, tout dallé, tout rose qui nous a mis en dix minutes au bord de la mer, à deux kilomètres de la ville. Nous avons bu là, sur la terrasse d'un café, juste au-dessus de l'eau, entre deux établissements de bains. Nous sommes partis au coucher du soleil et, naturellement, nous avons encore été au cinéma.

Le lendemain lundi, nous avons pris de bon matin un petit chemin de fer qui nous a menés à Pompéi en traversant toute la banlieue sud de Naples, celle qui faisait si luxueuse la veille au soir et qui n'est en fait, malgré ses noms pompeux (Portici – Torre del Greco), qu'une suite de grands bâtiments industriels. Au bout d'une heure nous avons débarqué sur une route blanche et déserte. Au bord de la route il y avait deux hôtels, un grand beau et un petit. Il fallait prendre un chemin à gauche, monter pendant une centaine de mètres et on arrivait aux « fouilles de Pompéi ». Nous avons franchi un portillon automatique, puis la grande porte des remparts romains, repoussé les offres de quelques guides, puis nous sommes entrés quelques minutes dans le petit musée pour laisser à une bande de touristes le temps de s'éloigner.

Il n'y avait presque rien dans ce musée sauf deux ou trois cadavres tout tordus de douleur et vert-de-gris de Pompéiens que la lave a surpris et engloutis. Il y en a encore cinq ou six autres dans les maisons de Pompéi. Les uns sont seulement des moulages coulés dans les empreintes que les corps, depuis longtemps anéantis, ont laissées dans la lave. Les autres sont de vrais cadavres et l'on voit leurs os blancs pointer hors de leur chair de bronze, là où un morceau de pied ou de jambe s'est détaché. Il y en a qui se mettent les bras devant la figure et d'autres qui se protègent le sexe avec les mains. J'ai repensé à eux quelques jours plus tard, du haut du Vésuve, quand on voyait les coulées de lave s'étendre sur le pays comme les doigts d'une main noire. C'est de là-haut, je crois, que l'étonnante histoire de Pompéi prenait tout son sens. « Il a fallu, comme disait le Castor, que cette ville fût détruite de fond en comble, pour qu'elle soit si bien conservée aujourd'hui. » Quand les voix des touristes se sont éteintes nous sommes sortis prudemment et nous sommes entrés dans la ville.

À SIMONE JOLIVET

15 septembre

Chère Toulouse

Nous rentrons d'hier. J'ai lu, pour t'obéir d'abord et par agrément ensuite, ledit « Capitaine⁵ ». À lire, c'est vraiment assez plaisant. Mais je suis plein de scrupules car je n'ai pas qualité pour juger de sa valeur théâtrale. Si tu m'accordes deux heures, je te raconterai tout, scène par scène et je te traduirai des passages. Il est certain qu'il y a un rôle charmant pour Dullin, tout un caractère original et plaisant dont il pourrait faire quelque chose. Nous avons rêvé de vous traiter tous deux chez Pierre mais nous revenons tout nus d'Italie, je n'ai même plus de souliers et je traîne des espadrilles blanches sous la pluie. Il

faudra donc remettre ce repas prié à octobre. Mais si tu me reçois chez toi (je suis libre et à tes ordres) nous tâcherons d'être divertissants comme à table et de te charmer par le récit de notre voyage sans éveiller ta jalousie. Envoie un mot au Castor 71 rue de Rennes (VI) pour lui dire quelle après-midi ou quelle soirée tu nous réserves.

Nous serons bien satisfaits de te voir.

POUR SIMONE JOLIVET

[Automne]

UNE PIÈCE POUR LES JEUNES

Jules César est une pièce pour les jeunes. Une vieille pièce : mais qui n'a pas vieilli. La politesse de l'amour que nous trouvons chez Racine a un peu passé de mode. Son Titus ou sa Bérénice datent – non parce qu'ils sont Romains – mais parce qu'ils sont de la cour du Grand Roi. Chez Corneille même l'héroïsme se coule dans des moules aujourd'hui brisés. Mais celui qui voit jouer *Jules César* a la surprise de voir et d'entendre des hommes semblables à lui, ce qui est, à la fois, le pire des anachronismes et la plus fine, la plus géniale des « couleurs locales ». Nous avons, de la sixième à la rhétorique, haï les Romains : il nous semblait impossible, tant leur syntaxe était maligne, qu'ils pussent parler comme nous, commander du vin au cabaret, dire à une femme qu'ils l'aimaient. La faute en est, sans nul doute, à tous ces livres à dos jaunes et verts [sic], où l'on débite un Virgile, un Horace annotés, expurgés. Mais le voyageur qui s'arrête à Pompéi sent fondre soudain sa haine pour les classiques. Ou plutôt les Romains qu'il imagine dans cette ville retrouvée ne sont plus des classiques : ce sont des hommes. Ici les riches marchands faisaient des dîners fins, là les ménagères allaient acheter les poissons ou les viandes, là les marins ivres prenaient leurs

ébats. C'est cette fraîcheur, cette violence de vie qu'on retrouve dans le *César* de Shakespeare. On a cru devoir, naguère, alourdir la pièce de décors somptueux. C'était une erreur : écrasée par la grandiloquence des palais, des places publiques qu'on avait reconstituées à grands frais, elle perdait son caractère familier, quotidien. On a tenté de lui rendre sa saveur vraie : *Jules César*, c'est un drame âpre et terrible qui bouleverse *la vie de tous les jours* des Romains. Dullin a su, admirablement, évoquer cette Rome de tous les jours : des rues qui ressemblent à celles de Pompéi, un Sénat qui somnole et s'ennuie, des intérieurs charmants et barbares servent de fonds à l'action ; et la brutalité pleine de grandeur du drame n'en prend que plus de force.

Ainsi Shakespeare, bien servi par une modestie pleine de ruses, nous émeut directement. Je ne dis point que César, Cassius, Casca puissent nous évoquer sans transposition nos soucis politiques. Il faut d'ailleurs s'en féliciter. Mais les dissensions et les factions de la République romaine expirante fournissent une matière politique éternelle à nos réflexions. Ces gens nous touchent : pour des raisons qui ne sont pas nos raisons, ils ont des colères, des incertitudes, des ambitions déçues, des sursauts brusques que nous reconnaissons.

Les jeunes surtout s'y reconnaissent, bien que la plupart des personnages soient des hommes mûrs : si la jeunesse est l'âge de la générosité et des erreurs, quelles fautes plus généreuses et plus irréparables peut-on trouver que celles de Brutus, – si c'est l'âge de l'amitié, quelle amitié sera plus tragique et plus belle que celle de Brutus et de Cassius, – si c'est l'âge du respect pur et exigeant envers les grands hommes, quel respect sera plus beau et plus intolérant que celui de Brutus, qui tua César son idole, pour l'empêcher de déchoir, – si c'est l'âge des grandes ambitions, quoi de plus émouvant que de sentir la gloire immense et terrible de César, que de voir naître les jeunes fortunes d'Antoine et d'Octave et se briser net celle de Brutus ? Mais la jeunesse, a dit Claudel, est avant tout l'âge de l'héroïsme et c'est pour cela, je crois, que les jeunes gens, depuis trois mois, se rendent si nombreux à l'Atelier : *Jules César* est un drame pour des héros.

1. Ma sœur.

2. Une rue misérable de Rouen.

3. Camarade de Sartre à la Cité universitaire ; professeur de lettres. J'ai longuement parlé de lui dans *La Force de l'âge* sous le nom de Marco. Il a inspiré à Sartre certains traits de Daniel dans *Les Chemins de la liberté*.

4. Celles de Naples.

5. Il s'agit de la pièce allemande *Kaptain Kopnick*, que Simone Jolivet souhaitait faire adapter par Sartre.

1937

À SIMONE JOLIVET

[Mars]

Chère Toulouse

Le mot de Gallimard a produit l'effet escompté. Du moins en ce qui concerne les Gil Blas. Pour les La Fontaine ma mère les a serrés tous les six sur son cœur et j'ai compris que seule la ruse me permettrait de les conquérir. Tu auras demain une correspondance « Sartre-Castor » en supplément gracieux. J'y joindrai des Négus.

Aurais-tu la douceur de déposer chez ta concierge pour moi une bougie ornée d'as, elle me sera fort utile pour une messe assez superbement noire que je compte dire¹ ; je ne saurais assez t'en remercier. Naturellement si tu peux y joindre à titre « d'échange de bons procédés » la correspondance « Toulouse-Sartre » tu seras meilleure encore et ma reconnaissance n'aura plus de bornes. Je passerai donc dans la journée de demain lundi, déposer chez la concierge la correspondance et les bonbons. Le Castor est bien fatiguée, j'ai fait venir le médecin mais je ne sais pas encore ce qu'il a dit.

Tu as fait la conquête de cette dame qui est revenue éblouie de toi. Elle a dit : « J'ai une véritable passion pour Toulouse » puis s'est reprise en rougissant un peu : « On n'a jamais de passion, mais j'ai une très forte affection. » Je souhaite vivement qu'elle t'ait plu aussi, bien que sa timidité et le charme sous lequel tu la tenais l'aient réduite au rôle d'auditeur ravi.

Je te salue bien.

À SIMONE DE BEAUVOIR

De Laon [avril]

Mon charmant Castor

Je suis bien aise de vous écrire pour avoir l'occasion de vous appeler ainsi. Ça m'a rajeuni de tracer ces lettres et j'ai revu Saint-Germain-les-Belles non tel qu'il était mais tel que je me l'imaginai quand je vous écrivais de Vichy en 1929. Vous-même, vous me faites jouvencelle en ce moment et j'ai envie de vous faire une lettre de cour. Vous direz, naturellement, petite ronchon, que c'est mon ingéniosité de bon mari qui cherche à rendre les relations conjugales attrayantes. Mais je vous emmerde, sachez-le bien.

J'ai bien voyagé, bien dormi, je vous aimais bien. J'ai mangé un sandwich en bas mais la TSF donnait *Faust* et non ces charmants airs tartares qui m'avaient ému avant-hier. Un officier de carrière m'a réveillé ce matin en se lavant les pieds dans son lavabo, je l'ai haï, mais j'ai quand même mis huit heures de sommeil de côté. Je suis aise de penser que vous allez recevoir cette lettre avec votre petit déjeuner demain. Exigez-la car elle y sera, faites descendre le garçon aux oreilles décollées ; je me suis renseigné, une lettre mise le matin à Laon arrive souvent même *le soir* à Paris. Ainsi.

Allez-vous bien, votre cœur est-il rose ? N'oubliez pas de faire une petite promenade autour de votre fauteuil. Et quand vous aurez bien tourné autour du fauteuil, asseyez-vous dedans².

Adieu, je vais leur parler de Gide. De 11 1/4 à 12 1/4 j'écris à la T.P.³ Zazoulich. De 4 à 11 : les Statues volantes⁴. Demain de 10-12 : St V. De 1 1/2 à 3 : T.P.Z. De 4 1/4 à 5 1/4 : T.P.Z.

Je vous aime.

À SIMONE DE BEAUVOIR

De Laon [avril]

Mon charmant Castor

La lettre sera courte car il y a peu à dire. Les sentiments sont bien bons mais sans histoire. Ça m'a considérablement surpris, quand je suis arrivé à Laon, de penser que vous n'étiez pas en quelque Dôme ou Coupole avec la petite Zazoulich mais dans un grand train conséquent qui roulait vers Marseille. Je n'aime pas vous avoir laissée avant votre départ, j'aurais voulu voir si vous n'aviez qu'un pauvre petit coin ou glorieusement toute une banquette. Ce matin, en me réveillant, j'ai été bien étonné aussi parce que j'avais pris l'habitude de penser à vous avec quelque supériorité pendant les 10 minutes que je consacre à la rêverie entre 7 h 25 et 7 h 35, en vous imaginant dormante vos petits poings fermés et l'air soucieux. Mais ce matin vous étiez réveillée comme pompon, peut-être un peu brouillée en dedans, mais toute poétique et joyeuse et, sans aucun doute, le nez écrasé contre la vitre, pour tout revoir. J'espère que vous avez bien du soleil. Ici il fait gris et maussade.

J'ai trouvé le petit Bost à la gare, rutilant dans son chandail blanc. Il m'a dit : « C'est une tuerie, pour le train de Laon », en me montrant deux à trois cents personnes qui s'écrasaient pour entrer dans les wagons. Je lui ai répondu : « Je hais les militaires. » À quoi il a souri avec quelque supériorité. Ce que voyant j'ai ajouté timidement : « Mais j'ai fait une théorie pour m'excuser de les haïr. » Il a dit : « Ah bien alors naturellement. Qu'est-ce que c'est ? » Alors je lui ai fait ma théorie et il a seulement répondu : « Pfff. » Cependant le petit Bost avait eu l'astuce de découvrir un compartiment vide, à l'avant. Deux militaires y sont

venus par la suite, deux têtes de bois aux yeux petits et fixes et Bost a bien voulu convenir que si c'était ça les militaires, eh bien il y avait des limites. Puis, sans transition, il s'est attristé : « Vous vous rendez compte, je resterai deux ans avec ces mecs-là », puis réjoui : « Mais je serai peut-être réformé » puis, tournant au poétique : « Quand je ferai mon service militaire je connaîtrai une terreur qui me prendra sous sa protection et tous les mecs trembleront. » Je lui ai dit avec sécheresse : « Mais vous serez dans l'auxiliaire. » Il a d'abord voulu nier, puis a trouvé une meilleure défense : « Il y a aussi des terreurs dans l'auxiliaire... » « Non, ce sont tous des mal foutus. » « Eh bien ce sera une terreur mal foutue avec un revolver. » Puis nous avons fait le mot croisé de *Paris-Soir*, sans nous servir des définitions verticales. Ensuite nous avons pris une résolution avec pacte et mains étreintes : en septembre prochain nous achèterons des vêtements sordides chez un fripier, nous les revêtrons puis, avec dix francs en poche chacun nous partirons ensemble pour huit jours. On aura le droit de mendier, d'ouvrir les portières et de voler. Mais toutes les autres ressources sont interdites. On couchera dans les asiles, sur la péniche de l'Armée du Salut. Pour le tabac on ramassera des mégots. Je chanterai dans les cours. On s'est complu à tout imaginer : on fera des connaissances nouvelles, des vagabonds et des miteux ; on aura peur des flics. On aura peur de tout. « Ce sera infâme, a-t-il dit, aux anges, il y aura des petits vieux qui voudront *nous* tripoter. » Pris dans l'histoire, je n'ai pas eu le courage de relever ce que ce « nous » avait de flatteur et d'inexact. Nous avons convenu que, si nous tenions pendant huit jours, nous serions inabordables et puants pour le reste de notre vie. On ne vous verra pas de la semaine mais, le huitième jour, on vous invitera chez Pierre et on vous racontera tout par le menu, vous en baverez. Nous avons conclu, non sans quelque mélancolie, que vous ne prendriez pas ce projet au sérieux tant qu'il ne serait pas réalisé et que vous nous décourageriez par votre méfiance et vos railleries. Mais nous tiendrons bon. On ne vous emmènera pas parce que – a dit le petit Bost avec férocité – « On veut pas de *guenilles* avec nous. » Après quoi nous sommes

arrivés et nous avons bu et mangé dans le petit café poétique. Il y avait là, naturellement, des militaires. « Je hais les militaires », a dit le petit Bost. Nous nous sommes couchés à minuit et j'ai dormi six pauvres petites heures et une demie. J'ai fait 3 heures 1/2 de cours et j'ai trouvé chez le concierge une lettre recommandée. Imaginez ma curiosité et ma joie. C'était une sommation avec frais du percepteur. Je tiendrai bon pourtant jusqu'au 15. On ne saisit qu'après la seconde sommation.

Bost est venu me chercher au lycée. Il m'a raconté deux petits détails plaisants sur leurs rapports avec Zazoulich. Le premier : hier ils ont joué à s'insulter « Pisseuse » « Salaud », etc. Elle est partie, empoignée par le jeu, en le traitant de charogne. Au bout de dix minutes elle revient. Le petit Bost, jouant toujours : « Va chier, fous le camp. » Elle l'a regardé avec de grands yeux offensés et a couru s'enfermer dans sa chambre où elle est restée deux heures. Le plus gaulois, c'est lui, je trouve, qui est resté deux heures dans la sienne, paisible et sans curiosité. La seconde : encore un jeu. Elle lui a dit doucement : « Tu sais, j'ai été voir Dumas, il viendra te rendre visite ce soir à six heures. Oh, ce n'est rien, il veut seulement causer un peu avec toi, parce que tu es son ancien élève. » « Mais pourquoi ? » « Pour rien, comme ça. » Interrompant, j'ai dit à Bost : « Vous l'avez crue. » « Moi ? Non. » J'ai insisté, sévère : « Vous l'avez crue. » « Non. Juste une seconde. » « Un grand moment. » « Deux secondes. » Il lui a dit : « Si tu ne me dis pas pourquoi tu as été voir Dumas, je prends une crise. » Elle, avec douceur : « Mais tu *n'as pas* de crise. Tu es seulement un peu gâteux et tu oublies tout. » Puis elle s'est bâillonné la bouche avec la main, comme atterrée de ce qu'elle avait dit.

Voilà. Mon charmant Castor j'ai bien envie de recevoir une petite lettre de vous, parce que c'est toujours l'idylle entre nous malgré la distance. Je me réjouis de penser que vous avez déjà commencé vos petites activités solitaires mais j'ai un peu peur que vous ne soyez fatiguée. (L'autre marmotte en face de moi : « Je donnerais tout pour éternuer. ») J'ai saisi le petit Bost par un bouton de sa veste

et je lui ai fait votre éloge, tout à l'heure, pour le plaisir de parler de vous. Je vous aime, mon charmant Castor.

À SIMONE DE BEAUVOIR

Mardi

Mon charmant Castor

Le petit Bost vient de partir. Il est sept heures et je vous écris du hall de l'hôtel. Si légère que soit la présence de ce petit jeune homme on sent comme un vide quand il n'est plus là. Je trouve ce hall morne et je pense que vous êtes bien loin. Hier soir et ce matin j'ai senti un petit coup en pensant que je ne vous retrouverai pas à l'Hôtel Royal Bretagne mercredi soir, et que nous ne nous en irions pas, bras dessus, bras dessous, à l'Auberge Polonaise ou en quelque autre endroit et j'ai trouvé ça bien absurde. Vous ne me manquez pas trop à Laon parce que vous n'y êtes jamais venue mais vous allez me faire bien défaut à Paris. Mais, mon amour, n'allez pas revenir en trombe ; ce sont ces douces petites mélancolies qui font sentir qu'on tient à une personne et qui sont pleines de charme. Je tiens très fort à vous, mon charmant Castor, et vous m'êtes toute présente, en chair et en os, avec votre petit imperméable blanc et votre chapeau bleu. Eh quoi ! direz-vous, auriez-vous des images ? J'en ai, Castor, j'en ai et je crois qu'elles tiendront jusqu'à votre retour, car elles ont l'air toutes solides et bien imprimées. Êtes-vous bien en transe ? Avez-vous beau temps ? Vous baladez-vous tout partout comme une fourmi avec des idées de pierre dans la tête ? Hier c'était votre lettre d'hier que j'avais envie de recevoir mais aujourd'hui je voudrais celle que vous m'écrivez en ce moment, parce que, même si vous avez eu un peu mal à la tête, je pense que c'est passé à présent et que vous êtes toute

joyeuse. Je voudrais tellement que vous ayez du beau temps. Mangez bien mon Castor, tournez le dos à la mer, faites trois petits kilomètres et asseyez-vous.

Voici : hier j'ai mis sur les quatre heures ma lettre à la poste. Nous nous sommes installés dans le hall et nous avons travaillé à nos facta respectifs. Il était écœuré parce qu'il avait perdu son stylo et trempait en grimaçant un porte-plume dans un encrier à moitié vide. Pour moi je me suis senti d'abord fatigué et tout incapable d'aligner les mots (pour avoir peu dormi) puis une frénésie m'a pris et j'ai écrit six pages avec un sentiment de pleine satisfaction. Ce qu'elles valaient (aux yeux du petit Bost, du moins) la suite vous l'apprendra. Nous avons dîné. Je l'ai fait rire aux larmes en lui disant, pour définir mes sentiments pour Z. : « Je l'aime en Dieu. » (Si vous haïssez que j'appelle Zazoulich Z. écrivez-le-moi. Ce n'est pas par haine refoulée que j'abrège, ni pour l'anéantir symboliquement, mais parce qu'il faut, quand j'écris le nom en entier, que je réfléchisse à chaque lettre individuellement.) À dîner nous avons peu parlé parce que chacun était pris par son factum et un peu sonné par deux heures et demie de contention : (soupe au tapioca – œufs pochés florentine – salmis de pigeon et du dessert). Mais après dîner, nous avons eu le spectacle. Nous nous étions rassis à nos places (les deux de l'écritoire). Nous nous faisons vis-à-vis et le paquet de tabac était sur la tablette médiane, entre nous deux. Peu à peu les fauteuils du hall se sont garnis : la vieille catholique salope tricotait, une jeune fille sage tricotait à côté d'elle, la geignarde mère cousait, la professeur de dessin est venue s'asseoir aussi, puis, à sa gauche, un jeune officier vétérinaire, au képi de velours vert, au visage mou et nerveux à la fois, de la viande rose, la bouche veule et sensuelle figée en un éternel sourire détaché et vaguement insolent. Il s'était carré dans le rocking-chair, la tête renversée en arrière et se balançait, pour exprimer plus nettement encore son détachement plein d'insolence. Ses amis, trois officiers du même âge (indistincts pour moi à l'heure où j'écris) et un gros capitaine à l'esprit mordant, époux d'une putain de bordel (parfum de savonnette, blondeur diaphane, chair fripée, chapeau à fleurs, quarante ans. Le

fard éclatant et les pompons du vêtement semblaient n'être plus qu'une vieille habitude ; la dominante était la décence revêche et une aisance de dame, mais qui semblait venir de loin) s'étaient installés dans le fumoir. La blonde à fleurs s'était placée une seconde derrière le jeune vétérinaire et l'avait un peu balancé sur son rocking-chair, mais comme une mère de camarade, sans plus. Le gros M. Bihan, propriétaire de l'hôtel, rôdait par là, enfourchait une chaise, lançait un mot à ces dames, disparaissait, réapparaissait, portant son ventre bien en avant comme une femme enceinte, trotinant et soignant son port de tête (il a naturellement la noblesse comique des Méridionaux gras). Puis quelqu'un est entré, je n'ai pas d'abord vu qui. J'ai simplement entendu une explosion au bout d'un moment. C'était M. Bihan et le nouvel arrivé qui se tenaient les côtes : « Elle s'amuse toute seule. Elle a dit qu'elle s'amuse toute seule. Elle vous a de ces remarques à faire rougir un sapeur. » Et la prof de dessin qui protestait : « Je ne sais pas ce que vous avez voulu me faire dire mais vous pourriez vous arrêter de dire toutes ces bêtises. » Indignée et zozotante comme toujours et croyant cacher sa fureur sous le zozotement comme une autruche croit se cacher quand elle dissimule sa tête. J'ai regardé le nouvel arrivé. C'était celui qu'on appelle l'homme de loi ; il est, en fait, juge à Laon. Il est grand, maigre, avec le nez court et vaguement retroussé, l'œil insolent et les joues prometteuses de bajoues, avec des reflets gris fer. Il a peut-être vingt-six ans. Il marchait de long en large, tournait sur lui-même et « passait » à chaque réplique comme au théâtre. La prof de dessin et lui ont commencé alors à échanger des réflexions venimeuses dans le silence général : « Avez-vous bien dansé, demandait-il, je sais que vous dansez admirablement. » « Oh, Monsieur Noël, je n'ai pas de prétentions, vous le savez bien. » (Il prétend bien danser et l'accable de railleries.) « Mais si, mais si vous apprendrez avec de la patience. » « En tout cas je n'apprendrai pas avec vous, etc. » Le jeune vétérinaire regardait le juge avec haine, je ne comprenais pas encore pourquoi. « Et M^{lle} Quint, disait perfidement M^{lle} Bouvet, la prof de dessin, l'avez-vous vue aujourd'hui ? » « M^{lle} Quint, dit le chœur des officiers

moins le vétérinaire. Qui est M^{lle} Quint ? » Le juge : « C'est une jeune fille qui me veut du bien, elle a un faible pour moi et M^{lle} Bouvet a essayé de la dégoûter. » « Je n'ai jamais fait ça. » « Vous n'avez pas dit : il y a un sale type à l'hôtel, il faut vous en méfier ? » « Non, j'ai dit : nous avons un phénomène à l'hôtel. Mais, Monsieur Noël, on peut être un phénomène de bonté. » Je tentais en vain d'écrire, le juge m'en empêchait, il passait tout contre moi et pirouettait sur ses répliques, il avait la voix sonore et le mot en déroute mais il masquait ces déroutes par des sons éclatants et dépourvus de sens, dans le genre voyelle. Il s'en est pris soudain au vétérinaire : « Sans doute avez-vous beaucoup de sex-appeal, vous avez conquis M^{lle} Bouvet. Voyez il est dix heures du soir et elle n'est pas partie. » Le vétérinaire prenait l'air supérieur et se balançait en jouisseur sur sa chaise : « Vous avez l'œil doux, poursuivait le juge en pirouettant, vous devez plaire aux femmes, elles aiment les regards caressants. » « Et vous, répond le vétérinaire, avec une paresse étudiée, vous avez l'œil méchant ou plutôt vous voulez paraître méchant. À cause de vos sourcils noirs, ça passe à moitié. Mais croyez-moi rien ne vaut le naturel. » M. Bihan intervenant : « Mais croyez-moi aussi, c'est naturel, il est comme ça. » Le juge pirouettant : « Oui, croyez-le, je suis comme ça, je suis méchant, je suis assez méchant. » M^{lle} Bouvet : « Oui, il peut être méchant. » Une pause. Le juge passe et va s'asseoir près des autres officiers ; il leur parle à voix basse puis soudain claironnant : « M. Francis (c'est le vétérinaire), aimez-vous qu'on vous croque ? » « Mais en quel sens s'il vous plaît ? » « Voulez-vous vous faire croquer ? M^{lle} Bouvet vous croquera. Elle aime croquer les hommes. » M^{lle} Bouvet était ponceau, elle zézayait toujours mais en aigu : « M. Noël veut dire que j'ai commencé son portrait mais j'ai dû m'arrêter à moitié chemin à cause de sa conduite, il me faisait peur. » M. Noël, feignant de ne pas entendre : « Êtes-vous célibataire, M. Francis ? » « Oui. » « Eh bien, M^{lle} Bouvet aussi. Vous êtes à côté d'une jeune fille à marier. Elle a peut-être des vues. » M^{lle} Bouvet, indignée, rouge, le visage épaissi et vieilli par la fureur, le menton engoncé dans sa collerette : « M. Noël, je vous prie de vous taire, il y a

tout de même des limites. » Il insiste cependant. Lucie, d'un ton geignant : « On dirait qu'il est jaloux. » M^{lle} Bouvet et le vétérinaire pouffant ensemble : « Ma foi oui on dirait qu'il est jaloux. » Le juge sur un ton aigu : « Moi, jaloux ? » Mais la prof de dessin perd vite ce léger avantage parce que le chœur des officiers, ravis de voir leur ami Francis dans l'embarras, se range aux côtés du juge et lui donne la victoire : chœur des officiers : « Mais qu'a donc Francis – Notre ami Francis – Il est transfiguré – C'est l'amour qui le change – Ah Mademoiselle, vous avez opéré une belle métamorphose – Il n'y en a plus que pour vous – Aimez-vous les blonds, Mademoiselle ? » Puis, en solo et du fond du fumoir, la voix sombre et caustique du capitaine (le mari de la putain) : « L'amour est enfant de Bohême. » Affolée M^{lle} Bouvet se tourne vers Francis et croit bien faire en se désolidarisant : « Il me semble qu'on vous met en boîte. » Le vétérinaire (au-dessus de ça) : « Mais non, c'est vous qu'on vise à travers moi, Mademoiselle. Moi, je suis (il joue avec ses gants, se renverse et lance :) un passant. » À ce moment-là, Bost et moi nous avons tourné nos chaises face à la scène et nous nous gondolions sans retenue. Le chasseur (que le gros capitaine appelait dans l'après-midi le gro-om en hoquetant de rire et toujours avec l'air d'avoir fait un mot vache) et un marmiton nommé Bouboule s'étaient assis sur le bord de l'escalier et écoutaient bouche bée, hilares et silencieux. À la suite de je ne sais quelle remarque le juge s'est mis à détailler une amie de la prof de dessin, une certaine Buchez qu'il appelait « la Buchez ». « Appelez-la Madame Buchez. » « Elle a de beaux seins la Buchez mais les fesses un peu molles et trop de poils sous les bras. » « Ah pour le coup, M. Noël, vous méritez une paire de claques », a dit M^{lle} Bouvet les larmes aux yeux mais zézayant toujours. « Voyez-vous ça, après m'avoir caressé elle veut me battre. Ah les femmes. » Puis sérieux et menaçant : « En tout cas, si vous dites quoi que ce soit sur moi à M^{lle} Quint... » « C'est ça, M. Noël, faites-moi peur, faites-moi peur. » « Vous entendez, M^{lle} Bouvet, si vous dites un mot à... » « Vous m'avez déjà fait peur, une fois, M. Noël. Vous savez quand. » « Si vous dites un mot à M^{lle} Quint... » « Ne craignez rien, M. Noël, elle vous a déjà jugé,

elle vous connaît déjà », etc. Ça a duré de huit heures à dix heures et demie. Vers dix heures et demie M^{lle} Bouvet s'est levée et est partie. Comme elle était sur l'escalier, le juge l'a rappelée : « Bébé ! Bébé ! Vous partez sans me serrer la main. » « Je ne vous salue pas, Monsieur Noël. » Elle s'était arrêtée sur une marche. « Faites voir vos jambes à M. Francis, elles sont si belles. » La jeune fille d'ouvrier, qui n'avait pas ouvert la bouche, à M^{lle} Bouvet : « Dites-lui de nous montrer ses fixe-chaussettes. » M^{lle} Bouvet : « Je ne voudrais pas les voir, vous n'avez pas le mollet beau, M. Noël. » M. Noël : « Et à M. Francis ? Vous ne lui serrez pas la main ? » « Je la lui serre en pensée, M. Noël. Mais à vous je ne la serre pas. » Elle est partie et le juge, supérieur et amical, a admonesté le vétérinaire nonchalant, à la façon d'un homme âgé qui veut faire profiter un petit jeune de son expérience : « C'est vrai, aussi, elle a vingt-huit ans et elle veut faire l'ingénue. Vous auriez dû me consulter, mon cher. Vous avez voulu avoir un petit flirt, une petite histoire ; vous êtes un peu sentimental ; mais je vous aurais dit que vous perdiez votre temps. » Et le vétérinaire souriait et se balançait et répondait : « Ah vraiment, ah vraiment ? » de l'air le plus insolent qu'il pouvait.

Nous les avons laissés et nous sommes montés, pour avoir la paix, dans la chambre du petit Bost. Le petit Bost était scandalisé et ravi. Pendant la conversation entre le juge et la gaillarde, il voulait à toute force aller faire « pif » sur le nez du juge. À un moment il m'a même inquiété et je lui ai fait comprendre qu'il aurait l'air de défendre la veuve et l'orpheline. Alors il s'est avisé d'une solution élégante pour n'avoir pas l'air de prendre le parti des offensés. Il voulait aller dire au juge : « Pardon Monsieur, est-ce que vous ne voyez pas que vous emmerdez tous ces cons ? » Finalement il m'a docilement suivi dans sa chambre et n'a rien fait du tout. Mais, toute la journée d'aujourd'hui, il avait des sursauts quand il pensait à M. Noël. Dans sa chambre il m'a montré sa nouvelle qui est réellement bonne – mal écrite mais meilleure encore que la première et charmante. Je l'ai félicité puis je lui ai fait lire les

trois pages que vous avez vues et quatre autres que j'ai faites hier et qui l'ont rempli de stupeur admirative. Je crois qu'elles sont bonnes. Il a fait des critiques justes et j'ai changé ce qu'il a voulu (oh je vous vois venir orageux Castor. Mais c'était bien fait, c'était bien conseillé je vous jure). Aujourd'hui je crève d'envie de continuer mais voyez si je vous aime, je préfère finir cette lettre.

Aujourd'hui j'ai peu vu le petit Bost parce que j'avais trois heures et demie de cours et qu'il partait à six heures quarante-cinq. Mais, pour le peu que je l'ai vu, il a été charmant. Il m'a chanté une chanson en anglais, a joué avec moi au barman qui expulse un ivrogne (l'ivrogne c'était moi), s'est vanté d'être trop bon et d'en souffrir (mais je l'ai vertement repris quand il a prétendu avoir été *bon* avec Zuorro) et a figolé avec amour la fiction suivante : il a vingt-sept femmes. Il m'a pris Tania et vous-même bon Castor, il vous traite d'ailleurs avec beaucoup d'honneur. Il a aussi Poupette et l'Oranaise de de Roulet, Gégé, etc. Il rachète l'Hôtel du Théâtre aux propriétaires et s'y installe avec ses femmes, une par chambre. Vous seule avez le droit de sortir pour changer vos livres chez A. Monnier. L'Oranaise est à la cuisine, Bost lui dit parfois avec une férocité vengeresse : « Ah tu t'es laissé peloter par de Roulet. Eh bien, cire mes souliers. » Alors elle se précipite à ses pieds et les lèche. Poupette couche dans les caves. Toulouse est à la porte et fait le boniment aux jolies femmes pour les convier à entrer. Toutes celles qui entrent refusent ensuite de repartir. Seule cette dame entre et sort, calme et sereine, et tantôt éclate de rire au nez du petit Bost en lui expliquant que toutes ses femmes sont froides et font semblant d'avoir du plaisir – et tantôt le plaint en disant : « Dans cette histoire vous êtes la seule victime et la faute est à Sartre. » Etc.

Il fut si bon pour vous et pour Guille que de me contraindre à écrire à Paulhan sous sa dictée ; soumis à ses charmes impérieux, j'ai donc écrit :

« Monsieur,

« J'ai su par Pierre Bost que vous vouliez bien me voir. Je serais heureux de vous soumettre quelques nouvelles que je viens d'écrire. Je me permets de vous communiquer mon adresse, pour le cas où vous auriez l'amabilité de me fixer un rendez-vous.

« Je vous prie d'accepter, Monsieur, avec mes remerciements, l'assurance de mes meilleurs sentiments. »

Qu'en pensez-vous ? Il l'a timbrée et empochée. Elle arrivera en loques à Paris où il compte la mettre à la poste. Pourquoi il ne l'a pas mise à Laon ? Parce que ce n'était pas son idée. Je l'ai conduit au train et nous nous revoyons vendredi après-midi ; il viendra me chercher à la gare, nous ferons une longue promenade. Voilà pour lui.

Une bonne nouvelle : j'ai été inspecté par l'inspecteur d'académie, un gâteaux royal. Une inspection à cette époque, ça veut dire, je crois, une promotion. Ils envoient l'inspecteur d'académie pour vérifier que le bénéficiaire n'est pas devenu gâteaux, vicieux ou torve depuis qu'ils ont décidé de récompenser son zèle. Ça fera 1800 francs pour Guille.

Voilà. Je vous écris depuis sept heures et il en est neuf et demie, je me suis juste interrompu une demi-heure pour dîner (soupe aux pois, filet de barbue Bercy qui sentait la femme à s'y méprendre, au point que j'en ai bandé à demi – mais juste comme un chien qui lève un peu la tête et se rendort en voyant que ce n'est pas son maître et qu'il s'est trompé – hachis parmentier et du dessert) j'ai la main moite et tremblante. Il me reste juste assez de force pour vous dire que je vous aime de tout mon cœur, mon charmant, mon tendre Castor et que je pense à vous bien fort. Et vous verrez cette idylle quand vous reviendrez. Je vous aime.

Vous aurez une toute petite lettre demain et une grande, jeudi.

À SIMONE DE BEAUVOIR

Laon, mercredi 25 avril

Mon charmant Castor

Juste un petit mot aujourd'hui pour vous dire que je vous aime bien fort et que je me réjouis de trouver un mot de vous à Paris, qui me dira comment vous avez fait votre voyage. Il est 4 h 20 et je prends le train à 5 heures. J'ai heureusement peu de neuf à vous apprendre, depuis hier soir.

Je me suis donc couché après avoir mis la lettre à la poste et j'ai bien dormi non sans avoir été réveillé en sursaut par un rêve genre cauchemar pas trop sérieux. Nous étions au Balzar, couchés sur un grand divan à cinq mètres du sol, vous et moi. Au-dessous de nous deux pédérastes et deux femmes, penchés au balcon, faisaient des signes aux passants. Vous avez dit : « Voilà du bien vilain monde. » Alors un Algérien est entré avec un revolver et a réclamé à tous ces gens le paiement de son dû. Sur leur refus il les a tués les uns après les autres mais de temps en temps ses balles s'égarèrent dangereusement de notre côté. Quand le danger a été trop grand, je me suis prudemment réveillé avec l'impression d'être un grand lâche et de vous laisser seule avec l'Algérien dans le sommeil. Écœuré de moi et attendri, je vous ai aimée pendant plus d'une demi-heure puis je me suis rendormi.

Ce matin j'ai fait deux heures de cours et j'ai été happé à la sortie par le fils du censeur, le thomiste, qui m'a emmené dans sa chambre. Il est dégingandé avec les extrémités grosses, un nez qui n'en finit pas, long et triste. Il se rebique vers la fin mais ce rebiquement choque comme des vêtements flamboyants sur une femme de peine. Le gaillard porte un calot qu'il ne quitte sous aucun prétexte et qui lui donne l'air d'un Pierrot triste. Quand il salue, plutôt que de l'ôter, il porte deux doigts (l'index et le médium) à hauteur de son oreille d'un geste qui tient de l'évêque, par un côté bénisseur, et du capitaine de cavalerie, par un côté martial et condescendant. Il a de grosses lèvres fiévreuses et insolentes. Il s'est excusé de « me troubler dans ma solitude... » à plusieurs reprises : « Parce que je

sais que vous ne fréquentez pas vos collègues, que vous êtes très indépendant. » Puis m'a interrogé sur la phénoménologie, ne m'écoutant pas et m'interrompant pour m'exposer le point de vue thomiste sur la question. Il est, par-dessus le marché, d'A.F. et m'a remis six pages dactylographiées qu'il appelle pompeusement des « bonnes feuilles » et qui sont un simple résumé d'un livre qu'il n'a pas encore écrit sur Maurras et saint Thomas. Je me suis un peu débattu devant cette pensée d'insecte, mais sans conviction. Il est insolent et timide à la fois mais son insolence comme sa timidité sonne [sic] faux. Il s'interrompait de temps en temps pour se livrer à des activités de psychasthénique, disant par exemple : « Excusez-moi, je viens de me faire saigner, il faut que je me fasse un coup de crayon hémostyle » et disparaissant derrière un paravent ; ou bien, au moment de sortir « Excusez-moi, il faut que je regarde si je n'ai pas laissé une allumette enflammée sur ma table, ça pourrait fiche le feu à mes papiers. » Et je pensais pendant ce temps-là avec horreur : « Ce type-là prie » ; il me faisait languir plus que quiconque. Il m'a dit : « Je suis sincèrement orthodoxe. » Je lui dis : « Vous êtes pourtant excommunié » (puisqu'il est d'A.F.). Il m'a répondu avec un rire pénible : « Ne croyez pas ça, nous avons plus d'un tour dans notre sac. » Et de me citer en riant une foule de textes pontificaux et épiscopaux qui les justifient. Puis, avec un sérieux subit, aussi intensément pénible que son rire : « Je plaisante mais je vous prie de croire que c'est pour moi, dans tous les sens du mot, une question de vie ou de mort. » En me remettant son tract sur Maurras cet ignoble m'a dit, à peu près comme Guth : « Je vous le prête mais je sais que vous pouvez me nuire. Mais j'ai confiance en vous parce que vous me paraissez assez extra-universitaire. » Je l'ai quitté en déroute et j'ai été lire *Marianne* un moment puis un peu travaillé dans le hall – pas assez. J'ai déjeuné (limande frite – entrecôte et du dessert) et j'ai entendu, d'un coin du hall l'épilogue du spectacle de lundi soir :

M^{lle} Bouvet a fait des adieux émus à la putain blonde qui partait. « Alors, au plaisir Mademoiselle », « Au plaisir, Madame. » Puis elle a pris le café avec le

vétérinaire et un autre officier. « Avez-vous vu l'exposition Degas, a-t-elle dit, c'est à voir. Mais ce qu'il est dur avec les femmes ! » « Par modernisme ? » a demandé le vétérinaire. « Non, a-t-elle dit, les yeux au plafond et pensive, je crois qu'il les voyait comme ça. Par exemple, au point de vue toile et composition, c'est intéressant. » « Je vous dirai, a dit le vétérinaire, que je ne me sens pas de goût pour ces grands machins modernes. J'aime mieux le classique. » « Ah ? Alors vous vous entendriez avec le commandant Chanté. » Le juge est arrivé. Serrements de main avec les officiers. Il a tendu la main à M^{lle} Bouvet qui a refusé en silence de la lui serrer. « Qu'est-ce qui ne va pas ? » Pas de réponse. « Bon, bon, a-t-il dit d'un air détaché. On s'est déjà brouillé une fois mais on se raccommode. » Il a été s'asseoir dans un coin en sifflotant. M^{lle} Bouvet a fait ses adieux aux deux officiers qui partaient dans l'après-midi et elle est sortie. Alors le juge a parlé un moment aux officiers et il est sorti à son tour. Les deux officiers ont eu le mot de la fin. Prenant congé du patron, M. Bihan, ils lui ont dit : « Ce juge, c'est un caractère bizarre : ainsi M^{lle} Bouvet, c'est une camarade charmante, mais il ne faut pas trop lui en demander. » Et l'autre : « C'est un juge, comprenez-vous, alors il rend tout le temps des arrêts. »

Voilà, mon charmant Castor. Ensuite une heure de cours sur la psychasthénie, trois quarts d'heure dans le hall à vous écrire et me voilà dans le train, où je finis cette lettre aux arrêts : d'où mon écriture tremblée.

Mon cher amour, mon charmant Castor, je m'arrête là, parce que je veux mettre la lettre à la poste dès mon arrivée à Paris. Je vous aime de tout mon cœur.

Je termine à l'hôtel. Il n'y a pas de lettre de Tania. Il n'y a pas de lettre de vous ! Mais ça ne fait rien, je vous aime bien quand même. Je vous embrasse sur vos petites joues maigres, mon amour.

À SIMONE DE BEAUVOIR

[Paris,] jeudi [26 avril]

Mon charmant Castor

Je suis bien désolé, une lettre de vous s'est perdue. Vous faites allusion dans celle que je viens de recevoir à un mot que vous m'auriez écrit la veille et je ne l'ai pas reçu. Heureusement Zazoulitch avait reçu hier un petit mot de vous et m'a renseigné sur votre arrivée. Il paraît que vous avez somnolé agréablement dans le train, que vous aviez une banquette pour vous toute seule et que vous tombiez de sommeil à Bormes dans l'après-midi. Votre lettre d'aujourd'hui a l'air toute pleine de bonheur. Il serait vain, je pense, de vous dire que vous en faites *trop*. Je me bornerai donc à souhaiter que vous ne vous fatigiez pas et à me réjouir de vos petites promenades. J'ai tout lu deux fois, injuste Castor, et j'ai fait des efforts d'imagination pour me représenter le maquis et les propriétés qui ressemblent au maquis et les landes brûlées de soleil. Ça n'est pas tant que ça m'intéresse directement mais je suis dans un état de tendresse pour vous à vouloir sentir le plus possible des choses qui vous arrivent et des objets qui vous entourent. Je vais donc avec entrain jusqu'à faire des exercices à la Loyola.

Sachez donc que j'étais un peu dépité hier soir au Dôme de n'avoir reçu ni lettre de vous ni de la toute-petite Z. J'ai été acheter un timbre et une enveloppe (ce petit con de Bost fait le puriste et veut qu'on mette partout : je suis allé au lieu de j'ai été – nous au lieu de on. Il grince des dents quand il lit « on a été » pour « nous sommes allés ») et j'ai vu Z. qui entrainait par la porte du tabac, pendant que j'écrivais, debout, votre adresse. Par morosité, ayant jugé qu'elle ne m'avait pas vu, je l'ai laissée passer. Mais elle avait dû me voir car elle est revenue sur ses pas. J'ai été bien aimable et nous sommes allés au premier étage de la Coupole manger qui un welsh et un yaourt, qui une choucroute et une tarte aux quetsches. Z. était étrange et douce ; elle ne voyait rien – au contraire de sa façon d'être habituelle – des choses et faisait effort pour les regarder. Elle ne me haïssait pas et me regardait même avec une certaine tendresse et presque du

regret, mais comme on regarde dans un tiroir la jarretière fanée d'une femme qu'on a beaucoup aimée. Elle laissait des silences s'établir, mais sans contrainte, plutôt par un abandon un peu indifférent. Lorsqu'elle m'a eu expliqué l'emploi de son temps depuis votre départ, j'ai compris : elle avait passé tout le lundi et le mardi jusqu'à l'arrivée de Bost dans son lit. Elle avait dormi et s'était réveillée de deux heures en deux heures « pour lire *Samedi soir au Greyhound...* » prétendait-elle. Mais j'ai bien compris qu'elle avait profité de cette position horizontale pour prendre une vue cavalière sur sa vie et son destin. Vue pessimiste naturellement. Je lui ai dit en descendant l'escalier de la Coupole : « Vous avez une tête à avoir ruminé votre vie. » Elle m'a naturellement, d'un air candide, regardé avec stupeur : « Comment pouvez-vous le savoir ? » Je lui ai dit que c'était chronique chez elle et toujours d'origine physiologique ou provoqué par un mécontentement étranger à la chose même. Elle l'a reconnu, a reconnu aussi que ses méditations n'avaient pas été roses, puis hâtivement détourné la conversation. Mais j'avais appris plusieurs petites choses : par exemple qu'elle était écœurée de ses efforts avortés pour écrire sa nouvelle – ce qui prouve que rien n'a échappé à cette revue – et aussi qu'elle « s'était rendu compte que ce n'était pas la fatalité mais sa propre manière d'être qui lui gâchait la vie ». Je crois qu'elle a pensé aussi qu'elle m'avait perdu par sa faute, que ça lui paraît trop irrémédiable pour qu'elle puisse même le regretter, mais qu'elle s'en accuse avec une sorte de remords passif et que je lui parais lointain, passé, poétique et innocent. J'en suis enchanté, à cause de Tania, et je fais des vœux pour qu'elle demeure en ces dispositions. Elle était d'ailleurs charmante, avec une tendresse gracieuse et jouée (mais vous savez ce qu'est le jeu de Z.) de fleur meurtrie. Je pense qu'elle s'aimait bien, se sentait gracieuse et se pensait, avec une tristesse confortable, fleur meurtrie. Tous ses gestes, tous ses jeux de physionomie avaient une moiteur un tout petit peu onctueuse et, ma foi, légèrement comique. Hélas, pauvre Castor, il y a un mois et demi, je les eusse trouvés bouleversants, tout simplement. Nous sommes allés nous promener au bord de la Seine, sous les

ponts. Elle n'a presque rien regardé, prétextant que les bateaux n'étaient pas si confortables et si unis au fleuve qu'à Rouen. Ça se soutient, naturellement, mais ce qu'il y avait surtout c'est qu'elle n'avait pas envie de voir, sa douce tristesse de fleur coupée étant entre elle et les choses comme une plaque de verre dépoli. Il y avait pourtant une étrave blanche qui s'enfonçait dans un morceau d'eau rouge et clapotante et, sur cette eau rouge, une barque plate et noire qui sautait : « Ça valait la peine », eût dit votre mère. Elle n'a guère remarqué que de longs pinceaux de lumière qui balayaient le ciel, parce qu'on faisait des exercices d'illumination pour l'Exposition. Mais je jugeais plutôt ça comme une amulette et pour tout dire, ça ne me plaisait pas beaucoup de voir la tour de Saint-Germain-l'Auxerrois rutiler comme si elle était blanchie à la chaux. Pour le reste, Paris était charmant. La place Dauphine avait l'air d'un sous-bois, ça sentait le printemps à plein nez. Nous avons traversé le Pont-Neuf et suivi la rue de la Harpe et celle de la Bûcherie. Le petit restaurant oriental, près du bordel, avait des couleurs chaudes et sournoises. On entendait un peu de musique arabe qui venait de l'intérieur et des rires. Par un petit coin de verre blanc (tout le reste est genre vitrail) j'ai vu un visage de femme assez plaisant qui m'a rappelé celui de la femme lunaire. Nous avons été boire un verre sur le zinc au petit café qui est en face de Notre-Dame et puis naturellement Z. a senti la fatigue, nous sommes rentrés à Montparnasse, avons bu un autre verre au bar du Dôme, coude à coude avec Stefanopoli et avons repris le chemin du retour. Il était aux environs de minuit moins le quart. Elle a voulu lire les 11 pages nouvelles de mon factum et nous sommes montés les chercher dans ma chambre. Puis elle est partie. Je la revois samedi, je l'emmènerai déjeuner chez Androuet puisqu'elle aime les fromages et nous nous baladerons si Dieu le veut. Je me suis couché en pensant qu'il était décidément impossible de vivre un peu et de raconter ce qu'on vit, parce que je pensais des tas de choses sur le thomiste dont je vous ai parlé, que j'aimerais bien vous les écrire et que c'est naturellement impossible, je dois me

borner au simple exposé de faits. Pensez que j'ai déjà fait quatre pages, que j'ai toute ma journée d'aujourd'hui à vous raconter et qu'il est déjà sept heures dix.

Ce matin je me suis rasé avec minutie, profitant de ce que vous n'étiez pas là pour trublionner autour de moi. J'ai soudain vu votre petit chapeau de postillon et ça m'a porté un coup parce que je croyais que vous l'aviez emporté. Alors c'était un peu comme si vous étiez revenue. Il y a d'ailleurs un tas d'objets hantés dans votre chambre, hantés par vous, s'entend : vous savez comme tout ce qui vous appartient m'émeut. C'est dans son genre aussi une animation de l'existence brute et inerte. C'est très joli de raconter que c'est pure contiguïté, mais c'est absurde car le genre d'émotion que ça donne est très différent de celui que pourrait me donner votre présence réelle. C'est une existence différente, un peu de vous *devenu chose*. Eh bien, direz-vous, pourquoi n'est-ce pas comique ? Mais peut-être que cela touche au comique. Et d'ailleurs (dirai-je avec un peu de mauvaise foi) bornons-nous au simple exposé des faits.

En descendant j'ai naturellement trouvé la case vide de lettre de vous et de Tania. Il y avait tout juste un petit mot de Paulhan que je vous recopie :

« Monsieur,

« Je serai content de vous connaître – et fort impatient de lire les récits que vous me promettez : vous est-il possible de passer à la *N.R.F.* un de ces soirs, par exemple demain (jeudi) vers 6 heures ou encore vendredi vers 4 heures. Je vous attendrai.

« Très sympathiquement

« Jean Paulhan »

Je trouve ça plutôt chaleureux. D'autant qu'il a répondu sur-le-champ. Bost a mis la lettre à la poste mardi et lui (Paulhan) a répondu mercredi. C'est écrit de sa main cette fois, une curieuse écriture qui semble tracer les mots lettre par lettre. Je pensais y aller aujourd'hui même mais Poupette n'avait tapé qu'*Érostrate* et la moitié du *Mur*. J'irai donc vendredi à quatre heures avec les

trois nouvelles tapées, Poupette s'activera ce soir. Je m'avise en vous recopiant cette lettre, qu'elle comportait peut-être une réponse (à cause du « Je vous attendrai »). Mais tant pis. Je dirai que justement je n'étais pas aujourd'hui à Paris.

Vu de Roulet. Anecdotes sur la petite Oranaise, etc. Rien de neuf. Il a lu mes nouvelles et naturellement préfère *Dépaysement* et *Érostrate* au *Mur* « parce qu'il y a une étude de significations dans D. et de l'humanisme dans E. ». Il s'est trompé, le pauvre, a cru qu'Érostrate était un personnage sympathique et en a lu, dans ce sentiment, des passages à l'Oranaise. Naturellement l'autre a dit : « Il est ignoble » et de Roulet, dérouter, a battu en retraite disant : « C'est l'étude d'un cas. » Il m'a parlé de vos nouvelles⁵, disant qu'il aime beaucoup Lisa et Renée mais éreintant Anne après avoir dit : « Naturellement j'aime beaucoup le talent du Castor. » Voici les griefs : monologue intérieur de M^{me} Vignoux bien mais trop long avec des obscurités (en vain lui ai-je dit qu'elles étaient voulues) trop de personnages dans la première partie (il n'en a lu que la première partie et une moitié de la seconde) trop d'enfants. M^{me} Boyer est artificielle, les pique-niqueurs conventionnels, Chantal, trop intellectuelle, est là pour les besoins de la cause ; on ne retrouve pas le style « sec et dru » de vos autres nouvelles. Voilà. Je pense que la plupart de ces reproches sont sans portée mais il n'en reste pas moins qu'Anne semble bien le point faible de votre factum. Je crois qu'il faut s'en foutre et la laisser telle quelle.

Je suis resté jusqu'à 1 h 1/2 et je lui ai fait un long cours sur le problème du relativisme des valeurs. Je l'ai laissé sur le carreau mais content. Je vois Poupette demain soir et je dîne avec eux deux, chez de Roulet, mercredi prochain.

(Je suis dans le train à présent, j'écris en attendant qu'il parte. Partout où je me pose à présent j'écris des lettres et j'en ai en retard – une à Tania, une à ma mère, une au boxeur. C'est ce qu'on pourrait appeler du surmenage épistolaire.) Je l'ai quittée souriante et j'ai été déjeuner chez Demory (paire de Francfort, pommes sautées, dessert). C'était charmant et sombre, deux types pontifiaient

sur la politique, un flasque et un nerveux. Le flasque a réédité l'argument des Croix-de-Feu algériens à Merleau-Ponty : « On paye en Algérie le travailleur français 18 francs et le travailleur indigène 6 francs pour le même travail. Et c'est bien ainsi. » Long temps. Puis grave, finaliste et pesant sur les mots : « Oui, oui, ça vous surprend, ça vous scandalise, c'est paradoxal. Et pourtant c'est bien ainsi. » Un temps. « Et je vais vous dire pourquoi. » Suit l'argument que vous connaissez. Pendant ce temps je corrigeais les fautes que Poupette avait faites en tapant *Érostrate*. Vers quatre heures je suis parti à pied, tout charmé de Paris et j'ai été chercher à l'hôtel mon manuscrit de *La Chambre* que Z. devait déposer dans ma case. Il y était et avec lui une lettre de Tania et une de vous. La vôtre était bien courte, mon charmant Castor, mais si béate que c'était un plaisir de la lire. Celle de Tania était longue (comme la précédente à peu près) et bien plaisante. Cette fille semble être d'intelligence paresseuse mais assez considérable, parce que chacune de ses lettres marque un progrès sur la précédente. Je vous l'enverrai dès que j'y aurai répondu. J'étais un peu inquiet à l'idée que Z. rapportant mon factum avait vu la lettre de sa sœur et que la vue de l'objet délictueux avait pu ranimer sa fureur ; j'étais embarrassé et joyeux de mes lettres, de mon manuscrit que Z. avait rendu avec l'appréciation « bien plus qu'honnête ». Aussi ai-je pris l'ascenseur sans avoir décroché du cadre la clé du 65. Arrivé en haut j'ai trouvé naturellement porte close, j'ai eu paresse de redescendre et je me suis enfermé aux cabinets pour lire tranquillement les deux lettres : ils sont bien éclairés et on y est assis. Je suis redescendu ensuite et j'ai été travailler au Dôme.

Mon charmant Castor il faudrait encore vous raconter comment Mardrus⁶ est venu me retrouver au Dôme vers six heures et les étranges propos qu'il m'a tenus (« Dieu s'est suicidé après la Création, voilà mon point de départ »). C'est un con qui n'a sur Carteret d'autre supériorité que celle d'être épileptique. J'ai été très froid. Mais je vous en conjure, ne m'en veuillez pas si je passe cet épisode au bleu, ne m'accusez pas de ne « jamais rien raconter sur Mardrus ». Considérez

plutôt qu'il est 11 heures 10, que je suis au petit café poétique pour terminer cette lettre et que je meurs de sommeil. J'ai le vertige quand je pense au nombre de pages que je vous aurai écrites d'ici à votre retour. Faut-il que je vous aime.

À SIMONE DE BEAUVOIR

Vendredi 30 [avril]

Mon charmant Castor

Voici la suite du surmenage épistolaire : je comptais aujourd'hui vous écrire une petite lettre bien peinarde, sans événements et tout juste avec de petites amabilités et des considérations sur le monde en général. Au lieu de cela il faut encore raconter des faits parce que j'ai passé mon après-midi à la N.R.F. Tenez-moi quitte de vous raconter ma matinée à Laon et mon voyage, en échange de quoi je vous dis tout de suite que *Melancholia* est pour ainsi dire pris et que M. Paulhan veut me placer une nouvelle à la N.R.F. et une autre dans *Mesures*. Maintenant je commence les faits. J'aimerais bien aussi, si je pouvais, vous expliquer dans quel état bizarre et plus spécialement agréable je suis à l'intérieur mais l'exposé des états d'âme me sera sans doute interdit par le peu de temps dont je dispose. (Je vois Poupette à 9 heures.)

Apprenez donc que je suis débarqué à la gare du Nord à 3 heures moins 20. Bost m'attendait. Nous avons pris un taxi et je suis allé à l'hôtel pour y chercher *Érostrate*. De là nous sommes passés au Dôme, où nous avons retrouvé Poupette qui corrigeait les deux autres nouvelles : *Dépaysement* et *Le Mur*. Nous nous y sommes mis tous les trois et à quatre heures juste, c'était fini. J'ai laissé Bost dans le petit café où je vous ai attendue le jour où vous fûtes mélancoliquement chercher le factum refusé à la N.R.F. Il n'avait pour se distraire que la vue de M^{me} Martin-Chauffier, une grande bique. Je suis entré glorieusement. Sept

minables attendaient à l'entresol, qui Brice Parain^Z, qui Hirsch, qui Seeligmann. J'ai décliné mon nom, demandé à voir Paulhan à une bonne femme qui maniait des téléphones sur une table. Elle a pris un de ces téléphones et m'a annoncé. On m'a dit d'attendre cinq minutes. Je me suis assis dans un coin, sur une petite chaise de cuisine et j'ai attendu. J'ai vu passer Brice Parain qui m'a vaguement regardé sans avoir l'air de me reconnaître. Je me suis mis à relire *Le Mur* pour me distraire et un peu pour me réconforter parce que je trouvais *Dépaysement* bien moche. Un petit monsieur fringant est apparu. Linge éblouissant, épingle de cravate, veston noir, pantalon rayé, guêtres et le melon un peu en arrière. Une face rougeaude avec un grand nez coupant et des yeux durs. C'était Jules Romains. Soyez tranquille, ce n'était pas une ressemblance. D'abord il était naturel qu'il se trouvât là plutôt qu'ailleurs ; ensuite il a dit son nom. Au bout d'un moment, comme tout le monde m'avait oublié la bonne femme du téléphone est sortie de son coin et a demandé du feu à un des 4 types qui restaient. Ils n'en avaient ni les uns ni les autres. Alors elle s'est levée et coquettement impertinente : « Alors vous êtes là quatre hommes et vous n'avez pas de feu ? » J'ai levé la tête, elle m'a regardé et elle a dit avec hésitation : « Cinq. » Puis : « Qu'est-ce que vous faites là ? » « Je viens voir M. Parent – non Paulhan. » « Eh bien, montez. » J'ai monté deux étages et je me suis trouvé en face d'un grand type basané, avec une moustache d'un noir doux et qui va doucement passer au gris. Le type était vêtu de clair, un peu gras et m'a fait l'impression d'être brésilien. C'était Paulhan. Il m'a introduit dans son bureau, il parle d'une voix distinguée, avec un aigu féminin, ça caresse. Je me suis assis du bout des fesses dans un fauteuil de cuir. Il m'a tout de suite dit : « Qu'est-ce que c'est que ce malentendu à propos des lettres ? Je ne comprends pas. » J'ai dit : « L'origine du malentendu vient de moi. Je n'avais jamais pensé à paraître dans la revue. » Il m'a dit : « C'était impossible : d'abord c'est beaucoup trop long, nous en aurions eu pour six mois et puis les lecteurs auraient perdu la tête au deuxième feuilleton. Mais c'est admirable... » Ont suivi plusieurs épithètes

laudatives que vous imaginez « accent tellement personnel, etc. etc. » J'étais très mal à l'aise parce que je pensais : « Après ça il va trouver mes nouvelles moches. » Vous me direz que peu importe le jugement de Paulhan. Mais dans la mesure où ça pouvait me flatter qu'il trouvât *Melancholia* bien, ça m'ennuyait qu'il dût trouver mes nouvelles moches. Il me disait pendant ce temps-là : « Connaissez-vous Kafka ? Malgré les différences, je ne vois que Kafka à qui je puisse comparer cela dans la littérature moderne. » Il s'est levé, m'a donné un numéro de *Mesures* et m'a dit : « Je vais donner une de vos nouvelles à *Mesures* et je m'en réserve une pour la *N.R.F.* » J'ai dit : « Elles sont un peu... heuh... heuh... libres. Je touche aux questions en quelque sorte – sexuelles. » Il a souri d'un air indulgent : « Pour cela *Mesures* est très strict mais à la *N.R.F.* nous publions tout. » Alors je lui ai dit que j'en avais deux autres : « Eh bien, a-t-il dit, l'air enchanté, donnez-les-moi, comme ça je pourrai choisir, pour assortir au numéro de la Revue, n'est-ce pas. » Je vais lui apporter dans huit jours les deux autres, si ma correspondance ne m'empêche pas de finir *La Chambre*. Il m'a dit ensuite : « Votre manuscrit est entre les mains de Brice Parain. Il n'est pas tout à fait d'accord avec moi. Il trouve des longueurs et des passages ternes. Mais je ne suis pas de son avis : je trouve qu'il faut des ombres, pour que s'enlèvent mieux les passages éclatants. » J'étais emmerdé comme un rat. Il a ajouté : « Mais votre livre sera sûrement pris. Gallimard ne *peut pas* ne pas le prendre. D'ailleurs je vais vous conduire chez Parain. » Nous avons descendu un étage et nous sommes tombés sur Parain, qui ressemble à présent à s'y méprendre à Constant Rémy mais en plus gai et plus hirsute. « Voilà Sartre... » « Je me disais bien... » a dit l'autre cordialement. D'ailleurs il n'y a qu'un Sartre. » Et de me tutoyer sur-le-champ. Paulhan est remonté chez lui et Parain m'a fait traverser un fumoir plein de fauteuils de cuir et de types sur les fauteuils, pour m'emmener sur une terrasse jardin, au soleil. Nous nous sommes assis sur des fauteuils de bois ripolinés en blanc, devant une table de bois ripolinée et il a commencé à me parler de *Melancholia*. C'est difficile de vous rapporter ce qu'il a dit par le menu mais en gros voici : il a lu

les 30 premières pages et a pensé : Voilà un type présenté comme ceux de Dostoïevski. Il faut que ça continue comme ça et qu'il lui arrive des choses extraordinaires, parce qu'il est en dehors du social. Mais à partir de la trentième page, il a été déçu et impatienté par des choses trop ternes, genre populiste. Il trouve la nuit à l'hôtel trop longue (celle où sont les deux servantes) parce que n'importe quel écrivain moderne peut faire ainsi une nuit à l'hôtel. Trop long aussi le Bd. Victor-Noir, encore qu'il trouve « fameux » la femme et le type qui s'engueulent sur le Bd. Il n'aime guère l'Autodidacte qu'il trouve à la fois trop terne et trop caricatural. Il aime beaucoup au contraire La Nausée, la Glace (quand le type se prend au miroir), l'Aventure, les coups de chapeau et le dialogue des bonnes gens à la Brasserie. Il en est là, il n'a pas lu le reste. Il trouve le genre faux et il pense que ça se sentirait moins (le genre Journal) si je ne m'étais préoccupé de « souder » les parties de « fantastique » par des parties de populisme. Il voudrait que je supprime autant que possible le populisme (la ville, le terne, des phrases comme : « J'ai trop lourdement dîné à la Brasserie Vézelize ») et les soudages en général. Il aime bien M. de Rollebon. Je lui ai dit que, de toute façon, il n'y a plus de soudage à partir du Dimanche (il n'y a plus que la peur – la nausée – la découverte de l'existence – la conversation avec l'Autodidacte – la contingence – Anny – et la fin). Il m'a dit : « Nous avons l'habitude, ici, si nous pensons qu'on peut changer quelque chose à un livre de jeune auteur, de le lui rendre, dans son intérêt même, pour qu'il y fasse quelques retouches. Mais je sais combien il est difficile de refaire un livre. Tu verras et si tu ne peux pas, eh bien nous prendrons une décision sans cela. » Il était un peu protecteur, très « jeune aîné ». Comme il avait à faire je l'ai quitté mais il m'a invité à boire un verre avec lui quand il aurait fini. J'ai donc été faire une farce au petit Bost. Comme j'avais gardé, par inadvertance mon manuscrit de *Melancholia*, je suis entré dans le café et j'ai jeté le livre sur la table sans un mot. Il m'a regardé en pâlisant un peu et je lui ai dit : « Refusé » d'un air piteux et faussement dégagé. « Non ! Mais pourquoi ? » « Ils trouvent ça terne et

emmerdant. » Il en est resté sonné puis je lui ai tout raconté et il était tout joyeux et bien plaisant. Je l'ai re-plaqué et j'ai été boire avec Brice Parain. Je vous ferai grâce de la conversation tenue dans un petit café de la rue du Bac. Brice Parain est assez intelligent, sans plus. C'est un mec qui pense sur le langage comme Paulhan. Ça les regarde. Vous savez le vieux truc : la dialectique n'est que de la logomachie parce qu'on n'épuise jamais le sens des mots. Or tout est dialectique, etc. Il veut faire une thèse là-dessus. Je l'ai quitté. Il m'écrira dans une huitaine. J'ai retrouvé Bost aux Deux-Magots et nous sommes partis par un beau soleil. Nous avons été jusqu'à Montparnasse et il m'a quitté pour aller retrouver Z. qui part lundi pour Laigle. Je suis venu ici et j'ai vu d'abord le tapir et la lamate, tout bien mis, à une table en face de moi. Je suis allé leur serrer la main et j'ai fait quelque trois gaffes en six mots. Puis une heure plus tard, le Zuorre avec une étrange chemise jaune et une cravate rouge toute semée d'*oiseaux* est venu me saluer. Il prétend nourrir les meilleurs sentiments pour nous, être seulement très absorbé par son travail et sa famille. Il couche en banlieue (chez eux, Kremlin-Bicêtre. Sûrement il ne retournera pas à l'hôtel en mai). Il aurait couru chez vous dimanche soir à huit heures un quart avec le pèze et, par malheur, aurait appris que vous veniez de partir pour la gare de Lyon. Je sortirai avec lui dimanche vers quatre heures et demie. Je le rencontre au Châtelet et nous faisons une promenade ensemble.

Ouf ! Mon amour c'est tout. Maintenant je vais voir Poupette. Votre grande lettre de lundi ne s'est pas perdue, je l'ai trouvée à Laon ce matin. Ça m'a fait bien plaisir. Je vous aime bien fort mais je n'ai absolument plus de temps pour les états d'âme. Si, par extraordinaire, il ne se passait rien demain je vous enverrai une lettre genre « paysage intérieur ». Mais courte, mon charmant Castor : parce qu'il faut que j'écrive à Tania et je voudrais aussi terminer le plus vite possible ma nouvelle. Je sors, en outre, Z. de midi à quatre heures.

Je vous aime. Je suis heureux parce que je pense que cette lettre vous fera plaisir. Pour les modifications à *Melancholia*, naturellement, je vous attends et

nous déciderons ensemble ce qu'il faut faire.

À SIMONE DE BEAUVOIR

Ça c'est la lettre du samedi. Mais je l'écris dimanche matin, parce que je n'ai pas eu le temps hier soir. J'ai pourtant pas mal de petites histoires à vous raconter. Mais d'abord, mon cher amour, sachez que je suis bien inquiet de vous. Qu'est-ce que c'est que cette nouvelle maladie ? Si ça vous dure je vous supplie d'aller à *Marseille* chez un bon médecin – *cher*. Ce médecin à vingt francs ne me dit rien qui vaille. Et puis je trouve que vous marchez trop. Vous faites des imprudences. Cette dame dit que certes ça n'abîmera pas votre poumon mais que vous allez vous surmener le cœur. Je suis bien désolé et anxieux d'être loin de vous. Je suis ennuyé aussi de vous écrire à La Garde-Freinet parce que vous avez peut-être été obligée de rester à Bormes, mais j'espère un peu que, dans ce cas vous auriez l'astuce d'écrire à La Garde pour vous faire renvoyer vos lettres. Je continue donc à vous écrire là-bas. J'ai plusieurs petites choses à vous raconter. Mais je vous les mentionne seulement. Je les développerai ce soir.

1° La soirée avec Poupette. Histoire du Suédois et de Giraudoux. Bien amusante.

2° Après-midi de samedi avec Z. Idyllique. Elle était si tendre que j'ai osé lui dire : « Vous vous souvenez comme vous étiez gênée vis-à-vis de moi parce que vous ne pouviez pas me parler de Bost. Eh bien, moi, quoique l'histoire soit fort différente, c'est pareil avec Tania. » Elle m'a dit : « Je trouve aussi et j'espérais que ça passerait à la longue. » Et d'elle-même elle s'est mise à me raconter des petits trucs sur sa sœur. Elle part demain. Je vous raconterai.

3° À sept heures j'ai vu le Lama une demi-heure. Histoire de Nizan avec Simone Téry. Je vous raconterai. Un monologue ébouriffant du Lama que je vous reproduirai trait pour trait.

4° Ce soir – rien : j'ai écrit à Tania du Sélect jusqu'à 1 h 1/2.

5° Ce matin – le petit Bost. En sortant j'ai trouvé une longue lettre étrange et désespérée de Gégé, je vous l'envoie.

6° Coup de téléphone de Toulouse. Je la vois mercredi soir (au lieu de Poupette et de Roulet).

7° Je suis aux abois financièrement parce que votre mère ne m'a rien envoyé. Écrivez-lui ou télégraphiez-lui de se presser.

Mon doux Castor je vous aime bien anxieusement et bien fort. Télégraphiez-moi de vos nouvelles ; si vous n'allez pas bien et si vous avez besoin de moi, dites-le, je partirai vendredi prochain si vous le voulez.

Je vous aime. J'écrirai ce soir.

À SIMONE DE BEAUVOIR

Dimanche soir 2 mai

Mon charmant Castor

Je suis bien ennuyé par votre maladie, je voudrais bien en savoir davantage mais les lettres que je vais trouver demain matin au lycée dateront des jours d'avant. Mais ce qui me rassure un peu, c'est que, sans aucun doute, il n'y a pas de relation entre le ventre et le poumon, au moins dans ce cas-là. Peut-être est-ce tout juste une petite crise de foie. Mangez bien mais surveillez votre régime. Je pense qu'après-demain j'aurais des nouvelles de vous et je pense qu'elles seront bien meilleures. Je vous aime bien fort et ça m'est très désagréable d'imaginer que vous souffrez peut-être pendant que je vous écris. Je suis à Laon, dans le café poétique, il est onze heures.

Comme je n'aurai évidemment rien de neuf à vous raconter demain je vais diviser le travail. Ce soir je vous raconte ma soirée de vendredi avec Poupette et

la matinée du samedi jusqu'à l'arrivée de Z. Demain je vous raconterai la fin du samedi et le dimanche.

Donc vendredi soir j'ai cacheté ma lettre, quitté la Coupole et je suis allé au Dôme. Gégé était là, assise sur une banquette devant une assiette de porridge. Poupette était en face d'elle, assise sur une chaise du bout des fesses, pour bien montrer qu'elle sortait avec moi seul. Gégé avait très mauvaise mine et les yeux brillants de fièvre. Nous avons échangé quelques mots et comme Poupette reprenait ostensiblement ses gants et son sac, qu'elle avait posés sur la table, j'ai cru aimable de prendre les devants. J'ai salué Gégé, je me suis levé et nous sommes partis.

Elle m'a raconté une assez belle histoire. Voici : lundi après-midi, rentrant assez tard elle trouve le Suédois qui l'attendait chez elle. « J'ai vu M. Giraudoux », lui dit-il. « Giraudoux ? » « Oui. Il est venu pour vous voir. Il a frappé, j'ai dit d'entrer, il a eu l'air surpris de me trouver là. Je lui ai dit : “Je vous connais et j'admire vos œuvres.” Il a été charmant, juste comme je me l'imaginai, etc. etc. » Poupette se précipite au téléphone. Giraudoux lui répond de chez lui d'une voix cérémonieuse et comme elle le prie de passer à son atelier le lendemain, il répond : « Vous me dites que votre exposition dure encore jusqu'à demain matin, mademoiselle. C'est très bien. J'y passerai demain matin sans faute. » Et raccroche après quelques banalités. Le lendemain matin, il s'amène comme une fleur. Il avait garé son automobile au coin de la rue, comme le type que nous avons vu l'autre jour sortir du bordel. Elle le prie d'entrer, il l'embrasse. Elle veut lui montrer ses tableaux, et il consent à les regarder, mais en lui enlaçant les épaules et la taille. « Je me suis montrée très froide, m'a-t-elle dit. Il a fait l'amoureux et ça ne lui va pas. Il a l'air sot. » Il a regardé tous les objets de la pièce d'un air appliqué et gentil en prenant bien soin de faire une remarque sur chacun d'eux. Du type suivant : « Ah tiens. Marie-Claire. Je ne connaissais pas Marie-Claire. Mais c'est tout nouveau. Et vous recevez Marie-Claire, ma chérie ? » Puis l'inventaire terminé, il a attiré Poupette sur le divan et l'a prise –

froide comme un glaçon, m'a-t-elle dit. Pendant le repas elle lui a demandé ce qu'il pensait du Suédois. « Quel Suédois ? » « Eh bien, celui qui vous a reçu hier. » « Mais je n'ai vu personne. J'ai simplement glissé ma carte sous la porte et je suis parti. » Alors Poupette s'est mise à rire innocemment : « Je pense qu'il l'aura volée. C'est comme ça qu'il aura su que vous étiez venu. Il va sans doute s'en servir d'une manière ou d'une autre. » Et elle se met à lui raconter l'histoire du Suédois. Mais Giraudoux restait sombre : « Et pourtant, petit homme, m'a-t-elle dit, on peut bien dire que c'est une histoire plaisante ! Eh bien il n'écoutait pas. J'ai été obligée d'écourter. » Quand elle a eu fini il lui a dit d'un ton sérieux et un peu gémissant : « Je suis terriblement ennuyé pour cette carte de visite, ma chérie. Je vous en prie, tâchez de la ravoir par tous les moyens. » Elle a promis. Il s'est levé, pas très tranquille et il lui a demandé en partant, avec un peu d'anxiété : « Est-ce que je n'ai pas de rouge sur la figure ? » Je lui ai dit : « Il vient chez vous comme au bordel. De deux choses l'une : ou bien il vous a prise pour une femme un peu facile quand vous lui avez dit que vous l'aimiez, il y a trois ans. Alors il est gâteux, parce qu'il devrait comprendre qu'en trois ans vous avez dû changer et avoir d'autres histoires. Ou bien il pense que vous l'aimiez assez fort pour attendre son bon plaisir pendant trois ans. Dans ce cas il est ignoble de vous traiter comme une putain. » Elle approuvait avec indignation. Mais quand j'ai ajouté : « La prochaine fois, vous l'enverrez au bain. » Elle m'a dit : « Oui... enfin, je lui dirai gentiment : vous ne venez donc que pour ça ? » Il paraît que le Suédois soutient mordicus avoir vu Giraudoux et lui avoir parlé – et que Giraudoux avait l'air contraint et un peu louche en niant avoir vu le Suédois.

Le Dôme était plein. Nous étions à côté de l'évêque des messes noires qui était saoul et tonitruait. Il s'est levé à un moment et j'ai vaguement vu qu'un autre homme également saoul et titubant l'empoignait par son veston et lui réclamait une cigarette d'un air menaçant. J'ai levé le nez et j'ai vu le Mage, devenu gras et mou, qui se laissait secouer comme un paquet en disant d'une voix sèche mais pas très assurée : « Rappelle-toi l'Américain qui t'a cassé le nez l'autre semaine. »

Je voyais de dos le type qui le secouait. Il avait un vrai chat vivant sur l'épaule, un superbe chat siamois. Il s'est retourné : c'était, hâve et grisâtre, l'ancien professeur de russe de Z. Il m'a vu et m'a serré la main, lâchant cette guenille des messes noires. Je lui ai dit : « Qu'est-ce que vous devenez ? » « Je promène mon chat », a-t-il dit, et il tournait la tête vers son épaule en tâchant de mordre la cuisse de son chat. Il était charmant. Le chat était impavide et satisfait. Des femmes se sont emparées du Russe, ont caressé le chat et tout ce monde a disparu. L'exophtalmiste était là, avec une femme aux cheveux frisés que vous trouvez un peu plaisante et qui riait à gorge déployée à ses badinages. Gégé prétend, paraît-il, que l'exophtalmiste est Man Ray. Mais je n'en crois rien.

Plus tard, sans Poupette, en deux minutes j'ai vu : un homme barbu et boiteux, immense et une petite femme noire, qui prenaient quatre chaises et trois tables à la terrasse vide de Demory, les plaçaient à la queue leu leu sous l'œil de deux agents ébaubis et faisaient sauter un grand chien noir par-dessus tables et chaises en criant : « Hop ! Hop ! » Après quoi le gros homme a éclaté d'un rire qui roulait comme le tonnerre dans les montagnes, la femme a rangé tables et chaises et ils sont partis tous trois, homme, femme, chien. Ce que j'ai vu encore : des tas de vieilles femmes charmantes, des cafés, des putains – naturellement. Et enfin ceci : comme je remontais la rue de la Gaîté, j'ai entendu péter derrière moi. Rien que de normal, je ne me retournai pas. Mais d'autres pets ont suivi, sonores et par centaines. Je me suis retourné pour voir le pétomane et j'ai vu un type à casquette avec un visage pâle et mauvais, et d'énormes mains rouges. Ce type s'est mis à *engueuler* ses pets. Il leur disait : « Vous avez fini de m'emmerder, salauds. Vous me faites chier, etc. » Quand il les engueulait, les pets s'arrêtaient. Mais dès qu'il se taisait, ils reprenaient de plus belle. Il a dit : « Vous me torturez ! » « *C'est une chose qu'il faut croire pour que nous en riions ensemble.* » Il était certainement fou. Lagache qui a étudié le rôle de l'expiration dans l'hallucination n'a certainement pas pensé à étudier le rôle des pets. C'était grotesque mais un peu terrifiant parce que l'homme souffrait et avait l'air aussi

méchant que possible. Je suis rentré et je me suis couché. Il est passé devant moi, tout pétant et rouspétant et il m'a dit comme je sonnais à la porte de l'hôtel : « Hein ? Je suis-t-y malheureux ? »

Mon charmant Castor, il est minuit et je vais me coucher car je me lève à sept heures demain. Je vous aime.

À SIMONE DE BEAUVOIR

Lundi 3 mai

Mon charmant Castor

J'ai reçu ce matin à l'hôtel votre lettre du 1^{er} mai. Elle m'a fait bien grand plaisir, parce que je vois que votre maladie est terminée. C'était juste une petite crise de Dieu sait de quoi. Mais vous me parlez négligemment de 20 km que vous auriez faits, et encore ce n'est pas tout, vous avez encore marché mais après vous ne comptiez plus. Ce n'est pas ainsi qu'il faut faire, fou de Castor. Pas du tout. Il faut faire cinq petits kilomètres le matin et cinq petits autres le soir. Sinon nous serons un Castor poussif et tout le monde nous méprisera. C'était par ailleurs une lettre bien gentille et bien tendre, mon charmant Castor. Moi aussi je vous aime tout passionnément et, si je n'ai pas de lézards pour m'attendrir, j'ai vos chapeaux, vos manteaux, toutes vos petites affaires. J'ai un sournois besoin de vous. Tout informulé, naturellement. Mais tout le temps présent. Au plus fort de cette joie qui est mon état presque constant, il me semble qu'il y a quelque chose qui me manque, qui devrait être là. Et c'est vous autres, charmant Castor. Par exemple, vous êtes une cruche pour les lettres. J'envoie celle-ci à Saint-Raphaël mais je n'ai pas encore reçu celle de vous où vous me préveniez qu'il fallait écrire à Saint-Raphaël et qui doit être du 30 avril. Dieu sait où vous l'avez envoyée. En tout cas écrivez à La Garde-Freinet de vous faire suivre mes lettres car, si vous en partez aujourd'hui, soyez sûre qu'il en

arrivera un paquet après votre départ (j'en ai envoyé trois là-bas dimanche et elles arriveront mardi. Elles contiennent : une lettre de Gégé – une lettre de Tania et un tas de petites histoires amusantes). Comme vous recevrez celle-ci avant d'avoir reçu les autres, je vous spécifie donc que je raconte ici le samedi et le dimanche.

Samedi je me suis levé trop tôt, à mon gré et j'ai été écrire à la Coupole à Tania. J'ai fait, la tête lourde, une longue dissertation sur la loyauté (elle me demandait si j'aimais qu'on soit loyal et ce que j'entendais par là) dissertation que, par la suite, je n'ai pas envoyée. A midi, j'ai été chercher la fille de cosaques⁸ au Dôme. Elle est arrivée, idyllique naturellement et toujours avec un visage tout massé par la tristesse (sa vie ratée, etc.). Elle a retrouvé ou même trouvé des tas d'expressions de visage charmantes et je me sentais de la sympathie pour elle. Mais, ceci est une importante contre-épreuve, une sympathie bénigne et agréable à ressentir. Elle n'a fait que ouater mes gestes et ma voix. La malheureuse Z. était hors d'elle. Ce n'est pas seulement sa vie manquée, ni d'effroyables maux de tête (dus d'après moi à l'inanition) qui l'avaient ainsi abattue : il y avait pis. Elle avait découvert *aussi* une punaise dans la chambre de Bost et voulait quitter l'hôtel du Théâtre sur-le-champ. Mais avec quels déchirements ! L'hôtel était si plaisant – la vieille les aimait tant. Z. se sentait presque coupable de céder à son aversion des punaises. Mais, malgré tout, son aversion était la plus forte. Seulement une difficulté nouvelle la plongeait dans l'angoisse : la veille ils avaient fait, Bost et elle, tous les hôtels de Montparnasse et ils n'avaient pas trouvé de chambre. Je lui ai représenté la situation avec sérieux et expliqué que tous les hôtels du quartier étaient pris d'assaut à cause de l'Exposition. Elle s'est un peu décomposée après n'avoir pas voulu me croire (car elle ne croit jamais aux phénomènes collectifs faute de pouvoir se les représenter) et finalement nous avons décidé d'aller visiter des hôtels aux Gobelins. L'idée d'habiter à côté de chez Demory et de la rue Mouffetard la séduisait visiblement. « Et puis, en été, les distances sont plus courtes. Je serai plus près de

Montparnasse », a-t-elle dit, témoignant ainsi que, pour elle, la chaleur contracte les corps. Nous avons déjeuné au premier étage de La Coupole et elle a fort bien mangé, en se tortillant un peu, un Hamburger Steak, deux salades et un Chester. (Pour moi : œufs brouillés sur toast, choucroute et du dessert.) Elle m'a raconté un dessin animé, parlé de mon factum, dont je lui ai donné la suite (que vous n'avez pas encore lue) et qui l'enchantait. Et moi je lui ai raconté mon entrevue avec Paulhan. Elle regardait mes cheveux et riait d'un air enchanté parce que j'étais, paraît-il, tout semblable à moi-même et que je lui donnais (excusez-moi, je la cite) une impression de parfait. Nous avons descendu le Boulevard Port-Royal sous un soleil charmant et elle a visité différents hôtels d'où on l'a chassée honteusement. Pas de place. Une femme lui a soulevé, en sa présence, la dernière chambre libre d'un hôtel de l'avenue des Gobelins. Après ça naturellement elle s'est butée et n'a plus voulu continuer. Alors nous avons été boire le coup chez Demory dans l'angle de gauche, contre la fenêtre. Demory était désert, d'un beau brun roux, flamboyant au soleil. On entendait chanter l'Internationale au-dehors et ça faisait, cette brasserie déserte et ces chants, une impression fameuse de jour de fête. C'est alors que je lui ai dit : « Il y a quelque chose qui me gêne. Puis-je le dire ? » « Mais oui Kobra. » « Eh bien je trouve que tout est parfait entre nous à présent. Mais vous rappelez-vous comme vous étiez gênée au mois de janvier parce que vous ne pouviez pas me parler de Bost. Aujourd'hui, c'est moi qui suis gêné bien que ce soit tout différent parce que je ne peux pas vous parler de Tania. » Elle a paru tout de suite de bonne volonté et sans hypocrisie. Elle m'a dit : « Moi aussi j'étais gênée mais j'espérais que ça passerait avec le temps. » Et après un bout de conversation sur d'autres sujets, elle a rosi, s'est gratté la tête et tiré les cheveux puis : « Je pensais... à propos de Tania et de ma mère... Vous a-t-elle écrit qu'on voulait la marier ? » J'ai dit qu'elle m'avait juste écrit : « Mes parents ont des projets sur moi qui me passent un peu par-dessus la tête. » Elle a repris : « C'est ce jeune homme, ce petit pédéraste. Il paraît qu'il vient tout le temps chez nous, avec sa mère. Tania vient de me l'écrire. Ma mère

est discrète mais elle a visiblement de la tendresse pour la mère et le fils. Tania râle. » Puis elle s'est lancée dans une longue description du jeune homme : idiot, admirablement habillé, avec un rien de plaisant, parce qu'il y a des détails voyous dans son vêtement et qu'il danse bien, un peu comme un voyou. Tania et lui ont fait scandale à un thé de Laigle. Au bout d'un moment je lui ai dit : « M'avez-vous dit ça pour être un peu perfide ? » Elle a paru sincèrement désolée et m'a dit : « Mais non, je vous jure. Comment pouvez-vous penser ça ? C'est rien du tout ce jeune homme, un zéro. Si je voulais être perfide, j'essaierais de trouver mieux. » Je lui ai dit aussi que le soir où notre entrevue avait été si pénible, je lui en voulais parce que je croyais qu'elle avait fait quelque perfidie pour me brouiller avec Tania. Elle m'a dit sans colère : « Il y a des fois, Kobra, où vous êtes tout à fait fou. Comment avez-vous pensé que moi, j'aurais pu faire ça ? » Et puis on a parlé d'autre chose. J'ai été très tendre et je lui ai dit : « Vous savez, Iaroslaw, je veux que vous restiez mon meilleur ami. » On s'est un peu attendris. De sorte que : ou bien elle est arrivée à une dissimulation – je ne dis pas parfaite, car ça ne m'étonnerait pas – mais constante – ou bien réellement, elle est apaisée touchant cette histoire. Est-ce parce qu'elle ne la prend pas au sérieux ? Ou bien parce qu'elle pense que ça ne lui fait rien perdre ni de sa sœur ni, finalement, de moi ? Naturellement j'ai demandé à Bost le lendemain comment elle était quand elle l'a retrouvé. Il paraît qu'elle était aux anges et parlait de moi dans le ravissement. Je l'ai quittée à six heures et j'ai été saluer cette inabordable dame, que j'ai trouvée dans sa chambre, gratouillant, trifouillant, trublionnant parce qu'elle partait le lendemain pour La Pouèze avec Pelote². Du salon venaient des voix mâles en alternance avec une voix de femme. Cette dame m'a dit à voix basse : « C'est la lamate et le lama ; ils sont là depuis trois heures et demie. Vous *ne pouvez pas* ne pas aller les voir. Guille est là aussi. » Au bout d'un moment, je suis allé au salon. Le lama revenait de Londres pour chercher sa femme et son fils. J'ai vu le fils, pâle et grand, avec les yeux de Proust et une voix énorme. Il a six ans. Il adore son père, lui bat les mains et puis les embrasse passionnément, à

cette place de chair douce qui rejoint le pouce et l'index : il s'en remplit la bouche. Le lama joue au père, prend son fils à la taille de ses longues mains et lui parle d'une voix douce et grave, en détournant un peu la tête et en prêtant l'oreille quand le petit lui répond, comme s'il écoutait quelqu'un à travers un mur. Il a trouvé tout de suite le ton qui fait le plus *père* (et non pas du tout grand frère. Ce serait un manque de tact et surtout une méconnaissance de ce que la situation peut lui donner de droits et de possibilités de jeu). Il dose habilement déjà les explications rationalistes qui peuvent éveiller l'intelligence avec les mensonges qu'il faut faire pour se mettre à la portée d'une âme enfantine. Nous étions autour de lui, bouche bée et ce fut une magnifique démonstration. Il a même pris son fils sur les épaules et a tourné gravement dans la pièce. Boudy¹⁰ était là, sautillante, le feu aux joues. Je ne compte pas plus que de la roupie de sansonnet depuis que Guille est revenu. On dirait même qu'elle me garde une rancune secrète d'avoir trompé Guille avec moi pendant son absence. Le petit Maheu s'est approché d'elle et m'a montré du doigt : « C'est ton papa. » Elle a éclaté d'un rire méprisant et elle a dit à haute voix : « Ah non ! Pas celui-là. » Les lamas voulaient m'inviter à dîner mais j'ai prétexté un rendez-vous. En fait je n'avais personne à voir, simplement à écrire à Tania. J'ai tout de même accompagné le lama en taxi jusque chez la couturière de sa femme. C'est là qu'il m'a dit avoir vu, le matin de son départ, à Londres, un petit homme gras à lunettes qui l'attendait : « C'était Nizan. Il m'a dit avec une simplicité parfaite : “Bonjour mon petit camarade, il y a huit ans que je ne t'ai vu.” et m'a parlé comme s'il m'avait quitté d'hier. » Il l'a trouvé semblable à s'y méprendre à ce qu'il était à l'École, simplement de chairs plus flasques, plus affaissées. Il venait à Londres pour faire une enquête sur les grèves et sur le couronnement. Saviez-vous qu'il était rédacteur en chef de *Ce Soir* ? C'est Aragon et Bloch qui sont les directeurs. Il a dit à Maheu, avec un plaisir enfantin et en se frottant les mains : « Je dirige un journal qui tire à deux cent mille exemplaires. » Maheu a été choqué par cette satisfaction un peu éberluée : ça sent son jeune homme. Il

aurait préféré plus de morgue et un air las et blasé. Pour ce qui est du lama lui-même, je ne vous le peindrai pas, je vais faire mieux, je vais transcrire mot à mot un monologue de lui, ça suffira. Il a voulu me ramener en taxi et m'a demandé où il devait me déposer. Je lui ai dit Hôtel Royal-Bretagne. Alors il a prié le chauffeur de s'arrêter à l'angle de la rue de la Gaîté et de l'avenue du Maine. Puis se tournant vers moi : « Nous ferons quelques pas, mon camarade. Je ne prends plus jamais l'air. Sauf le matin, avec le prince de Beaubourg, dans les jardins de son hôtel. » (Je ne certifie pas le nom de Beaubourg car il mange nonchalamment ses mots, tout le jour, comme d'autres font du chewing-gum). « Hé mon petit camarade, ai-je dit, je ne m'y connais pas en princes mais il me semble que tu as de bien belles relations. » Alors lui : « C'est un vrai prince. Sa famille s'est distinguée au treizième siècle pendant les croisades. Ils ont été faits princes au XVII^e siècle. C'est un homme que j'aime beaucoup. Il est un peu gâteaux, mais tellement racé. Je l'aime pour une ressemblance, vois-tu – ce qui est une mauvaise raison – je l'aime parce qu'il ressemble à Fontanges, de Bella. A cette différence près, que j'apprécie fort, qu'il ne me parle pas de chasse ni de chevaux, à quoi je n'entends rien. » C'est tout. Il s'est longuement réjoui, en descendant la rue de la Gaîté, parce que nous demeurions tous si pareils à nous-mêmes et que nos destins s'annonçaient taillés sur mesure : « Ainsi Boivin, m'a-t-il dit, Boivin va mourir d'un cancer à l'anus. Les médecins l'ont condamné. Il vient une fois par semaine à son bureau, il reste debout, s'il s'assied, il s'assied sur une fesse. Il mourra par l'anus et chef de cabinet de Jean Zay : n'est-ce pas un destin pour lui ? » Il en a passé quelques autres en revue : Nizan, etc. Il a conclu « Ah la vie, mon petit camarade, la vie dépasse de loin tous les romans. » Je l'ai quitté alors et je suis allé au Sélect où j'ai écrit de 8 à 11 sans m'arrêter, sauf pour regarder un peu les gens qui étaient plaisants. A 11 heures je suis allé finir ma lettre au Dôme, ce qui m'a mené jusqu'à 1 heure 1/2. Il y avait, à côté de moi, la fureur plaisante d'une putain genre femme de peine qui causait avec un garçon. « Et moi je vous dis que votre fils touchera tout à sa majorité », disait le garçon.

« Ah par exemple, disait-elle, tonitruante mais ébranlée, puisque je vous dis que c'est écrit dans des papiers. J'ai bien dit ce que je voulais. Je mets tout sur sa tête mais je veux qu'il touche la moitié à vingt et un ans et l'autre moitié à vingt-cinq ans. C'est signé, je vous dis. » « Pas de signature qui tienne, a dit le garçon d'un ton compétent. La question est de savoir s'il sera raisonnable. S'il est pas raisonnable il raflera tout. Combien qu'il a de pères votre garçon ? » « Il en a qu'un », a dit la putain. « Et comment qu'il s'appelle ? » « Il s'appelle Monsieur de mon cul », a-t-elle dit avec éclat. Je suis rentré j'ai vu un ivrogne qui engueulait deux agents. « Fous le camp », disaient les agents. « Arrêtez-moi, disait l'ivrogne, mais je suis citoyen et je ne foutrai pas le camp devant des flics. » Alors ils l'ont chassé devant eux à grandes bourrades. Il faisait quelques pas en avant sous la force du coup mais il revenait sur eux, le doigt levé, tantôt amical tantôt menaçant. Ce qu'il y a de charmant dans ce Paris de printemps, c'est la quantité formidable de petits trucs qui s'y passent. On voit des petites histoires partout, surtout vers une heure du matin. Pour clore le récit de cette journée, il faut encore que je vous dise que Toulouse m'a téléphoné à l'hôtel et comme je n'étais pas là elle avait demandé que je la rappelle. J'ai donc téléphoné vers huit heures (après avoir quitté le lama). Elle voulait me voir dès le lendemain mais j'ai dit que je ne serais pas là. Je la vois donc mercredi. Elle n'a rien dit d'autre. Elle a été sévère touchant les Négus et moi je me suis fait petit. J'ai promis d'en apporter mercredi mais je ne peux pas, je n'ai même pas eu assez pour payer mon hôtel de Laon parce que je ne sais pourquoi ça a fait un coup dur de 759 francs. Faites-moi vite envoyer six cents francs par votre mère, elle a oublié, la salope, de me les donner. Voici mes comptes : 600 francs à cette dame – 628 à l'hôtel R. Br. – 600 à Laon en acompte – 150 à Z. encore 20 à Z. 20 à votre sœur soit 2018. Il me reste 80 francs et des sous. J'ai dépensé le reste (200 frs en 4 jours soit 50 frs par jour). J'ai l'âme pure mais je n'ai pas de quoi payer mon abonnement de chemin de fer.

Arrivons au dimanche. Bost est venu me chercher à l'hôtel vers 9 heures 1/2 et nous sommes allés prendre un petit déjeuner à La Coupole. J'ai trouvé en bas une lettre de vous racontant vos maux de ventre, pauvre charmant Castor, et la lettre de Gégé que je vous ai envoyée. Au cas où vous n'auriez pas reçu mes lettres de dimanche, je vous dirai que c'était un appel au secours de six pages et demie : je suis foutue ça va très mal, il n'y a qu'à vous que je peux dire ça, etc. Il n'y avait finalement, dans cette lettre, rien de bien neuf mais ce qui était un peu pénible c'est que *jamais* elle n'a été abîmée au point d'appeler au secours, elle a trop d'orgueil. Je vais lui écrire tout à l'heure et je la verrai vendredi soir. On s'est baladé et dans un petit café j'ai vu Georges Izard, parfaitement chauve, avec sa femme qui est une grande moche. Nous avons feint de ne pas nous voir. Bost était charmant, comme de juste. Il vient ce soir à Laon par le train de 8 h 20. Il restera jusqu'à mercredi. Ensuite, jusqu'à 4 h 1/2, parents. Je passe parce qu'ils étaient semblables à eux-mêmes. Déjeuner (choucroute et dessert) promenade au Bois, thé au Pré Catelan. J'ai dit que j'écrirai l'an prochain un long article sur J. Romains pour l'éreinter. Ma mère m'a dit avec crainte : « Tu t'attaques à bien gros. » Je pense que je lui faisais, à ce moment-là, l'impression d'un roquet qui va aboyer au derrière d'un molosse. A cinq heures moins le quart j'étais dans le Hall de la Salle Pleyel attendant Zuorro (et non au Châtelet – le rendez-vous avait été changé). Il est arrivé tout charmant et m'a expliqué en ces termes sa conduite :

Mon bon Castor en voilà assez pour aujourd'hui. Les doigts me pèlent tant j'ai écrit. Je terminerai demain.

Mon amour, je vous aime tout tendrement et je vous embrasse bien fort. Amusez-vous bien mais soyez prudente.

À SIMONE DE BEAUVOIR

Mercredi

Mon charmant Castor

Il faut l'avouer : je n'ai pas écrit hier. Ce n'était pas à cause du petit Bost, qui était là, mais discret, à son ordinaire, mais à cause du factum qui m'a absorbé tout le jour. Ça marchait bien et pour une fois où ça marchait j'ai pensé qu'il fallait en profiter. Excusez-moi bien, mon doux petit Castor, et considérez que, l'un dans l'autre, j'ai été plutôt correct, parce que j'ai toujours envoyé de très longues lettres et pleines d'histoires amusantes. Je ne le ferai plus. Je vous aime bien fort et je me plais à parler de vous au petit Bost en feignant que vous me terrorisez et que vous êtes une femme d'acier.

Je termine la journée de dimanche. J'ai donc vu le Zuorre à la Salle Pleyel et nous avons été boire chez Francis, place de l'Alma. Il m'a dit qu'il avait les meilleurs sentiments pour nous. « Je ne pense pas, lui ai-je dit, que vous nous haïssiez. Mais je pense que vous avez voulu réformer totalement votre genre de vie et que, forcément, vous deviez laisser tomber aussi les gens que vous voyiez dans votre vie non réformée. » Il m'a dit : « Ce n'est pas exactement cela mais je me suis demandé si le plaisir qu'on prend avec des personnalités si fortes n'était pas stérilisant, parce qu'il se suffit à lui-même et qu'on n'a pas envie d'autre chose. » J'ai dit : « Mon cher Zuorro vous êtes fou ou hypocrite. » Il a ri et il a exposé les choses autrement : « Quand on est dans votre monde, on ne peut plus en sortir. » Finalement c'était ce que je disais. Je lui ai dit : « En acceptant cette idée de monde, il y a des tas de gens qui vivent dans des mondes différents du nôtre, comme Toulouse ou cette dame et avec qui nous avons des rapports charmants. Je pense qu'il faut supprimer entre nous le mélange des mondes et le quotidien. Mais il peut y avoir des rapports de monde à monde, un peu pompeux. » Il m'a dit d'un air satisfait : « Je suis heureux de voir que vous le prenez ainsi et je pense comme vous que les rapports sont possibles. » Ce qui veut dire, débarrassé de tout alexandrinisme, qu'il veut nous voir moins souvent, ne pas être plongé dans nos histoires mais qu'il n'a jamais voulu – ou a cessé

présentement de vouloir – une rupture totale. Il était beau et plein de santé, avec un peu de rose aux joues sous le hâle (qui disparaît lentement). Il portait toujours cette cravate ornée de pintades, qui n'est pas du meilleur goût. Il n'avait guère d'histoires. Il veut apprendre douze rôles à présent et, naturellement, cela repousse au mois d'octobre le moment où il affrontera Rouché¹¹. Il habite Kremlin-Bicêtre avec sa sœur et son beau-frère qui est tout à fait fou. Le troisième jour de leur voyage à Paris, il les a emmenés à *Jules César*, est allé dans la loge de Dullin pour solliciter la faveur de les présenter – et des places gratuites : « Ce n'est pas, a-t-il dit, que nous ne puissions les prendre nous-mêmes, mais ma sœur et mon beau-frère seraient très sensibles à cet acte amical. » Il m'a demandé s'il avait exagéré. J'ai naturellement dit que non, mais je m'excuserai ce soir auprès de Toulouse. Z. à qui j'ai raconté la chose le soir même a bondi d'indignation : « Je trouve que ça fait métèque », a-t-elle dit. Je suis resté peu de temps avec le Zuorre, nous nous sommes fait balader en taxi par tout Paris pour chercher une pharmacie ouverte parce qu'il cherchait un calmant pour son beau-frère. Comme c'était un genre de stupéfiant, on le lui a refusé partout. Alors il est rentré à l'Hôtel des Écoles, pour voler du papier à en-tête de médecin (un médecin marron qui est client de l'hôtel) et pour faire lui-même une ordonnance. Je l'ai laissé rue Vavin et je suis allé au Sélect, grouillant de monde, pour attendre Z. La clientèle du Sélect est renouvelée, comme celle du Dôme, par le printemps et l'Exposition. Ce sont des Américains, genre de ceux d'Hemingway, belles filles, gens riches, qui se mettent de préférence au bar. A la terrasse, il y avait les péquenots du dimanche. Z. est arrivée en retard, mais charmante sur fond sombre. Elle m'a accompagné à la gare. Finalement elle n'a pas pu se résoudre à quitter son cher hôtel du Théâtre. Ils ont fait seulement, Bost et elle, de timides représentations à la bonne femme, qui les a sévèrement tancés : « Des fois que ce serait vous qui les auriez amenées, les punaises. » Satisfaite elle a décidé de partir lundi pour Laigle et de revenir vite – à l'hôtel du

Théâtre. Nous avons fait une plaisante promenade en taxi jusqu'à la gare du Nord et nous nous sommes quittés en agitant les mouchoirs. Voilà pour Paris.

Sur Laon il y a peu à dire. Trois choses, cependant.

1° Une invasion de hannetons. C'est répugnant. Ces énormes imbéciles fermentent et marinent sous terre pendant cinq ans. La cinquième année ils se ruent dans les airs par milliers. Mais ils ne savent pas voler, se tapent partout, s'assomment et crèvent. Ça fait con et répugnant : c'est la Nature, il n'y a pas de doute. Et c'est le Printemps. Lundi soir ils grouillaient partout, dans nos chambres et dans les rues autour des réverbères. On ne pouvait pas passer sous les becs de gaz, parce qu'ils se brûlaient les ailes à la lumière, tombaient et vous atterrissaient en pleine figure. Le petit Bost en avait une peur affreuse. Il sautait de côté en criant. Il a pris un chien pour un hanneton. Pour moi, rentré dans ma chambre, j'ai posé mon imperméable sur une chaise et il a glissé pendant que j'avais le dos tourné. J'ai cru que c'était un hanneton formidable et buté et j'ai failli crier. Hier et aujourd'hui, les mêmes hannetons, le ventre en l'air et les pattes raides, jonchent les rues, crevés. On marche dessus et ça fait « crrr ». Il leur a suffi d'un jour pour se bousiller jusqu'au dernier. Nous voilà tranquilles pour cinq ans.

2° La présence discrète du petit Bost. Il a mis une annonce dans *Paris-Soir* ainsi rédigée : « Jeune homme ss. conn. spec. présent. bien accept. n'importe qu. empl. Écrire J. Bost 11 rue de l'Abbaye. »

Il espère attirer par là les rombières. Il m'a emmerdé toute la journée de hier en achetant *Paris-Midi* et toutes les éditions de *Paris-Soir* et pour finir le *Paris-Soir de* la veille. Son annonce n'avait pas encore paru. Je lui ai conseillé d'en mettre plutôt dans la *Vie Parisienne*. Actuellement il est doux et rasséréné. Les trois filles de ma classe se poussent du coude et éclatent de rire quand elles le rencontrent.

3° Une petite conspiration contre moi au Lycée. Un vieil ignoble nommé Neveux et qui possède la plus laide épouse d'Europe, une calamiteuse, est venu

m'en aviser hier matin. Il obéissait à des mobiles obscurs où ne figurait certes pas la sympathie pour moi. Toujours est-il qu'un certain Jollivet, professeur de sixième et « chef d'une bande, Monsieur », trouve mauvais que je n'assiste pas aux réunions de tableau d'honneur. Ils étaient une dizaine, paraît-il, à la dernière réunion, celle de mars, à dire, devant le proviseur : « Mais est-ce qu'il y a un professeur de philosophie ? » « Est-ce qu'il existe vraiment ? » « On ne le voit jamais », etc., se renvoyant la balle. Je l'ignorais, naturellement. Hier c'était la réunion de tableau d'honneur pour avril et on devait en outre procéder à l'élection du professeur qui représenterait le corps enseignant pour le Cinquantenaire du Lycée et ferait un discours au ministre (autre aspect de la question : c'est Boivin, ancien professeur à Laon et chef de cabinet de Jean Zay qui organise la visite du ministre et qui, sans doute, l'a décidé à venir, pour épater les copains). Or, ce que le vieil ignoble, tout plein de râlisme et d'humiliation secrète (pour des motifs que j'ignore) m'a révélé, c'est que Jollivet et sa bande avaient décidé de voter tous pour moi (ils sont la majorité) pour m'emmerder, m'obliger à être présent au Cinquantenaire et me faire faire un discours à Zay. Il y avait encore une autre raison à leur choix, c'est que la gauche universitaire avait son candidat, un certain Laigle, professeur de lettres en 1^{re}. Bref, j'ai été à la réunion de tableau d'honneur, dûment prévenu, j'ai aidé le secrétaire du proviseur à dépouiller les votes et je les ai truqués. Il y avait onze voix pour moi, onze voix pour Laigle. J'en ai marqué 13 à Laigle et 9 à moi. C'est Laigle qui fera le discours. Après quoi je suis parti dignement. Je compte d'ailleurs, un de ces jours, coincer ce Jollivet entre deux portes et menacer de lui botter le cul. Mais tous les intestins du Lycée de Laon m'ont été révélés d'un seul coup.

Mon charmant Castor, je m'arrête là, car je vais déjeuner. Vous aurez demain une belle longue lettre sur ma soirée avec Toulouse. Je vous aime.

N'inquiétez pas votre mère pour les 600 francs. Elle les a envoyés à Laon.

À SIMONE DE BEAUVOIR

Laon

Mon cher amour

Voici d'abord une nouvelle qui vous fera sans doute plaisir : le factum est pris et j'aurai un contrat. Voici la lettre que j'ai reçue ce matin :

« Mon cher Sartre

« J'ai fini *Melancholia*. Depuis la page 130 et quelques (quand on entre dans l'action) je trouve cela épatant, génial. Je vais donc conseiller de le prendre, et j'espère qu'on le prendra finalement. Mais si tu en gardes si peu que ce soit la possibilité (de le retravailler) tâche de l'élaguer un peu : j'ai l'impression que, plus rapide, il serait inattaquable. Quant à moi je sens sa vérité comme si le livre m'était adressé.

« Brice Parain

« *P.-S. : Après conférence on décide donc de le prendre. Je te ferai un contrat. »*

J'ai trouvé la lettre ce matin à l'hôtel et c'est le cœur joyeux cette fois que j'ai été chez de Roulet. Mais n'anticipons pas : d'abord j'ai pris le train hier soir avec le petit Bost – le train de sept heures puisque je n'avais nul Castor pour être un peu impatient de mon arrivée. Le petit Bost a naturellement perdu dans le train sa belle nouvelle toute neuve qu'il a la fâcheuse manie d'envelopper de vieux journaux. Du coup, farouchement décidé à la récrire, il veut s'acheter un honorable book. Nous nous sommes un peu baladés sur le Bd Rochechouart et j'ai été acheter des Négus pour Dullin en haut de la rue des Martyrs. Puis je suis monté chez Toulouse. Elle était partie laissant un mot au crayon rouge que sa bonne m'a remis : « Mon cher Sartres (sic) je suis obligée d'aller à *Numance*.

Viens me rejoindre au théâtre Antoine à l'entracte. J'aurai une place pour toi. » J'y suis allé à pied, à travers un Paris sombre et frais, peuplé de bien étranges personnes dont chacune était une petite histoire à soi seule. Mais il faudrait douze lettres pour vous parler de tous ces gens et je pense avec regret que tous leurs aspects nocturnes vont être perdus. J'ai trouvé une Toulouse étrange, abrutie et sinistre sous un canotier de paille noire à fleurs. Elle portait un tailleur largement ouvert sur un corsage en tissu imprimé avec des motifs Marie Laurencin. C'était ça la surprise, car lorsqu'on regardait le corsage avec attention on voyait qu'il y avait un peu partout des têtes d'enfants sages qui surgissaient sous le regard comme des images de devinette. Elle m'a dit : « Tu comprends, c'est ce qui m'a séduit. Je suis très contente parce que je pense que beaucoup de personnes ne s'en apercevront pas d'abord, puis un jour, parlant avec moi et l'œil vaguement fixé sur mon corsage s'interrompront soudain et diront : “Mais c'est une tête !” » Je l'ai suivie en rechignant à l'intérieur du Théâtre Antoine. C'était plein : c'était la dernière et c'était rempli de « personnalités » qui n'avaient pu venir à la première. Il y avait Simone, Genica, etc. Vous parlerais-je de *Numance* ? C'était raté. En un mot ce Barrault veut donner au théâtre un langage propre, un langage par gestes et attitudes et il cherche à faire prédominer la plastique et la pantomime sur la récitation du texte. En même temps, inspiré par l'art japonais et chinois, il donne une importance essentielle aux gestes symboliques. Vous vous rappelez ces mains qui frappent le Christ dans la cellule d'un moine de San Marco, comme si la personnalité des bourreaux n'importait pas et que seul *l'acte de frapper* avait de l'importance. Il y a une foule d'indications de ce genre dans *Numance*. Par exemple pour indiquer que deux Numantins qui ont franchi les remparts de la ville, courent la nuit, vers le camp des Romains endormis, on les fait courir sur place, sur le devant de la scène. Et pour indiquer qu'ils atteignent enfin le camp romain, ce sont les Romains qu'on fait venir vers eux, entendez les corps en sommeil des Romains qui sortent des coulisses, nus, couchés et roulant sur eux-mêmes. Seulement la pantomime

schématique frise souvent le ridicule. La plastique et les mouvements recherchent le beau en se foutant complètement de l'action, il y a abondance de personnages symboliques (la peste, la maladie, le Dieu Mars, etc.) qui emmerdent. Jean-Louis B. est maigre et souple avec un bon petit estomac rond (plus gros que le mien) – un visage d'instituteur moderniste, sorti de Saint-Cloud. Les acteurs jouent comme des cochons. Autre exemple de symbolisme ridicule : tous les Numantins ont un assez beau costume, simple et sobre, mais il y a deux Numantins qui représentent la jeunesse amoureuse (un jeune homme et une jeune fille) et on a cru bon de leur donner à chacun un costume éclatant qui tranche sur ceux des autres et qui signifie la Jeunesse et l'Amour. L'amoureux porte un maillot blanc de moniteur de Joinville et l'amoureuse est vêtue de tulles et de soie comme une princesse de féerie. Le décor est très laid.

Nous sommes revenus à pied au Ballon d'Alsace. C'est surtout moi qui parlais. Toulouse était toujours assez sombre. Elle m'a enfin avoué que ce qui l'embêtait c'était la pensée que Dullin allait divorcer l'an prochain et qu'elle pensait que ce serait l'occasion pour elle d'une foule de tuiles. Elle craint qu'on ne lui reproche dans les milieux qu'ils fréquentent d'avoir été la cause et l'agent de ce divorce. Elle a téléphoné à Dullin et il est venu nous rejoindre avec le cousin vague qui le suit partout. Ils ont repris *Atlas Hôtel* et il venait de terminer la seconde représentation. On a parlé un moment de *Numance*, il nous écoutait, tassé sur sa chaise et l'air sournois : il aimait bien *Numance* – mais il ne détestait pas que nous éreintions un peu Barrault, une fois son attitude d'esprit large – et de grand homme qui aide les jeunes – nettement marquée. Puis ils ont parlé de leurs petites affaires et je les ai quittés. Toulouse n'ira sans doute pas en Grèce avec nous parce que *Plutus* sortira sans doute en septembre et qu'on répétera en août.

J'ai bien mais peu dormi. À neuf heures je descendais, je trouvais cette lettre et j'allais m'en réjouir à La Coupole devant un café-tasse et un croissant. Je me sens plus sympathique dans cette sorte de bonheur que dans ceux qui me viennent

des bontés d'une bonne dame. Je ne suis pas muflé mais je me sens poétique et je pense à moi avec agrément. J'ai été voir de Roulet. Rien à dire. Ou plutôt si, il y aurait de petites anecdotes à raconter sur la petite Oranaise et à nous entretenir sur son cas, qui confirme de plus en plus nos idées sur ce genre de vierges. Mais je pense que cela, comme d'ailleurs un récit détaillé de *Numance* peut se réserver pour votre retour. A midi j'ai rejoint Gégé au Dôme. Je craignais du sinistre, ou une affectation de gaieté plus sinistre encore. Elle a été bien : elle n'a rien nié, a reconnu qu'elle restait triste mais a dit qu'elle était plutôt gaie aujourd'hui parce qu'elle n'y pensait pas. Nous avons fait une charmante promenade sur les quais et dans le quartier Saint-Antoine, tout autour de la rue des Rosiers (sans trouver la rue des Rosiers). J'aime assez une balade dans Paris avec elle, elle regarde bien tout et sent assez bien. On a vu une multitude d'objets charmants (rues, boutiques et gens) mais il faudrait quinze pages pour les décrire : rayé du programme. À quatre heures je l'ai emmenée manger chez « Dominique ». La salle était tout obscure et la rue, à travers la vitre, avait l'air bleue. La patronne, digne, belle et abondante était assise en blouse à un tabouret de bar. Un garçon debout devant un coin du bar, dans le fond, remuait une cuiller dans une tasse de café. Presque pas de clients, sauf une étrangère, genre poupée nerveuse, de celles qui savent dire Papa et fermer les yeux quand on les met sur le dos, avec son mâle. Gégé avait son beau petit tailleur neuf et pour la première fois elle était fardée parce que sa mine était, sinon, terreuse. Elle était très plaisante.

Je suis remonté avec elle dans ma chambre pour prendre un costume à faire dégraisser (hypocrite petit homme, dira le bon Castor. Bon Castor j'étais pur, j'en fais le serment) et alors « Je t'ai été fidèle à ma manière, Cynara ». Comme ça, parce que ça se trouvait, parce que ça se devait. Je l'ai embrassée sur la joue, elle m'a embrassé sur la bouche. Je lui ai ôté son corsage, elle a ôté sa robe et son pantalon. J'ai couché avec elle. Elle m'a dit qu'elle m'aimait et je n'en ai rien cru. Je lui ai dit que je l'aimais bien et elle l'a cru. Elle m'a dit : « J'ai eu presque du plaisir. » Alors je lui ai fait cadeau d'un exemplaire d'*Erostrate* pour la remercier.

Nous sommes redescendus, elle avait pour moi les petites attentions d'une femme heureuse. Je l'ai remise entre les mains de son mari, j'ai été boire un verre au Sélect, j'ai pris le train. Dans le train j'ai lu un livre sur les théories allemandes de la Valeur (Miller, Freyenfels, Scheler, Hartmann, etc.) con mais avec quelques renseignements. Je l'avais pris chez de Roulet.

Et voilà, mon doux petit Castor. J'ai trouvé des masses de lettres de vous à Paris, vous avez l'air si heureuse que je m'en suis attendri aux larmes. J'aime tant vos petites activités de personne seule, vous baladant, lisant et buvant parfois votre petit quart de vin. Je vous aime. J'ai grand-hâte de vous revoir. – Mais je n'ai pas du tout oublié votre cher visage. Serez-vous bien grasse ?

À SIMONE DE BEAUVOIR

[Mai]

Mon charmant Castor

Voici deux lettres en une. Ça c'est la lettre de dimanche, l'autre c'était celle de samedi. Il est sept heures du soir, je suis à la Closerie des Lilas. Portes et fenêtres sont ouvertes, les gens fourmillent sur la terrasse mais au-dedans il n'y a presque personne que moi et d'autres écrivassiers. Je vous aime bien fort et vous me manquez ferme, j'ai bien hâte d'être à vendredi. Nous aurons bien des choses à nous dire, je prendrai votre gros bras et nous nous baladerons, tout devisant pendant le jour entier. Est-ce bien fait ? Vous aurez des paysages à décrire et j'écouterai vos descriptions, en vous embrassant un petit peu pour me distraire. Et nous commenterons en personnes avisées et pleines d'expérience tous les événements de cette quinzaine. Je m'en réjouis bien fort. Aujourd'hui je me suis senti veuf. Mes parents m'ont laissé à cinq heures, il était trop tard pour

travailler (il fallait que j'écrive à Paulhan, à Parain, à Denoël et Steele), j'ai erré en âme de peine, mangeant des petits pains au chocolat.

Hier soir je suis arrivé chez de Roulet par pluie et tonnerre. J'ai trouvé un nid, avec des éclairages douillets et de savantes pénombres. Poupette était à la cuisine, joviale et affairée, Lionel m'a ouvert en bras de chemise. Il a soigneusement extirpé d'un panier un château-laroze 1905, il a mis quelques disques et la conversation s'est un peu traînée. Poupette, les joues rouges et le tablier bleu sur le ventre, a apporté des croque-monsieur. « Mettez-vous à table sans moi », a-t-elle dit. Je me suis assis sur le divan vert, je me sentais tout petit, bien au-dessous du niveau de la table, de celui des hommes normaux. Poupette a servi ensuite des tournedos béarnaise et s'est assise à mes côtés. Alors de Roulet qui avait revu Sonia (celle pour qui Sylvère avait plaqué M^{me} de Coninck) m'a raconté la version Sonia de cette vieille histoire. Je vous dis tout de suite qui est Sonia, car je l'ai aperçue le soir à Montparnasse. C'est cette assez belle fille aux cheveux longs et crépelés qui lui tombent sur les épaules et que nous aurions volontiers prise pour une Algérienne. Bref voici ce qu'elle prétend : M^{me} de Coninck et Sylvère, six mois après leur mariage, ont fait sa connaissance à Montparnasse. Elle a vivement plu à Sylvère. Elle-même, toute innocence, ne s'est aperçue de rien. « Étiez-vous vierge ? » demanda de Roulet. « Ça, lui a répondu Sonia, je ne puis vous le dire. » Sonia est partie pour la Suisse et le couple Sylvère est allé habiter à Chamonix. Mais le souvenir de Sonia torturait toujours Sylvère. Alors, cornélienne, M^{me} de Coninck a invité Sonia à Chamonix. Sonia est venue, ignorant ce qu'on attendait d'elle. Alors, pendant trois mois, et au moyen d'allusions de plus en plus précises, M^{me} de Coninck lui a expliqué le rôle qu'elle allait avoir à jouer. Sonia a refusé. Alors, un jour, sous je ne sais plus quel prétexte, les trois ont été coucher à l'hôtel, dans la même chambre. Ils se sont déshabillés les uns devant les autres et, quand ils ont été au lit, M^{me} de Coninck a fait à Sonia les caresses les plus précises puis, la jugeant suffisamment excitée, elle l'a poussée vers Sylvère. Mais cette nuit-là encore Sonia a résisté. Enfin au

bout de trois mois l'acte s'est accompli et même si bien accompli que quelque temps plus tard M^{me} de Coninck complètement abandonnée par Sylvère et désespérée est partie pour Paris en laissant à Sylvère Jacqueline et de Roulet. Sonia prétend que Jacqueline de Roulet voulait coucher avec elle et se montrait tout le temps nue sous les prétextes les plus divers, que Sylvère était un peu amoureux de Jacqueline et Jacqueline pas mal amoureuse de Sylvère. Ce serait la raison de sa haine farouche pour M^{me} de Coninck. Toute cette histoire est jolie mais elle me paraît un tissu de mensonges. Après le dîner, il m'a tendu une *Semaine à Paris*. Il voulait aller avec moi au dancing, au spectacle ou même au bordel. Bref « sortir ». Mais moi qui n'avais plus que 35 francs en poche j'ai hésité et proposé un bock à la terrasse du Sélect. Mon avis l'a emporté. Poupette nous a quittés et nous sommes allés finir la soirée à Montparnasse. Je vous en dirai deux mots demain.

Je vous embrasse, mon cher amour, je vous serre tout fort dans mes bras.

À SIMONE DE BEAUVOIR

Dimanche 11 heures

Mon charmant Castor

Je voulais vous écrire hier soir après la visite au ménage. Mais, de Roulet m'ayant relâché à une heure et demie, j'ai pensé qu'il serait aussi bien de vous écrire ce matin et que ma lettre y gagnerait sans doute en lucidité. Sur ce dernier point, je crois que je me suis trompé. Je me sens un peu abruti mais béat. Le temps est gris mais s'éclaire. Je suis à La Coupole, naturellement. Il y a plein de vraies jeunes filles dans la salle parce que c'est Première Communion. Elles accompagnent des petites filles emmitouflées de mousseline blanche et je pense qu'elles portent les robes qui leur ont servi quand elles étaient demoiselles

d'honneur l'an passé. Qu'en pensez-vous ? Elles sont quatre, surtout, riantes et joyeuses qui font la navette d'une table à la terrasse aux lavabos. Toutes ensemble. Et quand des jeunes filles sont ensemble ça se laisse remarquer. Ça fait printanier et sournois, le printemps des bourgeons et des hannetons et des larves avec un je ne sais quoi de martial en plus qui fait songer aux grandes manœuvres. En voilà d'autres, qui viennent d'arriver avec une vieille dame mais sans communiant. Celles-là sont pareilles aux autres mais, en outre, elles ont le sang un peu pourri, alors elles bourgeonnent. De quoi rire. Une fois de plus, mon charmant Castor, vous m'empêcherez d'aller me faire couper les cheveux : d'ordinaire c'est par votre présence, aujourd'hui c'est par votre absence, par la lettre que je vous écris. Ma famille va me décoller les oreilles, d'autant que je crois bien que ma mère m'avait donné vingt francs, l'autre dimanche, pour être sûre que j'irai chez le coiffeur. Venons aux faits.

Vendredi soir, donc, tout plein de bâillements et l'esprit ennuagé, je suis allé me coucher vers onze heures en titubant un peu. Ressemblerais-je à présent à ce gérant que je voyais à Guillaume Tell et qui s'endormait dès qu'il était seul ? Les gens me mangent, bon Castor. J'ai dormi, non sans avoir lu une lettre de vous qui me racontait votre promenade à la Sainte-Baume. Vous êtes un si béat Castor qu'on se réjouit rien qu'à voir la façon dont vous tracez vos lignes, en montant vers le coin de la page. Ce sont des lettres un peu trop pleines de nature, à mon goût, mais comme c'est vous qui voyez cette nature tout m'intéresse et je continue consciencieusement mes exercices à la Loyola. Je me suis endormi, de ce fait, entouré d'une masse de pins maritimes avec un ciel d'un bleu rutilant au-dessus de ma tête. Je me suis réveillé vers neuf heures, sous un ciel lymphatique et plein d'humeurs. Je me suis levé, j'ai un peu travaillé à La Coupole et je suis allé voir de Roulet (il profite de votre absence pour se faire donner des heures supplémentaires). Il se réjouissait d'une histoire sur Sylvère, Sonia et M^{me} de Coninck qu'il voulait me raconter le soir, au dîner. Il la tenait en réserve et se permettait seulement d'y faire des allusions gourmandes. Il

n'avait guère travaillé. Le printemps le fatigue. Il parle à présent de « son état ». « Dans mon état », dit-il. Il m'a contraint par ses questions à distinguer entre sens, signification, essence. Mais je ne suis pas trop mécontent de l'avoir fait, c'est commode. Le sens c'est ce qu'on appréhende directement sur l'objet : par exemple ce qui se donne immédiatement d'un masque japonais accroché à une tenture grise. C'est également le thème d'unité fonctionnelle qui fait l'individualité de la chose. La signification est saisie et souvent construite par l'intelligence : c'est ce qui renvoie à autre chose – aux couches physiques, historiques et sociales. Par exemple : la signification du masque c'est d'être japonais, d'une certaine époque et d'un certain style, de correspondre à des besoins et à des goûts esthétiques japonais, de dériver sans doute de certaines croyances religieuses, de certaines habitudes théâtrales. L'essence c'est la structure du masque, ce sans quoi il ne serait plus masque et, sans doute, une totalité qui fond en elle sens et signification et d'autres facteurs. Il faut distinguer essence individuelle et essence générale. Mais tous les objets n'ont pas d'essence individuelle. Il faudrait maintenant étudier le rapport de ces différents termes et leurs liaisons. Si je vous ai emmerdée, je m'excuse.

En quittant de Roulet je suis allé, par l'autobus sagement, retrouver Zuorro à La Coupole. Il y était. Fort aimable. Il s'est réjoui cette fois quand je lui ai dit que le factum était pris. Mais il était gênant, naturellement, parce que je sentais qu'il m'épiait pour voir si j'étais devenu vain. Il en a convenu de bonne grâce mais a ajouté qu'il n'avait pas l'impression que je fusse trop puant. Maintenant, qu'a-t-il pensé ? C'est une autre affaire. D'humeur gaie, l'autre jour, il a téléphoné à M^{lle} Gruber, la gouvernante de M^{me} Fourestier. Il comptait sur la chance pour lui fournir une occasion de badinage. Il a demandé d'une voix de femme à parler à M^{me} Fourestier. « C'est vous, M^{me} Djannel ? » a demandé M^{lle} Gruber. « Oui », a dit Zuorro. « C'est curieux, je ne reconnais pas votre voix... » C'est sur ces éléments que Zuorro a brodé : « Hélas, ma pauvre M^{lle} Gruber, je sais bien que ma voix change. C'est un désastre épouvantable et c'est pour cela

que je voudrais voir M^{me} Fourestier. Je me suis fait piquer aux hormones pendant mon voyage en Suisse. C'étaient des hormones masculines et vous voyez : voilà ma voix qui descend, je ne peux plus me tenir au registre que M^{me} Fourestier m'a imposé. » « Mais quoi, mais quoi ? disait M^{lle} Gruber. Ce n'est pas vrai, M^{me} Djannel, ce n'est pas possible. » Alors Zuorro, d'un ton senti : « Hélas, M^{lle} Gruber, *il n'y a pas que ma voix* qui ait changé. » Du coup M^{lle} Gruber transie demande naïvement : « Oh Madame Djannel ! Ce n'est pas vous qui téléphonez ! » « C'est moi, mais oui, c'est moi. » « Je ne peux pas le croire. » « Eh bien, téléphonez chez moi dans cinq minutes et vous verrez bien, j'y serai et je vous répéterai ce que je viens de vous dire. » Il raccroche, téléphone à Djannel qui était couchée. « Il faut qu'elle vienne immédiatement à l'appareil, c'est urgent. De la part de M^{me} Fourestier. » Arrive Djannel : « M^{me} Djannel, c'est Emma, la bonne de M^{me} Fourestier. Il nous arrive un malheur épouvantable, M^{lle} Gruber est devenue folle et c'est vous le centre de sa folie. Elle vous croit un personnage double, homme et femme. Elle va vous téléphoner. » « Mon Dieu ! dit Djannel. Voulez-vous que je vienne ? » « Non, non c'est inutile, soyez seulement très douce avec elle si elle téléphone. » Zuorro dit encore : « Excusez-moi d'avoir forcé la consigne. Vous étiez fatiguée, je crois. » « Ce n'est rien, dit Djannel. Je suis étendue, je me repose. Mais c'est pour des raisons *très normales*, Emma. » Zuorro raccroche et redemande M^{lle} Gruber. « Eh bien vous ne m'avez pas téléphoné. » « Si, je viens de téléphoner, dit M^{lle} Gruber, d'un ton ferme, et on m'a dit que M^{me} Djannel ne voulait pas venir au téléphone, qu'elle était couchée. Ce n'est pas vous M^{me} Djannel. » « Ne dites pas de sottises, ma bonne Gruber, je suis M^{me} Djannel. » « Eh bien, si vous l'êtes, dites-moi quel était votre dernier concert. » « Voyons, à quoi riment ces questions ? Vous savez bien que j'ai chanté en avril à Amsterdam », dit Zuorro qui avait vu une lettre de Djannel chez M^{me} Fourestier. « Dites-moi aussi, dit Gruber ébranlée, pourquoi vous étiez couchée quand j'ai téléphoné. Je verrai si vous mentez parce que votre bonne m'a expliqué. » « Eh bien, ma bonne Gruber, vous me gênez. Vous savez

bien que je suis indisposée. » « Alors c'est vous, M^{me} Djannel, s'exclame Gruber convaincue et désespérée, mais alors c'est un affreux malheur. Et M^{me} Fourestier qui n'est pas là ! Je lui dirai tout quand elle rentrera, etc. » Finalement il y a dû avoir le lendemain échange de coups de téléphone et quiproquos parce que Djannel a dîné chez M^{me} Fourestier, ce qu'elle ne fait jamais. Deux jours plus tard Zuorro téléphone à M^{lle} Gruber en prenant une voix de femme. « Allô, dit M^{lle} Gruber, c'est vous M^{me} Mahé ? » « Oui c'est moi, dit Zuorro, je voudrais savoir quand je prends ma prochaine leçon, etc. » Au bout d'un moment, il demande : « Mais, dites-moi, quels sont ces bruits qui courent sur Djannel ? » « Ce n'est rien, dit sèchement Gruber, c'est une mauvaise plaisanterie qui nous a donné bien de l'ennui. » C'est tout pour l'instant. Zuorro croit un peu qu'on le soupçonne, parce que M^{me} Fourestier ne lui a pas soufflé mot de l'histoire, alors que, d'ordinaire, elle lui raconte tous les potins. Voici maintenant la version de Zuorro de sa rupture avec Palle¹². Il lui aurait dit un jour, sans avis préalable : « Tu m'as été précieux pendant deux mois, quand je traversais un moment pénible ; mais il ne faut pas t'imaginer que ça va continuer. Je ne veux plus te voir. » Le petit Palle a blêmi de colère et, avec un rictus que Zuorro m'a complaisamment imité : « Eh bien, vous en chercherez un autre ! » et il est parti. « Je ne pouvais pas supporter de l'emmener aux sports d'hiver. Avec son terrible caractère rectificatif, il m'aurait voulu rectifier ma position de chasse-neige au bout de vingt-quatre heures. » Je trouve cette version nettement insuffisante. Elle n'explique pas pourquoi Zuorro m'a téléphoné d'urgence deux jours avant les vacances pour empêcher que je prête mes skis à Palle. S'il a vraiment secoué le petit Palle comme la poussière de ses souliers, il n'avait pas de raison de se venger de lui ensuite. Il m'a menacé des pires sanctions si je répandais le bruit qu'il était pédéraste. « Mais, lui ai-je dit, vous allez entrer dans un milieu où c'est plutôt bien vu. » « Ça m'est égal, je ne veux pas qu'on dise que je suis pédéraste. D'ailleurs je ne *suis* pas pédéraste. Je vous avais dit, l'an dernier, que je voulais faire quelques expériences pédérastiques. Eh bien je les ai faites et elles n'ont pas

réussi ; c'est réglé. » « Eh bien, lui ai-je dit fort spirituellement, retournez-vous vers les femmes. » Il m'a dit aussi : « Vous croyez que je vous hais et c'est le Castor qui vous monte la tête. » Vous voyez la source : cette dame – Guille, Guille – Zuorro. J'ai dit que je pensais qu'il m'avait haï et que vous n'aviez rien à voir là-dedans. Il a nié, alors je lui ai répété un de ses propos : « Il faudrait ôter l'hypophyse à Sartre et mettre ces deux pauvres filles dans un asile. » Il a été un peu sonné et n'a rien dit pendant un moment, puis, relevant la tête : « Oui, mais *on* me disait, pendant ce temps-là : “Ne trouves-tu pas que Sartre, depuis une quinzaine, devient complètement gâteux ?” » J'ai ri sans répondre : d'ordinaire ses perfidies sont plus fines. Alors il a conclu : « Ces furies verbales sont sans importance. » Nous sommes montés chez lui, il a chanté un peu, d'une voix vraiment superbe, puis, pour que je puisse comparer, il m'a fait entendre un disque de Tita Rufo. Je l'ai quitté vers cinq heures et demie et j'ai été travailler au Dôme. Le petit Bost est venu me saluer un instant. Il avait reçu une lettre de Z., tendre et un peu triste qui ne dit rien. « Moi, je regrette de ne pas te voir », écrit-elle. Elle dit qu'elle s'ennuie déjà à Laigle. Rien sur sa sœur. Armand nous a salués en passant. Il était tombé d'un petit toit la veille « en faisant un casse » (« vol avec effraction », disait-il avec une fierté naïve) et il en était encore tout abruti. Il avait craché le sang. Bost est parti pour Le Havre, il y restera trois jours. Pour moi j'ai travaillé le passage où les statues se mettent à voler. Il est difficile mais ça ira. Ça n'y est pas encore. Ce sera fini à votre retour. Ensuite de quoi j'ai pris le 91 sous une pluie battante avec éclairs et tonnerre et je suis allé chez Lionel.

Mon amour, j'arrête là car il faut que j'aille en famille. J'écrirai une autre lettre ce soir. Je vous aime, je vous attends avec impatience.

À SIMONE DE BEAUVOIR

Mon charmant Castor

J'ai reçu deux bien plaisantes lettres de vous ce matin. A la réflexion c'était la même, continuée à quelques heures de distance. Je déplore que vous vous en teniez aux 49 kilos. Vous ne serez pas un morceau de roi, mais tant pis, on vous fera fête quand même parce qu'on a bien fort envie de vous revoir. Je ne dois plus être fait pour la vie de garçon. C'est bien de vous écrire toutes mes petites histoires mais je voudrais vous les raconter en vous soufflant ma fumée de pipe dans la figure et voir l'effet qu'elles font sur votre chère petite gueule. Castor, mon bon Castor, je vous aime bien fort. Si maigre soyez-vous, on pourra bien tout de même vous accrocher par quelque chose, une épaule ou un bras et ça sera mieux que le précieux petit fantôme de Castor qui se balade tout le temps avec moi sans trop me tenir compagnie. Vous m'avez donné si intelligemment vos adresses qu'il faut que j'envoie cette lettre-ci à Marseille où vous la trouverez jeudi avec la lettre de demain. Je pense qu'il est inutile d'écrire après-demain mais je laisserai jeudi un petit mot pour vous à l'Hôtel Royal-Bretagne, dans la case du 65, afin que vous le trouviez vendredi en arrivant et qu'il vous souhaite la bienvenue.

Samedi soir, donc, j'étais avec de Roulet au Sélect, à la terrasse, parce que la pluie n'avait pas rafraîchi l'air. Puis, je me suis couché et j'ai été voir ma famille. Peu de choses à dire : nous sommes allés voir *Love is news* qui est un peu gros mais assez plaisant. Loretta Young est bien jolie. Le jeune premier est sans grande saveur. A cinq heures je les ai quittés, je suis rentré me changer et j'ai été vous écrire à la Closerie des Lilas. Il faisait un temps divin. J'ai aussi écrit à Paulhan, à Brice Parain, à Denoël et Steele. Puis je suis descendu à petits pas jusqu'à la Seine où j'ai pris un taxi. Retour par le train de huit heures 20 en lisant des romans policiers que j'avais volés – oui bon Castor, volés faute d'argent à la devanture d'un libraire. Aujourd'hui presque rien : cours ; le proviseur m'a appelé pour me montrer ma note d'inspection, louangeuse sans réserve et qui se termine par ces mots : « D'ores et déjà M. Sartre se classe parmi les bons

candidats à une chaire parisienne. » Il m'a félicité, il avait l'air de croire que c'est fait.

J'ai travaillé, un peu écrit à Tania quoique je n'aie pas reçu de lettre d'elle, parce que si je trouve un mot mercredi je n'aurai pas une minute d'ici dimanche ou lundi pour lui répondre (vous serez là, mon charmant Castor). *La Chambre* est à peu près finie.

Ce soir télégramme de Toulouse : « Prépare documents *Kaptain Kopnick* pour mercredi soir consacrerons soirée. » Soit. Entre nous, je m'en passerais bien. Je comptais prendre le train de 6 h 45 et arriver directement chez elle. Il faudra que je prenne celui de cinq heures qui est plus long et que je m'appuie 25 minutes de métro pour aller chercher le bouquin. Par ailleurs je ne sais absolument pas où il est, il faudra que je mette votre chambre sens dessus dessous.

Au revoir, mon cher amour, je vous embrasse tendrement. Je suis bien heureux et bien impatient de votre retour.

À SIMONE DE BEAUVOIR

Vendredi 9 heures

Mon charmant Castor

J'ai été bien ému en recevant votre lettre de mardi et les larmes me sont montées aux yeux de penser que vous aviez eu les larmes aux vôtres. Même à distance vous voyez, c'est communicatif. Je vous aime bien fort. Nous ne verrons personne vendredi, soyez-en sûre, je n'en ai pas plus envie que vous. Sauf peut-être M. Paulhan car il veut me voir. Voici ce qu'il m'écrit aujourd'hui :

« Cher Monsieur,

« Vos trois récits sont bien beaux. Je donnerai l'un d'eux (*Le Mur* je pense) dans la *N.R.F.* du 1^{er} juillet. Je proposerai *Dépaysement* à *Mesures*.

« *Melancholia* va être envoyée à l'impression. Le souvenir que j'en ai gardé me fait juger, mieux encore que la lecture, de sa puissance et de ses raisons.

« Je serais content de vous revoir. Puis-je quelque soir, sans vous déranger, passer à l'Hôtel Royal Bretagne ? Je suis à vous très cordialement. Jean Paulhan.

« *P.-S.* : Je ne sais si vous avez songé à d'autres publications laissez-moi vous demander cependant que *Le Mur* soit la première œuvre de vous qui paraisse en revue. Vous aurez dans quelques jours les épreuves. »

Nous voilà riches grâce à ce bon M. Paulhan. Ne dois-je point le voir ? Rassurez-vous, mauvais Castor, je plaisantais. Je lui dirai : « Tous les jours que vous voudrez sauf vendredi. » Est-ce d'accord ?

Peu d'événements depuis hier soir. J'ai cacheté ma lettre, l'ai mise à la poste et suis rentré me coucher. Dormi. Trois heures et demie de cours, déjeuner, train. Que vous dire ? Tout cela fut bien plat mais j'étais fort aise au-dedans, toujours poétique et doux. Je souhaite bien vivement que cet état demeure jusqu'à votre retour car vous en profiterez : qui fut à la peine doit être à l'honneur. Je soupçonne bien fort que cette mésaise où j'étais tous ces jours – et que j'attribuais à des motifs subtils – venait tout simplement de ce que *Melancholia* n'était pas encore très certainement pris. Pour aujourd'hui, je marche dans les rues comme un auteur (j'ai un caillou que je néglige dans le soulier droit).

Le petit Bost était à la gare, pimpant. Je l'ai emmené à travers les rues (Bd Barbès – porte de la Chapelle – rue de la Chapelle gare de l'Est – rue du faubourg Saint-Martin. Au Châtelet il m'a offert un taxi). Il faisait un temps gris et sinistre, fort propice à notre promenade. Il était enchanté de la lettre de Brice Parain, que je lui ai montrée. Un peu plus tard, ayant lu la lettre de Paulhan (que nous avons trouvée à six heures, en passant à l'hôtel) il m'a dit : « Il va vous

emmerder, ce type. Faut pas que ça commence. » « Il me verra une fois tous les six mois », lui ai-je dit. « Mais il a de l'amitié pour vous, il vous admire. » « Je décourage ces types-là, lui ai-je dit, je ne peux pas leur plaire et ils me trouvent antipathique. » « Oh mais ! a-t-il répondu, il aura l'admiration butée. » Je l'ai quitté à six heures 1/2 et je me suis promené un moment au hasard : je tournais en rond. À la fin j'ai décidé d'entrer au Dôme pour travailler à *La Chambre*. (Que Bost veut que j'appelle « Sans repos ».) Mardrus y était, le porc, qui m'a agrippé et emmerdé trente-cinq minutes. Je l'ai lâché, disant que j'allais chez cette dame ; mais cette dame n'est pas rentrée de La Pouèze. Alors je suis monté ici (le rez-de-chaussée est plein) et je vous écris. J'ai peu dormi toutes ces nuits et j'ai sommeil. Je me coucherai dès que ce sera convenable.

Je vous aime, mon doux petit Castor, j'ai bien bien fort envie de vous revoir, de mettre votre petit bras sous le mien et de nous aller promener. Je vous embrasse tout passionnément.

À SIMONE DE BEAUVOIR

Mardi 11 [mai]

Mon charmant Castor

Ceci est ma dernière lettre avant votre retour. Je voudrais bien qu'elle soit longue et pompeuse mais je n'ai rien à vous dire et la pompe n'est pas mon affaire. Que vous raconter ? Que je vous aime bien fort, que je n'ai pas reçu de lettre depuis deux jours et ne sais ce que vous devenez, mais que j'ai bon espoir touchant votre santé et vos plaisirs ; que je me hâte de terminer mon factum pour que vous le trouviez fini à votre retour, et que j'ai peur dans ma hâte d'en abîmer un peu la fin. Tout cela n'est rien. J'essayerais volontiers des états d'âme mais les états d'âme se sont enfuis : je suis béat, je m'ennuie un peu mais à peine,

je vous attends. Le chronologique ne donnera guère mieux. Hier soir je vous ai écrit trop tôt sur le dîner et j'ai cru rendre l'âme. Pour me remettre et par nécessité je suis allé porter ma lettre à la gare. Les hannetons sont ressuscités ou c'est peut-être leurs spectres. Ils tournoient toujours autour des lumières mais ils sont plus prudents et moins nombreux. Je suis remonté par la route des autos. C'est un chemin que je n'avais pas repris depuis le jour de mon arrivée c'est-à-dire depuis sept mois et demi. Naturellement j'ai pensé : que de changements ! Tous ou presque tous sont agréables. À distance, d'ailleurs, cette année confuse s'organise un peu et prend un sens. Elle a moins de puissance et de charme que l'année dernière, mais elle a plus de changements et plus d'aventures et puis c'est un tournant. Je suis rentré, le hall de l'hôtel était obscur, tout le monde était au cinéma. Je me suis mis au lit avec agrément ; ce lit est un peu campagnard, vous savez : large et profond avec un édredon énorme – et j'ai un faible pour ce genre de lit, je me laisse complètement aller en eux, je m'abandonne avec une douce confiance et vous savez comme c'est rare que je m'abandonne à quoi que ce soit ; en tout cas dans les lits plats des hôtels parisiens, je m'endors aux aguets et tout sec. Je me suis dorloté un peu dans le lit en lisant un roman policier que vous achèterez peut-être pour votre retour : *Erreur sur la personne*. Puis j'ai dormi jusqu'à 8 h 1/2, parce que c'était mardi. J'ai un peu travaillé et j'ai été faire mon cours. J'ai un goût vicieux pour cette demi-captivité du dimanche au mercredi, avec des instants longs et vides, ça me rend le sens du temps et puis, disons le vrai, ça me repose. Je suis frais et pimpant, je dors, je mange. Je fais toute chose lentement. C'est moi, pauvre paquet d'os, qui vais être un morceau de roi. Il vous sera permis d'en user. Qu'ai-je fait encore ? J'ai parlé trois quarts d'heure avec le thomiste. Honte, direz-vous. Mais non : placez-vous à mon point de vue laonnais, qui est celui de la vie lente et du loisir (de la vie de province d'autrefois). Eh bien il faut savoir s'emmerder un peu, il faut sentir passer le temps doucement. Au reste c'est moi qui ai parlé ce coup-ci ; il fallait qu'il payât un peu son écot : je lui ai expliqué qu'il était un salaud. Il n'en croit rien

naturellement, après comme avant mes explications. Mais c'est assez qu'il n'ait rien su répondre sauf : « Évidemment, je n'ai pas assez réfléchi sur tout cela. » La conversation avait lieu sur le palier d'un premier étage, nous étions penchés sur la balustrade de l'escalier et de temps en temps, toutes les cinq minutes, il s'excusait, entrait dans une salle dont la porte était ouverte et je l'entendais engueuler les élèves qu'il était censé surveiller. Il a fait cette généralisation hardie : « Chez les marxistes il y a beaucoup de maniaques-dépressifs et chez les thomistes beaucoup de psychasthéniques. » Ce qui veut dire je crois qu'il se sent psychasthénique. Il en a d'ailleurs la tête et de curieux repentirs. Par exemple après m'avoir pendant trois mois traité (je ne m'en plains pas d'ailleurs) de haut en bas il vient s'excuser tous les jours sur ce qu'il « ne s'est pas conduit avec moi d'une façon assez protocolaire ». Il m'a dit qu'il fallait des élites. Je lui ai répondu : « Je vous parle parce que vous n'êtes pas agrégé. Si vous l'étiez, je ne vous toucherais pas la main. » Il n'est d'ailleurs pas absolument bête. Je l'ai quitté, j'ai déjeuné en faisant le mot croisé de Renée David. Je suis reparti et j'ai fait deux heures et demie de cours. A quatre heures j'ai pris un thé et j'ai fini le roman policier – sur lequel, n'ayez crainte, je serai muet comme tombe, puis j'ai un peu travaillé. Le vol de statues est maintenant terminé et peut aller. Mais la fin de la nouvelle manque de nerf, j'étais un peu trop paisible en l'écrivant. Il faut à présent que mon cœur se déchire ou que je me confine dans le drôle.

Il est huit heures et je vous écris. Je vais porter cette lettre à la poste et revenir dîner. Ce soir j'achèverai ma nouvelle ou ma lettre à Tania.

Au revoir, cher petit Castor, je suis bien impatient de vous voir. Je vous aime.

Il faut aussi que j'écrive à Z. J'ai promis.

À SIMONE DE BEAUVOIR

15 septembre

Mon charmant Castor

J'ai reçu vos deux lettres et ça m'a fait bien fort et bien plaisant de vous imaginer toute seule à Strasbourg ; le soir où je vous ai téléphoné, je trouvais ça un peu minable, d'autant que la caissière du buffet m'avait dit qu'il n'y avait pas un chat dans le buffet et que je vous imaginais dans cette grande salle, sagement assise entre des tables vides, toute fatiguée du voyage et déçue. Mais je suis bien rassuré et je trouve que vous êtes une sage et poétique petite nature, de tourner tout ainsi en bonheurs variés et que vous n'avez pas l'air vieille du tout mais de profiter encore très avidement de toute chose. Je suis tout moite de tendresse pour vous ; pendant cette nuit et cette journée où vous étiez seule à Marseille, dans les trains, à Strasbourg et où moi j'étais seul à Paris, je n'ai pas cessé de me sentir uni avec vous par le dedans, j'avais l'impression de vous parler et tout ce que je pensais il me semblait que je vous le disais ou plutôt que vous le pensiez avec moi, ça me faisait bien plaisant dans le train parce que j'imaginais deux consciences fondues à n'en faire plus qu'une, flottant par là vers Lyon entre ciel et terre et deux petits corps de robots arpentant d'un air affairé mais vide l'un les rues de Marseille l'autre le couloir du chemin de fer. À présent ça ne me fait plus tout à fait pareil et je me sens moins présent à vous parce que je ne peux plus bien me représenter ce que vous faites et puis vous êtes avec Zazoulich et toutes vos petites pensées de chaque instant sont dirigées vers elle, il faut bien. Mais je vous aime bien fort, comme une personne qui n'est pas moi, et j'ai bien envie de revoir votre petite tête, mon charmant Castor. Je voudrais bien que vous fassiez un plaisant voyage mais j'ai grand-peur pour vous car ici il pleut et il fait froid. Je me suis enrhumé comme un cochon sur le bateau la dernière nuit et, par ce beau temps d'ici, mon rhume s'épanouit, je crache mes poumons.

Voilà ce que j'ai fait : je vous ai vue disparaître et ça m'a serré le cœur. Je pensais bien que vous pouviez tourner votre solitude au poétique mais la fatigue et le sommeil auraient pu aussi bien la faire dégénérer en morne ennui et ç'aurait

été du temps gâché, du Marseille gâché et du Castor gâché. Je suis revenu dans mon compartiment, j'ai lu *Marianne*, puis j'ai eu grand froid et j'ai souhaité qu'il fit chaud. Le Seigneur m'a exaucé mais pas de la façon que je voulais : je lui demandais une couverture et il me l'a impitoyablement refusée, même à Lyon je n'ai pas vu de marchand d'oreillers. Mais il m'a abondamment pourvu de chaleur animale : à Avignon quatre gaillards chauds comme des petits pains, trois types et une jeune femme, ont fait irruption dans mon compartiment. J'ai abondamment bu leur chaleur organique mais j'ai dû payer en absorbant aussi leurs éclats de voix et leurs conversations joyeuses. C'étaient des « gens de province allant à l'Exposition avec un billet à prix réduit ». De ce point de vue c'était un peu amusant, parce qu'on voyait vivre l'animal, j'entends, le provincial, qui va une fois tous les cinq ans à Paris à l'occasion d'une grande solennité. Ils ont expliqué qu'ils avaient retenu leurs chambres un mois à l'avance, ils ont longuement discuté les programmes de théâtre et réjouissances et se sont demandé si Bobino était un dancing chic. De Montparnasse point n'était question : toujours Montmartre, Montmartre, ils croyaient que Bobino était à Montmartre. Tout de même cinq dans un compartiment, ça n'est pas énorme ; je n'ai certes pas pu m'étendre mais j'ai pu me déployer, c'était déjà ça, envoyer mes pieds le plus loin possible de ma tête. J'ai mis un vieux pantalon de flanelle sur mes genoux, j'ai ceint mes reins avec le pantalon de Bost et j'ai somnolé. Disons cinq heures (vous en ajouterez deux, la plus sournoise des petites, pensant que j'ai dormi à poings fermés pendant tout le trajet). Au matin c'est devenu un peu éprouvant parce que ce train, qui n'était pas prévu sur l'indicateur et n'avait aucun horaire fixe, n'en finissait pas d'arriver. Ce qui était décourageant c'était de ne pas pouvoir se dire : il a tant de minutes de retard. Non, c'était indéfini, il arriverait quand il arriverait. Il s'arrêtait tous les quarts d'heure en rase campagne. J'ai fini par aller me laver, me raser, me changer dans les lavabos de première et par décider de passer chez Zazoulich avant d'aller à l'hôtel. Par le fait nous sommes arrivés à neuf heures, j'ai pris un taxi et j'étais à

neuf heures vingt rue Pascal. Alors a commencé une drôle de matinée, dans le genre indéfini elle aussi. D'abord Paris m'a fait, vu du taxi, formidablement poétique comme à vous Strasbourg, parce qu'il avait l'air d'une ville du Nord (déjà je m'étais doucement marré aux environs de Laroche en apercevant subitement un coin de campagne bien française, cultivée jusqu'au bout des ongles et sentant l'homme à faire peur). Ça me rappelait Berlin, à tout vous dire. Ciel gris, grandes rues et des maisons qui avaient l'air destinées à protéger leurs habitants contre le froid alors qu'on venait d'en voir pendant deux mois qui protégeaient les gens contre le chaud. Naturellement ça m'a totalement dépaysé, je ne me sentais plus nulle part. Là-dessus je monte avec mes valises au cinquième étage de l'immeuble, je frappe, je carillonne : pas de réponse. J'ai longuement insisté parce que je me rappelais l'histoire de Poupette et j'imaginai vaguement Zazoulich ivre morte de l'autre côté de la porte. Sur la porte voisine un écriteau m'encourageait ironiquement : « Frappez fort. » Au bout de cinq minutes je suis redescendu, j'ai demandé ce qui en était à la concierge : « M^{lle} Zazoulich ? Elle ne rentrera pas de longtemps. À preuve que j'ai reçu ce matin une lettre d'elle qui me demande de lui faire suivre son courrier. » Coup dur. Je suis parti, un peu vague et très indécis. C'était surtout cette lettre qui m'intriguait, il me semblait qu'elle dénotait chez Z. quelque intention morose. J'ai pris un autre taxi qui m'a conduit à l'hôtel Royal-Bretagne. Autre coup dur : la grosse blonde en me voyant a laissé tomber le bras de stupidité : « Il fallait prévenir, je n'ai plus une place, tous les hôtels de Montparnasse sont pleins. » Enfin elle s'est décidée à me donner un mot pour un autre hôtel, l'hôtel Mistral, rue Cels (qui donne sur l'avenue du Maine, près de la rue Froidevaux) où elle retient des places pour les clients qui arrivent sans prévenir. J'ai dit que j'irais plus tard et j'ai laissé mes valises dans le hall. La vieille était là, pétant d'amabilité, elle m'a serré la main et s'est informée de vous avec une voix de gorge et des mines. Je suis ressorti et j'ai été sur-le-champ télégraphier à Zazoulich : « Télégramme sans doute égaré. Prière de revenir Paris aujourd'hui

même si possible. En tout cas téléphoner Sartre Dôme midi. Castor attend Marseille. » Il était dix heures du matin, ça me clouait au quartier jusqu'à une heure. J'ai été déjeuner à La Coupole en lisant les journaux. Une Coupole grise et déserte : il y avait moi et le schizophrène qui traçait ses petites pattes de mouche avec un air de folie totale. Vers onze heures je suis allé au 216 du Boulevard Raspail pour chercher Zuorro. La concierge m'a indiqué vaguement « dans la cour... couloir... quatrième ». Je me suis perdu dans un dédale d'immeubles puis quand j'ai voulu demander des précisions, cette femme avait disparu. Il était onze heures et demie, je sentais ma présence à Paris comme de plus en plus absurde. J'ai été au Dôme et j'ai voulu commencer ma quête à l'argent. J'ai téléphoné à cette dame : sonnerie dans un appartement vide. A Toulouse : sonnerie dans un appartement vide. À Bost : une voix de femme : « Nous sommes sans nouvelles. » À la femme lunaire : une voix de femme : « J'espère qu'elle reviendra un jour. » Alors je me suis senti formidablement délaissé dans le monde, juste au sens où l'entend Heidegger et embarrassé de ma personne, avec en plus une légère angoisse touchant l'argent à récolter. J'ai commandé un café pour me réveiller et consulté *La Semaine à Paris* pour voir ce qui en était de l'Atelier. J'ai vu que *Volpone* ne commençait que le 16, ce qui m'a ôté tout espoir. À ce moment j'ai aperçu dans la rue une haute silhouette avec une chemise de cow-boy, j'ai couru et j'ai ramené Zuorro, d'abord un tout petit peu froid, puis tout de suite cordial et charmant comme il sait être. Je vous dirai tout de suite que nous sommes en idylle depuis ce moment et même qu'il me pelote un peu chevilles et poignets. Question d'argent : naturellement il ne pouvait rien prêter mais j'ai tout de même été un peu rassuré en voyant qu'il avait mille francs sur lui. Je pensais bien qu'il pourrait tout de même prêter quelque chose pour un jour ou deux et que ça me donnerait le temps de « me retourner ». (Je mets entre guillemets parce que c'est une expression que je hais, comme « prendre le dessus », etc. Mais entre guillemets ça fait plus laid encore.) Nous avons conversé pendant que j'attendais le coup de téléphone de Z. et il ne

m'a, à ce moment-là, rien dit de bien significatif sur sa vie : il n'avait pas été à Vichy, en avait un peu marre de M^{me} Fourestier, pensait qu'il n'avait plus besoin d'elle et même qu'elle le bridait un peu (parce que chaque fois qu'il tâtonne un peu et cherche à adapter personnellement et d'une façon un peu originale ses conseils, elle l'arrête en croyant qu'il se trompe et sans voir que ces tâtonnements sont conditions d'un progrès ultérieur). Il était resté à Paris tout le temps, avait vu cette dame jusqu'au 15 août. Guille a marié sa petite sœur et fait une période militaire, ce qui lui a haché menu ses vacances. Présentement il est avec le Bel Eute¹³, sans doute en Corse (cette dame à La Pouèze naturellement). Zuorro a vu Toulouse : une première fois déjeuner à La Coupole. Une seconde fois journée à Férolles. Il est engagé ferme pour *Plutus*¹⁴. Il affecte à présent de la trouver charmante et peut-être en effet la trouve-t-il mieux (mais je crois aussi qu'il manœuvre parce qu'il imagine naturellement que je vais essayer d'orienter ses rapports avec Toulouse selon de ténébreux et machiavéliques desseins). Tout de même il s'est ouvert franchement sur son intelligence. « Je trouve qu'on ne peut pas la juger d'après nos préoccupations et nos idées. Ce sont deux mondes et je ne voudrais pas du sien. Mais si l'on juge de l'intelligence à la richesse et à la solidité du monde construit, elle est intelligente parce qu'elle a un monde bien à elle, très étrange mais cohérent. » Il l'imite déjà à ravir. Il se trouve que Dullin connaît fort bien Rouché et lui dira un mot. Zuorro pour la première fois, par ailleurs, m'a dit : « Sérieusement et franchement je crois que je suis tout à fait prêt et que je peux entrer à l'Opéra demain. » La journée à Férolles semble avoir été surprenante : Toulouse le quittait tous les quarts d'heure pour se livrer à de mystérieuses besognes, peut-être pour boire un coup. Ils ont une chèvre nommée Corinne. Pendant ce temps naturellement l'aiguille tournait et Z. ne téléphonait pas. A une heure un quart j'ai désespéré et nous sommes sortis, ayant décidé de déjeuner chez Zuorro. Mais au préalable j'ai lancé un appel téléphonique à Laigle, demandant à Z. de me téléphoner au Dôme à 4 heures. Là-dessus, dans la rue, le véritable Zuorro s'est révélé, avec son cortège de petites aventures. Une

vieille femme en blouse blanche s'est précipitée sur lui : « Avez-vous vu Paul ? » Zuorro affable et digne : « Non Madame. Qu'est-ce qu'il est encore arrivé ? » « Ah ! Monsieur. – Elle était blanche. – On l'a vu avec des repris de justice. Et puis on a trouvé dans sa chambre un trousseau de fausses clés. On ne le reprendra pas. Vous savez, vous devriez lui parler. » « Eh bien Madame, je le tancerai d'importance aujourd'hui même et je viendrai vous parler à la pharmacie. » La femme est partie. « Qui est Paul ? » « Oh ! Paul n'a pas d'importance. Il y en a un autre qui est intéressant c'est Williams. » Finalement un jour que Zuorro, ayant bien travaillé, était d'humeur aventureuse, il a vu un grand jeune homme de 17 ans environ, blond et – a-t-il dit en insistant bien – fort laid, qui pleurait à chaudes larmes devant la grue mécanique du bar du Dôme. Il s'est approché : le jeune homme – étant a-t-il dit mystérieusement de tempérament économe – avait dépensé les 117 francs qui lui restaient pour finir le mois en les introduisant vingt sous par vingt sous dans la fente de la grue. Zuorro l'a emmené manger une choucroute, l'a fait un peu parler. Un sournois, plutôt bête, trois ans de maison de correction et pour finir, le genre dur et minable à la fois. Il lui a fait faire plusieurs jours son ménage, contre quelque argent, puis, agacé et versatile comme il est parfois, l'a fait engager comme commis chez un pharmacien pour s'en débarrasser. « Oui mais donnant donnant, a dit la caissière – celle même qui nous avait abordés – à condition que vous engagiez ma sœur comme femme de ménage. » Ce qu'il a fait. C'est un dragon, mais capable. Là-dessus Paul s'est mis à manquer fréquemment la pharmacie, etc. Je l'ai vu, pour anticiper, avant-hier soir. Il est blond et assez laid (pas si laid), il bafouille avec un air de gêne, d'insolence et de sournoiserie extraordinaire. Mais dès ce moment je savais que ce n'était pas lui le personnage intéressant : c'était Williams. Je n'ai pas vu Williams ce jour-là, ni rien su de marquant sur lui. Nous avons été chez le boucher acheter un bifteck, chez l'épicier acheter du vin, chez la crémère acheter du beurre, chez le boulanger acheter du pain. Zuorro s'amuse de son rôle d'homme d'intérieur, discute les

prix : « Comment se fait-il, Madame, que vous me fassiez payer le pain tantôt 70 centimes et tantôt 80 ? » « Parce que vous n'y connaissez rien, Monsieur, et que vous prenez sans vous en apercevoir tantôt une qualité, tantôt une autre. » Ou alors : « Quatre francs cinquante ? Alors mon commissionnaire m'a volé. Il m'a fait payer 4,90 francs. » Chez l'épicier on nous a donné à choisir entre deux qualités de pommes de terre. Zuorro entendait les noms pour la première fois mais il a haussé les épaules comme si la question ne se posait pas : « Les Hollande naturellement. » « Cette épicière ne m'aime pas, m'a-t-il confié, parce que je ne vais chez elle que lorsque l'autre est fermée. » Chez le boucher il s'enquiert avec précision du nombre de minutes qu'il faut consacrer à la cuisson de la viande. Mais si le nombre est trop élevé, il éclate dans la rue : « Ces imbéciles, ils disent ça parce qu'ils ont un fourneau à gaz. Avec un fourneau électrique ça va bien plus vite. » Par le fait, le lendemain nous avons mis une heure dix à cuire une épaule de veau qui, d'après le boucher, se cuit en quarante minutes au gaz. Là-dessus, tout chargés de paquets, nous sommes montés chez lui. Il y a donc une porte en deuil (ferrures noires sur mur blanc, vitres dépolies) qui s'ouvre juste à côté et au-dessus du cinéma Raspail 216. Un long couloir sombre mène à une cour. Il y a un immeuble à droite et un immeuble au fond. Nous sommes montés dans celui de droite. Au quatrième (il y a une porte par étage, l'escalier est éclairé par de larges baies) on voit par la baie qui s'ouvre à droite d'une porte en contre-plaqué, une petite fenêtre ouverte et, par la fenêtre, sur l'entablement un pot de lait, un papier gras enveloppant du beurre et deux petits pots de yaourt. C'est la cuisine de Zuorro. Nous sommes entrés. Un tout petit bout d'antichambre avec la cuisine à droite et une immense pièce, pas très haute de plafond d'ailleurs (je veux dire en comparaison d'immenses studios qui sont dans d'autres parties de l'immeuble) les murs sont blancs, une immense baie donnant sur le boulevard Raspail. Dans la pièce, un lit-divan prêté par cette dame dans le coin gauche. Un petit bahut normand au milieu à droite, un piano à queue Steinway tout noir et splendide au fond à droite. C'est tout. Il faut

ajouter un tapis de Smyrne, sale mais avec de splendides couleurs, notamment un bleu turquoise. Un ou deux rayons au mur avec des livres. Ça fait monacal et luxueux. Cette dame en était tellement charmée, paraît-il, qu'elle voulait y venir faire un ouvrage chaque après-midi, pendant que Zuorro chanterait. Au fond à droite, face au piano et à la baie, une porte s'ouvre sur un beau cabinet de toilette avec baignoire encastrée, bidet à eau courante. 6 000 francs par mois tout compris. Le piano est en location-achat, c'est-à-dire que les 400 francs par mois de location servent aussi à constituer un capital d'achat. Quand la somme totale sera constituée (dans longtemps car le piano vaut 50 000 francs) le piano sera à Zuorro. Mais en outre, condition spéciale, il peut rendre le piano quand il en aura assez et la somme versée servira à acheter tel autre piano qu'il voudra. C'est ce qu'il compte faire, quand il aura bien fatigué le Steinway. Nous avons été à la cuisine car il n'y a pas de table et Zuorro a gravement fait cuire notre bifteck, tout en m'accusant naturellement de trouver tout cela répugnant et grotesque. Nous avons mangé entre le fourneau et l'évier, assis sur deux chaises Louis XV. La vaisselle est constituée par deux fourchettes, un seul couteau et quatre assiettes fêlées de cette dame. Nous avons fait la vaisselle, je lui ai un peu parlé de mon voyage en Grèce et vers quatre heures nous sommes redescendus. Mais attention ; n'oubliez pas que mes rapports avec Zuorro sont restés si bénins et si superficiels : j'ai des *masses* d'histoires amusantes à vous raconter mais tout cela ne s'est passé que le lendemain soir. Sachez en tout cas qu'il y a toute chance pour que nous ayons cette année des rapports charmants avec lui. De quatre à cinq attendu en vain un coup de téléphone de Z. À cinq heures on m'appelle en bas : une jeune fille s'est présentée au bureau de poste de Laigle, n'a pas dit son nom, a dit qu'elle *attendait* un coup de téléphone de Paris et est repartie au bout d'une demi-heure. Il a fallu redemander Laigle et refaire un appel téléphonique en expliquant qu'elle devait me demander à mes frais. Je vous dis tout de suite que les appels, le télégramme et les deux coups de téléphone à Strasbourg m'ont coûté 72 francs : à combien l'amour revient aux vieillards ! J'étais d'ailleurs

embêté et le cul entre deux chaises parce que j'attendais ce coup de téléphone mais que je voulais aller attendre, à tout hasard, Z. au train de six heures. À six heures moins vingt Zuorro m'a aimablement proposé d'aller chercher Z. à ma place, pendant que j'attendrais le coup de téléphone. J'ai accepté quoique redoutant d'avance l'effet que cette rencontre produirait à Z. et les conséquences que j'en devrais subir. A six heures moins sept on m'a appelé en bas et Tania téléphonait. Une petite voix rude et plaisante avec de longs silences. « Bonjour » « Bonjour c'est Tania » « Ça me plaît bien de vous entendre. » « À moi aussi. Vous savez que ma sœur est dans le train. » « Bon, je cours la chercher. Ça va-t-il pour vous ? » « Pas trop. » « Pourquoi ? » « Comme ça. » « Travaillez-vous ? » « Un peu. » « Est-ce que je vous vois le 18 ? » « Je ne peux pas. » « Pourquoi ? » « C'est trop long à vous expliquer, je vous l'écrirai. En gros, Violette Brochard est en vacances. Mais je viendrai le 30 à Paris. » « Vous habiterez à mon hôtel et on ne se quittera pas. Voulez-vous ? » « Oui. » « Au revoir, je tiens bien fort à vous. » Long silence « Allô, petite noix, dites au moins au revoir. » Elle rit un peu : « Au revoir. » Là-dessus j'ai pris mes jambes à mon cou et j'ai couru à m'en éclater le cœur jusqu'à la gare. Je suis arrivé à six heures trois (trois minutes de retard mais le train en avait quatre). J'ai vu à six heures cinq s'amener Z.

Mon charmant Castor il faut que je m'en aille et que je rentre en famille. Déjà je vais me faire engueuler car je devais me faire couper les cheveux et j'ai passé à vous écrire le temps que je devais consacrer au coiffeur. J'écrirai demain la suite qui est amusante. Je vous embrasse bien fort, la plus aimée des petites.

À SIMONE DE BEAUVOIR

[Été]

Mon charmant Castor

Je me réjouissais hier de vous écrire mais ce matin je suis d'une humeur de dogue. Je me suis couché tard et on m'a impitoyablement réveillé tôt comme c'est la coutume ici. Je me suis réveillé abruti et dirigé machinalement vers la salle de bains où mon beau-père se rasait. J'ai vu son dos, j'ai battu en retraite. Mais déjà on passait le bureau à l'aspireuse, toutes fenêtres ouvertes. J'ai dû attendre dans les cabinets, le seul lieu qui me fût laissé. Après cela j'aurais voulu vous écrire du café des Tourelles mais ma mère m'a supplié de rester à la salle à manger, pour faire une expérience et voir si je pourrai travailler ici. Elle caresse sournoisement l'espoir que je « ferai un saut » entre deux heures de cours jusqu'ici et que j'y travaillerai (j'aurai une clé, je ne préviendrai même pas, etc.). Elle voulait même que je prenne pension chez eux pour les repas de midi. Je résiste le plus doucement que je peux mais je ne veux à aucun prix car j'ai découvert qu'ils m'attristent. Quand je suis plus de deux heures de suite avec eux je m'agace moi-même, je sens tous les gestes que je fais et ça me dégoûte infiniment. Il règne ici une atmosphère de mort lente et décente, savamment établie par mon beau-père, qui jetterait bas n'importe qui. Et puis ils m'entourent de la représentation qu'ils ont de moi-même et il faut bien aussi que je la joue cette représentation et que je m'y plie un peu, sous peine de conflit. Je me sens un brave garçon (et peut-être un « chic garçon ») un peu fou, tête brûlée (pas trop, juste ce qu'il faut, un peu moins que le fils de M^{me} Emery qui a un avion de tourisme) mais qui adore sa mère. Un honnête garçon aussi, qui s'amuse un peu avec les idées – que diable il est encore jeune – trop clairvoyant pour être communiste, mais gentiment anarchiste au milieu de ses livres, très sérieux au fond, un jeune professeur de valeur. Quelqu'un qui a beaucoup encore à apprendre de la vie, mais qui part bien. Et il écrit, à ses heures libres. Il fait des petites nouvelles et des articles plus graves sur des questions de philosophie. Un joli talent d'amateur. Je vous jure, mon charmant Castor, que ça m'ôte même l'envie d'écrire. Douze heures par jour à faire des politesses à cette image qu'ils ont de moi : il y a de quoi crever. Et j'en ai encore pour

quatorze jours pleins. Je sais bien qu'en vous retrouvant je me retrouverai un peu moi-même, mais ça n'est pas pour demain. Tenez, rien que ça : mon beau-père raconte de longues histoires que je connais déjà, il rive sur moi des yeux brillants, je fais « oui, oui » avec la tête, je me sens faire « oui, oui », je sens sur mes lèvres un sourire d'attention respectueuse et j'ai envie de foutre le camp. À part cela – et c'est peut-être le pis – ils sont très gentils.

Mais je reprends le fil du récit : j'ai donc trouvé Z. à la gare. J'essayais de reprendre mon souffle, quand je l'ai vue venir : des yeux vitreux dans une large face pâle. J'ai compris tout de suite qu'elle avait pleuré dans le train. Elle m'a dit bonjour sans surprise mais froidement, d'un air de ne pas me voir. Elle était pleine de griefs, qu'elle a sortis doucement, avec une voix menue et une politesse chantante. En un mot, elle nous reprochait de rentrer trop tard, elle ne nous attendait plus. Elle pensait que nous rentrions le 4 environ. D'où cette habile combinaison : elle partait à Laigle en recommandant à la concierge de ne pas lui faire suivre ses lettres, de sorte que toutes les lettres (deux de vous, une de moi) qui lui donnaient des précisions sur notre retour sont restées en souffrance à Paris. D'où onze jours à Laigle sans nouvelles, elle s'est affolée et remplie peu à peu de rancune. J'ai affirmé avec force que nous avions écrit, fait le tendre et, à La Coupole où elle a mangé un Welsh, elle s'est un peu détendue, non sans avoir quelques éclairs de haine contre moi, parce que *moi* j'avais vu la Grèce avec vous à sa place. Elle parlait de Bost avec morosité mais c'était pris dans l'humeur générale parce que plus tard elle en a parlé plus doucement et a révélé qu'elle lui avait fait faire une ceinture par sa mère. Mais je sentais que son départ pour Laigle du 31 août avait été quelque chose comme une déroute. Et puis elle avait une certaine façon de parler du monde avec de jolis mouvements ironiques du menton qui semblait indiquer qu'elle réalisait pleinement d'une façon ou d'une autre l'absurdité de la création. Finalement tout s'est découvert comme nous remontions vers l'hôtel Royal-Bretagne pour que j'y prenne ma valise, dans cette rue Delambre qui en a tant vu, tant de fureurs et de pleurs. Ça s'est découvert

bien malgré moi car il était onze heures, je crevais de sommeil, devais me lever à 6 heures et demie pour aller la conduire à la gare et j'ai compris tout de suite qu'il s'agissait de deux bonnes heures d'entretien. Donc on remontait cette rue Delambre et j'ai dit : « J'espère bien que vous n'allez pas prendre froid ni l'une ni l'autre dans ces refuges et avec ce temps. » Elle a haussé les épaules et m'a dit : « Le Castor est vacciné : il a eu une pleurésie. Quant à moi... » et d'un drôle d'air. « Vous voulez dire que vous êtes bâtie à chaux et à sable ? » Avec un empressement ironique : « Oui, c'est cela. » J'ai dit : « Non ça n'est pas cela. Vous avez l'air de vouloir dire que, lorsqu'on est dans votre état, ce n'est pas un petit refroidissement qui compte. » Alors, bien veule mais agacée : « Mais non. » « Qu'est-ce qu'il y a ? Vous avez vu un médecin ? » « Mais non. On va voir un médecin quand on *se sent* malade », d'une voix russe et chantante en appuyant sur le « se sent ». « Vous voulez dire qu'il y a des maladies désespérées où l'on *est* malade sans être gênée pour marcher et vaquer à ses affaires ? Seriez-vous mourante, Zazoulich ? » Grand rire ironique ; là-dessus on va chercher la valise et on s'installe dans un petit café pour que je lui montre le disque, le moulin et les crayons. Pendant tout un moment elle joue discrètement le rôle d'une personne à qui tout semble extraordinairement absurde et lilliputien parce qu'elle est déjà pleine de mort. Jusqu'à ce que, agacé, je lui dise : « Alors quoi ? Vous êtes tuberculeuse et vous avez craché le sang ? » C'était cela. Un tout petit peu de rose avait paru dans sa salive un jour qu'elle se lavait les dents ou se rinçait la bouche. J'ai respiré : devant ses inquiétudes et ses réticences, j'avais cru un instant qu'elle était enceinte de Bost et résolue, naturellement, à se tuer. Ça nous aurait coûté 1 500 francs. A suivi, naturellement, une description de suées dans son lit, de maux dans l'omoplate et de ganglions sous le bras. Je l'ai suppliée d'aller voir un médecin : elle a dit non d'abord puis a consenti, avec une facilité qui prouvait qu'elle était déjà décidée à le faire. L'affaire en est là. Elle a dit qu'elle vous en parlerait. J'espère bien, mon charmant Castor, que vous n'allez pas vous inquiéter pour cela. Ce qui reste de tout ce qu'elle a dit, c'est qu'elle a

des malaises et qu'il faudrait en effet qu'elle voie un médecin et consente à se soigner un peu. Elle avait pleuré dans le train parce que, s'étant d'abord réjouie de ce petit voyage avec vous, elle en avait senti tout à coup la futilité au prix de la mort menaçante. J'étais sensible et bon au-dehors, du genre à tenir les mains serrées dans une longue étreinte moite en parlant de près, mais froid comme glace et même hostile au-dedans parce que j'en ai assez des malades imaginaires et des longues méditations sur la mort qui vient et sur les fleurs coupées. Le plus drôle c'est qu'elle reproduit point par point l'histoire de Bost dont elle a bien ri et dont, par-dessus le marché, elle vient de relire l'épisode du crachat dans la nouvelle qu'il a écrite. Je l'ai ramenée rue Pascal en taxi et je me suis fait conduire rue Cels à l'hôtel Mistral. Il ne paye pas de mine, il a un escalier minable et des couloirs miteux, mais les chambres sont vastes, propres et bien mieux aménagées pour vivre que celles du Royal-Bretagne, avec lit-divan, tapis, rayons au mur pour les livres. Ils font les plus grandes 350 francs par mois plus le service et les plus petites 300. J'aimerais que vous alliez voir ça au retour. Par ailleurs au Royal-Bretagne, on me propose une grande chambre au sixième (pour vous ou pour moi, peu importe). Ils n'ont pas voulu dire leurs prix pour cet hiver, assurant seulement qu'ils compteraient au plus juste. Ils auraient naturellement aussi une seconde chambre mais encore indéfinie.

J'ai peu dormi, je me suis fait réveiller à 6 h 1/2 et à 7 heures 1/4 j'étais chez Z. J'avais fixé une heure si matinale parce que j'étais sûr qu'elle ne serait pas prête. Et, en effet, elle ne l'était pas. J'ai dû redescendre, flâner un peu dans la rue et, finalement, nous sommes partis à huit heures. Il faisait un temps superbe, qui s'est d'ailleurs gâté par la suite. Z. a commencé par être charmante, puis agacée, rêveuse, dans le sombre et ne me répondant pas. Finalement elle a avoué d'elle-même, avec un effort de bonne volonté : « Quand je quitte Paris, je suis toujours atrocement jalouse de ceux qui y restent. C'était comme ça avec Bost, le 31 août. » Je lui ai dit doucement : « Mais vous partez parce que vous le voulez bien et pour faire un voyage avec le bon Castor. » « Oui, mais je voudrais être

partout à la fois. » Elle était rayonnante à l'idée de partir jusqu'à huit heures trente, elle a dû le redevenir dès que le train est parti mais il a suffi de cinq minutes d'attente sur le quai et d'un rayon de soleil pour qu'elle se mette à regretter Paris. Le train s'est ébranlé et nous avons agité nos mouchoirs. Je suis revenu à pied vers Montparnasse, tout joyeux de me promener et pensant que tout ce que je voyais j'allais maintenant pouvoir le voir tous les jours de toute ma vie.

Vers midi et demi j'ai été retrouver Zuorro (après une longue promenade et un bout de lettre à Tania, écrite au Dôme). Je vous dis tout de suite que je ne l'ai pas quitté jusqu'au soir, sauf une heure de sept à huit pendant qu'il recevait Williams. Nous avons déjeuné ensemble chez lui, d'une épaule de veau et de petits pois. Comme il était redescendu en me laissant seul, j'ai ouvert le semblable livre qu'il devait donner à Z. et qui était plein de lettres. J'ai trouvé des lettres de Guerrieri et puis des lettres adressées à Williams : « Mon cher petit, ta pauvre tante Louise comme tu disais toujours, eh bien elle est morte, que c'est un grand chagrin pour nous. » Et une lettre d'une certaine Simone : « Puisque vous êtes si près de moi, j'espère que nous continuerons nos relations de camaraderie. N'écrivez pas chez moi, mes parents ouvrent mes lettres. » Quand Zuorro est rentré je lui ai dit : « Que font ici les lettres de Williams ? » Il m'a dit : « Je l'ai logé chez moi pendant plus d'un mois et il y a peu de temps que je l'ai mis dehors. » Et il m'a montré la photo d'un tout jeune homme assez joli, qui riait de toutes ses dents, – fossettes naturellement, chemise de tapette sans veste et, paraît-il, yeux noisette. Zuorro répétait que ce n'était pas du tout une tapette de Montparnasse, vantarde et creuse « comme cette pauvre ordure d'Armand ». Il est devenu sérieux comme lorsqu'il veut convaincre vous ou moi de l'intelligence et de la qualité précieuse de quelqu'un de ses proches et sur un ton simple avec feu intérieur : « Il est tout à fait intelligent et puis il est dur d'une façon bien plaisante, je n'ai jamais vu personne aussi dur et il a une vie bien intéressante et il s'est fait déjà une foule d'idées dont beaucoup m'ont frappé par leur

profondeur ; il est malin comme un singe. » A ce moment-là il m'a simplement raconté qu'il l'avait vu un jour avec Armand au bar du Dôme. Armand lui donnait des conseils pour « se défendre avec les tantes ». Mais Williams « qui n'est pas une tapette » méprise Armand du fond du cœur. Zuorro a pris Armand à part le lendemain : « Je te donne cent francs si tu me le fais connaître. » Et ils ont fait connaissance le soir même. « Je vous raconterai tout sur lui », a-t-il ajouté. La conversation a dévié sur ces entrefaites. Zuorro a appris avec un sourire sardonique mais sans colère que Bost était avec nous en Grèce : « Alors Bost est venu à Athènes et vous a avisé par un mot de sa présence. Alors il a bien changé. Autrefois il ne se serait pas permis de venir sans votre autorisation vous relancer dans une ville où vous passiez vos vacances. » Là-dessus la conversation est venue sur Bost et il en a parlé sans rancune apparente mais avec un profond mépris expliquant 1° que Bost et Z. étaient sans valeur aucune parce qu'ils acceptaient sans résistance le monde que nous avions construit et en tiraient leur valeur et leur nourriture ; 2° que Bost considérait les gens qu'il fréquentait comme des étapes. Je lui ai fait remarquer que ça n'allait pas trop bien ensemble mais il a répondu que si et j'en ai convenu. Alors je lui ai dit qu'en tout cas, même si cette histoire de « stades » et d'« étapes » était vraie, je trouvais normal qu'un jeune homme prît les gens faits qu'il rencontre pour des gens à dépouiller et en même temps comme des stades à dépasser et que nous-mêmes en aurions fait autant. Il a répondu d'abord : « Peut-être, mais pas des étapes sentimentales. » Et il m'a dit que si lui-même avait rencontré quelqu'un comme lui ou moi quand il avait vingt ans, il l'aurait haï ou se serait donné à lui sans réserves et pour toujours. Mais cette réponse ne l'a pas satisfait car il y a médité et m'en a annoncé une autre qui n'est pas encore venue. Là-dessus a commencé une comparaison de notre jeunesse à celle de Bost, ce qui m'a été un peu pénible en me faisant sentir que nous n'étions plus des tendrons. Je vous en fais grâce. Je me rappelle seulement que Zuorro à ce moment m'a regardé avec force et m'a dit : « Car chacun se pense plus intelligent que les autres. Ainsi, quelque estime

que j'aie pour Guille et pour vous, je me prends pour beaucoup plus intelligent » avec une violence farouche mais en sourdine. Ça m'a fait rire et je lui ai dit : « Vous nous aviez toujours caché ça, ça m'aurait épargné de vous vexer si fort l'an dernier. » Il a ri aussi : « Ah oui, c'était dans la rue Damrémont, vous m'avez dit (en m'imitant ou plutôt en imitant cette dame m'imitant) : Ce qu'il y a de bien avec vous, Zuorro, c'est que vous ne tenez pas à être intelligent. » Mais tout en abordant ces sujets brûlants nous passions notre temps à affirmer que tout cela c'était du passé et que nous étions purifiés. Et, par le fait, je crois bien qu'il est à peu près sincère car il est parfaitement plaisant en ce moment et c'est un plaisir de le fréquenter. Il m'a raconté cette petite anecdote probablement truquée mais qui est assez drôle : il aurait dit un jour à Bost : « Au fond tu as une espèce de génie » et Bost lui aurait répondu d'un air fatal, les yeux baissés et mi-clos : « Pour ce que j'en ferai ! » Ensuite il m'a parlé de Roquentin qu'il a lu cette fois et prétend aimer fort. Il a fait quelques critiques pertinentes. Le soir, nous sommes allés au cinéma pour voir *Trafic d'armes*. Excellent. Puis nous sommes revenus au Dôme et là a commencé une grande conversation qu'il a, j'en suis sûr, regrettée ensuite. D'abord il m'a parlé de Williams et raconté d'une façon charmante comment Williams s'était installé tranquillement chez Zuorro comme chez lui. Comment il lui disait le soir « Zouorro, on va rentrer » dès dix heures du soir et que Zuorro, un peu triste de rentrer, pensait qu'au moins cela ferait une longue et bonne nuit de sommeil, mais qu'à peine rentrés Williams, étendu sur une peau de panthère à même le sol, se mettait à chanter d'une voix affreusement fausse et jusqu'à une heure du matin ; comment Williams qui avant d'être adopté par Zuorro couchait d'abord chez une tante « sans se laisser toucher », et ensuite sous les ponts, sur les bancs, dans les gares, avait ramené des boisseaux de puces dans l'appartement de Zuorro et s'en allait partout disant : « C'est pas mal chez M. Zouorro mais c'est rempli de puces. » Alors Zuorro lui a dit un jour : « Mets-toi tout nu. » Williams s'est mis tout nu et Zuorro l'a entièrement aspergé de Fly-Tox. Il m'a parlé aussi du langage de Williams, plein

d'argot et d'expressions charmantes. Par exemple, un jour, Williams sortait de la salle de bains comme Zuorro venait de se frictionner la tête au sulfure. Il a dit en reniflant : « Oh, pardon papillon ! ce que ça schlingue. » Zuorro présentait ses rapports avec Williams comme tout durs et sans un mot tendre. Ils se battaient même, parce que Williams élevé à la campagne avec de solides paysans conçoit l'amitié comme un perpétuel échange de coups. Zuorro le rosse mais à grand-peine. Tout de même Zuorro l'a mis dehors parce qu'il était encombrant, faisant grise mine aux amis qui venaient voir Zuorro et lui disant : « Tu sais, tu n'aurais pas besoin de me payer pour que je t'en débarrasse, de tous tes potes, tu n'as qu'à me laisser les recevoir. » Et agaçant, buté sur d'inébranlables petites convictions orgueilleuses de mâle et de petite terreur. Par exemple : « Elle voulait que je lui paye le métro mais j'ai dit que j'avais pas d'argent. La gonzesse qui me fera marcher n'est pas encore née. » Et quand Zuorro veut le faire changer d'avis, il lui dit sournoisement : « Tu raisones comme la tante chez qui j'habitais. » Sachant qu'il blessera Zuorro et aussi parce que c'est sa conviction que dès qu'un homme s'intéresse assez à un autre homme pour lui donner des conseils et vouloir l'influencer, c'est en tante qu'il s'y intéresse. Le lendemain matin il est venu sonner chez Zuorro, assez piteux, pour prendre quelques-unes de ses affaires. « Où as-tu passé la nuit ? » « Chez un tel (un camarade – mais Zuorro pour je ne sais quelle raison savait que c'était impossible). » Il change de costume et de linge et Zuorro voit des taches suspectes sur son pantalon. Quand il est parti, Zuorro va regarder le pantalon et la chemise qu'il trouve pleine de sperme « avec des rayures d'un gris louche comme si on s'en était servi pour essuyer quelque chose ». Quand Zuorro revoit Williams : « Tu as couché avec un type, ne le nie pas, j'ai vu ta chemise, etc. » Williams écoutait tête baissée sans rien dire puis au bout de cinq minutes il a relevé la tête : « Non mon vieux, je me suis pas fait taper dans la lune. J'ai pas été chez mon pote, c'est vrai. Je suis allé me coucher sur le palier au-dessus de ton appartement et je me suis branlé pour me distraire. » Et Zuorro d'insister sur ce qu'il ne s'était jamais coupé et qu'après

tout on n'avait pas de preuve. Par ailleurs le petit type 1° ne couche que chez des tantes ; 2° ayant volé trois mille francs dans un tiroir le jour de la mort de sa grand-mère (?) s'est fait faire de superbes complets de tapette avec pantalon moule-fesses, etc. ; 3° a changé son nom prosaïque de Dupont ou Durand en celui de Williams, tout juste comme une actrice ou une grue. Zuorro tient visiblement à ce que ce ne soit pas une tapette et il est vrai que la tante chez qui il couchait avant de connaître Zuorro avoue qu'elle n'a jamais rien obtenu de lui. Williams raconte aussi que la première tante qui l'a recueilli était un aviateur, un des as de la guerre. La nuit le type lui a fait des propositions mais Williams est allé dormir sur le plancher et l'autre n'a pas insisté. Au milieu de la nuit Williams est réveillé par un bruit de sommier retentissant. Il lui dit : « Pourquoi tu te branles ? » et l'autre lui répond : « Mon ami, dans ces circonstances, c'est la seule chose qui me reste à faire » avec un ton de courtoisie charmante. Il a couché aussi chez une autre tante qui avait constitué une sorte de dortoir pédérastique avec six ou sept lits dans un appartement misérable mais immense, où un tas de jeunes types, genre Williams, venaient coucher. Au bout d'un certain temps la tante en a eu marre et elle est partie à Genève en leur laissant les meubles à partager. Williams a eu un sommier et une armoire qu'il a vendus pour cinquante francs. Enfin il a couché chez un pédéraste arabe – celui qui avoue lui-même n'avoir pas eu de succès auprès de lui. Ce dernier a conservé des relations avec lui et Williams lui parle de Zuorro. « Il veut te taper dans la lune », dit la tante. « Mais non, dit Williams, c'est un type qui écrit des romans. » « Ah oui ! a fait la tante. Et il t'a dit qu'il voulait se documenter sur le milieu ? Mais moi aussi j'ai dit ça, mon petit. Et souvent, encore. Alors tu comprends, on ne me la fait pas. » Zuorro racontait ça comme il fait toujours, avec ironie et en prenant supériorité sur la tante arabe de son ironie même, de sorte qu'il semblait évident que la tante s'était trompée, qu'il était bien romancier et qu'il ne demandait à Williams que de la documentation. Pour ma part j'ai dit au Zuorro que sans doute il se pouvait que Williams n'ait couché avec personne mais que

ses fréquentations constantes des tantes, ses vêtements pédérastiques, ce souci de jurer qu'il n'était pas tapette prouvaient au moins qu'il était tenté fortement et coquetait avec l'idée d'offrir sa lune aux coups. Il en a convenu et à ce moment s'est attristé et n'a plus parlé de Williams. On a parlé de la pédérastie en général et il m'a dit que c'était formidable le nombre d'hommes qui avaient été amoureux de lui : « Moi je n'ai jamais été amoureux de Larroutis mais quand je prenais Larroutis comme ça (il me prenait doucement l'épaule en parlant) il était obligé de mettre la main dans sa poche pour dissimuler son trouble. » Et Guerrieri ? « Guerrieri est sûrement amoureux de moi. A présent il met sa tête sur mon épaule et me dit : “Oh toi ! toi !” »

Mon charmant Castor je viens de recevoir votre télégramme et j'arrête vite cette lettre pour vous l'envoyer. Comptez sur les 50 francs à Strasbourg.

Je vous aime bien fort et je suis un peu mélancolique sans vous.

À SIMONE DE BEAUVOIR

[Septembre]

Mon charmant Castor

J'ai bien envie de vous voir et de vous parler. Alors je vais vous raconter un tas de trucs ; j'espère que vous trouverez cette lettre à Strasbourg, en même temps que le mandat. Mais au lieu de faire chronologique, je vais raconter par petites histoires parce que vous aimeriez sans doute avoir des renseignements sur chacun.

1^o *rappports de vous à moi et de moi à vous* : idylliques. Je pense tout le temps des petites choses aimables sur vous. Vous avez été bien sage et m'avez écrit souvent mais j'aurais aimé des lettres tous les jours, même s'il n'y avait rien dedans, pour le simple plaisir d'avoir quelque chose de vous entre les doigts. Je

vous aime bien fort. Quand vous arriverez, il y aura un mot pour vous au Dôme vous donnant un rendez-vous précis, sans doute pour la soirée du 22.

2^o *question d'argent* : c'est ma mère qui a tout donné et donnera encore les 50 francs que vous trouverez dans cette lettre. Elle est charmante avec moi tous ces temps. Mon beau-père touchera le chèque barré de la *N.R.F.* à ma place. J'ai reçu un avis de paiement pour deux cours que j'avais faits à Laon sur la Coopération (vous rappelez-vous ?) : cent francs. Mais le mandat arrivé le 20 août est retourné à ses expéditeurs. J'ai écrit au Centre de Coopération de l'Aisne et je compte un peu sur ce fric pour votre retour. En attendant, je vis dix francs par dix francs, je laisse payer ceux qui me voient, je mange le plus souvent possible chez mes parents. Ce n'est pas toujours drôle mais ça me nourrit. Des bachots point n'est question. Mais j'ai reçu (et renvoyé corrigées) les épreuves de *La Transcendance du moi* quarante pages. Ça fera bien cinq cents francs, peut-être payables en octobre. Ça, joint aux bachots de Lille, ça nous aidera bien. En attendant il faudra taper une Toulouse ou une Gégé de trois cents francs à votre retour. Peut-être faudra-t-il tout de même suggérer à Zazoulich d'aller passer cinq ou six jours à Laigle. Je vis très bien à 10 francs par jour ; tabac, allumettes : 5 francs ; 2 mètres : 40 sous, le reste sert aux consommations (1 bock, un café). Ma mère me donne mes dix francs chaque matin.

3^o *lectures* : je vous trouve un peu sévère pour les aventures d'Ellery Queen. Il y a une histoire de miroir reflétant une horloge qui m'a plu. Mais, par contre, vous serez enchantée du *Mystère de l'allumette*. Achetez-le au retour. La solution est peut-être un peu faible mais c'est prenant. Je vais acheter *Vagues*¹⁵ quand ça sera possible, parce que je trouve astucieux de faire deux articles parallèles A) *Vagues* B) *Eyeless in Gaza*.

4^o *œuvres personnelles* : je n'en fais point. Mais je suis plein d'idées, (venues en relisant *La Transcendance de l'Ego*) pour *La Connaissance de Soi*. Je n'attends que d'être posé en quelque endroit propice pour commencer. D'ici le 15 octobre je ne ferai que les critiques pour la *N.R.F.* et encore j'attends pour commencer que

vous ayez rapporté *Eyeless in Gaza*. Il paraît qu'il y a un article louangeur paru quelque part sur *Le Mur*. Mais comme c'est de ma mère que je le tiens et qu'elle le tient d'autrui, vous jugez du vague. J'inclinerais plutôt à croire que c'est sur *L'Imagination* et qu'elle a tout confondu, mais qui sait ? Mon Anglaise m'annonce que *Le Mur* paraîtra dans *Life and Letters To-day*. Elle m'enverra une livre (140 francs au cours du change actuel) « que vous serez, m'écrit-elle, assez gentille d'accepter ». Plusieurs se sont récriés sur ce que ce n'était pas assez. Mais c'est toujours ça.

5° *Poupette, Tania, Gégé, femme Kaufmann* : je n'ai pas vu Poupette. Je n'ai pas vu Gégé. Bost m'a raconté qu'elle avait été si fière de votre lettre qu'elle l'avait montrée à tout l'atelier des Kuntz. Et chacun lisait, admirant que votre écriture soit si peu lisible ou que vous puissiez faire tant de kilomètres à pied. Il m'a dit aussi qu'elle avait cassé la figure à un type qui lui avait pris la taille en passant dans la rue. Elle s'est jetée sur lui et l'a si bien travaillé des poings dans la figure que son nez pissait le sang. Le gaulois c'est qu'elle portait un petit paquet qu'elle a soigneusement posé à terre avant de commencer le round et repris une fois le round gagné. Un type en casquette aux épaules de lutteur, lui a serré les mains avec enthousiasme en la félicitant. Une autre fois (je tiens toujours ça de Bost) elle a rencontré Zuorro. Or Zuorro avait dit à Poupette que Gégé était tuberculeuse et Gégé avait appris cette opinion avec fureur. Elle a feint la cordialité la plus grande, lui a tourné autour en disant : « Mais comme vous devenez chauve, Zuorro. Je vous dis ça dans votre intérêt. Ce que vous avez perdu de cheveux depuis la dernière fois que je vous ai vu ! Et là, et là, et là (en désignant du doigt) il y a des places où on voit le crâne nu... » Il paraît qu'il était fort mécontent. – Pour la femme Kaufmann, elle m'a écrit ici naturellement, une lettre qui n'est même pas drôle. Je ne vous l'envoie pas parce que je ne sais même plus dans quelle poche je l'ai mise. Elle met simplement en post-scriptum : « Je vous raconterai, si cela vous amuse, une histoire ridicule qui vous concerne : Wolff veut vous faire un procès si... » Je devine à peu près de quoi il

s'agit et c'est gaulois : cette pauvre pailleuse de Wolff, n'ayant pas reçu de réponse à sa lettre, craint de s'être découvert et que je ne veuille utiliser les précieuses indications qu'il me livrait sur sa propre théorie des images. Il me fera un procès s'il retrouve des traces de ses idées dans mes prochains livres. De quoi se fendre la pipe. Mais que cette Kaufmann est donc agaçante, pour une fois qu'elle sait une histoire un peu drôle, de faire ainsi des manières pour la raconter. A moins qu'elle ne la tienne en réserve pour m'allécher. Mais ça ne suffirait tout de même pas à me donner envie de la voir. Je n'ai pas eu le courage de lui écrire. Je suis d'ailleurs farouchement résolu à ne pas aller m'emmerder trois jours avec elle. Je la verrai une ou deux après-midi d'ici le 30 septembre.

6° *le petit Bost*. Je l'ai vu deux fois. Une fois vendredi après-midi, une fois hier soir dimanche. Plaisant à son ordinaire. Sans grande histoire. Le petit Bost a écrit puis déchiré 37 pages sur un voyageur clandestin à fond de cale. Il travaille un peu la philosophie. Hier, après un effort peu récompensé pour lire le Brunschvicg sur la causalité, il était assez sérieusement résolu à se consacrer à l'agriculture coloniale. Il ne doute par ailleurs pas d'être reçu en novembre à Philo-géné. L'autre jour, il est rentré chez les Pierre Bost. Il faisait sombre et dans l'appartement désert il n'a trouvé qu'une de ses sœurs « celle pour qui, m'a-t-il dit, j'ai eu une passion incestueuse », blottie dans un coin noir et l'air extrêmement vague. Il a donné de la lumière, fait tourner des disques et ils ont dansé. Au bout d'un moment elle est devenue écarlate et elle s'est arrêtée de danser en lui disant : « Il faut que je te dise quelque chose. » Mais elle s'est tout de suite reprise et elle a dit : « Non. Ce sont des bêtises. Dansons. » Au bout d'une heure elle a remis ça (c'est une vieille fille de 30 ans) et lui a dit tout à coup : « Jacques, je crois que je vais avoir un amant. » Il ne lui a rien demandé mais l'a vivement encouragée. Puis deux jours ont passé et la chose a dû se passer samedi soir (rien que ça, ça fait minable) parce qu'elle a découché cette nuit-là et a traîné au lit jusqu'à six heures du soir le dimanche. Bost l'a trouvée endormie sur le divan du salon vers ces heures-là. Sur une table son sac plein de sous

traînait. Il y a mis la main mais déjà elle se redressait et disait d'une voix dolente : « Qui est là ? » Il paraît qu'elle n'avait pas l'air fraîche et Bost craint que ça n'ait été un fiasco. Vendredi nous avons été aux Deux Magots parmi les auteurs. Bost crevait de timidité : « C'est un lieu où je n'irais jamais seul. » Mais le garçon ne nous a pas trop méprisés parce que j'avais à la main des épreuves corrigées (celles de *La Transcendance de l'Ego* que je rapportais à la librairie Boivin. Me trouverez-vous gâteaux si, par association d'idées, je vous annonce que Boivin est mort dans d'atroces souffrances ?). Il y avait en face de nous pérorant au milieu d'un groupe, une magnifique intellectuelle, aux lèvres minces et sinueuses qui portait des lunettes blondes et savait regarder ses interlocuteurs d'un air d'interrogation pénétrante. Elle a passé en revue tout le cinéma et toute la littérature d'aujourd'hui en trois quarts d'heure, avec force de gestes étriqués qu'elle faisait juste avec les mains et les avant-bras, les bras restant collés au corps. Mais nous n'avons pas vu de grands premiers rôles. Ils sont encore en vacances, je suppose. Hier soir, ayant chacun cent sous, nous nous sommes offert des promenoirs à Bobino. Nous avons vu l'inévitable Charles Fallot, encore plus répugnant à Bobino parce qu'il essaye de se donner des airs d'être à gauche. Et une replète petite personne qui chante avec du métier mais sans aucun charme : Lyne Clevers. Derrière nous il y avait un fou (un gelé, disait Bost), hilare et qui ne comprenait absolument rien au spectacle. Pendant que Fallot chantait, il s'est mis à rire et a brusquement crié : « Terre ensoleillée ! » en se tenant les côtes. Comme il était juste derrière moi, j'ai discrètement changé de place et me suis mis hors de portée. Nous supposons qu'il prenait Charles Fallot pour Lyne Clevers, confondant d'ailleurs celle-ci avec Lys Gauty. Nous avons aussi acheté *Le Mystère de l'allumette* à frais communs (cf. § 3).

7° *Toulouse*. Je lui ai téléphoné mardi. Elle était là. Je ne sais quel démon me poussant je lui ai dit : « Est-ce *Madame* Jolivet ? » A cette erreur elle m'a pris pour un autre et a barbouillé des gazouillis pendant quinze secondes pour donner à entendre qu'elle était la bonne et que M^{me} Jolivet n'était pas à la

maison. Alors j'ai dit : « C'est Sartre. » « Ah bonjour Sartre, a-t-elle dit avec conviction, je suis bien contente de te voir. Viens demain à l'Atelier. Nous répétons *Volpone*. » Je suis donc parti mercredi soir après dîner sous une pluie battante (mais cf. § 8a) et je me suis fait tremper en combinant des autobus pour arriver finalement place Dancourt à 9 heures moins un quart. Le rendez-vous était à 9 heures 1/2. Je suis entré dans le petit café-tabac et je me suis assis face au zinc. J'ai bu un rhum en m'épongeant le cou et j'ai passé là une heure charmante. Il y avait la caissière (encore jeune et pas trop laide) et deux femmes, dont une jeune et fardée, qui tricotaient ; des tas de jeunes gens du quartier sont venus, qui se connaissaient tous et connaissaient ces deux femmes. Ils ont badiné, ont été jouer au billard, puis d'autres sont venus qui ont badiné à nouveau. Je me sentais plongé dans Paris et fasciné par tous ces gens qui m'en devenaient presque sympathiques. Il m'a fallu un gros effort pour m'arracher à cette banquette et m'en aller. Je suis arrivé à l'Atelier, me suis glissé dans les coulisses, tout intimidé et assis dans la salle obscure. On répétait en costume. Marchat fait à présent le rôle du pique-assiette. Il y est superbe, encore que ses belles chaussettes collantes, au lieu de mouler son délicieux petit derrière de tante, pendillent lamentablement sur ses talons. Mais ce n'est qu'un pantalon à changer. Il a dit, au milieu des rires généraux et avec bonne humeur : « Je te marierai à un Espagnol de mes amis. Il a un nom long comme le grand canal, cinq ou six prénoms et il ne fait la chose qu'avec les hommes. » Dullin, excellent à son ordinaire, tout sournois et geignard avec un air traqué et de beaux éclairs de méchanceté ; c'est son meilleur rôle. Toulouse causait à mi-voix avec une jeune femme à lunettes, une nièce de Dullin qui s'occupe des habillements. Elle m'a vu enfin : « Mon cher Sartre (et elle est venue s'asseoir près de moi), je t'avoue que je t'avais complètement oublié. » Puis aussitôt et sans trop d'embarras : « Écoute, rends-moi un service. Tu diras à Dullin que tu es rentré depuis quelques jours, parce que je n'ai pas voulu lui dire que j'ai reçu Zuorro à Ferolles mais (a-t-elle obscurément ajouté) il fallait dire que quelqu'un était venu

à cause de la bonne. Alors, comme il s'en fout, j'ai dit que c'était toi. » Nous avons peu parlé car elle était assaillie, à son ordinaire. Le plus empressé était Georges Auric dont elle dit justement qu'il ressemble à un canard – et moi, aussi justement mais plus grossièrement, à Boubouroche. Elle m'a dit : « Je vais peut-être faire faire la musique de *Plutus* par Auric. » Moi, étonné : « Pourquoi pas par Milhaud ? Il a beaucoup plus de talent et tu en étais très contente pour *J. César*. » Elle, se tortillant : « Précisément, comme j'ai toujours travaillé avec lui et que je l'estime, ça me donne le goût de lui faire des infidélités. » Mais elle m'a avoué un peu plus tard que Georges Auric lui faisait la cour pour emporter le gros morceau et que ça la flattait : « Parce que tu comprends, quand j'étais petite fille, si on m'avait expliqué qui était Georges Auric, je l'aurais pris pour un grand monsieur et ça m'aurait émerveillée si on m'avait prédit qu'il me ferait la cour pour obtenir quelque chose de moi. Alors ça m'amuse d'être déçue en voyant qu'il est si bas. » Elle m'a dit aussi qu'elle emploierait Poupette pour adapter à son idée et sous sa direction les décors et costumes de Touchagues pour *Plutus*. « Ça lui servira d'apprentissage et elle sera payée. » Cependant elle bâillait à fendre l'âme. Dullin est venu et m'a serré la main. Mais une scène assez pénible a interrompu nos effusions : c'est un vieux comédien nommé Gildès qui fait le Juge. Il a eu autrefois du talent mais c'est à présent un gâteux conscient. Déjà Dullin en toute candeur l'avait profondément humilié en lui disant : « Mais ôtez donc votre perruque, Monsieur Gildès, jouez au naturel, ça sera bien plus drôle. Là, là, comme ça. Alors à ce moment-là vous... vous faites rire, n'est-ce pas ? » etc., longuement. Mais voilà qu'à la grande scène du troisième acte, Gildès s'est mis à oublier capricieusement son rôle, tantôt ci, tantôt ça, jamais la même chose, confondant les noms, surtout ceux de Volpone et de Leone. Il était affolé parce qu'il sentait bien, le pauvre vieux, que c'était sa dernière chance ; il jetait des regards douloureux autour de lui. Et naturellement il disait plus lentement son texte pour se donner le temps de se rappeler. Et Dullin bien faux montait lui prendre les mains sur la scène : « Voyons, Monsieur Gildès, un vieux comédien

comme vous, il ne faut pas avoir peur. Allons reprenez à l'entrée de Leone. Sans vous troubler. Vous verrez que ça ira. Et un peu plus vite s'il vous plaît. » Et il revenait s'asseoir sur un strapontin près de Toulouse et lui chuchoter : « C'est très ennuyeux. Il ralentit la scène. Ça doit se jouer vite. Tiens, ça y est, il se trompe encore. Il fout tout par terre. » Et Toulouse riait et me disait : « On lui a mis une échelle dans les coulisses pour monter à son tribunal, au Deux ; mais il a le vertige, on est obligé de le pousser pour qu'il monte. » Mais je ne riais pas trop, c'était plutôt pénible. Si vous avez du cœur, vous serez heureuse de savoir, après tout ceci, qu'il s'est taillé un succès personnel à la répétition générale. Toulouse m'a posé quelques questions sur nos vacances, puis, à voix bien lente et nasillarde, comme boudeuse : « Tu sais, je n'aime pas beaucoup les récits de voyage. Je les écoute pour faire plaisir au Castor... » J'allais lui dire, indigné : « Mais tu ne détestes pas raconter *tes* voyages. » Mais elle m'a prévenu et l'a dit elle-même en riant (entre parenthèses je n'ai encore trouvé personne à qui raconter notre voyage en Grèce sinon par bribes infimes. Mais j'ai l'âme en paix car je l'ai consigné minutieusement dans de considérables épistoles). La conversation était faite de bâtons très rompus, car il fallait écouter le spectacle (ça m'amusait bien d'ailleurs, quoique *Volpone* ne soit pas une fort bonne pièce : des effets trop faciles et trop prévus et le caractère de Volpone est incertain). Toulouse bâillait à fendre l'âme. Au changement de décor nous avons été boire un verre sur le Bd Rochechouart. Toulouse a pris un kirsch pour son plaisir et, en même temps, deux quarts Vichy pour son foie. Elle tournait un peu autour de l'histoire de Zuorro et elle a fini par me dire d'une voix incertaine : « J'ai vu Zuorro... » « Je sais, lui ai-je dit, tu as même su lui faire sur sa voix un compliment qui lui a été au cœur. » Elle a ri, curieuse et flattée : « Ah ? Qu'est-ce que je lui ai dit ? » Je le lui ai répété et elle a dit, assez froidement : « Oui, j'aime bien sa voix. » « Et qu'est-ce que tu penses de lui ? » « Il est amusant, il est très jeune premier italien, très Monadelschi, avec tout un côté à faire des tas de petites intrigues pour rien. Tu sais, il m'a raconté toute sa vie sans que je lui

demande rien. Il dit qu'il n'est pas pédéraste mais ça crève les yeux et puis il ne parle que de ça. » Elle a pris un temps et ajouté, d'un air hésitant et pourtant convaincu : « Il est très mauvaise langue. » « Qu'est-ce qu'il t'a dit ? » ai-je demandé un peu inquiet. « J'aime mieux te raconter tout, un jour que nous aurons plus de temps. Mais tu me jures de ne rien lui répéter ? » J'ai juré. Elle a un peu parlé de *Plutus*, de mauvaise grâce, comme chaque fois qu'elle est en retard ou qu'elle n'a pas la conscience tranquille. Mais il paraît que Dullin en est enchanté et prédit un gros succès. (À ce propos Zuorro à qui Toulouse a fait prévoir plus de cent représentations et qui gagnera 32 francs par soirée songe déjà à se réserver la liberté de disparaître les jours qui lui conviendront et même définitivement s'il le faut. J'ai peur qu'il n'aille scrupuleusement aux répétitions, les laisse s'engager à fond sur lui et ne les plante là au dernier moment. Il parle tout de même de leur procurer un remplaçant.) On est revenu à l'Atelier et Toulouse m'a avoué en se tortillant qu'elle avait fait un « petit quelque chose qui n'était pas trop bien en apparence mais pas si mal que ça au fond, parce que ça pouvait lui servir pour sa carrière et qu'il vaut mieux jouer une fois une mauvaise pièce si ça doit permettre d'en jouer ensuite souvent de bonnes – et que je ne devais pas être trop sévère, etc. » Bref elle a accepté le *Savonarole* de Salacrou. J'ai rugi : « Le *Savonarole* ? » « Oh mais tu sais, m'a-t-elle dit effrayée, *Savonarole* n'y paraît presque pas. » J'ai dû prendre un taxi pour rentrer parce qu'il pleuvait comme vache qui pisse et que les métros étaient depuis beau temps fermés. Ce qui fait que le lendemain j'ai dû taper ma mère de ses dix francs quotidiens. Je dois retéléphoner à Toulouse le mercredi 22. Je prendrai un rendez-vous pour nous deux, pas trop rapproché, n'ayez crainte : pour le samedi ou le dimanche. Je ne lui ai pas donné les photos, qui sont restées chez de Roulet.

8° *Divers* :

a) Ma mère m'a offert un superbe imperméable en suédine (225 francs) qui a fait l'admiration de Williams et de la femme lunaire. Par ailleurs Williams me hait de plus en plus car Zuorro lui persuade que je le prends pour un con.

b) J'ai été voir mon lycée, une immense bâtisse en briques rouges, qui « ressemble au château de Versailles », dit ma mère. Dans un quartier sinistre et bien aéré où les filles doivent avoir leurs règles huit jours d'avance, s'il est vrai, comme dit Nizan, qu'elles les ont dans le XV^e avec huit jours de retard. Mais je m'en fous : le 43 qui part de Montparnasse me met à la porte du lycée en 27 minutes. J'en serai donc presque plus proche que vous du lycée Molière. Vous ai-je dit que ma mère n'aurait pas détesté que je prenne pension chez elle pour les déjeuners ? Il y avait un terrible EG qui faisait Neuilly-Passy en 10 minutes. « Tu n'auras qu'à faire un saut... » Heureusement ces beaux oiseaux se sont révélés des oiseaux rares : les autobus EG passent tous les trois quarts d'heure. Et puis mon beau-père, qui est d'une humeur massacrate, m'engueule tout le temps et menace de me prendre en grippe. J'ai donc convaincu ma mère qu'il serait largement suffisant que je vienne déjeuner le jeudi à midi et dîner le dimanche soir. Elle demande seulement un bout d'après-midi pour elle, ce qui est légitime car elle est bien brave en ce moment. D'autant plus brave que, mon beau-père étant insupportable, elle a peur que je ne me dégoûte de la maison.

9^o *Les lunaires*. Ils m'ont retrouvé à la trace car ils avaient naturellement perdu mon adresse. Ils sont allés chez le concierge de mon grand-père 200 rue Saint-Jacques et ont froidement demandé à voir M. Schweitzer. Le concierge leur a dit avec une grande dignité : « M. Schweitzer est au cimetière depuis trois ans. » Puis il s'est radouci et leur a donné, faute de savoir la mienne, l'adresse de mon oncle le photographe. Ils ont téléphoné à son bureau. « Poulou ? Je ne l'ai pas vu depuis six mois. » Il leur a tout de même donné notre adresse et ils m'ont téléphoné deux fois avant de me joindre. « C'est Girard. As-tu pensé à nos meubles ? » Et j'entendais la femme lunaire qui n'avait pas voulu téléphoner par dignité mais qui riait au bout du fil. Je leur ai donné rendez-vous pour le dimanche matin mais je leur ai avoué que je ne savais pas qui pourrait prendre leurs meubles. Entre-temps, le samedi j'en parle à Zuorro qui bondit là-dessus.

« J'ai besoin d'un divan et d'une table. » Les lunaires lui donneront tout cela, des chaises, etc. Le dimanche donc quand je les ai retrouvés assis bien sagement à la Closerie des Lilas (ils râlaient de s'être levés si tôt, la femme lunaire avait dit à André : « Ce qu'il y a d'ennuyeux avec Sartre c'est qu'il est tellement actif. »). Je leur ai annoncé triomphalement que j'avais preneur pour leurs meubles. Mais cette nouvelle les a laissés totalement froids : « Bon, bon. Entendu. Il faudra qu'il nous signe un papier. » C'est qu'ils étaient déjà absorbés par d'autres projets : adopteront-ils cette petite Espagnole de 12 ans que la femme lunaire a vue à Mosset, chez sa belle-mère et qui lui disait si gentiment « Oui Madame » en la regardant en face et en lui abandonnant ses mains pendant plus de deux heures ? J'ai dit : « Pourquoi pas ? » « Mais ça coûte à entretenir », dit la femme lunaire pendant qu'André descendait aux lavabos. « Pas tellement », ai-je dit avec prudence. « Mais le lycée ? » « Eh bien le lycée est gratuit. » « Ah oui ? André, a-t-elle crié à son mari qui remontait, il nous conseille de la prendre. » « Eh ! bien prenons », dit André en allumant sa pipe. Par ailleurs ils songent à présent à partir aux États-Unis parce qu'un prêtre leur a dit qu'on trouvait de belles situations là-bas. « J'ai pensé à vous pendant trois heures à Nice, Jean-Paul, et je me suis désolée en pensant que même vous, vous n'essayez pas de faire quelque chose de grand. » « Mais quoi ? » « Ah... » a-t-elle fait avec un geste vague. Elle en a assez d'être pauvre et de voyager en troisième classe ; elle m'a sévèrement blâmé d'avoir couché sur le pont du *Th. Gautier*¹⁶. Par ailleurs elle a une bêtise toujours aussi profonde et savoureuse. Elle m'a dit : « Vous savez que mon père est mort depuis deux mois ? Quand j'ai appris qu'il était mourant j'ai décidé d'aller le voir. Je me suis toujours dit qu'un type qui avait été salaud dans sa vie, il n'y avait pas de raisons pour qu'il ne l'avoue pas au moment de mourir puisqu'il n'avait plus rien à perdre. Alors j'étais très curieuse de voir mon père avouer ses torts. C'était une expérience, vous comprenez, puisque je n'avais jamais vu de types mourir. Alors je m'amène, il était tout seul dans son appartement, couché, il y a juste une vieille femme crasseuse qui le soignait. Il

me dit : “Ah ! te voilà. Je suis collé depuis huit jours avec ton mari.” Je lui dis : “Quoi ?” Il se met à faire le clairon et il me dit : “Tout ça c'est la faute du clairon.” On avait oublié de me dire qu'il avait une méningite tuberculeuse. Quand j'ai vu qu'il était fou, ça m'a bien déçue à cause de cette expérience que je voulais faire. »

Mon charmant Castor, je viens de recevoir votre télégramme, je suis bien aise de vous revoir demain mais bien ennuyé pour vous que vous ayez dû écourter d'un jour votre voyage. Je raconterai le reste demain. Je vous embrasse et vous aime bien fort.

P.-S. : Vous trouverez les cinquante francs au bureau de poste « Recette principale » parce que le Bureau central, Dieu sait pourquoi, n'accepte pas les mandats télégraphiques.

À SIMONE DE BEAUVOIR

[Septembre]

Mon charmant Castor

Je reçois votre télégramme au moment où j'allais vous envoyer cette lettre à Strasbourg. Je la mets donc au Dôme pour vous.

Je vais demain matin au Palais de la Découverte avec mon beau-père.

Je vois la femme lunaire à 2 heures 1/2. Je le lui ai promis car elle m'a dit : « J'ai besoin de vous voir. »

Je devais voir le petit Bost à 6 heures.

Je vais décommander le petit Bost de ce pas et je vous donne rendez-vous à 6 heures au Dôme, je passerai la soirée et une longue fraction de la nuit avec vous.

Je vous aime, mon charmant Castor.

Tâchez d'emprunter 200 balles à vos parents si vous allez les voir, car nous sommes rigoureusement *sans un*.

1. Je t'en dirai un mot quand je te reverrai.
2. J'étais en convalescence.
3. Toute petite. C'est-à-dire Tania, sœur d'Olga.
4. *La Chambre*.
5. Réunies sous le nom de *Primauté du spirituel*.
6. Un ami de Gégé.
7. Philosophe, ami de Nizan et lecteur chez Gallimard.
8. Olga.
9. Albert Morel.
10. La fille de Mops, âgée de six ans.
11. Le directeur de l'Opéra.
12. Ancien élève de Sartre, ami de Jacques Bost.
13. Surnom de sa femme.
14. Adaptation par Simone Jolivet de la pièce d'Aristophane.
15. De Virginia Woolf.
16. À notre retour de Grèce.

1938

À SIMONE DE BEAUVOIR

Dimanche [juillet]

Mon charmant Castor

Il est environ huit heures Je suis à La Coupole et je viens de manger une belle côte de bœuf aux haricots verts et une tarte en lisant un roman policier. Je ne sais pas si Tania est arrivée car je n'ai pas voulu monter chez moi tout à l'heure, crainte de les rencontrer. Si elle vient, Zazoulich me met un mot. Je n'aimais pas trop vous quitter hier, absurde petit globe-trotter, vous seriez encore avec moi, à présent, toute pleine de bons petits sourires, si vous n'aviez pas cette étrange manie de manger les kilomètres. Où diable êtes-vous ? Ce matin j'ai eu deuil pour vous parce qu'il faisait gris et que je vous imaginais tout en haut de votre petite montagne et regardant au-dessous de vous, d'un air buté, une mer de nuages gris comme un pêcheur à la ligne qui regarde son bouchon sur l'eau. Et puis après je vous ai imaginée perçant ce tapis, mangeant de l'ouate et risquant de vous casser une jambe – et maintenant je suis content parce que je me figure que vous mangez la soupe aux choux, toute béate et que vous buvez votre demi de vin. Je vous aime bien, petit absurde. Pour moi j'ai été chez cette dame. Nous avons devisé dans le noir, elle rit quand elle pense à vous, elle dit : « Le Castor me fait rire » et « trop drôle je trouve le Castor ». Elle n'aurait pas idée non plus d'aller sur les montagnes mais ça lui fait sympathique tout de même, elle m'a expliqué que vous étiez « bien organisée ». Elle insiste beaucoup pour que je vous fasse un enfant : « Pour voir ce qu'il serait », a-t-elle dit. Elle l'élèvera. Elle

trouvait amer de devoir bientôt quitter Paris, alors qu'il faisait si beau mais n'avait, d'ailleurs, pas mis le nez dehors de la journée. Je lui ai proposé une promenade et elle a accepté de bien bon gré. Nous avons pris la petite rue Férou, où nous avons été si heureux, nous autres deux, et je lui ai dit que nous y avons été heureux, puis d'autres rues et la rue Bonaparte et le Pont-Neuf et nous nous sommes baladés dans les Halles, pleines de paniers et d'odeurs et de gens au visage las qui travaillaient en silence. Il y avait des paniers coiffés de roses qui sentaient la fraise à vingt pas et d'autres paniers, plus muets, coiffés de blanc et de bleu électrique ; il y avait d'énormes paniers de cresson et le cresson était arrangé dedans en couronnes mortuaires ; nous avons vu un manchot, un vrai ou un faux mort, des tas de dormeurs, des putains, tout ce qu'on voit par là d'ordinaire, avec cette drôle de couleur fausse qui vient de ces piles de paniers et des caisses de bois blanc éclairées à la lumière jaune. Nous sommes revenus par des rues calmes et noires toutes remplies de chaleur, comme un soir de quatorze juillet sans quatorze juillet et cette dame s'indignait qu'il y eût tant de commerçants : « Au fond, a-t-elle dit, à la réflexion, c'est que je dois être hostile au commerce. » Je l'ai rentrée et elle voulait me faire un lit dans le salon mais j'ai refusé à cause de la lumière. Il était une heure et demie et j'ai dormi jusqu'à dix heures et demie, heure où Lucile¹ m'a réveillé par un coup de téléphone. Je suis allé entendre, les yeux rouges et lourds, sa voix lente et grasse et ses mignardises : « Jè suis vènuè vous voir, hier, c'était gentil, hein ? » et j'ai été plutôôt sec. Elle m'a dit : « Vous n'avez rien d'autre à mè dire ? » « Non, adieu. » Il y avait une lettre de ma mère (de Piana) et une traduction du fameux article hollandais. Que de louanges ! D'ailleurs l'article est authentiquement plus intelligent et plus sérieux que les autres mais quand on me loue de la sorte ça ne me fait pas sérieux. Je suis d'ailleurs dégoûté de mon livre et d'écrire. Je ne déteste pas que Tania vienne et que les vicissitudes de la galanterie me fassent un peu oublier tout ça. Une lettre de Lionel, plaisante. Je ne vous l'envoie tout de même pas. Je suis allé m'habiller et je m'étais résolu à user pompeusement de ma liberté.

Travail, cinéma et que sais-je ? Mais les programmes n'étaient guère tentants, même pour un veuf qui veut s'encanailler, et je n'avais pas une envie folle de travailler. Cette dame m'avait convié chez elle la veille et j'y fus. Mops et Isorni² étaient là. Isorni avait acheté pour six francs un exemplaire de presse de *La Nausée* avec la dédicace coupée. Zorro est venu, il avait rencontré Lucile au Dôme où elle me cherchait. Il lui a dit que je lui avais tout raconté et elle est devenue un petit peu rouge, pas trop. Il lui a demandé : « Qui a mené le jeu ? » Elle a répondu : « Il a pu avoir l'impression que c'était lui. » On a déjeuné, puis j'ai dessiné des gnomes et des fées pour Boudy, cependant que Zorro par perversité pure nous donnait à entendre une retransmission de *Mignon*. On a un peu dansé la rumba, Zorro et moi, et des danses de caractère et vers six heures et demie nous avons quitté cette dame pour aller jouer à La Rotonde à un nouveau jeu. Ah ! le beau jeu ! mon charmant Castor. Pareil aux autres : plein de petites toupies électriques et de sonneries, mais la bille, si elle touche un certain piton, saute gracieusement dans les airs et fait des tours de folle dans sa boîte. Au bout d'un moment pourtant, on trouve le jeu traître mais je me réjouissais tout de même d'y jouer avec vous à votre retour. Au sortir de là, Lucile était au Dôme, elle n'avait pas bougé de place depuis midi et demi, m'attendant. Je suis resté un quart d'heure avec elle, elle était aigre-douce : « Vous voulez vous amuser de moi, m'a-t-elle dit, mais vous avez de grosses ficelles comme les inspecteurs qui ont ces souliers jaunes, vous savez. » Je lui ai dit : « Je vous jure que vous ne m'intéressez pas assez pour que je veuille m'amuser de vous. » Elle a ri et a dit : « Ah ! Sartre ! Sartre ! Vous commencez à me plaire. » Bien entendu, pétrie de mystères, éternel féminin et tout ce que vous voudrez. Son Égyptien est arrivé sur ces entrefaites et m'en a débarrassé. Après quoi je suis venu ici, j'ai mangé et je vous écris. Et maintenant que vais-je faire ? Hélas mon pauvre bon p'tit Castor, je ne le sais pas moi-même. Je pense que je vais tout de même aller au cinéma. Adieu, bon petit, le plus charmant des petits. J'écrirai demain la suite.

À SIMONE DE BEAUVOIR

Lundi 11 heures 1/2 Coupole [juillet]

Mon charmant Castor. D'abord deux petits renseignements : 1° Je vous aime bien fort. 2° Le schizophrène n'est pas mort. Il est en face de moi, avec son jumeau et il a même l'air d'aller mieux, il regarde autour de lui d'un air vif. Mais cette vivacité fait peut-être partie de la COMÉDIE.

Je ne peux plus du tout imaginer où vous êtes et ça m'irrite. Je vous vois je ne sais pourquoi dans une prairie avec vos espadrilles toutes mouillées. Sachez que je n'ai trouvé aucun cinéma potable hier, bien que j'aie compulsé soigneusement *La Semaine à Paris*. Je suis sorti de La Coupole et Zuorro m'a couru après, les yeux pétillants de concierge ; « Qu'en est-il avec Lucile ? » Mais je n'avais rien à lui dire. Il la voit aujourd'hui à 3 heures et l'emmène chez lui. Je ne sais quel drôle de jeu il joue. J'ai pris un taxi (il était 9 heures 1/2) et je me suis fait mener à tout hasard à l'Opéra, puis j'ai remonté les boulevards en regardant tous les cinémas. Rien à voir : *La Présidente*, *Barnabé*, *Raspoutine*, que sais-je ? J'ai rencontré Patri avec sa bonne femme (des poches sous les yeux, un air sérieux, un mérinos noir sur la tête, de l'affreux) il la serrait par les épaules avec un air blasé et social de propriétaire. Il ne m'a pas vu. Je suis allé dans le petit couloir obscène qui fait face au Musée Grévin mais tout était fermé, librairies et cinémas cochons, sans quoi j'aurais mis vingt sous dans quelque fente. Ainsi tout noir, ce passage reprenait un air honnête, forcément. Enfin, vers onze heures, j'ai repris le métro et je suis rentré à l'hôtel. Pas de lettres des Charrachboufftigues². Je me suis un peu énervé. La chambre de Zazoulich était noire, pas de clé sur la porte. Alors je me suis mis à déprécier le plaisir que je devais avoir le lendemain avec Tania, par un phénomène de compensation que je connais bien maintenant : depuis l'affaire Olga, tout ce qui peut présenter la plus légère ressemblance avec du passionné, fût-ce un peu d'énervement, je lui tords le cou sur-le-champ, par

une sorte de peur, solidement accrochée. Ce n'est pas seulement vis-à-vis d'Olga mais vis-à-vis du monde entier que j'ai « contre-cristallisé ». Je me suis donc endormi, morose et regrettant par COMÉDIE de ne pouvoir travailler les jours suivants au cas où Tania viendrait. Et je m'étais mis de petites boules dans les oreilles pour n'avoir même pas la tentation d'écouter les bruits. Je me suis endormi mais, vers minuit et demi, des bruits de pas m'ont réveillé et je me suis dressé en sursaut, allumant l'électricité pour voir si on ne venait pas de glisser un mot sous ma porte. Rien. Je suis descendu en pyjama jusqu'à la porte de Zazoulich : toujours pas de clé. Alors je suis remonté, je me suis mis à la fenêtre dans le noir, un peu béat, parce que c'était poétique de voir rentrer les gens. Un gros vieillard à casquette faisait les cent pas d'un air louche. Une femme se déshabillait au sixième de la maison d'en face, on la voyait passer et repasser devant sa fenêtre, de plus en plus nue. A une heure j'ai refermé les volets et me suis couché satisfait, tenant le raisonnement suivant : puisque Tania devait venir le soir, Bost était sûrement parti chez le pasteur, donc Olga n'était pas avec lui. Si Tania n'était pas venue aux trains de six ou de neuf heures, Olga serait allée l'attendre au train de minuit et, furieuse de l'avoir manquée, automatiquement revenue chez elle vers une heure moins le quart. Puisqu'il n'y avait personne chez elle, les plus fortes chances étaient pour que Tania fût arrivée au train de six heures et qu'elles soient ensemble quelque part. J'ai dormi jusqu'à dix heures et demie et j'ai en effet trouvé un mot de Tania me donnant rendez-vous au Dôme à deux heures, et, en bas, un mot d'Olga réclamant de l'argent. Je lui ai glissé cinquante francs sous la porte (était-ce assez ? C'est pour son voyage, elle part cette après-midi.) et je les ai entendues qui conversaient. Puis je suis venu ici, j'ai lu un peu et je vous écris. Il est à présent midi, je vais un peu travailler au factum et je vous réécrirai ce soir un petit mot.

À SIMONE DE BEAUVOIR

Lundi soir [juillet]

Mon charmant Castor. Il est sept heures moins dix, Tania se repose dans sa chambre et je vous écris en attendant un jambon poêlé jardinière. Le temps est au beau et à l'idylle. Paris a ressemblé tout le jour à un jardin. Vous me direz : à quoi bon alors détester les vrais jardins ? Mais quoi, est-ce ma faute si je me suis souvenu tout le jour de lourdes et poétiques après-midi dans le jardin du presbytère de Grunsbach ? Et puis je ne déteste pas les jardins de pierre. Ce qu'il y avait c'est que le moindre arbuste, le plus minable buisson en pot ou en caisse était mis en valeur extraordinairement, par la chaleur et pour tous les sens. Il faisait chaud mais supportable et tout frais, tout ombreux, tout intime dans les cafés. Chronologiquement il y a peu à dire. J'ai été au Dôme vers une heure et demie : Olga et Tania dans une charmante petite blouse bleue étaient à la terrasse mais je n'ai pas voulu les déranger. Je suis descendu au téléphone pour poser mes affaires et là j'ai rencontré Lucile, pleine d'une ardeur mélancolique, qui ressemblait à une Martiniquaise, avec un petit madras dans les cheveux, et qui m'a tendrement peloté les seins. J'ai été doux avec elle et elle parlait de rester pour moi à Paris, mais je lui ai dit que j'étais pris pendant une quinzaine. D'où désespoir. Elle m'a fait sucer sa courte petite main et je l'ai quittée pour rejoindre Tania, toute seule à la terrasse, qui m'a fort aimablement accueilli. Nous sommes presque aussitôt repartis pour porter un peu plus de sous à sa sœur (cent francs pour finir) qui fut discrète et galante et nous sommes allés à pied à la Rhumerie. Là nous sommes retombés sur Olga, désespérée, qui a bu un rhum blanc avec nous en attendant Bost. Elle avait envoyé son pneu trop tard et n'avait pu le joindre. Cette séance à trois, bien que Tania fût un peu ivre, n'a pas manqué d'aisance. On a fini par laisser Olga se débrouiller et nous sommes partis vers la rue Mouffetard, tendrement enlacés. On a bu au petit café italien où va votre sœur, près des Gobelins, on a un peu marché dans le Jardin des Plantes, un taxi et me voilà.

À SIMONE DE BEAUVOIR

14 juillet

Mon charmant Castor

C'est le 14-Juillet, et comment ! Il est cinq heures de l'après-midi et je suis au Dôme. Au-dehors, dans la rue Delambre il y a un charmant Monsieur perché sur des échasses et coiffé d'un haut-de-forme qui tourne sur lui-même en jouant de l'accordéon. Il tournait si vite que j'ai cru d'abord qu'il était vêtu d'un costume rayé vert et orange mais quand il s'est arrêté j'ai vu que c'était des losanges d'Arlequin. Il fait gris, aujourd'hui, gris et terriblement républicain comme dans les tableaux de 14-Juillet de Manet et de Van Gogh. Ici longue interruption de ma lettre par Péron, revenu du défilé Front Populaire, avec une petite étiquette rouge à la boutonnière « Fidélité au serment. Application du Programme. Vive l'Espagne républicaine ». Il s'est longuement étendu sur le chapitre de sa femme puis, comme elle est russe, sur le caractère slave en général. Je bouillais : il ne m'empêchait pas de vous écrire – car j'étais décidé coûte que coûte à le plaquer à temps – mais bien, une fois ma lettre écrite, de travailler au Factum. Hélas, pauvre Factum, quand donc le finirai-je ? Peut-être à La Pouèze. Le Dôme est frais et sombre et je vous aime bien. J'ai pensé plus d'un coup à votre petit voyage, je vous ai imaginée lisant *Plume*⁴ dans votre confortable coin et puis, ce matin, à 4 heures, ayant déposé Martine Bourdin à son hôtel, j'allais prendre un taxi quand je me suis avisé qu'il était quatre heures, que le jour naissait et que vous étiez à Culoz, réveillée et courant avec votre petit sac le long d'un train noir. Cela faisait une simultanéité tellement proche et tellement réelle que je suis rentré à pied, m'imaginant tout le long du parcours des Alpes lointaines et sombres dans le même ciel mauve, un petit train dans une gare et vous autre, mon amour, toute petite devant ce petit train. Je vous aimais bien, j'étais tout avec vous, séparé seulement de vous par le fait que nous n'avions pas du tout le

même genre de sommeil dans la tête. Je vous aime. J'ai bien envie du Maroc et de vous autres, je serais tout heureux si je pouvais seulement finir ma nouvelle. Ah ! non, il y a une ombre : Beck et Godet⁵ ont l'insolence de réclamer leur dû (925 francs). Mais je crois que je vais, tout simplement, ne pas les payer. Pour en finir avec les propos à bâtons rompus, sachez qu'aujourd'hui à quatre heures, retour de chez mes parents, fantaisie m'a pris après cette plate journée de frapper chez le fauve Zazoulich pour rigoler un peu (de sa sœur point de nouvelles, elle boude, je suppose). Une voix endormie a répondu : « Qui est-ce ? » et moi patelin : « Moi, mon bon Zazoulich, puis-je converser avec vous cinq petites minutes ? » « Non Kobra, excusez-moi, m'a-t-elle dit d'une voix morne et acidulée, j'ai dormi tard et je me lève. » « Partez-vous toujours demain ? Il n'y avait pas de petit mot. » « Oui mais je n'ai pas été à la gare, je vous écrirai ce soir. » « Êtes-vous toujours abandonnée ? » « Je n'y ai pas pensé depuis, a-t-elle répondu sèchement, mais oui, je pense que oui. » « Hé ! rancuneuse petite créature. » Silence. Au bout de quelques secondes j'ai dit à la porte : « Alors adieu », et un vague adieu bien mou m'a été retourné. Voilà.

Passons à l'affaire Bourdin. Elle marche trop bien : j'ai embrassé hier cette fille de feu qui m'a pompé la langue avec une force d'aspirateur électrique au point que j'y ai encore mal, et qui s'est onduleusement collée à moi de tout son corps. Elle a l'air très satisfaite du tour qu'ont pris les choses. Mais aucun serment n'a été échangé, rassurez-vous. Mais procédons par ordre. Je l'ai retrouvée vers 9 heures au Mahieu parce qu'elle avait été sans raison valable me quérir au Dôme. Sa tante était partie dans l'après-midi. La petite Bourdin avait vu Merleau-Ponty et Jean Wahl. Merleau-Ponty lui avait dit d'un ton de doux reproche : « Ne faites pas veiller Sartre trop tard, il n'aime pas se coucher tard. » Il lui a dit aussi d'un air pensif : « En théorie Sartre est un type moralement très bien, mais je me demande s'il est aussi bien dans la pratique. » Elle considère que c'était un avertissement. Elle en avait reçu un autre de sa tante qui lui avait dit : « Pourquoi restes-tu ? » « Pour voir Sartre, un monsieur très bien, un professeur

qui me conseille pour mon diplôme. » La tante a jeté les hauts cris : « Sartre ! Méfie-toi. Il vit maritalement avec Simone de Beauvoir et les Barry m'ont dit qu'aucune femme ne lui résiste. » Pour Wahl, il l'attendait en complet gris clair et pantalons de golf avec une cravate rose et une chemise rose. Il l'a assise dans un fauteuil en disant : « Je vais vous lire un poème sur vous. » Il le lui a lu en sautant les passages qui concernaient trop précisément son corps. Elle a retenu un vers, qui à lui seul vaut un long poème :

« Martine, l'écolière, que j'appelais Cécilia. »

Après quoi, il lui a dit à peu près : ne faites donc pas l'agrégation, vous êtes plutôt douée pour le lit. Le tout avec une pointe de fatuité. Il ne paraît pas douteux qu'il pense avoir ses chances. Elle est sortie, écumante de fureur et profondément humiliée. Pour la consoler je lui ai proposé comme sujet de diplôme : le Temps chez Bergson et Husserl. De Boutang⁶, aucune nouvelle. Nous nous sommes baladés un long moment, puis nous avons bu aux Deux Magots. Paris était intenable, dans le genre « pas fini de faire ». Des échelles et des échafaudages partout et des tas de types qui vociféraient et dansaient et qui avaient l'air de s'amuser entre les portants d'un décor de théâtre pas encore posé tout entier. Beaucoup tenaient des lampions qui leur éclairaient la figure de bas en haut. Je lui ai dit qu'elle était canaille au fond et qu'elle pinçait les hommes en leur disant : « Faites-moi progresser, Monsieur. » Elle en a convenu, puis elle est devenue insupportable pendant plus d'une heure, vulgaire et nerveuse. Alors j'ai fait le discours que vous imaginez : « L'autre soir c'était plus plaisant parce que Boutang était entre nous. Ne saurons-nous pas supporter d'être tous deux seuls ? » Et naturellement j'ai parlé de « bonne volonté », le coup est régulier ; elle a dit : « J'en aurai » et elle s'est tenue sage et tranquille avec des yeux tendres pendant que je lui parlais. On a été au Dôme je lui ai saisi la main et dit : « J'ai du goût pour vous. Vous avez déclenché mon âpreté, ce qui est rare car j'ai le sang plutôt pauvre. Malheureusement je ne sais que faire de vous, je ne suis pas Boutang pour vous faire de fausses promesses. Vous êtes arrivée dans ma vie

comme un chien dans un jeu de quilles ; j'ai voulu vous prendre sans que j'aie le moins du monde *besoin* de vous, ce qui est bien plus flatteur. J'ai trois jours à vous donner, prenons-les et tâchons d'en faire quelque chose de bien. » Ignoble petit discours mais avec des habiletés de Thucydide, qui ne ressortent peut-être pas ici mais qui ont fait merveille. L'instant d'après elle était dans mes bras et nous sommes rentrés en nous embrassant, elle silencieuse et toute donnée, avec un sourire charmé et moi tentant de temps à autre de dire quelque chose, par habitude. J'ai l'impression qu'elle avait envie de me demander de monter chez elle, mais je n'ai pas voulu m'en apercevoir, parce que je ne veux pas coucher avec elle. Je suis revenu à pied, avec la poésie que vous savez dans ma tête (à la relecture je trouve cette phrase écoeurante). Il était cinq heures quand je me suis couché.

Vendredi après-midi : Catastrophe. Le Merly-Ponteau⁷ aimait Martine Bourdin. Et assez fortement, ce semble. J'en avais hier soir le cœur un peu retourné et, cette après-midi, je ne suis pas trop à l'aise parce que je vais avoir un entretien avec Merloponte⁷. Pourtant j'ai la conscience pure et cette dame me donne son absolution. Mais jugez plutôt : j'ai donc revu la gaillarde hier soir après vous avoir écrit. Elle était accablée. France, la piège⁸ avec qui elle fait ménage, l'avait quittée l'après-midi en pleurant (jalouse de moi) et, quand elle a reçu le Ponteaumerle⁷, Martine Bourdin avait le cœur tout barbouillé de larmes rentrées. Là-dessus Merleau-Ponty s'amène et elle lui annonce qu'elle a rompu avec Boutang, ce qui semble le laisser absolument froid. Là-dessus il lui propose de sortir avec lui, le soir : « Mais je sors avec Sartre. » « Oh ! Sartre ne me gêne pas », répond-il candidement. Alors elle lui dit qu'elle aime mieux me voir seul. Ces simples mots le font verdir, paraît-il. Il y a un long silence et puis, péniblement il lui dit : « Si je vous avais demandé avant-hier de vous embrasser, qu'auriez-vous fait ? » « Eh bien, je ne sais pas, du moment que vous ne me l'avez pas demandé c'est que vous n'en aviez pas assez envie ou alors que vous

avez senti que je ne le voulais pas... en définitive je crois que j'aurais dit non. » Là-dessus il bafouille et semble au bord des larmes ; elle aussi. Il se met en bras de chemise, va sur le balcon et là : « Au fond je ne vous aime pas – non, je ne vous aime pas, je ne crois pas que je vous aime. » D'un air à pleurer, puis : « Je crois que je n'aimerai jamais plus... » puis : « Je n'ai pas d'explications à vous donner, mais j'ai couché la semaine dernière avec une femme que je n'aime pas, c'était affreux. » Il revient à l'intérieur de la chambre, s'assied et dit d'un ton pénible, en joignant les doigts et en regardant ses pouces : « Vous ne vous rendez pas compte que vous avez un charme extraordinaire. » Après quoi il a parlé de moi : « Ce qu'a fait Sartre est moche, au fond il est pareil aux autres ; il disait qu'il s'occupait de vous parce que vous l'intéressiez par votre intelligence et pour finir, voilà ce qu'il voulait. » Après quoi il s'est inquiété : « Mais où voulez-vous en venir tous les deux ? Vous n'avez pas assez réfléchi ; à quoi cela va-t-il vous conduire ? » Elle a dit que l'histoire s'arrêtait pile dimanche. « Mais c'est de la folie, vous comptez sur une séparation pour résoudre la question, ce n'est pas courageux. » Il a dit aussi : « Vous savez, Sartre n'est pas un type à vous prendre les mains et à vous embrasser : il vous demandera tout net de coucher avec lui. Est-il amoureux de vous ? » « Je ne sais pas : peut-être – je m'en fous de toute façon. » Alors il a dit : « Vous devriez rester quelques jours sans vous voir, pour bien réaliser ce que vous êtes l'un pour l'autre. De toute façon je couche ce soir à l'École et si vous avez besoin de moi, vous pouvez me réveiller à n'importe quelle heure de la nuit. » Et il est parti, accablé et falot. D'où il ressortait d'abord qu'il me jugeait comme un salaud (et le jugement du Pontaumerle ne me laisse pas indifférent), secondement qu'il avait tout de suite pensé qu'il y avait une passion entre Bourdin et moi. J'étais très mal à l'aise, parce que j'avais peur qu'elle ne se soit mis, elle aussi, cette idée dans la tête. Il s'en est suivi une conversation pénible où je lui ai dit en mettant les points sur les i que certes j'étais amoureux d'elle, mais qu'il n'y avait aucune place pour elle dans ma vie et où je lui ai parlé non seulement de vous, mais aussi de Tania. Naturellement elle disait, le cœur

serré : « Mais je savais tout ça, vous n'avez pas besoin d'appuyer. » Mais j'ai été jusqu'au bout. Je lui ai demandé si elle trouvait que je m'étais conduit en salaud. « Non. Nous savions tous les deux que l'autre était troublé. Ce qui aurait été salaud ç'aurait été de ne pas m'embrasser. » « Depuis combien de temps avez-vous pensé que vous vous laisseriez embrasser si je vous le demandais ? » « Depuis le premier soir, chez Gabriel Marcel⁹. » Tout de même après, elle s'est mise à boudier, sous prétexte que je lui avais dit que j'étais amoureux d'elle. « Je ne peux pas me faire à ça, c'est plus fort que moi. Vous devenez comme tout le monde si vous êtes amoureux de moi. » Vous verrez la véritable raison de sa bouderie.

Samedi. Mon amour, je n'aurai pas beaucoup de temps de vous mettre les douceurs que je pense sur vous si je veux vous raconter la suite de cette histoire. Sachez pourtant que je vous aime bien fort ; je voudrais bien recevoir une lettre de vous. Mais il n'y a rien de vous ce matin (ni de Tania qui râle incontestablement). Par contre une carte de Roger Martin du Gard « Comment vous écrire après vous avoir lu ? On aurait trop peur de parler comme *L'Autodidacte...* pis encore : de se faire classer dans la catégorie des “salauds”. Tout de même il est très épatant votre livre. Et je suis content que vous *existiez*. » Un livre de M. Aimelle : *Propos d'un défaitiste* (1917-1919) avec dédicace : « Au grand, très grand écrivain de *La Nausée*, à Jean-Paul Sartre, en souvenir de la fessée à Barrès, en insuffisant hommage de totale admiration (ce n'est pas une simple formule) », et un mot de Paulhan qui m'annonce ferme Dos Passos et *Intimité* pour Août. Je reviens à mon histoire.

Elle a donc boudé et j'ai râlé. On a été au Falstaff et je l'ai engueulée ferme. Là-dessus elle a chu d'un bloc, comme un arbre cassé, dans mes bras et m'a convié à l'emmener chez moi, ce que j'ai fait. Elle y a passé la nuit (et encore la nuit suivante – et elle y passera la nuit prochaine : elle part le lendemain matin dimanche). Nous nous sommes tripotés sans une parole, ce qui rend le récit de

cette nuit plus léger. Sauf coucher avec elle, j'ai *tout* fait. C'est, comme son physique l'indique assez, ce que le Boubou¹⁰ appellerait une « grande amoureuse » ; elle est d'ailleurs charmante au lit. C'est la première fois que je couche avec une brune ou plutôt une *noire*, provençale comme le diable, pleine d'odeurs et curieusement velue, avec une petite fourrure noire au creux des reins et un corps tout blanc, beaucoup plus blanc que le mien. Au début cette sensualité un peu violente et ces jambes qui piquent comme un menton d'homme mal rasé m'ont surpris un peu, quasi dégoûté. Mais quand on s'y est fait c'est au contraire assez fort. Elle a des fesses en goutte d'eau, solides mais plus lourdes, plus étalées en bas qu'en haut et quelques petits boutons sur la poitrine (vous connaissez bien ça : les petits boutons de l'étudiante mal nourrie et pas très soignée, c'est plutôt attendrissant). De très belles jambes, un ventre musclé et absolument plat, pas une ombre de poitrine et, dans l'ensemble, un corps souple et charmant. Une langue comme un mirliton, qui se déroule à n'en plus finir et va vous caresser les amygdales, une bouche aussi plaisante que celle de Gégé. Dans l'ensemble je suis aussi content que peut l'être une porte de prison. Toutefois, voyez ici l'expression de ma satisfaction de *cette nuit*, qui a été parfaite dans le pathétique, et non de la nuit précédente plus guindée parce que quelque chose la gênait. Je ne voulais pas être trop aimable et d'ailleurs mes discours m'en avaient ôté le moyen, et elle ne voulait pas me dire qu'elle m'aimait, surtout après ce que je lui avais dit. La musique des orchestres en plein air de l'avenue du Maine créait seule un lien entre nous, je veux dire un lien par le bruit. À un moment donné on a joué *Some of these days* sous mes fenêtres. Elle voulait justement l'entendre et je lui ai dit : « Voilà *Some of these days*. » On n'a pas dû dire grand-chose d'autre. Elle a voulu dormir dans mes bras, de sorte que je n'ai pas fermé l'œil. Au matin elle m'a dit : « Je ne suis pas jalouse de Tania, je n'accepterais jamais pour moi ce que vous lui offrez. Je suis jalouse de Simone de Beauvoir. » Ce qui procède d'un sentiment juste, à mon avis. Vous voyez que vous n'avez nullement l'air d'un con ou d'un vieux chemin battu¹¹ à ses yeux.

Elle m'a dit au contraire : « Depuis toujours je voudrais être, avec un type, comme vous êtes avec Simone de Beauvoir. Je trouve ça fameux. » Je lui ai dit qu'elle était tout à fait capable de ça. Après ça, elle est devenue nerveuse et a gigoté sur le lit, la tête dans l'oreiller, pendant que je m'habillais pour rejoindre Zazoulich. Je vous raconterai demain l'entrevue avec Zazoulich et l'entretien avec Ponteau-Merly. Sachez tout de même la cause des râles et nervosités de la petite Bourdin : elle me trouvait dégonflé parce que je ne voulais pas coucher avec elle. Mais j'ai tenu bon sur ce point, comme vous le saurez sous peu. Sachez, mon charmant Castor, que je me débrouille au milieu de tous ces orages pour rester tout uni avec vous. Ça ne se voit pas dans cette lettre, parce que j'ai trop à dire.

Je vous embrasse tendrement, mon charmant petit Castor et je vous écrirai tout au long demain. Je vous aime.

Attendez-vous à recevoir un mot ou un télégramme de moi vous priant d'être à Marseille le 29. Il est fort possible en effet que cette dame fasse un effort pour dîner avec nous le 29 au soir. Elle en a l'air sincèrement et fortement cupide.

À SIMONE DE BEAUVOIR

[Juillet]

Mon charmant Castor

Hélas comme je suis fatigué. J'ai dormi six heures en trois nuits. C'est la passion qui veut ça. Je tiens à peine et pourtant il faut voir d'ici ce soir le boxeur et Gégé. Je viens de voir votre sœur et avant j'avais vu Hoffmann¹², pour son diplôme, et mes parents. Voilà ma journée. Ce matin à huit heures quarante-cinq j'ai mis la petite Bourdin dans son train. J'ai gardé de ce départ un goût un

peu pathétique ; je trouve cette petite personne parfaitement correcte et bien émouvante. J'ai eu deux belles nuits tragiques avec elle qui m'ont nettement remué et il me reste un regret un peu amer de n'avoir absolument pas de place pour elle dans ma vie. Ce qui est triste c'est qu'elle s'est mise à m'aimer passionnément (« au moins autant que M^{me} Canque ») et qu'elle a voulu me donner sa virginité. Je ne sais pas très bien si je l'ai prise ou non. En ces matières le doute est recommandé ; en tout cas ça m'a paru un travail profondément difficile et désagréable. Vous direz que ce sont là des imprudences. Mais non. Tout est réglé, elle est partie joyeuse et sans aucun espoir.

Le vendredi 15 j'ai mis au train Zazoulich. Nous étions elle et moi au Café Rouge et comme la petite Bourdin tramait bien en évidence devant le comptoir avec des yeux comme des fonds de tasse, j'ai révélé à Zazoulich, qui la suivait d'un regard aigu, la nuit que nous venions de passer. Zazoulich – qui sait pourquoi ? – s'est émue, a trouvé l'histoire charmante et M. Bourdin sympathique. J'en ai profité pour lui dire que Tania ne m'écrivait pas – sur le ton de la confiance – qu'elle devait être jalouse de Bourdin et que Zazoulich veuille bien arranger ça en bonne amie. Elle était flattée comme un porc et s'est sentie bouleversée quand le regard au loin, sobre et contenu, j'ai dit d'une voix monotone : « Ne vous y trompez pas, je tiens à votre sœur comme à la prunelle de mes yeux. » « Si Tania a fait la sottise, m'a-t-elle dit aussitôt avec un ton protecteur à l'égard de nous deux et de notre jeune amour, je tâcherai d'arranger ça, je vous le promets. » (Elle a d'ailleurs tenu parole, a parlé jusqu'à six heures du matin à Tania dont j'ai reçu ce matin une lettre débordante de tendresse.)

J'ai accablé Zazoulich de mignardises et gâteries. Elle était un peu nerveuse de partir mais pas triste du tout, plutôt gentille, très bien avec moi, me grondant de l'histoire Bourdin en grande sœur débonnaire. Le train est parti et nous avons secoué les mouchoirs. Ensuite j'ai été chez cette dame que j'ai trouvée en puissance de tapir. Le gaillard est accablant. Il est devenu plus anecdotier encore que son beau-frère et surtout il raconte à présent la bonne histoire. « Connaissez-

vous celle du végétarien et de la faiseuse d'anges ? etc. » Il faisait ses bagages et courait partout, revenant toujours à temps pour dire son mot. Il paraît que j'avais l'air d'un enfant pris en faute et, par le fait, c'était mon état : je déplorais d'avoir pris Bourdin au Montaumerle et je me sentais aussi criminel que possible. Je suis arrivé au Dôme sur les quatre heures et je vous ai écrit, en attendant le gaillard, la lettre que vous avez trouvée à Chamonix ; puis Hoffmann est venu m'avertir que les Gontier avaient foutu Cauchois¹³ dehors, d'abord parce qu'ils avaient découvert qu'il avait été collé à ses examens, ensuite parce qu'il avait eu une vague histoire de coucherie à Rouen qui s'était ébruitée. Cauchois avait écrit à Hoffmann une lettre fatale de grand solitaire, avec des mouvements de menton entre les lignes et Hoffmann me l'a fait lire puis, patient et ennuyeux, m'a expliqué le cas Cauchois (il en fait naturellement encore une histoire d'évasion). Enfin, après que j'ai vu Gégé quelques instants et pris un rendez-vous pour ce soir, est arrivé le Merloporte, toujours frais et en brosse au milieu des pires orages. Nous avons cordialement entamé la conversation et tourné un moment autour du pot. Enfin le Pontomerle : « Dis-moi, à propos de Martine Bourdin, je n'ai pas dit que tu étais un salaud, j'ai voulu seulement dire... » « Mais mon vieux je ne suis pas ici pour recevoir tes explications mais pour t'en donner. » « Mais mon vieux... » « Mais mon vieux... » De politesse en politesse il a fini par me dire : « Mais enfin pourquoi ne couches-tu pas avec elle ? » Les mots ne passaient pas facilement et je suppose qu'il était conduit à me poser cette question moins pour sa conversation avec M. Bourdin que par son goût du définitif et de la logique (qui l'a conduit autrefois à la religion). J'ai expliqué pourquoi. Je vous fais grâce des raisons. (Vous savez bien, vous, que je ne couchais pas parce que vous m'aviez défendu de le faire en disant : « Ne vous mettez pas dans un mauvais cas. ») « Elle s'en étonne », m'a-t-il dit avec douceur. « Elle me trouve dégonflé ? » « Je n'irai pas tout à fait jusque-là mais enfin elle s'en étonne. Elle avait dit à sa tante Nène : “Sartre est bien. S'il me demande de coucher avec lui je le ferai.” Et elle est fort surprise de ce que tu ne lui aies rien

demandé. » « Je ferai ce qu'elle voudra », dis-je un peu décontenancé par ces étranges relations de famille. A suivi une longue discussion psychologique sur la relation de la coucherie au désir proprement dit, relation que je prétends fort lâche comme vous savez. Je sentais que je fatiguais le Pontomerle mais je pensais que c'était une saine fatigue et que le cerveau est un muscle, comme dit cette dame, qu'il faut exercer. Le Pontomerle m'a dit alors qu'elle était jalouse de vous. « Et ça se comprend », a-t-il ajouté et il a demandé fort curieusement si vous n'étiez pas « devenue mienne » (*sic*) à Tours pendant mon service militaire. « Mais non », ai-je dit avec réserve. « Ah oui ? Parce que Simone m'a écrit à cette époque : Au retour peut-être vous annoncerai-je une nouvelle et peut-être non. » Qu'aviez-vous bien dans la tête, ô Castor ? Et de m'interroger, à propos de la jalousie Bourdin, sur mes rapports avec vous. J'ai dit ce que vous pensez, que c'était fait une fois pour toutes et sur un plan tel que nous ne nous inquiétions pas de mes petites histoires de printemps. « J'ai toujours pensé, m'a-t-il dit, que c'était ainsi. » Tout de même il était choqué de ce que je ne couchais pas avec la petite Bourdin et je voyais qu'il en tirait des conclusions, comme une fourmi tire un bout de bois derrière elle. Mais sur l'heure, je n'ai pas su lesquelles. « N'a-t-elle pas transféré sur toi son amour pour B.? » « Cela est fort possible », ai-je dit modestement. « Et as-tu l'impression que Martine aurait pu transférer cet amour sur moi si je m'étais trouvé à ta place ? » « Mais pourquoi pas ? » J'ai vu qu'il prenait bonne note de mes réponses. Vous verrez en temps utile l'usage qu'il en a fait. Nous sommes sortis – moi rasséréiné et, sans que je devine pourquoi, lui presque fat – et j'ai pris un taxi pour aller voir M. Bourdin. En le quittant je lui ai dit, comme lorsqu'on est chargé d'une commission difficile : « Enfin je ferai tout pour le mieux » ; entendez : je trousserai ou non la petite Bourdin selon l'opportunité. Il m'a répondu avec son fameux sourire tendre : « Tu es bête. » Je lui ai répondu : « Mais c'est pourtant ainsi » et lui rêveur : « C'est pourtant vrai que c'est ainsi. » Que vous dire ? Je m'imaginai avec beaucoup de candeur et un

peu de saloperie qu'il avait fait un rétablissement et n'aimait plus Martine Bourdin. Je suis arrivé comme Pompon au Mahieu.

Mon charmant Castor j'envoie ce bout de lettre sans queue ni tête et surtout sans la moindre petite Erlebnis pour que vous l'ayez plus tôt parce que je pense que vous êtes plus friande d'histoires que de protestations d'amour. Pourtant sachez que ça grouille toujours pour vous dans mon cœur. Je vous le dirai tout au long mercredi mais je n'ai pas le temps d'écrire avant. Je vous aime, tout bon petit Castor.

À SIMONE DE BEAUVOIR

Mercredi [juillet]

Mon charmant Castor

C'est la journée des lettres, j'en ai douze à écrire. Je commence par vous, tout heureux d'avoir enfin le loisir de vous dire que je vous aime tout bien, tout fort. Tout du vrai, pas de la poussière, des tas de petits moments où je vous revois, par exemple à Montroc, justement, ou bien sur la Zugspitz, et tout est de nature à satisfaire le cœur le plus exigeant. Ce qu'il y a qui me vexe c'est que je vous imagine blanche comme un petit navet avec tous vos cheveux pendants, comme vous êtes partie, et je sais que vous êtes une noiraude à présent. Cette dame ne peut pas parler sans rire de votre départ : « Castor était si comique », dit-elle en pouffant de rire. Castor, mon charmant Castor, je suis bien cupide de vous revoir.

Écoutez-moi maintenant. J'ai tellement de choses à vous dire – mais la plupart qui m'ennuient moi-même (tout ce que j'ai fait depuis le départ de la petite Bourdin est tellement ennuyeux). Je voudrais vous parler tout de suite du drôle

d'aspect tragique du Paris de hier (roi et reine d'Angleterre) mais cela ne se peut pas. Je reprends donc à ce vendredi soir où, quittant Merleau-Ponty et convenablement chapitré par lui (« couche avec elle ») je m'amène au Mahieu et je trouve M. Bourdin. « Alors, lui dis-je – ou à peu près – tu veux coucher avec moi. » Je ne déteste pas la tutoyer car elle est provençale et ça va bien à son aspect de pruneau. « Non, je ne veux plus. Parce que je t'aime trop. » Soit. Si vous voulez bien saisir le sens de cette réponse il faut savoir que la petite Bourdin oscille entre deux conceptions fort diverses de son pucelage. Dans la première et naturelle, quand elle est « dedans » si j'ose dire, c'est son totem, son mana, le terme originel et final de ses complexes, le plus beau cadeau qu'elle peut faire à un homme. À ce moment-là alors, il faut que l'homme de son côté lui donne tout de lui. Conséquence : elle garde indéfiniment son pucelage et ne peut point se divertir à son gré. Ah ! si je n'étais plus vierge, c'est alors que je voletterais de verge en verge, légère et rieuse. De cette contradiction naît la seconde conception du pucelage : ou conception réflexive. On s'élève au-dessus du complexe, on est dehors et on dit : « Qu'est-ce que ce pucelage ? un nid à complexe et à emmerdements. Attacher tant de valeur à cette membrane c'est précisément le complexe. Couchons au plus vite et avec n'importe qui. Débarrassée du pucelage je le serai simultanément du complexe et de la croyance illusoire en la valeur de la virginité. » Quand elle a fait ma connaissance comme je lui plaisais, elle a pensé : « Pourquoi pas lui ? » – plan réflexif et conception réflexive de la virginité. Puis à mesure que ça devenait plus sérieux, elle quittait forcément le terrain de la raison et coulait tout au fond du complexe : si elle m'aimait, forcément, elle me donnait énormément en couchant avec moi ; son amour changeait brusquement le sens et la valeur de sa virginité. Non sans raison puisque, à mesure qu'elle tenait davantage à moi, je ne pouvais plus être le garçon propre, sain et moral qui la débarrassait d'un léger désagrément comme on arrache une dent. Mais d'un autre côté si elle m'aimait *trop* pour me prier de faire le chirurgien, elle ne m'aimait *pas encore assez* pour me faire le don total

d'elle-même. Naturellement, en cette période intermédiaire, avec des pointes vers le paroxysme amoureux, des retours aux considérations réflexives et à la raison, elle était insupportable et de toute la nuit, n'a guère su ce qu'elle voulait, jetant les jambes à droite et à gauche et faisant du lit un champ de bataille. Pour ma part naturellement je ne soufflais plus mot de cette histoire. Cette nuit-là elle m'a donné plus d'un baiser très intime et comme j'en étais surpris : « N'as-tu pas horreur du sexe masculin ? » « Si, horreur. Mais pas du tien. C'est à ça que je vois en ce moment que je t'aime. » Car elle a cette tendance de mesurer le sentiment qu'elle a pour quelqu'un aux barrières qu'un élan spontané lui a fait franchir : « Il faut bien que je l'aime puisque je lui embrasse la verge. » « Et à B.? » « À B. aussi je faisais ces caresses : c'est que j'étais amoureuse de lui. » « Et à qui d'autre ? » – « Jamais à personne. » Mais elle a couché dans le lit de plusieurs types, notamment de ce Normand dont elle avait dit qu'il avait une si grosse langue. On a tout de même dormi quatre heures de cinq à neuf et à neuf heures nous nous sommes réveillés. Elle avait les yeux clos et un sourire charmant sur les lèvres et elle s'est jetée dans mes bras sans ouvrir les yeux en disant : « C'est venu en dormant, c'est venu en dormant. » « Quoi ? » « Que je t'aime si fort. » « Tu m'aimes plus que cette nuit ? » « Beaucoup plus. Figure-toi juste en me réveillant j'ai senti mon amour pour toi, sans pouvoir le nommer ni rien penser dessus, comme un poids énorme et puis tout d'un coup j'ai pensé que tu étais là, toi que j'aimais et ça m'a semblé formidable et un peu terrible. » On s'est mignardé, naturellement jusque vers onze heures et puis elle a été chez « des gens » à Corbeil, cependant que j'allais en famille, où je demeurais jusque vers les trois heures, abruti et assez alourdi par cette nuit, sans trop pouvoir ni vouloir m'en sortir, la sentant autour de moi comme une lourde et noire odeur de truffe. À trois heures je suis arrivé au Dôme où j'ai trouvé le boxeur, avec Lili et une petite cousine de 12 ans qu'ils ont gardée près d'eux tout un an. Saluts et tendresses. Le boxeur est superbe, il a un corps de 18 ans, d'une légèreté extraordinaire, toujours sec et avec le buste qui pivote sur les reins comme si

c'était une pièce détachée qui tournerait librement autour d'un axe ; ses cheveux sont noirs et parsemés d'une foule de cheveux d'argent ; il a toujours sa petite figure butée de beau gosse, avec les lèvres surtout d'enfant câlin et gâté, vous savez, la supérieure qui avance et se gonfle voluptueusement et l'inférieure qui rentre et se cache sous elle boudeusement et finit par en dessous avec le menton. Seulement tous les autres traits ont durci, les os se voient nettement, les tempes sont sèches et dures, les pommettes saillent et on voit paraître sous le visage du beau gosse une tête rude de paysan. Il était charmant, Lili aussi ; nous avons accompagné Lili et la petite à leur train (elles partaient à Dunkerque) et nous sommes revenus au Quartier latin en nous promenant par un très beau temps frais. Il était pareil à lui-même et s'élançait toujours aussi passionnément sur ses dadas ; seulement les dadas n'étaient plus les mêmes : il n'est plus naturiste « parce qu'après tout il n'est pas plus naturel de manger des carottes qu'un bifteck ». Mais sa préoccupation dominante est l'héroïsme cornélien dont il voit en Roquentin le représentant moderne. Il m'a refait toute la théorie d'Alain sur l'amour-serment et m'a expliqué que le sien pour Lili était tel. Il l'admire toujours autant et le plus clair de son bonheur est de lui faire raconter inlassablement les mêmes histoires boueuses de son adolescence, comment elle se faisait branler par des types, etc., non par vice mais au contraire pour lancer vers le ciel un hymne de reconnaissance : « Elle était comme ci et maintenant c'est elle, c'est elle qui est comme ça. » Il revoit et juge leur passé commun et le passé de chacun d'eux du point de vue de leur bonheur et de leur sagesse d'à présent et ça lui donne une impression de nécessaire et d'aventure sans cesse renouvelée qui est à la base de son extrême béatitude. Il en parle plaisamment d'ailleurs, il trouve que c'est fort bien fait mais en même temps il a conscience de l'extraordinaire part de hasard que cela représente. De temps à autre pourtant il m'explique timidement que les bons sont toujours récompensés. Quand il n'est pas tout nu auprès de Lili nue à écouter ses histoires, il lit Corneille ou Mallarmé ou il se promène, presque toujours sur la même montagne au-dessus d'Hyères.

J'ai compris là ce que c'était qu'un classique : c'est un type qui relit. Voilà comme est Bonnafé, c'est-à-dire qu'il n'a pas une perpétuelle envie d'aller plus loin et de voir autre chose, mais un bout de terrain, une page de livre lui suffit : c'est une chose en face de lui qui vaut comme un thème inépuisable et rigoureux. Et alors on rêve un peu à n'importe quoi en face de cet objet nécessaire et fixe qui de temps en temps luit à travers les rêves comme le soleil entre deux nuages. Il est une justification et une valorisation des rêveries et puis brusquement tous les nuages se déchirent, on relit un vers, on le perçoit dans son être dur et éternel et ça fait un éblouissement, etc. De même pour les paysages. Voir peu, lire peu, penser peu, mais revenir toujours aux mêmes paysages, aux mêmes livres, aux mêmes pensées et tourner indéfiniment autour. Je vous fais grâce de la suite, charmant petit, parce que c'est de l'ennuyeux (il y en aurait bien pour quelques pages, d'ailleurs je me rends compte que je n'ai pas du tout clairement dit ce que je voulais) mais qu'il vous suffise de savoir que je n'avais jamais senti que le classique n'est pas une doctrine ni une direction de la volonté ni une formation historique mais un type d'homme méditerranéen, avec ses passions, ses rêveries, son vague à l'âme, etc., mais le tout « classique » c'est-à-dire qu'il faut 1° que ce soit rabâché, c'est-à-dire recuit, 2° que ce soit rabâché *en présence* d'un objet inépuisable (en ce sens les colonnes d'un temple me paraissent les plus inépuisables qui soient, parce qu'elles ne veulent rien dire – et les plus classiques), 3° qu'on goûte une certaine volupté jusque dans l'absence de changement de certains objets, pendant qu'on change mollement et doucement en face d'eux. Vous voyez que ça conduit naturellement au bonheur – pas du tout le vôtre, violent et instantané – mais le bonheur dont les descriptions abondent dans les écrits du XV^e, XVI^e et même encore XVIII^e siècle. Bonnafé est absolument tel et ça s'est fait tout seul : il ne voit personne, ne bouge pas de Sète, ne lit que des classiques, donne à Lili un amour de serment et a l'impression d'être toujours terriblement occupé et formidablement heureux. De temps en temps il jette un cri d'enthousiasme sur une feuille de papier :

« L'Automne vient, le vent prend les feuilles, le jour tombe : je voudrais pouvoir remercier un Dieu. »

Ce qui après tout n'est pas du tout si laid et ressemble un petit peu aux poèmes d'Hölderlin fou. Seulement alors il faut avoir une puissance d'enthousiasme et d'admiration, pour être classique, qui me laisse rêveur, qui m'est totalement étrangère en tout cas. Il faut que les objets-thèmes régulateurs soient nettement par-delà le règne humain et présent : de là les Anciens pour nos classiques. Je vous dis cela parce que je joue le rôle d'Ancien pour Bonnafé. Je n'avais jamais vu telle admiration heureuse et j'en serais profondément gêné si je ne comprenais que c'est dans sa nature. Il rêve, parle, s'émeut en face de moi, paresse, se détend, s'indigne, parle sans arrêt comme en face de Virgile. Il me demande seulement d'être là, de me taire et de laisser échapper de temps en temps une phrase qui soit inépuisable, comme une colonne ou un Vers Doré. « Comment faites-vous », direz-vous. Eh ! bien je dis ce que je pense, ayant compris que tout est toujours inépuisable pourvu qu'on ait le caractère classique, c'est-à-dire le sens de la profondeur. Alors il gémit un peu et cligne les yeux parce qu'il lui semble que je viens de dégager soudain une vive lumière qui l'éblouit. « Haha ! oui... oui... vous m'éclairez. Ah ! c'est cela, je m'égarais, j'allais au hasard et voilà, il a suffi d'une phrase, voulez-vous répéter, comment disiez-vous exactement ?... » J'en ai dit assez pour vous faire sentir comme il est charmant et tendre, mais ennuyeux parce que volontairement sans consistance en face de moi, – chose classique, remplissant les instants d'un babillage dont je sais que je peux d'un mot changer totalement le sens ou inverser la direction. Mais qu'il est sympathique et plaisant à voir. Il vit chez Pontremoli¹⁴, aux frais de Pontremoli, qu'il paye en lui disant : « Vous m'excuserez d'être franc mais je vous tiens pour un con répugnant et vos écrits sont des ordures. » « Je m'en rends bien compte, dit Pontremoli, et je vous remercie de me renforcer dans ces convictions. Mais que cela ne vous empêche pas, je vous en prie, de demeurer dans ma très indigne maison. » « Je le veux bien, répond le boxeur, mais à la

condition que vous n'y mettiez pas les pieds cet après-midi parce que je voudrais la montrer à Sartre. » « Je m'en vais, dit Pontremoli, je m'en vais. Je dîne ce soir dans un excellent restaurant, si vous n'avez rien de mieux à faire, je serai tellement heureux de vous y traiter. » J'ai donc vu l'appartement des Pontremoli, au sixième près de la Porte d'Orléans, tout clair, tout gai, endeillé seulement par les traces des habitants. Mais figurez-vous qu'on m'a montré des tableaux de Muriel¹⁵ et qu'elle a *du talent*. Elle a fait longtemps des tas de petites bonnes femmes gracieuses et sensuelles, posées un peu partout, près d'une fenêtre, sur une plage, dans la campagne. Et c'était voluptueux et gai ! Les bras m'en tombaient. Maintenant elle apprend à peindre et j'ai vu d'elle un tableau grave, un nu sans grâce mais fort bien peint. Il s'agit pour elle de retrouver le charme de ses premiers tableaux en peignant bien, et je crois que ce qu'elle fera sera tout plaisant. J'ai quitté le boxeur à 7 heures moins dix et en attendant Martine Bourdin au Dôme j'ai conçu le petit entrefilet de journal suivant, que je trouve *formidablement* drôle.

Mort de M. Paillu

Notre concitoyen M. Paillu, ayant touché par mégarde un fil de haute tension a été pris en rentrant chez lui de légers frissons. Le médecin appelé à son chevet a diagnostiqué une fièvre bénigne mais M. Paillu donna vers l'aube des signes indubitables de carbonisation. Il mourut calciné vers neuf heures du matin. Toutes nos condoléances à la famille.

Là-dessus M. Bourdin s'amène et s'assied quasi dans mes bras : « Je n'ai cessé de penser à toi. » « Ni moi non plus. Alors allons nous coucher. » Ce qui fut fait – vers sept heures dix, vous voyez. Il y avait les valises de M. Bourdin qu'il fallait chercher à son hôtel de la rue Cujas pour les amener à l'Hôtel Mistral (elle partait le lendemain matin à huit heures) mais nous avons décidé de les aller chercher à onze heures du soir. Caresses et frivolités. Mais dans le pathétique : elle était charmante et si je pensais que cette nuit était notre dernière nuit je

pouvais sans effort rejoindre M. Bourdin dans un sentiment de nécessité triste et un peu étouffante. Rarement histoire de ma vie m'a fait si gratuit et si nécessaire. Vers minuit, tout d'un coup, elle est devenue très nerveuse, m'a repoussé puis repris, et enfin m'a dit : « Ça m'ennuie de n'être pas à toi. Je voudrais que tu entres en moi. » « Veux-tu que j'essaye ? » « Tu vas me faire mal, non, non ! » Mais j'ai essayé doucement. Elle a geint et je lui ai dit : « Vois comme tu es : si tu te faisais à la main le même mal que je te fais en ce moment, tu mettrais ton orgueil à ne pas crier mais ici parce que tu as une peur vague, tu n'as pas honte de gémir. » Elle a souri et dit : « D'ailleurs tu ne me fais pas mal du tout... » Mais au bout d'un instant elle a dit d'une voix forte : « Assez, assez, laisse-moi, je t'en prie. » Je l'ai laissée et je lui ai dit : « Mais tu n'es plus vierge. » Et je crois que c'est vrai. Mais elle m'a saisi fortement sans rien dire en me couvrant de baisers. Elle était rayonnante parce que, comme elle m'a dit plus tard, elle pensait : « Voilà le premier type que j'aime assez pour avoir vraiment envie qu'il me possède. » Nous avons été à pied jusqu'à la place Médicis (il était deux heures du matin) et elle m'exposait sèchement des motifs si profondément mesquins de rester vierge que j'ai fini par lui dire : « Tu es en plein délire, tu le sais bien. » Alors elle m'est tombée dans les bras en sanglotant et en disant que c'était vrai. Nous avons été chez Capoulade qui allait fermer et je lui ai dit qu'elle était vraiment bien et elle m'a regardé à travers ses larmes avec des yeux émerveillés en me disant : « Et toi ! et toi ! tu es formidable. Je ne pouvais pas m'imaginer qu'il existe quelqu'un comme toi. » Là-dessus on est allé chercher les valises, on a fait un boucan terrible dans cet hôtel misérable, endormi et tout noir, nous trompant de chambre et traînant d'énormes paquets de livres dans l'escalier. Nous avons pris un taxi et nous sommes rentrés, en déposant impudiquement toutes les valises de la petite Bourdin au pied de l'escalier. Puis nous avons un peu dormi et à sept heures nous sommes partis à la gare. Elle était charmante, au buffet de la gare de l'Est, toute rayonnante et disant : « Je suis heureuse. » Je lui ai dit : « Songe que nous nous reverrons en septembre et que nous finirons notre

histoire seulement au 1^{er} octobre. » Elle m'a répondu : « Même si l'histoire devait finir à l'instant même, je serais encore profondément heureuse. Je sais que je t'aime de toutes mes forces. Autant que M^{me} Canque. » Là-dessus on a couru pour attraper le train, parce qu'il ne restait qu'une minute. Elle est montée au hasard sur un marchepied, et elle se tenait là, essoufflée, toute courbée et gracieuse en me regardant sans rien dire. Quand le train s'est ébranlé, un peu d'eau est venue à ses yeux mais elle n'a pas cessé de sourire. Le soir en rentrant j'ai trouvé un peu de sang sur mes draps.

Mon charmant Castor je viens de chez Paulhan qui me tient les agréables discours que voici : 1^o Je suis engagé ferme pour une chronique mensuelle à partir de novembre : 350 à 400 francs par mois. Portés ultérieurement à 500. La chronique portera sur ce que je voudrai. 2^o Il paraît qu'il est fortement question de moi pour le prix Goncourt. Gallimard qui ne voulait pas me proposer s'est ravisé parce qu'il lui semble que j'ai les plus fortes chances.

Voilà. Je vous raconterai demain comment nous avons vécu cette après-midi à cause du Bel-Eute. Pour l'instant je voudrais que vous sachiez que je suis tout tendre pour vous, que je m'ennuie de votre petite personne et que c'en est même un tout petit peu douloureux. Mais vous m'envoyez de si plaisantes lettres et vous avez l'air de si bien vous amuser que je suis tout content. Je suis au Café Rouge, Marie Dubas chante *Mon légionnaire* et je repense à votre chère petite figure attentive le jour où je pleurais comme un veau, et puis maintenant je vous revois pleurétique, toute maigre et farouche dressée sur votre lit, si pathétique petite Peau-Rouge et je crois que, si la musique ne s'était brusquement arrêtée, j'aurais, tout seul et loin de vous, versé une fois de plus une petite larme. Je vous aime.

Je ne vais pas à La Pouèze.

Quelque chose qui va vous faire gonfler : un journal d'instituteurs officiel et très sérieux fait un long article sur le *Dictionnaire des mots retrouvés* de Paulhan,

prenant tout pour argent comptant et conseillant aux instituteurs de l'utiliser pour instruire leurs élèves. « Montrez-leur, dit-il, que le duodénum, ce qu'on ne sait pas assez, était autrefois comme la barbaque une machine de guerre. » Paulhan qui est socialiste et comme tel favorable aux instituteurs est très embêté. Giono est devenu fou.

À SIMONE DE BEAUVOIR

Dimanche matin, 9 h 30 [juillet]

Mon charmant Castor

Je vous écris à la va-vite, pendant que la toute petite Zazoulich se mignonne au « Petit-Mouton¹⁶ ». Je l'ai rencontrée en descendant, déjà fort vive et je doute que j'aie beaucoup de temps. Mais je voulais vous saluer et vous dire quelques petites gentillesse parce que je vous aime tant. J'ai fait un dîner orageux hier soir à l'*Opéra*¹⁷ et je pensais aux nôtres qui étaient si idylliques et, quelquefois, de conversation élevée (comme sur la valeur ou encore sur la nature des mathématiques). Je vous imaginai me disant « Petit homme » et je vous aimais bien. J'en avais le loisir d'ailleurs car l'autre au bord des larmes ne desserrait pas les dents. Cause occasionnelle de la dispute : elle avait regardé la carte et d'un air buté qui présageait une catastrophe commandé un chateaubriand. Après quoi, le garçon parti, elle avait demandé : « Qu'est-ce qu'un chateaubriand ? » « C'est de la viande. » Hélas ! La voilà qui jette alors les hauts cris : de la viande ! – et se désespère mais refuse obstinément de changer sa commande. D'où éclairs et tonnerre et vous imaginez l'arrivée de cet énorme chateaubriand qui faisait insolent et sensuel avec un demi-quart de beurre persillé et fondant, une viande qui « faisait viande... », je vous l'affirme. Elle l'a mangé, les dents serrées : il avait l'air, dans son assiette, aussi déplacé que le piano à queue dans la mansarde de la

schizophrène et même à le voir j'ai eu l'insolence de me gonfler. Alors il a paru que tout était ma faute : si je n'avais pas fait un visage comme une porte de prison on m'aurait demandé des renseignements sur les chateaubriands, mais on n'avait pas eu envie vraiment ; d'ailleurs c'était toujours ainsi avec moi, quand elle allait au restaurant avec les autres gens ils savaient la conseiller discrètement. « Mais quels autres gens ? » « Une fois, Violette Brochard à Caen. Et puis je ne sais pas moi... Madame Blanc. » Elle a mangé les trois quarts de sa viande, le cœur sur les lèvres et gémissant : « C'est pis que de l'escargot. » Ou bien, avec un ton inimitable : « Mais... ça se mâche !? » Mais si je lui disais : « Laissez-la. » Elle en mettait aussitôt un morceau à s'étouffer dans sa bouche et disait d'un air ferme : « Non non, il faut que je m'habitue à en manger, le médecin m'a dit que j'allais être anémique au dernier degré si je n'en mangeais pas une fois par jour. » Puis elle s'est essuyé un peu de beurre qu'elle avait au coin des lèvres en déclarant : « Ils font la cuisine salement ici. » Le chateaubriand a pesé sur la soirée jusque vers minuit et demi (nerfs, reproches : « je suis dans la forme, je ne suis pas dans la forme », etc.) et ça a très heureusement fini par trois heures d'embrassements, dans une chambre du Petit-Mouton. A vrai dire je gagne chaque fois du terrain. C'était plutôt moi qui étais froid au-dedans parce que mon cœur balance.

À propos j'ai vu avant-hier Lucile que j'ai emmenée dîner à la Bouteille d'Or. Elle était d'humeur tendre et la vue de Notre-Dame l'a inclinée vers la sensualité, elle a voulu d'abord que je lui caresse le bras en mangeant du cassoulet. Ces jeux alimentaires me paraissent d'autant plus répugnants que nous les avons vu exécutés, cette dame et moi, à La Grille, la veille, par un couple ignoble, vieux et gras. J'ai donc empoigné son bras comme un manche et je l'ai manié sans amour. « Vous ne savez pas faire de subtiles caresses », m'a-t-elle dit avec dédain. Après quoi elle s'est complètement détendue et m'a dit : « Sartré, mon petit Sartré, je voudrais que tu me grattes le ventre et les seins. » Je lui ai dit : « J'ai un rendez-vous à onze heures (avec cette dame) mais de dix et demie à onze je peux

te rendre ce service. » On a pris un taxi, elle est allée tout droit s'étendre sur le divan en m'attirant sur elle. Elle n'a pas voulu naturellement se laisser embrasser mais elle disait : « Serre-moi bien, je veux me sentir toute petite, toute petite, toute petite. » Moi je me sentais idiot, j'ai serré consciencieusement pendant quelques minutes puis je lui ai dit avec douceur : « Tu sais, je m'emmerde. » Alors elle s'est dressée, m'a repoussé vivement et s'est mise à sangloter : « Pour une fois que je suis moi-même avec quelqu'un, on me dit : tu m'emmerdes. » Et de faire l'œil rond en disant : « C'est tragique, Sartré, c'est tragique. » On est redescendus et je lui ai dit : « Enfin qu'est-ce que tu espères ? Tu te défends et tu te livres en même temps, comment crois-tu pouvoir attacher un homme ? Comment faisaient les autres ? » « Les autres m'aimaient, disait-elle en pleurant, et quand je leur permettais de me caresser, ils étaient trop heureux. » « Mais tu sais bien, lui ai-je dit, que je ne t'aime pas. Alors quelle drôle de tactique si tu voulais que je t'aime : on ne prend pas les mouches avec du vinaigre. » Alors elle s'est remise à pleurnicher un peu en disant : « Je sais bien que tu ne m'aimes pas mais ça fait toujours pénible de se l'entendre dire. » J'ai été aussi putain que possible et lui ai parlé tendrement : « Je ne pensais pas que tu pouvais parler aussi gentiment », m'a-t-elle dit, illuminée. Elle voulait un peu rester avec moi mais j'avais rendez-vous avec cette dame à 11 heures et je l'ai quittée non sans avoir courtoisement quémandé et reçu un petit baiser sur la bouche. J'ai dit en partant avec la voix la plus putain que j'ai pu : « Eh ! bien tu l'as trouvé mon tendre cœur, mon cœur de mie de pain ! » (parce qu'elle se plaignait que je n'eusse point de cœur). J'ai bien fait rire cette dame en lui racontant tout ça.

Dimanche sept heures : l'en-tête du papier à lettres vous indique que je viens de rentrer de Rouen. Journée de passion troublée vers midi du fait que je lui ai donné pour badiner un léger coup sur les fesses. Elle a fait des manières, j'ai grossi l'incident en drame, elle a sangloté et j'ai été ignoble. Le bilan est le suivant : il est entendu que je suis tripoteur en titre, on parle même des baisers

donnés entre les coups. Elle ne cache point le vif plaisir qu'elle y prend. Par ailleurs je lui ai demandé : « M'aimez-vous ? » au dernier moment et elle s'est troublée parce que c'est un serment qui l'engage et n'a voulu répondre que : « En ce moment je vous aime », promettant de faire le serment plus tard. J'ai été très gêné, ces deux jours, pour me réadapter parce que j'étais habitué à des femmes plus faciles. Hier soir, même, je voulais la plaquer. Mais finalement de toutes celles qui m'ont honoré de leur flamme ces derniers mois, il n'en est aucune qui soit si plaisante physiquement et si pathétique dans le passionné. Donc l'affaire est conclue.

Mon amour je trouve votre grande lettre et je vous aime. Soyez tranquille il y aura autant de petites Erlebnis de mon côté que du vôtre et elles viendront se coller les unes sur les autres et nous autres nous nous aimerons bien fort et bien passionnément. J'ai une envie furieuse de vous revoir, petit charmant et de parler avec vous autre de toute chose et de couvrir de petits baisers français votre chère petite figure noire de reine de Saba.

Je suis débordé par tout ce qu'il faut raconter. Je crois que je vais faire une sélection. D'abord n'ai-je pas oublié de vous dire que le Merleau-Ponty s'est amené tout fat, le lendemain de notre entretien, chez Martine Bourdin et qu'il lui a laissé entendre qu'il n'ignorait point son amour pour lui ? « Au fond, disait-il, indulgent et amusé, il n'y a, dans votre histoire avec Sartre, d'amour ni de part ni d'autre. » Et il s'expliquait : elle n'aimait point B. puisqu'elle avait si vite transféré ses sentiments sur moi ; elle ne m'aimait point puisqu'il ne s'agissait que d'un transfert. Très à l'aise, il lui a laissé espérer, à mots couverts, qu'il la récompenserait l'an prochain de son amour discret. Elle écumait de fureur et de trouble en me racontant ça. Et même, le dernier soir, peu après qu'elle soit arrivée au Dôme, il lui a téléphoné jusque dans mes bras pour l'assurer de son amitié. Depuis il lui a écrit une carte-correspondance à La Ferté que je joins à cette lettre et qui est bien déplaisante et fate. « Surtout vide », dit cette dame ; et une grande lettre dont je ne sais rien, parce que M. Bourdin la mentionne

seulement dans ses petits mots d'amour saccadés, mais qui est plus plaisante, paraît-il. Voilà. Je l'ai rencontré avant-hier au College Inn et je le vois demain au Balzar de 2 à 4. C'est tout pour lui.

Autre histoire : les Nizan. Je les ai vus de 8 à 2 heures du matin mardi soir. Nizan m'avait apporté *La Conspiration*, dédicacée en ces termes : « À J.-P. Sartre, spécialement la page 92, son ami P. Nizan. » J'ai couru à la page 92 et j'y ai trouvé en effet : « le commandant Sartre, qui était un parfait imbécile... » J'ai dit que dans ma critique de son livre (qui paraîtra le 14 octobre – je l'écrirai à Meknès, pauvre Castor, ainsi que ma critique de *Maïmona* et un article sur Husserl) je mettrai : « Une seule erreur : le portrait du commandant Sartre. » Nous avons dîné à La Grille et ils se sont fait offrir un cinéma « très Nizan », comme dirait Toulouse, je veux dire un film américain sur la guerre d'Espagne : *Blockade*, à tendances pacifistes, emmerdant comme la pluie, favorable aux républicains mais où, en fin de compte, tous les républicains sont des espions. Pour parvenir à l'Olympia, où l'on donnait ce film, nous avons traversé sur les Boulevards une foule dense et tragique. Elle était là, sous des arbres vert cru, éclairés par en dessous, rapport aux fêtes, sous des oriflammes anglaises et françaises, elle était là parce que le roi d'Angleterre était à Paris. Pas d'autre rapport possible entre cette foule et le roi, attendu que le roi était au même moment bien clos à l'Élysée. Mais elle manifestait. Les visages étaient ennoblis par la passion militaire, par une gaieté sinistre. On imaginait assez bien quelques bombes lâchées sur le tout, du haut d'un Junker et puis ensuite les Grands Boulevards tout noirs, tout calmes et déserts. Et Nizan répétait d'une voix monotone : « C'est tout à fait 1914, nous aurons la guerre dans trois mois. » À part cela ils étaient emmerdants comme la pluie, fatigués – moi fatigué – on a traîné.

Les Guille à présent. J'ai dîné avec eux à La Grille le lundi soir. Inodores et insipides. Le grand sujet de conversation « Voyage en Grèce » étant glissé dans le passé a démasqué un vide total. Nous étions fort tendres mais ne savions que

dire. Je les ai ramenés à l'hôtel Mistral et ils ont couché dans la chambre de Zazoulich qui sentait encore son odeur. Le mercredi je m'amène chez cette dame et je racle quelques fonds d'assiette à la cuisine avec elle. Vers quatre heures et demie, on voit s'amener Guille (qui entre sans sonner avec sa clé) tout bizarre. Il paraît gêné de trouver cette dame chez elle, badine un peu d'un air pénible à voir et enfin : « Je ne voulais pas vous déranger et je regrette de vous trouver là, parce que je vais vous donner une émotion : je vais téléphoner aux hôpitaux de Paris, parce que le Bel Eute qui devait rentrer à midi et demi n'est pas encore là. » Elle avait été faire des courses dans le centre de Paris. Naturellement un accablement sans fond s'est emparé de nous trois pendant qu'il téléphonait inlassablement aux divers hôpitaux. Cette dame m'a tiré dans un coin pour me dire : « Justement je l'ai vue morte ce matin. » Vous savez qu'elle prévoyait la mort du Bel Eute pour l'année qui suivait son mariage. La prévision expirait justement ce jour-là. Si rien n'arrivait, le Bel Eute était sauvée. Le matin cette dame en avait parlé à Simone de Stoecklin et dit : « Je crois qu'elle meurt aujourd'hui. » Obscure cette dame : dans quelle mesure le souhaitait-elle, on se le demande. Finalement on m'a envoyé en taxi au 101 Bld Saint-Michel pour voir si le Bel Eute n'était pas rentrée. Je l'y ai trouvée, saine et sauve, mais dans un état d'énervement terrible parce que la concierge, artiste à ses heures, lui avait dit que Guille était allé la chercher à la Morgue. Elle avait simplement été retardée par le cortège du roi et la foule impénétrable qui stagnait tous ces jours-là au cœur de Paris. Mais ce qui a scandalisé cette dame c'est qu'elle a été retardée à *l'aller*, c'est-à-dire qu'elle est arrivée chez sa couturière vers 2 heures moins le quart. Elle aurait donc pu à ce moment-là téléphoner chez cette dame ou prendre le métro en renonçant à ses courses, ce qui l'aurait mise chez elle à deux heures un quart. « Tant que j'y étais, a-t-elle dit, j'ai préféré faire ce que j'avais à faire. » Naturellement cette dame disait : « Je suis bien contente d'avoir eu tort, de m'être trompée. Mais le Bel Eute est une enfant de six ans, elle ne pense à rien ! » Guille, paraît-il, quand il nous a entendus rentrer, Bel Eute et moi, voulait

l'engueuler sec mais cette dame l'en a dissuadé. Après quoi je leur ai servi deux verres de calvados pour les remonter et ils sont restés effondrés à soupirer sur des fauteuils. C'était assez misérable. De là j'ai été chez Paulhan. Vous savez l'essentiel de la conversation qui pour une fois a été animée. Il m'a présenté à Jean Grenier qui m'a vivement déconseillé d'aller au Maroc à cause de la chaleur. Il en revenait et prétend que les nuits y sont aussi chaudes que les jours. Nous verrons bien. Il paraît aussi qu'il y a encore risque de typhus dans la ville indigène de Marrakech. Mais je ne serais pas étonné que ce fût un fenfible [sic].

Mon amour que vous dire de plus ? Des tas de petites rencontres sans grand intérêt (le boxeur a fait danser Lili nue pour moi, naturellement) ; des poussières de petits événements dont je vous parlerai sur le bateau. Je pars tout à l'heure pour La Pouèze où je ne resterai que jusqu'à demain. Après-demain je vais à Berck. Je vous aime, j'ai une sorte d'angoisse de départ en ce moment, toute l'année est derrière moi. Je voudrais être avec vous mon amour, vous seule pouvez me donner l'impression de vivre dans un nouveau présent, ô charme de mon cœur et de mes yeux, armature de ma vie, ma conscience et ma raison. Je vous aime tout passionnément et j'ai besoin de vous.

N'oubliez pas que j'arrive *le 30 au matin*. Rendez-vous au buffet de la gare. Les projets avec cette dame sont dans l'eau.

À SIMONE JOLIVET

Juillet

Chère Toulouse

Tu as trop fait la morte, hélas, et nous partons. Pour être précis, même, le Castor est déjà parti. Il est quelque part sur les cimes de Savoie. Moi je suis

encore à Paris mais pour peu de temps ; un article de philosophie m'a valu l'aventure la plus flatteuse avec une des élèves de l'Atelier¹⁸ – à qui tu as demandé un crayon un jour pendant une répétition de *Plutus* – et j'en éprouve le charme avant de rejoindre ledit Castor à Marseille.

Je te remercie bien vivement de pousser un peu à la vente de mon livre. Je vais déposer moi-même dès demain le maté et la bombilla, enfin venus d'Argentine, rue Navarin. J'y joindrai un petit mot pour Dullin comprenant : 1° des allusions discrètes à l'estime où je le tiens, à l'affection que je lui porte ; 2° des allusions plus nettes à la gratitude que je lui conserve pour son action énergique et décisive sur Gallimard ; 3° des remarques nettes et sans discrétion sur la manière de se servir de ces instruments – qui n'est pas si simple que vous pourriez le croire.

Adieu chère Toulouse, nous regrettons très amèrement de ne t'avoir pas vue. Je serai à Paris, seul, vers le 15 septembre. Téléphone-moi, dès que tu seras de retour, à l'hôtel Mistral et nous irons nous promener tous deux si cela t'agrée. Nous t'écrivons du Maroc. « Toi de ton côté », comme dit Chrémyle, envoie-nous un mot ou deux poste restante à Fès, si tu veux nous faire plaisir. Nous te rapporterons, si tu nous écris, un colifichet. Et nous penserons à toi, de toute façon, avec bien de l'affection.

Je te salue.

À SIMONE DE BEAUVOIR

Mardi soir [fin juillet]

Mon charmant Castor

Je reçois à l'instant votre télégramme et je vais envoyer la lettre. Je vous aime bien fort et j'ai bien envie, par cette chaleur, d'être avec vous dans quelque Maroc, ô Personne Humaine. La petite Zazoulich a de plus en plus les facultés

mentales d'une libellule, et je trouve le fardeau lourd. J'aimerais bien que vous soyez là, et sentir votre petit bras sous le mien, et vous raconter des histoires que vous commenteriez. Hier soir, ce fut pénible. Elle était tourneboulée par sa réconciliation avec Olga et par le départ d'Olga. J'ai fait le tendre en vain, d'abord sur la Butte, ensuite au College-Inn. Et, dans ce dernier endroit, ma tendresse la faisait frissonner de déplaisir. Dans la rue Delambre je l'ai embrassée sur la bouche et elle m'a expliqué qu'elle avait horreur des baisers qui n'étaient pas des contacts, que celui-ci n'en était pas un, de contact (elle voulait dire qu'il était une pénétration – mais ce n'était guère vrai), que peut-être elle n'était pas faite comme tout le monde mais que c'était ainsi. « Pourtant à Rouen... » « Que venez-vous me parler de Rouen, en ce moment ? » Nous sommes arrivés devant sa porte, elle ne voulait pas trop que je la quitte ainsi. Finalement nous sommes rentrés chez elle mais nous n'avons pu trouver le commutateur. J'ai gratté en vain des allumettes alors elle a pris une sorte de fou rire crise de nerfs et nous sommes restés ainsi, entre clair et noir, la porte ouverte sur le couloir éclairé, la fenêtre ouverte sur la lune, assis sur le lit défait d'Olga. Alors elle m'a expliqué qu'elle ne savait pas ce que c'était que la sensualité, que ça la désolait parce qu'elle ne pouvait pas avoir de rapports complets avec moi et parce qu'elle ne serait jamais une artiste, étant donné qu'il faut être sensuel pour réussir dans les arts. Je l'ai calmée comme j'ai pu, l'ai renversée sur le lit et l'ai embrassée. Elle s'est dégagée au bout d'un moment et je suis parti furieux mais je l'ai entendue se précipiter aux cabinets pour vomir l'instant d'après, car elle avait ingurgité des rhums blancs et des xérès qui lui avaient tourné le cœur. À part ça physiquement charmante, avec le cheveu long et une petite veste d'ange. J'ai admirablement dormi jusqu'à midi et demi et j'ai été la retrouver au Dôme à deux heures. Elle était confuse mais intimidée et je l'ai battue froid tout le jour, abattant soudain mon jeu et déclarant que nos rapports étaient foutus si elle ne devenait pas amoureuse de moi. Elle a promis tout ce que j'ai voulu – et ceci se passait dans un charmant café du Palais-Royal où j'ai dessein de vous mener, charmant

Castor, car pourquoi les deux Zazoulich et pas vous ? C'est là qu'elle m'a expliqué qu'elle prenait un plaisir physique complet rien que par le contact et quelques baisers (avec Brochard et avec moi). C'est ce qu'elle appelle ne pas être sensuelle. J'ai ramené cette fille inquiète et tourneboulée par cette menace vague : « nos rapports sont foutus » à sa chambre d'hôtel et j'ai trouvé votre télégramme. Je vais mettre cette lettre à la poste dès ce soir et en commencer une autre demain pour le cas où j'aurais une autre adresse.

Adieu, charmant Castor, revenez, revenez vite. C'est bien mince ce que vous m'avez laissé ici à votre place et j'aime si fort faire le soir ce petit bout de correspondance avec vous, que j'imagine tirer des délices de votre vraie conversation. Je vous aime, petit bon, je vous aime passionnément.

À SIMONE DE BEAUVOIR

[Juillet]

Mon charmant Castor

Je n'ai pas le temps de vous écrire bien long, aujourd'hui ni demain. Voici pourtant deux ou trois petits agréments pour vous

1° je vous aime tout passionnément

2° le directeur de la Cie Paquet s'est trouvé être un labadens de La Rochelle et un tendre. Il nous donne une cabine de 4 pour deux et télégraphie à Casablanca pour qu'on fasse de même au retour.

3° J'ai trouvé d'un coup le sujet de mon roman, ses proportions et son titre. Juste comme vous le souhaitiez : le sujet c'est la liberté.

Voici le titre (le 2^e volume s'appellera : *Le Serment*).

Adieu, petit bon, je travaille à *L'Enfance d'un chef* et la finirai à temps. Je vous aime.

À SIMONE DE BEAUVOIR

[Septembre]

Mon charmant Castor

Je vous écris par un beau soleil froid de dimanche. Je vous aime tout passionnément et n'ai pas cessé de me sentir avec vous. Mes rapports avec les gens d'ici me semblent complètement irréels et ils s'en aperçoivent. Paris est désert et abstrait, malgré un temps charmant. Quelques rares gens connus, au Dôme, font figure de rescapés, le Mage, des bonnes femmes, la Foujita. Mais en ce qui concerne nos amis personnels, ils sont légion et je ne sais comment les voir tous : il y a Bonnafé, que j'ai vu hier soir et reverrai, le Boubou qui repart ce soir et que je vais retrouver tout à l'heure, Toulouse que je vois lundi. Et les lunaires revenus cette nuit veulent un rendez-vous. Ajoutez à cela que Lucile revenue à Paris pour la reprise de *Plutus* vient de me téléphoner à l'hôtel. Heureusement je n'étais pas là. Entre parenthèses, elle est tenace, celle-là. Je verrai aussi Feldman, qui m'a écrit tragiquement qu'elle « traverserait les salves pour me voir », mais je ne lui en demande pas tant – et Poupette. Je ne sais comment je vais pouvoir travailler. J'ai tout de même commencé un article sur Nizan qui ira vite.

Je suis donc monté dans mon compartiment, exhorté et soutenu par les lunaires et j'ai constaté que nous n'étions que quatre, qui jouions aux quatre coins, deux femmes, un homme et moi. On s'est arrangés pour s'étendre assez confortablement et on a dormi. Mais vers trois heures du matin, le froid était si vif qu'il nous a réveillés. On s'est un peu remués et réchauffés tant bien que mal mais je vous conjure de louer pour vous deux¹⁹, au retour, *des couvertures*, même s'il fait chaud à Marseille, sinon vous crèverez. J'ai trouvé en arrivant ici José et sa femme²⁰ partagés entre le plaisir indicible que leur causait mon retour et la fureur où les mettait le voyage de Chamberlain. José veut se battre à tout prix et tout de suite. Il m'a remis quelques lettres – dont une d'une cousine suisse qui

veut traduire *La Nausée* en allemand, un contrat de la *N.R.F.*, une sommation sans frais du percepteur, une note de Beck et Godet, etc. – et il est remonté quelques instants après pour me dire avec timidité : « Ma femme et moi nous avons décidé de vous offrir un café au lait. » J'ai remercié avec effusion et, depuis ce ne sont que sourires complices et tendres quand nous nous rencontrons. Il y avait un mot du Boubou qui regrettait de partir sans me voir et un autre pour me dire qu'il remettait son voyage et qu'il espérait me voir. Je suis donc passé chez eux, hier matin. J'ai trouvé la Baba²¹ en chemise rose, le Boubou en pyjama, pareil à lui-même. Naturellement il veut la guerre sur-le-champ, comme José, et tempête contre la lâcheté de notre gouvernement. La Baba m'observait d'un œil critique : je n'étais plus Sartre mais le Français intellectuel et petit-bourgeois qui s'est désintéressé de la politique et qu'on met brusquement en face des réalités. Elle a fini par me dire : « Comme vous êtes nerveux, petit homme, vous avez l'air désemparé. » Je n'étais pas désemparé du tout, mais au contraire d'excellente humeur. Mais c'est en vain que j'ai essayé de l'en persuader. Nous n'avons guère parlé que « des événements » en buvant un assez bon café qu'elle préparait. Le Boubou ne croit plus à la victoire des républicains en Espagne ni non plus à celle de Franco. Il estime qu'un accord interviendra pour finir, d'ici un an environ.

Ensuite j'ai vu ma famille, pas trop inquiète et comptant sur le dégonflage de la France pour conserver la paix. Mon beau-père veut que « nous nous résignions à devenir une nation de second ordre et à vivre plusieurs années tapis derrière la ligne Maginot ». A part ça, aimables et s'intéressant au Maroc. Ils ont donc loué une petite maison mais chacun d'eux m'a pris à part pour me dire que ça l'embêtait et qu'il avait fait ça pour faire plaisir à l'autre. Je suis resté avec eux jusque vers cinq heures et j'ai travaillé à Nizan jusqu'à 9. À 9 heures j'ai vu les boxeurs. Ils étaient à Paris depuis huit jours, fuyant Pontrémoli. Ils n'ont pas lu les journaux du 1^{er} août au 13 septembre. Le 13 au soir, pour voir le compte rendu d'une épreuve sportive le boxeur achète *Paris-Soir*. Il lit « Ultimatum des

Sudètes²², etc. » « Hum, dit-il, ça pourrait bien être un bombardement par avions pour cette nuit. » Ils se couchent, s'endorment et se réveillent le lendemain tout surpris : « Alors il ne s'est rien produit ? » « Ce qui fut héroïque, ajoute le boxeur, c'est de ne pas acheter les journaux, ce jour-là ni les deux suivants. On se promenait, on regardait la tête des gens, on se disait : toujours rien. Qu'est-ce qu'ils sont donc devenus, les Sudètes ? » Enfin Pontrémoli est rentré, rappelé au Conseil d'État à cause de la situation extérieure (je trouve ça charmant) et les a renseignés. À partir de quoi le boxeur, poursuivant ses méditations de sourd, s'est persuadé du bon droit des Allemands. Comme vous voyez, la diversité des points de vue ne manque pas ici. Vous imaginez que le Dôme bourdonne de conversations politiques. Foujita n'est pas la moins agitée. Elle semble avoir eu, d'après ses dires (elle est à la table voisine) un grand débat sur la guerre aux Deux Magots. Elle s'est fait insulter et comme son compagnon du moment voulait intervenir elle lui a dit : « Tu n'es ni mon père, ni mon frère, ni mon amour. Rien qu'un copain. Si tu te mêles de ma querelle tu deviens mon ennemi car tu n'as pas le droit de parler pour moi. »

C'est ici qu'il faudrait peut-être, mon charmant Castor, glisser quelques renseignements sur la situation. Vous savez donc que Chamberlain, arrivé à Berchtesgaden pour marchander un plébiscite, s'est trouvé devant des exigences de Hitler qui dépassaient ses prévisions : annexion pure et simple des Sudètes – et après on causera. Il est donc reparti à Londres pour saisir ses collègues et les ministres français des propositions allemandes. Hitler cependant s'était engagé à ne pas recourir à la force avant que ses propositions aient été officiellement acceptées ou repoussées. De là ce calme relatif qui vous permet de continuer votre voyage. En même temps Henlein faisait la gaffe de proclamer l'Anschluss et de foutre le camp comme un dard suivi bientôt par les 23 000 Sudètes les plus agités. Le résultat c'est que les autres Sudètes sans chef, désemparés, revenaient au calme, le gouvernement tchèque proclamait la dissolution du parti Sudète et reprenait en main la situation. Naturellement les 23000 Sudètes se sont

constitués en légion à la frontière allemande, prêts à tenter un coup de main. Cette légion si vite constituée semble indiquer que Hitler, peut-être impressionné par les affirmations de Chamberlain (l'Angleterre s'engagera dans le conflit en cas d'agression allemande) envisage encore, entre autres moyens, de régler la question par une guerre civile entre Sudètes et Tchèques, ce qui ôterait à la France tout prétexte pour intervenir. Cette légion, pour le moment, se tient tranquille en attendant les décisions de Londres. A Londres cependant voici la situation officielle : les Anglais, qui n'ont pas garanti l'intégrité de la Tchécoslovaquie, discutent les exigences d'Hitler et décident : « Nous qui ne sommes qu'indirectement intéressés à l'affaire voici jusqu'où nous pouvons aller » (jusqu'ici on ne sait pas ce qu'ils accordent à Hitler). Sans doute presque tout : soit l'annexion pure et simple des cantons à majorité allemande, avec plébiscite pour les régions où les Allemands sont en minorité. En contre partie l'Angleterre s'engagerait avec la France, l'Italie, la Russie et l'Allemagne à garantir l'intégrité de la nouvelle Tchécoslovaquie neutralisée. Il y a eu du tirage au sein du gouvernement anglais parce que plusieurs ministres refusaient de prendre de nouvelles responsabilités en Europe centrale. Mais ceci fait, le ministère anglais ne peut que dire : *nous*, nous n'avons rien garanti. Ce sont les Français qui ont un pacte d'assistance mutuelle avec les Tchèques. La parole est donc au gouvernement français. D'où l'invitation de Daladier et Bonnet. Mais ceci n'est que la version officielle. En fait il semble certain ici que le dégonflage vient des Français. C'est à la requête de Daladier que Chamberlain est parti à Berchtesgaden et sans doute Daladier dès ce moment était prêt à toutes les concessions. L'ambassadeur d'Espagne en Tchécoslovaquie en était persuadé quinze jours avant les événements. Le fait est d'ailleurs que Daladier et Bonnet arrivant en Angleterre se sont déclarés en complet accord avec le projet anglais. Et, de retour à Paris, le conseil des ministres en entier a approuvé le projet. Ceci met donc fin à la légende d'une opposition de Reynaud et de Mandel au sein du ministère : tout le monde s'est dégonflé. À l'heure qu'il est on a plus de

renseignements sur les propositions que nous allons faire à Hitler ; les voici : annexion des régions à majorité allemande, autonomie des autres arrangée sans plébiscite par des commissions neutres, neutralisation de la Tchécoslovaquie qui perd ses alliances avec Russie et France (un pays neutre n'a pas le droit de s'allier) mais est garantie dans son intégrité par plusieurs puissances *dont la Russie n'est pas*. Vous voyez que ce plan, s'il est le véritable, accorde absolument tout à Hitler : d'une part cession des régions les plus riches de Tchécoslovaquie, d'autre part abandon de la politique d'alliance qui faisait de la Tchécoslovaquie un bastion avancé de la Russie. D'ailleurs la Russie n'étant même pas consultée est écartée de ce fait du « concert des puissances européennes ». Victoire d'Hitler sur toute la ligne.

À ce prix nous aurons peut-être la paix *mais*

1° la Tchécoslovaquie a son mot à dire, tout de même. Or les régions vitales de ce pays lui seraient ôtées. Sans donc parler même de souveraineté ou de dignité nationales (et de ce point de vue les Tchèques semblent intraitables) il est assez difficile de concevoir qu'ils acceptent de se laisser ainsi réduire à la misère. Vont-ils dire non ? Les dernières nouvelles de Prague laissent penser qu'ils préféreront se battre. Mais en ce cas que feront la France et l'Angleterre ? L'Angleterre qui n'est obligée à rien peut se retirer du jeu. Et la France ? Elle ne marchera sans doute pas sans l'Angleterre. La Russie a déclaré qu'elle n'interviendrait pas seule. Alors ? Un dégonflage général ? Est-il pensable qu'on assiste les bras croisés à l'écrasement d'une nation dont nous avons garanti l'intégrité ? Sur ce point l'avenir est incertain. Peut-être au moment où ma lettre vous parviendra tout sera-t-il réglé. D'autre part il est difficile à Benès et à Hodja de décider seuls. Sans doute convoqueront-ils le parlement tchèque. Mais dans cet étrange parlement « les minorités sont la majorité » et il est fort douteux que Slovaques, Polonais, Hongrois, etc. acceptent de se battre, alors qu'ils réclament tous plus ou moins leur autonomie. Resteront donc les Tchèques seuls, majorité au parlement, à présent que les Sudètes sont partis, mais faible majorité. Enfin il

est assez difficile aussi d'imaginer un gouvernement lançant son pays de gaieté de cœur dans un pareil conflit, *sans aucun espoir*. Enfin on fait remarquer que si l'Angleterre et la France se battaient au côté de la Tchécoslovaquie *ou bien* elles seraient vaincues et alors la Tchécoslovaquie disparaîtrait de la carte – ou bien elles seraient victorieuses et l'Angleterre ne consentirait vraisemblablement pas à laisser subsister la Tchécoslovaquie sous sa forme actuelle. Si la Tchécoslovaquie qui est consultée d'abord refuse les propositions, qu'en résultera-t-il pour ces projets ? Les puissances les présenteront-elles à Hitler malgré tout ? Il semble que rien ne soit prévu à ce sujet.

2° Il est fort possible qu'en cas de refus, Hitler revienne à son premier projet de guerre civile avec une « légion sudète » et 100000 « volontaires » allemands qui passeront la frontière. Dans ce cas fermera-t-on les yeux en France ?

3° Les conséquences de cette reculade sont les suivantes (au cas où la Tchécoslovaquie accepterait de se laisser manger) :

la Yougoslavie, la Roumanie, la Hongrie passent tôt ou tard sous l'hégémonie allemande

la Russie rompt son alliance avec la France. Beaucoup de gens disent ici qu'elle se tournera alors vers l'Allemagne et ce n'est point impossible. Par le fait, le représentant de l'Allemagne à Moscou qui avait quitté la Russie avec toute l'ambassade, y est précipitamment revenu par avion

les démocrates ont perdu définitivement l'espoir de faire jamais reculer Hitler. C'est une véritable victoire du fascisme non seulement sur le terrain de la politique internationale mais dans les différentes nations. Hitler sort grandi de l'aventure. Il en résulte évidemment de nouvelles exigences et de nouvelles menaces ; le conflit n'est que reculé sans doute de quelques années.

Voilà, mon charmant Castor, le tableau. Comme vous le voyez ce n'est pas encore très rose. Le risque de guerre immédiat existe toujours, bien que, naturellement, il soit beaucoup atténué. Mais, au cas, même, où la guerre serait évitée, ça ne fait ni très beau ni très gai. Tout de même les gens sont plus calmes

ici, plus heureux : il leur semble qu'ils vont peut-être avoir un sursis de quelques années. Pour moi, je n'en demande pas plus en cet instant ; on verra bien ensuite. Pour ce qui est de vous, si la Tchécoslovaquie refuse, demain je pense vous rappeler par télégramme. Dans ce cas vous ne recevrez pas cette lettre. Si elle accepte ou si une possibilité de négociation reste ouverte, vous pourrez allègrement continuer votre voyage.

Je viens de voir le Boubou. Il part désespéré. Il pense que la reculade des puissances entraînera la défaite des républicains. Sans doute, dit-il, Mussolini encouragé va-t-il tenter un effort définitif. Pour moi je ne le crois pas mais peu vous importe ce que je pense sur ce sujet. Il disait qu'il avait fait une connerie en partant se battre, qu'il ne savait plus pourquoi il se battait puisque la défaite était certaine et qu'il n'aspirait plus qu'à une chose, revenir le plus tôt possible et foutre le camp hors d'Europe. On s'est quittés avec vraiment de l'émotion, moins peut-être par amitié réelle, que parce qu'on réalisait qu'on ne savait pas où ni quand ni comment on se reverrait et parce qu'on sentait une sorte d'indétermination complète de l'avenir.

Lundi

Pendant que j'y pense : *Le Journal de Lausanne* me donne comme favori pour le Goncourt.

J'ai vu Lucile, « cafardeuse ».

J'ai vu Toulouse, superbe, qui a fait de la marche dans les Causses, sac au dos. Le récit des misères marocaines a fait ouvrir à Dullin des yeux sans fond. Réticente sur les raisons qui ont fait accepter *Savonarole*. « Raisons d'argent ? » « Nnnnon... c'est plutôt qu'il n'y avait pas autre chose. » Charmante. Elle veut 2000 francs qu'elle rendra dans un mois. Je vais donc aller demain à la *N.R.F.* taper Hirsch. Elle a dit sur la guerre d'un air appliqué : « Une guerre, c'est toujours désagréable. Et puis Hitler est un mystique. »

Mon cher amour, mon charmant Castor, j'ai reçu votre lettre et j'ai bien grand deuil que vous soyez si triste. Moi aussi je suis triste d'être loin de vous et rien n'a grand goût pour moi, parce que vous n'êtes pas là. Mais je pense que vous devez, au moment où j'écris, être plus confiante et plus calme. Il y a tout de même bien des chances qu'un conflit immédiat soit évité. Je vous aime, mon Castor, je suis encore tout avec vous et ces quarante-cinq jours où nous avons été si tendrement unis pèsent bien lourd en moi, je ne les oublie pas, je vous assure. Je me suis encore tout ému sur vous autre en racontant à Dullin et à Toulouse notre voyage. Je n'ai pas apporté – mais j'ai promis les babioles, à Toulouse émerveillée. Dullin boit sagement tous les jours son maté avec la bombilla et prétend s'en enchanter.

Mardi

Pas de lettre de vous ni de télégramme, je ne sais où vous envoyer ce mot. Un petit mot de Tania qui vient de passer quinze jours atroces par crainte de guerre. « Maintenant, dit-elle, c'est fini, mais je me suis tellement fatiguée à m'angoisser que je dors tout le temps à présent. »

Aux dernières nouvelles il semble que la Tchécoslovaquie accepte le projet anglo-français. Mais c'est de source officieuse seulement. Ce qui paraît certain c'est que, en tout cas, elle n'opposera pas un refus de principe. Mon charmant Castor, je voudrais tant que vous ayez su lire les nouvelles malgré tout un peu rassurantes des journaux et que vous ayez un peu d'espoir et de bonheur. Je vous aime. Je ne ferme pas cette lettre. Si j'ai une adresse aujourd'hui je vous l'enverrai mais sinon je la continuerai en attendant de savoir où l'expédier.

Je reçois votre télégramme, mon charmant Castor, et j'expédie cette lettre au plus vite. Je viens de trouver ici une lettre de de Roulet qui me pose de nombreuses questions métaphysiques et termine en réclamant notre présence le 27. Il dit que vers le 1^{er} octobre sa famille (tante et peut-être mère) seront là. Si donc vous pouviez rentrer, sauf nouvelles complications, aux environs du 26,

tout serait bien. Je viens de la *N.R.F.* et j'ai trouvé l'article de *Paris-Midi*, où le type – qui m'éreinte d'ailleurs – écrit : « Déjà la rumeur leur porte des titres (aux Goncourt). Ont-ils lu *La Nausée* de M.J.-P. Sartre ? Il faut, même s'ils n'en ont pas envie, qu'ils la lisent. Plusieurs critiques et des premiers l'ont lue et lui ont trouvé un goût de chef-d'œuvre. C'est écrit dans les journaux ; on se le passe de bouche à oreille. On dit même que plusieurs des Dix, sans les nommer, par discrétion... Bref un favori comme on parle depuis que les éditeurs ont des “écuries” et que les prix sont des “courses”. »

Adieu, mon charmant Castor, je vais porter cette lettre à la poste. Vous ne *pouvez pas* savoir combien j'ai envie de vous revoir.

Cette lettre n'est pas bien drôle, je crois. Vous m'en excuserez vu les circonstances.

À JEAN PAULHAN

Lundi [automne]

Cher Monsieur et ami

Je reçois votre lettre et aussi une lettre que vous m'avez envoyée à Fès, qui est revenue à la *N.R.F.* et de là chez moi. Je regrette vivement de n'avoir pu y répondre. Vous m'y parliez de *L'Enfance d'un chef*. Je reconnais que les milieux d'A.F. sont plus compliqués que je ne le dis. Mais je n'ai voulu les montrer que dans la mesure où un jeune homme peu observateur et profondément salaud pouvait les découvrir, dans son effort pour faire son salut par le social et le droit. On pourrait imaginer – en prenant le héros dans une bourgeoisie plus intellectuelle – la même histoire avec pour finir l'entrée du jeune homme dans le

parti communiste et là aussi le communisme devrait paraître simple, puisque ce qui lui est demandé c'est simplement de soutenir une existence qui s'affaisse.

Pour ce qui est de mes nouvelles, j'avais envoyé en juillet une table à Chevasson. L'ordre me paraît devoir être : *Le Mur* – *Érostrate* – *La Chambre* – *Intimité* – *L'enfance d'un chef*. En tout cas je tiens à 1-3-5, pour 2 et 4 on peut évidemment renverser leur ordre. Pourtant j'aimerais mieux *qu'Intimité* vînt après *La Chambre*, à cause de je ne sais quelle priorité du tragique sur le grotesque. La date que me propose M. Gallimard me surprend un peu. En effet Hirsch que j'ai vu la semaine dernière m'a déclaré qu'il « avait toujours été décidé » que je paraîtrais le 10 janvier. Il pense que la publication de mes nouvelles avant le Goncourt compromettrait définitivement les quelques chances qui me restent encore. À vrai dire, Cher Monsieur et ami, je n'entends pas grand-chose à cette tactique et surtout je ne tiens pas trop à m'en mêler : je crois que vous êtes de mon avis. Donc, que le livre paraisse quand on le jugera bon. Je songeais à faire une courte préface pour expliquer que je ne me « complaisais pas dans la fange », etc. et que ces nouvelles représentent un moment déterminé d'un plan général. *La Nausée* définit l'existence. Les cinq nouvelles décrivent les diverses fuites possibles devant elle (*Le Mur* : la mort – *Érostrate* : l'acte gratuit, le crime – *La Chambre* : les mondes imaginaires, la folie – *L'Enfance d'un chef* : le droit, le social) et montrent l'échec de chacune d'elles avec *Le Mur* qui les borne. Pas d'évasion possible. Je ferais alors entrevoir la possibilité d'une vie morale au sein de l'existence et sans évasion, cette vie que je veux définir dans mon prochain roman. J'en ai assez d'être traité de déliquescent et de morbide, alors que je suis précisément tout le contraire. Mais avant d'entreprendre cette préface (deux pages environ) j'aurais aimé avoir votre avis. Auriez-vous la bienveillance de me dire si vous pensez qu'il faut « s'expliquer » ou qu'il vaut mieux laisser dire et se taire ? D'après ce que vous m'avez dit du succès très spécial d'*Intimité*, je peux imaginer le paquet d'ordures que je vais recevoir à la parution du *Mur*.

J'ai reçu *Les Liaisons du monde* et je vous en remercie. Au premier abord le livre me paraît un peu effrayant mais je vais m'y mettre. Aurais-je bientôt le grand plaisir de lire *Les Fleurs de Tarbes*²³ ?

Je vous prie, Cher Monsieur et ami, de trouver ici l'expression de mon amitié dévouée.

-
1. Élève de Dullin.
 2. Mari de Mops.
 3. Zazoulich.
 4. D'Henri Michaux.
 5. Tailleurs de Sartre.
 6. Écrivain d'extrême droite qui avait été amoureux de Martine.
 7. Merleau-Ponty.
 8. Cette dame appelait les homosexuels des deux sexes des « pièges à loups ».
 9. Philosophe catholique.
 10. Gérassi.
 11. Une femme, repoussée par Sartre, lui avait reproché de lui préférer « un vieux chemin battu ».
 12. Ancien élève de Sartre.
 13. Ancien élève de Sartre.
 14. Un camarade de Sorbonne de Sartre et de moi.
 15. La femme de Pontremoli.
 16. Hôtel de Rouen où j'avais logé quelques années.
 17. La Brasserie de l'Opéra, à Rouen.
 18. Martine Bourdin.
 19. Olga et moi.
 20. Employés de l'hôtel.
 21. Stépha Gérassi.
 22. Les monts des Sudètes étaient une partie de la Tchécoslovaquie peuplée en majorité d'Allemands et que Hitler prétendait annexer.
 23. Ouvrage de Jean Paulhan.

1939

À SIMONE DE BEAUVOIR

[Juin]

Mon charmant Castor

Excusez-moi bien, à peine étais-je en route pour vous retrouver que j'ai rencontré Tania. J'ai bien regretté de ne pas vous dire adieu, mon cher petit. Mais l'explication s'est engagée tout de suite parce que je la soupçonnais (à tort) de n'avoir pas quitté Paris ou d'y être venue plus tôt qu'elle ne le disait. Elle a été âpre et a tout nié jusqu'à minuit en vous abreuvant d'insultes, vous et sa sœur (je les emmerde toutes les deux, etc.). Et puis elle a dit tout d'un coup en sanglotant : « J'ai fait un faux départ. » Voici les faits : elle a authentiquement couché chez Vlasta¹ le second soir parce que sa sœur était au Swing Club ; seulement en le racontant à Olga, elle a omis de dire que la veille elle avait bénévolement partagé le lit de Vlasta pour la première fois. Puis elle l'a dit à Olga – deux ou trois jours après – mais Olga, naïve en cette histoire, vous avait déjà raconté cet épisode. Ensuite il est vrai qu'elle a dit à Olga qu'elle partait mercredi. Donc l'autre ne vous a pas menti. Savoir simplement si Olga l'a accompagnée à la gare ? Mais c'est un mensonge bénin. Toujours est-il qu'Olga était persuadée que Tania partait. Là-dessus Tania écoeurée de partir mais honteuse devant Olga, laisse ses valises à la consigne (elle a encore 100 francs), revient à Montmartre et va prendre une chambre pour deux jours à son ancien hôtel. Elle se terre. Elle ne voit pas Olga de deux jours. Elle ne voit que Vlasta. Je

l'ai engueulée à fond, elle a pleuré mais elle m'a engueulé aussi, m'a reproché M. Bourdin, en partie pour se défendre avec ce qu'elle avait sous la main, en partie pour extérioriser des griefs rancis auxquels elle a dû penser à Laigle. Elle a un je ne sais quoi de plus dur et de plus amer depuis hier – de plus passionné aussi : tout cela réserve sans aucun doute des surprises. Moi je suis tout froid, je vous regrette, j'aurais plutôt du goût pour la vie morale et non pour les obstinations personnelles.

Adieu, mon cher petit. Je vais prendre ma pipe et aller voir Maurice Sachs. Amusez-vous bien en voyage et ne faites pas d'imprudences. Je vous aime passionnément.

À SIMONE DE BEAUVOIR

[Juin]

Mon charmant Castor

Etes-vous bien à Bellegarde, vous autre bon petit. A Bellegarde *Basses-Alpes* ? Je tremble car j'ai perdu dieu sait où mon carnet avec votre adresse. A Dieu vat. Vous devez avoir un triste temps, mon pauvre petit et plus d'un coup j'étais tout ému en imaginant votre frêle petite personne de fer sur des routes mouillées, toute butée et toute mouillée aussi. J'ai hâte d'avoir un mot de vous, je passerai demain chez moi. Je vous aime tant. J'espère que vos petits yeux auront grandi quand vous reviendrez, pauvre petite aux yeux tout minables et j'ai bien envie de vous serrer dans mes bras.

Ici bien des histoires mais comme vous savez des histoires cataclysmiques et sans conséquence. Je mène une drôle de vie. Du temps perdu, naturellement, formidablement perdu mais en perte consentie. D'où un drôle d'état lunaire, pas trop déplaisant. Bien entendu ç'a été l'orage et le désespoir et les clameurs

samedi, parce que je suis arrivé à neuf heures. Ou plutôt j'ai trouvé une créature prostrée et qui portait tout l'accablement du monde. « Qu'y a-t-il ? » « Rien. » « Mais encore ? » « Rien. » « Pourtant ? » « Puisque je te dis que je n'ai rien ! »

Jeux de scène : elle va jusqu'au lavabo, se met de la crème sur les joues, de la poudre, du rouge aux lèvres. Des silences. Et puis enfin, dans un effort de bonne volonté : « Eh bien voilà, je suis rentrée sans regarder dans ma case. Je t'ai attendu jusqu'à neuf heures moins le quart en m'énervant et puis c'est seulement à ce moment-là que j'ai eu l'idée de descendre pour voir s'il y avait quelque chose pour moi. » « Mais à ce moment-là tu as trouvé mon pneu. » Elle a fait oui de la tête et puis sèchement : « Ah, qu'est-ce que tu veux, je suis comme ça. Ça me noue d'attendre. Oui, je suis comme ça et pas autrement. On ne peut tout de même pas me le reprocher. » Et moi naturellement : « Si tu me disais que tu m'as haï jusqu'à neuf heures moins le quart, à la bonne heure. Mais puisque tu as trouvé mon mot à neuf heures moins le quart, etc. etc. » Ça dure encore un moment. Là-dessus, impatienté je dis : « Viens, sortons ! » On sort. Dans la rue, silence. Je lui dis : « Écoute je ne râle pas du tout, arrêtons ça. » Mais non, pas du tout elle y tenait : « Tu m'as forcée à sortir avant que tout soit arrangé et maintenant tu veux que nous nous expliquions dans cette foule, dans ces... remous ! » On a descendu des rues sans remous. La rue Pigalle, le boulevard Haussmann qui était même tout noir et puis elle a dit : « Je suis fatiguée » et on est entré dans un grand café à musique, le genre café-conditorei allemand et plus particulièrement semblable, si vous vous rappelez, à un café de Hambourg, près de la gare, à deux étages avec balcon. Il y avait des tziganes, une clientèle de veufs et d'adultères décents. Comme c'était si profondément sinistre elle s'est soudain déridée, a frotté sa tête contre mon épaule et ça devenait idyllique lorsque, au bout de trois quarts d'heure, une cantatrice nous a chassés du café. Alors Tania a eu mal à la tête. Elle a exigé que nous allions au café de Flore. Sur quoi elle est redevenue de méchante humeur. Genre de dialogue dans le métro – entrecoupé de longs silences : « J'ai un bouton au menton, je suis furieuse. » « D'où est-ce

qu'il te vient ? » « C'est toi qui me l'as donné avec ta sale nourriture ; tu en as plein, je t'ai dit de changer de régime mais tu ne veux pas m'écouter, je ne te le dirai plus, etc. » Au café de Flore où il y avait – à ce que je crois – Léon Daudet, j'ai fini par me fâcher. « Eh ! bien, m'a-t-elle dit, c'est bon j'ai tort. Mais pourquoi est-ce que tu insistes pour me le faire reconnaître. Ça me noue quand j'avoue que j'ai tort. » On est revenus en taxi et puis il y a eu la réconciliation obligatoire dans ma chambre (ce qui est fastidieux c'est qu'on peut prévoir à une minute près la réconciliation). Naturellement elle n'a pas fermé l'œil de la nuit, moi j'ai dormi quatre heures et puis le matin il y a eu je ne sais quelle querelle. Mais dans la fatigue. Personne ne tenait à aller jusqu'au bout de ses arguments. Je l'ai quittée à midi et quart en lui représentant que ces huit jours que je passais avec elle allaient être empoisonnés, que j'aurais espéré qu'ils seraient pompeux, etc. A quoi elle m'a répondu : « On dirait que tu fais quelque chose d'extraordinaire en venant passer huit jours avec moi. C'est normal, tout simplement et tu aurais dû le faire plus souvent dans l'année. » Puis elle a promis d'être charmante. Là-dessus je suis allé en famille. Sans histoire. Vers 8 heures j'ai retrouvé Mouloudji et Tania illuminés, ils s'étaient expliqués il n'y avait rien, mais rien du tout, c'était ma faute en somme et Mouloudji était un charmant enfant. Le charmant enfant est parti (il écoute aux portes par ailleurs et regarde par le trou de la serrure) et Tania, vive et légère, est venue s'asseoir sur mes genoux avec je ne sais quelle arrière-pensée, je me méfie toujours de ses démonstrations de tendresse. Elle m'a ébouriffé les cheveux et mille gentilleses, on est parti en métro à La Coupole, elle a été charmante et puis, vers minuit elle s'est écroulée et je l'ai remportée en taxi chez elle où elle a dormi comme un plomb jusqu'à huit heures. Le matin (c'était lundi) je l'ai emmenée en taxi chez Poupette. Je la revois aujourd'hui. Là-dessus je vous ai envoyé votre mandat. J'ai cherché dans le Bottin le département mais il y a six Bellegarde, Ain, Haute-Vienne, Basses-Alpes, etc. et je ne sais ni la géographie ni votre itinéraire. J'ai

envoyé au petit bonheur à Bellegarde Basses-Alpes. Là-dessus Tania s'est amenée chez Demory. Et là a eu lieu une conversation pas ordinaire.

Hélas ! mon cher amour, je ne peux pas vous raconter cette conversation. Il est tard et elle va s'amener d'une seconde à l'autre.

Mon charmant Castor, je vous aime extrêmement bien. Je passe un petit temps bien absurde, loin de vous, bien contingent. J'aimerais tant vous voir, petit buté et vous raconter mes petites histoires et tenir votre petite main. Vous êtes mon amour, bon petit être. Loin de vous je mesure le néant de la chair et je ne m'amuse pas trop bien. A Samedi, vous autre bon petit, je vous embrasse de toutes mes forces.

À SIMONE DE BEAUVOIR

[Juillet]

Mon charmant Castor

Je vous ai vue, toute plaisante, appuyée contre la barrière de la gare – m'avez-vous vu ? – et puis c'était fini, j'étais en famille. Ils sont doux et bénévoles mais ça ne fait rien, c'est écrasant. On a traversé Gien en fête, ça m'amusait un peu de penser que vous alliez rencontrer cinq minutes plus tard ces gymnastes, musique en tête, qui nous ont arrêtés longuement dans la grand-rue. Et puis après ça, c'était la nature, une nature aqueuse, verte et molle, pleine de ces plantes vertes qui donnent l'impression qu'il en sortirait du lait si on pressait dessus. J'étais sinistre malgré moi. On est arrivés à cinq heures à Saint-Sauveur et là j'ai posé ma valise dans la chambre de ma mère qui l'a ouverte aussitôt pour y trouver un chapeau de femme, des pantalons de femme, un petit carnet de recettes de tricot, du linge féminin, etc. J'avais pris la valise d'une bonne femme et laissé la mienne dans le train. Je sais à peu près comment ça s'est passé : j'ai posé ma valise sur

une autre valise au départ, parce que le filet était plein. La bonne femme a dû avoir besoin de quelque chose, elle a soulevé ma valise, puis la sienne, puis, tout naturellement, elle a remis sa valise sur la mienne. Comme ma valise était toute neuve et ressemblait fort, d'ailleurs, à la sienne, je n'ai pas pris garde au changement. Mon beau-père triomphait, ma mère s'agitait. Finalement ça n'est pas si grave. Il y avait des tas de livres et mes affaires de toilette mais pas une ligne de mon roman qui est tout entier à Paris. D'autre part la bonne femme a mon adresse (puisqu'il y a des tas d'enveloppes de moi dans la valise) et elle se mettra sûrement en communication avec moi. Je téléphonerai à Gien tout à l'heure. Seulement je n'avais plus un seul livre à lire. On a fait la promenade du soir, de ces promenades à petits pas où on parle du bout des lèvres sans prendre garde à ce qu'on dit mais tout de même suffisamment pour ne pas pouvoir penser à ses petites affaires. On est revenus, toujours à petits pas, on a dîné puis on a fait un bésigue jusqu'à dix heures. À dix heures je suis venu coucher ici, dans une auberge triste. C'est d'ici que je vous écris. Une grande salle commune, calendriers et réclames d'apéritif aux murs, sol carrelé, toiles cirées sur les tables, mais ça ne réussit pas à être plaisant. Ça fait salle d'attente. Hier soir j'ai enfin trouvé l'unique curiosité de l'endroit : un pot de chambre que j'ai longtemps contemplé et qui possède authentiquement un œil rieur au fond. J'ai lu une pièce de *La Petite Illustration* et puis j'ai dormi. Je me suis fait réveiller à 7 heures ce matin pour pouvoir jouir plus longuement de mes seules heures d'indépendance et puis finalement je me suis levé à huit heures et quart. Voilà, mon charmant Castor. Quand je pense que je suis ici jusqu'à mardi j'ai le cœur sur les dents. Je *sais* que vous m'aimez et que je suis heureux mais ça ne me sert de rien, sauf peut-être à me faire trouver ma présence ici plus absurde. Je vous aime bien fort, mon petit charmant, j'ai pensé à vous tout hier, j'imaginais que vous couriez dans Gien mais vous avez dû trouver ça mince (il y a une idiote ici, elle a seize ans, c'est la fille de la patronne, elle fait : beuh, beuh !). Mon cher petit, je serais si bien avec vous en ce moment : il fait doux et beau, ça doit être si

plaisant de se promener à Paris. Enfin, il y a tout de même un jour de mangé. Mais ils sont durs à tuer, ils sont coriaces.

Adieu, mon charmant Castor, je vous aime tant, j'ai tant envie d'être près de vous. Écrivez-moi souvent. Je vous embrasse.

Sartre
poste restante
Saint-Sauveur (en Puisaye)
Yonne

À SIMONE DE BEAUVOIR

Mardi [juillet]

Mon charmant Castor

Voilà tout juste un petit mot pour vous dire que je vous aime de toutes mes forces et que vous êtes un bon petit. J'ai reçu votre sage petite lettre et je suis si triste d'être loin de vous autre, ma petite fleur. Je suis un peu moins sinistre aujourd'hui parce que je travaille et puis on se remue un peu. Hier après-midi on a été à Auxerre, dont il n'y a rien à dire, sinon que ça remplissait la journée. Ce matin j'ai travaillé, à présent on va chez les Émery pour déjeuner, ça me pèle mais, au fond, pas plus qu'un déjeuner de famille. Après quoi on ira expédier la valise de la jeune personne. En fouillant dans ses affaires, on a découvert son adresse à Saint-Étienne. Le plus triste c'est que je n'ai pas de livres. J'attends la *N.R.F.* comme le Messie.

Adieu, mon charmant Castor, ma petite fleur. Je pense si fort à vous, tous ces jours, rien qu'à vous et je voudrais être près de vous.

À SIMONE DE BEAUVOIR

[Juillet]

Mon charmant Castor

J'ai oublié de vous dire dans ma lettre de ce matin que vous seriez gentille de téléphoner à Pasteur de ma part pour demander l'heure et le lieu exacts de la distribution des prix.

Adieu, je vous aime bien fort.

À SIMONE DE BEAUVOIR

Mercredi [juillet]

Mon charmant Castor

Voilà mon petit mot quotidien (mais vous, mauvais petit vous ne m'écrivez pas quotidien : il n'y avait rien de vous ce matin). Il n'y a pas grand-chose à dire, sinon que je me pèle dur. Il faudrait même dire : que je m'écorce. Je n'ai jamais vu ça, vous savez, aux plus beaux temps de Saint-Étienne. Pensez : de 12 heures du matin à 10 heures le soir sans arrêt, sans répit, en famille. On fait de petites promenades au bord d'un étang, on fait le bésigue le soir et puis on ressort un peu dans le village. Mon beau-père est nerveux quand ma mère conduit, etc. etc. Que sais-je ? C'est mortel. Hier soir on a été voir la maison de Colette Willy, une grande belle maison, dans une rue montante, avec un double perron et des tas de fenêtres. Au fond de la rue il y a un mur couvert de lierre et, au-dessus du mur, la terrasse du château avec un donjon en ruine. Ça n'est pas laid. Et puis en face de notre maison sur une petite place il y a l'école de *Claudine à l'école*, toute pareille à ce qu'elle était, avec des petites filles toutes pareilles qui suivent le

même cours complémentaire et qu'on rencontre le soir après dîner, en rangs, quand elles vont faire leur petit tour de promenade jusqu'à Moutiers (1,4 km). Nous n'allons pas jusqu'à Moutiers, nous : c'est trop loin. Ce sont de petites paysannes rougeaudes et rutilantes, avec des lunettes, pour la plupart, en signe d'intellectualité. Ça fourmille ici d'anecdotes sur Colette. Saviez-vous – vous l'avais-je dit ? – que Sido, la fameuse mère de Colette, a tout bonnement empoisonné son mari pour épouser M. Colette un beau casse-cœur des environs. Voici le fait : le mari aimait boire, mais boire lui était défendu, parce qu'il avait une cirrhose du foie. M. Colette survint, et à partir de ce jour, le mari de Sido trouva à sa portée, placés partout par des mains pieuses, des flacons d'eau-de-vie, de marc, des bouteilles de bon bourgogne, des verres d'absinthe. Il mourut dans le bonheur et Sido épousa M. Colette.

Hier on a été déjeuner chez les Émery. La chère était bonne mais l'esprit était triste. On est resté jusqu'à 3 heures dans un beau jardin en terrasse, sous un parasol. Après ça on a erré en auto le long d'un étang. Après, ces quelques heures de ces torpeurs agitées que je n'ai vues qu'ici. Après ça, dîner, promenade dans le village, à petits pas minuscules, et bésigue. Pour comble de chance, j'ai de l'asthme. Enfin nous sommes mercredi, ça avance. Demain jeudi je serai à la moitié de mon séjour. Je travaille. J'aurai sans aucun doute terminé le chapitre sur le Sumatra et commencé un autre chapitre. Mais ça paraît de la folie entêtée de travailler ici. Tout semble morne et dépourvu de sens et on ne voit pas bien pourquoi on ferait autre chose que de se promener à petits pas ou que de faire le bésigue. Je vous aime tant, mon charmant Castor, j'ai tant envie de vous revoir et de m'amuser avec vous. Vous ne me semblez pas du tout abstraite. Je vous sens bien proche et je pense avec joie que je vais bientôt vous voir. Mais c'est du temps pur qui me sépare de vous, un temps qu'on avale comme des cuillerées d'huile de foie de morue, avec l'impression qu'on va tout le dégorger à la fois.

Écrivez-moi bien, vous autre et souvent. Vos lettres sont mon seul plaisir. Je vous aime tant.

À LOUISE VÉDRINE²

[Juillet]

Ma chère petite Polack, mon amour

J'ai pensé tout le dimanche que tu souffrais – et le lundi déjà je pensais que ça allait un peu mieux. A présent j'imagine que tu es encore étendue sur le dos, toute pâle, avec tous tes beaux cheveux autour de la figure. Mais je pense que tes petites paupières ne battent plus et que tu ne souffres plus, pauvre petite martyre. Tu sais, ça me soulage, ça me faisait tout un coin de mon horizon bouché par de la vraie douleur, de la douleur agaçante que moi, je ne pouvais pas ressentir. Et maintenant c'est fini. Je pense que le bon Castor te voit tous les jours et que tu ne t'ennuies pas trop. Je voudrais tant te voir, mon amour, m'asseoir à côté de ton lit et tenir ta petite main chaude et voir un de tes tendres sourires. Ce sera pour bientôt. Pour mercredi prochain. Je t'aime. Le Castor te racontera que je ne rigole pas tous les jours mais je travaille un peu, je t'apporterai la fin du chapitre sur le Sumatra. J'aimerais bien fort savoir ce que tu penses de mon roman. Dicte un petit mot au Castor.

Au revoir, mon amour, à mercredi. D'ici là le bon Castor t'apportera un tas de petits mots de moi. Je t'aime de toutes mes forces.

À LOUISE VÉDRINE

[Juillet]

Mon amour

J'ai reçu ta première petite lettre dans une lettre du Castor et ça m'a tout ému de voir ta pauvre écriture tremblée, c'était tout juste comme un de tes pâles

sourires de dimanche dernier, ça serrait le cœur. Je t'aime tant, mon amour, pauvre petite martyre. Et puis j'ai reçu ce matin ta deuxième lettre et celle-là m'a fait de la peine parce que je t'y sens toute malheureuse, avec ta « petite tête qui travaille dans l'intéressant, dans le désagréable et dans l'aimé ». Tu sais quoi ? Ça me paraît un peu de ces longs enchaînements de raisons qu'on a dans les cauchemars, j'imagine si bien tous les mécanismes et les engrenages qu'il y a dans cette tête pâle. Mon amour, comme je voudrais être près de toi pour les arrêter un peu. Et puis je sais si bien comme on est tragique dès qu'on est horizontal, dès qu'on est une chose sans autre avenir que celui des autres, tout en dépendance. Mon amour, je ne sais trop que te dire sur le départ du Castor. Mais il est une chose que je sais bien, en tout cas, c'est que *notre* avenir c'est *ton* avenir ; il n'y a pas de différence – et que le Castor vit dans un monde où tu es partout présente à la fois. Pour ce qui est de son départ, j'imagine aussi tellement comme ça peut lui faire vide, Paris, et comme elle peut être impatiente de voir un peu de campagne. Tu sais que vers le mois de juin ça devient un besoin terrible et impérieux pour elle de voir du vert. Personnellement je ne comprends pas bien cela mais je le constate. C'est un besoin aussi violent que son besoin de manger quand elle a faim. Elle s'agite, elle n'en dort plus, elle devient maniaque et un peu sinistre. Et si tu n'étais pas un petit peu triste, je penserais qu'elle a eu toutes les raisons de partir et j'en serais tout aise. Mais surtout, mon amour, ne prends pas ce qu'elle fait pour un manque de tendresse. Je sais moi, plus que tu ne peux savoir, combien le Castor t'aime. Je dis : plus que tu ne peux savoir, parce que ce sont des trucs que tu ne vois pas. Tu te lances en avant avec toute ta générosité sans t'interroger sur l'autre et puis tu ne t'interroges qu'au moment de petits retours en arrière un peu desséchés. Mon amour, il faut que tu sois heureuse. Je voudrais tant que tu sois toujours rayonnante. Je t'aime.

Je t'aime de toutes mes forces, tu sais et je voudrais tant, moi aussi être assis près de toi, au bord de ton lit et caresser tes cheveux. Je me pèle ici, à longueur de journée, je fonds d'ennui, je connais le temps pur sans rien dedans. Je pense à

toi tout le temps, je me guéris avec toi, j'imagine toutes les heures les progrès de tes forces, je ne te quitte presque pas. Tu ne me verras pas mardi, parce que je prends le car de 6 heures qui me met à 10 heures du soir à Paris, mais tout de suite *mercredi matin* et à partir de là tous les jours et aussi longtemps que ta mère le permettra. Je t'aime, j'ai besoin de toi. Je suis si content de penser que tu es toute plate. Au revoir petit charme. Écris-moi bien. As-tu lu mon roman et qu'en penses-tu ? Je t'embrasse de toutes mes forces, je t'aime passionnément.

P.-S. : Tu as raison, tu sais, il faut toujours tout nous dire et tout de suite. Je ne vois pas pourquoi ce serait salaud (?).

À LOUISE VÉDRINE

[Juillet]

Mon amour

Tu m'annonçais hier une lettre, mais je n'ai rien reçu de toi ce matin. Ça m'ennuie parce que je voudrais savoir comment tu es. Je repasserai après déjeuner à la Poste. Depuis hier je suis tout énervé parce que je te pense malheureuse et triste, c'est tellement sinistre de te penser étendue sur le dos dans ton petit lit, sans pouvoir bouger ton pauvre corps et avec un esprit qui remue, qui remue au contraire, qui est partout à la fois. Mon amour, je voudrais tant que tu puisses sentir au moins comme je t'aime, comme je te suis passionnément attaché, je voudrais que tu te dises que tous les instants où je ne travaillais pas, où je ne parlais pas à mes parents, je les passais en pensant à toi. Je ne t'ai pas quittée. D'un bout à l'autre de ce séjour, il y avait Paris comme un énorme vide au bout du village et toi dans Paris et une violente douleur en toi. Comme j'aimais mieux quand c'était une douleur de ton petit corps meurtri. Je suis si

malheureux, à présent, de penser que tu te désolés. Mon amour, ma petite passion, est-ce que tu peux sentir de loin comme je t'aime, en ce moment où je t'écris ? Écoute : sur le Castor je ne veux rien te dire, parce que je suis loin, je ne sais pas bien ce que vous avez dit et pensé toutes deux et je n'ai pas reçu non plus de lettre d'elle ce matin, parce qu'il faut que ses lettres commencent par passer par Paris et ensuite seulement on les achemine ici. Je veux la voir et te voir. Mais ce que je voudrais t'affirmer avec toute ma force c'est que le Castor t'aime autant que tu peux le désirer. Vous avez eu, si j'ai bien compris, un commencement d'explication que ta mère a interrompu (c'est le Castor qui m'a dit ça dans un petit mot griffonné au crayon, mais je ne sais pas les détails, je sais qu'elle trouvait sinistre de n'avoir pas pu t'expliquer assez). Alors je te conjure de ne pas te torturer et d'attendre notre retour à tous deux. Ne peux-tu pas avoir confiance ? Tu sais bien que tu dis toujours que Simone est parfaite. Eh bien c'est le moment de le croire et d'attendre. Je pense que moi je ne serais pas parti. Mais je trouve que ça ne prouve rien parce que je ne suis pas Simone. Mon amour, nous sommes aujourd'hui samedi. Tu verras Simone lundi, attends deux jours, deux jours seulement et vous pourrez vous expliquer. Et si tu es un peu endolorie dans ton amour pour Simone, pense que je t'aime passionnément en attendant. Pense que tu es ma chère petite Polack, ma petite pureté et que je ne veux pas que tu souffres.

Adieu, je vais déjeuner en famille. Demain je te raconterai ce que je fais ici, ça n'est pas bien drôle.

Je t'embrasse de toutes mes forces.

À LOUISE VÉDRINE

[Juillet]

Mon amour

Je suis furieux, c'est dimanche et la poste est fermée. Mais le facteur, qui vient de passer chez mes parents, me dit qu'il y avait cinq lettres pour moi. Sûrement il y en aura au moins deux de toi, puisque je n'en ai pas reçu hier. Comme elles sont parquées Poste Restante, il prétend ne pas pouvoir me les donner. C'est idiot, si j'avais mis comme seule adresse : J.-P. Sartre, chez M. Mancy, Saint-Sauveur, on me les apportait à domicile. A présent il est trop tard. On le saura pour la prochaine fois mais j'espère qu'il n'y aura pas de prochaine fois d'ici longtemps. Je suis un peu inquiet de toi, je voudrais savoir de tes nouvelles. Ce soir à six heures je sais qu'il y a un employé à la poste et j'irai l'amadouer en mettant cette lettre à la boîte. Je suis emmerdé d'être loin de toi, je n'y tiens plus. J'ai vu sur le Journal que la distribution des prix de Saint-Louis avait lieu hier. Si j'avais su j'aurais dit que la mienne avait lieu demain lundi. Enfin il paraît que cela me sera compté, non pas au ciel mais ici-bas dans mes rapports avec mon beau-père. Mais c'est dur, je suis hanté par ta petite figure pâle avec tes beaux yeux tristes, c'est un remords douloureux, pourtant je n'ai rien à me reprocher vis-à-vis de toi, je te jure, sinon d'être loin de toi pendant que tu es malheureuse. Ce matin en me réveillant il me semblait que tu étais près de moi et que tu me tenais la main, je pensais : « Ah oui, c'est Louise, elle est venue me voir parce qu'on m'a opéré d'un polype. » Et puis tu n'étais pas là, j'avais le cœur si gros au réveil parce que la chambre était vide. Mon amour, je t'aime passionnément, je voudrais tant que tu sois heureuse.

Je m'ennuie ici jusqu'à la sensiblerie. Je veux dire que l'autre jour, en lisant une scène sentimentale d'une mauvaise pièce de *L'Illustration* les larmes me sont venues aux yeux. J'en étais tout étonné, mais je pense que je suis à la fois tout fermé et buté, ici, et plein d'une sensiblerie bête qui est la contrepartie. Qu'est-ce que je fais ? Eh bien jusqu'à midi j'erre de café en café (il y en a un qui s'appelle le Canari et qui est coquin tout en demeurant strictement villageois, c'est te dire). Je bois des cafés noirs mais où flottent des mouches mortes et j'écris mon roman. Je t'apporterai dix-sept pages qui finiront le chapitre du dancing. C'est là

que je t'écris et que j'écris au Castor. Ensuite de quoi à midi je commence à faire de la présence et ça dure jusqu'à 10 h 1/2 du soir. C'est mortuaire parce que mon beau-père est malade et nerveux, je parle quand je ne peux pas faire autrement, la plupart du temps j'émetts des ricanements éperdus de politesse et de complicité ou je répète les derniers mots de la phrase de mon beau-père. Exemple (récent) :

Mon beau-père, à la fenêtre :

– Tiens, qui s'arrête là ?

Moi :

– Qui s'arrête là ?

Ma mère :

– Sont-ce les Émery ?

Mon beau-père :

– Non, ce sont des gens qui s'arrêtent pour consulter une carte.

Moi :

– Ah ! Une carte ?

Voilà. Ma mère me demande toutes les cinq minutes : « Tu es content, ici, Poulou ? » « Oui, maman. » « Heu ? Pas bien ? » (L'œil scrutateur.) – Moi : « Mais si maman. » Alors avec un mouvement énergique et décidé du menton, l'air optimiste : « En tout cas ça te fait du bien, c'est hygiénique. » Ce qu'on fait ? On déjeune. Puis, à 1 heure, c'est l'heure du Journal, parce que l'autocar apporte à 1 heure les journaux de Paris. Je bondis chercher *L'Œuvre* et *Le Matin* parce que ça fait trois minutes et demie de solitude. Je les rapporte et on les lit. A trois heures on prend l'auto et on va obstinément chercher un étang qui est à dix kilomètres d'ici et qu'on ne trouve jamais. Je cueille des digitales pour ma mère, on s'assoit sur l'herbe. On se relève, on revient. Vers six heures promenade au village : on va voir planter « l'arbre de la liberté », on va demander des salades à la femme du plâtrier, on va « voir la maison de Colette » (mais elle ne change

guère d'une fois à l'autre. Toutefois j'y ai remarqué ce matin une petite plaque ronde, en marbre : « Ici est née Colette »), on va « sur la route de la gare. » Puis on dîne, on reste cinq minutes au jardin sur des fauteuils d'osier et puis nouvelle promenade « sur la route de la gare » « à la maison de Colette », etc. On rentre et on joue au bésigue chinois jusqu'à dix heures et demie. A ce moment-là je me couche en pensant que je suis déjà à demain et que ça fait un jour de passé. Ce qu'il y a de terrible, c'est que, comme le Castor a dû te le dire, j'ai perdu ma valise (je l'ai échangée par erreur contre celle d'une bonne femme). En sorte que je n'ai rien à lire, sauf quelques vieilles *Illustration* que j'ai déjà lues cinq fois. Au-dedans je suis momie et, maniaquement, je cherche à prendre mes parents en faute, comme si je pensais tout le temps : « Je veux bien pousser la complaisance jusqu'ici mais pas plus loin. » Ça fait protestant et antipathique et je me dégoûte mais il est impossible de faire autrement : je veux dire que si j'avais l'impression qu'ils ont plaisir à me voir je serais sucre et miel dehors et dedans. Mais s'ils ont ce plaisir, je te jure qu'ils le dissimulent soigneusement. Ils sont rébarbatifs, ou plutôt mon beau-père est rébarbatif et ma mère esclave de rébarbatif, de sorte que j'ai l'impression de m'emmerder pour rien. Alors je sombre dans le morne et puis brusquement, je me réveille, je me dis « A tant faire... » et je deviens gentil et prévenant par brusques à-coups, qui en surprendraient plus d'un mais qui ne les surprennent pas, car le secret de tout ça c'est que mon beau-père se fout bien de ce qui se passe dans ma tête : il s'emmerde ici, il a l'impression que ma mère lui a forcé la main en lui faisant louer cette maison et il veut que je m'y emmerde aussi. Quant à ma mère, elle n'a aucun plaisir à me voir en présence de mon beau-père mais elle veut que je sois là parce qu'il veut que j'y sois. Enfin après-demain c'est fini et mercredi je te vois. Je me débrouillerai pour arriver à 7 heures du soir mardi. Encore n'est-ce pas sûr. De toute façon je ne pourrai pas te voir. Mais mercredi matin aux aurores je serai là. Mon amour, je t'aime tant. Je pense que le mieux c'est que je vienne te voir le matin et le Castor le soir ; comme ça tu auras deux visites au lieu d'une et puis nous te verrons chacun

un peu seule, j'ai envie de te voir seule. Je t'aime passionnément, petite vertu, chère petite Louise. Je t'écrirai encore demain.

Je t'embrasse de toutes mes forces.

À SIMONE DE BEAUVOIR

[Juillet]

Mon charmant Castor

Juste un mot pour vous saluer. Je n'ai rien à vous dire parce qu'ici c'est le temps pur, toujours. Mardi, après, Mercredi, après, Jeudi. Aujourd'hui c'est jeudi et je me suis persuadé « fallacieusement » que c'était la moitié exacte de mon séjour. Fallacieusement car il me reste encore fort bien cinq jours avant de foutre le camp. Ce qu'il y a c'est que je travaille. J'aurai fini le chapitre du Sumatra au retour et commencé la conversation avec Brunet. Hier il a fait mauvais. Mes parents ont somnolé tout le jour dans un fauteuil et moi j'écrivais. Ah ! petit mauvais, j'aurais bien besoin de la *N.R.F.* Comment n'avez-vous pas pitié de moi qui n'ai *rien* à lire ? Heureusement hier c'était mercredi et j'ai lu *Marianne* et *Candide*. Mais aujourd'hui c'est le trou noir. Ce soir on invite M^{me} Émery et on fera un *bridge*. Vous imaginez ?

Je voudrais tant vous voir, mon petit bon, j'ai besoin de vous. Moi aussi je vous aime un peu dans le tragique. Pour ce que vous me dites du sou, eh bien tant pis. Mais je suis sûr que vous n'aviez pas 2400 à payer. Pour le reste, on s'arrangera. Va pour les Pyrénées et le Portugal, ça coûtera moins cher.

Je vous aime bien fort, mon charmant petit Castor.

À SIMONE DE BEAUVOIR

[Juillet]

Mon charmant Castor

Juste un petit mot, parce qu'on va partir en promenade avec M^{me} Émery – on va à Sancerre. Ça m'emmerde parce que si elle est à côté de moi au fond de la voiture, cette vieillard, je ne pourrai pas fumer ma pipe.

J'ai reçu ce matin votre petite lettre au crayon et ça m'a tout bien peiné de vous sentir ainsi toute désenchantée. Au moment où vous recevrez celle-ci, mon cher petit, nous serons bien près de nous revoir. Je vous aime, si fort, mon cher amour, si fort, si fort. Je suis tout bien avec vous, je grille de passer ces jours à Paris avec vous, on se verra bien, on ne se quittera pas. Je vous aime.

Adieu, mon charmant Castor, ma mère me gréville pour que je termine. J'écrirai plus long demain. J'ai reçu la *N.R.F.* et je l'ai lue. C'est gonflant ce que dit Clara Malraux et l'histoire de *Séduction* n'est pas mal non plus. Mais je n'ai rien fait d'autre ce matin parce que, faute d'endroit où me mettre, j'ai eu la sottise de venir en famille, pensant pouvoir travailler. J'ai été aussitôt saisi et on m'a convié à laver la voiture. Je l'ai fait, ça n'est pas ennuyeux mais ça perd du temps.

Adieu, je vous aime très bien.

À SIMONE DE BEAUVOIR

[Juillet]

Mon charmant Castor

Je suis tout en idylle avec vous, charmant petit. J'ai reçu vos deux lettres à la fois. Enfin, vous avez lu Heidegger, c'est profitable et nous en parlerons. Après-demain je vous vois, mon amour. Je ne tiens plus en place. J'ai maintenant de petits réveils d'espoir (j'étais tout engourdi et en sommeil) mais aussi je suis plus

nerveux. Je peux bien vous dire à présent que l'horizon n'était pas tout gai pendant tous ces jours. Quand je suis arrivé on craignait la guerre pour *le lendemain* (il y a eu un coup avorté contre Dantzig, les journaux appellent ça à présent : le coup du 2 juillet) et je crevais de peur qu'elle n'éclate pendant que je serais encore à Saint-Sauveur. Vous vous rendez compte ? Et puis après, mardi, ça s'est calmé. Mais alors mercredi j'ai reçu une lettre de Tania qui m'a agacé, pur délire passionnel de ma part. Et puis je me suis calmé. Je suis si nerveux et drôle ici qu'hier en lisant une scène idiote et sentimentale d'une pièce de *L'Illustration* les larmes ont jailli de mes yeux. Sans aucune réflexion ni aucun retour à moi, mais je pense, à cause de ce drôle d'état larvaire et surexcité où je me trouve. Mais c'est fini. Par contre je crois avoir fait d'excellent travail. Vous jugerez.

Je vous aime de toutes mes forces, mon petit. Vous êtes mon havre de grâce et j'ai bien besoin de vous.

Je vous embrasse de toutes mes forces.

À SIMONE DE BEAUVOIR

[Juillet]

Mon charmant Castor

D'après vos lettres et mes calculs, voici l'état de nos finances pour août et septembre : je touche 4000 le 12 juillet. Vous 3000 le 1^{er} août. Nous deux 7 000 le 1^{er} septembre soit 14000. *Mais* : il me faut 3 000 pour mon voyage avec Tania et à vous 1 800 environ. Gégé veut 1200 et sans doute Poupette 700. Coût pour la 2^e quinzaine de juillet : 6600. Il convient donc de négocier un emprunt de 3000 francs remboursable au 1^{er} septembre. Resteront 3 000 pour août – 4000 pour septembre. Ça peut aller à peu près, parce que 1^o

chez cette dame nous ne dépenserons que 100 francs par jour ou même moins, nous le lui dirons tout de suite ; 2^o du 1^{er} septembre au 20 septembre ça fait (pour 4000) 200 francs par jour – et à partir du 20, il doit bien rester un minimum de 1 000 balles à toucher à la *N.R.F.* (j'espère plus) –. Seulement, ça nous interdit *absolument* de quitter la France. Comme je ne veux pas que vous en pâtissiez, voilà ce que je vous propose : en quittant cette dame, un voyage *à pied* de quinze jours qui nous ferait revoir les Causses, l'Aigoual, Cordes, Albi. Ensuite un voyage en autocar³ dans les Pyrénées, de Foix à Pau. Est-ce que ça vous va ? Vous réfléchirez d'ici demain soir. Ne soyez pas morose, mon cher petit, je marcherai tant que vous voudrez, je serai un petit tout ouvert et attentionné. Je vais d'ailleurs proposer à Tania de rester à Paris. Nous dépenserons 200 francs par jour et ça ferait 1 000 francs d'économie. Seulement, si elle refuse, je suis tenu de faire le voyage.

Voilà. Tout ça me rend un peu sombre ce matin, ça fait des horizons barrés. Mais je vous aime aussi fort que possible et je suis, au sein de mes ennuis, formidablement content de vous revoir, cher petit être, car je vous aime très bien.

N.B. : Je n'écris plus. Rendez-vous au buffet de la gare de Lyon à 7 heures (le buffet qui est aussi une sortie et qui donne directement sur le dehors – *pas du tout celui* où nous avons bu un café le dernier dimanche en attendant le train pour Saint-Sauveur). Si par hasard (avec mes parents, on ne sait jamais. Ils doivent me conduire à Gien, mais Dieu sait ce qui peut se produire au dernier moment) je ratais le train, rendez-vous *chez vous* à 10 h 1/2 ou 11 heures. J'enverrai d'ailleurs en ce cas un télégramme. Je vous embrasse.

À SIMONE DE BEAUVOIR

Lundi [fin juillet]

Mon charmant Castor

Je pars tout à l'heure à 13 heures. Je vous écris pendant que Tania s'habille, il est 10 h 1/2. J'allais commettre la monumentale connerie d'aller chercher ma valise à la gare de Lyon, d'où je l'aurais ramenée ici, lorsque je me suis avisé de l'économie qu'il y aurait à la prendre tout simplement cinq minutes avant de partir. Je suis donc venu ici et je vous écris. Je n'ai pas cessé d'être avec vous. Mon « obstination personnelle » n'est pas déplaisante mais c'est du fade. On s'est disputés jusqu'à hier dimanche 3 heures et puis depuis c'est le plus plat des calmes plats avec barcarolle. Je l'ai emmenée hier après-midi au Weber (le bar) qu'elle a fort aimé et puis de là je suis allé chez Monnier qui m'a reçu sur une chaise longue et m'a raconté cent histoires malveillantes sur chacun. Sachez, mais je crains que cela ne vous amuse pas assez, que la belle Vittoria Ocampo a enlevé Roger Caillois. Les voilà partis tous deux pour l'Argentine. Sachez aussi que Denis de Rougemont depuis qu'il a prôné la folle vertu de la fidélité dans *L'Amour et l'Occident* est en butte à toutes les tentations et séductions des reines de Saba du grand monde. Il s'en tire comme il peut : « Je voudrais voir mon fils, lui disait sa femme, devant Monnier, puis-je te laisser seul trois jours ? » « Oh, trois jours, non ! non, ce n'est pas prudent. » Elles m'ont montré les dernières photos de Gisèle Freund, notamment une « Virginia Woolf » qui m'a bien intéressé, mélange d'angélisme et d'intellectualisme, avec la bouche bonne des Anglo-Saxons (bonté bête et nue) et je ne sais quelle dureté de vieille femme sous tant de douceur. Et un air d'avoir souffert de tout – mais tout repensé. Long visage frêle, tout à fait roseau pensant pour Briton. G. Freund m'a dit que ma photo (la belle que vous ne connaissez pas) partout où elle l'a montrée (à Londres, ou chez J. Cain devant Colette) a fait sensation. Je le dis sans que mon nez tourne, puisque c'est une question d'éclairage uniquement. J'ai retrouvé à 8 h moins 20 Tania au Danton, folle de fureur et de fatigue, je l'ai rentrée, elle

a un peu dormi pendant que je faisais des mots croisés et puis nous avons été à pied et en autobus jusqu'à la rue Mouffetard et Demory.

Adieu, c'est juste un bout de lettre, j'écrirai plus et mieux demain. Je vous aime et je suis tout avec vous, mon cher petit, je mène ici un drôle de temps absurde.

À SIMONE DE BEAUVOIR

[Fin juillet]

Mon charmant Castor

Me voilà à Aigues-Mortes après une journée de voyage plutôt plaisante (lundi) et une journée infernale (mardi). On a eu ses nerfs, on a été fatiguée, vous connaissez très bien ça. Il a fallu que je fasse les plus grands efforts pour garder un sérieux complet et une considération attentive quand on m'a expliqué sur l'air de la contemplation esthétique et de la saisie des essences qu'Avignon était « infernal et tragique » et que le Fort Saint-André à Villeneuve-lès-Avignon était « sinistre et hallucinant ». A part ça, une heure de querelle, le matin de 9 à 10 – quatre heures de querelle de 4 à 8, deux heures de 10 à minuit. Vous surprendrai-je cependant en vous disant qu'elle est beaucoup plus gentille dans l'ensemble que je ne m'y attendais ! Ce matin, pour la première fois, j'ai couché avec elle. Le résultat est que je l'ai laissée sur son lit, toute pure et tragique, se déclarant fatiguée et m'ayant haï trois bons quarts d'heure. Mais c'est sans aucune importance, c'est une haine sans motifs car au fond elle m'est plutôt reconnaissante d'une initiation qui, à ses yeux, aura pour effet de la mettre en circulation. Je veux dire par là que, un de ses rêves les plus fréquemment caressés étant d'être putain, elle était jusqu'ici un peu déconcertée par le fait que les putains, d'après l'opinion courante, ne sont pas vierges. A présent, rien ne gêne

plus les élucubrations les plus hardies d'entôlage, de domination habile et sournoise, d'aventures étranges, etc. Pour moi, j'ai eu l'habileté de me montrer comme désobligé par ce qu'il y a de ridicule pour le type dans une dévirginisation et je me prends à dire, avec emportement, de temps en temps, qu'il faut que je l'aime comme je l'aime pour me livrer à cette besogne sordide.

Hier soir, dans un moment où nous étions bien, elle a fait son possible pour me faire dire que je ne vous répéterais pas, à l'occasion, ce qu'elle me dirait sur Olga. (Vous savez que je lui avais dit autrefois que je vous répéterais tout.) J'ai pris l'air déconfit et j'ai fini par jurer : vous y gagnez et j'y gagnerai ; j'ai l'impression qu'elle a entrepris de démolir par fragments « l'amitié » que je vous porte. C'est un peu amusant.

Que vous dire ? J'ai les plus grandes peines à équilibrer mon budget parce que les chemins de fer sont beaucoup plus chers que nous n'avions prévu, comme d'ailleurs vous avez dû le voir. Aussi mangeons-nous à peine : je n'ai pas mis les pieds au restaurant depuis le départ. Nous vivons de fruits et de sandwiches et, tout de même, avec les cars, ça va chercher du 160 francs par jour. Nous couchons dans la même chambre, toujours par économie et ça amène des histoires odieuses parce qu'elle a besoin de trois quarts d'heure le soir pour faire sa toilette. Il faut que je reste dehors mais, à Avignon et hier à Aigues-Mortes, nous habitions dans de petits hôtels couche-tôt qui fermaient à 11 heures. Nous rentrions tard et je n'osais les réveiller deux fois, je rentrais donc avec elle et j'errais dans les couloirs obscurs des hôtels, en attendant qu'elle m'ouvre, traqué par le veilleur de nuit qui criait (à Aigues-Mortes) « qui est là ? ». Et ce vagabondage a fini les deux fois aux cabinets, seul lieu où ma présence ne devait point paraître louche et où je lisais Nietzsche pendant un petit quart d'heure devant un dispositif à la turque. Voilà. Nous n'allons ni à Arles, ni aux Baux. Nous irons voir tout à l'heure Le Grau-du-Roi et puis après nous remontons à Nîmes et serons le soir à Marseille.

Et vous, petit dont je ne sais rien, que faites-vous donc ? J'ai grand-hâte d'être à Marseille et d'y trouver vos lettres, je vous aime tant, j'ai bien du loisir je vous jure, pour penser à nos vacances, à notre petit voyage au Portugal. Mon charmant Castor petite perfection, je vous aime de toutes mes forces.

Adieu, mon cher petit, je vous embrasse. J'ai tant envie d'avoir de vos nouvelles que j'irais jusqu'à lire avidement des descriptions de voyage à pied dans la belle nature.

À SIMONE DE BEAUVOIR

[Fin juillet]

Mon charmant Castor

J'ai reçu vos deux charmantes petites lettres que j'ai lues sans rien sauter des descriptions (qui sont d'ailleurs fort sèches) et j'ai été tout ému de vos petits compliments. Mon Dieu, comme vous êtes gentille, vous autre Castor. Vous me faites regret et hier j'étais tout morose de n'être pas avec vous. Qui l'a voulu ? direz-vous. Moi, sans doute mais vous me faites Paradis Perdu. Je vous aime.

Présentement je me livre avec acharnement à ma vie personnelle (nous disions mieux je crois : obstination personnelle) mais la vie personnelle ne paye pas. Pour dire le vrai, Tania est presque tout le temps charmante et tendre et il est fort agréable de coucher avec elle, ce qui m'arrive matin et soir présentement. Elle semble y prendre plaisir mais ça la tue, elle reste morte plus d'un quart d'heure sur le lit après ces ébats. Ce qu'il y a c'est qu'il faut la violence des disputes ou le pathétique des réconciliations pour que je me sente vivre. Hier soir on a eu une dispute formidable, ça valait la peine. On parlait de la fidélité, le ton s'était peu à peu monté. Elle finit par me dire : « Je ne comprends pas que tu aies eu une histoire avec M.B. si tu tenais à moi. » « Mais je ne tenais plus à toi, à

ce moment-là, j'étais barré. » « Peuh ! ça fait type qui se fait consoler. » Nous étions assis, près de la cathédrale de Marseille, sur la rampe de pierre d'une rue montante et mal éclairée (il pouvait être onze heures du soir). Une colère, dont je ne sais plus – comme de tant d'autres – si elle était feinte ou sincère (un serpent qui se mord la queue) me saisit par-derrière les oreilles, je saute à bas du petit mur : « Imbécile ! » dis-je. Elle ricane et je m'en vais à grands pas en disant : « Allons, viens ! » Tout cela sur le ton de la violence la plus noire. Je fais cent pas dans la direction du Vieux-Port et je m'aperçois qu'elle ne me suit pas. Je reviens sur mes pas et je la vois devant moi qui marche. Je la hèle et elle s'arrête sous un bec de gaz. Je lui dis, les dents serrées : « Qu'est-ce qui te prend ? Tu te permets de ne pas me suivre quand je te dis : Viens ! » Elle, ricanant : « Non mais, voyez-vous ça. Tu me donnes des ordres ! Et sur quel ton ? Tu deviens fou. » Suit une longue plongée haineuse d'yeux en yeux puis moi : « Tu n'es qu'une putain. » Et elle : « Et toi un sale con. » Moi : « J'en ai marre de te voir. Voilà cinq cents francs, prends le train. » Je tire l'argent du portefeuille et je le jette par terre devant elle. Elle : « Je n'ai pas besoin de ton argent, il me fait horreur et tu me dégoûtes, je me débrouillerai sans toi. » Moi – inquiet parce qu'elle n'avait pas un sou : « Si tu ne prends pas cet argent, je te fous une paire de claques ! » Elle fait un pas, ferme les yeux et tombe. Je la reçois dans mes bras et là-dessus : « Ma chère petite Tania... » « Mon Sartre », etc. mais la colère avait été si forte que je suis tombé dans un gâtisme total qui l'a terrorisée pendant une heure. Il paraît que j'avais la gueule sinistre et béate du crétin congénital et il n'y avait que brume dans ma tête. Sur quoi nous sommes rentrés à l'hôtel. Je vais lire quotidiennement dans les cabinets pendant qu'elle se lave et qu'elle se déshabille. Je suis revenu et me suis couché à ses côtés : « Bonsoir », dit-elle en se poussant vers moi. « Bonsoir. » « Comment es-tu ? » « Je ne t'en veux pas, mais je suis tout sec. » « Ah ! je savais bien que ça devait finir, notre histoire est finie, je pars demain pour Laigle, etc. » « Non, à présent je ne suis plus sec. » « Si, tu es toujours sec. » « Non. » « Si. » Là-dessus nous avons couché ensemble et nous

nous sommes endormis. Aujourd'hui ce fut l'idylle du matin jusqu'à ce soir sept heures (heure où je vous écris). Il y a eu des moments un peu fades, notamment au Cintra de cinq à sept où elle dormait debout, parce que nous nous couchons à trois heures du matin et qu'elle se réveille – et me réveille – à sept heures. En plus de ça nous sommes un peu irréels parce que nous ne faisons qu'un repas par jour. Dans ces moments vagues et mortels je lui parle de Michel Leiris. Le livre⁴ de ce type est bien intéressant, il vous faudra le lire et nous en parlerons. Je termine ma lettre bien vite car j'ai peur qu'elle ne vienne. Voici quelques détails pour vous amuser. Nous couchons dans la rue de la gare, le premier hôtel à main droite en descendant les escaliers. Un petit hôtel minable mais ça nous emmerdait de chercher ailleurs. Nous sommes au troisième, chambre sur la rue où, la nuit, règne un potin d'enfer. Je me lève vers dix heures – Tania a déjà été faire un tour sur le port et son marché de fruits, toute nue sous son manteau ; c'est elle qui me réveille. En général nous couchons une fois ensemble puis je me lave rapidement et je suis au café Riche ou à la taverne Charley vers onze heures après être passé à la poste pour retirer clandestinement vos lettres. Elle s'amène vers midi et nous allons nous promener dans la Grand-Rue et rues voisines. Aujourd'hui nous avons été au château d'If. Puis de cinq à sept Cintra. Puis elle reste une heure dans sa chambre et se repose. Je l'attends jusqu'à huit heures puis nous allons dîner chez Charley et nous asseoir sur des madriers du Vieux-Port en regardant les lumières. Nous n'irons ni à Aix ni à Martigues. Adieu, mon charmant Castor, elle vient d'arriver et je termine sous ses yeux. Vous connaissez mes sentiments mais je n'ose les écrire car on peut lire à l'envers.

À SIMONE DE BEAUVOIR

Mon charmant Castor

Reconnaissez-vous ce petit bar ? Je suis tout ému en pensant que nous y avons dîné, nous autres deux. J'y ai mangé avec vous de la brandade de morue. D'ailleurs Marseille est tout plein de vous et je suis tout heureux de vous y retrouver. Ça le lavera un peu d'une drôle d'atmosphère lunaire qui ne lui va pas. Je vous aime extrêmement bien. J'ai reçu à la fois vos deux petites lettres, la triste et la sereine. Figurez-vous que je les ai déchirées vite (je les ai toutes déchirées, y compris celles que vous vouliez que je garde – c'est impossible de les conserver : nous avons la même chambre et Tania se balade tout le temps, le matin, pendant que je dors).

Pour moi, je regrette un peu bien fort de ne pas vous voir tous les jours à Juan-Ies-Pins. J'ai un petit peu besoin de vous, comme écrivait Sorokine² et, vous savez, j'ai beau me faire tirer l'oreille et rechigner en vacances, c'est pour moi un temps extrêmement fort et plaisant parce que je suis avec vous autre petit d'un bout à l'autre du jour. Mais finalement ce ne sera que huit jours et je pense que ce sera du temps charmant pour vous et, finalement aussi, ça n'est pas pris sur notre solitude à deux mais sur notre vie de château. Ce que je crois cependant c'est qu'il faudra absolument rester jusqu'au 20 à Juan. Cette dame, je pense, s'est fait réellement une fête de nous avoir et c'est un peu cavalier que vous disiez au dernier moment : j'ai mes affaires, je viens deux jours. Mais comme, au fond, vous envisagiez déjà cette possibilité, ça ne peut pas vous contrarier trop. D'ailleurs j'aurai bien travaillé et je serai tout le temps avec vous pendant ce temps-là et nous nous ménagerons des petits tête-à-tête. Voilà je pense qu'il faut considérer ça comme quelque chose de plaisant qui vous arrive et que vous êtes un petit benêt d'en avoir fait une catastrophe.

Voilà. Ici Tania est transformée, c'est le parfait amour, yeux dans les yeux et serrement de mains. Elle est vraiment charmante et même émouvante mais je ne sais pourquoi ça me gêne terriblement.

Adieu, mon amour. Je vous aime de toutes mes forces.

À LOUISE VÉDRINE

4 août

Ma chère petite flamme

Je comptais tant sur une lettre de toi et ce matin 4 août, il n'y avait à la poste restante qu'un petit mot de toi pour le Castor. Mais je sais que tu m'as écrit, j'ai tellement confiance en toi. Simplement, j'imagine que la lettre s'est perdue ou qu'ils n'ont pas su la voir à la poste. Seulement ça me fait un grand vide, parce que depuis que j'ai vu ta petite main sombre s'agiter à la fenêtre de l'autocar, je n'ai plus rien de toi, que des souvenirs. Je t'aime passionnément. Tu sais, donc, que le bon Castor était très bien à la gare et à cinq heures vingt-cinq comme tu l'aurais été toi-même, toute noire avec une pelade de coups de soleil sur le nez et sur les bras et des plaies affreuses sur le cou, un charmant petit monstre tout brun et bien portant, ça m'a fait un coup de joie de la voir, parce que, comme je t'ai dit, j'avais fini par m'envoûter dans mes inquiétudes. Elle avait sa belle petite robe rose et bleu, elle m'a saisi par le bras, j'ai mis ma valise à la consigne et puis nous avons été nous promener. Il y en avait, des choses à raconter. Sais-tu que nous n'avons pas cessé de parler de tout le jour et c'était moi surtout qui parlais, le Castor voulait tout savoir de mon séjour à La Clusaz, comment tu étais, etc. Tu sais ça s'est passé comme je t'ai dit : à quelque moment du jour que tu aies pensé à nous, nous pensions à toi, nous parlions de toi. On s'est baladé dans la ville qui se réveillait, Canebière, vieilles rues et puis on est passé à la poste où j'ai trouvé une dépêche du petit Bost. On l'obligeait à prendre le 3 août sa permission, Zazoulich, naturellement, lui disait qu'elle ne pouvait pas quitter Laigle parce qu'on lui soignait le nez ; il demandait, craignant de passer seul à Paris, sans argent, une huitaine sinistre, s'il pouvait s'amener à Marseille. J'ai télégraphié : « Ramenez-vous. » Après ça on a erré partout ; toutes les cinq minutes je pensais que le Castor n'était pas dans un

précipice des Basses-Alpes, mais oui bien là, à mon bras et je me réjouissais. On a pris une chambre dans un hôtel sur le Vieux-Port, une belle petite chambre un peu mignarde, d'où l'on a une vue superbe sur les quais et sur l'eau. La nuit surtout, c'est beau, il y a de grandes flaques lumineuses qui dansent tout contre la fenêtre, c'est l'eau du port. Peut-être bien que ça me fait ça parce que je n'ai pas le sens du relief. Vers le soir, figure-toi, on a eu une immense conversation philosophique où tu étais toute mêlée. D'abord j'ai expliqué au Castor quelle nouvelle méthode j'avais employée pour te raconter ma vie et de fil en aiguille on a discuté sur la valeur de ces explications psychanalytico-marxisto-historiques de la vie d'un type et sur leur rapport avec la liberté. Ensuite, toujours discourant, on a été dîner sur le Vieux-Port, Castor a mangé une soupe de poissons et les mendiants s'abattaient sur nous comme des sauterelles, nous donnions des sous et continuions à parler. Je lui ai dit que Lévy disait : « On ne sait jamais ce qu'on fait » et que toi et moi n'étions pas de cet avis. Mais elle m'a rappelé à moi-même et montré que c'était Lévy qui avait raison. En gros, voilà : on est jeté dans le monde, dans une situation par nature irrationnelle, par exemple la situation sexuelle avec cette liaison du plaisir sexuel et de l'enfantement et, quoi que tu fasses – abstention, avortement ou au contraire enfantement – tu ne peux que couvrir un moment l'irrationalité de la situation mais non pas la lever parce qu'elle définit ton être-dans-le-monde. Ainsi même le type qui demeure chaste tout au long de sa vie prend position vis-à-vis de cette question des naissances – et une position tout aussi irrationnelle que celui qui fait des enfants ou qui fait avorter une bonne femme. Et j'ai compris, rentré en moi, que je devais penser ça et nous avons alors convenu qu'il fallait te défier de ton rationalisme parce que tu as la tendance optimiste à croire qu'il existe des conduites rationnelles en face des objets irrationnels qui peuvent donc – sans supprimer l'irrationalité de l'objet – te purger toi, subjectivement, de toute irrationalité. Au lieu que c'est l'être-dans-le-monde qui est irrationnel c'est-à-dire un rapport originel de toi à l'objet d'où sont issus concurremment ton toi et l'objet et, contre ça, il n'y a rien

à faire. C'est donc Lévy qui a raison mais nous avons supposé qu'il était arrivé à la vue correcte par la logique pure (pensant quelque chose comme ça : faire X est irrationnel, *donc ne pas* faire, étant le contraire, est irrationnel aussi) au lieu de voir le concret. Après ça nous avons été sous les platanes de la place de la Préfecture, à la terrasse d'un café nommé le Pélican. Il faisait nuit, une douce nuit sans bec de gaz, qui tombait des arbres, on entendait vivre les gens mais on ne les voyait pas, il faisait frais, c'était tout poétique et nous avons parlé sur la vérité philosophique et nous sommes devenus existentiels et je regardais une réclame lumineuse sur l'autre trottoir et je la percevais existentielle. Et puis on est allés se coucher, tout béats, la tête encore toute pleine de mots.

Hier matin on a été prendre notre petit déjeuner en face du café Riche (le café Riche est le beau café de Marseille) pour lui faire pièce. Et puis on s'est transporté au café Riche pour lire les journaux (moi, je les lisais, le Castor ne comprend que les journaux de mode) et pour t'écrire. Mais à peine installés voilà-t-il pas qu'une bonne femme s'amène toute débordante avec deux lardons à lunettes, c'était M^{me} Nizan. Ils allaient en famille à Ajaccio, débarquaient du train et prenaient le bateau à 3 heures. Le grand-duc (c'est Nizan) s'amène ensuite frais et dispos, pas étonné du tout de nous voir. On a bu le verre avec toute la famille. La conversation chômeait un peu parce que Nizan, qui se sentait à l'aise, n'avait pas envie de faire effort sur lui. Ils sont toujours exactement dans l'état de celui qui s'ennuie mais c'est une ruse car ils ne s'ennuient pas. La preuve c'est que vers midi moins le quart, il a tâté le terrain : « Où déjeunez-vous ? » l'air normand – et nous de dire : « N'importe où » en position d'attente : « Eh bien on pourrait peut-être déjeuner ensemble. » Nous autres, mollement comme il convient : « Mais pourquoi pas ? » Là-dessus ils nous ont emmenés acheter un bateau de caoutchouc pour les enfants dans un grand magasin. Puis on a déjeuné à La Rascasse sur les quais – qui est un bon petit restaurant. On était dehors en pleine rue, les autos nous rasaient et les mendiants s'abattaient sur nous comme des mouches : la famille Nizan a nettoyé rapidement une bouillabaisse. On les

pressait de questions sur des gens qu'ils connaissent et qui nous amusent, Agnès Capri (tu sais, celle qui tient un cabaret où je t'emmènerai l'an prochain), Marianne Oswald (celle à qui je trouvais que tu ressemblais quand tu étais pour moi « la petite V. »). Mais ils répondaient, l'air vague : « Ah oui... eh bien, nous avons oublié. Nous tutoyons Agnès Capri mais nous ne savons rien sur elle. » Ou encore : « Marianne Oswald est venue sangloter chez nous jusqu'à trois heures du matin mais on ne se rappelle plus rien de ce qu'elle nous a dit. » Les enfants cependant étaient d'une sagesse contre nature. Comme nous avons parlé toute une heure, la veille, Castor et moi, de l'éducation des enfants, nous leur avons demandé comment ils s'y prenaient. « Parfois je les bats et parfois je les achète », a dit Nizan. Et M^{me} Nizan de dire : « Moi je pleure et je dis : "Voyez ce que vous faites de votre mère." » C'est ce que nous appellerons les moyens du bord. Après ça, on a déambulé sur les quais avec les enfants sur les talons et puis un grand diable nous a couru après : « Hé là ! » C'était Bost. Il était là du matin et s'était installé dans une brasserie, sûr de nous trouver à quelque moment. On a été boire au Cintra et puis les Nizan sont partis. Nous avons mis Bost dans un bel et sordide hôtel des quais et puis il en est ressorti et nous sommes allés nous balader. On a vu une foule joyeuse autour d'un noyé (c'était dans les journaux locaux de ce matin) et toute espèce de scènes marseillaises. Le petit Bost qui revient des Ardennes était abruti de sommeil et de stupeur : « Ce que ça crie », disait-il. Et de fait. Sais-tu que nous irons peut-être à une corrida de toros si cette dame n'arrive que dimanche ? (Nous passons trois fois le jour à la poste restante et il n'y a rien d'elle.) Ce soir on est monté en traversant d'épouvantables odeurs jusqu'au cinquième étage de l'hôtel de Bost qui a un balcon. Et là, on est resté longtemps à regarder des nègres qui se disputaient sur une petite place, à regarder les réclames électriques et leurs reflets sur l'eau du port et la lune qui montait au ciel. « Ce qu'elle monte vite », disait le Castor. Et puis comme le petit Bost n'était plus qu'un croulement de sommeil, on l'a salué et on est rentré chez nous. C'est un bon compagnon, il est tout bronzé et figure-toi, mon

amour, que j'ai pâli. Bost et Castor font des compétitions à qui est le plus brun mais il ne viendrait à aucun d'eux l'idée de me faire entrer dans le concours. « Oui, vous êtes doré », m'a dit dédaigneusement le Castor. Et de s'empresse de parler de mes qualités morales pour me consoler un peu et détourner la conversation.

Voilà. Tu nous manques si fort. Tu sais, je suis vraiment triste de n'avoir pas eu la lettre. J'aurais tant voulu savoir comment tu étais rentrée, comment tu as été reçue, si tu n'as pas eu trop de peine : je t'aime tant. Je crois que tu peux me le raconter en peu de mots dans ta prochaine lettre parce que j'ai perdu tout espoir de recevoir celle-ci, elle a dû se perdre. Mon amour, comme c'est long jusqu'au 25 septembre. Mais tu sais, je n'ai pas encore perdu ton visage, il est tout vivant au contraire et je sens un petit coup chaque fois que je le revois, beaux petits yeux, chère petite bouche. Je t'aime passionnément.

À LOUISE VÉDRINE

Août

Mon amour

J'imagine que ça devrait être le jour de la lettre officielle mais je ne peux pas te l'écrire tout froidement, je t'aime bien trop fort. Ce sera la prochaine, je te promets. J'ai reçu de toi deux petites lettres si tendres que je veux d'abord y répondre. Après, me diras-tu, j'en recevrai d'autres aussi tendres. C'est vrai. Mais il me semble que je ne t'ai pas dit assez fort comme je t'aimais ; de temps en temps il me paraît que je n'ai pas su te le faire sentir ; c'est lorsque je suis tellement sûr de ton amour que je n'ai plus qu'une envie c'est que le mien te fasse aussi quelque chose de fort et de violent, de présent. Tu n'es pas là mais tu as su si plaisamment m'écrire qu'il y a quelque chose contre moi, c'est la façon

dont tu m'aimes. C'est vraiment une *chose* et une chose présente, ça n'a pas de figure mais c'est comme un poids. Je voudrais que mon amour fût aussi tout pesant pour toi, ma petite merveille, je t'aime tant, je t'estime tant. J'ai un peu horreur de penser que tu as souffert de notre séparation et que tu en es encore malheureuse. Je donnerais n'importe quoi pour que ça finisse et pourtant j'aime que tu tiennes à moi comme ça.

Je t'écris du Cintra de Marseille et figure-toi que Zorro, tout superbe, écrit en face de moi à de jeunes âmes masculines et éperdues. Cette dame est enfin là. Mais procédons par ordre.

Avant-hier nous sommes allés tous trois à Martigues sous la pluie et Bost et le Castor ont mangé la fameuse bouillabaisse de Pascal sous une véranda que la pluie battait sans répit et d'où l'on voyait l'étang de Berre tout gris et ses montagnes noires empanachées de pluie. Puis la pluie a cessé et nous nous sommes baladés le long des canaux, on voyait des foules de maisonnettes roses à portes vertes. Sur les portes les pêcheurs clouent des chevaux de mer et des étoiles de mer, ça fait de drôles de petits squelettes poussiéreux et cassants. Et puis il y a partout des filets noirs de pêcheurs et des bateaux sur les canaux calmes. Et puis des terrains vagues entourés de canaux : des types y jouaient aux boules sur le sol encore trempé, les boules roulaient dans les flaques d'eau en éclaboussant les spectateurs. Après ça, comme le soleil avait un peu séché Martigues, on s'est étendu sur de grosses pierres le long d'une digue, puis on a fait des ricochets sur l'étang, Bost et moi, pendant que le Castor nous regardait. Bost fait mieux les ricochets que moi. Le pauvre bon Castor a serré ferme une pierre dans sa main et puis l'a lancée d'un bras tout raide. La pierre s'est docilement enfoncée dans l'eau et a coulé à pic. Le Castor en a conclu, non sans raison, qu'elle n'était pas douée pour cet exercice. Nous sommes rentrés par car et nous avons constaté avec ennui qu'il n'y avait pas de lettre de cette dame. (Pas de lettre non plus le lendemain matin. Nous avons envoyé des télégrammes un peu partout : à La Pouèze et à Juan-les-Pins. Nous étions un peu inquiets car

l'argent s'épuisait très vite.) Ensuite de quoi nous avons fait une longue promenade charmante dans Marseille que l'averse de l'après-midi avait rendu tout frais et violet. Nous avons suivi la corniche et puis nous sommes montés sur un de ces grands rochers blêmes qui donnent çà et là à la ville l'air d'une carrière de craie. Comme le soir tombait, nous étions dans un faubourg tout perché, d'où l'on voyait les lumières du port entre les maisons. Tout d'un coup nous avons aperçu un vieux petit cinéma tout poétique qui se nommait l'Impérial. On y jouait deux films de terreur : *Calibre 9 mm – Le Voilier maudit*. Le second c'était de la terreur en couleur, mais tant pis, le petit Bost crevait d'envie d'y aller. Donc nous y fûmes, c'était une salle charmante qui m'a rappelé le temps des muets, avec des fauteuils dont les sièges se relèvent en claquant quand on s'en va. A l'entracte des bonnes femmes circulaient avec des paniers pleins de cornets de glace. Les deux films étaient superbes, on s'y cassait formidablement la gueule, il y avait des meurtres, des gangsters, des fous, des phénomènes naturels (cyclones, etc.). Après ça, on est rentré en partie à pied, on a été manger sur la Canebière qui s'est brusquement éteinte « comme un œil se ferme » (Lucrèce) et qui est devenue un grand boyau gris et terne. Alors on est allés se coucher.

Hier, pas de nouvelles de cette dame. Alors on a tout de même distrait 75 francs sur notre pauvre pécule pour aller voir une course de taureaux dans les Arènes du Prado. J'ai longuement expliqué à Bost, en déjeunant, toutes les merveilles de la corrida. Mais il s'est trouvé qu'elle était mauvaise et il a été écœuré : « J'étais sûr qu'il serait indigné, ce protestant », a dit Castor. Mauvais toros, mauvais toreros. Tu me diras qu'il est honteux de parler de « mauvais » toros, tout autant que « d'indigènes paresseux » car enfin ils ne nous demandent rien et on va les chercher. D'accord et c'est bien ce qui indignait Bost. « Vous m'aviez dit que le toro prenait part à la course. Mais il se désintéresse totalement de la question. » Et il est de fait que le toro idéal, celui dont le torero « fait ce qu'il veut » est une sorte de saint-cyrien des taureaux, coléreux, héroïque et

stupide, qui fonce partout. Ceux qu'on nous a montrés reculaient devant l'étoffe rouge en grattant le sol de leurs sabots et en mugissant lamentablement. Il y en a même un qu'on n'a pas pu tuer : il foutait le camp. Alors on a fait entrer dans l'arène un veau avec des clochettes et le veau a remmené paisiblement le toro sanglant à sa suite. Les toreros faisaient des passes correctes mais ils tuaient mal. Les bêtes saignaient tout ce qu'elles savaient et il fallait s'y reprendre à quatre fois pour les tuer. On leur arrachait l'épée inefficace plantée dans leur nuque avec une canne (« Pourquoi pas avec un parapluie », disait Bost furieux) et on leur en plongeait une autre et ainsi de suite jusqu'à ce qu'ils tombent. Encore fallait-il alors les achever au couteau. Le public était sinistre : des Marseillais incompetents, préoccupés uniquement de cacher leur angoisse en gouaillant à tort et à travers. A quatre places de nous un petit jeune homme de vingt-cinq ans, terrorisé, s'est trouvé mal. Il est reparti tout gris escorté par son vieux père. Ça ne ressemblait en rien aux courses d'Espagne et pourtant c'était bien plaisant pour nous parce que ça nous rappelait l'Espagne. Le soir on s'est couchés tôt parce qu'on croulait de sommeil et ce matin en passant à la poste nous avons trouvé des tas de télégrammes : un de ce monsieur, un d'Isorni, un de cette dame « Arrive lundi 10 heures sur le *Gueydon* ». Nous avons fait à Bost des adieux émus, je crois qu'il aura passé une fort bonne permission. Puis, en taxi, nous avons été à la gare maritime ; nous sommes arrivés sur un quai et j'ai vu des tas de bateaux qui entraient au port, tout chargés de gens qui se penchaient sur le bastingage en agitant des mouchoirs, c'était charmant. Et puis, vers midi et demi le *Gueydon* est arrivé et j'ai vu des gens qui agitaient leurs mouchoirs *pour nous* cette fois, c'était Zuorro, le Mops, cette dame et Boudy. On s'est tombé dans les bras. Cette dame a tout de suite demandé de tes nouvelles et s'est réjouie de te savoir si plate. Et voilà : je t'écris pendant qu'elle se lave. Zuorro, charmant mais un peu pâle (il a eu le mal de mer toute la traversée) écrit en face de moi, nous partons à Juan-les-Pins vers 5 heures. Écris-moi là-bas.

Mon amour, je t'aime avec passion. Tu sais, je peux encore évoquer à volonté ta petite tête et même il y a des moments où elle vient sans que je le veuille et ça me fait toujours le même petit choc. Je ne l'oublierai pas de longtemps : c'est celle que tu avais quand tu m'as quitté à Annecy, je crois qu'elle m'a marqué. Mon amour, je voudrais tant te tenir dans mes bras. Je vois des gens, des trucs, et je suis heureux et pourtant c'est un drôle de truc, je ne peux pas m'empêcher d'être impatient et de compter les jours.

Adieu, ma petite merveille, j'embrasse tes deux petits yeux.

J'oubliais de te dire : cette dame est furieuse de son séjour à Cavallo. Elle a eu les mères Zuorro et Guerrieri tout le temps sur les bras et elle n'a pas même pu camper. Pendant qu'elle aidait M^{me} Zuorro et M^{me} Guerrieri à faire la cuisine, la vaisselle et la lessive, Zuorro, Guerrieri et la petite sœur de Zuorro foutaient le camp en barque dès le matin et revenaient seulement pour les repas. Elle en veut nettement à Zuorro. Boudy est éreintée par la chaleur et le Mops a pris des coups de soleil qui l'ont tuée ou quasi.

À LOUISE VÉDRINE

Dimanche [août]

Mon amour

Comme il y a longtemps que je ne t'ai écrit. Je voulais le faire avant-hier soir et puis encore toute la journée d'hier mais le séjour ici est corrupteur. C'est de la paresse heureuse toute la journée – avec en plus de ça une tension terrible entre tous les hôtes pris deux à deux qui doit être caractéristique de la vie de château. On s'engueule dans tous les coins, dans tous les coins on chuchote. Des alliances se font et se défont. Mais tout ça je te l'expliquerai en son temps. Sache d'abord que si j'ai fauté en n'écrivant pas hier j'en suis pleinement conscient et ça

m'ennuie bien fort de penser que tu vas passer à la poste demain et ne rien trouver et que tu t'en iras toute triste et sans même un reproche. Je t'aime si fort mon amour. Le Castor m'a montré toutes les petites photographies que tu as prises à Annecy et ça m'a tout ressuscité cette journée. Tu es si plaisante sur ces photos (et si belle sur l'autre, la grande où tu es nue. Qui l'a prise ? Ton père bien entendu.). Je t'aime tout passionnément, je voudrais tant que ta petite personne fût là, à côté de moi et figure-toi que ça me fait quelque chose – un petit quelque chose en plus – de penser que tu étais ici, à Pâques, que tu voyais cette mer et ces pins.

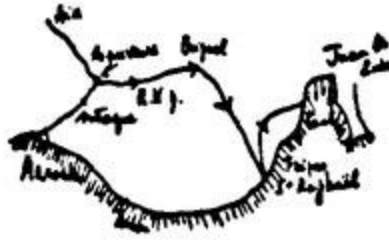
On n'est pas venus ici sans mal, sais-tu. D'abord il a fallu télégraphier partout pour avoir des nouvelles de cette dame. Et puis lundi matin donc, un télégramme et enfin ils sont arrivés. Cela, tu le sais. Ce que tu ne sais pas c'est que déjà la tension était forte dans le groupe. Zuorro faisait bande à part avec ostentation, le Mops, assez déséquilibrée, criait après tout le monde et cette dame était outrée contre le Zuorre. Je ne savais pas encore très bien pourquoi. Là-dessus, il y a eu marches et contremarches et puis on a décidé de partir à six heures du soir. L'auto de cette dame était dans un garage de Marseille et quand elle a été, vers quatre heures, en prendre livraison, voilà-t-il pas que les accus étaient à plat. Par la faute des garagistes. Un Marseillais est venu lui dire, avec le calme et l'assurance d'un grand chef militaire : « Qu'à cela ne tienne, on va vous les recharger. À sept heures ce sera prêt. » À sept heures on repasse – après une longue discussion pour savoir quels bagages on expédiait par le train et lesquels on prenait avec nous, discussion qui s'était arrêtée sans résultat – et le Marseillais déclare avec assurance : « Eh bien voilà, c'est prêt. » « Soit », dit cette dame, qui par bonheur a l'idée d'allumer les phares et de faire marcher le klaxon. Les phares clignotaient une sale petite brume jaunâtre qui tombait sans force juste sur les roues de l'auto et le klaxon chuchotait. Ils avaient fabriqué Dieu sait quoi mais les accus étaient encore plus déchargés qu'avant. Le garagiste marseillais ne s'est pas ému pour si peu : il a d'abord mis en doute l'honnêteté du fabricant des

accus et puis il a dit sur le même ton calme : « On va recommencer. Revenez à dix heures et ils seront chargés. » Pendant ce temps le Zuorre qui voulait fébrilement et inexplicablement quitter Marseille, compulsait des indicateurs pour savoir les heures de train pour Juan. Le dernier était à 9 heures. Mais cette dame était décidée à attendre que ces accus soient rechargés. Je les ai donc emmenés à la taverne Charly, où ils ont mangé des salades niçoises toujours dans une atmosphère lourde et inexplicable pour moi mais que je reconnaissais bien pour l'avoir sentie mille fois chez cette dame. Puis la petite Boudy s'est endormie sur la banquette et le Zuorre est mystérieusement disparu en disant qu'il allait régler l'hôtel (où ils avaient pris une chambre pour l'après-midi) et qu'il revenait tout de suite. Au bout d'une heure nous avons laissé le Mops et Boudy et sommes allés au garage, cette dame, le Castor et moi, en passant par l'hôtel. Là nous avons appris que le Zuorre n'avait pas paru. De là nous sommes passés au garage où on nous a dit : « L'auto est fin prête. » Là-dessus le Zuorre et le Mops sont arrivés et Zuorro a expliqué qu'il venait de dormir un moment, ce qui était faux puisque cinq minutes auparavant la chambre était fermée à clé et la clé sur le tableau. L'auto a sagement démarré et on l'a arrêtée devant l'hôtel. Là, nouvelle et vive conversation sur les bagages. Nous étions dans le couloir d'entrée, six personnes tenant tant de place par nos corps et nos voix que l'hôtesse a fini par nous prier d'entrer au salon. Ce que nous n'avons pas voulu faire ; nous avons préféré embarrasser toute une rue, discutant ferme, et Zuorro assis au beau milieu du trottoir, entouré par les valises. Puis après une heure de dispute on est revenus tout simplement au projet primitif. Zuorro et moi avons été en taxi faire enregistrer trois colis et on a fourré le reste dans l'auto. Enfin départ. Il était minuit. Le Zuorre qui deux heures avant crevait du désir de partir, était soudain furieux et pensait qu'on aurait mieux fait de coucher à l'hôtel et de partir le matin. Par le fait, c'était pure folie de partir à minuit avec deux heures de recharge dans les accus, alors que c'est la nuit qu'on dépense le plus d'électricité (klaxon et phares) et, par-dessus le marché, il bruinaut ce qui

obligeait à user des essuie-glace. En même temps, Boudy crevée par son voyage en Algérie et qui dormait sur toutes les banquettes aurait eu grand besoin d'un lit. Mais cette dame a un véritable complexe touchant les lits d'hôtel. Elle prétend que tous les hôtels de France ont des punaises et que, même dans les meilleurs, les draps sont dégoûtants. Une nuit à l'hôtel c'est pour elle une nuit blanche et une nuit de martyr. Elle préfère donc rouler la nuit, coûte que coûte. Pendant vingt kilomètres on a marché à merveille, puis le klaxon est devenu rauque et la lumière des phares a baissé. Alors cette dame s'est affolée et a commencé à tripoter les manettes des phares et des lanternes, tant et si bien qu'à trois kilomètres après Aubagne et vingt-cinq après Marseille, elle a calé. Zuorro et moi sommes descendus et nous sommes acharnés sur la manivelle. Rien à faire. Alors cette dame s'est fait pousser dans tous les sens, espérant démarrer en prise directe. Toujours rien à faire. Une dizaine de petites filles qui revenaient du bal sont passées et ont gentiment poussé la voiture jusqu'en haut de la côte. Là, cette dame a fait demi-tour et a redescendu la côte en prise directe. Joie. On a entendu le moteur qui reprenait. Mais une fois en bas de la côte, elle a calé de nouveau. Alors on s'est encore un peu escrimés et puis au bout d'un quart d'heure on s'est regardé, bras ballants, hors de souffle et cette dame a dit : « Moi je couche dans l'auto. » « Moi aussi », a dit le Mops. « Et moi », a dit le Castor. Pour Zuorro c'était un désastre, il aurait dû coucher par terre. Il bruinaut un peu et comment aurait-il eu son eau chaude le lendemain matin, comment se serait-il rasé ? Il a pris sa mallette et a dit : « Je vais à l'hôtel. » Il y avait, nous avaient dit les filles, un hôtel à trois kilomètres de là. Silence glacial de cette dame. Puis elle dit : « C'est très bien. Allez à l'hôtel, vous autres, les garçons. Nous, les femmes, nous restons », en appuyant sur les femmes. C'était le Nième épisode de sa fâcherie avec Zuorro, elle était outrée qu'il les abandonnât sur la route. Ce que voyant, je dis : « Je vais rester avec vous, cette dame. » Mais j'étais un peu irrité car enfin cette dame par obstination nous avait fait partir à minuit en *sachant* – ou peu s'en faut – qu'il y aurait panne et, par-dessus le marché, il n'y avait guère

de raison d'exiger que nous restions : elles étaient au sec, bien fermées dans l'auto, sur la place d'un petit village et nous, nous aurions couché par terre dans l'humidité. Tout de même j'ai pensé qu'il fallait rester : « Mais non », dit cette dame ; « Mais si, Madame », etc. On s'est courtoisement disputés pendant un bout de temps. Cependant Zuorro ne pipait pas mot, tout long, tout noir, tout grave, un peu en retrait, comme un grand funeste, sa valise sous le bras, ivre de fureur et de terreur à l'idée d'une nuit dehors. Finalement cette dame a dit, avec une ironie méprisante : « Il faut que vous accompagniez Zuorro, petit homme. Vous n'imaginez pas qu'il va faire ces trois kilomètres dans la nuit tout seul. » Je suis donc parti en promettant de revenir tôt. Et nous avons fait trois kilomètres sous la pluie. Moi ça m'amusait plutôt, résigné que j'étais à ne pas dormir. Mais au bout d'un moment les maisons se sont faites plus rares et finalement nous avons marché en rase campagne. Alors le Zuorre s'est affolé. Il a essayé d'arrêter les voitures, pour se faire conduire à Aubagne ou même à Marseille. Mais les autos voyant sur la route deux types seuls et patibulaires accéléraient au contraire. Alors il m'a expliqué que nous étions partis dans cette direction sur la foi des jeunes filles, qu'elles pouvaient s'être trompées et que nous allions nous perdre. Il allait regarder de tout près les rares masures que nous rencontrions en disant d'une voix angoissée : « C'est peut-être un hôtel. » Je l'ai empêché de rebrousser chemin et finalement nous sommes entrés dans une petite ville morte de sommeil avec quelques lumières tremblotantes et qui avait, ô joie, un hôtel. Ça s'appelait Roquevaire. On a tambouriné à la porte en criant : « Hôtel ! Hôtel ! » et, pour finir, un volet s'est entrouvert et une tête horrible de mégère est apparue : « Nous voudrions des chambres. » On nous a ouvert au bout de dix minutes et nous sommes entrés dans une immense maison sinistre et charmante avec des carrelages partout, de grands escaliers de pierre et de ces grandes chambres campagnardes qui ont des serrures immenses et des clés énormes. Nous avons pris une chambre à deux lits et le Zuorre tout rasséréné a fait monter de la bière et des sandwiches et s'est mis à babiller, mangeant et buvant. Puis j'ai

dit qu'on nous réveille à sept heures (il était trois heures du matin) et on s'est endormi. À sept heures on nous a réveillés mais le Zuorre a voulu faire sa toilette et se raser. Je l'ai attendu en bas en buvant un mauvais café et finalement à 9 heures moins le quart, il est descendu. Nous avons eu la chance de trouver un car Roquevaire-Aubagne qui nous a déposés à l'endroit précis où nous avons quitté cette dame. Mais là, plus d'auto. Nous avons bien regardé, fait une enquête auprès des commerçants et nous avons appris que le boucher, qui partait en camion faire sa tournée, avait dépanné cette dame vingt minutes plus tôt. Elle était partie en auto nous chercher et nous avons dû la croiser en car. Au bout d'un moment elle est arrivée, furieuse que nous soyons venus à neuf heures du matin mais rendant l'unique Zuorro (à bon droit d'ailleurs mais tout de même un peu par mauvaise foi) responsable de notre retard. Elle n'a rien dit d'ailleurs ou presque, si ce n'est : « Le boucher nous a dit : “Comment, vous n'avez pas eu peur de rester là toutes seules ?” et j'ai répondu : “Nous étions avec des hommes mais ils sont à l'hôtel.” » Là-dessus Zuorro, blessé, s'est rencogné dans le fond de la voiture avec Boudy et le Mops, je me suis installé entre cette dame et le Castor à l'avant, et le voyage a commencé. Imagine l'atmosphère : cette dame vindicative et sommeilleuse disant tout le temps : « Je vais lâcher le volant » (on s'est arrêtés deux fois pour lui faire ingurgiter de grands bols de café) ; le Zuorre boudeur et muet ; le Mops, fatiguée et revendicante, qui témoignait par tous ses propos qu'elle était très mal au fond mais qui s'obstinait à refuser ma place que je m'obstinais à lui offrir et Boudy, ivre de lassitude, pleurant de colère comme les enfants crevés. Moi j'étais d'excellente humeur et je chantais tout mon répertoire, parce que cette dame m'avait prié de faire du bruit pour l'empêcher de dormir. À part ça, l'auto marchait fort bien et la route était bien belle, c'était la route de Brignoles. Voici un plan pour que tu te rendes compte, toi petite qui aimes tant les précisions. Comme tu le



vois nous n'avons pas un instant suivi la côte. Nous l'avons effleurée à Saint-Raphaël-Fréjus pour remonter dans la montagne. Cette route Fréjus-Cannes est d'ailleurs superbe et sauvage, c'est extrêmement plaisant de penser, au milieu de cette sèche solitude de l'arrière-pays, à tout ce luxe confortable et humide blotti au pied de ces montagnes et au bord de la mer. Enfin, à une heure moins le quart nous sommes arrivés à Juan-les-Pins. Une supposition que nous soyons partis le matin de Marseille à 6 h 30 après avoir dormi à l'hôtel Lafayette nous serions arrivés vers 11 heures à peu près. J'étais plein de sommeil et tout pénétré de ce goût fort et écœurant qu'ont toujours les voyages avec cette dame.

Mon cher amour, je m'arrête. Je vais rejoindre le Castor qui se baigne. Apprends qu'elle tient toute seule sur l'eau et que demain ou après-demain elle saura nager. Elle en est tout heureuse et fière. La suite à après-demain ; je te décrirai la villa et te raconterai de drôles d'histoires car je te jure que la vie n'est pas simple ici. Pour l'instant je voudrais seulement que tu penses et sentes bien fort que je t'aime passionnément et que j'ai presque tout le temps un vrai besoin de te voir et que je t'associe à tout ce que je fais, soit en pensant que je vais te le raconter soit en imaginant que nous le ferons un jour ensemble. Tu serais aux anges dans cette villa. Adieu, je te serre dans mes bras de toutes mes forces.

À LOUISE VÉDRINE

Samedi [août]

Mon amour

Je t'écris au retour du bain et mes doigts collent à la page. Je suis tout fier parce que j'ai doublé ma vitesse à l'over-arm-stroke. Grâce à Zuorro. Il me fait faire un mouvement d'hélice du plus gracieux effet avec le bras droit. Mais qu'est-ce que je bois ! L'eau se joue délicatement sur mes yeux, dans mes oreilles et dans ma bouche. Je fais constamment « chchch » et il y a un petit jet d'eau qui s'élève au milieu de la mer, c'est l'eau que je recrache, comme les dauphins. J'ai encore fait mon kilomètre ce soir. Mais au bout de cinq cents mètres j'ai eu peur de la Bête. Je t'en ai parlé. C'est cette horrible bête qui est au fond de l'eau. J'imagine qu'elle lève une immense pince de crabe et qu'elle m'attire vers ses douze paires de pattes. Alors j'ai fait les cinq cents mètres de retour à toute vitesse (au moyen du mouvement d'hélice) pour fuir la Bête et pour me fuir. Résultat : un score remarquable. Pour l'obsession, ne t'inquiète pas, c'est du demi-cru, genre croyances de psychasthéniques. Mais ça tient bon. Quand je suis seul sur la mer. Pas autrement. Ce soir j'étais seul sur une mer vide, on aurait dit une montagne russe sur laquelle on a mis une bâche parce que la foire va s'en aller. Le ciel était gris, avec un bout de lune (il était sept heures et demie du soir) et sur la plage on s'occupait à plier les transatlantiques et à les rentrer, je voyais ça de loin. Pas un baigneur. À part la Bête, c'est une heure bien charmante pour le bain, l'eau est plus chaude que l'air. Au retour j'ai retrouvé le Castor, toujours bien terrible quand elle nage, mais qui fait des progrès notables. Pense qu'elle fait dix mètres en se jouant. Mais elle est cossarde comme pas une et je l'ai grondée ce soir ; elle a dit : je ferai mieux demain.

Tu sais, on a vu, de la terrasse de la villa, le championnat de France de ski nautique. Ce matin c'était « saut et vitesse » ; le record du monde a été battu avec 78 km 500 à l'heure. Un type qui s'est classé second, s'est foutu en l'air à 82 à l'heure. Ses skis ont tournoyé et voleté autour de lui. Cette après-midi c'était le slalom. Ennuyeux en général sauf quand a paru le champion Lévy qui a franchi toutes les portes aller et retour en 43 secondes (les autres en 1 minute, en moyenne). C'est monotone mais quelquefois plaisant. Le champion est fort beau

à voir sur ses skis. Zuorro a dit : « Il doit être formidable » et il a couru pour le voir. À ce propos voici : le Castor me disait l'autre soir, dans un bar de Cannes qui est un marché pour les tantes, qu'elle aimait mieux la prostitution féminine parce que c'est un marché honnête avec la plupart du temps indifférence des deux côtés, au lieu que la vente d'un petit type s'accompagne d'une haine réciproque. La petite tapette hait celui qui l'humilie et la tante, elle, hait celui à l'occasion de qui elle s'humilie (ce dernier truc étant moins fréquent). Mais en voyant ce soir Zuorro courir à la grille pour voir Lévy, j'ai dit à Castor qu'il y avait une contrepartie : cette admiration franche qui est souvent, chez le pédéraste, le commencement de l'amour. Il y a plus le goût de révéler avec une espèce de jobardise (la crédulité du Zuorro, sur ce plan, n'a pas de limites) que celui de dominer. Aucun équivalent, sauf dans la basse prostitution masculine, de la lutte des sexes. Je me rappelle que Proust avait bien montré cela à propos de M. de Charlus et de Morel. Zuorro nous amuse : il passe par ici bien des types, des amis de Pelote⁶ Morel, 25 ans, 30 ans, de beaux types bronzés et sportifs. Avec tous il fait la vieille coquette, il tourne autour et leur rit dans la figure. Pour l'heure, il ne se tient pas d'aise car, faute de place, on fait coucher dans sa chambre un camarade de régiment de Pelote nommé Chantrelle. Tiens, voilà le genre de la maison : ce type s'amène et dit : « J'étais à Cannes, à l'hôtel, mais j'ai encore cinq jours de vacances et plus un sou. Est-ce que je peux coucher et manger ici ? » « Mais oui. On vous fera un lit. » Là-dessus s'amène M^{me} Rialland, la mère d'un jeune photographe de Cannes qui a fait ses classes avec Pelote : « Puis-je venir m'installer chez vous, je n'ai pas vu mon fils depuis deux ans. » « Pauvre Madame Rialland ! Mais bien sûr : Jacqueline Parodi couchera dans le lit du Mops. » Etc. Hier nous étions dix à table et c'était la conversation mondaine.

T'a-t-on parlé de ce Juif collant qui s'appelle Samuel Nathan ? C'est une vague connaissance d'Isorni. Isorni-le-gendre l'a invité ici (mais il couche à l'hôtel) dans un mouvement de défi : « Et pourquoi moi aussi n'inviterais-je pas

mes amis ? » Mais à présent il ne sait plus qu'en faire. Ce type est grossier, con et insignifiant. Le genre à coups de pied au cul. Mais comme il est avocat, voilà-t-il pas que cette dame s'est mis dans la tête qu'il venait fouiner ici pour constater la zizanie dans le ménage Isorni et servir ensuite de témoin à Isorni si ce dernier voulait divorcer. Aussi a-t-elle donné le mot d'ordre : « Soyez exquis avec Nathan. » Et voilà cet ignoble personnage, entouré brusquement de la considération universelle, et qui se prélassé et joue ici au dictateur. C'est du plus haut comique, d'autant que certainement cette histoire de témoin est une blague et que le type attribue le respect dont on l'entoure à son mérite personnel.

Voilà tout le nouveau pour l'instant. Nous resterons jusqu'au 22, à Sull'Onda, par économie, bien que le bon Castor bouille d'impatience : cette vie de château ne lui convient qu'à demi. Mais j'ai peur que la lettre que tu enverrais au reçu de la mienne ne nous trouve plus. Écris à l'un et à l'autre poste restante à Foix. Écris-moi une longue lettre, j'ai l'impression qu'il y a un siècle que je n'ai pas touché un petit bout de toi. Je regarde souvent tes photos mais ça n'est pas suffisant, je voudrais te voir. Je voudrais toucher un peu ton petit visage et embrasser ta bouche. Tu sais, il y a ici beaucoup de robes larges d'en bas et plissées aux hanches, comme la tienne (seulement elles s'ouvrent par-devant et laissent voir une cuisse, de façon fort obscène) chaque fois que j'en vois de loin et de dos, ça me donne un petit coup et c'est comme si je voyais ton cher petit corps. Je t'aime passionnément. Tu écris de charmantes petites lettres, il faut continuer. Tu n'as pas l'air trop triste et ça nous plaît tant, nous aurions horreur de penser que tu es malheureuse. Adieu, mon amour, il n'y a plus qu'un mois et cinq jours qui nous séparent de toi. Je serre tout ton petit corps contre le mien.

À LOUISE VÉDRINE

Mardi 22 août

Mon amour

Comme c'est triste de passer trois ou quatre jours sans tes charmantes petites lettres. Je pense que nous en trouverons à Foix toute une poignée. J'aime bien penser qu'on se promènera dans la ville, qui est plaisante, en demandant la poste et puis qu'on trouvera tout ça de toi à un guichet et qu'on ira s'installer pour lire tes lettres dans un vieux petit café. N'empêche que ça me manque, en ce moment, de n'avoir rien lu de toi, de n'avoir pas de nouvelles fraîches. Je sais bien qu'il ne t'arrive rien. Mais c'est comme un temps pur de toi qui coule là-bas et on voudrait tout de même être associé à ce temps pur. Je t'aime si fort, tu sais. Hier soir on a été avec cette dame et le Castor au Masséna, à Nice – je te raconterai tout à l'heure – et je les ai quittés, comme je vous avais quittés un matin – juste cinq minutes, pour aller chercher du tabac. Et ces cinq minutes étaient pleines de toi à craquer, c'était comme si c'était le Castor et toi qui m'attendiez à la terrasse du café. D'ailleurs Nice était plein de souvenirs à craquer ; on revoyait les rues où on avait cherché un hôtel, la place où on avait pris un car pour Avignon et tu étais toujours là. À part ça la ville était déserte et un peu mélancolique, comme une grande foire abandonnée et dont les manèges tournaient à vide.

Le Castor t'a écrit hier, tu sais donc qu'Isorni a battu le Mops, l'a traînée par la gorge sur le gravier du jardin et pour finir lui a tapé la tête contre le sol, pendant que cette dame, couchée par terre, lui envoyait deux doigts dans les yeux et lui serrait le nez dans sa main. Ça faisait événement authentique au milieu de toutes ces paroleries de petite psychologie et de ce que tu appelles « la guerre des chuchotements ». Le bon Castor en était tout remué parce qu'elle avait vu le long visage verdâtre et barbu d'Isorni qui s'en retournait en flageolant sur ses jambes, son coup fait. Le Zuorre l'accompagnait avec sollicitude, ça lui va si bien d'être consolateur, il avait l'œil plus beau que jamais. Et, comme dans les films américains, au même moment il a tonné et il a plu. Mais c'est une maison-marécage où les événements s'enlisent aussitôt. Cette dame qui sur le coup avait

dit avec colère : « Si j'étais toi, Mops, je ne resterais pas une minute de plus avec un fou pareil », est revenue à ses indécisions premières : « Mais que faire, disait-elle, mais petit homme que faire ? » La pluie, la grisaille sur la mer, l'air mondain et atterré par en dessous des convives à table, la chaise vide d'Isorni qui se tordait les mains au premier étage, tout contribuait à donner à la maison un air de départ et d'automne. Et, par le fait, nous allions partir, nous sentions bien fort que nous allions partir et ça nous semblait étrange de laisser tout ce drame se développer, sans nous, derrière nous. Nous n'en saurons presque plus rien, c'est quelque chose qui se referme. À Paris cette dame nous mettra au courant par grands tableaux discrets et ça sera fini. Chacun ensuite est revenu à un calme épuisé. Cette dame a eu de violentes douleurs à l'épaule et à la poitrine, c'est son cœur qui lui faisait mal, il ne lui faut pas d'émotions violentes. Le cou du Mops a enflé – elle ne peut plus remuer la tête. Pour Isorni, tu aurais ri, l'après-midi, en le voyant assis par terre, le menton aux genoux, serrant ses longues jambes avec ses mains maigres et regardant d'un air atone un nommé Ramel, peintre, pédéraste notoire (le genre à se faire chasser d'une ville après scandales) qu'on honore et admet dans la villa parce qu'il sait faire bouillabaisse, bourride et soupes de poissons. Ledit Ramel, sous l'œil terne d'Isorni, tapait de toutes ses forces avec un marteau sur un stockfisch, morue séchée et dure comme du bois, pour en détacher des éclats. Un public morne, composé de Mops, Isorni, Zuorro, Ramel, M^{me} Rialland (une vieille couille sans intérêt) a mangé ce stockfisch le soir à dîner ; il paraît qu'il n'était guère plus tendre, une fois bouilli, qu'auparavant. Mais nous, nous ne l'avons pas mangé. Nous avons enlevé cette dame dans son auto et l'avons emportée jusqu'à Nice. Elle était extrêmement fatiguée mais abandonnée à sa fatigue avec une espèce de béatitude. Nous avons tourné, retourné, commenté et décortiqué l'événement comme si c'était un simple stockfisch. Cette dame ne savait plus que faire, puisque le Mops ne veut ni divorcer ni rester avec son mari. On a dîné dans une charmante petite boîte sur le Vieux Marché, où le Castor et moi nous avons essayé en vain d'aller à

Pâques et puis on a été sur la grève en dessous de la Promenade des Anglais regarder la mer, parce qu'il y avait des vagues. « Des vagues mouvantes ! » disait le Castor qui se plaignait de n'en avoir pas assez vu à Juan. Ensuite de quoi un verre au Masséna et puis, comme c'était fatal, quand on a retrouvé l'auto, qu'on avait laissée place du Vieux Marché, impossible de démarrer : les accus étaient à plat. Alors j'ai dû m'appuyer les cérémonies habituelles, manivelle, etc., pousser la voiture pendant cent mètres, appeler des ouvriers à l'aide, etc. Cette dame était butée dans son idée de trouver une pente et en vain lui expliquions-nous que Nice était plate comme une punaise. Pour finir, nous avons été, Castor et moi, chercher un taxi pour tirer l'auto avec une corde et quand nous sommes revenus avec le taxi, plus de cette dame. Enfin on a vu au loin une petite auto louche et piteuse avec de vagues feux avant et qui avait l'air de ramper. Deux Hollandais avaient poussé l'auto de toutes leurs forces et, pour finir, elle était partie. On est revenu sans phares ni klaxon mais c'était sans importance, vu qu'il y a des réverbères sur toute la route. Il était deux heures et demie. La maison était sinistre et plongée dans le noir, avec la seule fenêtre du Mops allumée. Il semble bien que Zuorro se soit enfermé pour la nuit parce que ses persiennes, qu'il laisse ouvertes par principe à l'ordinaire, étaient hermétiquement closes. Nous avons appris que le premier geste d'Isorni après son « fatal mouvement » a été de se raser, soit qu'il se soit vu dans quelque glace et fait peur, soit qu'il n'ait plus voulu que le Mops puisse retrouver, en le regardant, la tête assassine qu'elle avait pu entrevoir. Ce matin la maison est dolente et le temps aussi, ça fait plus départ que jamais, la guerre des chuchotements a repris. Cette dame en chemise de nuit nous a longuement exposé la situation de deux ou trois façons contradictoires. Ce qui a brouillé les cartes c'est qu'Isorni qui était, hier, humble et morne, est apparu ce matin d'un air de défi et il a dit à cette dame : « Je m'en vais demain, je ne veux plus d'histoires ! » comme si c'était lui qu'on avait battu. « Comme vous voudrez, Jean, a dit cette dame. En tout cas je trouve qu'il serait sage de vous séparer du Mops pour six mois ou un an. » « Non, non, a-t-il répondu, j'en

ai assez. D'ailleurs je vous en reparlerai. » Ce qui semble indiquer qu'il s'est résolu de son côté au divorce. Mais, comme je t'ai dit, Mops ne veut pas divorcer. Elle demandait ce matin avec inquiétude : « On ne peut pas forcer une femme à divorcer malgré elle », farouchement résolue à garder les apparences de la soumission conjugale et même à les exagérer. Voilà où en sont les choses. Zuorro semble résolu à aller faire un petit tour à Marseille pour prendre l'air ; nous partons ce soir, Jean Isorni, demain. Finalement cette dame et le Mops vont peut-être rester seules. Tout cela fait contingent et sinistre et ça nous enchante de penser que nous serons demain dans une calme petite ville des Pyrénées. Quand tu recevras cette lettre, mon amour, nous ne serons plus qu'à un mois de nous revoir. Je suis si impatient de serrer ton petit corps maigre dans mes bras. Je t'aime passionnément.

Adieu. Écris-nous à Hendaye, Basses-Pyrénées, à partir du 24 et jusqu'au 28 (nous y resterons le 29 et le 30 et de là nous te donnerons de nouvelles adresses).

À LOUISE VÉDRINE

Jeudi [août]

Mon amour

Je suis tout confus et désolé parce que tu m'écris dans ta chère petite lettre que tu as été triste de ne pas recevoir de courrier. Désormais je t'écrirai de courtes lettres tous les deux jours. Avec celles du Castor ça te fera presque ta lettre quotidienne. Mais considère, je t'en prie, le régime amollissant d'ici et c'était de grandes lettres que je voulais t'écrire parce que lorsqu'il faut parler de sept personnes et de leurs rapports entre elles quatre pages ne suffisent pas. D'ailleurs je ne sais si le Castor t'a mise au courant de tout. Il y a tant de choses ici et

c'était toi qui voulais tout savoir par le menu. On s'y perd, il y aurait à écrire un roman de quatre cents pages. Ou plutôt, vois-tu, c'est l'atmosphère rêvée pour un crime dans un roman policier bien fait, parce que chacun a son secret et sa duplicité personnelle. Mais bientôt nous partirons d'ici et tu auras des lettres pures qui ne seront pas remplies d'intrigues compliquées mais où l'on te parlera de montagnes, de vieilles villes et de petites rues. Et le Castor de moi, et moi du Castor. Aujourd'hui je voudrais surtout te dire que je t'aime à la passion. Ta présence est là. J'ai vu ton hôtel et je trouve si plaisant que tu aies habité ici, que tu aies vu notre villa, c'est une vraie chance miraculeuse que, dans tant d'endroits où nous allons sans toi, il y ait ainsi un petit lien concret avec toi. Quand je vois quelque chose que tu as vu, il me semble que je me caresse les yeux à toi. Je t'aime.

Écoute donc, je fais des tas de mouvements de gymnastique, à tel point que plus d'un garçon m'admire. « Comme vous êtes appliqué ! » me dit l'un. – « Comme vous êtes violent », me dit cette dame avec un reproche qui n'est pas sans louange. – « Comme vous avez du souffle », me dit Isorni. Hélas je ne maigris pas, mon amour. Mais les muscles viennent tendre et bossuer ma peau, je suis beaucoup mieux qu'avant. Je nage aussi. À cette heure je fais mon kilomètre. Je pars du plongeur du Provençal et je fais cinq cents mètres le long de la côte, je passe devant le Casino et devant des villas et des cafés, c'est fort plaisant. Écoute ce que je fais : je me lève à neuf heures et demie (imagine-moi dormant sous une belle moustiquaire rose que le Castor me jalouse. Elle me jalouse aussi la vue que j'ai de ma chambre sur la mer. Dont je ne jouis pas, a-t-elle décidé. Tandis qu'elle, pauvre, en jouirait si bien). Là il y a un moment plaisant : je mets n'importe quoi sur mon corps, quelquefois un maillot de bain et je sors pieds nus sur la terrasse qui est encore à l'ombre. En cherchant bien je découvre une vieille bonne moustachue qui m'apporte un café au lait sur la terrasse. Imagine un transatlantique vert, une table de jardin verte sur une terrasse de marbre (« le marbre est très bon marché ici », dit cette dame avec

modestie), un plateau chargé de victuailles sur la table et moi dans le transatlantique et puis la mer à deux pas remplie du grondement des canots à moteur qui halent des skieurs nautiques. Je prends mon petit déjeuner en regardant les skieurs qui font des sauts. Les uns piteux les autres beaux. Quand ils tombent, on voit tout à coup leur tête qui émerge et puis à quelque distance les deux bouts de leurs skis. Tu sais, ce sont de ces distractions qui fascinent, c'est monotone et pourtant mouvant, on regarderait indéfiniment. Bon. Tout à coup je m'entends héler du premier et je vois des têtes qui paraissent aux fenêtres du premier, c'est le Mops, cette dame, Jacqueline Parodi. On échange des saluts, puis le Castor apparaît, sommeilleuse et déjà butée : elle veut prendre son bain. Tu sais qu'elle prend deux bains par jour, reste trois heures à l'eau et, ça y est, elle sait nager. Ce soir elle ira à mes côtés dans un endroit où elle n'aura pas pied. Tout le monde l'admire mais elle a un visage terrifiant quand elle nage. Zuorro l'a regardée l'autre jour avec un mélange de répulsion et d'angoisse, puis, quand elle a repris pied il lui a dit : « Vous avez pourtant une bonne bille, au naturel. » Après ça il y a un moment charmant d'animation à vide, on monte et descend les escaliers ; quand on peut prendre cette dame dans un coin, on lui fait un bout de conversation, bientôt interrompu par le Mops jalouse, qui prend sa mère par la main et l'emporte. Alors on redescend et le Castor se revêt de son costume de bain, qui est tout humble à côté des deux-pièces compliqués des bonnes femmes d'ici et elle met un bonnet de bain bleu à Jacqueline Parodi qui lui va fort bien (tu vois, si tu veux te représenter : c'est à onze heures et demie). Elle va sur la plage et moi je travaille jusqu'à une heure et demie (j'ai tout changé ce chapitre qui était emmerdant et le Castor le trouve très bon). À une heure et demie je me mets en maillot de bain et je fais ma gymnastique sur la terrasse au gros soleil. Je sue, si tu savais comme je sue, ça me chatouille de partout et le soleil me brûle les paupières. Puis je rentre flageolant et je vais prendre une douche et faire ma toilette. Enfin vers deux heures et quart le repas, toujours d'une tension presque insupportable, soit qu'il soit silencieux soit qu'il se passe

en agaceries énervées – à cause des rapports du Mops avec Isorni et du Zuorre avec cette dame, Isorni et le Mops. Depuis peu est intervenu un personnage mystérieux et fort juif (au sens classique et antisémite du terme) nommé Nathan, avocat et qui se dit ami d'Isorni. On soupçonne Isorni de vouloir divorcer et de l'avoir introduit ici comme témoin pour obtenir le divorce à son avantage, donc la garde de la petite fille. Le fait est qu'ils prennent la même dans les coins et qu'ils l'interrogent et que Nathan a essayé de tirer les vers du nez de cette dame. Pour l'amadouer il a acheté l'autre jour un macaron et il l'a partagé en sept portions dont il a donné chaque septième à chacun d'entre nous. Il fait assez fréquemment les frais de la conversation, à table. On sort de table à quatre heures et là, je vais promener avec le bon Castor qui est tout à la fois surprise, scandalisée et un peu contente de cette vie de loisir. Elle a l'impression de découvrir quelque chose. À sept heures nous nous baignons ensemble, je lui tiens le menton et je lui prodigue des conseils. Elle a bien voulu dire que c'était moi qui lui apprenais le mieux. Comme je te dis, elle nage, au jour d'aujourd'hui. Après ça, je la laisse barboter et je vais faire mon kilomètre dans une eau toute tiède pendant que le soleil se couche. C'est formidablement plaisant, l'eau et le ciel s'assombrissent et pour finir on est dans un drôle de monde mouillé qui vous lèche de toute part. Après ça je prends une douche et on va à table. La fatigue du jour et l'incertitude de la distribution des soirées rendent le dîner plus lourd encore que le déjeuner. On n'y parle guère. Mais tu sais, ça ne nous attriste pas ; toute cette tension nous amuserait plutôt. Après, quelquefois – de rares fois – obéissant à nos objurgations, cette dame – que nous ne voyons presque jamais comme tu as pu t'en rendre compte – vient avec nous à pied jusqu'à Antibes. On monte sur les remparts et on s'assied en parlant, sur le bord des quais. C'était le cas hier soir et on a traîné jusqu'à deux heures du matin en mangeant des glaces et du chocolat – et puis, pour finir, plutôt que de rentrer on est restés longtemps sur des fauteuils d'osier ripolinés en blanc, dans la pinède déserte à regarder un ou deux couples fort actifs – à épier deux types à casquette, très déplacés en ce

lieu et que cette dame, qui saura pourquoi ? soupçonnait d'être des trafiquants de coco. D'autres fois, on reste sur la terrasse, on écoute le bruit de la mer et le jazz du Provençal, qu'on entend fort bien. Une autre fois je suis allé à Cannes dans cette boîte de pièges dont le Castor a dû te parler. Sinon je t'en parlerai après-demain.

Voilà, mon amour. Tu vois ce drôle de temps, vide et fourmillant, tout de loisir et d'agitation épuisante. Finalement pour moi, c'est un charme. Mais j'imagine que le Castor aime beaucoup moins. Mon amour, ma petite perle, j'espère que tu vas recevoir cette lettre-là très tôt. Tu vois j'ai reçu la tienne à midi, il est quatre heures et je t'écris. Je t'aime de tout mon cœur, j'ai tout le temps du monde pour penser à toi, pour penser combien tu m'aimes et pour m'en réjouir le cœur. Écoute : avant-hier soir, il était deux heures du matin, j'étais à califourchon au bord de la terrasse, je regardais la mer et les lumières du Casino (quand il y a des lumières de danse, on voit les danseurs, de la villa, comme de grands papillons de feu). C'était tout calme et puis ils ont joué au dancing du Casino, mon air – ton air : *Bei mir bist du schön* – et ça m'a ému comme si tu me faisais signe. Je t'aime passionnément et j'ai une envie folle de te serrer dans mes bras. Le Castor m'a montré sur la photo ton beau petit corps tout mince et ça m'a tout troublé de désir.

Adieu mon amour. J'écrirai après-demain.

À LOUISE VÉDRINE

[Fin août]

Mon amour

Ça nous a charmés et désolés d'entendre ta petite voix toute brisée au téléphone. Nous savons par quelles angoisses tu passes, toute seule à Annecy,

sans pouvoir trouver personne de raisonnable avec qui parler et avec cette impression d'être séparée des événements et que tout se passe en dehors de toi. Nous avons été, les premiers jours, renseignés par les journaux de province, nous avons vécu les premiers événements en province et nous savons comme toi que l'attente en province est passive, on attend les nouvelles sans les prévenir, sans chercher à prévoir. Si tu étais ici tu serais tellement plus calme et ça nous fend le cœur de penser à ta petite agitation ignorante et désolée. Mon amour nous aurions eu tant de plaisir à t'entendre ce matin. Mais l'inter est coupé, le gouvernement s'en sert pour ses communications. Nous t'avons télégraphié tout aussitôt mais quand arrivera le télégramme ?

J'aurais pourtant voulu te rassurer. Je supporte difficilement l'idée de partir sans te revoir et j'imagine bien que ça doit être encore plus pénible pour toi, parce que c'est *moi* qui pars, c'est toujours cette passivité obligée où tu dois te cantonner. Mais, écoute, peut-être n'ai-je jamais pensé à te le dire : je ne suis *pas en danger* du tout. Si quelqu'un doit revenir de cette guerre, ce sera moi. Quasi un embusqué, quoi. Pense je suis météorologiste à Essey-lès-Nancy. Il faut que tu comprennes ce que ça veut dire. Ça veut dire qu'il y a quelque part à deux ou trois kilomètres de Nancy une petite colline et, au sommet de cette colline, une petite maison avec des appareils de météo et de *vrais lits* et c'est là que je serai. Nancy est assez loin derrière les lignes de front et je ne risque guère les canonnades. Quant aux bombardements par avions, ils viseront surtout la ville, la gare et le camp d'aviation. Et je suis très éloigné de tout cela. Imagine donc ma vie comme un morne ennui avec un travail de tout petit fonctionnaire, rien de plus. Je connais ce travail, d'ailleurs – qui se fait d'heure en heure et je sais que j'aurai amplement le temps de travailler et de vous écrire. Le bon Castor s'est bien tranquillisée quand elle a pu envisager une guerre possible comme une séparation, longue peut-être, mais provisoire et non plus comme liée à la possibilité permanente de ma mort. Comprends-tu, mon amour, même s'il y

avait la guerre, il y aurait un *après*, pour nous trois. De cela je suis absolument certain ; notre vie continuera.

Mais par ailleurs, je ne crois pas vraiment à la guerre. Évidemment cette lettre risque d'arriver au même moment que l'avis de mobilisation générale. Mais je me risque tout de même à te dire que je n'y crois pas. Il y avait un type à un seul bras, au café de Flore, qui disait aujourd'hui : « Je suis très optimiste mais attention, avec la connerie, tout peut toujours arriver. » C'est exactement mon point de vue, avec ceci en plus que je ne suis pas si sûr qu'Hitler soit con. Réfléchis : lâchage de l'Espagne et du Japon, attitude nette de Roosevelt et de la presse américaine (ils aideront les démocraties), affolement de l'Italie, fidélité de la Turquie aux engagements pris. Ajoute cette distribution significative de cartes d'alimentation en Allemagne. Schacht avait dit un jour : « On finit à la rigueur une guerre avec des cartes d'alimentation mais on ne la commence pas dans ces conditions. » En plus de ça, la population allemande ne semble rien moins qu'enthousiaste. Pour moi le grand coup devait être frappé vendredi ou samedi au plus tard : Hitler annonçant le pacte germano-soviétique escomptait le désarroi des démocraties et des troubles intérieurs en France. Il pensait qu'alors, en envahissant la Pologne, il arriverait jusqu'à Varsovie avant que les gouvernements français et anglais aient eu le temps de faire ouf. Tous les correspondants de journaux français à Berlin disent que l'attaque était concertée pour samedi 5 heures du matin. Le coup a manqué, d'où le freinage de samedi. Note que le coup de frein vient d'Hitler lui-même, qui a convoqué Coulondre et Henderson. Naturellement il est trop engagé pour céder et surtout pour céder de n'importe quelle façon. C'est pourquoi il a répondu non à la lettre de Daladier. Mais ceci ne doit pas t'inquiéter outre mesure, puisque dès le début c'est avec l'Angleterre qu'il a cherché une base de négociations. En outre, il est hostile depuis toujours à l'idée de négociations *directes* avec la Pologne. Il lui faut un intermédiaire, tierce puissance qui sera bien entendu l'Italie. Sache que le point de vue que je viens de t'exposer est celui que tout le monde partage ici. Les gens

sont fort calmes et sans beaucoup d'inquiétude. Reste évidemment « la connerie ». Là-dessus il n'y a rien à dire puisque sa nature est de ne pas être pensable. Excuse tout ce discours, mais je pense que si tu étais là, nous aurions parlé de tout ça et je t'aurais donné mon avis. Le voilà. Mon amour, je te jure que ce qui nous tourmente le plus pendant tous ces jours, c'est le souci que tu te fais. Nous en parlons tout le temps et nous aimerions tant le prendre sur nous. Je t'aime de toutes mes forces.

Voici un résumé de notre vie : on est arrivés à Foix vendredi matin et ça sentait mauvais. En conséquence de quoi nous avons décidé de rentrer. J'osais à peine le proposer au Castor qui tenait tant à son petit voyage mais elle a pensé de son côté que c'était le seul moyen de te voir et elle m'a presque devancé. Sur quoi nous sommes arrivés à Foix. C'est une petite ville charmante, sur une colline avec un grand beau château et un restaurant tout luxueux, l'hôtel de la Barbacane où, forts de notre résolution de rentrer, nous nous sommes offert un dispendieux déjeuner (hors-d'œuvre, truite, cassoulet, foie gras, fromage et fruit avec un vin du pays). C'est là que j'ai exposé au Castor comment Brunet, au quatrième volume, dégoûté du pacte germano-soviétique, démissionnerait du parti communiste et viendrait demander son aide à Mathieu (renversement nécessaire de la situation exposée au premier volume). J'avais à peu près pris mon parti de la guerre, à ce moment-là, c'était comme si quelque chose en moi s'était gelé. Et c'était bien curieux et plaisant de se promener dans ces conditions, à travers cette petite ville calme que la guerre ne toucherait en aucun cas. On a été somnoler vers trois heures sur l'herbe au pied au château et le Castor, saisi de modernisme, a tenté de ridiculiser les Albigeois du temps passé, tout obstinés à faire leur petite guerre d'arbalètes et à se prendre au sérieux. Mais je l'ai vivement arrêtée dans cette voie qui pouvait la mener fort loin. Ensuite de quoi on a écrit aux parents et réglé au mieux la situation, puis on a été se promener le long d'une rivière. Je garde un souvenir charmant de cette journée à Foix. Après ça, ce fut moins drôle. On a pris vers 19 h 30 un train pour Toulouse. Là, on devait

changer et prendre aussitôt le train pour Paris. Mais il était bondé. On a dû rester deux heures et demie dans cette gare bondée et toute noire, où de petites étoiles violettes représentaient de loin en loin l'éclairage. Le second train est arrivé en retard et comme il y avait cinq cents personnes sur le quai nous avons bien cru que nous voyagerions debout dans le couloir. Et puis pas du tout. Grâce à notre initiative conjuguée nous avons retenu *quatre* coins. Le Castor a abandonné les deux siens à regret et elle a manifesté sa désapprobation pour mon choix en vomissant un peu dans la nuit. Mais rassure-toi, ce fut un incident et le reste du temps elle a plutôt bien dormi. Moi aussi. Et on est arrivés à l'heure.

Paris, c'était drôle. Tout était fermé, restaurants, théâtres, boutiques, parce que c'est le mois d'août et les quartiers avaient perdu leur physionomie individuelle. Il ne restait qu'une totalité qui était Paris. Totalité qui pour moi était déjà *du passé* et aussi, comme dit Heidegger, retenu et supporté par le néant. Et puis peu à peu, des souvenirs insinuants et aussi les nouvelles des journaux ont commencé à faire que nous jetions des possibilités par-delà ces pierres et cette ferraille. Pour le Castor, c'était assez drôle parce qu'elle projetait devant elle toute sa vie de l'an prochain mais que, pendant un moment, elle lui a fait l'effet d'être elle aussi passée et morte. Et puis vers le soir nous étions tout à fait dégelés. Aussi hier était une journée un peu énervante. On t'a téléphoné, on s'est baladés, on a été au cinéma et tout le temps il y avait ce sentiment désagréable qu'est l'espoir. Aujourd'hui, Dieu sait pourquoi, je suis tout calme et serein. Le Castor presque autant que moi. C'est ce calme que nous voudrions tant te faire partager, mon cher amour.

Au revoir, le Castor t'écrit demain et moi après-demain. Je voudrais tant te voir en ce moment, embrasser ta chère petite figure et serrer ton petit corps contre le mien. Mais je suis sûr que je pourrai le faire bientôt.

À LOUISE VÉDRINE

31 août

Mon cher amour

Tu es une étrange petite politicienne. Tu brouilles tout. Tu te réjouis quand Hitler envoie à Daladier une réponse butée et dont le but visible est de rejeter les responsabilités de la guerre sur les Français – et tu t'affoles quand de véritables négociations sont en train de s'amorcer. Ça ne fait rien : pour être juste à contretemps, tes tristesses ne nous en sont pas moins aussi douloureuses que si c'était nous qui les ressentions. J'enrage de ne pas être là pour t'expliquer un peu les choses. Dieu sait de quels journaux vous disposez à Annecy. Ne lis surtout pas *L'Intransigeant* qui est l'organe du munichois Chautemps. Lis *L'Œuvre*, le *Paris-Soir* et *Le Temps*. Aie confiance. Il est impossible qu'Hitler songe à entamer une guerre avec l'état d'esprit des populations allemandes. C'est du bluff. On ira peut-être jusqu'à la mobilisation générale mais c'est le cas de te rappeler cette phrase – qui fut malheureuse en son temps, d'ailleurs : la mobilisation n'est pas la guerre. Mon amour, nous voudrions tant que tu sois calme. On ose à peine te dire que, malgré le souci que nous nous faisons de ta pauvre petite personne et l'énervement de l'attente, nous passons ici des jours heureux. Te reprocher de n'être pas venue, petite sottise ! Mais tu n'avais pas autre chose à faire que ce que tu as fait. Pour être tout à fait, tout à fait une parfaite petite Louise, il faut résister à la tendance aux lamentations de Jérémie et être toute calme. Ce n'est pas du tout une vie nouvelle qui commence pour nous trois, c'est deux mois d'emmerdements. Tu verras nous aurons notre vie à nous cette année à Paris et nous irons faire du ski dans le beau chalet du Mont d'Arbois.

Nous t'aimons passionnément, mon amour, et nous sommes sûrs de te revoir bientôt. Adieu, j'embrasse tes petits yeux tout gonflés et ta chère petite bouche.

À LOUISE VÉDRINE

2 septembre

Mon amour

C'est donc la connerie qui a triomphé. Je pars cette nuit à cinq heures. Le Castor m'accompagne jusqu'à une place nommée Hébert, porte de la Chapelle. Au milieu de cette place il y a un réverbère, autour de ce réverbère il y a des gendarmes et ces gendarmes m'expédieront par une gare de marchandises qui est à deux pas de là. Mon amour, je ne crains pas pour ma vie, je n'ai même pas peur de m'emmerder et je ne plains pas trop le bon Castor qui est tout courageux et tout parfait, comme toujours. Ce qui me déchire le cœur, c'est ta petite douleur solitaire, là-bas, à Annecy. C'est de partir sans t'avoir revue en emportant deux ou trois toute petites photographies de toi où tu n'es même pas trop visible. Mon amour ça ne serait pas très différent en apparence si tu étais là mais on aurait vécu la fin de tout ceci *ensemble* et ce serait un lien de plus. Mais ce n'est ni ta faute ni la mienne, pauvre petite merveille. Et puis écoute : je te reviendrai. Je ne cours aucun danger, je suis un fidèle, tu sais, et tu me retrouveras dans un temps donné, tout juste pareil à celui que tu as quitté à Annecy sur la place de la gare. Rien ne peut nous changer, mon amour, ni toi, ni le Castor, ni moi. C'est une sale histoire *dans* notre vie, mais ça n'est pas la fin de notre vie. Il y aura une paix et un *après*. Je t'écirai dès demain mon cher, cher amour, je te dirai comment ça s'arrange pour moi. Et ensuite je t'écirai le plus souvent possible, peut-être tous les jours. Je vais dormir trois ou quatre heures à présent. Mais je voudrais que tu saches que je t'aime passionnément et *pour toujours*. Au revoir ma pauvre petite merveille. J'imagine comment c'est à Annecy et le cœur m'en faut, mais ça aussi n'aura qu'un temps et puis le Castor me charge de te dire qu'elle ira te voir avant la fin de septembre, peut-être même dès que des communications seront rétablies.

Adieu, je t'embrasse sur tout ton petit visage^Z.

À SIMONE DE BEAUVOIR

Samedi 2 septembre

Mon amour

Je vous écris de Toul où le train s'est arrêté depuis vingt minutes. Qui sait quand il repartira. Présentement on charge des masques à gaz dans les fourgons. Un train vient de repartir pour Paris, plein de femmes et d'enfants. Quelqu'un, de notre compartiment a crié : « Dites bonjour à Paris » et puis : « Et si nous y retournions ? » Hélas ! – le voyage à la Kafka continue. Nous sommes partis à présent depuis sept heures et il doit rester environ cinquante kilomètres à faire. Le train s'arrête partout – et c'est un rapide. Qu'est-ce que ça devait être, l'omnibus ? Il y a pas mal de femmes et d'enfants. Chez nous, une vieille femme, du genre M^{me} Canque, qui semble allumée dans sa maternité ou sa féminité par les réservistes.

Les gens ont encore des destinées individuelles. Chacun a *sa* station : Toul, Lérouville, Bar-le-Duc ou Nancy. Il y descend, comme un vrai voyageur de temps de paix, seulement on a l'impression que ça leur fait à tous un petit quelque chose. Ils prennent leurs musettes et disent d'un drôle de ton : « Et voilà. Alors bonjour messieurs dames. » Et ceux qui restent, encore à l'optimisme, disent : « Alors, faut espérer qu'on se reverra au retour. » « Ah ben oui ! faut espérer. Tout le monde peut pas être tué. » Ils sont d'ailleurs assez gais et fermes dans l'ensemble. Pas insouciantes. Aux gares ils parlent aux soldats sur les quais. Les soldats sont en uniforme, nous, nous allons revêtir nos vêtements militaires avant la fin du jour. Mais tout de même, il y a encore une petite différence. On est civil. On voyage dans des compartiments pour hommes. Eux ils voyagent dans des wagons à bestiaux. Ils ont l'air d'ailleurs d'y être rudement mieux que nous, mais ça ne fait rien. On tient à sa dignité humaine. On y tient encore un petit peu. Je m'étais promis de fraterniser mais je ne peux pas. Je me le

suis amèrement reproché. Je n'ai pas le mot qui coule, ni l'abord amène. Je regardais par la portière une tente dressée dans un de ces petits jardinets qui font le charme des gares de province. C'était une tente des Femmes de France. « Service de secours. » On voyait au-dedans toute une pharmacie et il y avait une femme en blouse blanche qui s'activait au-dehors auprès d'une table. Il y a un type en casquette qui est venu s'accouder près de moi à la barre de la fenêtre et qui m'a dit : « Vise la belle petite bonne femme. Je veux bien faire la guerre si on m'en donne une comme ça... » Et ça m'a si fortement rappelé la concupiscence timorée des militaires en garnison que je n'ai pas répondu. J'ai eu du remords. Bien plus encore quand je l'ai entendu dire à un autre type, d'ailleurs aussi muet que moi : « J'ai pas roupillé de la nuit, j'ai un coup dans les pieds, alors faut que je cause, y a pas, faut que je cause, sans ça je me ferai du souci. »

J'ai un peu dormi, fini *Le Procès*⁸, lu *Le Baigne*⁸ et trois ou quatre journaux qui traînaient. Et puis j'ai commencé à attendre. A je ne sais quelle station, j'ai compris que j'allais attendre comme ça jusqu'à la fin de la guerre. Il y avait des soldats sur le quai : ils attendaient. Des officiers attendaient aussi. Les employés de train attendaient. Tout le monde attendait. Ça va continuer. À Lérrouville il y avait des soldats en masse, ils n'avaient pas lu un journal depuis deux jours. On leur en a passé un. Quand liront-ils le prochain ? D'ailleurs ça ne m'a fait ni chaud ni froid de penser à cette attente : je suis barré. Il y a de temps en temps un petit souvenir qui remonte à la surface – en général de promenade avec vous. Mais je le crève. Je suis fort paisible. Un peu impatient d'arriver mais ça me fait drôle, parce que, finalement, c'est mon corps qui est impatient : mes jambes qui veulent se dégourdir, mon gosier qui a soif. Mais *moi*, finalement, je ne serai jamais mieux que dans ce train.

5 h 10 – Ça n'est plus du tout du Kafka, ça redevient du Courteline. Je suis arrivé à la caserne à 3 heures avec un petit choc au cœur, moi aussi. Je me suis dit : ça y est. Et ça y était en effet. Dans la gare, on m'a dit : prends le tram 3. J'ai pris le tram 3 en compagnie de trois autres réservistes et j'ai traversé de bout

en bout une ville de province qui ressemblait à toutes les villes de province. À l'arrêt terminus du tramway je me suis attaché aux pas d'un type – ou bien il s'est attaché aux miens. C'était un type peu individualisé, le type parfait avec qui on va rejoindre son régiment. Il m'a offert une « canette », je lui ai offert une « canette ». Il m'a roffert une canette, je lui ai roffert une canette. Et, de canette en canette, nous sommes arrivés à de grands bâtiments tristes, très loin dans la campagne. J'ai dit au type : « Tu vois, ici on est encore civils et de l'autre côté de la grille, on ne l'est plus. » Il a dit « oui ». Et puis on est entré, on a été de bâtiment en bâtiment. On m'a dit : « Sartre, tu es avec le Z 11. Mais le Z 11 est déjà parti. » Où est-il parti, je l'ignore. Ce que je sais c'est qu'on va « me faire suivre ». Le Z 11 est un poste de sondage. Il ne doit pas être loin dans la région. On m'a donné un treillis trop grand pour moi en m'expliquant que je n'ai qu'à le relever du bas et une casquette également trop grande mais fort crâne. Après quoi je suis devenu un fantôme incasable. Je me balade avec une fiche et chacun dit : « Z 11 ? Z 11 ? Connais pas. » Finalement je suis assis à même le sol sur une paille de foin où je coucherai ce soir. Des types assis à une table s'entretiennent de la situation politique, un autre met son treillis neuf. Je me sens profondément absurde et tout petit. Mais ça ne durera pas. On va m'envoyer ici ou là et ça s'arrangera. Pour l'instant, le plus grave c'est que je ne sais pas du tout où vous pouvez m'écrire. Par ailleurs je n'ai pas d'enveloppe pour envoyer cette lettre. Je vais me mettre en quête de cela.

Pour ce qui est de mes sentiments, non seulement ils n'ont pas changé depuis que j'ai vu votre pauvre petite figure ravagée pour la dernière fois, de l'autre côté du portillon de la gare de l'Est, mais encore ils sont « occupants » et presque douloureux. À présent, il va falloir vivre longtemps, longtemps sans vous voir. Mon amour ce sera le plus difficile. Si vous couchiez sur la petite paille, à côté de moi, je serais tout aise et j'aurais le cœur léger. Mais vous n'y coucherez pas, ce sera quelque type aux ronflements sonores. Oh, mon amour, comme je vous aime et comme j'ai besoin de vous. Adieu. J'ai bien dans la tête toute votre petite

journée, le Dôme, les coups de téléphone, le cinéma, je l'ai vécue heure par heure en plus de ma journée. Je vais à présent écrire deux petits mots à mes parents et à Tania. Je vous aime de toutes mes forces.

À SIMONE DE BEAUVOIR

Dimanche 3 septembre

Mon amour

J'attends toujours. J'ai touché un treillis et un képi, ça n'est pas tout à fait suffisant pour partir. D'autres ont touché des équipements complets et partent ce soir ou demain matin pour des directions diverses. Si ce soir je n'ai rien vu venir je me rappellerai discrètement aux autorités. Sinon je vois venir le jour où je serai utilisé ici à balayer les cabinets. Hier soir après vous avoir écrit je suis allé à la cantine avec trois ou quatre types des Vosges. Des pères de famille. Il y en a un qui était plutôt frappé. Le même, ce matin, râle parce que la guerre n'est pas déclarée assez vite. D'une façon générale ici les jugements sont fort indécis. Il règne une camaraderie courtoise, serviable et superficielle qui s'adresse indistinctement à *l'homme*, créature interchangeable. Et en même temps chaque homme est isolé par sa propre vie, ça n'a rien à voir avec la colonie animale qu'est une chambrée de types de vingt ans en train de faire leur service militaire. Ils ne sont ni grossiers ni criards. Corrects. A la cantine on s'est installés à une grande table et on a bu le café dans des bols blancs. Puis ils ont retrouvé des camarades de service militaire et les ont appelés à grands cris. L'un d'eux avait une photo qui les représentait tous du temps de leur service, quinze ans plus tôt. C'était plutôt triste de les voir tout jeunes sur cette photo, dans leur treillis et puis, dans des treillis tout semblables, au naturel, ridés, durcis, engraisés. Ils ont parlé entre eux et je les ai quittés. Je suis allé dans la cour (il y a une cour

immense avec des foules de bâtiments). Le ciel était pur, il faisait noir, je me suis promené tout seul et j'ai compris que je serais absolument seul tout le temps que ça durerait. Ça ne me déplaît pas de faire l'expérience de cette solitude complète que vous autre, mon cher petit, m'avez toujours évitée. Je suis rentré dans la chambrée parce que j'étais fatigué et puis parce que le propre des casernes c'est que l'esprit le plus inventif en ces matières ne peut y trouver la moindre « querencia ». C'est vraiment la « solitude en commun ». On est investi par l'humain, au sens allemand de l'humain, gros types qui chient, qui se lavent, qui ronflent, qui sentent l'homme. Et pourtant on est seul, sans pouvoir rien faire de sa solitude. A peine étais-je sur le lit qu'un caporal-chef est venu nous commander courtoisement d'éteindre à cause des alertes possibles. « Mettez vos masques au pied de vos lits. Et si vous entendez la sirène d'alarme, vous mettez les treillis et les masques. » Nous avons répondu : « On n'a pas de masques. » Il a répondu paisiblement : « Bon. Ça va. Alors vous serez faits comme des rats. » Réjouis par cette perspective nous nous sommes endormis après une de ces conversations clapotantes de chambrée, où le clapotis s'apaise peu à peu, où chaque phrase surgit dans le silence et vient mourir de plus en plus mollement jusqu'aux oreilles des types à moitié endormis. Puis le silence, puis soudain une réflexion « drôle », puis le silence, puis les rires las et ensommeillés des types qui ont enfin compris. Par exemple, ils se plaignent mollement des lits. « Ce qu'on est courbaturé. Je peux pas dormir là-dedans. » Puis silence, puis quelqu'un : « Ah ! vivement les fesses de ma vieille, c'était plus doux. » Rires puis quelqu'un : « C'est vrai : des fesses et une paire de nichons bien gras. » Puis silence. Seulement, après ça, jusqu'à trois heures du matin, il y a eu des arrivées de réservistes de dix minutes en dix minutes. Ils allumaient l'électricité et la chambrée était plongée dans une lumière aveuglante. On geignait, on demandait : « D'où tu viens ? » « De tel endroit. » « C'est évacué ? » « Oui, etc. » Le type avisait une paillasse, ôtait sa veste, éteignait et dormait. Dix minutes plus tard deux ou trois autres types arrivaient. Même truc. Il y en a un, un Alsacien

de quarante ans, qui a dit paisiblement avec un accent énorme : « Excusez-moi, je vais laisser la lumière allumée un moment pour manger. » Ce qu'il a fait sans soupçonner une seconde la haine mortelle que je lui portais. Finalement j'ai dû dormir cinq ou six heures puis ce matin à six heures et demie je me suis réveillé, je me suis lavé et j'ai été boire un café à la cantine. Me voilà. Je traîne, j'erre dans les couloirs, je vous écris. Tous les types sont comme ça. Hier ou avant-hier, ils ont dû se guinder dans l'héroïsme ou le désespoir mais à présent c'est fini. Ils savent qu'on ne leur demande pas ça. On leur demande d'être là. Ils y sont, c'est tout. C'est dimanche, aujourd'hui. Mais je ne peux pas sortir : le quartier est consigné et d'ailleurs je n'ai pas d'uniforme. Si cet après-midi ressemble à la matinée, je vais me mettre à écrire mon roman.

Voilà. Je pense tout le temps à vous mais il ne faut pas que je vous place dans un cadre ou que je nous voie faisant des choses ensemble, ça crève le cœur. Par exemple, hier soir en délaçant mes souliers, j'ai pensé que c'étaient *vos* souliers de ski et comme nous aimions faire du ski ensemble (un peu, vous le voyez, comme Poupette devant le magasin de ski) ça n'était pas agréable. Mais si je pense à vous, comme vous êtes, sans rien plus, comme vous êtes solide, plus solide que Paris, comme vous êtes ma vie, comme vous avez été parfaite hier au départ de Paris, ça me fait tout fort et plaisant. Je vous aime. Adieu mon cher petit, soyez bien sage, lisez les journaux, prenez un abonnement chez Sylvia Beach, lisez des ouvrages sur le monde. Ne vous ennuyez pas, ne soyez pas trop triste. Voulez-vous vous tenir prête à m'envoyer des livres, dès que vous saurez mon adresse. Mais cette adresse, je ne peux pas encore vous la donner.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

À SIMONE DE BEAUVOIR

Lundi 4 septembre

Mon amour

Il y a du nouveau. Devinez chez qui je suis. Chez un curé. Fort digne homme d'une petite cure qui nous a galamment cédé une pièce de sa maison. Nous, c'est-à-dire les quatre hommes de l'unité météo caporal Paul, dont je fais à présent partie. Hier vers quatre heures, je désespérais de jamais sortir de la caserne, j'aurais préféré être n'importe où plutôt que dans ces cours sinistres. J'ai été voir les autorités et les autorités m'ont dit : « Attendez, mon pauvre vieux. On ne peut pas vous faire suivre en ce moment. » Puis on a appris la déclaration de guerre et c'était comme si un mur se dressait derrière moi pour me couper de ma vie passée. À présent ça y est, je suis barré. Je suis remonté dans la chambrée, où un Alsacien d'une quarantaine d'années racontait son histoire en pleurant : la veille au matin on l'avait mobilisé et on avait évacué sa femme. Comme il avait été envoyé dans un autre corps que celui qui était marqué sur son livret, sa femme ne pouvait lui écrire et il ignorait où elle était. Je me suis étendu sur mon lit, j'avais l'impression – non pas d'être en guerre mais de refaire mon service militaire. Là-dessus un petit homme blond à lunettes, l'air d'un intellectuel timide et humilié s'amène dans la chambrée : « Vous n'avez pas ici un nommé Sartre ? » Je bondis sur mes pieds : « C'est moi. » « Enchanté. Paul. Tu pars avec nous demain matin. Poste de sondages. » Je l'ai suivi et il m'a présenté aux deux autres, un gros plein de soupe de quarante ans, flemmard comme pas un et un Juif frisé, commerçant en chapeaux de femmes, plus débrouillard que quiconque. J'ai couché dans leur chambrée. Tout le matériel était prêt, je n'ai même pas eu à aller au magasin d'habillement. Et ce matin nous sommes partis sur un camion. J'avais revêtu ce costume que vous connaissez mais j'ai remplacé le béret par un képi d'ailleurs beaucoup trop large pour moi. Cependant j'ai l'air beaucoup plus martial qu'avant. Est-ce parce que c'est la guerre ? Je me suis vu dans des glaces, du haut du camion, avec approbation. Enfin au bout de 22 kilomètres nous sommes arrivés dans un charmant petit village où on nous a logés chez l'habitant – grâce au Juif qui sait parler aux officiers. Nous avons

mille francs de prêt, une bicyclette, un matériel de sondage et pour l'instant rien à foutre mais ça va changer. Nous ne resterons sans doute pas ici. Mais vous pouvez m'écrire chez M. l'abbé de Ceintrey, Meurthe-et-Moselle. Nous avons déjeuné ce matin au restaurant et cela m'a fort réjoui, vu que je n'avais mangé depuis deux jours que du pain et du saucisson. Nous avons été faire un tour sur la route et le Juif a trouvé moyen de dépanner une voiture de réfugiés. Il est assez gras, avec une toux nerveuse et une inlassable activité. Son secret c'est qu'il aime demander. Et il met tant de goût à ses demandes que, jusqu'ici, on ne lui a jamais rien refusé. C'est lui le véritable chef de l'équipe, bien entendu. L'autre, professeur de physique au collège de Bar-le-Duc, âme pessimiste et offensée, n'est que le responsable. Drôle de groupe. Qui sait combien d'années je vais vivre avec eux ? Ils ne sont pas antipathiques. Aujourd'hui ce n'est ni paix ni guerre. Nous avons l'air, plutôt que de soldats, de chauffeurs de bonne maison. Rien dans le village ne fait songer à la guerre. Ce matin Nancy, écrasée, puait la guerre, au contraire. Écrivez-moi vite. Je commence à m'inquiéter pour vous. On dit ici qu'ils ont bombardé Londres. Si c'est vrai ce sera bientôt Paris. Soyez raisonnable, mon cher amour, et partez dès que ce sera dangereux. À présent je commence à comprendre qu'à l'arrière aussi la vie va vraiment changer, j'ai peur que ce ne soit quelque chose d'autre et d'assez sinistre qui commence pour vous. En tout cas ne vous inquiétez pas pour moi. Je vous aime vraiment, vraiment fort. Je n'ai pas eu besoin de cette guerre pour m'en apercevoir. Mais le fait est que depuis que je suis parti, je suis barré pour tout ce qui faisait ma vie antérieure – hélas, même écrire – sauf pour vous. Vous autre c'est bien moi. Mon amour, on ne fait qu'un, malgré la distance et ça me donne bien de la force. Ici, c'est curieux, la plupart des types sont mariés. Ils s'attendrissent sur « le même » ou « le petiot » ou « le fils » suivant le milieu social. Jamais sur la femme. Je ne dis rien, je laisse dire : « Tu es célibataire, tu as des soucis en moins », mais je sais que je tiens à vous de toutes mes forces.

P.-S. I : Envoyez dès au reçu de ma lettre un petit paquet de *livres*, mon amour.

P.-S. II : Je vais tout de même me remettre à écrire dès aujourd'hui. Mais c'est encore par raison.

À SIMONE DE BEAUVOIR

Mardi 5 septembre

Mon charmant Castor

Ici c'est toujours la tranquillité absolue. Une drôle de vie : ce Juif, nommé Pieter, est inestimable. C'est grâce à lui que nous couchons chez l'habitant et que nous mangeons chez une vieille cuisinière retirée des affaires qui pour quarante francs par jour – les quarante francs du prêt – nous fait une excellente cuisine. Nous n'avons encore rien à faire. Nous attendons, nous nous promenons dans une plaisante campagne, nous ramassons des mirabelles (car je suis par la force des choses devenu un peu champêtre). Il se développe entre nous une étrange solidarité qui n'est due ni à l'estime ni à la sympathie, mais à l'identité de situation. Personne ne nous attendait ici, on n'a que faire de nous ; de temps en temps un capitaine vient nous regarder par curiosité et s'éloigne en branlant la tête. Nous sommes au mieux avec le curé qui a 89 ans et nous avons décidé par reconnaissance pour ses loyaux services d'aller dimanche à la messe. Je me suis remis à écrire mon roman, j'ai déjà douze pages de brouillon. Il semble que je pourrai le continuer, vu qu'on nous demandera au maximum deux ou trois sondages par jour. Mais si le destin individuel pour l'instant nous est léger vraiment, je sens une solidarité générale et sombre avec celui des gens du front et des villes qui vont se faire bombarder. Je voudrais que vous me donniez des nouvelles du petit Bost, je pense à lui souvent, avec une espèce d'horreur pour

son sort. Si vous me donnez son adresse, je lui écrirai. Voilà. Nous attendons un capitaine d'aviation qui décidera de notre sort. Nous lisons les journaux mais ils sont muets. Dans la rue qui longe cette pièce sombre, où l'un coud, où les deux autres lisent mes Kafka et où moi j'écris, des soldats passent, des soldats et des chevaux. Ça fait une drôle de vie paisible avec, dans ce paisible même, à chaque instant, une sorte d'odeur de cauchemar. J'ai appris qu'il y avait eu alerte sur Paris. Est-ce vrai ? Je commence à m'inquiéter pour vous.

Adieu, mon cher amour, je vous aime de toutes mes forces. Quand je suis seul, ce qui n'arrive guère, je regarde vos petites photos. Mais je ne crois pas que j'oublierai de longtemps votre chère figure tirée de samedi matin.

À SIMONE DE BEAUVOIR

Mercredi 6 septembre

Mon charmant Castor

Aujourd'hui ressemble à hier et, je pense, à demain. Après-demain ça changera peut-être car un capitaine d'aviation est parti à Nancy pour qu'on statue sur notre sort. En attendant nous nous promenons dans le village et la verte campagne et j'écris mon roman, sagement. C'est une villégiature un peu sévère, mais tout de même une villégiature. Ça coûte dix francs par jour et par type à l'État. Nous nous promenons côte à côte, ou bien nous restons tous les quatre dans la chambre. Nous n'avons pas grand-chose à nous dire et nous ne forçons pas sur la conversation. Ils se sont montré les photos de leurs gosses et de leurs femmes, ils m'ont plaisanté parce que j'écrivais trois lettres par jour et, après commentaires des événements, on se tait. On est un peu dans l'état d'esprit de la curieuse du village qui regarde par les fenêtres ce qui se passe dans la rue. « Tiens, une ordonnance vient sonner en face. » « Il y a donc un officier logé

là ? » « Ah ! ça sera le capitaine qui est arrivé hier soir, etc. etc. » Nous sommes sous les ordres d'un capitaine d'aviation qui a l'air fort brave type et qui estime les professeurs. Par ailleurs il y a ici un inspecteur général d'allemand qui est capitaine et qui veut nous voir. Le caporal Paul, qui a un caractère malheureux, se tourmente et se demande s'il faut lui dire « mon capitaine » ou « monsieur l'inspecteur général ». Je crois vous avoir dit que j'avais vu à son œil vitreux qu'il avait une foi, mais je ne savais pas si c'était la foi catholique ou socialiste. Renseignements pris, c'est la foi socialiste. Cela lui va. Le Juif, lui, c'est l'incarnation parfaite de l'esprit radical, combinard et averti. Je dirai volontiers aussi du « das Man » de Heidegger. Vraiment à le voir, on n'imagine pas qu'il ait pu, une seconde dans sa vie, être touché par l'existentiel. J'imagine d'ailleurs que vous êtes, vous autres « civils », beaucoup plus existentiels que nous en ce moment. Il me semble que, pour nous être barrés au début, on arrive à la simplicité enfant du tuberculeux, celle que nous décrivait de Roulet. Nous sommes devenus des cœurs purs. C'est en quelque sorte une défense contre l'attente. Par le fait je n'attends plus rien que l'immédiat. Par exemple je venais de commencer cette lettre quand nous avons été déjeuner. Après déjeuner on a été se promener et il fallait bien que, pendant cette promenade, je « sois mes possibilités », eh bien la seule que j'étais, c'était de finir cette lettre. C'était ma manière d'être avec vous, de vous attendre, de vous parler. Par une espèce de substitution, c'était vous qui m'attendiez dans ma chambre et j'étais aussi heureux de rentrer que si c'était pour vous revoir. Et puis, de temps en temps nous avons un moment de babillage et de rires innocents, comparables je pense à ceux des Chartreux, le jour annuel où ils ont le droit de se parler. Hier soir, par exemple, un verre de vin rouge n'y était pas étranger. Pour le roman, ça va : à la caserne de Nancy j'étais obligé de me forcer mais à présent ça coule de source. Quand je pense à mon désespoir hargneux du service militaire, je pense que c'était un effet de ma mauvaise volonté. Mauvaise volonté fort justifiable d'ailleurs mais ça prouve malgré tout la liberté. Je veux dire que par un effort

libre, j'ai rétréci complètement le cercle de mon univers et j'ai l'impression que tout le monde en fait autant. Mais vous voyez que nous sommes loin des grandes considérations existentielles de septembre ou de mars derniers. Elles reviendront peut-être au premier coup de canon. Et vous, mon amour ? Écrivez-vous bien sagement votre petit journal ? Êtes-vous descendue à la cave l'autre jour ? Si j'ai de l'impatience, c'est de recevoir vos lettres. Comment supportez-vous votre solitude ? Si je pensais que vous êtes paisible, je crois que tout irait bien pour longtemps. Je me demande d'ailleurs quel effet me feront vos lettres. Vous savez, ça doit être un peu comme lorsque vous passez cinq jours seule en montagne et que vous retrouvez le monde à un guichet de poste restante.

Au revoir mon cher amour, mon charmant Castor, je vous embrasse de tout mon cœur.

Écrivez jusqu'à nouvel ordre chez le curé.

À SIMONE DE BEAUVOIR

Jeudi 7 septembre

Mon charmant Castor

C'est toujours pareil. En tout cas aujourd'hui je connais mon adresse définitive. À partir d'aujourd'hui vous écrirez : « Soldat Sartre, secteur 108. » C'est tout. N'affranchissez pas, mettez F.M. sur l'enveloppe. Je sais aussi que je pars lundi avec l'artillerie. Ce n'est pas pour l'aviation mais pour l'artillerie que je ferai des sondages. C'est plus ennuyeux parce qu'il faut déterminer le « vent balistique » et les calculs sont compliqués. Il est vrai qu'on suit le ballon jusqu'à mille mètres au lieu de six mille. Que vous dire de ma vie ? Hier on nous a présentés au Colonel, qui a de grandes moustaches blanches et nous a traités avec considération à cause de notre qualité de « spécialistes ». Ensuite on a ouvert les

caisses plombées, sorti et monté dans la chambre le théodolite et puis on s'est jeté sur les manuels de sondage pour essayer d'apprendre notre spécialité. Ça n'a pas été trop long. Après ça j'ai écrit mon roman. J'en suis au moment où Mathieu entre chez Lola pour lui voler les lettres de Boris. Ça m'amuse bien. Comme on fait un sondage toutes les trois heures, je pense que j'aurai tout le temps de travailler et, même si la guerre est courte, de finir mon roman à la guerre. Si elle est longue, je commencerai le second volume. De ce côté-là, je gagnerais plutôt du temps sur la vie civile. Vers sept heures on a été dîner chez notre bonne femme qui nous agace un peu mais qui nous fait des gibelottes et des poules à la crème et d'immenses tartes aux mirabelles. Mon unique souci est que je vais engraisser. À part ça, sa conversation et ses bruits de déglutition rappellent assez la mère Marcellou. On a été prendre le café au bout du village, chez un manchot qui traite aussi les officiers et on a lu là, en vrais militaires, un vieux *Paris-Soir* qui traînait. Ensuite de quoi on est remontés jusque chez le curé dans le noir absolu. J'ai encore un peu écrit et on a dormi. Malheureusement les ronflements de Pieter et de Keller sont tels qu'ils semblent destinés à me préparer aux canonnades. Keller qui est d'une bêtise profonde et malicieuse a un ronflement gai et mutin, avec quelque chose d'assis. Pieter souffle et de temps en temps rugit comme une bête. Quant à Paul, le caporal, il est somnambule. Il nous a confié aujourd'hui qu'il rêve chroniquement depuis dix ans qu'il est enseveli sous les décombres d'une maison effondrée. Il y voit un présage de mort mais je pense plutôt que c'est un beau rêve à psychanalyser. Ça va si bien avec sa fierté humble et désespérée de professeur raté. Si bien aussi avec la gueule terrible de sa mère, qu'il m'a montrée en photo l'autre jour. Nous dormons sur deux matelas. Pieter et Keller sont sur l'un et Paul et moi sur l'autre. Ce sont de drôles de nuits où on se réveille dix fois (je n'ai jamais eu tant envie d'uriner) où on va dix fois à tâtons dans le noir absolu jusqu'à la fenêtre pour pousser les volets et pisser dans la rue. Nuit qu'on prolonge fort avant dans la matinée, puisqu'on se lève à huit heures du matin. C'est toujours, comme vous voyez, la villégiature.

Ce matin on a déjeuné de pain, de foie gras et de vin rouge, puis j'ai étudié mes manuels de sondage, un peu lu *Le Château* – que, finalement, j'aime beaucoup – un peu écrit mon roman. Ils me dérangent tout le temps et s'émerveillent que je puisse travailler dans le bruit. Heureusement que je me suis habitué dans les cafés, du temps de ma vie civile. Je ne suis pas du tout dégoûté de ce sujet pacifique parce que, finalement, cette guerre est encore pour moi une guerre fantôme. Simplement il a à mes yeux un caractère légèrement rétrospectif, c'est comme si j'écrivais un roman historique. J'étais de bonne humeur ce matin, de la façon dont je vous ai dit que j'étais hier mais un peu énervé parce que je commence à attendre bien fort vos lettres. Pensez que depuis samedi je n'ai pas de nouvelles de vous. Depuis dix ans que je vous connais c'est la première fois que ça arrive. Il faut d'ailleurs prendre son mal en patience ; Pieter qui revient de la poste dit que ni d'hier ni d'aujourd'hui la postière n'a reçu de lettres pour la localité. Mon amour comme je voudrais avoir de vos nouvelles. Maintenant, vos lettres, c'est vous. Mais je ne pense pas avoir grand-chose avant dimanche. Recevez-vous seulement les miennes ? Sachez que celle-ci est la sixième que je vous écris.

Au revoir, mon cher amour, mon tout charmant Castor, qui « m'avez donné dix ans de bonheur ». Je vous aime très bien et je vous embrasse de toutes mes forces.

À SIMONE DE BEAUVOIR

Vendredi 8 septembre

Mon amour

Trois lignes aujourd'hui parce que c'est un peu décourageant d'écrire sans savoir si les lettres vous parviennent. Ici pas de courrier du tout. Je ne suis pas

inquiète pour vous, parce que je sais que les alertes ont été jusqu'ici inoffensives, mais j'aimerais tout de même bien savoir ce que vous devenez. J'ai vu qu'à partir du 10 ou du 12 on mettait des trains « accélérés » à la disposition des voyageurs. Irez-vous à Laigle ? à Quimper ? Qui avez-vous vu ? Avez-vous songé à voir la femme lunaire ? Elle serait peut-être amusante, qui sait ? J'ai peur que vous ne vous ennuyiez terriblement. Et si vous alliez vous baigner ? C'est agaçant, mon charmant Castor, de ne pas savoir comment vous arrangez votre petite vie. J'aimerais tant que vous ayez le moins de malheur possible et le plus d'intérêt à cette vie nouvelle. N'oubliez pas d'aller souvent au Café de Flore et de noter scrupuleusement ce qui s'y passe. Croient-ils enfin que c'est sérieux ? Peut-être pas encore et, à vrai dire, les communiqués peuvent prêter à l'illusion. Avez-vous téléphoné à ma mère ou été la voir ? Et que devient la petite Sorokine ? Voilà bien des interrogations mon amour. Et je sais que les réponses s'acheminent vers moi à très petite vitesse. Mais c'est plutôt pour vous montrer quelles sont les préoccupations que je roule tout le jour dans ma tête à votre propos. J'ai vu des photos de Paris pendant l'alerte du matin et ça m'a plutôt rassuré : on voyait de belles vendeuses qui se dirigeaient en riant vers les abris. J'imagine qu'on a choisi des Parisiens modèles, comme on montre des usines modèles en Russie. Mais tout de même, il avait l'air de faire beau là-bas et puis ça avait un petit air de Paris. Ici c'est toujours pareil, je n'ai de nouvelles de personne. Notre groupe se scinde en deux : Pieter, hardi, optimiste, débrouillard, matérialiste – et de l'autre côté, Keller, énorme, cossard et craintif avec Paul, idéaliste, timide et effroyablement pessimiste. Je crois que son pessimisme, qui vient évidemment en premier lieu de son caractère d'offensé, se présente aussi à lui comme un devoir. L'autre jour il riait et il s'est arrêté brusquement en disant : « Si on m'avait dit, il y a huit jours, que je rirais, j'aurais été écoeuré. » Il estime qu'envisager son sort d'un œil serein pendant que des copains se font tuer est d'une puérité coupable et, faute de pouvoir éprouver un sort aussi noir que les types de l'infanterie, il s'efforce de considérer le sien d'un œil tel qu'il finisse par lui paraître ténébreux.

Aussi intervient-il inopportunément dans la conversation par des soupirs, des yeux levés et des paroles désabusées. Exemple, Pieter à moi, en badinant : « Si on te coupe les jambes, t'auras peut-être la croix. » Moi, badinant aussi : « J'aime mieux pas de croix et conserver mes jambes. » Et Paul soupirant, tout sérieux, de ce ton doucereux et policé qui est propre aux universitaires : « Hélas j'ai bien peur que nous ne conservions pas les unes et que nous n'obtenions pas l'autre. » Je l'ai un peu engueulé et je lui ai remontré qu'il jouissait provisoirement d'un sort si exceptionnel qu'il y avait au contraire de la saloperie à être triste. Mais je ne l'ai point convaincu. Il aime, comme beaucoup de professeurs de physique, à réciter de la prose chantante, en général du Barrès, sur un ton mélodieux qui s'achève en chuchotement. Il m'agace un peu mais pas trop. Il est surtout inoffensif. Finalement j'aurais plutôt un peu de sympathie pour le « matérialiste », le combinard Pieter, qui vient de rédiger soigneusement son testament mais qui est toujours gai et qui envisage bien fort d'en revenir. Quant à Keller, la grosse loche, je ne le déteste pas, surtout depuis que j'ai remarqué qu'il ressemble à l'éléphant de mer. Voilà. Pour le reste, on a dîné, hier soir, on a fait un tour dans la nuit noire, on a fort bien dormi. Ce matin on est restés dans la chambre et j'ai écrit mon roman. Le brouillon du chapitre XI est terminé et j'ai commencé la mise au net. On a déjeuné, on est allés s'étendre sur l'herbe au bord d'une rivière et ils ont été bucoliquement ramasser des mirabelles et des quetsches, pendant que je fumais un voltigeur. Et me voilà.

Mon amour, j'ai regardé ce matin tout longuement vos belles petites photos. Je ne veux pas avoir envie de vous voir, je veux juste avoir celle de recevoir vos lettres. Mais celle-là, je l'ai éperdue. Et puis il faut que vous sachiez que je suis formidablement content que vous existiez. Vous êtes pour moi plus solide que Paris qui peut être détruit, plus solide que toute chose : vous êtes toute ma vie que je retrouverai à mon retour. Je vous aime passionnément.

À SIMONE DE BEAUVOIR

Samedi 9 septembre

Mon charmant Castor

Je n'ai rien à vous dire. On attend, on part après-demain. C'est toujours cette drôle de vie de fainéantise bornée de tout côté par la guerre. Le caporal Paul est de plus en plus sinistre. Il me tape un peu sur les nerfs – et Keller de plus en plus loche. Pieter m'a fait un long exposé sur l'antisémitisme ce matin. J'ai dit « oui » toutes les deux minutes, en tirant sur ma pipe et il a paru content. À part cela de menus soucis nous absorbent : le curé, la bonne du curé, la femme du sacristain (qui nous fait la soupe), le maréchal-ferrant, voilà nos fréquentations ordinaires. On commente longuement de petits incidents. Le maréchal-ferrant n'a pas voulu prêter une clé pour notre caisse plombée et le capitaine l'a menacé de la réquisitionner. Voilà de quoi défrayer plus d'une conversation. À propos voilà enfin une adresse complète – mais j'espère que les lettres envoyées aux autres adresses ne se seront pas perdues :

Soldat Sartre
poste de sondage
État-major d'artillerie
Secteur 108

Je me fais du souci pour vous depuis ce matin parce que je n'ai pas de lettre. Le colonel nous a convoqués aujourd'hui et nous a dit : « Au cas où vos renseignements se trouveraient nous être utiles, Messieurs, je vous le ferai savoir pour vous encourager. » Nous avons un capitaine et un lieutenant qui sont de braves types. Il n'y a pas de différence ici entre les hommes et les sergents, tout le monde se tutoie. Nous sommes fort loin de la discipline du temps de paix heureusement ; les paysans commencent à nous haïr, les uns parce que nous sommes soldats, les autres parce que nous ne sommes pas déjà au front. En

particulier la femme du sacristain. Elle disait à Paul ce matin, en lui mettant des pommes de terre mal cuites dans son assiette : « Mangez donc. Comme ça vous mourrez gras. » Elle a réfléchi après cette remarque pleine de délicatesse et a ajouté : « Il est vrai que vous n'êtes pas comme les autres, vous. Vous n'êtes pas exposés. » « Votre gendre non plus, a répondu Pieter, il est mobilisé dans une usine. » « Oh ! a-t-elle dit, ça sera sûrement bombardé. » Hier soir nous avons été nous asseoir sur un banc en face de la maison du curé. Nous y tenions à peine à cause des larges fesses de Keller, l'éléphant de mer. Il n'y avait pas une lumière dans le village, à cause des prescriptions de la défense passive mais le ciel était tout clair et rempli d'étoiles. On voyait passer des ombres hésitantes ; de temps en temps des officiers qui allumaient tous les dix pas leurs lampes électriques. Au bas de la rue il y avait un type qui chantait avec une assez jolie voix de ténor : « J'attendrai » et tous les airs de l'an dernier. Il nous manquait des mandolines. Nous parlions peu, notre camaraderie est anonyme. Nous communiquons par notre extrême surface mais chacun de nous est éloigné des autres par toute sa vie, toujours des histoires de cônes, si j'ose dire. Excusez cette première plaisanterie philosophico-militaire. Et voilà. Ce matin j'ai encore un peu travaillé, je vous enverrai ce que j'ai fait, chapitre par chapitre, en lettre recommandée dès que le service postal présentera de sérieuses garanties de sécurité. Je garderai d'ailleurs les brouillons. J'ai salement envie de recevoir une lettre de vous, mon amour. Mais c'est une envie sans impatience parce que rien ne permet de l'espérer pour une date plutôt que pour une autre. Je voudrais aussi des livres : à partir de demain j'ai fini tous ceux que j'avais. Je ne sais si c'est qu'il convient au service militaire mais j'ai beaucoup aimé *Le Château*.

Au revoir, mon charmant Castor, je voudrais tant que vous ne soyez ni inquiète ni triste. Je vous aime de tout cœur.

Il faut que je vous avoue une chose : si je supporte allègrement la séparation, l'attente, la vie que je mène ici, c'est que la guerre *m'intéresse*. Je me sens comme

en un pays étranger que je vais explorer peu à peu. Comme quand j'étais à Berlin il y a cinq ans.

À SIMONE DE BEAUVOIR

Dimanche 10 septembre

Mon charmant Castor

J'ai reçu votre première lettre, ça m'a fait un plaisir formidable et une sorte de choc. Pendant un moment la glace a été rompue et c'était plaisant et douloureux. Tous les détails que vous me donnez je les ai lus et relus. Je vous aime tant. Je vous répondrai à tout ce que vous me racontez dans une prochaine lettre. *Ce ne sera peut-être pas demain.* Nous partons cette nuit, direction inconnue et je n'en mets pas plus long parce que nous sommes dans les paquets jusqu'au cou. Je vous aime. Je regrette bien fort que votre petite « querencia » du café de Flore soit fermée. Allez-vous écrire votre roman ? Je râle parce que, si j'étais resté ici, j'aurais certainement reçu une lettre de vous demain, au lieu qu'il faudra attendre longtemps à présent, le temps qu'on la fasse suivre. Écrivez toujours Soldat Sartre, poste de sondage – État-major d'artillerie – Secteur postal 108.

Je vous embrasse de toutes mes forces, mon charmant Caster, ma chère petite épouse.

Je suis furieux de la réflexion imbécile de ma mère. Je n'aurais pas cru qu'elle fût si bête.

À SIMONE DE BEAUVOIR

Mardi 12 septembre

Mon charmant Castor

Je ne vous ai pas écrit hier et quand aurez-vous cette lettre ? Mais j'ai relu plusieurs fois la vôtre et chaque fois elle me faisait aussi neuf qu'au début. Surtout le passage où vous me dites comment vous êtes liée à moi. Figurez-vous que quand vous m'écrivez qu'en cas de coup dur vous ne me survivriez pas, ça m'a donné à moi aussi une paix profonde : je n'aimerais pas vous laisser derrière moi, non pas parce que vous seriez une petite conscience libre à vous promener dans le monde et dont je serais jaloux mais parce que vous m'avez persuadé que vous seriez dans un monde absurde. Et puis ça ferait le nettoyage définitif. C'est comme si les deux tronçons du ver coupé étaient anéantis. Mais rassurez-vous, j'ai pensé tout ça dans l'abstrait, attendu que je suis dans un charmant petit village alsacien, fort en sécurité et très à l'aise. Et puis je crois aussi, finalement, que je préférerais nettement que vous continuiez votre petite vie sans moi : ça me fait malgré tout du bien perdu, une vie qui s'arrête. Le fait est, en tout cas, que je n'ai jamais senti si fort que vous autre c'est moi. J'en ai été tout ému ces deux jours-ci. Je vous aime si fort, mon charmant Castor. D'ailleurs quand on a vécu ensemble dix ans de sa vie, et pensé l'un avec l'autre et l'un pour l'autre, sans jamais de cadavre à traîner, c'est plus que de l'amour. Maintenant, dites-moi, vous ne parlez que *d'une* de mes lettres et vous dites que vous êtes heureuse parce que les communications sont rétablies entre nous. Mais en fait, au jour d'aujourd'hui, j'en ai écrit dix, en comptant celle-ci. Les avez-vous reçues ? Dites-le-moi. Ça me fait bien étrange et un peu douloureux que vous soyez si seule dans Paris. J'espère que Zazoulich pourra venir bientôt et que vous pourrez aller bientôt à Quimper. Autre chose : que ne téléphonez-vous à Rirette Nizan ? Elle sera curieuse à voir et, seule et affolée, elle parlera. Tout ce que vous m'avez raconté m'a vivement diverti. Racontez-moi toujours tout en détail, c'est formidable ce que ça peut m'intéresser. J'ai peur que le *Journal* de Gide ne soit

perdu si vous l'avez envoyé au curé. N'oubliez pas de m'envoyer le *Journal de Dabit*. Joignez-y la *N.R.F.* du 1^{er} septembre, quatre blocs de papier quadrillé comme celui que j'ai emporté et cinquante enveloppes ordinaires. Si des romans policiers *Masque* et *Empreinte* sont parus, envoyez-les-moi aussi (j'ai le dernier *Empreinte* : *Le Mystère de la Falaise*). Merci.

Demain on donne enfin l'adresse du secteur 108 au centre postal dont nous dépendons, j'espère avoir cinq ou six lettres de vous à la fois. Autre chose : y a-t-il du courrier pour moi ? N'oubliez pas de passer à la *N.R.F.* demander mon sou. Vous pourrez demander en même temps : 1^o si *L'Imaginaire* paraîtra tout de même ; 2^o si la *N.R.F.* continue à paraître. Si vous êtes déjà allée là-bas, téléphonez de ma part pour avoir ces renseignements. Le roman va comme sur des roulettes. Si nous continuons quelque temps dans la tranquillité je l'aurai terminé en *quatre mois*. Finalement je travaille plus ici qu'à Paris. Après ces quatre mois, si la guerre dure encore, je commencerai le second volume.

Je ne vous ai pas écrit hier parce que je n'en ai pas eu le temps. Voici ma vie : dimanche soir à deux heures moins le quart, réveil. On a chargé sur son dos tout son avoir : casque sur tête, fusil à l'épaule, masque en bandoulière et quatre musettes pour chacun. On avait bonne mine, je vous jure. Je regrette que personne ne puisse me photographier en cette tenue. Ajoutez que je portais du bras gauche ma capote et un panier de fruits que la femme de Pieter lui avait envoyé. Accablé par ces charges, je suis allé rejoindre dans une ruelle une cinquantaine d'hommes qui se glissaient à travers le village dans la nuit noire avec des allures de conspirateurs. Puis, comme la guerre c'est tout de même de la vie militaire, on a commencé à attendre, pour rien, une heure environ. Puis on est descendus jusqu'au remblai du train. Là, nouvelle attente, avec quelques beaux effets d'humanisme nocturne en compensation : tantôt c'était la lumière de la lampe électrique d'un officier qui faisait brusquement surgir de l'ombre dans un halo quelques casques, tantôt c'étaient les phares bleus d'une auto militaire qui révélaient brusquement les cinquante hommes lourds et

lourdement chargés, gris-noir, en marche entre deux rangées de peupliers. De là nous nous sommes massés sur le quai de la petite gare. Là, de nouveau attente, sans compensation celle-là, devant un train minuscule (trois wagons de voyageurs, six wagons de bestiaux) qui n'a fait qu'avancer et reculer devant nous pendant une heure. Un faux ordre nous a fait monter dans les wagons « pour hommes » mais aussitôt un officier nous en a fait descendre : « Est-ce que vous vous figurez que c'est pour vous ? » Bon, me suis-je dit, nous, c'est les wagons à bestiaux. Ça me charmait d'ailleurs. Mais, finalement, à cinq heures trente, nous nous sommes empilés dans des wagons de seconde classe, comme des grands. Pieter et Keller étaient dans un wagon, Paul et moi dans un autre. J'avais un coin. Je me suis enchanté à voir se lever la grisaille du petit jour sur tous ces hommes somnolents dans ce compartiment coquet. J'ai pensé sur ce qu'était le monde de la guerre et conçu le projet d'écrire un journal. Voulez-vous m'envoyer, dans le paquet, un fort carnet noir – épais mais pas trop haut ni trop large, quadrillé bien entendu. Là-dessus le jour est venu et m'a révélé qu'une photo de Rouen était clouée au mur. J'ai revu le quai de Rouen, photographié de la rive gauche et je me suis senti tout d'un coup très mélancolique et, chose curieuse, plein de bons sentiments pour Olga. Elle me faisait précieux et j'étais content d'avoir eu cette histoire avec elle. Sur quoi le sommeil m'est venu et, quand je me suis réveillé, il y avait un soleil du tonnerre, il était huit heures du matin. Nous avons roulé jusqu'à deux heures et demie à une moyenne horaire – je n'exagère pas – de huit kilomètres. Le petit train quand il marchait faisait bien son petit quarante mais il ne marchait pas souvent, ni longtemps. On a croisé d'autres trains de soldats qui croûtaient ; nous, on avait le ventre vide – et puis des trains de réfugiés, des vieillards, des enfants et des femmes qui étaient dans le train depuis *douze* jours. C'est que, quand il y a des convois militaires – qui ont naturellement la priorité – on les range, eux, sur des voies de garage et ils attendent, quelquefois douze heures. On leur a passé des conserves par la portière. Pendant tout ce temps, je n'ai ni lu ni parlé mais je ne me suis pas

ennuyé : toujours l'attente militaire. Quand vous me reverrez, mon amour, je ne serai certainement ni aigri ni changé, mais j'aurai peut-être de temps en temps ces regards lourds et ces visages de bois – qu'on voyait, ces derniers temps, même chez Bost, – que je vois tous les jours : dans la vie civile ; par habitude et par erreur, j'attendrai. Le train s'est arrêté tout d'un coup dans la campagne et on nous a débarqués. On a attendu une heure dans un coin, puis on nous a fait faire huit cents mètres et nous avons attendu deux heures dans un autre coin. C'était extrêmement plaisant. Il y avait de l'herbe épaisse au bord de la route et nous nous sommes étendus là : au-dessus de notre tête il y avait un bois de sapins sur une pente raide. Sur l'autre bord de la route, un parapet qui gardait de tomber dans le trou du chemin de fer et de l'autre côté de la voie, une falaise abrupte et rouge, couronnée par un bois de chênes : à travers les cimes des chênes on voyait le ciel. Enfin, à dix heures deux camions sont venus nous chercher. Il n'y avait pas assez de place pour tous les hommes et Pieter est resté là-bas avec une dizaine de camarades et un lieutenant. Soi-disant que le camion devait revenir le chercher une heure après. Nous avons fait une plaisante balade dans ce pays que je connais bien et j'ai retrouvé des odeurs de campagne alsacienne que j'avais bien oubliées. Ensuite de quoi nous sommes arrivés dans un village à la nuit et on nous a provisoirement logés dans l'école de garçons, avec les secrétaires de l'A.P., des types assez plaisants (le sergent-chef, un énorme Fatty, est architecte de l'État dans la vie privée). Nous avons couché sur la paille et c'est fort agréable, j'aime mieux ça que le sommier du curé. J'ai dormi comme un dieu. Ce matin, grande activité : il fallait trouver un local pour le poste de sondages. Nous avons été sonner aux portes des maisons les plus coquettes mais dans chacune les chambres libres étaient occupées par des officiers. Finalement une bonne femme assez sympathique nous a donné une chambre qui donne sur son jardin avec permission – dont je n'userai pas – de manger ses mirabelles. On a vite fait charger notre barda sur un camion et on l'a amené ici, parce que le colonel avait l'air de se raviser et parlait déjà de nous faire faire des sondages dans la cour de

l'école. Nous sommes bien vus. Il est entendu en haut lieu que nous « n'avons pas l'allure militaire » mais on apprécie notre compétence. À vrai dire ce que nous savons ne peut servir à personne, mais nous sommes seuls à savoir ce que nous savons. À l'heure qu'il est, nous sommes installés chez cette bonne femme, dont le mari est soldat et, par extraordinaire, a été envoyé comme nous de Nancy, son centre de mobilisation, jusqu'ici. Ils nous ont donné des matelas et sont charmants pour nous. J'ai mangé du singe avec les secrétaires au déjeuner – c'est fort bon – et puis j'ai un peu écrit mon roman à l'école. Ensuite je suis venu ici et j'ai commencé à vous écrire mais le lieutenant est venu pour savoir une bonne fois à quoi s'en tenir sur nos capacités. Il s'est fait montrer le théodolite, on l'a monté et démonté, après quoi on a été éblouissants sur le psychromètre, le Nord Lambert, l'anémomètre à main. Édifié, il est parti et je vous écris. Il n'y a pas encore de table dans cette petite chambre, encombrée, par contre, de photos et d'objets d'art mais je vous écris assis sur une caisse de sondage avec mon papier posé sur l'autre caisse qui est plus haute. Keller, l'éléphant de mer, babille à mes côtés mais je ne lui réponds pas. Il faut maintenant que j'écrive à Tania. Je vais fumer une pipe et faire la conversation à Keller avant de m'y mettre. Adieu, mon cher amour, je vous aime passionnément, vous êtes mon tout charmant petit Castor.

T.S.V.P.

J'oubliais pour finir l'histoire du voyage de vous dire que nous avons attendu Pieter en vain toute la soirée d'hier. Il s'est ramené ce matin : le camion était arrivé seulement à onze heures pour les chercher. Ils avaient attendu dans le noir, le lieutenant s'est énervé, il est parti aux renseignements, tombé dans un ravin la tête la première et s'est ouvert le crâne.

À SIMONE DE BEAUVOIR

13 septembre

Mon charmant Castor

J'espérais recevoir au moins dix lettres aujourd'hui mais rien n'est venu. Cela me rappelle cet isolement forcé qu'on nous imposait pendant quinze jours au début du service militaire. Il y a presque quinze jours que je vous ai quittée et j'ai reçu en tout et pour tout une lettre de vous. De mes parents, de Tania, rien. Pas de paquets non plus. Heureusement Paul est allé ce matin à la ville et il a rapporté deux romans policiers du Masque. Je viens d'en lire un qui n'est pas fameux. Donc, de nouveau, j'attends et je pense – d'après certains dires – qu'il faudra encore attendre cinq ou six jours avant de recevoir de vous le moindre signe de vie. Je me résigne aussi à ce que plusieurs de vos lettres soient perdues. C'est ainsi. Pourtant j'aimerais bien fort savoir ce que vous devenez mon charmant Castor. Je sais en tout cas que Paris est fort calme et je vous soupçonne bien fort de ne jamais descendre dans les abris en cas d'alerte. Vous devez être remplie d'une foule d'histoires sur tous les gens à présent ; comme j'aimerais les connaître ! Peut-être avez-vous aussi des nouvelles de Bost. J'ai peur que vous n'ayez reçu aucune de mes lettres (sauf une) et que vous ne soyez inquiète. Je vous aime très bien, mon cher petit.

Depuis hier il y a peu de chose à dire, vraiment. Nous avons dîné dans une auberge remplie de militaires, après avoir fait sept cafés et restaurants en vain pour quêter à dîner. Partout c'était plein de soldats et on nous répondait qu'il ne restait plus le moindre morceau. Enfin, comme nous allions mélancoliquement acheter du pain pour rentrer le manger chez nous, la boulangère qui était aussi patronne d'auberge nous a dit : dans dix minutes il y aura quatre chaises libres à une table, je vous ferai une omelette. On a donc attendu un moment et puis on s'est empilés à une table de huit qui avait déjà six occupants. J'étais écrasé contre un énorme Alsacien qui ressemblait à s'y méprendre à un Bavarois et qui buvait silencieusement son sixième demi. Après quoi il a commencé à se livrer à des

jeux de physionomie méditatifs et perplexes qui m'ont rappelé ceux de l'*Oseille*, du bar Océanic. Nous cependant nous mangions de bon appétit au milieu d'une fumée et d'un brouhaha dont vous n'avez pas idée. Je ne disais mot, car j'étais séparé par la largeur d'une table de Pieter et de Keller – et le bruit était tel que la largeur de cette table séparait mieux que cent mètres de campagne – et parce que j'étais du côté de la mauvaise oreille de Paul qui est sourd d'une oreille et qui m'adressait de temps à autre des sourires de sourd. Mais j'étais béat. J'avais les oreilles pleines de bruit, je regardais boire le gros Alsacien, je regardais manger Paul, qui mange gros mais avec la délicatesse tatillonne et la lenteur posée d'un universitaire. Et je pensais au passage du roman de Bost où il raconte comment mangeait son père. A neuf heures moins cinq, nous avons remis casques et masques (en bandoulière bien entendu) et nous sommes rentrés nous coucher. Le matelas sur lequel je dors avec Paul est si petit que j'ai dormi toute la nuit en équilibre instable et que je me suis retrouvé deux fois sur le parquet. Ce matin j'ai travaillé, assez bien, et nous avons été déjeuner par deux dans une autre auberge assez plaisante où nous avons eu le mystérieux dialogue suivant avec un gros Alsacien. Il a dit : « Ça m'emmerde parce qu'on va m'envoyer à l'arrière. » « T'as envie d'aller sur le front ? » « Oh oui ! » « Tu veux te battre ? » « Oh non ! » « Eh bien alors ? » « À l'arrière, mon vieux, il y a les avions. » Nous sommes rentrés en nous baladant à travers ce vieux petit village, tout coquet, tout verni, avec des maisons verte et rose, tout entouré de vergers qui débordent de fruits et puis me voilà. Hier il n'y avait ni tables ni chaises. Aujourd'hui c'est en progrès, nous avons deux chaises. Demain nous donnerons nos paquets de lentilles et de riz à la propriétaire en échange d'une table. Nous aurons de l'hydrogène demain et commencerons aussitôt les sondages « d'essai » à raison de 1 par jour. Un type a dit l'autre jour : « On a beau être en guerre, on se croirait en grandes manœuvres. » Et c'est bien ça pour nous. Je suis en plein monde militaire mais je ne fais que deviner le monde de la guerre. En un sens, si je n'écrivais pas, je n'aurais pas gardé cette petite obstination civile qui me rend

un peu imperméable, je serais comme un baromètre à capucin. Mais j'aime mieux être un peu moins perméable et écrire. Mes trois compagnons respectent mes écrits d'ailleurs et s'arrangent pour que je puisse travailler en paix. Le torchon brûle un peu entre Keller et Pieter parce que Keller, humble et fainéant, un peu avare aussi, voudrait manger à la cuisine roulante, dépendre directement des officiers et ne rien foutre. Il a peur de sa liberté. Pieter au contraire veut conserver jalousement notre solitude et manger au restaurant. Pieter l'emporte mais Keller a une redoutable force d'inertie. À vrai dire, je me trouve un peu baisé, après être parti avec une sorte de stoïcisme de me trouver entre ces trois foirards et combinards, auprès de qui ce stoïcisme n'a que faire. Mais sans doute vous en félicitez-vous, mon charmant Castor.

Au revoir. Vous voyez, je ne m'étais engagé que pour de courtes lettres et j'en écris de longues. C'est que je vous aime tant et ça me plaît tant de vous écrire. Je vais écrire à Tania, à présent. Ça ne m'amuse pas parce que l'autre jour, j'ai pensé avec angoisse que si la guerre durait trois ans, comme les Anglais le pensent (mais je ne le crois pas) je ne la reverrai plus : elle serait morte, folle ou partie avec un autre type. Alors, pour ma tranquillité, j'ai consommé une rupture intérieure et provisoire avec elle. Mais tout cela est dans le doux. Il n'y a que vous, mon charmant Castor, qui me soyez toujours et tout le temps présente. Je vous aime.

-
1. Une amie de Tania.
 2. Une amie à moi avec qui Sartre ébaucha une liaison, vite brisée par la guerre.
 3. je veux dire par là : en nous aidant d'autocar.
 4. *L'Âge d'homme*.
 5. Ancienne élève, que j'appelle Lise dans mes Mémoires.
 6. Albert, le fils de M^{me} Morel.
 7. C'est la dernière lettre de Sartre conservée par Louise Védrine, que ses parents ont emmenée à l'étranger dès les premiers jours de la guerre.

8. De Kafka.

À SIMONE DE BEAUVOIR

14 septembre
Soldat Sartre
poste de sondage
Etat-major d'AD
secteur 108

Mon charmant Castor

Rien de bien neuf. J'ai été « à la ville » ce matin pour quêter un tube d'hydrogène au poste météo. Une vieille petite ville charmante et qu'il serait plaisant de parcourir en d'autres temps, avec des tavernes du genre allemand et des maisons au toit tombant. La caserne est en grès rose, comme l'église du village où nous résidons. Nous y sommes allés en camion le caporal Paul et moi ; j'étais assis à l'arrière du camion, pipe en bouche, casque en tête, sautillant à chaque cahot. Nous avons coltiné le lourd tube d'hydrogène jusqu'au camion, puis avant de rentrer nous avons fait nos courses. Du tabac, des blagues à tabac, des bonbons pour la fille de notre hôtesse, des journaux. Nous avons bu un verre dans une de ces tavernes : tables de bois blanc, cloisons de bois blanc jusqu'à mi-hauteur, fenêtres basses et voûtées, puis nous sommes rentrés. J'avais acheté un carnet de cuir pour y écrire mon journal et j'ai commencé ce matin. Tout le monde ici sait que j'écris. Paul l'a dit au colonel et ce matin un capitaine qui a rencontré Pieter lui a dit : « Et votre ami, le romancier, a-t-il beaucoup écrit depuis hier ? » Par ailleurs le colonel a émis l'idée que je lui donne des leçons de philosophie pour parfaire sa culture générale. A part ça, une paix royale. Nous avons fort bien déjeuné ce matin et naturellement nous buvons le vin blanc du pays. Keller trouve que nous dépensons trop et il y aura bientôt quelque éclat. Il

ne fout toujours rien et semble bien décidé à continuer. Il voudrait qu'on fasse les sondages à quatre, parce qu'il espère faire le quatrième c'est-à-dire la cinquième roue du char. Mais je tiendrai bon pour qu'on les fasse à deux parce qu'ainsi je n'en aurai qu'un ou deux par jour à faire. Il faut croire que je deviens martial parce que la libraire de la ville m'a demandé ce matin en me voyant : « Avez-vous été tranquilles au front, cette nuit ? » « Nuit calme », ai-je répondu. Je venais de le lire dans les journaux. Je suis toujours d'excellente humeur, il n'y a qu'une chose qui m'est déplaisante, c'est que je n'ai toujours pas de lettre. Nous allons rester quinze jours ici et ensuite nous irons dans un endroit encore plus tranquille, où, peut-être, je pourrai faire un peu de ski cet hiver. Je vous aime extrêmement fort, mon charmant Castor et, à présent, je n'espère plus, je *sais* que je vous reverrai –, simplement comme après un long voyage. Ayez toute confiance et tranquillité.

Je vous embrasse tendrement.

À SIMONE DE BEAUVOIR

15 septembre

Mon charmant Castor

Aujourd'hui je n'ai guère de temps pour vous écrire. Il est six heures un quart, on vient de faire le premier sondage, un sondage d'essai. Il nous a pris exactement quatre heures. D'abord il a fallu une heure pour installer le théodolite au nord *géographique* (car il est dirigé sur le nord magnétique). Ensuite on a lâché et tout de suite perdu de vue un premier ballon sous l'œil ironique de deux gendarmes. On en a regonflé un, on l'a lâché et ensuite ç'a été un foin du diable pour le dépouillement. Bien entendu on prendra l'habitude mais de toute façon c'est plus long que je ne pensais. À part ça je me soigne

comme un roi. Ce matin on a fait l'appel à sept heures moins le quart, après quoi nous avons été déjeuner dans une taverne, puis j'ai travaillé un peu à mon roman, après quoi j'ai été prendre un bain chez le coiffeur, tout de suite après mon capitaine, la baignoire était encore chaude. Après quoi, déjeuner au restaurant, bœuf gros sel, salade, tarte aux mirabelles. Et puis cet interminable sondage qui m'a abruti. J'ai un petit espoir d'avoir vos lettres à dîner. Le vaguemestre est parti ce matin pour chercher deux sacs de correspondance à la ville et il n'a pas reparu. Ou bien il est saoul dans un fossé ou bien il y avait vraiment des lettres en souffrance.

Au revoir, je vous aime toujours bien fort et bien tendrement et je vous embrasse sur vos chers petits yeux.

Je vais bientôt avoir des photos de moi sous le casque, je vous les enverrai.

À SIMONE DE BEAUVOIR

16 septembre

Mon charmant Castor

Il y a un paquet pour moi à la poste. Un petit. Est-il de vous ? Ce serait le premier signe de vous que je recevrais depuis Ceintrey. Seulement il faut pour que je le prenne que le vaguemestre signe une décharge et, bien entendu, le vaguemestre n'est pas là. De lettres point. Il y en avait 100 ce matin pour toute la division mais pas une pour l'A.D. C'est déjà un progrès. Notre adjudant n'a pas reçu de lettre depuis vingt-cinq jours. Ça commence à nous peser, ce silence. Je pense que notre existence serait autre – peut-être plus vulnérable – si nous avions tous les jours des nouvelles de nos vies. Je voudrais tant savoir ce que vous devenez. J'ai l'impression que la vie à Paris après avoir été sinistre quelques jours,

s'est un peu ranimée. Est-ce une erreur ? Vous êtes-vous remise à votre roman ? Et vous occupez-vous un peu « du social » ? Pour moi le social me fuit. Cette guerre est si déconcertante, – à la Kafka toujours et aussi comme la bataille de *La Chartreuse de Parme*. Elle luit la pensée ; j'essaie courageusement de l'attraper mais finalement tout ce que je pense vaut pour les grandes manœuvres pas pour la guerre ; la guerre est toujours derrière, insaisissable. Par ailleurs il n'y a rien de neuf. Je suis quiet mais cette quiétude ne me satisfait pas trop, ce n'est pas une quiétude fondée sur de bonnes raisons et je fais justice de moi sur mon petit carnet noir. Celui qui le lira après ma mort – car vous ne le publierez que posthume – pensera que j'étais un vilain personnage à moins que vous ne l'accompagniez d'annotations bienveillantes et explicatives. Bref je suis un peu désorienté moralement (rassurez-vous les soucis moraux ne me coupent pas l'appétit) comme le type qui s'est préparé à soulever un gros haltère et qui s'aperçoit qu'il est creux – et, en même temps, qu'il souhaitait un peu, au fond de lui-même, qu'il fût creux. Naturellement il se retrouve sur le derrière.

Nous allons dans cinq jours coucher sous la tente et faire des sondages pour une école à feu. C'est encore des grandes manœuvres mais ce camping m'amuse. On appelle ici les « duvets » des sacs à viande, tout crûment. C'est le terme technique. La viande c'est nous. Il a plu aujourd'hui et nous n'avons pas pu faire ce sondage. Il faudra en faire trois demain. Nous avons vécu en chambre et je suis un peu content de ce que j'ai écrit. Les autres jours j'étais douteux. Ah ! que vous me manquez, bonne petite conseillère. Et pas seulement pour ça. J'aimerais tant voir votre bon petit visage. Mais je n'y pense pas trop et comme je vous dis je suis quiet.

Je vous embrasse de toutes mes forces, mon charmant petit.

À SIMONE DE BEAUVOIR

Le 17 septembre

Mon charmant Castor

Ce matin une lettre de vous (du 12) et cette après-midi une autre lettre (du 8). Il en manque encore, mais vous ne savez pas quel élargissement de ma vie ça me fait tout soudain, de retrouver un contact avec la vôtre. C'est comme quand, au cinéma, on projette brusquement sur grand écran. Maintenant j'ai de nouveau des attaches solides et – il faut bien le dire – un peu douloureuses avec Paris. Et surtout des liens *concrets* avec vous. J'imagine si bien votre vie. Je ne la trouve pas gaie, mon amour, elle me bouleverse de tristesse et je me rends compte que c'est moi qui ai la meilleure part, parce que – jusqu'à nouvel ordre – je ne suis pas inquiet pour vous. En ce qui me concerne vous pouvez vous rassurer *absolument*, mon amour. Je fais partie non de l'artillerie mais de l'État-Major d'artillerie. Je ne puis sans doute vous donner de détails, crainte de la Censure, sur les positions réciproques des batteries et de l'État-Major, mais en tout cas vous pouvez considérer que je suis en complète sécurité. Il y a encore d'autres raisons de sécurité que je ne peux pas du tout vous exposer ici mais qui sont décisives. Croyez-moi, mon amour. Si jamais je suis exposé, vous savez bien que je vous le dirai : vous autre, c'est moi, je ne voudrais pas courir un danger sans que vous le sachiez.

J'ai reçu trois lettres paisibles de mes parents, le Gide, qui m'enchantent (vous devez savoir que je voudrais à présent le Dabit, *Journal intime*. Mais vous n'aurez jusqu'à nouvel ordre pas grands frais de livres avec moi : le travail de sondage, mon roman, mon carnet et trois lettres par jour absorbent la plus grande part de mon temps) et enfin une pauvre petite lettre de Tania qui m'a remué le cœur. Elle m'écrit tous les jours (mais naturellement c'est la première que je reçois) elle a l'air terriblement déjetée. Mon amour faites tout ce que vous pouvez pour la faire venir à Paris (sans vous ruiner). Remboursez M. Bienefeld¹ avec l'argent de la *N.R.F.* et si ça ne suffit pas, tant pis, demandez des délais. Et tâchez de donner mille francs par mois aux deux Z., peut-être pourront-elles se débrouiller

avec ça, surtout si Z. doit habiter avec vous chez Pardo². Enfin voyez, j'ai confiance en vous pour ça, c'est un véritable remords pour moi de laisser Tania à Laigle.

Pour nous c'est toujours pareil. Nous essayons consciencieusement de sonder mais les ballons pètent dès qu'on les gonfle : ils sont pourris. Le colonel a donc ordonné de cesser les sondages pour ménager l'hydrogène, jusqu'à ce que les ballons neufs arrivent et nous allons retomber dans notre attente paresseuse pour quelque temps encore. Mon cher amour, mon charmant Castor vos lettres m'ont rendu toute une part de sensibilité qui était gelée. Je me désole de votre vie et j'ai envie de vous revoir. Je vous aime passionnément

1) Récrivez-moi très exactement le résultat de votre visite à la *N.R.F.* et dites-moi ce que je dois leur écrire.

2) Je suis content que vous restiez à Paris.

À SIMONE DE BEAUVOIR

18 septembre

Mon charmant Castor

J'écris tout au long sur mon petit carnet : les mésaventures d'un Stoïque ; vous devinez lesquelles : les circonstances sont trop ironiquement faciles et favorables pour le brave Stoïque que je suis. Et cela aussi doit vous rassurer. J'ai écrit aussi que, pour sentir fortement et sinistrement cette guerre fantôme, il était nécessaire que je lise vos lettres. Vous sentez bien plus fort que moi la guerre, mon pauvre charmant Castor. Ici ce sont toujours les grandes manœuvres. Depuis l'ordre de cessation de sondages nous n'avons plus rien à faire de toute la journée. Mes trois acolytes bâillent, se vautrent sur le lit, mangent sans faim les

pêches du jardin, qui sont à moitié pourries et pleines de vers et s'écrient d'un ton lamentable : « Ah ! ce qu'on s'emmerde ici. » Moi cependant, sans pouvoir me défendre d'un léger sentiment de supériorité (que j'ai noté aussi et condamné dans mon carnet) j'écris à tour de bras. Dans trois jours j'aurai fini mon chapitre XIII. Alors se posera le problème de l'envoi. Le garder, c'est risquer de le perdre ou de le conchier. L'envoyer, c'est risquer qu'il s'égaré ou que la Censure y voie quelque message chiffré. Après ce qu'on a tiré des œuvres de Shakespeare, de ce point de vue, je ne serais pas étonné qu'on trouvât une longue relation des opérations militaires dans mes écrits. À part ça, la journée est déplorablement semblable à elle-même mais ça ne m'ennuie pas. Une seule déception : il me manque encore trois lettres de vous : celles du 9, 10, 11 (puisque j'ai reçu ici celle du 8 et celle du 12), trois lettres de Tania (celle que vous m'avez envoyée et deux autres), et une lettre de ma mère. En tout sept lettres au bas mot. J'espérais qu'il en viendrait aujourd'hui – ou bien, à tout le moins les suivantes, celles qui vont partir le 13. Mais je n'ai rien eu du tout. J'espère qu'il n'y en aura aucune de perdue. Je m'amuse fort à lire le Gide. Alléché par ce que vous m'en dites, j'ai commencé en 1914 et je me suis bien plu. Vous n'aurez finalement pas grands frais de livres car je lis peu, quand j'ai du temps je préfère écrire car il viendra sûrement un moment où je ferai des sondages et alors je ne sais si j'aurai plus d'une ou deux heures par jour pour mon roman. Que vous dire de plus : si ça continue cette guerre ne me changera ni en bien, ni en mal. Ce sera – même pas une épreuve – une retraite.

Mon amour, vos lettres me touchent plus fort et plus profondément que vous ne pouvez croire. C'est comme une petite chaleur qui me dégèle brusquement et puis après je me règle. J'ai tant envie d'en recevoir d'autres. Figurez-vous que j'ai appris de votre lettre du 8 que vous alliez faire venir Z. et puis de votre lettre du 12 que vous partagiez votre « appartement » avec elle mais je ne connais aucune des circonstances de son arrivée et de vos explications. Écrivez-moi tout en détail, le moindre détail de votre vie m'est formidablement précieux.

Je vous embrasse, vous autre moi, tout passionnément.

À SIMONE DE BEAUVOIR

19 septembre

Mon charmant Castor

Je vous écris dans la grande salle de l'école de garçons, assis à un pupitre de bois clair, mon masque derrière moi, deux machines à écrire à côté de moi. Les fenêtres aux vitres barbouillées de bleu sont ouvertes, l'électricité est allumée, il pleut dehors. Il est cinq heures ; dans la maison voisine une radio diffuse en allemand le discours d'Hitler et je l'entends crier jusqu'ici, j'entends les « Heil » de la foule. Les secrétaires alsaciens sont descendus pour l'écouter mais ils sont vite revenus : « C'est toujours la même chose, pas la peine. » Et à présent il parle tout seul dans la rue.

J'ai passé la journée ici, parce qu'on y est bien pour travailler. Naturellement c'est un courant d'air perpétuel d'officiers et de sous-officiers. Mais j'ai l'habitude des cafés. Et puis les courriers sont annoncés comme imminents et j'ai voulu avoir vos lettres le plus tôt possible. De fait, j'ai reçu vers midi trois lettres de vous, trois lettres de ma mère et une de Tania. Vos lettres sont du 10, 11 et 14. Je crois que la série est complète, car vous n'avez pas dû écrire le 13 et j'ai celle du 9 et celle du 12. Mon amour comme ça m'est précieux de connaître votre petite vie au jour le jour. À présent Paris existe de nouveau pour moi. Il est tout plein, tout plein de vous. Je ne sais si c'est à cause de ça mais cet après-midi quelques petits souvenirs ont remonté à la surface comme des bulles et ça m'a rendu plutôt mélancolique. Par cette pluie, je me rappelle nos dernières journées dans les Pyrénées et notre arrivée le soir à Bourg-Madame, quand vous êtes allée acheter vos chocolats chez l'épicier. Mon amour, comme ça me semble poétique.

Comme je vous aimais, comme je vous aime. Mon cher petit, aujourd'hui, je donnerais bien un doigt pour vous revoir cinq minutes et vous *dire* que je vous aime. Mais ça viendra. Il paraîtrait que le système des permissions entrera en vigueur le 1^{er} octobre. Naturellement il ne faut pas nous attendre à ce que j'en aie une tout de suite. Mais peut-être à la Noël ou au plus tard en mars. Je vais écrire tout à l'heure à la *N.R.F.* pour vous faire envoyer de l'argent.

La lettre de Tania est touchante. Elle écrit cette phrase d'une naïveté touchante et que je comprends si bien : « Si tout s'arrêtait à temps, je crois que je deviendrais une perfection dans mon travail, avec toi, avec tout le monde, je serais vraiment heureuse sans restrictions, ma vie durant. » Tout dépend de ce qu'elle entend par « à temps ». C'est une invocation à Dieu en somme : « Mon Dieu, si vous me tirez de là, vous verrez comme je serai sage. »

Aujourd'hui nous avons essayé nos masques, parce qu'on va nous faire passer dans la chambre à gaz. J'ai eu une peur bleue parce que j'étouffais dans le mien et j'ai failli tomber à la renverse. C'est que j'avais oublié de le déboucher. En fait il fonctionne admirablement. Ce qui est le plus laid dans cet attirail, c'est le *front* des types : il devient tout rouge et bestial. J'ai bien travaillé tout le jour. Tout le monde autour de moi a la même impression d'une guerre fantôme. Un gros maréchal des logis-chef secouait la tête ce matin : « C'est un drôle d'état de guerre. » Et il a ajouté, satisfait et mystérieux : « C'est une guerre politique. »

Adieu mon cher amour, je vous aime passionnément et je le sens bien fort et bien douloureusement, aujourd'hui. Écrivez-moi tous les jours.

À SIMONE DE BEAUVOIR

20 septembre

Mon charmant Castor

Je reçois aujourd'hui votre lettre du 15 où vous me parlez des revendications de Bienenfeld³. J'ai bien peur que ma réponse ne parvienne à Paris après votre départ pour Quimper. En tout cas je vous donne absolument raison sur toute la ligne. Cela n'est point l'effet de votre absence qui pourrait m'attendrir. Mais, tout raisonnablement, je ne vois pas ce qu'elle peut vous reprocher. Par le Diable, nous sommes en guerre, cela suppose une foule de petits emmerdements qui peuvent vous retenir à Paris : rester avec Z. qui s'inquiète du petit Bost et de son avenir immédiat n'est pas une futilité ; mais plutôt, il serait salaud de faire autrement. Et aussi il est naturel que vous ayez voulu rester pour être rassurée touchant moi-même – d'autant que vous risquez fort de ne pas recevoir une lettre durant tout votre séjour à Quimper. Ceci dit, je comprends fort bien qu'elle soit affolée, et qu'elle crève d'envie de vous revoir. Mais enfin il n'était pas question de ne pas le faire : simplement de retarder un peu votre voyage. En vous écrivant tout ceci, je me fais l'effet de ce monsieur, écrivant à cette dame pour lui exposer longuement les raisons qu'elle a eues de faire ce qu'elle a fait : même absence, même impuissance, mêmes ratiocinations. Enfin l'essentiel c'est que je ne vois pas qu'on vous puisse blâmer le moins du monde.

Vous semblez comme moi ne pas « réaliser » la guerre. (Je mets ce mot entre guillemets parce qu'il y a de longues controverses chez Gide à son sujet. Je le tiens comme lui pour indispensable. Je ne vois pas quel terme pourrait le remplacer.) Je suppose que c'est le lot commun. Je me persuade d'ailleurs que cela tient à ce qu'elle n'a pas vraiment commencé. À autre chose aussi, c'est que nous nous *bandions* pour réaliser la guerre de 14 et que nous sommes mal adaptés à celle de 39. Je pense vraiment que ce sera une guerre fantôme avec un minimum de consommation de matériel humain. Je suis bien heureux que vous gardiez votre intérêt pour votre roman comme moi pour le mien. Je pense en effet que la question des consciences garde le pas sur les considérations sur la guerre. Et surtout il me semble que c'est un peu notre rôle de maintenir ce *primat*, au moment où les esprits sont surtout sensibles à l'anecdote et à la mise

en scène. Je pense qu'un bombardement ne peut séduire un romancier que par son urgence ou son pittoresque – ou alors par les rapports de conscience qu'il met en jeu – mais alors pas plus qu'un autre sujet. Simplement, peut-être aurez-vous comme moi, en le reprenant, l'impression d'écrire un roman historique, quelque chose comme les *Thibaut* de 39 (question de valeur mise à part, mon pauvre bon Castor). Continuez-le tant que vous pourrez. Vous donnez assez à l'actualité en tenant votre carnet.

J'ai lu aujourd'hui que Pitoëff était mort. Ça m'a fait « fin d'époque » d'une façon désagréable. À présent, c'est fini, quoi qu'il arrive le Cartel des quatre n'occupera plus jamais les affiches. Les autres d'ailleurs, surtout Baty et Dullin ne sont pas jeunes. Il y en a bien un qui mourra pendant la guerre. Je pensais hier comme c'était étrange de voir toute ma vie de jeune homme et d'homme enserrée entre deux guerres et comme elle faisait à présent *époque*. D'où de longues considérations sur mon carnet, que je vous montrerai.

Cette nuit le caporal Paul qui est somnambule nous a fait grand-peur. Déjà la nuit d'avant, terrorisé par le même cauchemar qui lui revient depuis dix ans dans les périodes de fatigue (il rêve qu'il est enseveli sous des décombres), il s'était levé dans le noir, en plein sommeil, était allé s'accroupir contre la cheminée et m'avait gratté les pieds. Mais cette nuit, ce fut pis. On se couche, je mets des boules Quiès que j'appelle spirituellement DCK (défense contre Keller, parce qu'il ronfle) et je m'endors. Une heure plus tard, je me réveille en sursaut, l'électricité était allumée et Pieter et Keller luttèrent contre Paul, à demi levé, les yeux ouverts, livide et qui criait : « le toit ! le toit. » On l'a recouché pendant qu'il grommelait : « J'ai cru que le toit me tombait sur la tête. » Voilà ce qui s'était passé : Pieter et Keller n'arrivaient pas à dormir parce que le chien de notre hôtesse hurlait à la mort (Dieu sait pourquoi). Ils ont fini par croire qu'il y avait quelqu'un dans le jardin et ont assez indiscrètement rallumé. Sur quoi, comme ils se levaient pour aller jeter un coup d'œil dans le jardin par la fenêtre, ils ont vu Paul, le visage terrifiant, qui tentait de se lever, empêtré dans ses

couvertures comme une mouche dans du lait, en criant « le toit ». Ils l'ont recouché. Il s'est rendormi je crois, sans avoir compris ce qui lui arrivait. Ce matin, on lui a tout raconté et il poussait des « Oh ! Oh ! vraiment » d'excuses et de confusion. Nous sommes allés au village tous les deux et il m'a confié qu'il était terriblement énervé. « Pieter aussi », lui ai-je dit. Et c'est vrai : Pieter se décompose. Ses tics nerveux le dominent complètement : il renifle, tousse, se racle la gorge et secoue la tête à longueur de jour. Pour Keller il a sombré dans une tristesse flasque d'éléphant de mer à jeun. Paul m'a répondu : « Oui, il n'y a que toi qui sois resté tout à fait pareil à toi-même. » Et ça m'a fait plaisir. Mais ça s'explique : ce n'est ni la peur ni le regret qui les abîme, c'est l'ennui. Et moi, la littérature me conserve. Excusez-moi, mon charmant Castor, mais je crois bien que je vais recopier mot pour mot cette anecdote dans les lettres que je vais écrire à présent à T. Il me semble, tout délicat de sentiments que je puisse être, que cela n'est pas infâme puisque enfin elle est impersonnelle et je la raconterais de vive voix à peu près dans les mêmes termes à vous et aux autres. Vous savez, c'est du boulot d'écrire trois lettres par jour. Trois lettres, cinq pages de roman, quatre pages de carnet : de ma vie je n'ai tant écrit. J'ai reçu la lettre de la F., dont il n'y a rien à dire et la lettre de Catinaud (avez-vous compris que c'était Magnane) qui m'a diverti : il rumine d'écrire un roman au front (bien que réformé et fort éloigné d'un nouveau conseil de réforme) parce qu'il sait que je continue le mien aux armées. Les tentatives d'imitation se poursuivent mais de fort loin évidemment. J'ai écrit à Gallimard de vous envoyer un chèque, la lettre est partie hier. Que vous dire encore ? Cet après-midi on a essayé les abris. C'est une petite cave – le nôtre – *fort punaise* où la tentation de mettre les masques, même sans alerte, est réelle. Par ailleurs nous habitons à l'autre bout du village et je crois plutôt que nous irions en cas de danger (mais il n'y aura pas de danger) plutôt dans les tranchées des gendarmes qui sont nos voisins.

Voilà. J'ai été tout charmé d'écrire cette lettre parce que pour la première fois je vous *réponds*. « On cause. » Mon amour, vous êtes toujours ma conscience et

mon témoin. Tout ce qui m'arrive je pense à vous l'écrire. Ce petit carnet que je tiens, ce n'est que pour vous le montrer. Je ne peux pas être séparé de vous, parce que vous êtes comme la consistance de ma personne. Je vous aime formidablement, tout cher petit être.

Avez-vous appris que Giono était coffré ?

Je vais écrire demain à Bost, dont j'ai trouvé l'adresse aujourd'hui dans une de vos lettres.

Si vous faites venir Tania à Paris, vous dites que c'est avec mon argent : l'argent de la *N.R.F.*

À SIMONE DE BEAUVOIR

21 septembre

Mon charmant Castor

Je reçois aujourd'hui votre lettre du 16 et votre paquet. Merci bien, tout cher petit être : tout ce qui vient de vous m'émeut aux larmes. Peut-être plus encore aujourd'hui le paquet que la lettre parce que c'est une *chose* et qu'il a un peu – ou du moins les cahiers qui sont dedans – l'imperméabilité d'une présence. Je vous sens à travers lui. C'est sur *votre* papier que je vous écris aujourd'hui. Il est arrivé à temps : je n'avais plus que sept ou huit feuilles et je me désespérais. Je vous écris à Paris, puisque d'après votre lettre, vous devez être à Quimper aujourd'hui. Je suis content que vous soyez près de Bienenfeld car je pense qu'elle doit être très malheureuse. Seulement pendant quelques jours je ne recevrai rien de vous. Au fond ça tombe assez bien parce que je pars lundi, pour assister de mes sondages les Écoles à feu. Je n'irai pas bien loin d'ici mais il se

peut que ce soit en plein bled, sous la tente et sans courrier. Ça dure cinq jours et puis je reviens.

Rien de neuf à part ça. Mes trois acolytes commencent à me taper sur les nerfs. Il faudra qu'un jour je vous en parle plus précisément. Ils se collent les uns aux autres et le trio à moi, comme des ventouses et, sans doute par solidarité militaire, ils ne peuvent concevoir que nous ayons des activités séparées. Comme il est de règle, ils m'agacent pour commencer par des bruits : succions, reniflements, aspirations, mastications, gargouillis, tous les bruits abandonnés de la création. Ces bruits redoublent en ce moment parce qu'ils s'ennuient, aussi je les fuis tant que je peux. Ce matin dès le réveil, prétextant qu'il faut qu'un de nous soit toujours présent à l'État-Major (où les secrétaires sont plus humains) je me suis jeté sur mes molletières en disant : « J'y vais. » Mais le caporal Paul s'est levé à son tour, disant : « Je t'accompagne. » Il espérait des lettres – qui se distribuent là-bas – et surtout, désirant prendre son petit déjeuner au café, il était terrorisé à l'idée de le prendre seul. Je l'ai gagné de vitesse et il a seulement pu dire : « Je te rejoindrai là-bas. » Je me suis tellement pressé que mes molletières mal serrées s'affaissaient à chaque pas davantage sur mes talons. Je me hâtais parce que j'étais sûr, en me levant, que si j'avais un moment de solitude à l'auberge, j'aurais un peu de cette joie poétique que j'aime tant. Ça n'a pas raté. Je feuilletais une revue suisse, un type chantait un slow derrière moi, ça a suffi. Après quoi, le caporal Paul est arrivé, croque-mort comme toujours et j'ai déguerpi pour aller « prendre ma garde ». Prendre ma garde, c'est-à-dire, tout simplement, m'asseoir à un pupitre dans un coin reculé de la salle d'école et là, tout tranquille, lire le *Journal* de Gide, écrire sur mon petit carnet noir ou travailler à mon roman. En général, jusqu'à midi, je suis gai et actif comme pinson. Et puis on attend les lettres, ce qui donne un sens à la matinée. On déjeune à l'auberge et puis l'après-midi est un peu plus lourde. À peine. Je me lave, j'écris encore un peu, je lis et je fais mes lettres. J'ai commencé le *Journal* de Dabit : des cris fadasses. C'était visiblement un con. En octobre vous m'enverrez

le *Journal* de Green et j'en aurai fini pour longtemps avec les journaux intimes sauf si celui de Kafka, qui est annoncé chez *Stock*, paraît malgré la guerre.

À demain mon charmant Castor, je vous aime aussi fort que possible. Vous autre je ne vous ai pas du tout perdue et puis j'ai de belles petites photos de vous. Je vous embrasse tendrement sur vos petits yeux.

À SIMONE DE BEAUVOIR

22 septembre

Mon charmant Castor

Pas de lettres de vous ce matin mais c'est naturel puisque vous avez dû les envoyer de Crécy. Je suis bien curieux de savoir ce que deviennent Toulouse et Dullin et quel effet de détente aura produit ce séjour sur votre pauvre petit cœur tout barré. Je vous aime. Deux lettres de Tania où elle s'excuse du mot qu'elle m'a envoyé Hôtel Mistral, que vous m'avez fait suivre et que je n'ai pas encore reçu. Elle est gentille et plus intelligente que je ne pensais. Elle écrit : « Avant je me considérais comme un petit centre du monde, toutes mes peurs étaient poétiques et superstitieuses et je pensais que rien de vraiment terrible ne se produirait dans ma vie qui me vienne du dehors, sans responsabilités de ma part. Et voilà maintenant au contraire que je me sens moins qu'une puce, je crains toutes les catastrophes, au lieu d'être un centre, je suis prise dans un engrenage. » Il semble que pour une fois une Zazoulich, aidée par les circonstances, aura vu clair en soi. Peut-être la guerre lui fera-t-elle un peu de bien, si cela ne dure pas trop, en lui enseignant justement qu'il y a d'autres malheurs que les catastrophes magiques. Mais n'anticipons pas.

Ma mère m'écrit une carte du 18, elle n'a pas de nouvelles de moi depuis le 10. Mystères de la correspondance militaire. Il semble pourtant que tout

finisse par nous parvenir.

Je vais vous raconter une histoire de vaches. On a évacué un millier de pauvres types qui habitaient près de la frontière et ils ont emmené leurs vaches avec eux. Mais comme ils avaient un long voyage à faire, ils ont laissé leurs vaches sur la route, c'est-à-dire ici, après entente avec un paysan qui porte le nom pompeux de « président de la commission des vaches ». Ils laissaient les vaches à un certain nombre de propriétaires qui s'engageaient à les nourrir et à les rendre en fin de la guerre, moyennant quoi ils pouvaient disposer de leur lait. Ceci dit, hier, en rentrant chez mon hôtesse pour prendre mon papier à lettres vers quatre heures de l'après-midi, j'ai les oreilles frappées par d'horribles meuglements. Le président de la commission des vaches avait parké *cent* vaches dans un étroit enclos rectangulaire qui n'est séparé du jardin de ma propriétaire que par une palissade en bois pourri. Sur-le-champ, nous avons seulement dit, Keller et moi : « On va entendre un drôle de concert, cette nuit. » Et j'ai dit : « J'enfoncerai bien mes boules Quiès. » Sur quoi, je vais écrire dans un petit café en buvant du schnaps, puis je retrouve mes acolytes et nous dînons à l'auberge. Un quart d'heure de promenade et à huit heures trente, une demi-heure avant le coucher obligatoire du militaire, nous rentrons par une belle nuit de lune. À un kilomètre de notre maison, meuglements désespérés. Sur le pas de la porte nous trouvons notre hôtesse et sa mère, aux abois : « Elles ont tout cassé, troué la palissade en trois endroits, il y en a dans le jardin et sur le chemin. » Pieter aussitôt, avec son entregent ordinaire : « Nous allons chercher les gendarmes. » Et Paul, timide et inquiet : « Mais voilà qu'il est neuf heures. Si on nous pince dans les rues après neuf heures, c'est la prison. » « Qu'à cela ne tienne, dit Pieter, je vais parler aux gardes mobiles. » Ce sont les gardes mobiles qui font les rondes nocturnes et ils ont la réputation d'être durs. Ils avaient pincé un type à Ceintrey et ça n'avait pas été tout seul. Mais ceci est une autre histoire. Ils habitent à côté de chez nous. Nous en avisons un qui pisse, large d'épaules, casque en tête sur le bord de la route et on lui expose le cas. « Est-ce qu'on peut aller jusqu'à la

gendarmerie ? » Il répond, pissant toujours : « Et qui c'est qui pourrait vous pincer ? » « Eh ben, vous, par exemple », lui dis-je. Il se retourne, cramoisi de fureur : « J'ai jamais bité un militaire, vous entendez. Deux qui étaient de garde hier soir et qui faisaient la belote au café, que j'ai fait semblant de ne pas les voir, à preuve. » Je lui dis, précipitamment : « Alors vous êtes bien brave. » « On y va ? » dit Pieter. « Allez-y », dit le garde mobile. On traverse la ville, on arrive chez les gendarmes. Autre catégorie de vaches, si je puis me permettre cette plaisanterie militaire. On nous ouvre précautionneusement : « Qu'est-ce que c'est ? » « Nous venons pour une affaire civile », dit Pieter. « Entrez. » On réexpose l'affaire à trois gendarmes. « Et qu'est-ce que vous voulez que nous y fassions ? Nous ne sommes tout de même pas faits pour garder les vaches. » « Mais cette pauvre femme... » « Ça va, on va réveiller le garde champêtre et on vous suit. » On repart, butant dans l'ombre contre des officiers, on arrive là-bas en dépassant un homme qui ramenait une vache trouvée sur la route nationale. Nous retrouvons la bonne femme, toujours désespérée, parlementant avec trois gardiens de vaches, à moitié ivres et furieux. Conversation agrémentée de brusques passages de vaches cabriolantes. On entendait partout des meuglements et de lourdes courses dans l'obscurité et puis tout d'un coup on voyait passer à deux doigts de soi un grand corps blanc. « Oh, dit Pieter, moi je suis Parisien, je n'aime pas ça, je ne connais pas les vaches » et il remonte précipitamment sur le perron, ouvre la porte d'entrée et attend sur le seuil, prêt à se jeter dans le vestibule et à refermer la porte sur lui. Cependant les gardiens couraient en hurlant après les vaches et les rentraient les unes après les autres. Mais pour une qu'ils rentraient, il y en avait trois qui sortaient. Finalement Paul et moi nous sommes mis de la partie. Paul avait pris un gros gourdin et les repoussait du bout de son bâton et moi, m'étant mis devant un trou de l'enclos je les effrayais en frappant dans mes mains comme les Arabes de la place Djemaa El Fna. Puis, saisi d'émulation, j'ai voulu un gourdin moi aussi et j'ai pris un gros pieu rond que les bêtes avaient arraché. Je riais tout seul en pensant à la tête que vous feriez

si vous me voyiez faire ainsi le gardien au clair de lune, noblement appuyé sur un piquet. Les gendarmes sont venus, ils ont vu les dégâts, ont hoché la tête et sont repartis, somptueux dans leurs capes noires. Finalement les trois gardiens et nous, nous avons ramené les vaches et redressé la clôture que nous avons assujettie avec des fils de fer. Ensuite de quoi notre hôtesse éperdue de reconnaissance nous a offert de grandes rasades de kirsch, qui ont saoulé le caporal Paul. Aujourd'hui on a évacué les vaches. Mais j'ai eu un moment de joie forte et pure, hier soir, quand je leur courais après.

Ce matin cérémonie également réjouissante : la chambre à gaz. Nous avons mis nos masques et nous sommes descendus par groupes de cinquante dans une cave. Imaginez la demi-pénombre et cinquante types en rond avec des groins. Un officier, uniforme bleu horizon, svelte et terrifiant comme un insecte des pieds jusqu'aux épaules – mais avec un groin de cochon – a tiré deux coups de revolver. Des ampoules de gaz sont adaptées au canon et elles éclatent. Là-dessus les cinquante masqués se mettent à la queue leu leu, placent leurs mains sur les épaules les uns des autres et se mettent à tourner. Ils sont censés chanter mais on n'entend qu'un effroyable gargouillis qui me faisait penser aux sons qu'émettait le Grégoire de Kafka quand il croyait parler. Ce qui est étrange c'est cette impression d'être dans un espace venimeux et pestiféré et pourtant de rester indemne. Quand on parle à son voisin on a l'impression que les paroles traversent un monde empoisonné ; quand on regarde ses mains, on a l'impression qu'elles sont entourées d'une brume de venin et pourtant on est indemne et presque à son aise. On était vivement convié à soulever légèrement son masque en sortant « pour voir la différence ». Mais je m'en suis sagement abstenu.

Voilà les dernières nouvelles mon charmant Castor. Figurez-vous que je me sens par ailleurs un peu abandonné parce que vous n'êtes plus à Paris. Quimper c'est trop loin, avec les nouvelles « distances de guerre ». C'est comme si vous

veniez de me quitter. Mon amour, je vous aime de tout mon cœur. Tout ce qui m'arrive, je pense tout de suite à vous le raconter. On ne fait qu'un.

1) J'ai fini ce matin un chapitre de 30 pages. Je crois que je vais continuer. Et puis je retravaillerais celui-ci parce que je n'en suis pas encore tout à fait content.

2) Avez-vous apprécié ce titre des journaux concernant les opérations militaires sur le front français : « Période d'attente stratégique » ?

À SIMONE DE BEAUVOIR

23 septembre

Mon charmant Castor

De Tania, rien depuis trois jours. Exactement, en tenant compte du décalage, depuis que sa sœur est revenue à Laigle. De vous une longue lettre qui m'a follement diverti sur Toulouse, sa mère et Dullin. Imaginez que ce que vous me rapportez de Chonez⁴ m'a fait plaisir. Je me sens tellement oublié comme auteur – et c'est bien juste – et je m'oublie tellement moi-même que mes deux livres parus sont ce que j'ai abandonné le plus loin derrière moi. Il me semble que ce roman que j'écris est mon premier roman. Alors de trouver brusquement quelqu'un qui pense encore de temps en temps à un J.-P Sartre écrivain, et qui déplore sans passion, uniquement pour le bien de la chose littéraire, que je sois parti, ça m'a un peu dégelé de ce côté-là. Du coup j'ai écrit à Paulhan pour lui proposer des « Réflexions sur la mort » que j'écrirai peut-être en octobre ou en novembre. « Eh quoi, me direz-vous, cachottier, voilà que vous pensez sur la Mort ? » Mon bon Castor, pas sur la mienne. Cela m'est venu, j'en suis honteux, à l'occasion de la mort supposée de Lola dans mon roman. Mais ça vous prend tout de suite un petit air d'actualité. Que vous êtes gentille, vous autre, de

m'écrire si longuement. Vous ne pouvez pas savoir quel plaisir ça me fait. Il y a un petit mot aimable sur vous, dans mon carnet. J'explique que la Mort ne peut pas abîmer rétrospectivement nos rapports (alors que, si la vôtre ou la mienne survenait brusquement, tout notre passé serait détérioré), parce que la seule chose qui ne soit pas attente, qui soit réussite, perfection et repos, ce sont nos rapports, notre amour. J'ajoutais que je n'ai encore réussi que cela dans ma vie. Le reste est en attente. Je lis toujours Dabit. C'est gonflant quand on est soi-même en pleine guerre de lire le Journal d'un type qui a passé ses dernières années à chier de peur devant la guerre future et qui a fini par mourir de la scarlatine.

Que vous dire encore ? Nous avons fait un sondage brillant tout à l'heure devant six soldats respectueux. Nous continuons à être une unité à part, respectée, tutoyant les sergents, exempts de corvée, tranquilles, spécialistes dans toute l'acception du mot. Nous ferons deux sondages par jour pour les Écoles à feu mais nous resterons ici.

A demain, mon amour. Sans doute aurai-je encore une lettre et puis plus rien pour quelques jours car les lettres de Quimper mettent *huit* jours à venir. Je vous embrasse de toutes mes forces.

À SIMONE DE BEAUVOIR

24 septembre

Mon charmant Castor

Rien de neuf aujourd'hui, aussi je ne vous envoie qu'une petite lettre. Nous avons fait un sondage superbe devant les autorités, colonel, commandant, capitaine, lieutenant – et répondu aux questions avec aisance et loquacité. A partir de demain, École à feu, 2 sondages par jour, à 7 h 30 et 13 h 30, soit deux

heures de travail, ça n'est pas foulant. Et puis nous restons ici, les tirs ont lieu dans les environs. Mais qu'est-ce que nous allons prendre dans les oreilles ! En un sens c'est plutôt amusant : je n'ai pas entendu le canon depuis le 11 novembre 1918 et ce jour-là, c'était la première fois que je l'entendais.

Reçu une lettre de vous du 19, jour de votre départ pour Quimper avec la lettre du fou. Mais je connais ce nom d'André Masson. Pas vous ? Ça m'amuse que C. Audry ait épousé Minder. Mais j'ai vu le gaillard et je la plains. Mon amour je n'ai rien d'autre à vous raconter, sinon que je vous aime de toutes mes forces et que je suis toujours uni à vous. Vous êtes sage de m'en écrire chaque fois si long, il me semble que je vis tout ce que vous me racontez. J'ai fini le chapitre XIII (que j'ai revu hier et aujourd'hui) et je vais commencer le chapitre XI et le chapitre XII (Boris, Boris et Daniel, Daniel et Marcelle). A présent toute la division sait que j'écris. Ça fera des lectures pour après la guerre. Rien de Tania, ça m'est un peu désagréable.

Au revoir mon amour, à demain. Demain je ne recevrai pas votre petite lettre quotidienne (ni après-demain, ni les jours suivants : rien avant le 30 ou le 1^{er} octobre) mais je sais où vous êtes et ce que vous faites et j'attendrai jusque-là.

Je vous aime de toutes mes forces.

Ça sent le dimanche jusqu'ici

Et pourtant Dieu sait !

À SIMONE DE BEAUVOIR

25 septembre

Mon charmant Castor

Premier jour d'école à feu. Il y a sept ou huit pièces tout près de l'école. On se met à la fenêtre et on les regarde tirer. Elles sont rangées au bord de la route, elles ressemblent, avec leurs servants, à des jouets de carton. Elles tirent par-delà un rideau d'arbres, dans un long champ vallonné. Au-delà du champ, il y a des montagnes bleues. Il fait beau. On entend d'abord un bruit sec et théâtral : c'est la poudre. Et puis après un drôle de chuintement indéfinissable et liquide, c'est ce qu'on est convenu d'appeler le « sifflement » de l'obus. C'est ça qui est le plus amusant, on sent que l'obus crève l'air et on a bien l'impression que l'air est un *milieu*. Quand on ne voit pas les pièces, dans la salle d'école ou dans les cafés ou sur la place de Marmoutier, on a tout simplement l'impression que c'est le 14 juillet. On nous a demandé deux sondages par jour et, aujourd'hui, ils ont été superbement exécutés. A 7 h 30 et à 13 h 30. Le « métier rentre ». On ne met plus que trois quarts d'heure par sondage. Et naturellement j'ai fort bien travaillé tout le jour. Simplement nous sommes obligés de déjeuner à deux heures de l'après-midi mais nous y gagnons que l'auberge est déserte. Autre chose : Pieter en fouinant dans la ville a trouvé un hôtel qui nous loue une superbe chambre à deux lits pour 6 francs par jour, prix militaire. Et c'est le grand hôtel du village. Nous l'avons aussitôt retenue pour Pieter et pour moi. Les deux autres resteront chez Madame Gross. Je ne suis pas mécontent de coucher dans un lit : depuis quinze jours je couche sur le sol enveloppé dans deux capotes et une couverture, la tête sur mon rucksack. Ça n'est pas désagréable mais on peut changer un peu, d'autant que les odeurs commencent à se faire denses. Keller sent les pieds et Paul le suri. Et puis surtout je pourrai travailler tranquille dans la journée. J'ai demandé à mes parents de m'envoyer 300 francs par mois.

Hier j'ai eu une impression forte : j'ai dîné avec six types de l'infanterie. Ça change. Ce sont des types *perdus* (je ne veux pas dire : assurés de mourir mais plutôt : par-delà). Avec l'obsession de « monter là-haut » ce qu'ils finissent par désirer : héroïsme d'impatience. Je ne peux guère vous en dire plus ici. Je vous raconterai plus tard. J'ai bien des choses à vous dire que je ne peux pas mettre ici.

Au fond tout l'intéressant. Je suis barré touchant Tania parce qu'elle ne m'écrit pas. Tout ça c'est du passé en train de mourir un peu. Il n'y a que *Vous*, mon amour, vous seule qui me soyez tout le temps présente et chère et avec qui j'envisage à chaque instant un *après*. Il paraîtrait qu'à défaut de traitement j'aurais peut-être droit à une « indemnité » importante. Renseignez-vous. Cela vous aiderait à vivre et à faire venir les deux Z. à Paris. Je me renseignerai de mon côté.

J'ai laissé pousser un collier de barbe à la Stendhal en rasant soigneusement ma lèvre supérieure. Ne criez pas d'horreur, vous n'en verrez rien. C'est pour mon édification personnelle et je me raserai si je viens en permission. Mais si même il vous était déplaisant de penser à moi comme barbu, écrivez-le-moi : je ferai aussitôt tomber ma barbe. Il en sera d'elle comme de cette petite cravate blanche que vous avez jetée dans une poubelle, ce jour de Marseille que je me rappelle toujours avec tant d'amour. Je vous aime.

À SIMONE DE BEAUVOIR

26 septembre

Mon charmant Castor

D'abord une excellente nouvelle : je touche mon traitement. J'ai reçu ce matin un mot de l'économe que ma mère m'envoyait. Il faut que je lui fasse parvenir une *délégation* autorisant une personne à toucher mon traitement civil (ou plutôt la différence entre mon traitement civil et mon traitement militaire soit 3000 francs moins cinquante centimes). Je vous « autorise » donc à le toucher. Pouvez-vous y passer vers le 1^{er} ou le 2 octobre ? Ce serait bien. À présent on peut faire des projets. Je toucherai sans doute 3 200 moins 14 % soit 2800 à peu près. Avec cela vous pourriez : 1° m'envoyer 500 francs par

mois. 2^o pour le mois d'octobre, peut-être, rembourser M. Bienenfeld (le reste de l'argent vous sera fourni par Gallimard, je l'espère). 3^o à partir du 1^{er} novembre *faire venir les deux Zazoulich à Paris*. Il faudra aussi vous informer pour savoir si les mobilisés paient toujours leurs impôts. C'est vraisemblable quand il s'agit des fonctionnaires puisqu'ils conservent leurs émoluments. En ce cas, vous pourriez distraire de temps en temps 3 ou 400 francs là-dessus et quand ça fera une grosse somme, vous l'envoyez de ma part en priant de patienter pour le reste. Ainsi gagnerez-vous juin ou juillet et tout sera acquitté. Olga n'aura pas besoin de chercher une situation, elle pourra peut-être attendre tranquillement d'avoir la chance de tourner et Tania pourra vivre. Il me semble que si vous leur donnez deux mille francs par mois elles peuvent s'arranger. Je ne puis vous dire le plaisir que m'a fait cette nouvelle. Vous-même, vous aurez votre traitement pour vous seule, plus de 3000 francs, c'est dire qu'en vivant large vous pouvez sans doute mettre un peu d'argent de côté. L'avenir s'éclaire et je n'ai plus de souci. Si Paris devenait intenable vous expédieriez Tania à Rouen ou à Marseille et vous feriez de l'autre Z. tout exactement ce que vous voudriez. Mon amour, vous ne savez pas combien cela me soulage et m'agrée. C'est un peu comme si je n'avais plus à me soucier que de moi. Je saurai tout mon petit monde avec de l'argent et la sécurité, et je n'aurai pas l'idée – qui commençait à m'être bien fort désagréable – que c'est vous qui supportiez tout le fardeau de la communauté.

Donc allez-y vers le 2. Vous n'avez besoin que d'une pièce d'identité. Apportez tout de même le papier que je vous ai donné, à tout hasard. Et, dès que vous aurez touché envoyez-moi 500 francs par mandat télégraphique. De la *N.R.F.* point encore de réponse. Dans huit jours je réécrirai. Tout est bien, c'est une plaisante journée. Pour moi je me suis réveillé ce matin si plein de « dormi » que j'ai fait mille sottises pour le sondage, perdu dix fois le ballon et confondu l'azimut avec l'inclinaison. Les résultats étaient tout de même conformes à la réalité. Il commence à faire froid : + 1^o à 6 heures du matin, j'avais les mains gelées. Un peu de gelée blanche sur les herbes des champs, un ciel pur, c'était

plaisant. Je suis allé porter à bicyclette les résultats au commandant des pièces, qui ne tiraient pas encore, d'ailleurs. Au sommet d'une colline, deux types ont surgi d'un trou de branchage avec des feuilles d'arbre sur la tête en criant comme des ânes : « Nous avons un prisonnier. » C'était des observateurs camouflés, que je connais, un adjudant et un soldat. Je ne sais pourquoi cette mise en scène poétique m'a fait penser au deuxième acte de *Rosalinde* chez Copeau. À 10 heures j'ai reçu deux lettres de Tania, fort aimable. À 13 h 30, nouveau sondage, puis Paul et moi nous sommes démenés pour obtenir les pièces nécessaires au paiement de nos traitements et enfin Pieter et moi avons été nous installer dans notre chambre à 6 francs, dans une auberge près de la gare. C'est de là que je vous écris. C'est au premier étage. On voit, des fenêtres, tout le pays ; il n'y a pas l'eau courante mais deux bons lits paysans l'un en face de l'autre, où l'on doit enfoncer comme dans du beurre. Par exemple, beaucoup de moustiques mais s'il fait – 2° cette nuit comme l'autre, ils vont crever de froid. J'ai commencé un nouveau chapitre. Celui que je viens d'achever (finalement je l'ai revu, pendant que j'y étais) a 35 pages. Je ne vous envoie pas ça tout de suite : je vous en enverrai cent ou cent cinquante pages à la fois : il aura fallu la guerre pour que vous lisiez un de mes romans dans les conditions d'un lecteur normal.

Mon amour, pas de lettre de vous aujourd'hui mais c'est normal, je ne m'y attendais pas. Peut-être demain. J'écris toujours sur mon carnet. Le quatrième volume de mon roman s'appellera *La guerre fantôme*. Joli titre ? Et d'actualité. Mais peut-être ne vous en rendez-vous pas compte. C'est ce que j'ignore : je ne connais pas l'état d'esprit de l'arrière. Celui de l'avant est bien curieux. Ça ressemble de plus en plus à du Kafka.

Je vous aime de toutes mes forces, mon cher amour, mon charmant Castor. À demain. Quand j'aurai fini cette lettre, je regarderai votre pur petit visage sur les photos de Rialland.

Mon collier de barbe s'épaissit lentement. J'ai l'air dur et sceptique. Mes acolytes se foutent de moi parce que je me regarde tout le temps dans les glaces.

À SIMONE DE BEAUVOIR

27 septembre

Mon charmant Castor

Juste un petit mot. Journée vide. L'automne a commencé. Le ciel est brumeux et bas, il fait froid. Les canons de l'école à feu tonnent toujours. Le chien de notre hôtesse en est malade, il est pris de tremblements et refuse le sucre qu'on lui offre. Pourtant ça ne fait pas beaucoup plus de bruit qu'un pétard. Nous avons couché, Pieter et moi, dans des lits, hier soir. De drôles de lits mais c'était la première fois depuis 25 jours que je couchais dans un lit. La journée a été un peu longue parce que je « compose » – vous savez période où l'on gâche du papier et où l'on s'écoeure. Je ne peux pas travailler longtemps quand c'est comme ça. Alors j'ai traîné. On a déménagé le secrétariat de l'A.D. Il est à présent à l'Hôtel des Postes (cependant que les postiers sont à l'école de garçons) c'est beaucoup moins commode pour nous. Ça fait « bureau », plus de tables pour moi, une caisse pour poser mes fesses. Heureusement les tavernes sont presque vides et j'ai passé ma journée au café. J'étais d'ailleurs heureux dans le doux, c'était l'arrière-saison de ma joie d'hier (provoquée par l'annonce que je toucherai mon traitement). Mon cher amour, je ne crois pas du tout que vous puissiez venir me voir puisque vous êtes censée ne savoir même pas où je suis. Les femmes dont vous me parlez devaient être des épouses légitimes – d'officiers – et ça devait être dans les tout premiers jours de la guerre. En tout cas, moi – si vous avez *bien eu* ma dernière lettre – je ne puis faire que cela pour vous. J'aimerais bien fort vous voir, soyez-en sûre. Peut-être le mari de Jacqueline Audry (car il vous faudrait naturellement un laissez-passer). Faites ce

que vous pouvez. Mais il y a encore autre chose : je ne sais absolument pas si nous restons ici ou si nous partons dans quatre jours. Vous savez que cette incertitude est ma vie quotidienne. C'est elle qu'il faut accepter si l'on ne veut pas tomber dans le sinistre. De toute façon il faudrait donc attendre un peu. Mais alors ça sera le lycée pour vous. Il est vrai qu'on peut tomber malade un jour.

À demain mon amour. J'ai reçu une lettre de vous ce matin. J'ai très bien compris ce que vous voulez dire quand vous écrivez que le bonheur vous semblait une manière privilégiée de saisir le monde et qu'il ne vous paraît plus si nécessaire, à présent que la face du monde a changé ; vous êtes aussi sage que possible. C'est vous le seul vrai Castor. Je vous embrasse de toutes mes forces.

À SIMONE DE BEAUVOIR

28 septembre

Mon charmant Castor

J'ai reçu ce matin votre seconde lettre de Quimper. Ça me fait formidablement poétique que vous soyez là-bas, que vous preniez des autocars comme au temps de nos vacances civiles, que vous viviez dans cette ville de province.

Si j'ai huit jours (et non six) j'en passerai six avec vous et deux avec Tania. Si j'ai six jours, je les passerai tout entiers avec vous. Donc sur ce point n'ayez pas peur. Il y a longtemps déjà que j'ai réglé tout ça dans ma tête. Ici, c'est toujours pareil. Aujourd'hui sondages, canonnade (inoffensive – école à feu) roman. Une lettre de vous, une lettre de T. C'est curieux ces jours qui passent les uns après les autres, on les sent à peine passer, je ne m'ennuie pas, je ne trouve pas le temps long et pourtant il me semble qu'une éternité me sépare du 3 septembre dernier.

Je ne suis plus le même : mon caractère n'a pas changé mais bien mon être-dans-le-monde. C'est un être-pour-la-guerre. (Longs développements dans mon carnet.) Et puis comme c'est drôle de vivre avec des hommes. Ce que c'est épais, un homme ! C'est formidable.

Ils ont tous peur de l'abrutissement. Pas moi. Mon roman et mon carnet me maintiennent alerte. Et, il faut l'avouer, j'ai beaucoup plus de temps pour écrire en temps de guerre qu'en temps de paix. Envoyez-moi régulièrement, voulez-vous, *Marianne*, *Candide*, les *Nouvelles littéraires* et la *N.R.F.* naturellement. Je vous aime extrêmement fort, mon amour. Vous êtes très exactement une partie de moi-même hors de la zone des Armées. Nous ne faisons qu'un ma chère petite Castor, ma petite bête, vous êtes mon tendre amour.

Je suis un sujet de divertissement considérable pour mes trois acolytes à cause de la façon dont je mets mes bandes molletières et puis parce que je suis toujours en train de perdre quelqu'une des propriétés collectives que l'État me concède. Pieter a dit hier : « Sartre il est comme nous, il est desservi par son physique. Le premier jour j'ai dit à Paul, en le voyant : Oh ! Qu'est-ce que tu nous ramènes là ? Il est moitié endormi ton type. » Aujourd'hui à l'hôtel je cherche vainement une de mes chaussettes. En vain. À deux heures je la retrouve chez notre hôtesse. Je l'avais emportée dans ma culotte. Et les acolytes de rire. Ils me font un peu l'effet des aides de K. dans *Le Château*. Je vous parlerai d'eux en long quelque jour. À présent je vais dîner. Je vous embrasse sur tout votre cher petit visage. Ma mère me parle de vous dans toutes ses lettres. Allez la voir en rentrant, vous serez gentille.

À SIMONE DE BEAUVOIR

29 septembre

Mon charmant Castor

Je viens de recevoir votre lettre du 23. J'ai été grandement surpris que vous ayez à Quimper de mes lettres, puisque je les envoie rue Cels. Vous les faites suivre, mais n'est-ce pas un peu imprudent, il y en a qui vont vous courir après.

Cette frigidité dont vous me parlez est aussi la mienne. Vous me direz que ça ne me change pas. Mais tout de même. Je pense comme vous que c'est une manière de se barrer. Mais à présent, pour moi, il n'est plus question de barrage : l'état de guerre m'est *naturel*. Il n'y a ni tension, ni refoulement : c'est ainsi, voilà. Aujourd'hui, ce monde militaire s'est un peu resserré autour de moi parce que : 1^o nous sommes pris en « subsistance » c'est-à-dire que nous mangeons à présent la cuistance militaire. Ça n'est pas mauvais c'est terriblement triste. Je vais en profiter pour maigrir un peu car j'avais pris de la graisse. 2^o Comme des types ont fait des conneries, les cafés sont interdits dans la journée. Il se trouve qu'il fait froid en ce moment dans les chambres (0^o ce matin à 7 heures) et je me demande où je vais travailler (puisque les secrétaires ont emménagé dans un étroit petit réduit où nous sommes indésirables). Ça s'arrangera sûrement, il n'y faut qu'un peu d'ingéniosité, seulement, comme chaque fois que je sens la *présence* du monde militaire, chaque fois qu'on m'ôte des possibilités, je me suis senti pendant un moment en désarroi. C'est fini à présent. Les sondages sont finis également, finie la canonnade. Demain nous n'avons plus rien à faire, à moins qu'on ne nous invente des besognes. Il semble que nous devons rester ici encore quelque temps. Il est sûr aussi que je ne craindrai rien pendant toute la guerre. Je ne puis vous expliquer pourquoi, mais croyez-moi sur parole. Je suis aux anges que vous alliez voir cette dame, il me semble que cela devrait vous faire un peu de bien. Pourquoi n'y restez-vous que deux jours, si vous ne commencez vos cours que le 9 ? Pour rentrer toucher votre traitement, peut-être ? N'oubliez pas de toucher le mien. Vos projets financiers me paraissent raisonnables. Je disais : remboursez M. Bienenfeld avec mon premier traitement et faites venir les Z. au 1^{er} novembre. Mais vous pouvez aussi bien le rembourser par mille francs

et les faire venir en octobre. Comme ça vous ne serez plus seule puisque finalement Z. est d'un peu de ressource, je serai content de la savoir à Paris auprès de vous. Mon amour j'ai reçu *toutes* vos lettres à présent, tout votre petit journal. Il m'est indispensable. Grâce à lui je vous imagine heure par heure, je vous sens. Je vous aime tant, mon amour.

Voici des titres de livres à m'envoyer (inutile de les envoyer tous en même temps. Certains, je crois ne sont même pas parus encore) :

Lucien Jacques : *Carnets de moleskine*

Hermann Rauschning : *La Révolution du nihilisme*

Marcel Aymé : *Le Bœuf clandestin*

Cocteau : *La Fin du Potomak*

Drieu la Rochelle : *Gilles*

Martin du Gard : *Épilogue aux Thibault*

Vindry : *La Haute Neige*

Jean Cassou : *Quarante-huit*

H. Troyat : *Dostoïevski*

Je n'ai pas encore envoyé le Gide à Bost, je le lis lentement et avec intérêt. Ce type sait écrire.

Au revoir mon cher amour, mon charmant Castor, je vous embrasse de toutes mes forces car

Je vous aime très bien.

Ça me fait tout drôle que vous déménagiez du petit hôtel Mistral. Mais vous serez rudement mieux chez Gégé. C'est une excellente idée de loger les Z. chez de Roulet.

À SIMONE DE BEAUVOIR

30 septembre

Mon charmant Castor

Je vous écris rue d'Assas⁵, ça m'amuse de penser que vous allez vivre là. C'est un plaisant petit appartement. C'est là que je coucherai quand je viendrai en permission. Je suis content aussi de penser qu'au moment même où j'écris vous êtes chez cette dame. Je peux m'imaginer un peu comme c'est. Peut-être vous a-t-on donné le bungalow – peut-être pas à cause du froid. En tout cas je me rappelle bien la salle à manger. Il doit y avoir là cette dame, le Mops et Boudy. J'ai imaginé plusieurs fois dans la journée vos conversations. Vous y serez demain encore et après-demain vous serez à Paris. Il me semble que vous rentrez avec moi, je ne sais pas pourquoi. Parce que vos lettres viendront plus vite ? Mais la poste de toute façon s'est améliorée : j'ai votre lettre de Quimper datée du 25, aujourd'hui.

J'ai depuis longtemps cessé, mon amour, de désapprouver ma quiétude. Elle a changé d'ailleurs, elle est devenue du naturel, je vous le disais hier, je crois l'être-en-guerre étant à présent ma nature. Et pourtant, les trois quarts du temps la guerre est insaisissable. Je n'ai provisoirement pas grand-chose à écrire sur mon petit carnet. Vous savez c'est comme pour les types : quand on ne les connaît pas encore très bien, on a des tas de choses à écrire sur eux ; quand on commence à les connaître, plus rien. Je suis durci, moi aussi, mon amour, formidablement et d'autant plus que je vis avec des hommes, je n'ai même pas à faire les simulacres de tendresse. Pensez que, par-dessus le marché, je n'ai ni estime ni amitié pour mes acolytes : je les supporte. Ils prétendent que je les critique toujours et c'est bien vrai, je ne veux pas arriver vis-à-vis d'eux à une bienveillance qui serait de la pure résignation. Et qui serait, il me semble, une sorte de trahison de tous les gens vraiment plaisants que j'ai connus. Je suis tout dur et même, je pense, franchement désagréable. Ils ne s'en formalisent pas trop. Eux-mêmes n'ont pas, à ce qu'il me semble, le tempérament affectueux. Pourtant je ne suis pas seul, je

vis avec vous et avec tous les autres, avec Tania, cette dame, même Bost, souvent. Je fais de louables efforts pour penser à Guille, à Zuorro. Mais je ne peux que sur commande, mon horizon est petit. J'ai été content d'apprendre qu'ils étaient en sécurité parce que ça me dispense de faire des méditations à la Loyola sur leur compte. Toulouse et Dullin me sont présents aussi. Tout ça tantôt sous la forme de ma vie passée, tantôt de leur vie présente, jamais de nos vies futures. Savez-vous que Nizan a abandonné juste à temps, comme les rats, le navire qui allait sombrer ? C'était dans le journal. Pouvez-vous me donner confirmation et renseignements ? Pour ce qui est de vous, il me revient de temps en temps des souvenirs lancinants de choses que nous avons faites ensemble, dans ces moments-là je vous aime plutôt douloureusement. Et puis le reste du temps j'ai une satisfaction tranquille et pleine à penser que vous existez, que vous n'êtes pas malheureuse, un peu comme lorsque vous partiez pour un petit voyage à pied dans les Alpes. Et pour mon présent de chaque instant, ou bien c'est du quotidien, ou bien ce trou noir qu'est la fin de la guerre le désarme et en fait quelque chose que ça ne valait pas la peine d'avoir vécu, ou bien je le vis déjà comme au passé, du point de vue de la fin de la guerre (d'une fin rapide et heureuse) et alors il devient comique et plaisant et je me dis, à peu près, ce que se disait Desmoines devant des photos : « Ça f'ra des p'tits souvenirs. » Ce qui est impossible c'est de le vivre comme un présent humain où l'on est ses propres possibilités – des possibilités d'avenir. Ou encore – tiens c'est vrai, j'oubliais – des espèces de joies instantanées à la Gide. Voilà.

Hier j'étais un peu inquiet, je ne savais plus où caser ma viande. Tout s'est arrangé, grâce à l'entregent de Pieter. Il a su émouvoir la boulangère et, faute de pouvoir me laisser dans le café, elle m'a permis de travailler au premier étage, dans sa salle à manger. Donc ce matin après le petit déjeuner, j'y suis monté. Il y avait deux gosses blonds qui regardaient sagement des images et la grand-mère, qui ressemblait d'une façon frappante à ma tante Caroline, en moins chameau, et qui faisait des tartes. J'étais là, j'écrivais, j'écoutais de temps en temps les

doléances de la vieille sur sa fille aînée qui ne veut pas la recevoir à Angers – et c'est là, par exemple, que je ne pouvais pas m'empêcher de considérer ma présence insolite dans cette salle à manger du point de vue du souvenir que ça fera quand je serai rentré dans le civil. J'avais du bonheur. J'ai très bien travaillé (sur Daniel). Vers 10 heures et demie, j'ai pris un bain chez le coiffeur, puis nous avons été manger la cuistance dans notre jardin. Ça n'était pas mauvais du tout (du bœuf aux carottes), puis on a pris le café, été à l'appel et je suis remonté dans ma chambre d'hôtel. J'ai la fenêtre grande ouverte, je vois un jardin avec un bouleau et divers autres arbres que je ne sais pas reconnaître, et puis, au loin, des vignobles sur une colline, j'entends le moteur d'un avion, il fait soleil.

Il faut m'envoyer d'urgence *des enveloppes* (2 paquets de vingt). N'oubliez pas de passer dès votre retour chez l'économe du lycée. Pas de nouvelles de la *N.R.F.* Je réécrirai d'ici peu. J'ai écrit aujourd'hui à Bost, la lettre vient de partir.

Le colonel a fait un rapport sur l'école à feu, destiné au Q.G. où il fait quelques louanges sur le poste de sondage.

Je vous aime de toutes mes forces, mon cher petit.

Je vois que je ne réponds pas à votre question : je me reprochais ma quiétude parce que – à tant faire que d'être en guerre – je voulais l'être authentiquement. Mais ça n'est pas si facile parce que c'est une guerre fantôme.

P.-S. : On va sans doute nous habiller bientôt en kaki. Ma barbe est ridicule, c'est une barbiche, je vais la raser bientôt.

À SIMONE DE BEAUVOIR

Dimanche 1^{er} octobre

Mon charmant Castor

Je vous écris de la salle de café qui est en bas de « mon » hôtel (ça m'amuse de vous parler de mon hôtel, comme si j'étais en villégiature). Il y a de la brume au-dehors et il fait sombre. Par économie de guerre ou par avarice, le patron n'allume pas et je m'arrache les yeux. Il s'en est fallu de peu que ce ne soit un sombre dimanche. Ce matin la brume et, en même temps, l'ennui du dimanche, le sens du dimanche s'infiltraient partout. N'est-ce pas curieux qu'il y ait encore des dimanches par ici ? Peut-être vivons-nous au rythme des dimanches par habitude, comme ces bestioles qui, dans les aquariums, vivent au rythme des marées. Ou bien alors c'est le résultat des louables efforts de la maigre population civile qui a opéré un enterrement et fait une procession ce matin en deux heures. Toujours est-il que tout le monde militaire a senti une sorte d'ennui lourd pendant toute la journée. Moi je m'en suis délivré vers midi. Le matin j'ai écrit chez la boulangère. Je voyais, de la fenêtre du premier, un étendard rouge brodé d'or se balancer dans la rue soutenu par quelque enfant de chœur invisible et, à côté de moi, la grand-mère faisait des tartes comme hier. La petite fille, blonde et impérieuse hurlait dans la chambre voisine. Petits effets de grandes causes : chaque matin le général sort de chez lui à huit heures précises. Chaque matin à cet instant le clairon sonne et une poignée d'hommes présente les armes. Le général avance et recule, la main au képi en regardant les hommes les uns après les autres. Mais la petite fille de la boulangère est habituée à dormir jusqu'à dix heures et le clairon la réveille. En conséquence elle est insupportable toute la matinée. J'ai mal travaillé et j'ai quitté la boulangère vers dix heures, un peu désorienté. J'ai rencontré Pieter et Paul, j'ai un peu traîné avec eux puis je suis remonté jusque chez Madame Gross où j'ai un peu lu le *Journal* de Gide pendant que Paul faisait de la physique. Vers midi j'ai entraîné Pieter, par curiosité et désœuvrement, déjeuner dans un petit restaurant dont un gros sergent nous avait dit : « On y mange mieux que chez la boulangère ; dommage que ce soit un bordel. » Déception sur toute la ligne : on n'y mangeait pas mieux que chez la boulangère et ça n'était pas un bordel. Ensuite de quoi on a été,

précisément, chez la boulangère, manger une tranche de tarte aux quetsches et fumer un voltigeur. Puis appel à 13 h 30. Ça allait déjà beaucoup mieux et j'ai bien travaillé de 2 h à 4 h chez les secrétaires. Pieter était là, papillonnant et importun, il offrait des ballons de sondage crevés aux officiers pour en faire des blagues à tabac. A quatre heures je suis remonté dans ma chambre d'hôtel ; il n'y faisait pas trop froid. J'ai lu Gide, écrit sur mon carnet (déjà 60 petites pages serrées – mais il doit y en avoir bien davantage sur le vôtre) et me voilà. Pas de lettres de vous – pas de courrier du tout, sans doute parce que c'est dimanche, ça augmente l'impression dominicale. Et puis vous m'aviez prévenu que sans doute je n'aurai rien d'ici deux jours. Et les lettres de Tania arrivent très capricieusement. Voilà. A l'heure qu'il est je suis d'excellente humeur et je vous aime très fort, je le sens d'une manière toute paisible, confiante et heureuse. C'est formidable ce que les journées passent vite ici. Sans doute parce que j'écris. Mais j'ai été effleuré par l'ennui, vers midi et j'ai l'impression que ça doit être atroce si l'on n'a rien à faire. Mon amour envoyez-moi *d'urgence* des livres (mettons si vous voulez : *N.R.F.* d'octobre, *Journal* de Green et *L'Idiot*). Plus tard vous pourrez m'envoyer *La Carrière de Beauchamps*⁶ que je relirai volontiers et *Nature et forme de la Sympathie* de Scheler. Allez voir ma mère un de ces jours. Elle vous a téléphoné je ne sais combien de fois à l'hôtel. Je sais que ce n'est pas bien amusant pour vous, pauvre charmant Castor mais c'est une pauvre femme. J'ai râlé un peu contre elle à propos de sa phrase : « Ça lui apprendra la vie » et puis j'ai pensé que c'était un de ces mouvements de menton qu'elle doit faire cinquante fois par jour pour se dissimuler son désarroi intérieur.

Adieu vous autre, cher petit Castor, mon bon petit, mon doux petit. Je vous aime de tout mon cœur et nous ne faisons qu'un.

À SIMONE DE BEAUVOIR

Lundi 2 octobre

Mon charmant Castor

Je vous écris du café de l'hôtel. Il est 6 heures, il y a une lumière bien avare, qui tombe d'une unique ampoule. Encore mes deux voisins (qui se sont installés à ma table encore que toutes les autres soient vides) me la masquent-ils chaque fois qu'ils boivent (levant le coude et penchant la tête). Ça y est, je leur ai fait un sourire aimable et j'ai changé de place. Je n'y vois guère mieux. Pas de lettre de vous hier ni aujourd'hui. Du moins, pour aujourd'hui, je le suppose car Pieter qui est parti à trois heures chercher le courrier n'est pas revenu. Vous êtes rentrée à présent dans votre petit appartement. Fallait-il donc la guerre pour que vous ayez un petit appartement ? Vous avez dû y trouver des lettres de moi. Au cas où l'une d'elles se serait perdue, je *vous rappelle* que je touche mon traitement, que j'ai envoyé une délégation pour vous à l'économe et que vous devez vous y présenter le plus tôt possible. Sur l'argent touché envoyez-moi cinq cents francs et pour le reste débrouillez-vous au mieux de vos intérêts et de ceux des Z. Autre chose : peut-être risqué-je encore de recevoir des lettres (genre littéraire) à l'Hôtel Mistral. Voulez-vous dire qu'on vous les envoie (et vous me les enverrez) ou qu'on les fasse suivre directement secteur 108. Enfin aurez-vous la gentillesse de m'envoyer avec les livres (*N.R.F.*, *L'Idiot*, *Journal de Green*) les *Marianne* et romans policiers du Masque et de l'Empreinte, des enveloppes et deux paquets de capsules Waterman bleu-noir pour stylo. Vous pouvez aussi passer rue Amélie, voir si *Europe* existe toujours et dire que je continuerai mes chroniques s'ils m'envoient les livres qui paraissent (ça vous ferait des économies). Je vais avoir fini Gide et je suis très impatient de nouveaux livres. Ouf, voilà le chapitre des commissions achevé. Hélas, mon doux petit Castor, que vous dire d'autre à part cela ? Je crains que ma lettre ne se termine aussi. Je vais profiter de ce qu'il n'y a pas un déluge d'événements neufs pour bien vous expliquer, mon doux petit, comme vous êtes liée à moi. Écoutez, je suis un peu détaché de toute ma

vie passée, j'envisage bien à présent que la guerre peut être longue (ce qui ne veut pas dire qu'elle le sera) et que je retrouverai un monde tout changé avec peut-être d'autres valeurs et d'autres gens (pas les valeurs nazies en tout cas, qui d'ores et déjà ont fait leur temps. Si je voulais parler comme Aron je dirais que quoi qu'il arrive Hitler est déjà idéologiquement vaincu). Je me barre donc tous les jours un peu davantage, hélas même pour mes pauvres petits livres. Ceux que j'ai écrits je les ai oubliés et les autres j'ai toujours le même acharnement à les écrire – sur ce point je suis rassuré, c'est ma nature – mais qui sait quand ils seront publiés. Mais il est une chose qui ne change point, ni ne peut changer : c'est que quoi qu'il arrive et quoi que je devienne je le deviendrai avec vous. S'il y avait eu besoin de sentir à quel point nous sommes unis, cette guerre fantôme aurait eu du moins ceci de bon qu'elle l'aurait fait sentir. Mais ça n'était pas nécessaire. Tout de même elle apporte une réponse à cette question qui vous tourmentait : mon amour, vous n'êtes pas « une chose dans ma vie » – même la plus importante – puisque ma vie ne tient plus à moi, que je ne la regrette même pas et que vous vous êtes toujours *moi*. Vous êtes bien plus, c'est vous qui me permettez d'envisager n'importe quel avenir et n'importe quelle vie. On ne peut pas être plus unis que nous ne le sommes. Et, sachez-le, c'est miraculeux : je vois tous les types ici, ils sont mariés, eh bien ils ne regrettent guère « la bourgeoise ». Ils ont laissé derrière eux de ces foyers moches, un peu genre Isorni, que nous connaissons du dehors. Combien j'en ai entendu dire : « Oh ! S'il n'y avait que ma femme...! » et ils s'attendrissent sur le petit. Pieter me disait hier : « Les femmes sont toutes les mêmes. Ma femme ne se rend pas compte que je regrette un genre de vie dont elle fait partie. Mais elle viendrait ici toute seule passer cinq ou six jours avec moi, ce serait lamentable. » Tandis que vous, mon amour, si vous pouviez venir ! Mais je ne vois pas que vous le puissiez : il faut un laissez-passer et d'autre part vous *ne devez pas* savoir mon adresse. Une femme qui a essayé de passer sans sauf-conduit a fait quarante-huit heures de prison. Si vous demandiez un sauf-conduit naturellement et si un effort d'intelligence et de

relecture vous permettait de connaître mon adresse il ne faudrait pas, naturellement, dire que vous venez me voir. Autre difficulté : nous pouvons partir d'un jour à l'autre. Enfin voyez. Il y a un hôtel ici – mon hôtel – pour vous recevoir.

Mon amour, je vous aime de tout mon cœur – et c'est peu de dire que je vous aime. Je vous embrasse tendrement.

À SIMONE DE BEAUVOIR

3 octobre

Mon charmant Castor

Juste un petit mot : un ordre inattendu nous oblige à partir ce soir, tous, direction inconnue (pas bien loin d'ici en tout cas). Adieu le beau projet de nous voir que je commençais à caresser. Je ne sais quand vous recevrez cette lettre et sans doute va-t-il y avoir du retard dans les vôtres. Je vous écrirai demain tout au long notre voyage. J'ai reçu hier votre petite lettre de Douarnenez qui m'a fendu le cœur. Je vous aime de toutes mes forces.

Sans doute y aura-t-il du retard dans les prochaines lettres, ne vous inquiétez pas. Écrivez-moi à la même adresse.

À SIMONE DE BEAUVOIR

Mercredi 4 octobre

Mon charmant Castor

Rien de vous aujourd'hui, ni hier, mais je ne m'inquiète pas. Une lettre charmante de Toulouse qui prétend que Dullin m'aime « beaucoup et très tendrement » ce qui ne laisse pas de me surprendre. Une lettre de Tania sinistre : nouvelle crise de cœur de M^{me} Zazoulich.

Comme vous le savez je suis parti hier à 19 h 30 par camion. J'avais un goût d'aventure et ça m'amusait de partir. On allait à 20 kilomètres de là, pour laisser la place à des nègres. Tout le village était dans l'affliction, moins de nous perdre, je crois, que de nous voir remplacer par des Noirs. « Ils ne monteront pas ici, disait la mère de la boulangère, c'est *ma* chambre. » On a fait les paquets, fait des adieux, puis à six heures trente, nous nous réunissons sur la place de l'église avec les secrétaires de l'A.D. On devait partir en camion. Pas de camion. Il y a bien un car sur la place mais il est réservé aux officiers. Un lieutenant passe : « Vous comptez sur un camion ? » Il s'esclaffe, tant cette idée lui paraît farce que nous puissions compter sur un camion. « Eh bien si dans un quart d'heure il n'est pas là, amenez-vous à la sortie sud du village et nous partirons à pied. » Sur ce, il s'en va : consternation chez les secrétaires et les ordonnances. Fureur de Paul : « *Ils* nous ont promis un camion, *ils doivent* nous transporter en camion. Je ne bouge pas d'ici. » Accablement de Pieter, le gros Juif : « J'ai une hernie, je ne peux pas faire vingt kilomètres à pied. » J'étais écoeuré d'eux, d'autant qu'on voyait partir, dans la pénombre, de longues files de chasseurs qui avaient fait 35 kilomètres de marche forcée dans la journée et qui se tapaient fort bien la route à pied. Nous étions assez lourdement et incommodément chargés mais j'avais une espèce de joie devant l'effort à faire. Je ressens cette étrange obligation – philosophique et non humaniste – : en faire le plus possible pour sentir la guerre le plus possible. Toujours freiné naturellement par les acolytes (on dirait les Aides du *Château*) et peut-être bien content d'être freiné. Bref après conciliabules avec un capitaine de réserve sympathique, on nous fait monter dans la voiture réservée aux officiers. Ici une anecdote que je censure moi-même. Mais en suite de cela, les officiers qui s'étaient déjà installés dans le car s'envolent comme des colombes ou plutôt

déménagent comme ces Américains qui abandonnaient tout un îlot de maisons à New York parce que des nègres y avaient loué un appartement. J'étais bien assis, le dos tourné au conducteur, j'ai mis les pieds sur le strapontin d'en face. Longue attente puis la voiture part dans le noir, lentement et cahotante. J'étais tout rempli de joie. Nous avons lentement dépassé des files et des files d'ombres noires, les chasseurs. On voyait par-ci par-là le feu rouge de leurs cigarettes et puis, derrière nous, les phares bleus de sept ou huit voitures à la queue leu leu. Arrêts nombreux. A l'un d'eux les phares d'une des voitures projetaient contre la fenêtre d'arrière l'ombre d'un homme en marche qui a grandi, grandi et qui est devenue démesurée. A neuf heures, arrivée. On a toujours le cœur un peu serré dans ces arrivées militaires, parce qu'on ne sait pas ce qui vous attend. On nous a cantonnés tous quatre avec trois ordonnances dans une grange-grenier fort confortable, avec deux lits et de la paille. A nous quatre nous avons pris les lits, les ordonnances ont pris la paille. Le chien aboyait, la rue bourdonnait de pas cadencés, d'ordres criés, de rires, etc. De temps en temps un éclat de lumière dans la fenêtre contre mon lit ; une auto qui passait. Paul le somnambule sautait comme une carpe à côté de moi, Pieter dans le lit voisin se raclait la gorge et toussotait. A quatre reprises des soldats sont entrés, ils braquaient sur nous leurs lampes électriques et réclamaient des places. On les chassait. Mais en dépit de tout, j'ai dormi comme un ange, et je me suis réveillé à six heures et demie. Ce matin, recherche d'une querencia – quoique, paraît-il, nous devions partir demain soir (hélas, mon bon petit Castor, aucune chance de nous revoir ces jours-ci). Le village était si calme, tout riche, avec des fermes superbes, crépies en blanc avec des poutres noirâtres, tout enveloppé de son égoïsme alsacien, charmant mais asséché par la grand-route qui le traverse de part en part, si calme que je m'étonnais de ne pas y trouver la guerre, sans comprendre que, la guerre, c'est *nous* qui l'apportons avec nous. L'aspect sinistre d'un cantonnement vient de *nous*, il nous masque l'air charmant d'un grenier. Je vous expliquerai cela mieux. On nous avait dit : village qui a la plus mauvaise réputation dans tout le

pays, vous n'y trouverez rien. Pourtant à onze heures nous avons trouvé une querencia dans une pièce de l'Hôtel du Bœuf d'or. J'ai déménagé toutes nos caisses dans une voiture à bras (huit voyages). Je m'amusais à penser : si Guille me voyait ! et j'avais l'impression, certainement fallacieuse (comme vous diriez) d'avoir l'air martial en poussant ma voiturette. Après quoi j'ai rasé ma barbe, qui ne me donnait pas toute satisfaction. Puis j'ai travaillé et me voilà, vous écrivant dans ce café où un type saoul veut casser la gueule à un autre type. Il est tout rouge, s'époumonne et dit à un sergent qui veut le modérer : « Vous ne me connaissez pas, chef : dans le civil, je lui foutais une balle dans la peau. » Peu vraisemblable.

Mon amour, je vous aime de toutes mes forces. J'étais tout décontenancé de ne pas avoir de lettre aujourd'hui. J'en espère une pour demain. Je vous embrasse, ma chère petite fleur.

À SIMONE DE BEAUVOIR

5 octobre

Mon charmant Castor

Encore un départ. À peine arrivés, il faut remettre ça. On va à 20 kilomètres d'ici. J'aurais pourtant bien voulu répondre à votre lettre charmante d'Angers, mon amour. Mais je la relirai demain et je vous dirai toute chose. Je suis si heureux que vous soyez avec cette dame (mais je me trompe, vous êtes à Paris en ce moment). Donnez-moi l'adresse du boxeur, je vais lui écrire. J'ai écrit des foules de choses sur mon carnet et je *progresses* ; j'en suis bien content, comme vous imaginez. Oh ! oui, mon cher amour, vous vivez pour moi *ma* vie, n'en doutez pas. Je vous l'ai écrit d'ailleurs, il me semble. Mon amour, j'aime vos

petites photos de Juan-les-Pins. Écrivez-moi bien *tout* ce que dit cette dame, cela m'amusera bien.

A demain. Il y aura une petite surprise pour vous dans ma lettre, si je peux. Je vous aime.

À SIMONE DE BEAUVOIR

6 octobre

Mon charmant Castor

Me voilà civil ou, plutôt que civil, abandonné par ma division. Figurez-vous d'abord que selon la coutume militaire, le contrordre a bientôt suivi l'ordre et nous avons appris vers 6 heures du soir que nous ne partirions que le lendemain (c'est-à-dire aujourd'hui) à 7 heures du matin. Puis, au moment de charger nos bagages, on s'est aperçu qu'on nous avait donné au lieu d'un camion de 3 tonnes, une camionnette qui ne supporte que huit cents kilos. On n'a donc pu charger que la moitié des caisses et il a été entendu que la camionnette reviendrait dans le cours de la journée du lendemain pour chercher le reste de nos bagages. Je me suis proposé pour les garder. J'avais le désir de voir ce calme village reformer après les remous son image de paix puisqu'il est bien entendu que c'est nous qui apportons partout la guerre avec nous. Je suis donc rentré me coucher, hier soir dans mon grenier. Nuit traversée d'ordres et de cris, de lumières et de bruits de pas cadencés, comme l'avant-dernière. Tout à coup Paul a rêvé qu'il se trouvait au haut d'une tour et que cette tour s'écroulait. Sur quoi il s'est dressé sur notre lit en hurlant. Je me suis dressé aussi et l'ai saisi aux épaules et calmé pendant que les six autres occupants de la chambrée braquaient sur nous leurs lampes de poche. Paul est retombé sur le matelas et n'a trouvé que ces mots : « Tu me fais boire trop de vin blanc », sur quoi il s'est rendormi, pendant

que les six autres, à tant faire, allaient à tour de rôle pisser du balcon sur le fumier de la cour – et il a sauté toute la nuit. Je n'ai quasi pas fermé l'œil mais j'étais bien joyeux au lever, de cette aubaine de solitude. Je suis parti vers 7 heures moins le quart et j'ai été prendre possession du local que nous avons occupé deux jours de suite. C'est un drôle de local, une chambre de débarras au rez-de-chaussée, sombre, humide et basse de plafond, séparée de l'hôtel même (qui est en même temps ferme modèle – si vous voyiez comme les cochons y sont soignés !) par une cour. Dans « notre » local on trouve de tout : un mauvais poêle et du charbon, une batterie de jazz avec grosse caisse, des harnachements de chevaux, un trombone et un paravent. A part ça, le plancher nu, quatre murs où pendent des loques de papier mural. J'ai d'abord été dans la salle d'auberge – où j'avais eu la veille une longue conversation avec mon colonel sur la philosophie (il m'avait dit : Vous prenez des notes sur la guerre. Vous avez bien raison, ça peut toujours être utile) – et j'ai pris du café, du pain et du beurre. Après quoi, comme il faisait froid, j'ai fait du feu dans le poêle – opération que j'ai réussie du premier coup, à mon très grand étonnement mais qui a eu pour conséquence des bouillonnements intolérables de fumée : en un instant toute la pièce en était remplie. J'ai ouvert grand fenêtres et portes et ça fumait si fort dans la cour qu'un vieillard est venu, a tisonné dans le poêle et m'a sévèrement réprimandé en alsacien. Je me suis senti confus et je suis resté toutes fenêtres ouvertes au milieu de cette chambre fumante, désignée aux yeux des passants par la fumée comme si j'étais au pilori. Abandonné sur la route comme une merde par ma division, mon respect humain renaissait et mon insouciance militaire disparaissait avec mon anonymat. Car à présent, dans ce village civil, je ne suis plus anonyme, je suis « le soldat du village ». Il me faudrait des clochettes comme aux lépreux du Moyen Âge. J'ai travaillé jusqu'à midi, j'étais bien joyeux mais non pas civil : plutôt un sans-patrie, je savais trop bien que mon milieu naturel était à quelques kilomètres de là. À midi je suis revenu, les yeux pleurants et jambonnés, la veste fumante dans la salle d'auberge déserte (hier elle regorgeait

de militaires, on dirait aujourd'hui la salle de bal du village après la fête) et j'ai déjeuné avec une omelette et une paire de saucisses en lisant le *Journal* de Gide et celui de Dabit. Ensuite de quoi je suis retourné me faire fumer dans mon apprentis en travaillant. Au bout d'un moment, tout de même, j'ai été faire un petit tour dans le village. Déception ; il reste quelques soldats qu'on empile encore dans des camions. Les militaires, c'est tenace comme des poux. Mais, dans la grand-rue, les femmes réapparaissent sur le pas de leurs portes ; chez le maréchal-ferrant, des civils ont reparu, de gros hommes en blouse, ils ferraient un cheval en jurant. Les coqs chantaient à se crever le gosier (hier, il me semble qu'ils ne chantaient pas). Seul souvenir de « notre » passage, le mot de « vaguemestre » écrit à la craie et surmonté d'une flèche, sur une palissade. Et puis mes yeux pestiférés qui traînaient un relent de guerre partout. Je suis rentré, je me sentais dans un drôle d'état : abandonné n'importe où et n'importe quand. J'ai commencé à vous écrire. Le sergent-chef m'a dit hier soir : « On viendra. Mais vous savez ce que c'est qu'un transport militaire. Ne vous impatientez surtout pas. » Donc je ne m'impatiente pas, il y a un matelas dans mon apprentis, s'ils ne reviennent pas ce soir, je coucherai là, roulé dans ma capote.

Mon amour, mon charmant Castor, excusez-moi, vous n'aurez pas la surprise que je vous promettais avant-hier. C'est que j'étais encore à Marmoutier et je voulais vous envoyer un pétale de fleur symbolisant tout un bouquet. Mais ici il n'y a pas de fleur : tout juste du fumier. Et pourquoi ce bouquet symbolique ? Parce que c'est un jour de fête, mon amour ; quand vous recevrez cette lettre il y aura tout juste dix ans que nous nous serons mariés morganatiquement et pour la première fois, ma petite fleur, nous ne serons pas ensemble pour fêter cet anniversaire. Mon amour vous m'avez donné dix ans de bonheur (et moi à vous, si j'en crois votre charmante petite dédicace des photos – moi aussi je vous aime bien, assise sur les marches du perron). Mon cher, cher amour, je renouvelle tout de suite le bail pour dix ans, tout en espérant bien fort que je serai là en octobre prochain pour ratifier de vive voix le renouvellement. Mon cher amour, vous

êtes la plus parfaite, la plus intelligente, la meilleure et la plus passionnée. Vous êtes le petit parangon et je me sens tout humble devant votre chère petite personne. Je vous aime de tout mon cœur et je ne vous quitte pas en pensée. Quand j'écris sur mon petit carnet c'est pour vous. Je vous aime de toutes mes forces, vous êtes mon charmant Castor.

1° Je vous répondrai demain sur ce que vous me dites, qu'il est curieux que la conscience ne se soit pas créé un monde à son échelle. Je crois avoir quelques petites idées là-dessus.

2° Mon silence persistant au sujet du *Portrait de femme* de James que je n'ai jamais pu finir, devrait vous faire comprendre que je ne vois pas d'autre usage à ce livre que le dernier.

3° Vous avez si mal écrit votre dernière lettre que je n'ai pas pu déchiffrer, malgré trois lectures, l'affectation d'Isorni.

4° Il faut m'envoyer des capsules d'encre d'*urgence*. Je veux bien *La Jeunesse de Théophile*⁷. Merci.

Je vous aime.

Je trouve fort étrange l'attitude de ce militaire. Mais cela peut s'expliquer par la mentalité militaire.

Bien arrivé. Reçu 4 lettres à la fois de vous : une de Quimper, trois d'Angers. Vous êtes un petit charme. Je suis heureux que vous soyez béate – la plupart du temps – chez cette dame. Je veux bien du *Colonel Jack* de Defoe, tâchez de vous procurer *Moll Flanders*, du même.

Lettre désespérée de T. Leur mère a une crise de cœur et on va faire venir des sourds-muets chez eux. Vous avez donc raison : remboursez M. Bienenfeld au mois et faites-les venir dès que vous aurez touché mon traitement.

À SIMONE DE BEAUVOIR

7 octobre

Mon charmant Castor

La camionnette est donc venue, on m'a chargé à l'arrière avec les bagages et après un charmant trajet à la tombée du jour et dans la nuit, je suis arrivé dans une ville opulente mais noire (3 000 habitants). J'ai vu les Aides qui couraient après la voiture. Ils avaient fait de bonne besogne et trouvé deux chambres chez l'habitant. J'ai couché dans une superbe chambre accueillante à l'allemande, avec des inscriptions brodées sur les coussins – et toute une collection de *Marie-Claire*. Je ne voulais pas coucher avec Paul mais Paul ne voulait pas coucher avec Keller qui est trop gros, mauvais coucheur, ronfle et sent mauvais. Pour finir on a mis le matelas par terre pour Paul et moi j'ai couché sur le sommier. Nous étions fort bien et c'est à peine si Paul a hurlé au secours deux ou trois fois dans la nuit. Et puis il y avait la bonne surprise : *quatre* lettres de vous. Mon amour que vous êtes charmante de tant m'écrire et si gentiment. Vous ne pouvez savoir ce que sont vos lettres pour moi, et avec quelle impatience je les attends chaque jour. Ce matin j'ai arpenté la ville dès 6 h 30, tout seul et fuyant les Aides. Elle est allemande au possible, pleine d'architectures neuves, hardies et d'un goût affreux, mais d'un confort allemand lui aussi et délectable. Il y a dû avoir pas mal d'échanges et d'influence allemande de ce côté de l'Alsace. J'y resterais bien toute la durée de la guerre. Malheureusement nous partons demain et nous irons sans doute dans un petit village évacué et bien moins confortable. Je vous écris de la salle d'école, moderne elle aussi et rutilante. On nous y chauffe. Excusez cette lettre incohérente, le sommeil m'a pris vers 3 heures et je suis obligé de lutter pour faire toutes mes lettres (je voudrais écrire à Catinaud (Magnane) Toulouse, Tania, ma famille). Je remets à un jour de plus grande lucidité de vous écrire sur la conscience et les dimensions temporo-spatiales. Mais je voudrais vous répondre au sujet d'autre chose. Vous me dites que vous êtes confuse parce que vous avez la meilleure part et que vous ne seriez pas sûre de ne pas la garder, si

vous pouviez choisir sans que nous ne le sachions. Mais, mon amour, vous pouvez vous tranquilliser : vous êtes mieux placée certainement que Bost, mais non pas que moi-même, car enfin je ne vous vois pas mais vous ne me voyez pas non plus ; vous avez perdu votre vie de l'an dernier et votre bonheur comme moi, vous êtes plus libre – encore le suis-je presque complètement. Mais vous êtes inquiète pour moi tandis que moi, jusqu'à nouvel ordre je ne le suis pas pour vous. Vous êtes encore à Paris mais, en somme, je vis quelque chose d'assez intéressant pour que je ne regrette pas trop ce Paris diminué et plongé dès 7 heures dans la nuit noire. En réalité mon amour, vous « êtes-en-guerre » ni plus ni moins que moi. C'est une chose que j'ai bien comprise depuis plus de quinze jours. Personne n'échappe à la guerre. Vous prolongez ma vie, vous l'étendez par procuration jusqu'à Quimper, jusqu'à Angers, mais c'est ma *vie actuelle* que vous prolongez. L'autre, celle de l'an dernier, elle a disparu avec la paix et pour vous et pour moi.

Mon amour, à demain, vous êtes ma petite fleur, mon charmant Castor et je vous aime de tout mon cœur.

J'ai reçu une lettre de la *N.R.F.* qui va « transmettre ma demande au service des comptes d'auteurs » et qui publiera mon livre sur les images, mais elle ne sait pas trop quand.

Une lettre de Poupette aussi. Envoyez-moi vite 500 francs si vous avez touché mon traitement. Je n'ai plus que 20 francs. Par mandat télégraphique si possible. Je vous embrasse bien fort.

À SIMONE DE BEAUVOIR

8 octobre

Mon charmant Castor

Pas de lettres de vous aujourd'hui. Et moi je vous écris juste un petit mot parce qu'il n'y a rien de neuf ici. Une lettre de Tania après deux jours de silence. Elle m'écrit : « Je t'aime quand même très fort mais tu me fais un peu planétaire. » Il faut que je m'habitue à lui faire de plus en plus planétaire. Pour peu que la guerre continue longtemps je ne la retrouverai pas. Ça m'est franchement désagréable, mais je veux m'y faire. Il faut bien atteindre, en guerre, une espèce de dénuement – fort moral selon Gide et parfois agréable. Vous autre mon amour écrivez-moi toujours très longuement. Vous ne me racontez rien de cette dame : quelles sont ses réactions à l'égard de la guerre, que pense-t-elle de Zuorro, de Guille ? Cela l'ennuie-t-il de ne pas les revoir ? De quoi vous parlait-elle ? Quelle est au juste sa nouvelle vie en guerre ? Est-ce un désastre pour elle d'être à La Pouèze ou un repos ?

Aujourd'hui j'ai écrit sur mon petit carnet, achevé un chapitre de mon roman. En voilà cinquante-quatre pages d'écrites. Déjeuné (on va chercher la soupe dans une cour, ça n'est pas mauvais, on mange dans notre salle d'école et je fais la vaisselle à l'eau froide) je me suis lavé et j'ai été boire un café. Puis j'ai travaillé encore un petit peu et je vous écris. Dites-moi ce que cette dame pense de mon roman (en détail). Et parlez-moi bien de vous mon amour. Rien ne peut m'être plus précieux. Vous autre cher petit c'est moi. Je vous aime.

Je n'aime pas trop que vous ayez laissé mon roman chez cette dame qui perd tout. Ce que je préférerais c'est qu'elle vous le rende, que vous le fassiez taper à plusieurs exemplaires par votre sœur qui a une machine à écrire et qui me l'a offert. À ce moment-là vous pourriez en envoyer un chez cette dame, un à moi et en garder un. Qu'en pensez-vous ?

À SIMONE DE BEAUVOIR

9 octobre

Mon amour

Me voilà depuis deux jours sans lettres de vous. Je ne suis pas encore inquiet – il y a tant de manigances postales – mais ça n'en est pas loin, vous êtes un si scrupuleux charmant Castor et vous m'écrivez si ponctuellement que je crains que vous ne soyez malade. D'autant plus que, si vous êtes rentrée à Paris vendredi, je devrais commencer à avoir vos lettres de la rue d'Assas. Je viens de recevoir une lettre de Seeligmann (*N.R.F.*) du 2 octobre, ainsi conçue : « M. Gallimard est actuellement absent pour quelques jours de Mirande où nous sommes installés. Dès son retour je lui demanderai d'envisager de faire parvenir le plus rapidement le solde de votre compte à M^{lle} Simone de Beauvoir. » *Attention qu'il va l'envoyer à l'Hôtel Mistral.* Avez-vous bien laissé votre nouvelle adresse ? En tout cas, il y a un solde. Ce sera toujours cela. Vous pourrez l'envoyer sur-le-champ à M. Bienenfeld. Les affaires financières s'arrangent somme toute pour le mieux. Une lettre de Tania, toute chaude. Un mot de ma mère qui est à Saint-Sauveur. Elle doit en être rentrée, à présent. Vous devriez bien aller la voir.

Ici pas grand-chose de neuf. Nous sommes toujours en instance de partir. Mais nous ne partons pas. Tant mieux. La vie est belle et bonne ici, la salle d'école est chauffée et je peux écrire tout le jour. J'avance bien mon roman. Sachez que nous logeons chez un gardien de fous. Il est mobilisé mais est revenu hier chez sa femme et nous l'avons trouvé hier soir en rentrant. Il devait repartir dans la nuit. Naturellement nous avons bu le coup, le pauvre caporal Paul était décomposé. Il hait le vin rouge et a dû en boire *cinq* verres à ras bords par politesse – et la conversation avait lieu presque tout entière en allemand qu'il ne comprend pas. Toute la nuit il a eu d'atroces brûlures d'estomac et une envie de pisser qu'il s'est refusé à satisfaire tout modestement – comme moi – par la fenêtre. (Mes parents me disent – j'y pense – qu'ils ont reçu une lettre de moi avec des passages censurés. Savez-vous ce que c'était ? J'y expliquais simplement

ce que c'était qu'un sondage – ce qui traîne dans tous les bouquins de météorologie. On ne plaisante pas. Ce qu'il y a c'est qu'ils censurent une lettre sur cinquante à peu près.) Ce matin j'ai été déjeuner à l'auberge, j'avais la tête un peu lourde et j'étais un peu morose – mais pas plus que je n'eusse été dans le civil à mon réveil. Après quoi j'ai travaillé un nouveau chapitre de *L'Âge de Raison* : celui où Boris et Ivich sont seuls ensemble et conversent. C'est facile et très amusant. Même chose l'après-midi. Pieter et moi nous allons nous faire photographier en militaires demain matin et je vous enverrai bientôt les photos pour vous faire rire. Je suis déjà, malgré mes efforts, le militaire le plus sale de la division. C'est un sort qui est sur moi. Petit tour à bicyclette et me voilà : le courrier arrive, pas de lettres de vous. Mon amour pourvu que vous ne soyez pas malade. Je sens combien je pourrai être inquiet pour vous si Paris est bombardé puisque je suis un peu anxieux pour deux jours de retard dans les lettres. Je vous aime tant, mon cher amour, vous êtes tant de choses pour moi. Soignez-vous bien, charmant Castor, songez avec modestie et fierté que vous êtes la plus précieuse petite personne du monde, puisque je suis un petit absolu. Mon amour, je voudrais tant voir votre bonne petite figure. A demain, j'espère bien avoir quelque chose de vous.

N'oubliez pas de m'envoyer :

1° *un paquet* contenant des enveloppes en grand nombre,
2 étuis de capsules bleu-noir pour stylo,
des livres (*L'Idiot* – la *N.R.F.* d'octobre – le *Journal* de Green – 2 romans policiers),

2° un mandat de 500 francs, si vous avez touché mon traitement.

Je vous embrasse sur vos chères petites joues.

Voilà que j'ai oublié encore de vous parler de notre être-dans-le-monde. Excusez bien.

Je viens de penser que vous avez commencé aujourd'hui vos cours, ça me fait tout drôle. Ça a dû vous faire étrange aussi. Est-ce à Camille-Sée ou au Lycée Molière ?

À SIMONE DE BEAUVOIR

10 octobre

Mon amour

Encore un jour sans lettres de vous. Ce soir je suis inquiet. Une lettre a pu se perdre, une autre être retardée. Mais trois ! C'est l'ennui de ces correspondances quotidiennes (qui par ailleurs ont un prix immense à mes yeux) : si un jour manque, on est tout anxieux – et je pense avec désagrément aux inquiétudes que vous risquez d'avoir, un peu plus tard, si c'est mon courrier qui a du retard. Enfin ce qui me rassure un peu c'est que, aux dernières nouvelles vous êtes chez cette dame et, somme toute, bien entourée. En cas de maladie vous seriez soignée et on m'écrit. Mais ce qui m'inquiète derechef c'est que j'ai – aujourd'hui – une lettre de Tania du 5. Il me semble donc que je devrais avoir quelque chose de Paris. En tout cas comme actuellement ma vie avec vous ce sont vos lettres, trois jours sans lettres de vous, ce sont trois jours de vie sans vous – aujourd'hui c'est même un monde où vous n'existez plus. De combien peu comptent alors toutes les autres lettres, mon amour et comme ça fait désertique. À présent jusqu'à demain je n'aurai rien. Et je n'ai pas le droit de télégraphier.

A part ça, vie quotidienne. Courte visite au Major ce matin : il voulait s'assurer de nos vaccins. Superbe colis de ma mère avec gants, pull-over, caleçons, tout ce qui me manque. Une lettre de Paulhan qui attend mes *Réflexions sur la mort* et publiera le Giraudoux « avant deux mois », c'est-à-dire dans quatre, je pense. Une charmante longue lettre du petit Bost qui me donne

les nouvelles que vous savez par Z. et qui a, à peu près, ce même état d'indifférence que j'ai aussi. Pour l'instant il ne semble pas du tout en danger.

Mon amour c'est tout pour ce soir. Cette nuit je prends la garde chez les officiers. Ça n'est pas bien pénible. On couche sur de la paille (j'aime ça) et on a à répondre à un ou deux coups de téléphone. En compensation j'aurai la lumière assez longtemps et je pourrai écrire.

Écrivez-moi bien, mon charmant Castor. C'est aujourd'hui notre anniversaire de mariage et tout juste je n'ai pas de lettre de vous. Triste anniversaire. Je vous embrasse passionnément, vous êtes ma petite fleur.

Envoyez aussi du papier s'il vous plaît. Le format de celui-ci.

À SIMONE DE BEAUVOIR

11 octobre

J'ai un petit signe de vie à présent. Ne vous faites pas de souci. J'aurais bien recommencé la lettre pour ne pas vous effrayer mais elle est trop longue et trop philosophique. Je la laisse comme ça.



[Ajouté par Sartre après coup en tête de sa lettre.]

Mon charmant Castor

Toujours pas de lettres de vous. Pour le coup je suis rudement inquiet. Où êtes-vous ? Qu'est-ce que vous pouvez faire ? Je me sens tout sinistre. Sans vous,

tout mon courage tombe. C'est pour vous autre que je tiens le coup, je sens bien que si vous n'étiez pas là, je n'aurais même plus l'énergie d'écrire, tout foutrait le camp à vau-l'eau. Je sais bien que tout ça c'est un sinistre de rêve, quatre jours ça n'est rien, étant donné la poste militaire. Il a dû y avoir un embouteillage quelque part. Mais ce qui est *vrai*, c'est que je passe des journées sans vous. Votre petit salut quotidien n'est pas venu depuis quatre jours et le monde n'est plus pareil. Je me sens pour la première fois déprimé et captif, un rat dans une ratière, je sens toute mon impuissance : si je voulais écrire à cette dame pour lui demander des renseignements (car je n'ai pas le droit de télégraphier) il me faudrait au bas mot dix jours pour avoir une réponse. Si je n'ai rien de vous demain j'écrirai à ma mère pour la prier d'aller rue d'Assas voir ce que vous devenez. J'aurai sans doute la réponse en huit jours. Mais j'espère bien que j'aurai bien avant ça une nuée de lettres embouteillées.

Hier soir j'ai travaillé pour vous. J'étais de garde dans le bureau des officiers. Ça n'est pas bien ennuyeux : on couche sur de la paille au milieu d'un bureau. Il arrive parfois que le téléphone vous réveille mais c'est rare. Et avant de s'endormir, on a le bureau à soi tout seul. De belles petites tables avec lampes individuelles. Je me suis mis à une de ces tables, j'ai éteint le plafonnier, allumé la lampe individuelle et c'était une petite querencia civile entourée d'ombre. Alors j'ai pris mon petit carnet et j'ai écrit dessus la réponse à votre question de Douarnenez. Voilà la question que vous me posiez mon amour : « Je me suis demandé à la pointe du Raz, devant le ciel étoilé pourquoi la conscience humaine construisait un monde avec des durées, des distances et des masses qui ne sont pas à la mesure de l'homme ; Brunshvicg parlerait de progrès de la conscience et que les Grecs pensaient le monde fini, etc. Mais je veux dire : il est curieux que la conscience elle-même entraîne à des constructions inhumaines. » Et voici ce que j'ai écrit sur mon petit carnet : « Ce que vous appelez "à la mesure de la conscience humaine" est à la mesure de l'*activité* humaine non de la conscience. L'homme de chaque conscience est *pour* cette conscience comme le

monde et il y a un être-dans-l'homme de la conscience comme il y a un être-dans-le-monde de l'homme. Mais le délaissement de l'homme – qui est ce dont vous vous étonnez – vient de ce que la conscience se crée un représentant fini dans un monde infini. Et il est possible de montrer qu'il n'en peut être autrement. En effet, la conscience, telle que nous la concevons intuitivement après réduction phénoménologique enveloppe par nature l'infini. Voilà ce qu'il faut d'abord comprendre. La conscience à chaque instant ne peut exister qu'en tant qu'elle se renvoie à elle-même (intentionnalité, etc.) à l'infini et dans la mesure où elle renvoie à elle-même elle se transcende elle-même. Ainsi chaque conscience enveloppe en elle-même l'infini dans la mesure où elle se transcende. Elle ne peut exister qu'en se transcendant et elle ne peut se transcender que par l'infini. Mais fini et infini, au lieu de se compléter, se repoussent et s'opposent. Or la réalité humaine est à la fois la conscience captive dans le corps et le corps même – les actes “objets” de la conscience et la spontanéité qui soutient ces actes. En tant que telle, elle est à la fois délaissée dans le monde infini et créatrice de sa propre transcendance qui soutient le monde infini. Tous les *actes* de l'homme se faisant par le moyen du corps s'inscrivent finis sur un double infini – de grandeur et de petitesse. Et par là, toute considération des objets comme *ustensiles* amène la réalité humaine à la conscience de son délaissement. Car ce que Heidegger n'a pas vu c'est que l'infinité du monde déborde de partout son ustensilité. De là votre étonnement à la pointe du Raz : la compréhension préontologique de n'importe quelle chose suppose toujours son appréhension comme *ustensile* : voir une montagne c'est la comprendre comme “escaladable”. Si l'éloignement des étoiles donne une stupeur voisine de l'effroi de Pascal c'est qu'à la fois il ressort à l'infini transcendant de la conscience transcendantale – et, à la fois, la perception des étoiles comporte nécessairement une tentative d'ustensilisation de celles-ci qui vient buter contre leur “hors de portée”. Heidegger n'a pas vu que son monde pour l'homme – qui est en effet immédiatement et préontologiquement ustensile – est contemporain de

l'homme et non de la conscience transcendante et qu'il est entièrement débordé et désarmé par le monde pour la conscience qui n'est pas susceptible de recevoir l'ustensilité, sur qui l'ustensilité glisse sans pouvoir mordre. Et le conflit entre l'ustensilité et la marge infinie de non-ustensilité, entre le pragmatique et le théorique, entre le fini et l'infini est précisément à l'origine du délaissement humain. Ainsi la conscience transcendante en se faisant réalité humaine se construit fatalement son propre délaissement au milieu du monde. Êtes-vous d'accord ? Êtes-vous satisfaite ?

Mon charmant Castor, toujours pas le moindre mot de vous mais je viens d'apprendre qu'il y a un mandat de 500 francs. Comme vous seule pouvez l'avoir touché, je sais que vous êtes vivante. Il y a donc simplement dans la poste un incompréhensible retard. Mon amour, me voilà tout allègre et bien soulagé. Je soupçonne un peu Keller, avec qui j'ai eu « des mots » ce matin parce qu'il n'avait pas nettoyé le bouteillon et les gamelles, d'être allé me voler mes lettres d'aujourd'hui chez les secrétaires. Car il n'y avait de lettres *de personne*. C'est la première fois depuis le 15 septembre.

J'imagine que nous partons demain.

Je vous aime de tout mon cœur, ma chère petite épouse morgantique. Et joyeusement, cette fois.

Mon amour envoyez-moi vite le paquet, si vous ne l'avez fait. Je n'ai plus *ni encre* (dernière capsule aujourd'hui) *ni papier, ni livres*. Je n'ai plus rien.

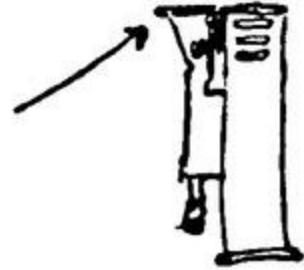
Je vous embrasse de tout mon cœur, ma petite fleur.

Je me suis acheté un briquet que j'aime déjà comme un fils. Il est tout beau. Voici sa forme.

On appuie là,
ça se renverse,
le briquet s'ouvre
et la flamme sort.

À SIMONE JOLIVET

15 octobre
Poste de sondage AD
secteur 108



Chère Toulouse

Tu m'as bien fait plaisir en m'écrivant. Si tu en as parfois le temps, il te faudra recommencer et me donner beaucoup de détails sur ce qui vous advient à tous deux. Sais-tu que tu me fais solide comme un chêne et que souvent nous avons parlé de toi, avec le Castor, comme d'une des rares personnes qu'on retrouverait inchangée, impavide au milieu des pires bouleversements et d'une après-guerre. Tes lettres me sembleront toujours des nouvelles de paix, au lieu que celles des autres gens ne sont que des nouvelles de l'arrière. En échange, naturellement, je t'enverrai toutes les exhortations que tu désireras : à commencer, continuer ou finir ton roman. Mais, si je t'ai bien comprise, elles seraient encore prématurées.

Pour moi la guerre n'a pas commencé encore. Et je ne sais si elle commencera jamais. Je ne suis, pour l'instant, qu'un beaucoup trop vieil élève d'une salle d'école primaire dont le professeur est un adjudant malingre et fort courtois. Imagine que je t'écris à une des tables d'école, toutes mes affaires autour de moi, tabac, briquet, cigarettes – mon roman à portée de la main (j'en ai écrit – au net – 73 pages depuis le 3 octobre). Mes acolytes sont à d'autres pupitres également plongés dans des travaux d'agrément, lecture, écriture, couture ou dessin. L'adjudant au bureau du maître lit, les sourcils levés, la bouche froncée, avec un air d'application extrême un roman policier que je lui ai donné. Les 2 tableaux noirs sont couverts de sinus et de cosinus, parce qu'il explique parfois à ses aides les secrets de l'artillerie. On dirait comme tu le vois (moins les sinus) un centre de rééducation comme Ville-Évrard pour arriérés mentaux. Il n'y a qu'un masque à gaz étendu sur une table à côté d'une gravure licencieuse (qui

appartient au sergent-chef) pour donner à la pièce un petit air d'exposition surréaliste. Je suis là tout le jour. Je lis (je viens de lire *L'Idiot* qui m'a déçu – le *Journal* de Gide) j'écris mon roman, je tiens un « Journal de guerre », de temps en temps je fais le tour de la ville à bicyclette pour me changer les idées. C'est une petite ville basse, aux maisons blanches et soutenues par des poutres noires avec de longs toits tombants et un air ventru. Les restaurants et cafés ont l'aspect mystérieux (et allemand) de bordels et sont, d'ailleurs, en train de le devenir. Vénus semble avoir fait dans nos rangs jusqu'ici beaucoup plus de ravages que Mars. Et cependant les hommes de troupe se plaignent qu'on mette du bromure dans leur café. Que serait-ce donc, autrement ? La guerre donne à tous mes acolytes le charme de l'enfance. La plupart sont mal rasés et bedonnants mais fort espiègles. Moi-même je grossis et m'en désole.

Chère Toulouse, tu m'as demandé ce dont j'aurais besoin et qui joindrait l'utile à l'agréable : il n'y a que tes lettres pour répondre à cette définition. Veux-tu saluer Dullin et l'assurer de toute mon affection. Et crois que je demeure ton bien fidèle ami.

À SIMONE DE BEAUVOIR

13 octobre

Mon charmant Castor

Un petit paquet de vous. Pas de lettres mais ça ne m'inquiète pas, personne n'en a eu et je n'en ai eu de personne : un arrêt de courrier quelque part. Tout de même ça fait une journée sans sa petite joie. Je vous aime tant, mon cher amour.

Ici, rien de neuf. J'ai invité Pieter à dîner hier soir avec vos cinq cents francs et nous avons fort bien mangé, en face d'un fantassin (chasseur) fort distingué – genre calicot – qui nous a parlé de ses maîtresses du Tabarin, et de ses bons

dîners à Paris. Il porte une petite pochette suspendue à un cordon qu'il noue autour de son cou. Et, dans cette pochette, il y a ses photos de vie civile (des femmes, des autos, lui-même et des paysages choisis, par-derrrière). Il les regarde quand il a le cafard. Petite moustache, œil caressant. On a parlé deux heures. C'est marrant on parle avec n'importe qui. À ce propos Pieter, le gros Juif, m'a fait pour une fois une remarque assez fine. Comme je lui faisais remarquer, en sortant, je ne sais quel détail défavorable dans l'attitude de ce type, il m'a dit : « Ça fait la troisième fois que tu me fais remarquer des trucs comme ça. Tu es plus fin que moi, pour ça. » Et comme je protestais poliment : « Ce qu'il y a, c'est que tu peux remarquer le mal parce que tu es indépendant. Si les types ne te plaisent pas, tu peux les envoyer tartir. Tandis que moi, commerçant, je remarque toujours le bien parce qu'il faut que je sois en sympathie avec eux. » *Cette habitude de remarquer le bien* m'a paru intéressante et une explication pour bien des choses. Habitude intéressée, naturellement. Mais j'imagine le coup d'œil quôteur du type : « Qu'est-ce que je vais aimer en lui ? » Par ailleurs mes acolytes sont de plus en plus semblables aux Aides de Kafka : il n'est de rebuffades que je ne leur inflige, par pédantisme moral. Et ils reviennent, exactement comme les Aides, silencieux, rieurs et gamins. Ce matin il fallait aller chercher des fusils. Je ne sais plus trop pourquoi ils avaient fauté mais je leur ai dit : « Vous me faites chier. Allez sans moi, vous porterez le mien. » Car je les tiens dur. Puis j'ai été déjeuner tout seul à l'auberge, lisant *L'Idiot*, écrivant sur mon petit carnet. Et à une heure, les voilà qui s'amènent à l'auberge, avec des clins d'yeux et des mimiques d'intelligence : ils m'apportaient des gâteaux. –

Donc il y avait un paquet. Merci, mon doux Castor. Je me réjouis de lire l'Agatha Christie. Le Green m'a eu l'air d'un raseur, mais à première vue. Je verrai. J'ai encore un volume et demi de *L'Idiot* à lire. Je suis surpris de voir combien c'est truqué et maladroit. Et puis l'Idiot lui-même est fade à vomir. Il y a d'excellents passages dans le comique. Mais, jusqu'ici du moins, j'aime moins les passages pathétiques qu'autrefois. Ça sent trop la pièce montée et puis c'est

trop frénétique à mon goût. Le traducteur, qui est d'ailleurs un con, fait remarquer que si on prend à la lettre les indications de gestes et d'intonations on se croirait dans une maison de fous. « Avec un geste de frayeur »... « Sur un ton d'épouvante. » La vérité c'est qu'il ne faut pas prendre les notations pour des indications de gestes mais bien pour des « soupirs » (au sens musical) et pour des indications voilées de *sentiments*. Au fond, à des degrés divers, tout le monde fait ça. Seulement une fois qu'on vous a mis le nez dessus, on ne peut plus s'empêcher de le remarquer et on finit, du moins chez Dostoïevski, par trouver ça grimaçant. N'empêche que c'est du travail bien fait. Je pense que vous pourrez, dans un mois ou deux, m'envoyer *Les Frères Karamazov* qui, dit-on, est meilleur. Je voudrais me rendre compte. Pour toute cette question de « coins d'ombre » chez les personnages, etc., c'est bien intéressant mais ce qu'on a pu dire de conneries là-dessus, et ce que c'est simple au fond. Il suffit de ne pas être englué dans la psychologie déterministe pour comprendre ce qu'il veut dire. Il n'y a pas de coins d'ombre du tout. Il y a de la psychologie et c'est tout.

A part ça, mon amour, rien de neuf. Il pleut, on nous dit tous les jours que le départ est pour le lendemain et puis le lendemain on est toujours là.

Mon amour, comme vous êtes gentille avec moi. Comme vos petites lettres sont tendres. Comme je me sens *soutenu*. Vous êtes mon cher, cher Castor.

À SIMONE DE BEAUVOIR

14 octobre

Encore pas de lettres de vous. Je pense que le rythme est pris : trois jours sans lettres et quatre lettres le quatrième jour. C'est plaisant un jour sur quatre. Mais cette fois je ne m'inquiète plus. Pas de lettres non plus de Tania depuis quatre jours mais ça, c'est peut-être bien parce qu'elle ne m'a pas écrit. Ici rien de neuf, c'est agaçant : tous les matins on apprend qu'on part le lendemain et tous les

soirs on apprend qu'il n'en est rien. Hier j'ai touché 120 francs de l'Armée pour une couverture que ma mère m'avait envoyée. Me voilà riche. J'en ai profité pour aller chez le photographe. Il travaillait dans une petite cour, emplie de militaires qui prenaient les uns après les autres des poses avantageuses. Je me suis fait photographier avec et sans calot. Le regard est d'aigle et la mine martiale. J'avais à cœur de ne pas vous envoyer un pendant de cette minable petite photo que vous aviez pendant mon service militaire, où je fendais le cœur. Mais que j'ai donc grossi, je n'en reviens pas, j'ai le visage tout rond. Pas d'estomac pourtant. Enfin vous verrez : nous aurons les photos demain et je vous les enverrai aussitôt. Hier soir, j'ai passé un moment à l'auberge avec Pieter. Il m'a fait des confidences. Il m'avait dit le mois dernier : « Je ne plaisante pas sur le mariage. Je suis fidèle à ma femme depuis sept ans que je l'ai épousée. » Mais hier soir, une bouteille de traminer aidant, le ton changeait : « Mon cher, m'a-t-il dit, j'ai attrapé une première chaude-pisse à treize ans. Et ensuite ça n'a pas arrêté. À la fin le docteur m'a dit : n'en incriminez plus les femmes. Vous avez le canal si étroit qu'il suffit que vous changiez de femme pour que votre inflammation recommence... Mon vieux j'étais dégoûté de l'amour. Il m'a dit : une seule solution, le mariage. C'est pour ça que je me suis marié. Et c'est pour ça que je suis fidèle à ma femme, le changement m'esquinterait. Il paraît qu'il suffit de la différence des sangs pour m'irriter. Alors, non, vois-tu. Depuis mon mariage je ne me suis rien permis – ou alors des petites choses, si ça se trouve, je me suis fait sucer une ou deux fois. » Mais un quart d'heure après il me parlait de la valeur morale de la fidélité, du foyer, du sort de l'enfant dans les ménages désunis. Discrètement d'ailleurs car la morale ne l'étouffe tout de même pas. On est rentrés en s'éclairant de ma lampe de poche, cadeau de ma mère – qui n'a d'ailleurs presque plus de force, la pile s'use. De beaux effets de nuit, un ciel bleuâtre, des maisons noires et puis ici et là, une lumière morne tombant de carreaux bleus. Mais vous connaissez ça aussi bien que moi. Je suis revenu à l'école où j'ai pris la garde par plaisir, une fois encore. Mais j'ai eu moins de

chance, j'ai dû partager mon bureau et puis vers onze heures il a fallu que je porte un pli urgent au Colonel. Je ne savais pas où il habitait, nuit noire, ma lampe chevrotait, il pleuvait. Enfin, après m'être enfoncé jusqu'aux genoux dans des centaines de flaques d'eau et avoir erré dans le noir absolu, j'ai fait ma commission et je suis revenu dormir sous ma couverture, la tête cachée pendant que les moustiques me faisaient leur concert. Aujourd'hui rien de bien neuf : j'ai fini le troisième chapitre que j'ai écrit depuis le 2 septembre. Soit 72 pages. Mais sont-elles bonnes ou mauvaises, ô mon petit juge ? C'est vous qui le direz. Si ça continue – et ça continuera car même si je sonde six fois par jour il me restera du temps – le roman sera fini sous sa première version pour le 1^{er} janvier. À ce moment-là je m'occuperai de mes *Réflexions sur la mort*, d'un article sur Gide et de babioles un peu fantaisistes. Peut-être les *Histoires pour l'oncle Jules*. Vous rappelez-vous, mon cher amour, quand nous étions à Marrakech et dans l'Atlas et que je vous racontais ces histoires, l'histoire de l'Arabe qui pissait debout, celle du sergent qui n'aimait pas les mouches. Ça m'émeut bien fort quand je pense à notre petit voyage. Je vous aime tant. Il y a dix ans, mon charmant Castor, il y a dix ans, je partais avec Aron et Guille pour le Fort de Saint-Cyr. En attendant l'auto d'Aron, on était assis, vous et moi, à la terrasse du Mahieu et j'avais aperçu Gégé pour la première fois, je trouvais qu'elle ressemblait à Chadel. De temps en temps comme ça je vous dirai ce que nous faisons il y a dix ans (comme *Paris-Soir* qui chaque jour raconte un jour correspondant d'octobre 1914). J'ai fini le premier volume de *L'Idiot*. Il y a du très bon, tout de même ; trouvé des choses amusantes chez Green. Par exemple ceci qui m'a fait bondir : « Nous parlons (avec Malraux) de la jeune génération littéraire, celle de vingt à vingt-cinq ans et du peu d'intérêt de ce qu'elle fait. » (Ceci est écrit en 1930, j'avais donc 25 ans.) « Que voulez-vous qu'ils fassent ? demande Malraux. Ils ont grandi à une époque paisible, ils n'ont pas éprouvé la secousse d'une guerre ou d'une révolution qui nous aura été si utile. » Le con. Ce mec finit par me porter sur les nerfs (je parle de Malraux, non de Green). Il faudra bien un beau jour qu'on lui explique un

peu ce qu'il est. En attendant je souhaite de tout mon cœur qu'il soit *réformé pour* tics nerveux et que toute une génération de jeunes auteurs le traitent de vieille barbe et le prennent en pitié parce qu'il n'a pas fait la grrrande guerre de 39. Ce Green au premier abord semble un con à voiles. Mais je verrai mieux. Con il l'est sûrement. Mais quel ?

Ici j'ai une bien curieuse expérience : un fonctionnaire socialiste en désarroi. Il s'agit de mon caporal. De quoi se marrer. Finalement ils sont aussi ignobles à gauche qu'à droite. Il est vrai qu'il faut juger les gauches sur la paix et les droites sur la guerre. Il y aurait à dire et par exemple ceci : nos officiers sont vraiment *charmants* et d'une affabilité qui estompe les distances sans les faire oublier. Tous lisent *Candide*, *Gringoire* et *Le Jour*. C'est qu'un paternalisme aimable, qui fait bondir un ouvrier de fureur, devient au contraire de la douceur pour le soldat. Non qu'on soit dur pour lui, personne n'est dur pour lui ; les sergents sont traités comme des hommes de troupe, il n'y a de grade – et encore – qu'à partir de l'adjudant. Seulement le soldat n'a plus de dignité humaine. Absolument plus. C'est un bien et un mal à la fois. Et ce ne sont pas les *hommes* qui la lui ôtent, c'est le système. D'ailleurs on vit fort bien sans dignité – plutôt mieux. Voilà sans doute ce qu'Alain ne comprendrait pas. Mais tout ceci vous semblera bien allusif, mon charmant Castor. Retenez-en seulement ceci, que tout le monde est courtois et amène – et accommodant.

À demain, ma petite fleur, je voudrais tant avoir de vos lettres. Je vous aime de toutes mes forces.

Je n'écris plus à Tania puisque mes lettres arriveraient à Laigle après son départ. J'attends de savoir son adresse à Paris. Cela me décharge un peu mes journées.

À SIMONE DE BEAUVOIR

15 octobre

Mon charmant Castor

Je reçois aujourd'hui votre lettre du 9. Il m'en manque trois de vous. Une du 6 où vous deviez me dire que vous vous installiez rue Vavin (ce qui fait que mes lettres du mois d'octobre sont *toutes* allées rue d'Assas) et les deux du 7 et 8. Votre lettre du 9 me désole. Comment donc avez-vous pu vous figurer à nouveau qu'Emma⁸ se laisserait emmener ? Je croyais que sa réponse avait été définitive. Toutefois puisque sa mère vous a permis de la conduire dans le Midi, il me semble qu'elle vous le permettrait encore une fois, *le cas échéant*, au 1^{er} novembre, à condition que vous la préveniez – car elle est susceptible – que vous n'avez pas usé de sa permission. À propos, vous ne me dites pas comment Emma a reçu Bernard et René Ulmann quand ils ont sonné chez elle ; je ne voudrais pas qu'elle ait recommencé le coup du mois dernier quand Maurice, Adrien et Thérèse Héricourt qui s'étaient dérangés exprès ont trouvé porte close². Pour dédommager tous ces braves gens qui se sont donné tant de peine vous devriez les réunir chez vous. *N'oubliez pas de prévenir sa mère que vous n'usez pas de son autorisation*. En tout cas mon pauvre charmant Castor, je suis bien triste pour vous et j'étais tout énervé en lisant votre lettre. Je voudrais tant être près de vous.

Ici nous sommes toujours en instance de départ. Vous avez peut-être cru que nous étions définitivement installés ? Pas du tout. Nous ne le serons jamais. Ce qu'il y a d'agaçant c'est qu'il y a huit jours que nous sommes là. Seulement chaque matin on nous apprend que nous partons le soir et chaque soir que c'est remis au lendemain matin. En fait je crois que, sans le mauvais temps, nous serions déjà partis. Tout cela est irritant au possible.

À part ça rien de neuf. Je vous envoie dans deux autres petites enveloppes mes deux photos qu'on m'a données aujourd'hui. Je lis et j'écris mais je suis morose : je n'ai qu'une pauvre petite lettre énervée de vous autre, mon amour, et rien de

personne depuis quatre ou cinq jours. Je me sens un peu délaissé et puis je voudrais tant vous voir.

À demain, mon amour (à demain ça veut dire que je vous écrirai demain car avec les cafouillages infâmes et inexcusables de la poste, je ne sais même pas si j'aurai une lettre de vous). Je vous embrasse de toutes mes forces.

P.-S. : Avez-vous songé à mettre dans mon manuscrit le chapitre que j'ai écrit à Juan-les-Pins (Mathieu-Brunet) et qui se trouvait dans ma valise ? Sinon, veillez-y bien, mon cher amour.

J'ai écrit les chapitres X, XIII et XIV et la moitié du chap. XV.

À SIMONE DE BEAUVOIR

16 octobre

Mon charmant Castor

Trois lettres de vous aujourd'hui, 2 de Tania, 1 du Boxeur, 1 de ma mère. Quelle heureuse averse. Il paraît que l'envoi des colis gratuits aux Armées a bloqué 7 millions de lettres pour les soldats. Elles s'écoulent peu à peu et tout va redevenir normal. Mais j'aimerais bien que vous ayez reçu les miennes. Je nous souhaitais notre anniversaire, bon petit être et vous ne l'avez pas su à l'heure dite. Enfin à présent vous voilà sans doute comblée vous aussi. Je vous aime de toutes mes forces.

J'ai une foule de choses à vous dire – pas sur ma vie ici qui reste idyllique et presque un peu trop fade. Imaginez une notabilité du village un peu comique qui échange des saluts avec tout un chacun – et tout un chacun qui se déride en la voyant passer. La notabilité c'est moi, et les villageois sont les militaires de tout grade, c'est fou ce que j'en connais. Ils se bidonnent quand je passe, à cause de mes molletières et de je ne sais quelle tournure générale qui a dû me suivre du

civil dans le guerrier. Vous en jugerez vous-même d'après les photos que je vous ai envoyées hier. Telle reste donc ma vie, bourgeoise et sans pittoresque : je travaille et je serre des mains. On m'appelle : l'aviation. « Salut, l'aviation tu n'as toujours rien à foutre ? » Je réponds : « J'attends mes avions. »

Mais passons au sérieux.

1° Les renseignements que vous avez reçus à propos d'Emma ne peuvent pas encore vous servir. Sans doute l'avez-vous compris. Mais il n'est pas impossible que vous puissiez les utiliser en novembre. De toute façon, j'imagine qu'on vous préviendra.

2° Je ne suis pas enchanté que Tania vienne habiter à l'Hôtel de Danemark à cause des lettres que je vous y écris. S'il n'y a pas moyen de la loger ailleurs, ne puis-je vous écrire au Lycée ou chez Gégé ? C'est important. Réglez cette question au mieux, mon amour. En attendant votre réponse *je vous écrirai rue d'Assas*. Ainsi donc mes prochaines lettres (5 ou 6) allez les chercher chez Gégé.

3° J'ai été pris du désir de lire du Dickens. Pouvez-vous me procurer – mais lors d'un prochain envoi seulement – *Barnaby Rudge* (N.R.F.). Je crois que vous l'aviez lu et trouvé attachant. Vous pouvez aussi, d'ici quelques jours, m'envoyer du papier. Je veux fort bien le *Colonel Jack* (et *Moll Flanders* s'il se peut) et *Les Enfants du limon*¹⁰. J'aime bien Queneau. Pour Julien Green la moitié de son *Journal* est supprimée, peut-être est-il plus intéressant comme pédéraste. Je trouve aussi que c'est le reflet banalisé de Gide. Personne n'a si fort subi son influence. N'oubliez pas *Mars*¹¹. À propos qu'est-il donc arrivé à Alain ? Voici un écho de *Candide* que je vous recopie sans le comprendre :

« Deux élèves de Chartier¹², deux Normaliens se rencontrent à Saint-Germain-des-Prés.

« Tu sais ? demande l'un.

« Je sais, répond l'autre.

« Pauvre maître ! »

Il est vrai que les élèves de Chartier lui ont voué une amitié qui touche à la vénération. Sa disgrâce, dont on s'entretient à voix basse, fait l'objet de commentaires émus.

Le sort aujourd'hui est dur aux uns comme aux autres.

Mais l'identité de sort ne crée point la confusion.

Il y a les coquins. Il y a les braves gens. Il y a ceux contre qui l'on s'indigne. Il y a ceux que l'on plaint.

Qu'est-ce que ça veut dire ? Renseignez-vous, je vous en prie.

4° Vous m'avez vivement intéressé dans ce que vous dites sur nos responsabilités passives vis-à-vis de la génération après nous. Vous avez absolument raison. Tout cela est extrêmement compliqué, mon amour et je réfléchis beaucoup là-dessus. C'est vraiment une drôle de chose que la guerre. Chacun a *sa* guerre, comme il a *sa* mort, il n'est absolument pas question de la subir comme un cataclysme, mais on a un être-pour-la-guerre (variable selon les cas, et fort louche souvent) comme on a un être-pour-mourir. Et *depuis le début*.

5° Je suis tout heureux de savoir que vous avez repris votre roman¹³ et que vous vous y intéressez de nouveau. Je pense comme vous que c'est un sujet qui ne souffre absolument pas de l'actualité. Les critiques que vous vous faites sont fort justes mais il ne sera pas bien difficile d'y remédier.

Pêle-mêle : je trouve Gèrassi un personnage comique de classe. Le droit à la bonne humeur est une invention quasi géniale. Mais il y a tout de même des coups de pied au cul qui se perdent. Je crois que vous pouvez être beaucoup plus explicite sur tout ce qu'il vous raconte. Tout ce qui peut arriver, si la Censure ouvre vos lettres, c'est qu'elle barre d'un trait de pinceau. Et la lettre arriverait tout de même. Et vous imaginez comme ça me divertirait. Moi, ça n'est pas pareil, comme vous imaginez, parce que je suis le *soldat* Sartre. Votre histoire avec Sorokine est curieuse. Quelle part y prenez-vous ? Et que fait-elle à Paris ? Je croyais que cette dame l'adoptait. A-t-elle trouvé de l'argent ? Voici ma petite anecdote sur Keller, qui est vieille, mais je crois ne vous l'avoir jamais racontée.

Keller, c'est l'éléphant de mer. Il se lève (c'était dans la salle d'école de Marmoutier) et dit, méditatif : « Je crois que j'ai envie de chier. » Silence. Il reste debout et se gratte le nez : « Oui, j'ai envie de chier. » Nouveau silence, il donne les signes de la plus vive nervosité (pour éléphant de mer, bien entendu). « Est-ce que je vais aller chier ? » Nouveau silence. Il fronce les sourcils et semble malheureux. Puis son visage s'éclaire d'un seul coup et il dit : « Oh, et puis merde, j'ai bien le temps. » Et il se rassied.

Mon cher amour, en voilà assez pour ce soir. Je vous aime de tout mon cœur, ma petite fleur et je suis tout joyeux aujourd'hui, après la morose de ces jours derniers parce que j'ai eu tant de lettres. À demain, je vous embrasse avec toute ma tendresse.

Répondez-moi d'urgence au sujet du numéro 2. Et rappelez-vous : les prochaines lettres *rue d'Assas*.

À SIMONE DE BEAUVOIR

17 octobre

Mon charmant Castor

Je reçois deux lettres de vous aujourd'hui, c'est fête. D'abord je veux vous répondre que j'approuve formidablement votre projet de mettre le roman en 1938-1939. Ça arrange absolument tout, ce sera excellent. Ça fait un thème de plus à développer, qui doit être, si vous le prenez, constamment sous-jacent. Mais c'est une toute petite difficulté pour beaucoup d'avantages. Seulement je vois un gros inconvénient : est-ce que votre conclusion n'implique pas la *fin* de cette guerre ? Il est vrai que vous pouvez terminer en pleine guerre mais c'est d'un effet plus douteux. Souhaitons simplement que la guerre finisse assez vite

pour cadrer avec votre roman. Écrivez-moi si vous avez l'intention de finir *en* guerre ou *après* guerre.

Vos rapports avec la femme lunaire¹⁴ m'amuse fort. C'est une drôle de personne toute décousue avec des coins de bourgeoisie sordide et des coins de passionné. Je connaissais l'histoire de la fessée de Tania. Je la crois fautive : d'abord parce que Tania m'a dit d'un air naturel que le type s'en vantait (suivait un récit vraisemblable de leurs relations mais que j'ai oublié) – ensuite parce qu'elle était le lendemain plutôt fière d'avoir su le tenir à distance, disant « avec ces gens-là, il n'y a qu'à... » et enfin parce que je crois qu'elle aurait pris la femme lunaire en haine et n'aurait pas voulu la revoir, ce qui n'a pas été. Et puis ça lui aurait fait une secousse formidable – ce qui n'a tout de même pas été. Elle a été écœurée un jour et c'est tout. Mais l'histoire de la purge, qu'elle ignore naturellement, est assez drôle. Elle m'écrit régulièrement tous les jours et, selon son humeur, je suis « loin comme une petite fumée » ou bien « sa sécurité ». Ce que vous me dites – que je la retrouverai après-guerre – est bien possible (encore qu'elle soit capable de s'amouracher). Mais à ne vous rien cacher, cela me satisfait peu. Je ne pense pas beaucoup à l'après-guerre et je n'envisage vraiment – au fond – que de *vous* y retrouver. Tandis qu'il me sera déplaisant – ici, impuissant et n'ayant de cette vie là-bas que l'impression d'un rêve, ce qui prête particulièrement au passionnel – de la sentir se détacher progressivement et traîner dans d'autres mains. Et ça, c'est ce qui arrivera fatalement. Alors j'aime mieux essayer de me barrer, ce qui m'est toujours facile. Je ne lui écris plus depuis cinq jours – par paresse et sous prétexte que j'ignore son adresse. Je vais tout de même le faire aujourd'hui et j'adresserai la lettre Hôtel de Danemark. Vous serez gentille – au cas où elle n'y serait pas descendue – de lui faire dire par sa sœur qu'elle aille l'y prendre. Vous n'oubliez pas ce que je vous dis dans ma dernière lettre et que je vous redis aujourd'hui au cas où ma précédente lettre ne vous arriverait pas : trouvez-moi une adresse où vous écrire (Camille-Sée ? – Gégé ? – rue de Rennes ?).

Nous sommes toujours ici. Il semble que les événements aillent plus vite en ce moment. On entend le canon la nuit et ça pète pas mal à quelque distance. En ce cas nous partirons peut-être mais il est possible aussi, même quand la division entrera en activité, que nous restions. Ma vie est formidablement quotidienne, celle d'un bureaucrate. Je me lève à six heures (volontairement car on a un appel à 8 heures seulement, mais je n'ai pas envie de trop dormir, ni de trop manger ; en guerre, cela me paraît du temps perdu. Il y a un passage de Paulhan dans *Le Guerrier appliqué* sur l'ascétisme volontaire qui est bien vrai) je vais prendre mon petit déjeuner à l'auberge. À sept heures et demie au travail (roman. En général j'écris mon journal de guerre à 7 heures, à l'auberge) – jusqu'à 11 heures. À 11 heures je retourne à l'auberge où je déjeune pour 7 francs en lisant. À 1 h 1/2 appel dans la cour de la mairie. On rentre à l'école, j'écris jusqu'à trois heures avec une impatience grandissante parce que j'attends le courrier. À 3 heures courrier. J'y réponds à partir de 4 heures et jusqu'à 7 souvent. Je ne dîne pas, je bois juste un peu de vin rouge dans mon quart et je travaille encore un peu jusqu'à huit heures et demie. Là, suivant les soirs, je prends la garde ou je me couche. Hier j'ai été me coucher, Paul prenait la garde, j'avais un beau lit à moi tout seul. Aujourd'hui c'est mon tour de garde. Je travaillerai si c'est possible car il y a en ce moment tout un remue-ménage dans les environs. Et je dormirai sur la paille.

Mon amour, je ne recopierai pas mes 73 pages. Du moins pas maintenant. Voici pourquoi : tant que j'aurai la possibilité d'écrire du neuf, il vaut mieux que je le fasse. On ne sait jamais, il se peut que je ne puisse plus écrire faute de confort suffisant. C'est peu vraisemblable, mais il sera toujours bien temps de recopier quand le roman sera fini – et il commence à tirer sur sa fin. Peut-être qu'à ce moment-là j'aurai une permission et je rapporterai le tout sur mon cœur.

Mon cher amour, comme je sens fort votre amour en ce moment et comme il m'émeut, c'est énorme le soutien que vous êtes pour moi, je l'ai mesuré l'autre jour, quand vos lettres me manquaient. Tout ce que je suis de bien, c'est à cause

de vous que je le suis. Je vous aime. La femme lunaire a peut-être raison de dire que je me surestime mais certainement pas de dire que je ne vous estime pas assez, ma petite fleur.

Je vous embrasse tout passionnément.

À SIMONE DE BEAUVOIR

18 octobre

Mon charmant Castor

J'ai reçu pêle-mêle des lettres de vous qui m'ont tout bouleversé. Une du onze où vous m'aimez si fort mon amour – et à la fin vous semblez tout égarée, elle m'aurait fait peur si je n'en avais eu de plus récentes la veille : finalement ce n'était qu'une intuition métaphysique – et puis une autre du 15 où vous me dites : je ne suis pas triste mais je ne suis pas bien heureuse aujourd'hui. Hé ! mon pauvre bon petit Castor, comme je voudrais vous tenir dans mes bras, si vous saviez comme j'ai de la tendresse en ce moment pour votre petite personne si maigre et si forte. Ça ne va pas chercher bien loin, ça n'est pas de ces moments où je pense qu'on ne fait qu'un ou que je vous retrouverai solide comme un petit roc. C'est tout juste de la tendresse ; j'imagine bien votre visage et je sais bien aussi la place que vous teniez dans mes bras quand « je vous emprisonnais ». Mon amour comme j'ai envie de vous voir. Je vous aime si fort. J'ai deuil de ce retour à Paris (précipité à cause de moi mon bon petit) j'ai l'impression à relire vos lettres que vous n'y avez retrouvé que le déséquilibre des premiers jours et notre séparation et la guerre. Allez vite à Provins. Retournez à La Pouèze (à Noël peut-être. A moins que vous n'alliez faire du ski) et puis Zazoulich est là, à présent. Je suis curieux de savoir quel secours elle vous apportera.

Depuis hier ici, on a l'impression que la vraie guerre a commencé. On entend le canon sans interruption mais très loin. Et puis il y a eu un charmant petit épisode, cette nuit, un orage pris pour un bombardement, que je vous raconterai en temps et lieu. Ça m'a d'ailleurs empêché de dormir. Non que j'aie fait cette erreur mais parce qu'on m'a réveillé (j'étais de garde chez les officiers) à cause d'elle. Un gros sergent s'est habillé, tout égaré – entre autres – et il est descendu dans la rue en pleine nuit. Pour moi ça m'a vivement diverti, mais aujourd'hui j'étais somnolent. J'ai reçu votre paquet : papier, livres – je suis charmé de lire le *Colonel Jack* et *Les Enfants du limon*. Lu un peu la *N.R.F.* L'article arrangé de Vaudal n'est pas si con. Évidemment sa critique initiale ne porte pas : ça n'est pas une raison parce que le personnage qui se raconte peut prendre des points de vue sur lui-même pour que l'auteur ait le droit, lui, d'en prendre par surcroît. Et c'est là seulement ce que je reprochais à Mauriac. (C'est pis que morts que me semblent mes écrits antérieurs – ils me font *classiques*.) Mais ce qu'il dit : « que ma liberté est liberté du néant » c'est juste, à la condition qu'on comprenne que ce néant c'est la conscience pure. Mais il a l'air de l'entendre ainsi puisqu'il dit : « de ce néant peuvent sortir tous les possibles. » L'article de Paulhan m'a fait littéralement gonfler. Il écrit : « À la question : “Pourquoi te bats-tu ?” faites que chacun d'eux puisse répondre : “C'est pour être un jour heureux et honoré.” » – S'il savait combien les types d'ici sont loin de penser à être un jour heureux et honorés ! Je trouve beaucoup plus juste les mots de Pourrat : « Une guerre qu'on va faire comme on faisait, tout petit, une page d'écriture. Une chose embêtante, mais qu'il faut faire. » Ça c'est l'opinion générale. Je n'ai pas l'impression que les soldats se sentent pénétrés de droits – comme votre type de chez Youki¹⁵ – maintenant ça leur viendra peut-être en se frottant aux civils. Ici ils ne sont pas du tout antipathiques. Et si on leur parle d'un embusqué, ils disent franchement : « Un qui a de la chance » tout en étant par ailleurs de bonne humeur et paisibles. On a l'impression que nous sommes comme des enfants qui jouent sagement entre eux mais qui redeviendront insupportables dès qu'ils

retrouveront les grandes personnes. Quant aux civils, d'après les écrits de Béraud, Dorgelès et consorts, ils sont poilants : embarrassés d'eux-mêmes. On leur a appris qu'il ne fallait pas jouer les grands airs de 1914 mais tout de même ils voudraient bien donner des grandes claques dans le dos des petits soldats. Alors ils disent d'un air de ne pas avoir l'air : « Nous ne vous dirons rien, nous n'avons rien à vous dire. » Ce qui est surprenant dans cette guerre c'est que tout y est *attitude de refus par rapport à 1914*, depuis la conduite des opérations jusqu'au comportement personnel de chacun. C'est une guerre mise au point après répétition générale. Ça fait guerre savante aussi – au sens où on dit musique savante. Vous savez on a l'impression qu'on se dit tout le temps . nous ne retomberons pas dans les erreurs de – nous ne nous étendrons pas sur ceci qui a été longuement développé par, etc., la guerre de Brunswick, quoi – avec de la pensée sur de la pensée.

Un mot de ma mère, à qui je vais répondre. Je suis content que vous l'ayez trouvée bonne femme.

A propos de la femme lunaire : votre dernière lettre m'a rendu fier comme un pou. J'avais deviné tout seul et lui avais dit à Berlin qu'elle s'était fait violer par son père. Elle l'avait nié alors mais avec plus de mauvaise humeur que d'énergie.

A demain mon cher amour, ma chère petite fleur. Je vous embrasse et je vous emprisonne dans mes bras.

Je vais envoyer des livres à Bost. Mais pas le Gide parce que je dois faire un article sur lui.

À SIMONE DE BEAUVOIR

19 octobre

Mon charmant Castor

Je n'ai pas eu de lettres de vous aujourd'hui. Et moi je ne vais pas vous en écrire bien long parce que je n'ai rien de neuf à vous dire. Une grande nouveauté pour nous, mais l'appréciez-vous ? – c'est que le barbouilleur a badigeonné de bleu les fenêtres de notre salle d'école. Elles ont l'aspect de vitraux, à présent et tout le jour nous travaillons dans une atmosphère d'église. Ça doit être pour le civil qui y pénétrerait, un drôle d'objet surréaliste que cette salle d'école bleuâtre, où des militaires chauves et ventrus travaillent aux tables comme des écoliers, pendant que des masques à gaz traînent sur le bureau. Mais nous y sommes tellement habitués que nous n'y prenons plus garde et d'ailleurs, à nos yeux, son espace « hodologique » est modifié. Il n'y a plus ce mouvement qui va des tables à la chaire mais plutôt une sorte de stagnation en équilibre avec équivalence de toutes les directions comme dans un salon. Et puis les tables n'existent plus *séparées*, pour nous. Il y a pour chacun un objet-querencia *rond* fait des quatre ou cinq tables qui entourent celle où il est assis – parce que nous y posons nos affaires à portée de main. Mais ce que je voulais dire c'est que ce barbouillage nous crée un home pour le soir ; vers sept heures, d'ordinaire, nous étions chassés d'ici, faute de pouvoir allumer. À présent, on tire les rideaux blancs et nous restons là en pleine lumière, toutes lampes brûlant, jusqu'à neuf heures. Les officiers sont partis, le S.R.A. qui partage la salle avec nous (trois types) est parti aussi. C'est calme et agréable. Nous n'irons plus au café le soir. Par contre j'y vais déjeuner le matin et j'y reste de 11 heures à 1 heure. Il semble se confirmer que nous resterons ici *au moins* jusqu'au 1^{er} novembre et peut-être un peu après.

Ce matin notre capitaine – celui avec qui je m'étais entretenu plus d'une heure sur la politique, une nuit que j'étais de garde – nous a fait faire un sondage-démonstration. Il a tout regardé, s'est tout fait expliquer puis il a dit mélancoliquement : « Quatre hommes de perdus pour l'Armée. » Croiriez-vous que ça m'a vexé ? Au point de m'en faire écrire six pages sur mon carnet. Vous rirez en les lisant. Le carnet s'achève, mon amour. J'ai encore 30 petites pages à

remplir. J'ai déjà écrit sur le feuillet de garde : *Journal de guerre I septembre-octobre 1939.*

Voilà tout mon amour. Voilà les événements de la journée. Vous voyez : lever à 6 h 1/2 – petit déjeuner à l'auberge – retour – une heure de travail – sondage – deux heures à l'auberge : 11 à 13 h – 13 h 1/2 : appel – puis une heure assez ennuyeuse d'attente dans une grange, au-dessus d'une écurie pour qu'on fasse dieu sait quoi à nos masques à gaz. Le gaz ammoniac était épais à couper au couteau, ça venait d'en dessous, des chevaux. « Ça donne », disait Keller. Expression que j'aime assez, pour dire « ça pue » à cause de la générosité qu'elle prête à l'odeur. A 3 h agitation autour du courrier qui est venu par petits paquets – et sans lettres de vous. Puis de 16 h à 19 h : travaillé à mon roman. A 19 h j'ai mangé ici même un peu de munster sur du pain de troupe en buvant un quart de rouge, puis j'ai lu un peu du roman d'Agatha Christie. Enfin voilà huit heures moins le quart et je vous écris.

Voilà une sage petite vie ? Elle est toute remplie d'amour pour vous, ma petite fleur. Vous m'êtes toute présente. Et peut-être plus que moi à vous. Je veux dire qu'en ce vide studieux, je vous sens moins comme un manque que comme toute la tendresse et le sens poétique de ma vie. Tandis que Paris pour vous, forcément, c'est Paris sans moi. Voyez comme vous étiez calme, à La Pouèze. Il y a un peu de ce calme monacal et plein de vous, ici. Je vous aime.

1) Écrivez-moi si vous avez réuni tous nos amis, comme je vous le suggérais et si vous avez su les faire un peu parler.

2) Vous voyez qu'il y a encore un peu d'espoir pour cette pauvre petite Emma.

À SIMONE DE BEAUVOIR

Le 20 octobre

Mon charmant Castor

J'ai reçu deux petites lettres de vous aujourd'hui, du 15 et du 16 qui me racontent vos premiers cours. Mon Dieu, petite chançarde, comme je vous envie d'être prof à Henri IV et surtout de faire à pied, le matin, le trajet de Montparnasse au Panthéon, vous savez que c'était mon rêve. Je vois bien comment vous faites et par où vous passez, ça me remue. J'ai eu peur quand j'ai lu qu'on parlait de vous envoyer à Bordeaux, mais du moment que Monod vous a dit qu'il vous en empêcherait tout est bien. Que fait-il donc au ministère ? Est-ce que Davy serait mobilisé ? De quoi rire. Mon amour, comme vous avez un emploi du temps chargé. Mais finalement vous avez deux jours libres plus un matin et une après-midi, on peut travailler. Non, mon charmant Castor, je ne ferai pas de système ici, du moins pas avant la quatrième année de guerre. J'aimerais bien mieux arriver à comprendre ce que c'est que la guerre et *cette* guerre, qui n'est certes pas commune. Je crois que j'y parviendrai petit à petit. Et puis ça m'amuse de la comprendre sur le mode historique (je veux dire : histoire de mes pensées) à travers mes humeurs. Pour le reste mon roman suffit à m'absorber. Au 1^{er} novembre il y en aura cent pages, si tout va bien, vous pourrez les emporter – ainsi que le premier petit carnet noir.

Rien de neuf aujourd'hui. Sinon que je suis accablé de sommeil, je ne sais pas trop pourquoi – peut-être à cause de ces gardes un peu trop fréquentes que j'assume par plaisir. C'est un sommeil doux et poétique, d'ailleurs, qui me remplit de petites images tendres. Tout à l'heure j'étais tout entouré de Paris au mois de novembre, je voyais une vieille petite rue du côté de la Bourse, avec l'éclairage (de paix) tout brumeux et jaune de ses boutiques. Seulement c'est nuisible pour mon roman. J'ai écrit 30 pages de brouillon mais je n'ai pas le temps de les mettre au net et puis quand j'ai le temps j'ai sommeil. Hier il y a eu le sondage et les masques. Aujourd'hui j'ai copié par ordre pendant quatre heures les coordonnées géodésiques des environs et maintenant je somnole. J'ai reçu six

lettres, j'aime bien quand il y en a beaucoup : une insipide de Catinaud – qui va s'engager parce qu'il n'a pas la conscience assez sereine pour supporter l'état d'embusqué – une de Tania – une de ma mère – deux de vous. J'aime bien quand il y en a beaucoup, j'avais l'impression en les lisant que tout mon petit monde était en ordre. Vous autre, je suis bien content que vous repreniez le travail. J'imagine qu'il vous faut une vie pleine, mon petit – bien que vous vous plaigniez que le sel lui fait défaut.

Que vous dire de plus ? N'avez-vous pas été amusée que Mauriac ait pêché comme nous le mot de « querencia » chez Hemingway ? N'oubliez pas d'envoyer *Mars* au prochain colis de livres (et aussi *La Dictature du nihilisme de Rauchning*). Est-ce que le dernier Ellery Queen annoncé par l'Empreinte est paru ?

Mon cher amour, mon charmant Castor, je vous embrasse de tout mon cœur, je vous aime aussi fort que jamais.

Pourquoi Zazoulich est-elle sinistre ? Bost ? Son travail ? Parlez-moi un peu longuement de ce qu'elle devient.

À SIMONE DE BEAUVOIR

21 octobre

Mon charmant Castor

Je vous écris bien tard ce soir, il est près de huit heures et l'extinction des feux est à neuf. Mais vous n'y perdrez rien. Il se peut seulement que les autres lettres soient un peu sacrifiées. D'ailleurs Tania ne m'a pas écrit, je me permettrai peut-être de ne pas lui écrire du tout. Si j'écris si tard c'est que j'ai voulu avancer un bon coup mon roman qui avait un peu traîné tous ces jours-ci.

J'ai reçu une lettre d'Emma. Elle dit qu'il est assez probable – mais on ne sait jamais – qu'elle puisse vous recevoir en novembre. Vous recevoir c'est une manière de parler, vous savez que la pauvre a du travail et je vous conseille de ne pas accepter si elle parle de vous loger. Descendez plutôt à l'hôtel il doit y en avoir du côté de la gare. Vous pourrez la voir assez souvent quoiqu'elle ait son travail : le matin à onze heures et jusque vers une heure et puis le soir vers cinq heures quand elle sort du bureau. Naturellement elle me dit qu'elle se débrouillera pour vous donner un peu plus de temps, vous verrez ça une fois sur les lieux. En somme cette fois-ci toutes les difficultés vont venir de vous et non d'elle, puisque vous n'êtes pas sûre que votre mère vous permette de la voir. Faites au mieux. Elle m'écrit qu'elle sera contente de vous voir. Et elle a l'air vraiment sincère.

Je vous écris dans une drôle d'atmosphère : la salle d'école est vide, mes acolytes sont partis boire un coup. Mais l'adjudant qui vient d'apprendre que son père est mourant, sanglote tout ce qu'il peut à la chaire du maître. Je me garde de lever les yeux car il faudrait dire quelques mots de consolation aussi déplaisants à prononcer qu'à entendre. J'écris donc comme un acharné et j'allume ma cigarette les yeux baissés. C'est curieux comme tous ces gens ont l'esprit de famille.

À propos d'esprit de famille, ma mère m'en a fait faire une bien bonne. Hier elle m'écrit qu'enfin mon beau-père a réussi à « servir », qu'on lui propose la direction d'importants travaux, qu'il faut que je le félicite d'urgence et personnellement. Là-dessus, animé du zèle le plus louable, je prends ma plume et je félicite à tour de bras. La lettre part et ce matin je reçois un petit mot : surtout ne félicite pas, l'affaire est tombée dans l'eau, il est sinistre, ce serait une grosse gaffe. Moi je n'ai plus qu'à me croiser les bras et à attendre les échos de l'affaire.

A part ça rien de bien neuf. Je m'inquiète un peu de vous, ma petite fleur, parce que vous avez l'air d'avoir perdu la bonne humeur. Je voudrais tant que vous retrouviez un peu de calme sans morosité. J'espère que peu à peu vous vous

ferez à cette vie. Mon amour si je pouvais vraiment vous *soutenir et* vous empêcher d'être triste.

Je viens d'être interrompu et appelé par Mistler et Courcy dans le bureau des officiers, ils organisaient une chasse aux moustiques et les écrasaient au plafond avec la hampe du drapeau français. J'ai donné quelques tapes de politesse sur les murs mais sans résultat. Mistler et Courcy sont sympathiques et m'amuse. Ce sont des secrétaires, ils logent dans la classe voisine. Mercredi nous irons tous ensemble manger une tarte au fromage en buvant du riesling. Hier c'était la fête de Pieter et il avait rapporté deux bouteilles. On a bu. Je bois sec tous ces temps et ça m'égaie.

Mon amour je ne crois pas trop que la guerre sera longue : un an, un an et demi au plus. Ça m'étonnerait qu'elle dure deux hivers. Les Allemands sont trop acharnés à demander la paix pour se sentir bien assurés de soutenir longtemps la guerre. J'ai confiance. Pour nous il est possible que nous prenions nos quartiers d'hiver ici. Je ne demanderais pas mieux car la ville est toute coquette et confortable et j'y suis habitué, j'y ai déjà de petites querencias.

Les acolytes reviennent. Au revoir mon amour. Avez-vous songé comme je vous le disais à réunir – mais en petit comité – Bernard et René Ullmann, qui ont été si gentils pour moi, avec Marcelle Allier ? Je pensais que vous pourriez inviter aussi Thérèse et Henri, s'ils sont rentrés ? Dites-moi si vous l'avez fait. Je vous embrasse de tout mon cœur, ma petite fleur. Oh ! comme j'aurais envie de vous revoir.

À SIMONE DE BEAUVOIR

Le 22 octobre

Mon charmant Castor

Que vos pauvres petites lettres sont tristes, ça me fend le cœur. Je voudrais tant vous rendre un petit peu de joie. Écoutez : d'abord vous allez aller voir Emma à Orléans, c'est plus que probable. Ensuite il y a des chances pour qu'un système de permissions s'établisse bientôt et il se pourrait que d'ici la Noël ou le mois de janvier vous me revoyiez. Est-ce que ce ne sont pas deux bonnes nouvelles ? Pour Emma, elle m'écrit qu'il ne faut pas trop se réjouir, vous savez que sa mère a la bougeotte. Mais enfin voilà huit jours qu'il n'est plus question de partir et, pour la Toussaint, vous pourriez aller faire un petit tour là-bas. Écrivez-lui le jour probable de votre arrivée et donnez-lui donc rendez-vous à cette auberge du Cerf, où nous avons été ensemble. Vous l'embrasserez bien de ma part. Que votre vie me semble morose, avec une Z. abattue et les Boubou pour tout potage. Est-ce qu'il n'est pas possible de trouver mieux ? Est-ce que vous ne pouvez pas vous remuer un petit peu ? Je dis ça mais je sais bien que ça n'est pas commode, ma pauvre petite fleur. Je voudrais au moins que vous sachiez que je ne suis qu'amour et tendresse pour vous. J'attribue en partie votre morosité à la déception¹⁶ qui a suivi votre retour de La Pouèze. Mais il me semble que si ça s'arrangeait selon nos vœux, ça ne serait plus pareil pour vous ensuite. N'est-il pas vrai ?

Ici je suis tout installé dans ma vie. Aujourd'hui c'était dimanche, ça se connaissait à peine. Trois d'entre nous ont été à la messe et puis l'après-midi, tout le monde, sauf moi, a fait un peu plus de bruit que de coutume et parlé politique. Moi cependant j'achevais la 90^e page de mon roman. Ces derniers jours, j'avais une impression, un peu, de dessèchement en le travaillant. Vous savez, quand on en est au milieu, on en a deux cents pages derrière soi, deux cents pages devant, on a l'impression que c'est un monde et puis, quand on en est vers la fin, comme c'est mon cas (il reste environ quatre chapitres après celui-là) le monde s'ossifie et on a l'impression d'une grande machinerie bien montée mais sans trop de chair. On connaît toutes les avenues et jusqu'aux ruelles, on a l'impression de *fini*. Vous savez j'ai pensé que l'impression de fini était *acquise*

comme celle *d'infini* par la conceptualisation de la notion première d'*indéfini*. Rien n'est plus difficile que de penser, par exemple, qu'il y a un nombre fini d'habitants sur la terre, un nombre fini de jours que j'ai vécus, un nombre fini à cette heure de paquets de tabac ou de boîtes d'allumettes, ça paraît faux. Ce n'est pas qu'on pense exactement qu'il y en a une infinité mais plutôt un nombre qui ne finit pas. Eh bien je trouve qu'au point où vous en êtes de votre roman, au point où j'en étais du mien quand je vous ai quittée, on a cette impression d'indéfini : il semble que les complications de l'intrigue, les sentiments des personnages, leurs relations réciproques, etc. sont indéfiniment nombreuses. Ça fait qu'il semble qu'on travaille dans le profond. Et puis un peu plus tard, tout d'un coup, il fait objet fini et ça surprend. Mais j'ai réfléchi qu'aux lecteurs il fera plus longtemps qu'à moi indéfini – surtout à la première lecture, qui pour moi est celle qui compte le plus (pour l'ex- ou l'impressionniste – et nous en sommes – c'est la première, parce que nous voulons que les mots se brûlent. Pour le classique – dont est Gide – c'est la seconde ou la troisième). Mais pour moi rien ne vaut le moment où les mots organisent d'eux-mêmes la vision du lecteur. Je ne suis pas d'avis qu'on doive lui donner du travail. Ou du moins pas ce genre de travail-là. Et j'ai toujours critiqué votre roman en me plaçant au point de vue de la première lecture. Et puis il recommence à me faire compliqué et riche, mais d'une autre façon, comme une machinerie bien montée. Il me semble que si j'ai réussi, on doit avoir, au point où j'en suis, une drôle d'impression de simultanéité : « Pendant que Mathieu..., Marcelle de son côté..., et d'autre part Ivich..., et Lola..., et Boris..., et Daniel... » Vous me le direz, mon petit juge. Et puis enfin je crois que j'ai dit à peu près ce que je voulais. C'est une drôle d'impression que j'ai : ce roman, que je pensais ne jamais finir, je *sais* à présent qu'il sera fini. Seulement je ne sais pas du tout (censure) quand il sera publié.

En voilà assez sur lui mais il faut vous dire que j'en suis plein. J'ai proposé ce soir à Paul de monter la garde à sa place pour pouvoir en écrire davantage.

A part ça : petit déjeuner poétique 6 h 1/2-7 h 1/2 à la taverne de la Rose – travail – déjeuner bruyant (parce que c'était dimanche) à la taverne du Bœuf Noir, travail au milieu des conversations politiques – une lettre de vous – une lettre de ma mère – dîner dans la salle d'école avec une tartine de munster, et je vous écris. L'affligeant c'est que je prends la garde pour veiller et que le sommeil vient de me saisir à la nuque.

Je suis charmé pour vous que le Flore soit rouvert.

Je m'étonne et m'indigne avec vous de la conduite de Gérassi et d'Ehrenbourg, encore qu'un examen attentif des événements et un recours habile aux *théories* permettent de justifier leur point de vue (en tirant, si j'ose dire, ce point de vue par les cheveux).

Voilà tout pour aujourd'hui. J'avais une petite idée amusante (ou que je croyais telle) et puis le sommeil me l'a ôtée. Mais rassurez-vous, elle me reviendra et je vous l'écrirai demain.

Mon amour je vous aime si fort, je serais si content de vous revoir, je vous aime passionnément, pauvre petit Castor. Vous êtes ma belle petite fleur, mon petit moi-même.

Ah oui, voilà ma petite idée. Elle n'est pas amusante du tout. J'ai pensé à ce type qui m'avait interviewé dans *Marianne* (Préféreriez-vous la cellule monacale avec liberté d'écrire ou la vie, sans écrire, mais avec ses... et ses..., etc.?). Il m'avait fait répondre que je préférerais, s'il fallait absolument choisir, la cellule du Bénédictin. J'ai pensé que je n'avais rien dit de tel mais que le fait même de m'être laissé attribuer une telle réponse m'avait porté la poisse. Car je l'ai, en ce moment, la cellule du Bénédictin. C'est une guerre de Bénédictin que je fais. Une guerre de philosophe. Cependant Petitjean, m'écrit Paulhan, charge à la tête de ses hommes : chacun son destin. Il me semble que je fais, jusqu'ici, la guerre la plus conforme à ma destinée : voir les choses par le trou de la serrure et vivre dans un poêle.

À SIMONE DE BEAUVOIR

23 octobre

Mon charmant Castor

Juste un petit mot ce soir, parce que je croule de sommeil. J'ai pris la garde hier soir, comme vous le savez, pour remplacer Paul et je n'ai dormi que cinq heures. Et voilà que cette nuit c'est encore à moi de la prendre : c'est mon tour pour de bon cette fois-ci. Je vous écris donc du bureau des officiers, bien affectionné mais rêveur. Que serai-je demain ?

Mais bien que courte, ma lettre vous fera plaisir. On a annoncé officiellement à la T.S.F. hier que nous aurions une permission de dix jours tous les quatre mois avec délais de route : soit en tout 12 ou 13 jours. Le roulement commence à partir du 1^{er} novembre. Naturellement les 3 acolytes étant mariés et pères passent avant moi mais j'aurai certainement une permission avant Noël. Ça et la venue d'Emma au 1^{er} novembre est-ce que cela ne remplira pas un peu votre vie ? Je suis si heureux, mon amour, si content de vous revoir. Jusqu'ici je n'attendais rien, j'avais la patience militaire. Mais à présent c'est différent, je recommence à attendre. Comme je vous aime.

Ici, rien de neuf, jamais rien de neuf. J'étais si sommeilleux ce matin à 7 heures que je me suis violemment disputé avec un sergent-chef. Mais nous avons reconnu nos torts réciproques grâce à l'intervention lénifiante de Pieter et sommes redevenus les meilleurs amis du monde. A midi j'ai déjeuné à l'auberge avec un tueur des abattoirs et un gardien de prison. Le gardien de prison (Clairvaux dans l'Aube) était un petit gars blond et frisé avec le nez en pied de marmite et une bouche rigolarde qui avait l'air décousue. Ses copains le charriaient sans animosité : « Devinez d'ous qu'il est ! » Et comme nous ne devinions pas : « Il est d'ous qu'on peut pas plus loin aller ! » « De la guillotine ? » demande Pieter. « Non, avant. » « Tu devrais écrire un roman, lui

dit l'autre : il y en a qui l'ont fait. T'as connu Dieudonné ? » « Dieudonné ? » dit le petit gars. « Penses-tu, dit un autre, il avait deux ans ! Dieudonné, le forçat innocent, de la bande à Bonnot ! » « Non, dit le petit gars, c'est pas de chez nous, ça. » Tous les autres se mettent à rire : « Eh dis, tu les as fait souffrir, salaud ? » Il répond sérieusement : « Chez nous ils ne souffrent pas. Ils souffrent pasce qu'ils ont pus la liberté. » Et un doigt levé : « La liberté c'est le premier des biens pasque c'est le bien le plus cher de l'homme. » Il ne s'émeut pas d'ailleurs et mange avec un appétit féroce. Le tueur profite de ce qu'il a le dos tourné pour lui prendre avec les doigts un bout de bifteck dans son assiette. Il prend la viande avec sa main comme une petite bête vivante avec une espèce de tendresse, il a l'air d'en avoir une sorte de connaissance spéciale, comme le marin de la mer. Il nous dit qu'il est tueur à l'abattoir militaire et qu'il garde un rognon de veau « sur sa table de toilette » et qu'il va le donner à cuire à l'auberge. Cependant on charrie toujours le petit gars : « C'est vrai que les prisonniers qui se conduisent bien ils peuvent devenir gardiens ? » « Dis-lui pas ça ! C'est comme ça qu'il l'est devenu. » Lui rigole patiemment. Tout de même quand le tueur l'appelle : « Sacré gardien de prison », il proteste : « Je te demande de pas m'appeler comme ça. » « Mais t'as ben un nom, quoi, là-dedans ? » Et l'autre avec modestie et fierté : « On nous appelle surveillants. » C'est alors qu'une seconde ça a risqué de tourner à l'aigre. Il y en a un qui lui a dit : « Mais alors, t'es fonctionnaire ? » « Oui que je suis fonctionnaire. » « Alors tu vas toucher ta paye pendant qu'on se fait chier ici pour rien ? » « Je veux ! » « Ah ! salaud. » Ils trouvent farce qu'il soit geôlier mais ils lui en veulent un peu d'être fonctionnaire.

Voilà les seuls événements du jour. Deux petites lettres de vous, un télégramme de Tania pour m'annoncer son changement d'adresse. J'ai complètement cessé de lui écrire : je recommencerai quand elle mettra un peu plus de régularité dans ses lettres. D'ailleurs j'en suis plutôt content. Je voudrais écrire au boxeur, à Bost et à Guille, mais j'attendrai un peu parce que je suis tout

à fait plongé dans mon roman, j'en suis à un moment palpitant, comme on dit et puis je voudrais en avoir fini un grand bout pour le 1^{er} novembre.

Je ne sais si je vous ai dit que j'aimerais que vous fassiez une réunion de tous mes amis qui ont été si gentils pour Emma et moi. Vous pourriez inviter Bernard et René Ullmann, s'ils sont encore là. Téléphonnez aussi à Marcel Arland. Naturellement vous y joindrez Thérèse Héricourt qui m'écrivait encore hier tant de choses aimables. Dites-moi si vous l'avez fait¹⁷.

Mon amour, que j'ai hâte de venir en permission pour vous voir. Vos lettres me remuent l'âme, pauvre petite fleur. Mais si nous pouvons nous voir tous les quatre mois, ce ne sera tout de même plus tout à fait cette séparation totale d'à présent.

Je vous embrasse de toutes mes forces.

-
1. Le père d'une de mes très bonnes amies.
 2. Gégé, mariée à présent à Pardo, me prêtait son appartement, ayant quitté Paris.
 3. Une ancienne élève devenue mon amie.
 4. Écrivain et journaliste qui avait fait une interview de Sartre.
 5. Chez Gégé.
 6. Roman de Meredith.
 7. De Jouhandeau.
 8. Personne fictive, utilisée par Sartre, quand il parlait des possibilités que j'avais ou non de venir le voir.
 9. Les initiales de ces personnages fictifs composaient le mot : *Brumath*.
 10. De Raymond Queneau.
 11. *Mars ou la guerre jugée* d'Alain.
 12. Nom véritable d'Alain.
 13. *L'Invitée*.
 14. Marie Girard, avec qui Sartre avait eu une liaison à Berlin.
 15. Ex-femme de Foujita et femme de Desnos.
 16. L'impossibilité d'aller voir Sartre.

17. Sauf Marcel Arland, tous personnages fictifs. Les initiales m'indiquaient l'endroit où se trouvait Sartre : Brumath.

À SIMONE DE BEAUVOIR

Le 24 octobre

Mon charmant Castor

Que je vous aimais ce matin vers midi. Je vous ai revue, quand vous étiez toute petite, assise à côté de moi au Luxembourg, ça devait être en juillet 29 ou en octobre. Nous avions les pieds sur la balustrade de pierre de la terrasse et le cul dans des fauteuils. Je ne sais pourquoi j'ai pensé à ça mais vous m'avez fait si émouvant et si fragile. Oh ! mon amour, je vous aime tant, vous êtes le petit parangon et j'ai si deuil de vous savoir loin et hagarde. Vous souffrez plus que moi de cette guerre. Mais que dites-vous des deux bonnes nouvelles d'hier ? D'ailleurs vous avez dû apprendre le coup des permissions par les journaux, en sorte que vous êtes peut-être un peu béate aujourd'hui. Et puis, pour Emma, ça me paraît à peu près certain – sauf caprice nuisible de sa part, comme c'est malgré tout trop fréquent. Comme vous n'avez aucun moyen de connaître ses humeurs, il faudra que vous risquiez le coup, tant pis si vous vous cassez le nez.

J'ai perdu, je le crains, votre petit couteau surréaliste. J'irai voir demain à l'auberge mais j'ai bien peur que je ne le retrouve pas. J'en ai si grand deuil. Il venait de vous et je l'aimais bien. Et puis il était vraiment surréaliste, son manche était une petite jambe avec un pied très bien conformé. Du mollet sortait, Dieu sait pourquoi, un tire-bouchon. Je vous dis tout ça parce que je doute que vous l'ayez bien regardé. Mon amour c'était notre dernière après-midi de paix – et la paix était bien ébréchée. Donc sachez qu'aujourd'hui nous avons fait partie avec deux secrétaires, Mistler qui ressemble à Grock et Courcy qui ressemble à Nizan, de manger un poulet chez une boulangère. Nous l'avons mangé et j'ai dû tirer mon couteau, je ne sais pourquoi, à cette occasion. Or, à 1 heure, moment où les cafés doivent expectorer leurs soldats, nous en étions au café, restaient les petits

verres de marc. Nous sommes restés jusqu'à 1 heure 15 et soudain la patronne est arrivée criant : « Les gendarmes, fichez le camp par la cuisine. » Ce fut une débandade, on a hâtivement pris masques et bérets et on a disparu par la porte de derrière. J'ai dû laisser mon couteau dans la bagarre.

A part ça, c'est une formidable journée de travail. J'en étais totalement abruti vers 5 heures du soir. J'ai travaillé de 8 heures à 11 heures 1/2 et de 1 heure 20 à 5 heures 20. Pas de lettres. De personne. Ce qui signifie encore un embouteillage. Donc j'ai travaillé sans interruption. Le matin à mon roman et l'après-midi à une note de 17 pages dans mon Journal sur mobiles et motifs. Du coup mon premier carnet est fini et j'ai entamé le second. À part ça rien de neuf. Ça tourne un peu à l'aigre entre les 3 de l'S.R.A. et nous parce que les types s'ennuient. C'est moi qui ai attaché le grelot en m'engueulant avec le sergent-chef Naudin, qui est d'ailleurs un brave type, à propos de paquetage – autant dire à propos de bottes. C'était le matin et j'avais la morose matinale. (C'est à partir de cet incident d'ailleurs que sont nées les 17 pages sur mobiles et motifs.) Ce qui m'a surpris c'est que les 2 acolytes pensants, Pieter et Paul ont fait bloc avec moi, par une espèce de solidarité de famille. Le dernier acolyte se rapproche chaque jour davantage du minéral après être parti du niveau des zoophytes. C'est la nourriture qui le tue. C'est son vice. Aujourd'hui il a mangé sept parts de viande (quatre ce matin parce que nous ne déjeunions pas – et trois ce soir parce que Pieter et moi avons dîné d'une tartine de thon). Il a confié à Mistler qu'il chiait trois et jusqu'à quatre fois par jour, ce qui ne m'étonne pas. A l'heure qu'il est, il est couleur ponceau et ses joues lui mangent les yeux. Donc il s'abstient, dans ces luttes meurtrières. Mais le reste est à couteaux tirés. Ce soir ça s'est un peu apaisé. Par contre nous sommes liés d'amitié avec trois secrétaires, Mistler, Courcy et Hantziger, tous trois Alsaciens et en somme fort potables.

Voilà, mon cher amour. Si la guerre continuait à ce rythme lent et berceur je crois que j'aurai écrit trois romans et 12 œuvres philosophiques à la paix. Je n'ai

jamais tant pensé et ma tête bout. Emma vous expliquera ce que j'ai pensé sur l'historicité, c'est trop long à mettre par écrit.

Mon amour voilà plusieurs fois que je vous l'écris mais je ne sais si vous avez reçu mes lettres à ce sujet, vous ne m'en parlez pas. Je voudrais beaucoup que vous réunissiez tous ces gens qui ont été si gentils avec moi au moment de mon départ : Bernard et René Ullmann, s'ils ne sont pas mobilisés, Marcel Arland et, si vous pouvez la joindre Thérèse Héricourt. Écrivez-moi si vous pouvez les réunir.

Mon cher amour, mon bon petit Castor, j'ai si fort envie de vous voir. Je vous aime.

À SIMONE DE BEAUVOIR

25 octobre

Mon charmant Castor

Que vos petites lettres sont tristes, comme je voudrais qu'il puisse se faire que je vous voie. Je vous aime si fort. Chaque jour j'espère que vous aurez repris la bonne humeur et chaque jour vous voilà toute sinistre et j'ai le cœur fendu. Mon cher amour, est-ce que ça ne vous changera pas un petit peu, si je viens en permission tous les quatre mois ? Est-ce que vous n'aurez pas alors une sorte de sens à votre année et quelque chose à attendre ; ce sera bien différent. À sentir combien cela me changerait, j'ai l'impression que cela vous changera aussi. J'attends avec impatience les lettres que vous m'enverrez, quand vous aurez reçu celles où je vous parle de permission. Oh ! mon amour, ne croyez surtout pas que c'est un devoir pour vous que d'être triste – mais je ne pense pas que vous le croyiez – c'est en vous amusant et en étant heureuse que vous me donnerez ici la paix du cœur. Je ne pensais jamais à vous avec plus de bonheur que quand je

vous savais bien tranquille chez cette dame à La Pouèze. Je voudrais tant que vous puissiez aller voir Emma à Quimper. Elle crève d'envie de vous voir et il me semble que ça vous changerait un peu. Vous vous êtes séparées *avant* la guerre et ça fait que vous n'avez pas repensé en commun et ressenti en commun cette guerre, vous y êtes isolées toutes les deux. C'est un peu comme si ce que vous craigniez s'était réalisé : si vous étiez morte sans témoins. Mais il suffira que vous la revoyiez un jour ou deux pour que cette guerre devienne votre guerre à toutes deux, un milieu qui vous unira autant qu'il vous sépare. Et puis vous pourrez imaginer sa vie, ensuite. Et c'est énorme. Et puis si je viens *fin novembre* en permission (au plus tard 1^{er} décembre) ça vous fera un mois de novembre un peu rempli. Après il y a la Noël (est-ce que vous ne retournerez pas à La Pouèze ?). Et puis mon amour je ne crois pas qu'il y en ait pour des années. Un an et demi au plus. Je ne pense pas que les Allemands endureront plus de deux hivers.

Ici, drôle de journée, j'étais fatigué d'avoir tant travaillé hier, avec un moment de tristesse à l'éléphant de mer, à l'auberge entre 11 heures et 1 heure. Et puis ça a passé. C'étaient les yeux qui « fatiguaient ». Aujourd'hui j'ai moins travaillé et mis de côté une aurore de petite pensée sur notre « unweit » par sagesse. Je n'ai guère fait qu'écrire mon roman. Et puis j'écris trop petit sur mon carnet. Écrivez plus gros, me direz-vous. Oui mais ça sera moins joli. J'ai fini le 1^{er} carnet et commencé le second. Quand je viendrai en permission nous rédigerons *ensemble* vous votre Journal et moi mon carnet, le soir avant de nous coucher. Mon amour, ce sera un peu triste qu'on soit obligé de se cacher mais nous nous aimerons tant et serons si contents de nous voir que ça s'arrangera et qu'on s'en foutra un peu. D'ailleurs j'aurai onze jours. J'en passerai 8 avec vous et nous en *avouerons* deux, en sorte que nous pourrons aller à l'hôtel et au café de Flore, etc. Et je passerai les trois derniers avec Tania. Si on vous parle de permissions hochez la tête et dites qu'avec les militaires on ne sait jamais, que dix jours c'est un maximum, que d'ailleurs ça ne jouera pas pour moi puisque je ne suis pas

« en ligne ». En fait j'y suis mais je ne le dirai pas. Savez-vous, il nous restera Montmartre et les Boulevards et la République et le Temple et tout ça. Je pense par exemple, qu'il est à peu près impossible de dissimuler à mes parents ma première permission. Voyez toutefois, tâtez le terrain avec ma mère, dites que vous ne savez pas trop ce qu'il en est, que j'ai l'air de dire que n'étant pas en activité, je ne bénéficierai pas de la première fournée. Ce qu'il y a c'est que j'aurais bien voulu avoir un costume civil pour cette première perm. Et j'ai eu la connerie de laisser le mien avenue de Lamballe¹. Verriez-vous un moyen de le ravoir ? Ou de m'en procurer un ? Si jamais je vois ma famille, d'ailleurs (mais ne vous y trompez pas, mon bon petit ça n'est pas pour vous préparer doucement : s'il est possible de l'éviter, je le ferai du plus grand cœur) je la verrai à déjeuner et je la quitterai à trois heures. Il y a déjà des gens de chez nous qui se préparent à partir pour le 1^{er} novembre. Mais je n'en serai pas : étant seul célibataire sans enfants, du poste de sondage, je partirai le dernier. D'ailleurs je l'ai proposé de moi-même quoique, certes, aucun des trois ne tient aussi passionnément que moi à revoir sa vie civile.

J'ai reçu deux gentilles lettres de Tania aujourd'hui. Voici un passage qui vous concerne : « Là-dessus est arrivé le Castor, beau comme un jeune Hindou avec un turban. Nous avons eu un brin de conversation aisée ; seulement, après un petit silence, vers la fin nous nous sommes remises à parler toutes deux ensemble, ce qui m'a immédiatement plongée dans le désespoir, parce que, ce soir, je suis une agitée inquiète. » (C'était le soir de son arrivée, je crois.) Je voudrais bien le voir ce turban. Et le manteau en poil de chameau. Achetez-le, je vous en prie. Écoutez, petit Castor, écrivez vous-même à la *N.R.F.* disant que vous parlez en mon nom. Je récrierais bien mais ça mettra trop longtemps tandis qu'ainsi ils devront bien vous répondre. Voici l'adresse : *N.R.F.* Mirande – par Sartilly. Manche.

Mon cher amour, je vous embrasse passionnément. Je vous en prie ne soyez pas triste ou alors j'aurai manqué le but de ma vie, qui est de vous donner du

bonheur.

Je suis très ennuyé que vous ne receviez pas toutes mes lettres. Je n'ai pourtant *pas manqué un seul* jour de vous écrire. Si vous allez voir Emma à Quimper, apportez-lui les livres qu'elle vous demande. Si c'est impossible d'aller chez elle, envoyez-les-lui.

À SIMONE DE BEAUVOIR

Le 26 octobre

Mon charmant Castor

Je voudrais tant que vos démarches réussissent. J'ai reçu votre petite photo et ça m'a rendu toute vivante votre petite personne. Mon amour, comme vous êtes loin. Il me semble que vous êtes un peu plus calme aujourd'hui. Mon amour, si mes lettres vous sont de quelque secours, j'essayerai de les rendre le plus longues et le plus nourries qu'il me sera possible. Hélas, il ne se passe rien. Ou si peu. Tout est dans ma tête. J'ai eu les yeux un peu fatigués ces jours-ci et, après réflexion, nous avons trouvé – car les acolytes souffraient comme moi – que cela venait de l'éclairage électrique. Imaginez mon bon petit que de 7 heures et demie à 21 heures, tous les jours que Dieu fait, c'est l'électricité. Nous avons débarbouillé de leur bleu 12 carreaux sur les 108 des fenêtres, grâce à quoi nous pouvons travailler au jour et cela va déjà mieux. C'était la cause de ma fatigue d'avant-hier.

J'ai encore écrit 10 pages de carnet sur l'historicité. Je commence à m'y reconnaître. Vous verrez tout ça d'un coup quand vous lirez ce petit carnet, car il faut voir comment je suis arrivé à tout cela, il y a bien du changement dans ma morale, vous verrez. Mais non pas de ceux que vous puissiez désapprouver. Je ne

suis pas Ghéon, rassurez-vous bien et je n'ai pas encore retrouvé Dieu, ni les assises bien-pensantes de la Société. J'ai des tas d'idées en ce moment et je suis bien heureux de tenir ce petit carnet, car c'est lui qui les fait naître. Vous ne me parlez plus du vôtre. Il faut continuer bien sagement à le tenir, sinon vous serez prise au dépourvu et c'est ce qu'il ne faut pas. Est-ce que ça ne vous donne pas, comme à de Roulet, une sorte d'extériorité par rapport à votre vie ? À moi oui. Ça me fait toute une petite vie secrète au-dessus de l'autre, avec des joies, des inquiétudes, des remords dont je n'aurais pas connu la moitié sans ce petit objet de cuir noir. L'essentiel de mes remords c'est en somme ce qu'on avait dit à Marseille : qu'on est jeté dans une condition qui implique des tas d'irrationnels et que ça n'est pas en les masquant qu'on les supprime. Les masquer, en somme, c'est tout juste prendre l'attitude d'inauthenticité à leur égard. Nous en avons énuméré des tas (naissance, mort, génération, classe sociale, etc.). Mais il y a aussi la guerre. Et je me rends compte que j'étais en totale inauthenticité vis-à-vis d'elle. Je la masquais et ce que je ne voyais pas c'est que notre époque (18-39) ne tirait son sens de rien d'autre (en son ensemble comme dans ses plus petits détails) que d'un être-pour-la-guerre. Ainsi me semble-t-il que j'ai eu, malgré moi et à mon insu, pendant vingt ans, au plus profond de ma nature un être-pour-la-guerre inauthentique. Qu'aurait-il fallu faire ? Vivre et penser cette guerre à l'horizon, comme la possibilité spécifique de cette époque. Alors j'aurais saisi mon *historicité*, qui était d'être destiné à cette guerre (eût-elle même été évitée en 39 et pour toujours, elle n'était pas moins le sens concret de toute cette époque). Ne croyez pas naturellement que ça veut dire que je devais m'y résigner ou l'accepter. Mais seulement la tenir pour mon destin, comprendre qu'en me *choisissant* de cette époque, je me choisissais pour cette guerre. Vous me direz : vous n'avez pas choisi cette époque, vous êtes tombé dedans. Mais non. Je vous expliquerai que nous l'avons choisie – et je ne l'entends pas au sens métaphysique du choix d'un caractère intelligible. Mais concrètement. Voilà une esquisse tout à fait schématique – et peut-être incompréhensible – de ce qui

remplit des pages et des pages de carnet. Je ne crois pas du tout que cela conduise à la saloperie, ni à des solidarités humanistes et louches.

Mais nous en discuterons. Je voudrais si fort parler de tout cela avec vous. Les permissions à présent vont officiellement commencer mais il y aura de la pagaye au début et il faudra de la patience.

Je n'ai pas encore envoyé les livres à Bost, il m'en reste un ou deux à finir. J'enverrai : le *Colonel Jack* – *Le Procès* – les 2 *Green* – *Le Château* – *La Jeunesse de Théophile* – *L'Idiot* et quelques romans policiers. Est-ce que ça ira ? N'oubliez pas d'acheter pour moi *Mars (ou la guerre jugée)* et ce *Carnet de guerre* (j'ai oublié le nom mais c'est sur mes lettres) préfacé par Giono et le Rauschnig, j'ai besoin de lire tout ça. Et puis le Dickens et l'Ellery Queen. Peut-être préférerez-vous les porter d'abord à Emma. Mais qu'elle les lise vite. Elle vous donnera en échange le premier petit carnet noir que je lui ai confié et 130 pages de mon roman. À propos : tâchez de mettre un petit billet de mille de côté en novembre pour ma permission. Quand je vous aurai prévenue (ça sera peut-être en décembre) de mon arrivée ne *remboursez* pas pour ce mois-là cette dame ou M. Bienenfeld. C'est le mieux.

Aujourd'hui le vide total : petit déjeuner à la taverne de la Rose – travail (sur l'historicité) – déjeuner à la taverne du *Cerf*, dans la grande rue, en face de la poste, il est tranquille et solitaire ; j'ai encore un peu écrit sur le carnet. Conversation avec Mistler. Retour à l'école : travail (mon roman de 2 h à 4 h) puis lettres (1 de vous, 1 de ma mère, 1 de T. à qui le retour à Paris semble donner un regain de flamme pour moi. Je ne lui ai pas écrit depuis 6 jours, je vais le faire tout à l'heure). J'ai lu les lettres et je vous réponds.

Je suis content que vous m'envoyiez la lettre non expurgée dont vous me parlez. On verra bien. Je pense en faire autant demain ou après-demain. Mais ça n'est pas sûr, parce que finalement il y a si peu de chose à dire – ou alors des nuées de détails, que vous lirez sur mon carnet ou que je vous raconterai de vive voix. À propos de la femme lunaire je lui compte 7 amants : son père – un type

que j'ai oublié – une grande liaison avec un Turc – son mari avant qu'elle ne l'épouse – moi-même – un type de Vienne – le Corse. Si je compte bien, ça fait sept. Peut-être voulait-elle dire qu'elle en a eu davantage ? Je n'ai pas écrit à Bost, mais je vais le faire. À Guille aussi, au boxeur, à cette dame : ça fait un déluge de lettres, surtout qu'à présent je reprends la correspondance avec T. ça m'accable un peu. Surtout qu'à tous ces gens-là je n'ai *rien* à dire.

À partir de demain nous travaillons : UN sondage par jour à 7 heures 30 du matin. Ça n'est pas cassant. Je me demande si je vous ai bien expliqué qu'est-ce que c'était que cette vie pour moi ? Monacale avec confort, chauffage central et eau courante. Et puis, comme pour les ménages dont le budget est au-dessous de 40000 : les satisfactions sont surtout intellectuelles. Et avec ça la possibilité de partir n'importe où (le bruit a couru deux jours que nous partions en Turquie ! mais c'était faux) qui ôte à cette vie monacale et bureaucratique toute racine, toute possibilité d'encroûtement. Et puis, autour, cette guerre insaisissable. Et puis alors, une sorte de diverticule de moi : vous. Avec Paris autour. Mais non un Paris qui me sorte de là, comme au service militaire : un Paris de guerre. Drôle de chose. Et si conforme à moi. C'est bien *ma* guerre. C'est ce que je marquais dans mon carnet.

Mon amour, j'ai essayé de faire la plus longue lettre possible pour que vous ayez plus longtemps du goût à la lire. Je m'efforcerai tous les jours d'en faire autant. Je mets un peu tout ce qui me passe par la tête, mais je pense que ça vous sera plaisant. Comme si vous causiez avec moi. J'aime votre petite photo. Pieter a reçu son appareil et va en prendre cinq ou six de moi. Je reporte la barbe, par paresse de me raser, mais je la couperai avant de vous revoir.

Je vous aime si chaudement, si tendrement, ma petite fleur. Ça m'agace de dire : passionnément, parce que je galvaude ce mot. Pour moi ça revient à présent à dire : je vous embrasse bien fort. Mais vous êtes toute ma vie.

À SIMONE DE BEAUVOIR

27 octobre

Mon charmant Castor

Vos lettres arrivent bien régulièrement à présent, c'est rudement plus agréable. J'aime tant avoir un petit morceau de vous tous les jours. Vous m'expliquez dans votre dernière lettre comment je suis *en* vous. Mais vous êtes aussi *en moi*. Ou plutôt, vous êtes à l'horizon de toutes mes pensées. Tout ce que je pense ou sens ou écris c'est pour vous. Même mon carnet ou mon roman qui seront destinés aux gens, c'est d'abord à vous qu'ils sont et à travers vous, seulement, aux autres. Vous êtes comme l'objectivité de ce monde qui m'entoure, qui sans cela serait seulement le mien – et qui est le nôtre. Vous êtes tout le temps là. Et puis vous n'êtes pas que ça, vous êtes aussi ce maigre petit Hindou à turban que j'aimerais tant serrer dans mes bras. Mon amour, vous avez encore maigri sur votre photo. Mais ce turban vous va si bien. Il faudra le mettre pour aller voir Emma.

Pour ce qui est de l'après-guerre, quand je rentrerai chargé de lauriers, puisque vous vous en inquiétez déjà, n'ayez pas peur, je ne me laisserai pas manger. Je ne me serai pas emmerdé x mois pour me laisser emmerder toute ma vie. Déjà je compte user des droits du guerrier en famille : mon beau-père est tombé en arrêt sur le chapitre « permission » en lisant le journal et naturellement il en conclut que je viendrai avant la Noël. Il m'en informe dans une lettre digne d'une anthologie. Bon. Mais je ne m'installerai pas chez eux et je ne les verrai que de midi à trois heures, il n'y a rien à faire. Et je vais commencer à leur répondre que je n'aurai sans doute que cinq jours.

Vous me demandez si je courrai des dangers en cas d'activité de ma division. Tout d'abord, mon amour, c'est plutôt en cas d'activité de la division qui nous fait face que la question se pose. En admettant le cas, je vous dirai que nous ne sommes pas hors de portée de canon – de gros canon. Il y a donc un petit risque.

Mais le secteur est tranquille et, si nous n'en changeons pas, restera tranquille toute la guerre. La configuration des lieux ne rend guère possible une attaque de ce côté. N'oubliez pas qu'on ne bombarde jamais pour le plaisir. Vous avez peut-être lu dans *Match* qu'un obus de 155 coûte 150 heures de travail. On ne les gaspille pas. Tout le travail de l'artillerie vise à préparer celui de l'infanterie, or le travail de l'infanterie est rendu totalement impossible par la frontière du Rhin qui est infranchissable. Le Rhin *et* la ligne Maginot, c'est trop. C'est pourquoi les canons sont muets par ici. Maintenant changerai-je de secteur ? Je n'en sais rien mais sans doute pas de l'hiver (à moins que cette folle rumeur de nous envoyer en Turquie n'ait quelque consistance. Mais je le dis pour rire et pour vous montrer tous les canards qui ont cours par ici). D'ailleurs nous *sommes* en activité – ce qui ne veut pas dire que nous soyons actifs : les batteries de notre division sont en position. Je ne suis donc, vous le voyez, guère en danger quoique étant par ailleurs en première ligne tout comme un autre. N'oubliez pas que cette guerre-ci est une drôle de guerre, « Guerre introuvable », dit Paulhan, non sans raison. Vous savez aussi qu'une offensive allemande est de moins en moins probable, car l'hiver approche – et qu'il semble plutôt que les opérations, jusqu'au printemps, auront lieu sur mer et dans les airs, sans doute en direction de l'Angleterre. Maintenant, si je changeais de secteur, il se pourrait que je sois plus loin de la frontière, mais *jamais plus près* – ou alors d'un km ou 2. Et puis notre division est une division de réserve. Elle n'est pas faite pour les gros coups. Elle soutient. La censure laissera-t-elle passer tout ce qui précède ? Ça me paraît bien innocent, mais on ne sait jamais.

Il vaudrait mieux garder du sou pour ma permission qui viendra sûrement aux environs du 1^{er} ou du 15 décembre. Je la prends le dernier. Comme vous le savez, j'en avouerai cinq et j'en passerai officiellement deux avec vous. Savez-vous ce que j'ai pensé ? Nous coucherons à l'hôtel Mistral. Ça me charmera et il y a vraiment bien peu de chances que les Z. y viennent. Et puis je pourrai y

demeurer en civil sans qu'on vienne me demander trente-six trucs. Nous irons chez A. Capri, mon amour.

Figurez-vous que je me suis fâché encore une fois, aujourd'hui. C'était contre Paul. Nous sommes restés cinq heures sans nous parler. Il vient de faire les premiers pas : « Combien de pages ça t'a fourni sur ton carnet, notre dispute ? » « Peuh ! une demi-page. » J'étais sûr qu'il viendrait à moi parce qu'il aime « garder les apparences ». Mais je suis effrayé de me disputer tant que ça. Ce n'est pas nervosité (je suis fort calme) mais cuistrerie morale. Le doux Pieterkowski me dit : « Il faut prendre les gens comme ils sont. » Eh oui, mais je suis persuadé jusqu'aux moelles que les gens ne *sont* pas, ils *font*. Donc, ce matin, vers 7 h 30, sondage orageux, les ballons se cachaient malignement derrière les cheminées et nous courions après, chargés de notre théodolite. Puis travail. 120 pages de roman aujourd'hui. Le 3 novembre, il y en aura 140 et j'aurai fini fin décembre. À propos vous ne me dites rien sur le chapitre Mathieu-Brunet que j'ai écrit à Juan-les-Pins en août. Il était dans ma valise. L'avez-vous gardé ou remis à cette dame avec le reste du manuscrit ? Si vous ne l'avez pas remis, songez à le prendre dans la valise et gardez-le bien. Vous y joindrez les pages que j'apporterai en venant en perm.

Je lis le *Colonel Jack* et ça m'amuse fort, je trouve que c'est charmant. J'aime beaucoup aussi des tas de passages des *Enfants du limon* – surtout ceux sur les fous. Il dit qu'ils sont authentiques et ça ne m'étonnerait pas. Ils sont en tout cas parfaitement imités. Et il y en a un – celui qui se termine par : « les hommes sont de petits soleils ambulants » – qui est grand.

J'ai reçu une lettre d'un élève nommé Geoffroy et ça m'a fait plaisir (mais ni Lévy, ni Kanapa ne m'ont écrit). Voici quelques lignes pommées de la lettre de mon beau-père :

« Parlons de toi maintenant. Le “pater familias” que je suis – ce qu'il t'est arrivé très regrettablement d'oublier – ne perd pas ses droits de donner des conseils.

« Je crois que le premier est celui-ci. À la guerre on doit *conserver sa santé* ; pour le reste, c'est l'affaire des dieux. Il faut avoir tout ce qui peut être utile, etc. etc. » le reste est de ce goût : quatre pages. Ça m'a agacé. J'aurais souhaité, précisément, qu'il perdît ses droits à donner des conseils. Mais on aurait tort de s'imaginer que la guerre est une émancipation. C'est un rajeunissement notable, au contraire. Tout ça pour me conseiller d'acheter une paire de bottes. Comme c'est moi qui serais obligé de la payer, je vais dire que le port en est défendu aux simples soldats.

Avez-vous enfin reçu mes lettres manquantes ? Dans l'une d'elles je devais vous demander ce qui était arrivé à Alain. Car il paraît qu'il lui est arrivé quelque chose.

Mon amour, je vous aime de toutes mes forces et je brûle de vous revoir.

Je relis cette lettre et je me dis que cette plaisanterie sur la Turquie peut suffire à vous inquiéter. Mon amour *ça n'est pas sérieux*. Et puis si vous voulez tout de même vous imaginer que ça l'est, commencez par vous dire qu'avant de m'envoyer là-bas on me donnerait vingt et un jours de permission.

À SIMONE DE BEAUVOIR

Le 28 octobre

Mon charmant Castor

Une nouvelle ennuyeuse : le gouvernement étudie un projet d'indemnité à allouer aux fonctionnaires, ce qui signifie vraisemblablement que fort bientôt je ne toucherai plus la totalité de mon traitement. En ce cas tant pis : vous renverrez, s'il le faut, Tania à Laigle 15 jours par mois. Il faut de toute façon garder Zazoulich l'aînée puisque les cours de l'Atelier ont repris. Mais je ne veux

pas que vous vous restreigniez, *vous*. Votre petite vie est bien assez misérable comme ça. Je réécrirai demain à la *N.R.F.*

Voilà pour les mauvaises nouvelles. Ajoutons pour clore la liste qu'Emma m'a écrit qu'elle a encore des velléités de fugue. Mais cela ne me paraît pas bien sérieux. En tout cas, si elle les mettait à exécution et que vous arriviez la voir après son départ, elle vous laisserait son adresse chez sa propriétaire M^{me} Vogel – elle ne s'en ira jamais bien loin. *Ne vous inquiétez pas*. Elle vous enverra ultérieurement l'adresse complète de cette bonne femme, moi je ne peux pas vous la donner aujourd'hui, je ne l'ai pas.

Je voudrais bien, mon cher amour, compléter ces mauvaises nouvelles par de bonnes, comme il m'arrivait autrefois. Hélas nous sommes en guerre et il n'y a pas de bonnes nouvelles. Sinon que mes yeux, qui m'inquiétaient un peu ces derniers jours, vont beaucoup mieux. Paul ayant poussé hier, pendant son sommeil nocturne, des cris féroces (il était énervé par notre dispute) a décidé ce matin de coucher tout seul dans la salle d'école comme un pestiféré, pour ne pas réveiller la bonne dame qui nous loge. Il y a eu encore des cris à propos du nettoyage d'une bicyclette ce matin, mais je n'étais pas en jeu, c'était entre Paul et Pieter que les torchons brûlaient. Et puis enfin ce soir j'ai engueulé Keller (mais avec l'approbation universelle). Il avait été chercher les masques dans un moulin où on les charcute un peu de temps en temps pour justifier la présence à la division d'un lieutenant spécialiste des gaz – et il avait fait exprès de ne rapporter que le masque de Paul et le sien. Tout cela vous indique que la criallerie va son train. C'est le vide total des journées qui rend les humeurs irritables et à propos de rien. Finalement je suis assez bien avec le gros Juif Pieter et les deux autres sont seuls dans leur coin. Cet après-midi « toute la classe », sergent, adjudant, observateur et les sondeurs (sauf Keller qui rotait dans un coin) ont abordé avec vivacité les problèmes sociaux. C'est curieux comme la guerre développe l'*envie*. Envie des sous-officiers de réserve contre les sous-officiers d'active qui touchent leur solde, envie des non-fonctionnaires contre les

fonctionnaires qui touchent leur traitement, envie des paysans contre les ouvriers de l'arrière qui touchent leur salaire. Le sergent-chef Naudin, qui est un excellent type mais puérilement envieux, étant paysan, sergent de réserve et, naturellement, non-fonctionnaire, envie tout le monde à la fois. J'ai dit mon mot pour expliquer que l'on ne pouvait s'attendre à ce qu'une guerre supprimât les inégalités. Mais il est vrai qu'elle les déplace et les démasque parce qu'elle prétend faire paraître une égalité foncière de *fonction*. Cependant je mettais la dernière main au chapitre XVI. Je pense que le 3 novembre il y en aura un de plus que je ne pensais.

Voilà ma journée. Il est présentement sept heures et demie. Je vais à présent écrire un petit bout de mot à Tania et puis j'irai dormir seul chez mon hôtesse. Si vous saviez comme j'attends ce début de novembre avec impatience, mon cher amour, et comme je souhaite que tout aille bien. Je voudrais que cette lettre ne vous attriste pas. Les mauvaises nouvelles ici n'attristent guère. On tend le dos et on reste fort calme. Je ne suis vulnérable que par l'arrière (ce qui pourrait être la devise d'une tante héroïque). Je vous aime de toutes mes forces, mon charmant petit. Vous êtes une petite fleur.

Envoyez-moi des livres dès que vous pourrez. Demain j'envoie tous les miens à Bost.

À SIMONE DE BEAUVOIR

30 octobre

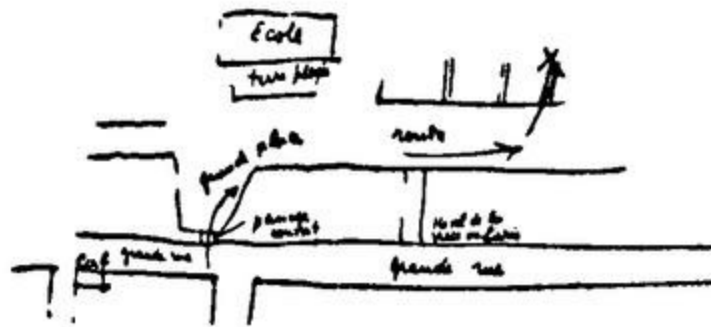
Mon charmant Castor

J'allais commencer à vous répondre quand la sirène s'est mise à hurler. C'est temps clair aujourd'hui et les avions sortent, comme les escargots après la pluie.

On en a vu passer trois – des nôtres – avant l'alerte et on a entendu la canonnade de la D.C.A. Puis, donc, vers quatre heures comme je venais de lire votre lettre et celle de Tania, sirène. Les tranchées étant pleines d'eau on nous a conseillé de mettre casque sur tête et masque en bandoulière, puis on nous a dit : faites ce que vous voulez. Nous sommes descendus dans la cour de l'école et nous avons regardé le ciel. On entendait le bruit du canon mais, comme on ne voyait rien, nous sommes rentrés. Pieter a commencé une lettre à sa femme en ces termes : « Je t'écris pendant une alerte. » Je lui ai dit : « N'espère pas l'épater, ils en ont eu déjà une bonne quinzaine à Paris. » Il m'a répondu : « Oui mais ça fait plus gentil. » Je suppose qu'il l'entendait comme Maheu quand il me disait : « Ma femme m'écrit : en ce moment je vois une voile blanche sur la mer. Admirable ingéniosité de l'amour. » Là-dessus la sirène nous a avertis de la fin de l'alerte mais il s'entête à continuer sa lettre au présent (« J'entends le bruit du canon, etc. »). Au fond nous sommes tous vaguement fiers d'être un peu associés – et sans danger – à cette guerre dont les lettres des civils et les journaux nous parlent tant.

À part ça hé bien j'ai fini un chapitre de mon roman ; hier soir après vous avoir écrit, comme j'étais de garde, j'ai couché dans la salle d'école, sur un excellent lit de paille, mais j'ai peu dormi à cause d'une sacrée horloge qui faisait son tintamarre juste au-dessus de ma tête. Cette nuit, je remets ça, mais j'arrêterai l'horloge. Ce matin beau sondage par ciel pur ; puis, comme j'étais de garde j'ai déjeuné ici – d'un morceau de pain pour garder ma ligne. J'irai dîner dehors tout à l'heure. Je tourne autour d'une idée centrale qui me permettra enfin de supprimer l'inconscient, de concilier Heidegger et Husserl et de comprendre mon historicité. Mais elle est toute ronde et sans portes ni fenêtres, je ne sais pas par où la prendre. J'ai le temps. Cet après-midi, Pieter m'a photographié avec ma barbe (que je garde par paresse puisque je me l'enlèverai pour le 3 novembre). Je vous enverrai la photo. Il en prendra d'autres, sans barbe, d'ailleurs, avec casque, près du théodolite, etc.

Si vous allez voir Emma, donc, vous avez rendez-vous au Cerf. Si elle ne venait pas, vous me demandez ce qu'il faut faire. Attendez que je me rappelle la configuration de Quimper², pour vous expliquer où habite M^{me} Vogel. Quand vous êtes dans la grande rue, en sortant du Cerf vous faites quelques pas sur la droite et vous trouvez alors un porche qui fait office de passage voûté. Vous franchissez ce porche et vous trouvez une sorte d'immense place terrain vague où se trouve l'école de garçons. Vous suivez à main droite la route qui passe devant l'école de garçons et qui sort de Quimper. Le second ou troisième chemin sur la *gauche* (à 150 mètres de l'école) est bordé de maisons sur le côté gauche et par un champ sur le côté droit. Vous le prenez et la troisième maison c'est celle de M^{me} Vogel, son nom est écrit sur la porte au-dessous de la sonnette.



Les permissions ne commencent qu'à partir du 15 novembre. Nous en avons reçu aujourd'hui notification officielle. Ça me met peut-être à Paris pour le 15 décembre, ou le 20, ce qui simplifierait peut-être les choses en ce qui concerne T. Par exemple, on la laisserait partir et puis quatre jours avant mon départ j'enverrai un télégramme, ce qui fait qu'elle reviendrait le lendemain, juste pour les trois derniers jours. Théoriquement je devrais partir le 3^e mais si ça peut coller pour Noël, je tâcherai de partir 4^e par exemple.

Mon amour, à demain. Je vous aime et j'aime si fort vos petites lettres.

Voyez ce que c'est que le cœur de l'homme : on fait exprès pour nous une séance de cinéma. Et savez-vous ce qu'on y joue : *Jim la jungle* ! Eh bien

pourtant je n'irai pas. Ainsi !

À SIMONE DE BEAUVOIR

31 octobre

Mon charmant Castor

J'ai cru que je n'avais pas de lettre de vous, aujourd'hui et puis si fait bien, il y en avait une, un gros Juif l'a apportée. J'avais déjà eu une lettre de T. par la voie ordinaire. On a eu encore une alerte aujourd'hui mais on ne s'est même pas dérangé. Seulement les trois observateurs, le sergent Naudin, l'adjudant Courteaux et le soldat Hang, qui parcourent les chemins à motocyclette sont revenus fort excités. Ils avaient traversé un village où tout le monde portait le masque, ils avaient senti une odeur de moutarde, ils avaient mis leurs masques, Hang n'avait pas su mettre le sien et finalement un artilleur leur avait dit qu'un village proche avait été bombardé aux gaz. Sur l'événement même leurs témoignages discordent : le sergent Naudin est persuadé d'avoir traversé une nappe de gaz, à preuve que ses yeux le piquent. L'adjudant pense qu'il n'y avait pas de gaz du tout et il en donne pour preuve que les civils se baladaient sans masque. Sur l'odeur de moutarde il y a divergence également : ce pouvait être simplement les gaz des motocyclettes. Finalement une hypothèse semble s'imposer : ils ont traversé un village où les militaires faisaient un exercice de masques. Mais leur excitation est à son comble. Vous voyez c'est toujours pareil, quand on attrape un petit bout de guerre on tire de toutes ses forces, on voudrait tout avoir. Mais elle ne se laisse pas faire.

Pour moi j'ai tenté de prendre un bain ce matin mais vainement. Il y avait trop de monde. J'ai retenu ma place pour demain sept heures du matin ; je veux être propre pour le 3 novembre. Si vous saviez avec quelle impatience je

l'attends. Après ça j'ai échoué à la taverne du Cerf et j'y ai tenté une conciliation de Heidegger et de Husserl. Ça n'a pas marché, je me suis obstiné et je me sens tout nauséabond après six heures d'effort. Tout est à recommencer. C'est toujours cette idée toute ronde que je ne sais pas par quel bout prendre, alors je la prends à pleine main et elle me file entre les doigts comme une boule huilée. Vous verrez, ça fait de drôles de petits carnets.

Je suis content que ma permission vous fasse *réel*. Elle l'est vous savez et il y a longtemps que je m'en réjouis. Mais pour des raisons de classements un peu fastidieuses à vous expliquer je ne pense pas l'avoir avant le 1^{er} janvier. Je vais tout de même vous expliquer ces raisons. L'effectif qui partira ne doit jamais dépasser 15 % de l'effectif total. Mais, comme nous sommes un groupe de quatre à part, nous pensions que nous serions aussi à part pour les perm. Et comme on ne peut pas prendre les 3/5 d'un soldat et les envoyer en permission en gardant les deux autres cinquièmes, nous pensions partir à 1 sur 4. C'est-à-dire que le rythme pour nous eût été de 25 %. Mais nous apprenons qu'on nous fera partir avec les autres et qu'il y aura un roulement unique pour tous. Alors nous revenons aux 15 % primitifs. Comme par ailleurs ça commence seulement le 15 novembre et que je ne suis pas des premiers ça n'arrange pas les choses. Seulement, d'un autre côté, avec notre classification à nous je partais quatrième et dernier – dans le classement général je pars troisième d'entre eux c'est-à-dire que je dois être en gros au milieu du troisième quart. Vous voyez ça me mettrait cinquante jours après le 15 novembre soit aux environs du 5 janvier. Bien entendu rien de tout cela n'est définitif.

Vous me demandez de vous parler de Tania. Pour l'instant il n'y a pas grand-chose à en dire. Elle m'écrit des lettres assez gentilles. Elle a eu un mot superbe dans celle d'hier. Elle a vu dans je ne sais quel café des Polonais et elle a eu pitié d'eux parce qu'en ce moment ils sont « si mortifiés ». Par contre elle me parle assez bien aujourd'hui du départ de Poupette : « Je me suis sentie bouleversée de mélancolie (en entrant dans son atelier). Je ne peux pas te dire ce que ça me

faisait. Je n'éprouvais rien pour elle, j'étais de pierre : c'est en soi que ça me faisait peur et je suis restée inquiète et gênée jusqu'au soir. J'ai attendu, glacée, au fond d'un fauteuil vert qu'elle ait terminé de tout arroser de naphthaline, ça me faisait enterrement de première classe et je me demandais ce qu'il y avait pendant ce temps sous son visage frais et affairé. J'imaginai cet atelier la porte refermée, ça sentait déjà le rat et la punaise ».

Ces deux exemples vous donnent à peu près la mesure et les limites de ce qu'elle sent. Elle a pris du courage pour un an de guerre, semble heureuse à Paris, avec le genre d'angoisses de l'an dernier et considère la guerre comme une formidable aventure, parfois sinistre et parfois belle. Voilà tout ce que je sais d'elle. S'il y a quelque chose d'amusant, je vous l'écrirai. Elle ne me dit rien de vous.

Voilà tout pour aujourd'hui, mon tout sage petit Castor. Je vous aime de toutes mes forces et je vous serre contre moi, ô cher petit corps maigre.

Pour la permission, je ne trouve pas que ce soit un si bon prétexte de dire que vous êtes venue me voir cinq jours. Trouvez autre chose, j'y réfléchirai de mon côté. Par contre je suis tout à fait d'accord pour passer 5 jours avec vous, puis trois avec T. puis encore deux avec vous. D'ailleurs ces jours où je verrai T. je vous verrai encore de midi à 2 heures en disant que je vais voir mes parents.

Je vous embrasse encore, mon petit. Oh ! que j'ai envie de vous voir.

Avez-vous dit à Z. que vous alliez voir Emma ? Je voudrais le savoir pour en parler à Tania ou plutôt, dites-lui que je vous ai chargée de le lui dire à cause de la censure.

À SIMONE DE BEAUVOIR

Le 6 novembre

Mon charmant Castor

Comme c'était triste hier soir de laisser cette petite personne toute seule dans le noir³. Un moment j'ai eu l'idée de retourner et puis j'ai pensé : « À quoi bon ? Ça sera cinq minutes et puis après ça sera plus dur de se séparer. » J'ai marché très vite jusqu'à l'école, je savais tout le temps que cette chère petite personne était encore là, à cinq cents mètres de moi, ça m'a empêché de lire tout un grand temps. Mais vous savez, au fond, j'étais profondément heureux. Vous comprenez, ça m'avait secoué, ces cinq jours, secoué dans ma vase et puis j'y retombais, mais c'est formidable tout ce que ça m'a donné. D'ailleurs ça m'a donné une seule chose, tout simplement mais que rien ne peut valoir, votre présence toute seule et toute nue et vos petits visages et vos tendres sourires et vos petits bras autour de mon cou. Mon amour c'est bien vrai, ce qu'on disait souvent, que je pourrais vivre avec vous n'importe où. Après ça j'étais un peu inquiet, pas bien sûr de moi et puis je me demandais qu'est-ce que vous deveniez, si tout marchait bien pour vous ; j'imaginai ce train noir et froid. Les acolytes étaient là, agaçants et complices. Pieter m'a demandé en mimant l'air détaché et en barbouillant les mots dans sa bouche, par discrétion (il était d'ailleurs seul avec moi) si vous étiez partie. J'ai écrit un peu dans mon carnet et puis on a été se coucher. M^{me} Vogel nous avait déménagés. Nous sommes à présent dans un salon en noyer qui ressemble un peu à celui du Bel Eute mais avec des couleurs plus criardes. On nous a dressé là un lit qui semble fort déplacé. Paul tremble de casser des potiches, coquillages, bonbonnières ou bibelots dont la salle regorge, dans son sommeil ambulante. Mais il a été très sage. Ce matin il est parti pour chercher des tubes d'hydrogène avec Pieter et je suis resté seul tout le jour. J'ai été à la Rose, vers sept heures moins le quart et la grosse vieille m'a dit en ricanant : « Ha ! Ha ! vous êtes seul ! » J'ai lu *Un rude hiver*⁴, suite et fin qui m'a déçu. D'ailleurs il n'y a pas là de quoi faire un livre. Ça doit être tronqué j'imagine. J'étais tout enveloppé de tendresse mais je ne

voulais pas m'y laisser aller, c'est pernicieux. Tout de même je me demandais tout le temps si vous aviez bien senti combien profondément je vous aime et ce que vous êtes pour moi. Ô mon charmant Castor, je voudrais que vous sentiez mon amour aussi fort que vous sentez le vôtre. Je suis revenu et toute la matinée j'ai gratté sur mon petit carnet. Mais pas sur ce qu'on avait dit ; au fond c'est tellement simple : j'ai été profondément et paisiblement heureux et maintenant je ne *veux pas* avoir de regrets, voilà tout ce qu'il y aurait à dire. J'ai senti toute la journée que j'étais en état de regarder ma situation avec un œil neuf mais je fermais soigneusement cet œil-là. A présent, à force d'être fermé, comme l'œil de la taupe il s'est résorbé. Voilà ce que je n'ai pas écrit. Mais j'ai continué de 9 h à 11 h (après un sondage exécuté seul avec Keller) à coucher sur le papier des considérations sur mon adolescence – et puis encore un peu au Cerf (où on m'a posé les questions polies qui s'imposaient) de 11 h à 12 h. Puis j'ai déjeuné (du veau, en signe de deuil – on me proposait aussi des salsifis mais je n'ai pas voulu pousser le deuil jusque-là et j'ai obtenu des pommes sautées) et Mistler est venu avec Courcy. Appel. Puis j'ai encore gratté le papier jusqu'à maintenant. Paul me dit que sa femme est institutrice à 7 kilomètres de Tréveray et qu'elle est très serviable. Vous n'avez donc qu'à m'écrire ce que vous voulez. Voilà. Pas de lettre de Tania – elle doit râler, je serai curieux de connaître le dénouement de cette histoire. Une aimable lettre de ma mère. C'est tout, ça fait lendemain de fête, c'est une lettre de vous que j'aurais voulu.

Mon cher amour, ma petite fleur, on n'a fait qu'un, n'est-ce pas ? Je vous aime si fort, si fort et je le sens si bien. Vous avez été un petit charme et vous m'avez rappelé ce que c'était que le vrai bonheur. Je vous embrasse sur vos deux petites joues.

À SIMONE DE BEAUVOIR

Mardi 7 novembre

Mon charmant Castor

Pas de lettres de vous aujourd'hui, naturellement, mais cela me manque, j'aurais voulu en recevoir dès hier, c'est mon pain quotidien, je suis tout cupide de savoir comment vous êtes rentrée, si vous avez gardé votre petite provision de bonheur et si vous m'aimez bien. Ou plutôt je sais que vous m'aimez bien mais je voudrais lire de vos petites tendresses, maintenant que le visage que vous prenez pour les dire m'est encore tout présent. Mon amour, je revois si bien vos yeux, votre sourire et votre petit turban. Dame, à présent, je sens plus fort le vide de ces journées et ma solitude, je suis obligé de me barrer contre une espèce de mélancolie. Mais c'est l'affaire de deux ou trois jours et puis j'ai eu tant de bonheur à vous voir et quelque chose est resté, une espèce de présence de notre intimité.

Aujourd'hui j'ai continué à écrire sur le social. Je commence à me dégoûter de moi-même à force d'écrire sur moi, d'ailleurs je me fatigue et ce que j'écris n'est plus très bon. Enfin ça sera terminé demain et je pourrai me remettre à mon roman. J'ai envie de m'y remettre, maintenant que quelques jours ont passé. Je pense qu'au contraire, par un jeu de balançoire bien connu, je vais sauf imprévu négliger quelque temps mon carnet, il sent l'organe. J'ai déjeuné en vitesse ce matin à la Rose, parce que Paul avait oublié de remonter le réveil et que nous nous sommes réveillés tard. Mais la consigne est moins sévère parce que les chasseurs sont partis. Vous ne reconnaîtriez pas la ville, on dirait une plage à la mode en octobre, ça fait un peu mélancolique. Nous y gagnons une demi-tolérance. Plus de garde pour chasser les soldats des cafés. Aussi s'y prélassent-on jusqu'à 1 heure 20. J'ai travaillé tout le matin, déjeuné d'un excellent bifteck au Cerf en lisant les vociférations insensées de ce con de Suarès dans la *N.R.F.* et puis quelques douces notations de gâteaux idyllique dans le *Journal* de Tolstoï : « Tout à l'heure, après la promenade, je suis allé trouver Semion, je lui ai parlé de sa santé et j'ai été content de moi ; plus tard, en passant à côté d'Alexis, je n'ai

presque pas répondu à ses affables bonjours. Je m'en suis tout de suite aperçu et je me suis blâmé. Voilà qui donne de la joie. » Décidément vous me tuerez quand j'aurai dépassé la soixantaine. A 1 heure j'ai vu arriver Hantziger, le passionné albinos aux cheveux blancs et aux joues transparentes, c'est lui, vous savez qui est en train de divorcer. Il m'a expliqué qu'il avait le cafard et qu'il avait obtenu la permission de jouer du piano, les jours de découragement, dans l'arrière-salle du Cerf. Je l'y ai suivi et il m'a dit qu'il ne savait pas jouer de piano mais seulement quelques airs par cœur. Le piano était faux et chevrotant, il s'est mis à jouer quelques valse mélancoliques et surannées. « Ça me change les idées. » Moi j'ai trouvé dans un tiroir un fox-trot de 1918 qui s'appelle : *Là-bas sur l'Atlantique*. On voyait sur la couverture un monsieur moustachu en habit qui faisait danser une femme vêtue à l'après-guerre avec la ceinture très haute et un diadème dans les cheveux. De l'autre côté, il y avait des titres de chansons avec les premières mesures du refrain. *La Marche de Verdun* : « Et Verdun la glorieuse – Répond par un cri que là-bas – Se renvoient les échos de la Meuse. Non, vous ne passerez pas. » « A ton tour de jouer, a dit Hantziger. J'ai joué le fox-trot. Ça me rappelait *Le Pélican* et *Le Tango du rêve* et les tout premiers temps de l'après-guerre. Ça m'a serré le cœur. Après ça Hantziger a déclaré qu'il allait se mettre en quête d'un violon (car il fait du violon) et que nous ferions tous les deux de la musique. « Et puis à Paris, tu verras, tu viendras chez moi et nous ferons tout un petit orchestre. » Je veux bien jouer un peu de piano avec lui, ça m'amuse. Après ça, je suis revenu travailler ici. A trois heures, alerte. On est allé « voir les avions » dans la cour, comme on va regarder les trains, en province. Naturellement on n'en a pas vu. Quelqu'un a soutenu avoir aperçu un avion allemand, tout blanc au soleil avec une croix noire mais il a soulevé des rires de pitié. Par contre on a vu les fumées des obus de la D.C.A. dans le ciel. C'était des petits flocons blancs, comme ceux que laissait en se désagrégant le mot de « Citroën » que les avions inscrivaient dans le ciel en 1935. Ensuite je me suis lavé. J'ai maintenant un trou si obscène à mon pantalon que je marche en

me tenant le ventre. A 3 h 1/2 courrier. Rien de Tania elle doit être folle de fureur, faites-moi part des indices que vous recueillerez à ce sujet. Et voilà. Je vais manger un morceau de pain avec du chocolat et puis j'écrirai à ma mère et un petit mot à Tania.

Mon cher amour, ma petite fleur, jamais je ne vous ai aimée si fort que ces derniers jours et aujourd'hui. Je passerais bien dix ans ici si vous y étiez avec moi. Je vous embrasse de toutes mes forces.

Nous nous aimions tant que j'ai oublié de prendre l'argent. Il faut aussi me l'envoyer, mon petit. Mais vous vous serez sans doute aperçue vous-même de l'oubli. J'ai emprunté cent francs à Paul et j'ai de l'argent jusqu'à samedi.

À SIMONE DE BEAUVOIR

8 novembre

Mon charmant Castor

Ça ne sera pas une lettre bien longue parce qu'il est tard – j'ai travaillé jusqu'à présent et mené à bonne fin mon étude sur moi-même, elle donne quelques résultats heureux – et puis je n'ai vraiment rien à vous dire. C'est un de ces jours qui s'enterrent aussitôt passés et qu'on ne retrouve plus dans sa mémoire. Il y aura tout de même une lettre sur lui et quand je la relirai je serai tout étonné qu'il ait existé. Je suis allé à la Rose, j'ai réclamé du beurre sur mes petits pains, il n'y en avait pas. J'ai travaillé à m'en faire péter les yeux, pendant que les acolytes montés sur les fenêtres regardaient avec des lorgnettes les flocons de la D.C.A. au ciel. Je leur criais de temps en temps : « Vous n'êtes pas transparents. » Et ils répondaient : « Hou ! » On a fait un sondage, le capitaine qui avait dit : « Quatre hommes de perdus pour l'Armée » est venu y assister. Je lui ai dit : « Mais suivez

donc le ballon, vous-même, mon capitaine, ça vous amusera. » Il a dit oui et, comme je le souhaitais, il l'a perdu. Il n'en a pas convenu tout de suite mais on voyait la lunette qui s'agitait désespérément au bout de ses doigts. Alors je lui ai dit : « Mais si vous voulez, on va vous gonfler un ballon de 18 grammes, ça sera plus facile à suivre. » On le lui a gonflé, lancé, Pieter l'a visé avec la mire et le capitaine l'a encore perdu. Pieter le lui a redonné deux fois. À la fin il a pu le suivre. Mais il ne dira plus que c'est un jeu d'enfants. Tout ça sans malice de ma part d'ailleurs, parce que c'est un bon type, mais pour son édification. « Oui, a-t-il dit penaud, je n'ai pas encore les réflexes. » Ensuite de quoi, j'ai déjeuné au Cerf et j'ai vu passer dans la rue l'enterrement du premier mort de la division. Il avait dit, l'avant-veille au soir, encore tout vif et père de famille, à ses copains : « Passez-moi une bougie, je vais chier. » A quoi les copains, dormant déjà à moitié avaient répondu : « On n'a pas de bougie. » Il avait dit alors : « Merde ! » et ce furent ses derniers mots. Il sortit de la grange où il couchait et ses camarades se rendormirent. Le lendemain matin à l'appel on constata son absence et, dans l'après-midi, on le retrouva dans la Zorn, déjà un peu verdi par une immersion prolongée. J'ai dit à Paul : « A présent c'est ton tour. » Il en est bien persuadé. L'après-midi, travail, les yeux m'en cuisent. Mais c'est fini à présent : 70 pages sur la question. Puis j'ai mangé un quignon de pain avec du gruyère et du chocolat, puis Keller et Pieter ont été faire une belote chez les secrétaires et Mistler est venu chez nous, boire la bonne parole qui coulerait de ma bouche. Nous avons exposé à Paul que l'après-guerre serait propice pour établir le règne de la liberté. Je lui ai esquissé une dictature de la liberté où je serai dictateur et où je lui ferai griller les pieds jusqu'à ce qu'il se déclare libre. Le doux Mistler, celui qui se lave les dents avec une pâte dentifrice spiritualiste, en était lui-même effrayé. Il veut qu'après-guerre on rende à l'homme sa dignité humaine. Je ne l'ai pas suivi sur ce terrain. Paul écoutait, sournois, la tête enfouie dans ses mains et puis après il a longtemps marché de long en large. Et me voilà, j'écris.

Quand la lettre arrivera, vous serez avec Bienenfeld, mon amour. Je souhaite que vous soyez bien heureuses toutes deux. Mon petit Castor, je n'ai rien reçu ce soir de vous, mais je suis tout réjoui parce que, demain, votre silence cesse et je vais avoir de vos nouvelles. Rien de Tania qui doit écumer ou qui n'a pas pu prendre sur elle de m'écrire tant que vous étiez là, sans réfléchir que je recevrais les lettres après votre départ. Voilà. Mon amour, à demain, demain sera un jour faste, il y aura une petite lettre de vous, je saurai si vous avez fait bon voyage, si vous avez encore un petit peu de bonheur. Je voudrais tant que vous soyez heureuse. Béate si c'était possible. En tout cas que vous sentiez combien votre vie a de prix et de valeur et combien

Votre petit mari vous aime.

Puisque vous ne lisez pas *Paris-Soir*, voici un titre d'article bien repoussant :
« Les poupées de Noël anglaises avaient des yeux allemands. Elles regarderont désormais le monde avec des yeux britanniques. »

À SIMONE DE BEAUVOIR

Jeudi 9 novembre

Mon charmant Castor

Je joins ce petit mot, mon cher amour, pour vous dire que j'ai enfin de vos nouvelles et que ça m'a tout tordu le cœur de tendresse, votre lettre si douce. Je vous aime tant, mon petit. Je suis bien rassuré aussi sur votre retour, on a beau faire, on se fait un peu des idées ; une ou deux fois je vous ai imaginée sur la paille humide et ça m'a été franchement désagréable. C'était, bien sûr, de la croyance imaginaire. Mais tout est dans l'ordre et vous voilà courant comme un lapin dans Paris et Paris est tout présent pour moi et rassurant. Mon cher petit

comme je vous aime et comme je suis content que vous soyez restée un peu heureuse. Je vous ai bien imaginée, toute droite « comme un stylite » sur le quai de la gare et perdue dans vos pensées et je vous ai bien fort aimée. Je sens et pense comme vous que la guerre est partout. Je l'ai senti tout au début, c'était ça qui m'avait fait distinguer, dans mon carnet l'être-en-guerre comme condition universelle, du faire-la-guerre. Je voulais vous dire aussi que Tania m'a écrit une longue lettre enflammée. Elle est aux anges et veut aller à Toulouse, voir Emma. Elle s'indigne de ma phrase : « Il faut avouer que tu n'en as pas eu l'idée » et elle me met : « Que tu dis ! C'est d'une injustice formidable. Alors je serai une salope de t'avoir écrit ma dernière lettre. Sache que j'y ai pensé *seule*. » Elle ira donc si elle a de la chance. Elle a l'air pleine de sympathie pour vous, elle écrit : « J'ai passé un moment profondément poétique à l'écouter raconter des histoires qui m'ont fait très fort. »

Mon amour, vous ne pouvez pas savoir combien je vous sens présente depuis quelques jours. Et votre lettre par là-dessus c'est comme si vous étiez là.

À SIMONE DE BEAUVOIR

Jeudi 9 novembre

Mon charmant Castor

Aujourd'hui deux petits événements : un fait militaire et un fait privé. Le fait militaire c'est une prise d'armes avec décorations qui a eu lieu sous nos fenêtres. Tout le monde était fort excité, secrétaires et acolytes se pressaient aux fenêtres, ils avaient l'air de dactylos qui voient un défilé militaire de leur bureau, ils avaient des petits fous rires et venaient me parler à l'oreille en confidence. Paul a boudé un moment et puis il n'y a plus tenu, il a pris des jumelles et il a lorgné les généraux. Le bruit s'est répandu que le général Gamelin en personne assisterait à

la prise d'armes et la raison qu'on en donnait c'était qu'on avait amené en camion douze Alsaciennes avec grand nœud et costume régional, comme on n'en voit plus actuellement que « chez Jenny » ou à « l'Alsace à Paris » et une petite fille enrubannée de tricolore avec joues-pour-être-embrassées-par-un-préfet. Toute la ville était là. Un général est venu et le dialogue suivant s'est engagé entre Mistler, Pieter, Paul et moi assis à ma table et écrivant (je vous dirai quoi tout à l'heure). L'un d'eux : « C'est le général Gamelin. C'est sûrement le général Gamelin. Il a bien une moustache blanche le général Gamelin ? » « Ah oui, il a une moustache blanche. » « Alors c'est celui-là. » Mistler tourné vers moi : « Tu vois, Sartre, tu faisais l'incrédule. Eh bien, c'est le général Gamelin. » Moi : « Passez-moi la lorgnette. » Je vais à la fenêtre, je regarde et je dis : « Ce n'est pas le général Gamelin. Vous voyez bien que celui-là a une moustache blanche. » Le cœur déçu : « Oui ? Ah, alors en effet ce n'est pas le général Gamelin. » On décorait un jeune homme de 17 ans civil, sa mère et son père étaient derrière lui. Il se tenait tout droit, grand et blond, avec une lourde bouche boudeuse, il avait l'air empêché et pas antipathique, le photographe qui faisait des courbettes à reculons lui a donné un grand coup de derrière. Après ça le général l'a embrassé et on a photographié l'accolade. Mais comme le baiser n'était pas assez photogénique ou que le photographe avait manqué le coup, le général a recommencé. Il y avait aussi trois militaires qu'on a également décorés. Restait à savoir ce qu'avait fait le jeune héros. Les bruits les plus divers circulaient : les uns disant qu'avec une fourche il avait empêché deux aviateurs allemands égarés de faire repartir leur appareil – les autres qu'ayant vu un appareil allemand posé sur le sol, il s'était sauvé à toutes jambes et avait été prévenir les habitants du village voisin. Comme vous voyez ce n'est pas tout à fait la même chose. D'autres enfin voyaient plus romanesque : l'avion se pose, l'Allemand sort de la carlingue et demande dans sa langue natale : « Oû suis-je ? » Le petit Alsacien répond crânement : « En Alsace ! » L'Allemand insinuant et tentateur : « Toi tu as une gueule d'autonomiste. Va me chercher deux bidons

d'essence pour que je foute le feu à mon appareil. » Le petit Alsacien, saisi d'une idée héroïque : « J'y cours ! » Il court, va chercher les soldats français et les deux bidons d'essence. Les soldats français rampent dans le maquis alsacien et entourent invisiblement l'appareil. Le jeune Alsacien revient avec ses bidons, les tend à l'Allemand d'une main et de l'autre le saisit à la gorge. Les soldats français accourent et capturent l'homme et l'appareil. Quoi qu'il en soit, il s'agissait surtout semble-t-il d'une manifestation destinée à élever le moral des habitants de la région, car on lui avait donné une grande publicité et toutes les maisons sont restées pavoisées toute la journée comme pour le 14 juillet. Pour moi, cependant, je notais mot pour mot toutes les conversations des acolytes et des secrétaires. Après je les leur ai relues. Ils étaient rieurs et furieux.

Quant au petit fait privé, il va vous faire tomber de votre haut : je ne mettrai plus les pieds au Cerf, je suis fâché avec la patronne. Vous savez que nous avons fait partie de jouer et piano et du violon avec Hantziger, dans l'arrière-salle. Aujourd'hui j'étais tout seul dans l'auberge et l'idée me vient de faire un peu de piano. Je dis à la grande noire : « Est-ce que vous me permettez de jouer un peu ? » « Oh vous savez, nous n'y tenons pas beaucoup. » Suivent de mauvaises raisons qui m'ont mis hors de moi. J'ai enfoncé mon béret sur ma tête et dit d'un air offensé : « Bien le bonjour, Madame. » J'irai désormais à l'Écrevisse, le chateaubriand y sera moins délectable mais tant pis. Entre ce fait d'armes et ce fait privé la matinée s'est écoulée. L'après-midi fut sans histoire.

Voilà les événements, mon charmant Castor. À présent je suis seul au bureau du maître, parce que c'est mon tour de garde. Les autres sont partis, le capitaine dort sur un lit-cage dans la salle voisine, ça me fait tout charmant de vous écrire. Je pense que vous êtes avec Bienenfeld et que vous êtes tout heureuses toutes deux ensemble. Je vous aime de toutes mes forces. À demain mon cher petit.

À SIMONE DE BEAUVOIR

Le 10 novembre

Mon charmant Castor

D'abord voici une petite image où j'ai l'air d'un gnome de Vélasquez. L'objet que je tiens est un anémomètre. *Je signale pour le censeur qui lira peut-être cette lettre que les objets photographiés, anémomètre et théodolite sont des objets d'usage courant et qui ne font en rien partie du matériel de l'Armée. Il serait donc inutile et scandaleux qu'il détruisît ces images.* Sur la seconde j'ai l'air assez sympathique. Il y en aura encore deux autres et puis vous aurez aussi la petite où je suis barbu. Ne les perdez pas, nous en rirons dans quelques années. Chacun se dispute celle où je suis gnome parce que « ça me ressemble si fort ». Naturellement Mislter s'en est commandé une. Il évolue rapidement vers le disciple. Je n'en ai jamais eu de si vieux mais la guerre rajeunit (il a 37 ans). Savez-vous que j'ai beaucoup de petites photos de vous : une de Grèce où vous êtes si farouche, une charmante petite où vous êtes si drôlement digne avec Sorokine au balcon, une prise dans la forêt de Fontainebleau par Bienenfeld, une dans la vasque du Lycée avec Krivitzky à côté de vous, votre petite en turban et toutes celles de Juan-les-Pins. Hier soir quand ils ont été partis (j'étais de garde) je les ai regardées une à une et je riais de sympathie. Et puis vos belles grandes de Rialland sont si émouvantes. Vous êtes un amour. Je vous aime de toutes mes forces. Vos lettres me charment, même celle d'aujourd'hui où vous semblez un peu moins gaie, parce que j'ai l'impression que vous avez emmagasiné chez Emma un bonheur durable. Mon amour, que je voudrais que vous soyez longtemps heureuse. Sachez que je fais de l'excellent travail à l'Écrevisse pour nos projets. Tout ira bien.

Donc j'ai un peu lu et je me suis couché sur ma paillasse, j'étais d'humeur charmante et j'ai bien dormi. J'ai fait un drôle de rêve et malheureusement je l'ai oublié. Ce matin j'ai réveillé le capitaine Munier qui dormait à côté et puis j'ai fait mille travaux ménagers : j'ai balayé trois salles et un couloir, puis je me suis lavé à grande eau, puis j'ai fait un sondage. Là-dessus j'ai un peu travaillé le

chapitre XVII, assez bien je crois mais avec hardiesse. Vous jugerez ; ça fera dire : y a de l'image, comme on dit : y a de la fesse. Vers onze heures on est allés à l'Écrevisse avec Pieter dans une arrière-salle qu'on nous réserve à présent. Vous savez que je suis fâché avec le Cerf. C'était drôle. À une grande table avec nappe il n'y avait que nous deux et puis une femme à cheveux jaunes, entre deux âges et qui se tenait. Elle était pressée de déjeuner et sa petite auto l'attendait à la porte. Elle allait à cinquante kilomètres de là, toute seule, pour rejoindre un soldat sans doute et elle me faisait poétique parce que j'imaginai si bien – presque d'expérience – ce qu'il y avait dans sa tête et comment elle nous voyait. Au ciel de belles fumées faites par un avion que les uns disent français et les autres allemand. On est revenu à une heure 1/2 pour faire un sondage jusqu'à cinq mille mètres pour des officiers qui nous ont téléphoné ensuite pour nous *remercier*. C'est moi qui ai été à l'appareil, j'en étais bleu. Et puis Mistler est venu nous raconter une histoire de bromure absolument pilante. La voici. Seulement je ne sais pas cette fois si la censure la laissera passer, parce qu'il s'y agit de documents confidentiels. Tant pis. En tout cas je la raconterai aussi à T. ça fait une chance de plus pour qu'elle passe. Si c'est échoppé demandez-la-lui. Je lui dis aussi de vous la demander en cas d'échoppage. Donc le lieutenant Munot ce matin entre, intrigué et amusé chez les secrétaires : « Qu'est-ce que c'est que cette histoire de bromure ? » Tous les états-majors ont reçu aujourd'hui la même note confidentielle. Elle contient le rapport d'un commissaire de police – un soldat aborde une prostituée, fait son prix – quinze francs pour la monte – s'exerce sur elle deux heures et, malgré l'évidente bonne volonté des deux parties, qui n'est pas en cause, rien ne se produit. À l'issue de ce coup pour rien, le soldat refuse de payer les quinze francs et dit que, n'ayant pu remplir ses engagements pour cas de force majeure, il est délié de son contrat. Ils en viennent aux mains, on les conduit chez le commissaire et le commissaire lui demande quel est le cas de force majeure dont il argue. À quoi le soldat répond que chacun sait qu'on leur met du bromure tous les matins dans leur café. Le

commissaire a fait un rapport au ministère de la Guerre qui a ordonné une enquête. À la suite de quoi tous les Q.G. ont reçu la même note. On leur demande s'ils savaient de quoi il s'agissait. On ne dit pas ce qui est arrivé au soldat.

Après-midi tranquille et un peu lyrique. Je n'ai pas foutu grand-chose mais j'étais d'une humeur exquise. Je suis heureux de retrouver le rythme quotidien de vos lettres. On a beau savoir pourquoi on n'en reçoit pas, ça attriste. Et il y en avait une grande et toute tendre, mon amour. Ce soir on a mangé un kugelhof et bu un litre de vin blanc. Demain c'est 11 novembre et l'Armée nous donnera choucroute, vin blanc, vin rouge et cigare. Il y aura cinéma et j'imagine que j'irai. Il y en avait aussi ce soir mais je n'ai pas eu le courage d'y aller. Mon amour c'est tout, mais j'ai peur que cette lettre ne soit sèche, parce qu'on parle autour de moi. Pourtant je voudrais que vous sachiez, puisque vous avez trouvé plaisant que je me dise « parfumé », que je suis tout parfumé de vous. Je vous aime aussi fort que possible, mon cher petit.

À SIMONE DE BEAUVOIR

Samedi 11 novembre

Mon charmant Castor

Que je suis content que vous travailliez si bien (c'est votre lettre de mercredi qui me l'apprend). Mais vous ne me dites pas si c'est du *bon* travail. Et que faites-vous au juste ? Vous continuez ou vous reprenez ? Moi, le travail ne va guère, ça m'amuse moins d'écrire depuis que je sais que Marcelle est à refaire. Tout ce que je fais me semble provisoire. Tout de même je continue le chapitre XVII. Figurez-vous que je m'ennuie un peu aujourd'hui. Hier j'étais d'humeur divine, ce matin aussi mais cet après-midi pèse un peu lourd. C'est parce que

c'est un jour de fête. 11 novembre. On nous a donné, à la cuisine de la division, un repas si pantagruélique que, pour une fois, je n'ai pas été à l'Écrevisse. Hors-d'œuvre, choucroute garnie, brioche, pruneaux cuits, deux espèces de vin, café, vieux marc d'Alsace et un cigare. Ce fut d'ailleurs la seule solennité de ce jour étrange où l'on fête en pleine der des der la fin de la précédente der des der. Mais nous avons payé ça en traînant toute la journée dans l'école déserte, avec la vague impression que c'était fête et qu'il fallait faire quelque chose de notre peau mais on ne savait pas quoi. J'ai lu *La Vie amoureuse* de Berlioz, écrit un peu sur le carnet en attendant les lettres et puis il y a eu les lettres. Une de vous, une de Tania qui écrit très régulièrement en ce moment (racontez-moi cette histoire d'Arlette Jacquart dont elle me dit avec importance : je n'ose te l'écrire). Il faut dissuader Tania de prendre de fausses inscriptions à la Sorbonne. Ça pourrait être extrêmement dangereux pour elle.

Nouvelles du jour : on recommence à dire que nous allons partir. Sans doute reculerions-nous d'une trentaine de kilomètres pour nous mettre « au repos ». Il paraît aussi que nous ne commencerons à jouir du régime de permission qu'à partir du 1^{er} décembre. Mais il n'est pas sûr que cela recule ma date d'arrivée à Paris, parce que si la limite extrême reste fixée au 1^{er} mars, comme c'est vraisemblable à cause de la possibilité d'opérations de printemps, il faudra qu'ils en fassent partir davantage à la fois. Enfin voilà la physionomie de la journée : brume épaisse autour de l'école, rumeurs, vide. Nous n'avons même pas fait de sondage, si mauvais était le temps. C'est curieux d'ailleurs ces physionomies des journées ; en pesant ou en gai c'est toujours pareil : jusqu'à 1 h 1/2 ça va comme sur des roulettes, sept heures animées et intéressantes, je ne me lèverai jamais trop tôt à mon gré. Et puis de 1 h 1/2 à 9 heures ça traîne un peu. Enfin je pense que j'aurai votre colis demain matin. Il faudra peut-être m'envoyer un peu plus de livres ce mois-ci. Vous pourriez m'acheter *La vie de Baudelaire* par Porché et puis le *Théâtre* de Marivaux (tout ou partie) dans la collection Garnier et puis *Le Diable amoureux* de Cazotte dans la même collection – *Provinciales* de

Giraudoux – *Fermé la nuit* de Morand – *Les Croix de bois* de Dorgelès – *Tradition de minuit* – *Sous la lumière froide* – *Quai des Brumes* – *Le Nègre Léonard et Maître Jean Mullin* de Mac Orlan – Les Nouvelles de Mérimée (évitez-moi *Carmen* et *La Vénus d'Ille*. Mais je veux bien *Colomba*) – *L'Éducation sentimentale* de Flaubert et puis, dès que vous aurez du sou, le Shakespeare dans la Pléiade, voilà qu'à présent je brûle de le lire. Mettons aussi *La Négrresse du Sacré-Cœur* d'André Salmon – et puis *L'Inquiète Paternité* et *Le Camarade infidèle* et *Un homme heureux* de Schlumberger – et puis les romans de Louis Codet – et puis *Aimée* – et *Florence* de Jacques Rivière – et l'*Allemand* (id.) – et puis *Saint-Saturnin*, pourquoi pas, de Schlumberger aussi – *Tandis que j'agonise* de Faulkner. Naturellement pas tout à la fois, ça ferait trop de sou. Mais si vous voulez, vous pourriez les copier sur une feuille – l'ordre importe peu, ils me plairont tous également à lire – et, au fur et à mesure vous m'en achèteriez. Vous voyez d'après ces différents livres que je voudrais un peu retrouver l'atmosphère de 1919-1929. Si vous voyez quelque chose d'amusant sur cette époque⁵, rajoutez-le, même si vous pensez que je l'ai lu, ça me plaira (la plupart de ces livres, je les ai lus). Sachez, ma petite fleur, que rien que d'écrire tous ces titres ça m'a fait formidablement plaisant et j'en tremble d'impatience. Ça me donne une idée. Tout à l'heure je vais chercher dans ma tête tous les livres qui pourraient me plaire et j'en ferai une liste que je vous enverrai demain avec ma lettre.

Mon petit, mon charmant Castor, voilà ce qu'il y a : je m'ennuie de vous. Bien fort. Maintenant je sais ce que je perds, ce que j'ai perdu et c'est tout insinuant, je peux moins bien me protéger contre ça. Mais ne vous inquiétez pas, c'est bien doux et je suis heureux de vous regretter comme ça. Je vous aime de toutes mes forces.

À SIMONE DE BEAUVOIR

12 novembre

Mon charmant Castor

Je viens de faire un long discours sur les prix littéraires et l'activité commerciale des maisons d'édition à Mistler et à Pieter, ça intéressait l'un comme révolté et l'autre comme commerçant. Seulement il est huit heures et demie. J'aurais tout de même le temps de vous écrire une petite lettre mais les deux autres en pâtiront. C'est sans importance d'ailleurs, ça peut être mis sur le compte de la poste. J'écrirai demain matin. Aujourd'hui j'ai délibérément pris une heure de repos parce que j'ai eu de la fatigue aux yeux et, encore à présent, ils me tirent. C'est cette lumière électrique. Mais vous autre, petit, pour rien au monde, je ne voudrais le moindre retard à mes lettres. Ça me fait du babillage innocent et aisé de vous écrire, tout juste comme si j'étais à côté de vous avec votre petite main dans la mienne – ou votre petit bras et puis je vous dis ce qui me passe par la tête avec la perspective qui me plaît, suivant les jours. Tandis qu'aux autres ce sont des lettres composées. Je vous aime tant. Oh, aujourd'hui j'étais ému aux larmes, parce que j'ai eu à parler de Saint-Cloud dans mon petit carnet et j'ai repensé à votre petit lit où vous étiez toute maigre et farouche. Que je vous aime donc, petit Castor, que je voudrais que vous soyez là. Vous savez je vous aime tout aussi fort et aussi poétiquement que si c'était un commencement d'histoire et puis en plus il y a tout ce que vous savez. Mon amour, comme vous m'êtes chère et que j'ai besoin de vous.

On part. C'est à peu près certain. Nous n'irons pas loin d'ici d'ailleurs – toujours en ligne, paraît-il, mais dans un secteur calme. Moi, ça m'est égal quoique ça complique certaines choses. Ici, c'est l'agitation, on regarde les cartes, on commente, on cite ses sources, mais, au fond, les types s'en foutent éperdument, ça les amuse plutôt parce que ça fait du changement. J'étais d'excellente humeur aujourd'hui et puis j'ai reçu vos livres (les Romains) mais *point de Halva*. Y a-t-il un autre paquet ? Point de saint-claude (tabac), ni *surtout*

de capsules d'encre à stylo. Si vous avez oublié, mon amour, envoyez-moi vite au moins les capsules. Il n'y en a pas ici et ma provision s'épuise. Envoyez-en 3 : 1 pour Pieter et 2 pour moi. Vous pourrez aussi à l'occasion envoyer un petit carnet analogue au vôtre mais le format en dessous (vous avez vu le mien) et à tranche rouge (quadrillé bien entendu). Je lis avec un *très vif* intérêt les bouquins de Romains. (Excusez : bouquins.) Il y a des tas de remarques tout à fait justes sur la guerre de 14. Et celui-là, il a presque atteint par endroits l'être-dans-la-guerre. Il y a une description de la peur des tranchées, en style abject de praticien, mais qui *atteint* cet être en situation. Quand je les aurai lus, si la suite est aussi bien que les 100 premières pages, je vous les renverrai pour que vous les lisiez. À part ça, déjeuner à l'Écrevisse, sondage à 3000 mètres, quelques notes sur mon carnet et puis travail à mon roman qui s'est enfin remis en marche. Comme c'est dimanche, les acolytes se promenaient et l'adjudant et Hang, à la fenêtre, regardaient à travers des lorgnettes les jeunes beautés du lieu. Je n'ai pas senti le dimanche. Les types épuisés par la fête de la veille ne pouvaient pas trop dominical. C'était plutôt le genre ouvrable. À présent je vais me coucher. 2 lettres de Tania datées du même jour. Je suis plein de bons sentiments pour elle ces jours-ci. Je lui ai écrit hier de différer de quelques jours ses démarches pour Emma. D'ailleurs elle va dans un petit trou, je crois, et les communications seront plus difficiles. Cela ne vous arrêterait pas, ne vous arrêtera pas, mais je ne sais comment la pauvre T. pourra s'y prendre.

Mon cher amour, mon doux petit, j'embrasse toute votre petite figure, je vous aime de toutes mes forces.

À SIMONE DE BEAUVOIR

13 novembre

Mon charmant Castor

D'abord une *excellente nouvelle*, mais vous la connaissez déjà, sans doute : la *N.R.F.* m'écrit qu'elle vous envoie 5000 balles et il semble qu'il y ait encore un petit reliquat que vous toucherez en cours d'année. Ça me plaît un peu bien parce que ça prouve tout de même que *Mur* et *Nausée* se sont vendus assez bien. Ensuite et surtout vous n'aurez qu'à transmettre ledit chèque (barré sans doute) avec votre signature au dos à M. Bienefeld : et voilà votre affaire Bienefeld réglée. Étant donné que vos heures supplémentaires vous paieront vos impôts, vous n'aurez qu'à mettre de-ci delà un petit billet de côté pour cette dame et les dettes finiront par finir. On ne parle plus du tout de nous diminuer, nous autres fonctionnaires aux Armées et Paul, pessimiste à l'ordinaire, croit que si ça avait dû se faire, ça serait déjà fait. Naturellement l'idée d'envoyer les cinq mille francs d'un coup à M. Bienefeld n'est qu'un conseil, faites au mieux, c'est vous le petit chef de finances et je ne veux pas déranger vos plans.

Ça m'a fait un grand plaisir aujourd'hui de lire dans votre lettre que vous avez reçu la première des miennes depuis votre voyage. Ça fait reprise de contact. Vous êtes si tendre mon amour et je vous aime si fort. Ce que vous dites de Bienefeld est intéressant quoiqu'un peu nébuleux. Enfin ce que j'ai compris c'est qu'elle avait une conception platonicienne de la condition humaine comme une forme comportant le bonheur dans son essence. C'est d'ailleurs plutôt aristotélien, c'est même ce qu'on appelle l'eudémonisme. Est-ce là ce que vous voulez dire ? Rien ne m'est plus étranger. Je « refusais » le bonheur à son âge avec une indignation comique – tout en jouissant d'ailleurs d'un bonheur parfait. Mais il m'est resté de cette époque ceci que le bonheur ne m'a jamais paru une exigence de cette condition. Je ne vois pas que j'aie droit à ma vie heureuse de l'an dernier plutôt qu'à ces vingt mètres cubes d'air bleu, dans cette classe. Mais il me semble que là encore, vous devez mieux la comprendre que moi, puisque vous m'avez dit que longtemps le bonheur avait été pour vous une situation privilégiée pour saisir le monde. Ça n'est plus votre avis, parce que vous êtes le tout parfait Castor, mais vous étiez très scandalisée au début de cette guerre (que

la patronne du Bœuf Noir appelle pudiquement la crise actuelle). La lettre de Merleau-Ponty m'a divertie. Surtout ce qu'il dit de la librairie et de Brunschvicg. Le passage sur le commandement et la hylé est assez vaseux, à vrai dire et c'est ce qui ôte à l'incompréhension de Brunschvicg un peu de son comique. Mais j'aime que Brunschvicg parle de « tenir » comme en 1914. Je vous renvoie la lettre.

Nous attendons toujours le départ. Je suis d'excellente humeur mais j'ai mal aux yeux, cette lumière bleue et puis l'éclairage électrique à longueur de journée me fatiguent. Il n'y a rien à y faire : je ne puis ni ne veux moins écrire ; quand j'aurai fini mon roman je me reposerai un peu. Le halva est tout sagement arrivé, avec les capsules et le saint-claude et *Le Canard enchaîné*. Merci bien, mon doux petit. Nous en avons mangé toute une boîte à déjeuner, avec les Acolytes, Mistler, deux soldats de rencontre et la bonne de l'Écrevisse. L'autre, je la mangerai seul, comme un Dullin, et petit à petit. Il est tout bon et les amandes y ajouteraient plutôt un je ne sais quoi.

J'ai du mal à écrire ce chapitre. D'abord, c'est en soi difficile, ensuite il s'agit de montrer une apparition brusque et intermittente de la liberté et je ne peux quasi rien dire, puisque l'essentiel sera dit au second volume et puis finalement je suis pris entre une théorie husserlienne et une théorie existentielle de la liberté, je suis mal assuré de mes idées. D'ailleurs primitivement Mathieu devait voler Lola par passion pour Ivich et non par liberté et c'est pour qu'il ne soit pas un trop pauvre sire que je lui donne cette petite lueur. Il y a aussi une difficulté technique : lorsque Mathieu se jetait dehors à la fin du chapitre précédent c'était de *l'action*. Et dans ce nouveau chapitre il me semble que le lecteur attendrait encore de l'action, un récit dégraissé à la Mérimée. Tandis qu'on lui donne forcément du pâteux poétique. Voilà bien des difficultés. Avec tout ça j'essaye de faire quelque chose mais je piétine un peu. Tout de même, je pense que je serai sorti d'affaire dans un jour ou deux. Ensuite il faudra parler de Daniel et ça m'amusera, vous m'avez encouragé.

Je continue *Les Hommes de bonne volonté* et c'est vraiment bien. Ça n'est pas un roman, mais, pour une fois, malgré la dispersion des personnages on a vraiment l'impression d'une unité formidable. Naturellement la guerre est un sujet en or pour ça mais ça ne fait rien, il faut du talent. Ça reste d'ailleurs très intellectuel et on ne *sent* rien. Même en pleine guerre, intéressé par la guerre, comme je suis et, forcément, sensible aux massacres et essorillades diverses, le récit d'une attaque de tranchées me laisse froid. Par contre la peinture d'un général médiocre est tout à fait amusante. Je vous l'enverrai. Il faudra m'envoyer bientôt des livres, allez-y d'un gros paquet puisque la *N.R.F.* a casqué. Il est vrai que vous n'avez plus beaucoup de sous. Alors non : avec l'Ellery Queen et le Cassou et peut-être un petit livre, encore, choisi sur la liste, j'irai bien jusqu'au bout du mois. Et alors le 1^{er} décembre, vous m'enverriez pour deux cents francs de livres.

Voilà, mon cher petit. Je m'arrête parce que les yeux me font mal. Hélas j'ai encore deux lettres à écrire et il faut les faire longues, parce que hier j'ai envoyé des rognures. Je vous aime aussi fort que possible.

À SIMONE DE BEAUVOIR

14 novembre

Mon charmant Castor

J'ai reçu en même temps deux lettres de vous, de samedi et de dimanche qui m'ont vivement intéressé. L'histoire de Lucile-Leccia racontée par vous en deux fois m'a donné en la lisant une drôle d'impression cruelle de répugnant et de jalousie. De jalousie, direz-vous ? Non pas jaloux de Lucile ni de Leccia mais inquiété en quelque sorte par cette drôle d'intimité ordurière entre bonnes

femmes : l'impression d'une zone interdite à l'homme. Par ailleurs c'est assez beau : Lucile berçant le linge souillé.

Ici voilà qu'on ne part plus. Du moins c'est remis à quelques jours (?). Ça m'agace, je ne sais plus que dire à T. J'ai peur qu'elle ne prenne ça pour un coup concerté. Par contre les permissions commencent bien le 20 novembre, il y a une grande agitation parmi les secrétaires, on prépare les listes de départ. Hélas mon pauvre bon, p'tit Castor, je suis l'avant-dernier, ça me met au 1^{er} février.

À part ça forte dispute hier entre Pieter et moi sur le sujet suivant : j'ai dit que je me trouvais salaud d'être planqué. Pieter : tu n'es pas sincère, si tu étais convaincu, tu t'engagerais dans l'infanterie. C'est noté au long dans mon carnet. Mais je ne vous la raconte pas, parce que j'ai encore deux lettres à faire et mes yeux commencent à me faire très sérieusement mal, je crois que je vais être obligé de m'arrêter d'écrire durant quelques jours. Admirez cette petite anecdote : l'ordonnance de l'aumônier dit à un type qui le répète au secrétaire Courcy que nous partons prochainement pour X... D'autre part le lieutenant Munot se permet de réclamer à la blanchisseuse son linge pour le mercredi. Tout aussitôt le bruit cristallise : nous partons pour X... mercredi. Courcy, le soir, avise le lieutenant Munot : « Nous partons pour X mercredi, n'est-ce pas, mon lieutenant ? » Le lieutenant Munot sursaute : « Première nouvelle ! » « Très fort ! pense Courcy à part lui. Il est très fort ! » « Après tout, ça ne serait pas impossible, dit le lieutenant Munot. Il y aurait telle et telle et telle raison. En ce cas, il faut faire vos paquetages et vos colis. » Le lieutenant Munot sort et rencontre le lieutenant Ullrich. « Il paraît, lui dit-il en l'entraînant à l'écart, que nous partons pour X... mercredi. » Le lieutenant Ullrich entre chez les secrétaires : « Donnez-moi une carte d'état-major. » « Qu'est-ce que vous cherchez, mon lieutenant ? » demande Courcy, finaud. « Je cherche X. Il paraît que nous y partons. » Courcy se lève discrètement et vient chez nous : « Ça y est. Ç'a été dur mais je l'ai fait avouer au lieutenant Ullrich, qui est plus naïf : mes amis, nous partons pour X mercredi. » Du coup Paul se lève et va se faire couper

les cheveux par un coiffeur civil – des fois que X serait évacué (nous apprenons plus tard que X n'est pas évacué) et sur la route il donne à tous le renseignement qui nous revient par douze truchements différents, une heure plus tard. Aujourd'hui contre-bruit : nous ne partons plus pour X. Quelques obstinés disent que l'ordre a été donné et que le contrordre est venu. Paul, clignant de l'œil : « Ça doit être à cause de l'affaire de Hollande. »

Mon amour, j'aimerais bien continuer indéfiniment à vous parler sur n'importe quoi, mais il faut que je m'arrête. Vous ne pouvez pas savoir comme je vous aime, ça m'étouffe un peu. Je voudrais vous revoir.

Au revoir, bonne petite figure, bonnes petites joues, je vous embrasse bien fort.

À SIMONE DE BEAUVOIR

15 novembre

Mon charmant Castor

Je suis tellement touché et ému par vos chères petites lettres. Et je suis si content de vous penser avec un bon petit bonheur bien accroché au fond de votre petite personne. Il faut absolument que je vous sente heureuse pour être calme. Je vous aime tant.

J'ai reçu un volumineux courrier aujourd'hui. Pas de lettre de Tania qui garde le silence depuis 3 jours, mais une lettre de ma mère – une lettre de Poupette qui a été émue par un rêve où j'apparaissais en casse-noisette et qui a pris la plume dès son réveil, sous l'effet de cette impression tendre – une lettre de Kanapa, plaisante, qui m'écrit : « Il y a peu de choses aussi délicates que de parler de la guerre à un mobilisé » ; et il se croit encore évidemment en 1916 à l'époque où, paraît-il, un abîme séparait le civil le plus compréhensif du soldat. Pour moi je

me sens encore de plain-pied avec les civils et je n'ai pas une sensibilité neuve qui me ferait bondir si on ne parlait pas de la guerre comme il faut. C'est que nous n'avons pas été pilonnés jour et nuit comme nos pères – et enfin devinez (je profite de la fin de la page pour vous poser la devinette) : de Nizan. 15 lignes sur une carte bleue. Il est planqué dans un état-major, avec un lieutenant qui « n'aime au monde que *Le Mur* et *La Conspiration* ». Il a tout le temps du monde pour écrire la suite de *La Conspiration*, espère aller bientôt en permission (parce qu'il a 2 enfants) et me charge de ses amitiés pour vous. Il ajoute perfidement en fin de lettre (et j'imagine son air féroce) : « Que devient Aron ? Il doit avoir quelques demi-galons si j'ai bonne mémoire. »

Tout cela m'a fort diverti. A part ça mes yeux vont mieux. Hier c'était un peu inquiétant mais aujourd'hui c'est en voie de guérison. J'ai travaillé mon roman parce que les minuscules pattes de mouche que je trace sur mon carnet me tirent la vue – et puis pour être franc je n'avais rien à y mettre, sinon faire de moi-même une exécution en règle mais je commence à être las de ce petit jeu-là. J'étais en belle humeur parce que le roman ne marche pas trop mal et puis vraiment *Verdun* et *Prélude de Verdun*⁶ sont *excellents*. Il ne faut y chercher ni personnages vraiment caractérisés ni histoires individuelles ni – sauf en quelques rares cas – peintures, mais une formidable reconstruction de ce formidable événement, avec multiplicité de points de vue et pourtant unité profonde et puis enfin, ce que je n'ai trouvé nulle part jusqu'ici, un véritable sens de ce qu'est *l'être-en-guerre*. Il y a une marche de troupes de renfort sur Verdun qui est véritablement *formidable*. Naturellement nulle part mieux qu'ici l'unanimité ne trouve sa place. Je vous l'enverrai. Mais vous, de votre côté, envoyez-moi des livres d'urgence et toute affaire cessante. Vraiment c'est un plaisir étonnant et que j'avais oublié, lire un livre quand il est bon. Et je vois bien que je suis gratte-papier dans l'âme car c'est la seule chose que je puisse sincèrement *admirer* (pas l'auteur, le livre). J'ai lu cette marche sur Verdun avec des sentiments aussi proches que possible de l'admiration. C'est un drôle de type que ce Romains. Il a

fait tant de mauvais livres avant ces deux-là. Par exemple il faut lire par masses, à peu près à la vitesse et au rythme d'un roman policier, car à peu près chaque détail est maladroit mais l'agencement de l'ensemble, le rythme, le découpage et le choix des points de vue sont d'une étonnante habileté. Il a ce mot, qui nous repose des *À l'Ouest rien de nouveau*⁷ ou du *Feu*⁸ et qui est le résumé de tout son livre : « À la guerre il n'y a pas d'innocentes victimes. » Ça paraît tout naturel, mais j'imagine qu'il a fallu vingt ans de recul et une attitude d'historien pour le trouver.

Puisque nous parlons de guerre, à propos, venons-en à celle-ci. Savez-vous ce qu'on fera demain dans notre division ? Des *manœuvres* ! Un ennemi fictif est supposé tirer sur tel village. Il faut grouper en conséquence les batteries et les régiments d'infanterie. Imaginez en 1914, à trois kilomètres des lignes ennemies une division jouant à la petite guerre. Avouez que c'est assez gaulois. « Drôle de guerre », écrit Nizan, sans autre commentaire. J'imagine que, pour bien des raisons, il doit la trouver encore plus drôle que moi.

À part ça, déjeuner à l'Écrevisse avec Mistler, Paul et Pieter, lecture des journaux, badinages et farces militaires (à propos la lettre de Bouglé est un canular charmant. En somme, en bon directeur, cet homme veut récupérer nos livres pour le cas où nous serions tués). C'est tout.

Je m'arrête ici, mon doux Castor, il est six heures et une grande agitation règne dans cette salle parce que Pieter veut faire cuire des petits pois sur la lampe à alcool de Courcy. Je vais manger de ces petits pois. Mon doux petit Castor, je suis tout attendri de vous, je vous aime. Jamais je n'ai senti si fort que notre vie n'a plus de sens en dehors de notre amour et que rien n'y fait, ni la séparation, ni les passions, ni la guerre. Vous disiez que c'est un succès pour notre morale mais c'est aussi bien un succès pour notre amour.

Je vous aime.

1) Voulez-vous acheter

2 petites cuvettes de carton bouilli
100 grammes d'hyposulfite de soude
2 châssis 4 1/2×6
2 pochettes de papier autovireur vigoureux en 4 1/2×6
(Seltona de préférence)
25 grammes de chlorhydrate de diamidophénol
50 grammes de sulfite de soude anhydre

C'est pour développer nos photos – il y en a encore d'autres pour vous. Vous enverrez ça quand vous voudrez.

2) Ces jours-ci la fente de ma braguette s'élargissait et Pieter me trouvait de plus en plus « cra-cra ». Aujourd'hui je croise dans la cour le colonel d'infanterie : « Hé ! l'homme. » « Mon colonel ? » « Votre braguette, mon ami. » « En effet, mon colonel, je viens de me rendre compte et je vais la recoudre. » « Recousez-la, recousez-la, je vous en prie ! » Il en riait tout seul en s'en allant. L'histoire a égayé les 27 militaires qui sont en permanence dans la cour et a fait le tour du bâtiment. J'ai essayé de recoudre mais les dégâts se sont révélés d'une telle ampleur que j'ai fini par mettre mon pantalon de treillis et porter l'autre chez le tailleur.

À SIMONE DE BEAUVOIR

16 novembre

Mon charmant Castor

Ce que vous me dites de Bourdin m'a fort diverti. Je ne nie pas qu'elle puisse être folle mais prenez garde que vous n'êtes pas habituée à son vocabulaire et à toutes ses comédies. En somme à peu près tout ce qu'elle dit elle aurait pu le dire un an plus tôt (sauf peut-être cette étrange histoire qu'il la *suit*). Reste son visage

ravagé. Vous comprenez si elle dit cela par lyrisme imbécile et mensonge gratuit à soi comme elle a toujours fait, ce n'est pas folie : c'est *elle*, ni plus ni moins. Mais si vous pensez qu'il y a derrière cela quelque chose de noué et de sans espoir alors ça commence à ressembler en effet à Renée Ballon. Je suis bien surpris que vous ne me parliez pas du tout des 5000 francs. C'est peut-être qu'ils sont encore à l'Hôtel Mistral, d'où la gérante ne les a pas fait suivre. Sinon vous ne manqueriez pas de vous récrier un peu. Ou bien êtes-vous si blindée, déjà ? Parlez-m'en. Je suis bien touché que Z. parle de moi avec une sympathie infinie. Par contre je suis un peu étonné que Tania après des profusions de repentances et de tendresses ait brusquement cessé de m'écrire depuis quatre jours. Avez-vous quelque lumière à ce sujet ?

J'ai bien aimé que vous ayez essayé de me décrire ces journées brumeuses de Paris en guerre et comme il devient populiste allemand. J'ai tout très bien senti et ça m'a fait fort. Mon cher amour, faites-en le plus possible, ça me touche et je crois voir tout ça ; vous savez ce que je vous ai dit : petite fleur, vous vivez pour moi. Vos lettres sont bien réconfortantes parce qu'elles recommencent à respirer le bonheur, sage petite personne. Je vous aime tant. J'ai reçu une lettre de Hadjibelli (Tchimoutchine²) qui a le culot de me demander une bibliographie pour sa seconde année de licence. Je la lui enverrai d'ailleurs. Mais plus tard. Il faut que j'écrive à Kanapa, à Poupette, à Nizan, c'est trop, en plus des lettres quotidiennes. Mes yeux vont mieux d'ailleurs et puis je me suis demandé si les petits verres que je bois avec une impressionnante régularité ne sont pas la cause indirecte de tout ce mal. D'autant que, ce matin, Pieter m'a dit avec un doux reproche : « Tu picoles ! » ce qui lui a valu une engueulade soignée mais qui est un peu juste.

Paul ce matin est parti en mission à bicyclette. On voulait lui imposer un fusil mais la peur l'a rendu haineux et violent : « Alors non ! Je refuserai d'y aller ! » Je croyais que ses convictions lui défendaient de porter un engin de destruction, mais non : ce sont ses canaux semi-circulaires. Ils sont déficients et si on lui

charge le dos il se fout en l'air. Finalement, le colonel, par pitié, lui a prêté un vieux revolver hors d'usage (c'est le règlement de sortir en armes à cause des mystérieux « parachutistes »). Il est parti avec son casque, il avait l'air d'une vieille Anglaise. Une heure après, il était de retour, j'ai vu d'abord son casque et ses lunettes et puis son visage qui était livide, ses lèvres tremblaient. Il a ramené la bicyclette et a dit d'un ton sec : « La pédale est faussée, la chaîne a sauté. » Alors on s'est aperçu qu'il avait tout le côté gauche de sa veste et de son pantalon entièrement maculé de boue. Son poignet droit était à demi foulé, sa main gauche écorchée. On lui a demandé ce qu'il y avait et il a d'abord dit, avec mauvaise foi : « C'est la chaîne. » Puis il a avoué qu'une auto lui avait fait peur en le doublant et qu'il avait fait un plongeon, sur sa tête casquée et sur les mains. Une farce des canaux semi-circulaires, évidemment, mais il partait convaincu qu'il lui arriverait malheur. Je commence à comprendre quelle sourde base organique étaye sa conviction profonde d'être tué à la guerre : c'est qu'il a peur de son corps. Il est facile à Pieter, à Keller, à moi-même d'être optimistes, avec des corps dociles et muets. Mais j'imagine que le corps de Paul est un sinistre farceur, qui de temps en temps a de charmants caprices, comme par exemple de se foutre en l'air, histoire de retomber dans la boue et toutes choses analogues. Et pour le tenir en main, Paul a besoin d'une petite vie étroite et réglée, avec une sollicitude d'épouse à ses côtés. Même comme ça, il se retrouve parfois, la nuit, blotti dans sa cheminée. Alors la guerre est une terreur pour lui parce que le voilà au milieu d'hommes rudes et seul en face de ce corps emballé. Il se sent traqué. Drôle de bonhomme. Vous ai-je dit qu'il a caché cinq ans à sa femme, socialiste comme lui, qu'il avait été nommé caporal ? Elle l'a appris par hasard : « Et qu'est-ce qu'elle m'a passé ! »

Venons-en au compte rendu chronologique : lever à 6 h 1/2, petit déjeuner à la Rose, fini *Verdun* que je vous renverrai dans un jour ou deux (je n'ai *plus rien à lire*) un sondage de 8 h à 9 h pour les « grandes manœuvres » de la division (c'est en allant porter les résultats à trois kilomètres d'ici que Paul s'est foutu de

cul) travail – ça me donne du mal ce sacré passage sur la liberté, j'ai encore vingt-cinq lignes à faire, mais elles se battent bien. Lecture – déjeuner avec Pieter à l'Écrevisse : chacun lit ou rêve de son côté, ça faisait vieux couple, comme jamais. Retour, 2^e sondage, lecture, travail – Paul est dans un coin, jauni par l'émotion du matin et la main emmaillotée.

Voilà. Je n'ai rien écrit sur le petit carnet pour ménager les yeux. Mon amour, je vous aime de toutes mes forces et je suis tout aux anges de vous revoir bientôt. Je vous embrasse sur votre cher petit visage, tout partout.

Envoyez-moi des livres, ma petite fleur. Si les produits photographiques coûtent trop cher, envoyez les livres d'abord et attendez le 1^{er} décembre pour les produits.

À SIMONE DE BEAUVOIR

17 novembre

Mon charmant Castor

Pas de lettres de vous, aujourd'hui. Je le prévoyais pour un de ces jours car avant-hier, j'en ai reçu, inexplicablement, deux à la fois. Comme je suis sans aucune inquiétude, que je trouve même ça *naturel*, pour la raison que je viens de vous dire, ça me permet de mieux comprendre ce qui me manque quand je reste un jour sans rien de vous : c'est une sorte de sagesse goethéenne qui me permet d'*assister* aux divers événements de ma vie sans y tremper les doigts. Avec vos lettres, je suis olympien à peu de frais, parce que je retrouve un monde commun à vous et à moi qui, que ce soit la guerre ou la paix, est *bon*, comme un roman tourmenté qui finit bien. Je pense que ça vient de l'estime absolue et totale que je porte à votre petite personne : du moment qu'il y a ça, qu'il y a cet absolu, il

faut bien que le reste se comprenne à partir de là, même le pis. J'imagine que c'est un peu ce que vous sentez, quand vous m'appelez votre « petit absolu ». Mon amour, je vous aime bien fort.

J'ai reçu une lettre exaltée de Dumartin qui se proclame spontanément mon disciple, déclare me vouer une admiration non intellectuelle mais humaine et termine en me demandant de lui corriger vingt pages de roman qu'il vient d'écrire. Il y a quelques phrases d'un comique discret que j'ai fort appréciées, comme lorsqu'il dit : « J'ai passé deux mois d'isolement et *d'individualité en* Angleterre. » Mais ce qui est d'un effet comique encore plus sûr, c'est cette dégelée d'anciens élèves qui m'associent toujours à leurs petites cuisines, l'un (Hadjibelli) me demandant une bibliographie, l'autre (Kanapa) une définition de la physique d'Aristote, le troisième de lui lire ses ouvrages littéraires. Ce qu'il y a de triste c'est qu'il va me falloir répondre à tout ça. J'y consacrerai un jour entier. J'ai fini le passage difficile dans mon roman et de façon à me satisfaire. Mais serez-vous satisfaite, petit juge ?

Autre lettre, qui m'explique le silence de Tania : elle l'a écrite le dimanche soir, après s'être saoulée avec des Polonais, comme une Polonaise, et avoir dormi chastement dans le lit de l'un d'eux. Puis, l'ayant écrite pour me « dire tout, même ses conneries », elle n'a pas osé la mettre à la poste et l'a baladée sans doute deux jours dans son sac. Puis le troisième jour, affolée de ne pas m'avoir écrit, craignant que vous ne me racontiez la chose, elle a dû la jeter dans une boîte, les yeux fermés, avec l'impression de se foutre à l'eau. En fait, je trouve l'histoire plutôt charmante et je vais lui répondre aimablement.

Rien de neuf. On va nous faire passer la visite, nous mettre le doigt dans le derrière et dans la bouche, nous faire uriner dans un verre. Beaucoup veulent dissimuler leurs chaudes-pisses pour qu'on ne leur refuse pas de pension s'ils contractaient une affection des reins. Pieter qui a une hernie a peur qu'on ne l'opère, ce qui l'obligerait à se confier à des mains militaires, mais il est un peu tenté aussi parce que ça lui ferait 18 jours de convalescence + 10 de permission

de détente. Vous imaginez l'abondance de discours fleuris qu'a fait naître ce dilemme. Par ailleurs il a une fort vieille et méchante chaude-pisse qu'il n'envisage pas de dissimuler. Paul, lui, croyant qu'on allait dans l'après-midi chez le major, s'affairait disant : « J'ai mes chaussettes d'hier aux pieds, je vais sentir. »

A midi nous avons déjeuné à l'Écrevisse. Il y avait un chasseur qui revenait de première ligne. Il a tenu ce discours bien typique : « On les voit bien les Allemands, ils sont à deux cent cinquante mètres de nous, ils s'amuse sur l'herbe et jouent de l'accordéon... la nuit ils s'occupaient à de menues besognes et nous les éclairions – et ils nous rendaient la pareille jusqu'à ce que – il y a quinze jours – un con, un Marocain de chez nous, ait descendu un des leurs d'un coup de fusil. Depuis, on ne peut plus sortir la tête de l'abri sans qu'ils nous tirent dessus. » Il a conclu, désabusé : « Il y en a toujours un pour faire des conneries et c'est les autres qui payent. » Discours commun à l'espèce militaire mais qu'on entend à l'ordinaire quand un soldat saoul a fait du scandale et que les bistrots, en conséquence, ont été consignés à la troupe.

J'ai toujours les yeux fatigués – plutôt un peu moins, mais j'ai tout de même repris mon carnet et ça m'a fait un vif plaisir. Il n'est plus du tout question de partir d'ici. Par contre les permissions commencent bien le 20 et j'ai chance d'être à Paris vers le 18 janvier.

Au revoir, mon cher amour, ma petite fleur, je vous embrasse de toutes mes forces, on ne peut pas – même vous – tenir à quelqu'un plus que je ne tiens à vous.

À SIMONE DE BEAUVOIR

18 novembre

Mon charmant Castor

Pour aujourd'hui excusez-moi je vous ai écrit une lettre en second. C'est la première fois que ça m'arrive et ça ne m'arrivera pas de sitôt, mais Tania m'avait envoyé une lettre toute plaisante et touchante. Alors j'ai commencé par elle. Mais ça suffira pour quelque temps.

Pourtant je suis tout fondant de reconnaissance pour vous, mon cher petit : j'ai reçu ce matin le beau Shakespeare et le 48 de Cassou et puis cet après-midi une si longue et plaisante lettre où vous me dites avoir été émue parce que je voulais lire. Et votre émotion m'a ému à mon tour. Et puis j'ai pensé comment vous aviez tout de suite couru à la poste mettre ces deux livres et là mon cœur a fondu. Vous êtes tellement gentille avec moi, mon amour. Bien assez gentille. Pour changer de sentiment, mais en restant dans le fort, j'ai ri aux larmes en apprenant que vous aviez lu *L'Œuvre* d'un œil amusé, sceptique et complice parce que vous veniez de lire *Le Canard Enchaîné*. Je vous vois si bien, riant toute seule au Dôme devant un grand article intitulé : « Terrible répression après l'attentat de Munich. » Vous êtes un petit charme. (Aujourd'hui j'ai ma ration quotidienne d'olympianisme, j'en suis tout guilleret.)

Ce matin visite médicale dite « d'incorporation ». Dans une salle de brasserie on nous a fait uriner dans des bocks de bière. Les Acolytes se sont mis à poil. Moi aussi. De moi je ne dis rien, sinon que j'avais l'impression d'avoir *un dos*, cependant que je cherchais à prendre une attitude dédagée devant six soldats assis à une table, boutonnés jusqu'au cou et qui compulsaient des papiers. Mais les Acolytes m'ont surpris : à poil ils n'étaient pas plus nus que d'ordinaire. Le derrière de Paul et la légère déviation de sa colonne vertébrale ne m'ont pas dépaysé. Il me semblait que je les connaissais depuis toujours. Pas davantage l'énorme ventre que Keller étalait de l'air de dire : « Voilà un fait » pendant que le major dictait à ses aides : « Obésité o-b-é-s-i-t-é. » Il me semble que je les ai toujours vus nus. Je pense que malgré les vestes et les culottes gros-bleu nous vivons à l'état de nudité complète. Les sexes mettaient dans cette réunion de bon ton une ombre de mélancolie. Ridés, flapis, honteux, ils tentaient en vain de se

cachez sous leurs poils. Le major les palpait d'un doigt élégant en disant : « Toussez. » Et j'ai compris et approuvé de tout mon cœur cette phrase d'André Breton : « J'aurais honte de paraître nu devant une femme à moins d'être en érection. » Ça ne se discute pas, c'est une question de délicatesse. Il est vrai que ça n'est peut-être pas beaucoup plus joli quand c'est en érection. Mais du moins ça justifie son existence. Quant à y mettre des myosotis¹⁰, non ! Mieux vaudrait un peu de persil. Après la visite, promenade à la campagne. Elle me faisait penser, je ne sais pourquoi à la promenade de Faust, quand il rencontre le barbet (pas d'après Baty : d'après le texte). Je marchais devant, les Acolytes suivaient. Léger dégoût, pour avoir tant vu de verges. Mais qu'y a-t-il là de dégoûtant ? C'était sexuel, j'imagine. Une façon de se prouver qu'on n'a pas « de ces goûts ». Mais je me calomnie peut-être, en tout cas c'était léger et spontané. L'odeur d'urine y était peut-être pour quelque chose. Celle de Paul sent l'aigre, je m'en suis déjà aperçu quand il pissait par la fenêtre chez notre hôtesse. Lui-même est terne et gris mais les humeurs de son corps ont du mordant.

Après, déjeuner à l'Écrevisse. On m'avait prévenu vers 11 heures qu'il y avait un paquet, j'ai couru chez le vaguemestre et j'ai trouvé cet admirable Shakespeare avec des tas de pièces que je n'ai jamais lues et d'autres que je crevais d'envie de relire. J'ai lu *Le Roi Lear* qui m'a ennuyé pendant un acte et charmé ensuite. Le caractère du vieux Lear est charmant. J'aime bien quand il se fâche parce qu'on a attaché « son homme » aux ceps et qu'il répète tout le temps : « Qui a fait ça à mon homme ? » Il y a beaucoup de mélodrame autour de ça mais c'est tout de même étonnant – et tout jeune et tout neuf. Vous n'avez pas lu 48, vous autre paresseuse, ça a pourtant l'air amusant. Après déjeuner j'ai travaillé mon roman, reçu et lu les lettres, et répondu. Il est à présent huit heures.

Mistler vient de rentrer. Il est maintenant presque certain que nous partons à vingt kilomètres d'ici lundi ou mardi. Ce sont de ces événements qui doivent, je crois, nous laisser totalement indifférents.

Mon amour, je suis tellement content que vous sentiez mon amour, je voudrais que vous en ayez le sentiment constant, qu'il ne vous quitte pas, comme il ne me quitte pas. Vous êtes ma pure et chère petite fleur.

À SIMONE DE BEAUVOIR

18 novembre

Mon charmant Castor

Deux lettres de vous aujourd'hui, une immense et une toute courte. Ça veut dire que je n'en recevrai pas demain mais ça me fait tout de même un énorme plaisir. 6 grandes pages de vous. Mais dites-moi, petit mauvais, est-ce que vous avez oublié que vous aviez rendez-vous avec Bourdin ? Il n'est pas trace d'elle dans votre emploi du temps de vendredi.

Mon amour, est-ce que cette dame revient à Paris ? Vous me dites que vous seriez contente que je la revoie pendant ma permission. J'en augure qu'elle vous a écrit qu'elle revenait. Certainement j'irai la voir et avec plaisir. Il me semble que ça doit être encore la paix chez elle et puis j'ai vraiment une forte affection pour elle, qui résiste très bien à la guerre. La guerre est très précieuse : elle donne un classement. Cette dame est demeurée, Tania et Bost ont remonté et vous, je ne vous ai jamais aimée davantage. Mais il serait peut-être injuste (vous autre mise à part) de prendre ce classement catastrophique pour le *vrai* classement. Il n'y a sans doute pas de vrai classement. En tout cas, j'aurais grand plaisir à voir cette dame, si ça se trouve. Mais personne autre : ça ne m'intéresse pas du tout. Je ne viens pas du tout à Paris pour *retrouver*. Je pense que je ne retrouverai plus jamais. Quelque chose est fini. Même à la paix, ce sera autre chose. À Paris il y a *vous*, il y a aussi Tania et ma mère. C'est tout. Et puis alors il y a le Paris de

guerre, que je veux *connaître* et non retrouver. Cette dame a-t-elle reçu mes photos ? Écrivez-moi sur tout ça.

Mon amour, je ne sais pas du tout comment j'ai pu vous paraître triste, dans mes dernières lettres. Je ne l'ai jamais été. Simplement mes maux d'yeux ont diminué ma vitalité. Je n'écris plus guère sur mon carnet, par économie d'yeux – et je travaille un peu au compte-gouttes. Que ces yeux se guérissent et je redeviendrai tout aussi paisible et content. Ce que je notais l'autre jour sur ce carnet que je délaisse c'est que le mal d'yeux est plus difficile à supporter que le mal de guerre parce qu'il est sans justification et aussi qu'il se prolonge par des soucis *civils* : « si j'allais être obligé de m'arrêter d'écrire », etc. Et puis je me suis aperçu que je pense *avec les yeux*. Faute de pouvoir les *fixer*, je ne peux fixer mes pensées. En fait ça s'améliore mais ils me tirent toujours et ça me cause une nausée légère et perpétuelle. Mais ça n'est ni inquiétant ni insoutenable. Quand j'aurai fini mon roman, je me reposerai une dizaine de jours et tout sera dit.

Vous me demandez un historique de l'an dernier. Vous feriez beaucoup mieux d'aller à la Bibliothèque nationale consulter les journaux, ça vous donnerait l'atmosphère.

Voilà ce que je peux pour vous mon cher amour. Mais ceci dit, je vous *exhorte* à vous renseigner un peu, vous ne pouvez pas vous contenter de ça.

Mon amour, je suis obligé de m'arrêter là. Heureusement qu'il ne s'est strictement rien passé aujourd'hui. Je vous aime passionnément, ma toute chère petite fleur. Vos lettres sont si gentilles, ce sont de petits élixirs pour le cœur. Adieu. Nous partons demain, selon toute vraisemblance.

À SIMONE DE BEAUVOIR

20 novembre

Mon charmant Castor

Pas de lettres de vous aujourd'hui, c'était parfaitement prévu. Mais je regrette votre petit salut quotidien, mon amour. J'ai reçu un mot de Paulhan qui m'explique l'aventure d'Alain : il avait signé le fameux manifeste communiste pour la Paix. Il est inculpé, on l'interroge à domicile avec beaucoup de politesse. Il répond : « J'ai vu le mot de Paix, j'ai signé sans lire le reste. » Il sera sans aucun doute acquitté. J'ai reçu aussi une lettre de ma mère, fort optimiste et qui prédit d'après certain personnage « haut placé » dont elle tait prudemment le nom, la fin de la guerre pour Noël. Je souhaite vivement qu'elle ait raison mais je n'y crois guère. Toutefois, mon bon petit, toutefois, je ne crois pas que nous en ayons pour longtemps. Jusqu'au printemps peut-être – jusqu'à l'automne ? Vraiment ça semble aller très mal en Allemagne et l'histoire de Hollande (n'avais-je pas raison ?) prouve leur désarroi.

Que vous dire aujourd'hui pour que vous ayez votre longue lettre quotidienne ? Hélas, presque rien. Que nous ne sommes pas partis, naturellement. Mais que peut-être nous partirons demain. Et demain, je vous dirai que nous ne sommes pas partis. Que je suis passé de Mathieu à Daniel. Cela m'amuse fort et marche bien plus vite, je suis dans le coup. J'ai fait, je crois, six bonnes pages sur ses rapports avec Ralph. Dans le genre sinistre – mais ça n'est pas dit. J'ai lu *Troïlus et Cressida* et, figurez-vous, ça m'a moins plu que la première fois. Par contre, je suis charmé par *Antoine et Cléopâtre*, c'est une petite merveille. C'est vrai que ce type est étonnant. Je vais tout lire soigneusement et je vous le renverrai avec *Verdun* et *Prélude à Verdun*. Malheureusement c'est écrit bien fin pour mes pauvres yeux.

A part ça, que vous dire ? Il ne se passe vraiment plus rien ici et je n'écris rien sur mon carnet, je n'ai plus rien à écrire. Mais je suis très heureux. Surtout à présent que mon roman marche. Ça n'est pas du temps perdu.

Vos petites lettres font mon bonheur. Elles sont si tendres, mon charmant Castor, si tendres, et je vous sens si proche. Mon amour, cette séparation est une bien petite épreuve, quand on va se revoir et qu'on s'aime si fort.

Je vous aime.

À SIMONE DE BEAUVOIR

21 novembre

Mon charmant Castor

Que vous dire ? On oublie la guerre ici. Jamais elle n'a été plus insaisissable que ces jours-ci. Jamais la vie plus quotidienne. Toute la journée, ici, ce sont des criaileries et des commérages. Le torchon brûle entre les 3 du S.R.A., ils s'accusent mutuellement d'être des embusqués, puis chacun déclare qu'il va demander à partir bientôt « vers le boum-boum » puis finit par s'impressionner de son héroïsme et ça finit dans une espèce de torpeur accablée d'où ils sortent pour commérer innocemment. A côté, chez les secrétaires, on se chamaille pour des histoires de soupe : Mistler est fâché avec Courcy. Entre nous l'harmonie règne. Je travaille bien et mes yeux vont mieux, j'en ai profité pour écrire et pour lire toute la journée, tant pis pour demain. Ça m'a mis de la plus belle humeur. D'abord j'ai mis l'avant-dernière main à la scène entre Ralph et Daniel et puis j'ai fait le plan des « remords » de Daniel, c'est je crois le plus délicat de tout le roman. Après ça j'ai lu le 48 de Cassou, un peu fumeux mais qui m'a aidé à comprendre ce que c'était que l'humanitarisme, père de notre humanisme. En conséquence de quoi, j'ai écrit sur mon petit carnet. Je suis toujours heureux quand je peux y écrire, mais tous ces jours-ci, à cause de mes yeux, je me demandais pour chaque petite idée : ça en vaut-il bien la peine ? Et ça ne valait jamais la peine bien entendu. Après ça j'ai lu le 4^e acte d'Antoine *et Cléopâtre*, je trouve ça formidable, meilleur que *Jules César*. Et Gide traduit comme un dieu. Seulement que c'est écrit petit ! Hélas, me voilà comme un vieux, ronchonnant contre les caractères trop fins. Mais cela va passer, j'espère. Ce matin ça n'allait

pas trop bien et puis ensuite oui, pas mal du tout. Mes brouillons, je les écris à présent les yeux fermés, pour me reposer, et quand j'ouvre les yeux je vois des lignes qui montent et qui descendent, c'est du plus bel effet.

Il y avait deux grandes lettres de vous, mon amour. Naturellement je n'aurai rien demain, mais tant pis. J'aime bien avoir un grand bout de vos journées comme ça, de votre vie. Qu'elle est sage, qu'elle est régulière. Vous tirez les larmes, mon cher petit. Je vous aime tant. Je me réjouis de lire votre petit roman, à ma permission. Il y en aura un grand bout. Il est vrai que ce sera seulement l'avant-dernier brouillon, mais n'importe. Lisez des journaux, ma petite fleur, tous les journaux de l'année pour vous y reconnaître et trouver un écho des discussions d'alors.

Je suis interrompu par Pieter qui apporte un tract que les avions allemands ont laissé tomber à deux cents mètres d'ici, ce matin. Un paysan l'a apporté et on se le passe de main en main. C'est un papier en forme de feuille, d'une belle couleur rouille. Sur une des faces il y a un petit texte :

Automne

Les feuilles tombent, nous tomberons comme elles.
Les feuilles meurent parce que Dieu le veut.
Mais nous nous tomberons parce que les Anglais le veulent.
Au printemps prochain personne ne se souviendra plus ni des feuilles mortes, ni des poilus tués ! La vie passera sur nos tombes.

Au-dessous de ce madrigal, il y a une tête de mort coiffée d'un casque.

Je viens d'être encore dérangé mais c'est plus civil : tous les officiers entrent à la queue leu leu, pouffant et animés. Ils viennent quérir une paire de lunettes pour voir les anneaux de Saturne. Paul, Hang, Keller et Naudin les suivent. Je soupçonne Keller d'y aller parce qu'on fait payer, dans le civil, pour voir la lune à travers une lunette et qu'ici le spectacle est gratuit.

Tania m'écrit très ponctuellement. Il y avait encore une lettre d'élève, un nommé Blanchet, pour me demander une bibliographie. Ceux-là vraiment étendent un peu loin les obligations professionnelles. Vous ai-je dit que ça me flatte, parce qu'ils n'imaginent pas que je puisse avoir changé. C'est pour moitié paresse d'esprit, j'imagine – comme chez cette fille qui voulant vous dessiner bohème ne put aller jusqu'à concevoir que vous n'avez pas un sous-main et un téléphone – et pour moitié confiance en moi. Ça fait vivant de porter le poids de tant de petites confiances dont la plupart n'ont même pas conscience d'elles-mêmes. Mais il faudra répondre, c'est le diable.

Mon cher amour, comme je suis heureux, de votre confiance à vous et que mes lettres puissent vous donner du bonheur. Vous savez j'accepterais beaucoup de maux pour que vous restiez heureuse. Mais n'avez crainte je sais que ce serait le pire moyen de vous donner du bonheur. C'est plutôt pour dire. C'est formidable comme ça me fait un monde optimiste et bon, quoi qu'il se passe par ici, quand je pense que vous êtes un peu béate, là-bas, dans ce drôle de Paris. Et ça me fait comme une promesse de bonheur à moi-même. Mon amour, j'ai les yeux tout mouillés en vous écrivant ça, parce que je pense à votre cher petit sourire. Je vous aime de toutes mes forces.

Comme vous le voyez nous sommes encore ici.

À SIMONE DE BEAUVOIR

Le 22 novembre

Mon charmant Castor

Je suis tout ému par votre chère petite lettre. Il faut que je vous dise laquelle, sinon vous ne sauriez plus. C'est celle où vous parliez de Saint-Exupéry. Du

lundi 20. Mon amour, vos « tendres souffrances » me font si précieux. Je veux bien que vous ayez de celles-là, de temps en temps. C'est un peu ça que j'appelle moi des petits parfums. Je voudrais que vous ayez un bonheur de fer, tout insolent et puis de temps en temps, à titre de faiblesse humaine, un petit bouquet de tendres souffrances. J'imagine si bien le petit visage que vous devez avoir. C'est sans doute celui que je vous vois quand vous vous réveillez. Le plus tendre, le plus mobile et le plus beau. Je vous aime, mon cher amour. Il ne faut pas du tout me plaindre, vous savez. Moi je suis sec (sauf pour vous mon cher amour, mais ça, ça ne m'attriste pas, au contraire, c'est ma gaieté) je ne forme pas d'images – ou alors ce sont justement de tendres souffrances, il y en a des traces dans mon petit carnet. Aujourd'hui justement vers midi et demi, à la taverne de l'Écrevisse, il y a un type qui a mis la radio dans la pièce à côté (ça c'est de la primeur, ça n'est pas dans mon petit carnet) et puis j'ai eu l'impression qu'ils jouaient des airs de jazz. Je dis, j'ai eu l'impression parce qu'il y avait un brouhaha d'assiettes et de voix. Il m'a semblé que je ne pourrai pas bien le supporter – vous savez je ne me paye pas de mots, il faut prendre ça au sens fort – ça m'a fait tout d'un coup surgir un Paris poétique et cruel, exactement celui qu'un amant jaloux et exilé peut pressentir autour de sa maîtresse, vous savez ce que je veux dire et vous l'avez ressenti. Et pourtant je n'étais jaloux de personne, ni de Tania qui est toute charmante et tendre, ni de vous autre, surtout, mon cher petit. Mais tout de même, au fond, c'étaient vous tous, aussi bien vous qu'Olga ou Tania ou même les Gérassi, toutes ces consciences dont j'étais jaloux. Mais ça n'était qu'une aurore. Et puis le type a tourné plus fort le bouton et c'était un air canaille, j'en ai entendu des bribes chantées « Pa-pa-pa-pa – Pa-pa-Paris ». Il était joué au piano et violon seulement, rien à craindre dans le genre du saxophone ou de la petite trompette, qui me mettent généralement la larme à l'œil. Et pourtant cette musique de poubelle était encore susceptible d'être humiliée, elle l'était par les bruits d'assiettes et puis des voix immondes et puis les types qui tournaient les boutons, augmentaient ou

diminuaient l'intensité, arrêtaient l'air, le faisaient reprendre, etc. Et j'étais dans un drôle d'état, un peu tenté tout de même de voir renaître cette image cruelle de Paris que même cette musique aurait pu me donner – et par conséquent agacé de la voir éparpillée et déchirée – et d'un autre côté, content tout de même que cela me fût épargné. Comme vous dites sagement pour vous-même, le vin d'Alsace n'était peut-être pas tout à fait étranger à ces impressions fines. Et puis ça s'est arrêté, on a donné les communiqués et leurs commentaires, c'est devenu rigolo. Paul était en face de moi il lisait *Le Populaire*, je me suis remis à lire le premier acte de *Coriolan* qui est bien plaisant. Finalement je ne connaissais pas du tout Shakespeare, c'est une espèce de découverte et ça me fait fort.

Et puis je suis revenu, j'ai fait un sondage devant des officiers-papillons. C'est un genre que je ne connaissais pas encore : le primesaut, la boutade, le mot à l'emporte-pièce, les grâces légèrement pédérastiques, tempérées par une virilité martiale. Ils étaient deux qui, pour finir, se sont foutus juste devant la lunette du théodolite pour nous faire perdre le ballon. L'un est le lieutenant Z. dont je vous ai déjà parlé, l'autre un capitaine de chasseurs. C'est ce dernier qui disait à Paul : « Marié ? Et vous ne portez pas votre alliance ? » « N-non mon capitaine. » « Hum ! Et combien d'enfants ? » « Un. » « Marié depuis combien de temps ? » « 5 ans, mon capitaine. » « Eh bien ! Vous ne vous pressez pas, mon garçon ! » Et il lui tourne le dos. Par le fait il est célibataire et court la gueuse ici avec un capitaine d'aviation.

Et puis voilà qu'ici, autre tendre souffrance, je trouve votre petite lettre et ça me met les larmes aux yeux. Mais ça n'est pas tout, il y a cinq autres lettres et chacune a un mot qui me remue :

Lévy : « Vous êtes resté aussi présent parmi nous qu'autrefois ; nous parlons de vous aussi souvent et vous êtes resté la source de nombreuses discussions. »

Ma mère : « Je me réjouis bien de revoir le Castor et de parler avec elle en toute confiance de mon cher petit enfant – mon seul bien. »

Tania : « Montparnasse me fait décoloré ce soir et quotidien. J'aurais voulu du pompeux, parce que moi je le suis en face des trucs et dans mes rapports avec toi. Je te salue bien bas. »

Martine Bourdin : (je vous envoie sa lettre qui vous fera gonfler) : Mais c'est trop long à écrire, vous lirez – c'est surtout de vous voir vue par elle qui m'a fait fort et ces mots : « On voit bien que toi seulement existes pour elle. »

Toujours est-il que ces lettres, avec ces petits hommages discrets ou étalés m'ont mis dans une drôle d'humilité tendre et de confusion. Je ne me reconnaissais pas bien, moi barbu – qui suis si « cra-cra » que les servantes de l'Écrevisse pouffent quand j'entre et que la patronne doit les faire taire, et le plus fort c'est que ça m'est indifférent – dans ce drôle de personnage, un peu pompeux lui aussi, que je suis pour toutes ces consciences. Ça m'a fait remonter quelque chose à la gorge. Et je me suis trouvé dans un étrange état, ému, me blâmant d'être ému, ne sachant que faire de cette émotion tendre et la soupçonnant fortement d'être inauthentique, et pourtant tout charmé, au point que je le suis encore, mon amour. C'est dans cet état que je vous écris, afin de vous donner cette petite émotion et de fait, le seul usage que j'ai cru en être authentique, c'est de la couler dans un petit élan d'amour pour vous (ce qui fait que je vous écris à 2 h 30 au lieu de 5 heures). Je vous aime.

Je ne peux pas encore envoyer *Barnaby Rudge*¹¹ à Bost parce que je l'ai prêté à un pauvre bougre de planton qui s'en délecte et qui dit n'avoir jamais rien lu de mieux, depuis *Ton corps est à toi*. Mais j'enverrai *Verdun* demain. Finalement le Cassou est piteux, ça fait mal au ventre. Donnez-moi l'adresse de Bourdin (elle est à Paris, sa lettre en fait foi). Quand vous la saurez, je lui écrirai un petit mot. Il y a un truc gonflant dans sa lettre c'est quand après avoir évoqué voluptueusement mes baisers sur ses bras elle demande : « Est-ce qu'on te donne du bromure ? »

Ah je vais vous annoncer une « bonne nouvelle » comme disait mon vieux grand-père : mes yeux sont à peu près guéris. Je m'en réjouis fort. J'ai travaillé au

petit carnet et j'ai trouvé des tas d'idées pour les remords de Daniel. Allons, à demain, mon amour, ce que vous m'écrivez que chacune de mes lettres vous surprend parce que vous ne pensiez pas qu'elle pût vous donner autant de bonheur que la précédente, me charme et me gêne, parce que ça me donnerait presque une responsabilité. Mais je ne céderai pas à cette tentation : je veux vous écrire toujours n'importe comment, sans penser à vos attentes, je sais que c'est ainsi que vous aimerez le mieux mes lettres. Je ne sais si celle-ci vous donnera autant de plaisir que les autres, mais vous savez, prenez celle qui vous a semblé la plus tendre et pensez que je ne vous aimais pas plus qu'aujourd'hui.

Je vous embrasse de toutes mes forces.

Quand vous aurez le sou pour m'acheter des livres envoyez-moi *deux petits carnets* à tranche rouge, le format immédiatement inférieur au vôtre.

Mon Castor

J'ai retouché et littérisé en écrivant à Tania ma petite émotion de l'Écrevisse, j'ai feint que c'était d'elle que j'étais jaloux, ça se tient. Ça me fait l'effet d'un piteux petit sacrilège et je m'en décharge en vous le disant. Il est cinq heures à présent, j'ai écrit et j'ai un peu lu et je garde toujours en moi cette « tendre souffrance » comme une grâce. Je suis tout heureux.

Je vous aime.

Relisant la lettre de Bourdin, j'ai l'impression qu'elle est un peu folle quand elle écrit : « Tu sais, je crois qu'il faudrait plusieurs jours pour que tu débrouilles ma tête. »

À SIMONE DE BEAUVOIR

23 novembre

Mon charmant Castor

Je n'ai pas reçu de lettre de vous aujourd'hui. Ni de personne sauf de Tania. Une seule lettre, c'était un courrier bien maigre. Encore est-il arrivé tard. Et puis je n'ai pas grand-chose à vous dire, sinon que je vous aime très bien. Ça sera une lettre toute courte, faute de matière. Je me suis levé à six heures, j'ai été à la Rose. Mistler était là, l'air bête, parce que je lui ai prêté le Heidegger et qu'il n'y comprend rien. J'ai donc expliqué ce qu'était l'être-dans-le-monde en prenant mon petit déjeuner. Et on est revenu par un beau froid sec – 3°. J'avais mis les beaux gants fourrés que ma mère m'a envoyés Ensuite de quoi il y a eu discussion interminable entre l'adjutant, Hang, Paul et Pieter sur les buts de guerre. J'ai dit mon mot en prenant du café, un nouveau café « bromuré » et puis j'ai écrit mon roman assez bien. Déjeuner à l'Écrevisse ; j'ai oublié de vous dire que j'avais trouvé une petite idée sur la volonté pendant la nuit (une violente envie d'uriner m'avait saisi et réveillé et faute de pouvoir la satisfaire, j'ai fait de la philosophie pour m'en distraire) cette petite idée j'y ai réfléchi, l'œil rond, pendant que Pieter bavardait à côté de moi et j'avais mis « tu » parce que je venais de parler à Pieter qui est emmerdant comme la pluie et discute pour partir en perm avant les autres. Elle s'est un peu développée et cet après-midi après sondage j'ai commencé à coucher ça par écrit sur mon petit carnet. C'est un complexe mélange du passage raté sur le carnet n° 2, de mon cours, de ce que je vous disais l'an dernier que la résistance passive était nécessaire à la volonté (sinon il n'y aurait que des souhaits) et enfin de l'idée spinoziste que conscience et volonté ne font qu'un. Vous voyez à peu près ce que ça donne. Ou peut-être ne comprenez-vous pas du tout. (Mon amour c'est odieux de vous écrire, Pieter, fou d'importance et d'avocasserie, claironne à côté de moi éperdument des raisonnements entièrement faux.) J'ai été téléphoner le sondage, ça m'a pris de 2 h à 3 h et puis le reste du temps travail. Et puis vers sept heures Pieter a commencé son charivari. C'est odieux : il s'agit d'une confusion – qu'il dit – qu'on a faite à son désavantage entre sa classe de mobilisation et sa classe de

recrutement. Vous voyez l'intérêt. Ça dure depuis deux heures. C'est impossible de continuer à écrire, excusez-moi bien. Je le hais mais qu'y faire, je lui ai tout dit : « Tais-toi, tu raisones comme une femme, tu es un con. » Il continue.

Nouvelle interruption : je me lève et cette fois je l'ai eu. Mais vous croyez qu'il se tairait ? Maintenant il explique pourquoi il a tort. Cette fois je l'engueule rudement. Ensuite de quoi Paul tout affolé parce qu'il va y avoir un sondage nocturne et que le colonel y assistera me supplie de ranger mon paquetage. Des fois qu'il viendrait ici. Bref c'est un casse-tête. Je pense que cette lettre est décousue mais j'écume de fureur. Excusez-moi mon bon petit, je l'avais commencée bien tendrement mais vous connaissez ces courtes colères qui me prennent parfois. Eh bien m'y voilà. Mon amour je m'arrête. Je vous aime tout aussi fort qu'hier mais ça m'irrite et m'humilie de ne pouvoir vous le dire tranquillement. Je vous embrasse de tout mon cœur.

À SIMONE DE BEAUVOIR

24 novembre

Mon charmant Castor

Je prends bien mon temps aujourd'hui. Les acolytes sont partis en promenade et je suis seul ici avec quelques soldats et officiers qui travaillent sagement. Vous avez dû me croire bien fou quand vous avez reçu ma dernière lettre. Vous n'aviez pas tort : j'étais fou de colère. Et puis ça s'est calmé parce qu'on a fait un sondage de nuit devant le colonel et les capitaines, c'était joli comme tout, on voyait cette petite étoile rousse (le lampion accroché au ballon) glisser entre les étoiles jaunes et il fallait lutter contre la réverbération de la lune. Il faisait – 4° et le paysage lunaire et glacé était tout plaisant. Les officiers ne faisaient pas mal non plus, tout drapés dans leurs capes, piétinant le sol pour se réchauffer les

pieds et faisant jaillir de temps en temps la lueur d'une lampe électrique. Il était par là 9 h 1/4, on est rentré se coucher tout de suite après. Paul a eu sa crise de somnambulisme vers une heure du matin. Il s'est mis tout à coup à crier « Ho Ho Ho Ho Ho ! Oh ! » le dernier oh lent, vibrant et scandalisé. J'ai dit « Paul ! » car nous avons convenu que je le réveillerais, à cause de l'hôtesse qui pourrait prendre peur. Il a fait, d'une voix endormie : « S' qu'il y a ? » J'ai dit : « Paul ! » Alors, avec un petit rire confus et courtois (du ton dont on dit à quelqu'un qui vous aborde et prétend vous connaître : « Je ne sais vraiment pas qui vous êtes. ») : « Je ne sais pas du tout où je suis ! » et s'amusant de son propre embarras avec une sorte de gourmandise psychologique : « Non ! vraiment pas du tout. » Il pouffe. Moi : « Tu es à X... » Lui, très agacé : « Eh ! je le sais bien. » Moi : « Pourquoi as-tu crié ? » Lui, de mauvaise foi : « Moi ? j'ai crié ? » Silence. Puis j'entends tout un remuement, de la soie froissée, des objets lourds qu'on traîne, un halètement. Moi : « Qu'est-ce que tu fais ? » Paul, digne et offensé : « Rien : seulement je suis réveillé. » Et aussitôt après une respiration égale et forte qui se change bientôt en un petit ronflement. Nous avons convenu ce matin que pendant cette conversation il était resté totalement et profondément endormi. Même quand il disait : « Je suis réveillé. » C'est un drôle de truc, tout de même, que le sommeil. Cette conversation avec un type en plein rêve me fait beaucoup plus poétique encore qu'une conversation avec un fou.

Ce matin, j'ai été à la Rose, lire *Coriolan* et puis Mistler est venu et nous avons échangé nos impressions sur Pieter en hochant la tête. Il était très désobligé parce que Pieter l'avait traité de « femme heureuse ». « Toi quand Sartre parle, tu jouis comme une femme heureuse. » Puis j'ai travaillé jusqu'à dix heures à la volonté mais il y a quelque chose de noué. Tout de même c'est déjà mieux que l'autre fois. La prochaine fois, ça y sera. Ensuite j'ai été prendre un bain – mais pas dans l'établissement de bains, qui est d'ailleurs l'ancienne prison – chez un coiffeur. Ce sont les coiffeurs, par ici, qui baignent volontiers. Ensuite taverne de l'Écrevisse puis appel, puis sondage et au retour deux lettres de vous. Je ne trouve

pas du tout, mon cher petit, que vous m'écriviez de mauvaises petites lettres. Elles sont si tendres au contraire, petit tout aimé. Si pleines de petites gentillesse et vous m'expliquez très bien que vous m'aimez. Ça n'est pas votre faute si votre petite vie est si rangée. Et c'est un peu tant mieux parce que le roman va faire de grands pas. Prenez votre mal en patience, cette guerre finira plus vite qu'on ne pense. Achetez de temps en temps *Nouvel Âge de Valois*, c'est une petite feuille quotidienne qui pense assez sagement en somme. Si sagement même, qu'elle est impitoyablement censurée. Pour ça, on n'en a pas pour son argent.

Mon amour, je vous *conjure* de ne pas dire que vous allez à Noël voir Emma. Si Tania pouvait y aller, ça se soutiendrait, mais comme son impéritie l'en empêchera sûrement, il en résultera d'une part qu'elle vous haïra tout le temps que vous serez avec Emma et d'autre part qu'il sera impossible de lui faire comprendre ensuite qu'Emma vous voit deux jours sur cinq, alors que vous l'aurez vue, vous, deux fois en trois mois. Évitez-moi ça puisque c'est moi qui paierai pour Emma, je n'y tiens *pas du tout*. Je suis au contraire très satisfait de mes rapports avec elle : elle me trompera peut-être mais je suis devenu légendaire pour elle, en ce moment, elle me « salue bien bas » comme vous savez et ça lui fait son petit mythe romanesque et pompeux. Ne me détruisez pas ça, je vous en prie.

Autre chose : nous pouvons très bien faire développer les photos ici, mon petit bon, seulement ça occupera les acolytes de les développer eux-mêmes. Pour cette raison, vous seriez gentille d'envoyer les produits le plus tôt possible. Ça ne doit guère faire plus de trente-cinq francs de débours.

Autre chose encore : nous connaissons le numéro d'ordre de nos départs en permission. C'est même à propos de ça que Pieter a fait la comédie, hier soir. Je suis beaucoup mieux placé que je n'espérais : 121^e sur 230, presque à la moitié, en somme. Si les départs étaient normaux, ça ferait le milieu de janvier, mais on nous lâche goutte à goutte : un par jour, vous vous rendez compte. Il est vrai qu'on accélérera peut-être le rythme d'ici quinze jours.

Reçu deux charmants petits mots de cette dame, l'un enveloppant l'autre. Elle avait écrit à l'occasion des photos mais ne savait pas mon adresse.

Voilà la journée. À présent je vais aller chercher un colis de livres chez le vaguemestre – le vôtre, mon doux petit. Et puis je reviendrai écrire à T. et à ma mère. Je voudrais trouver aussi un petit peu de temps pour écrire mon roman.

Mon amour, je vous aime si fort et c'est du bonheur pour moi de vous savoir si sage et somme toute heureuse. J'étais tout content de penser que vous alliez entendre *Alceste*. Pourvu que Z. n'ait pas été en retard. Je le saurai demain, c'est comme un petit feuilleton.

Je vous aime.

Si Emma quitte Toulouse pour Biarritz, j'ai peur qu'elle n'ait pas le temps de se faire des amis à temps dans sa nouvelle résidence. Est-ce indifférent ?

À SIMONE DE BEAUVOIR

25 novembre

Mon charmant Castor

Je ne vous en écrirai pas bien long aujourd'hui. Vraiment les jours se ressemblent au point de n'en faire plus qu'un seul. On a piqué Paul aujourd'hui (contre la typhoïde). Il se promène de long en large, dans sa capote bleue, d'un air d'âme en peine. Nous, on sera piqués plus tard et plus fort (dans une quinzaine). Naturellement ça veut dire qu'on ne part pas encore. On ne traînerait pas cinquante fiévreux avec soi. Je ne suis guère sorti plus que lui : je n'ai plus d'argent et je déjeune ici. Par grande chance, un colis de ma mère est arrivé, tout plein de victuailles et je les consomme sur place. Ceci n'est pas pour vous demander du sou : Pieter m'en prêterait si j'en avais besoin. C'est

seulement que je veux finir le mois sans rien déboursier : je n'ai pas été bon petit économe, tant pis. Je n'emprunterai à Pieter que pour le tabac. Donc j'ai eu des paquets en grand nombre, ce matin : deux de ma mère, avec une petite lampe méta et du coton. La lampe méta c'est pour faire chauffer de l'eau et le coton c'est pour tremper dans l'eau chaude et appliquer sur mes yeux, j'ai été touché. Il y avait aussi du savon, une pile de rechange et des victuailles, du saucisson, du thon, du foie gras et je ne sais combien de caramels. En plus de ça votre petit colis, avec Saint-Exupéry et *Le Testament espagnol*¹². Merci, petit bon. *Le Testament espagnol* a l'air excellent. L'autre, j'ai à peine regardé ; Paul le malade s'en est emparé. Mais pourquoi n'avez-vous pas envoyé l'Ellery Queen ? Est-il vraiment si mauvais ? S'il est lisible, joignez-le au grand paquet de livres que vous me ferez bientôt. Et puis figurez-vous un colis de Bost, comprenant *Les Âmes Mortes*, *Sous la lumière froide* et *La Cavalière Elsa*¹³ mais non point *Moll Flanders*. J'ai jeté un coup d'œil sur *La Cavalière Elsa*, je trouve ça illisible. C'est tout de même ça qu'on aimait vers 1923. Le premier chapitre est excellent mais ensuite ce sont des vaticinations et puis des personnages louches et « bien modernes » et des anticipations et je ne sais quoi. Sans intérêt. Il sait raconter, mais là il ne *veut* pas, il trouve ça au-dessous de son sujet. Enfin de toute façon, j'ai de quoi lire. J'ai commencé *Hamlet* que je trouve formidable et je n'ai pas fini 48. Demain je vous envoie *Verdun* et *Prélude à Verdun*. J'enverrai ça chez vous, à l'hôtel, c'est plus commode.

À deux heures sondage. En même temps le courrier mais il n'y avait rien de vous, mon amour. Ça me fait toujours la même déception triste et le monde me paraît toujours un peu hostile. Sans doute en aurai-je deux demain. Tout juste un petit mot de Tania. La fin était bâclée et elle avait vivement griffonné qu'elle m'aimait passionnément, parce que Blin, de l'Atelier, venait à elle. Ce Blin tourne autour d'elle et cherche une histoire. Elle est flattée et je suppose que ça va s'emmancher. Je dois dire que ça m'est très désagréable. Mais qu'y faire ? On ne peut pas lutter à distance et puis, dans ce genre de choses, la lutte est un peu

ignoble. Il n'y a donc qu'à penser à autre chose. J'ai été énervé une heure ou deux et puis, à présent, je me suis calmé. C'est un drôle de passionnel creux. J'imagine que s'il y avait eu une lettre de vous, je n'y aurais même pas pensé. Mais c'était un peu comme si vous me laissiez seul en face de T. Heureusement que ça n'est pas vrai, mon bon petit, que c'est un petit cauchemar passionnel et que je me suis réveillé. À présent c'est fini et je sais que j'aurai deux lettres de vous demain, vous autre ma vie et je me réjouis pour demain, parce que nous sommes déjà sur l'autre pente de la journée. Il est bien évident que ces petites crises de passionnel viennent de ce qu'on vit sur soi tout le jour. Ça ne m'a pas empêché d'écrire mon roman, assez bien. Le chapitre tout entier sera bon. Mais il faudra le retravailler. À propos de Marcelle, T., à qui j'avais dit que vous pensiez qu'il fallait changer son caractère, en lui demandant son avis pour avoir l'air de la traiter en grande personne, a naturellement dit qu'il fallait le conserver intact. Elle donne des arguments qui ne sont pas trop sots : « Avec cette sale petite odeur du début comment pourras-tu la rendre forte ? – et puis sa situation ne fait pas fort non plus – et surtout si en plus de forte et de sympathique elle garde une sournoiserie qui deviendra troublante est-ce qu'elle ne sera pas presque la sœur d'Ivich qui ressortira moins ? » Le fait reste que Marcelle n'est pas trop bien. Mais on pourrait la changer totalement en faiblesse. Seulement alors, on ne comprendra plus que Mathieu s'y intéresse. Il y a là une difficulté et je ne sais encore que faire. D'ailleurs ce n'est pas du tout pressé.

Voilà la journée, mon amour. Je voudrais continuer ma lettre et vous dire n'importe quoi, parce que je suis si bien avec vous, petit bonheur du monde. Mais que puis-je vous dire, sinon que je vous aime de toutes mes forces et que je vous sens près de moi. Vous savez, c'est à cause de vous autre, que j'ai fait cette théorie des présences. Au fond, les autres gens c'est du creux pour moi, à présent. Mais vous, ma petite fleur, vous êtes une petite présence toute chaude, tout contre moi. Vous êtes mon amour. Vous êtes aussi réelle et aussi « transcendante » que si vous étiez là.

Je vous embrasse sur vos chers petits yeux, mon petit.

Paul m'a rendu le Saint-Exupéry. Je vais lire le passage sur les « tendres souffrances » en pensant à vous.

J'ai lancé Mistler sur une enquête bien intéressante sur le sort réel des réfugiés alsaciens. Je note les résultats sur mon petit carnet.

À SIMONE DE BEAUVOIR

26 novembre

Mon charmant Castor

Aujourd'hui c'est un petit dimanche tout plat, tout ruminant, sans histoire. Il pleut, pas de sondage. Cette nuit Paul est resté à l'école pour ne pas prendre froid et j'ai couché seul dans le lit, sous six couvertures. Pour la première fois depuis trois mois j'ai eu un rêve érotique. Je sortais avec une petite créature brune, qui évoquait à la fois la sœur de Gégé, Kay Francis et Jacqueline Audry. Impossible, direz-vous. Si. En rêve. Mais cette jeune personne était tendre de chair, tendre, tendre. Elle me disait qu'elle avait un bleu à la fesse – le fait, je ne sais pourquoi était scandaleux, on l'avait battue ou fait tomber – et, se courbant, relevant ses jupes me dévoilait un derrière un peu bleui mais frissonnant et presque liquide comme de la gelée de pommes. Je le touchais et l'embrassais. Après quoi nous allions vous rejoindre, guillerets – et vous, cependant, vous nous racontiez que vous veniez de coucher avec je ne sais quel noble inconnu dans une chambre d'hôtel. Je me suis réveillé à six heures, un peu occupé par ce rêve et j'ai été prendre mon petit déjeuner à la Rose, où j'ai rencontré Mistler, important et muni d'un tout petit carnet. Sur ce petit carnet il note les résultats d'une enquête sociologique dont je ne peux vous parler mais qui l'intéresse fort

et dont je l'ai chargé, tant pour le distraire que par curiosité vraie. Je suis revenu ici et j'ai travaillé, assez bien en somme, d'abord à mon petit carnet, ensuite à mon roman. À 11 h 1/4 Pieter s'est ébroué. Il s'est emmerdé hier à midi tout seul au restaurant, parce que je n'y étais pas allé, faute de sou. Il m'avait proposé de l'argent mais j'avais refusé. La perspective d'aller déjeuner seul et celle de manger ici la cuistance du régiment lui paraissaient également insupportables. Alors à la fin il a dit timidement : « Allons, je t'invite. » « Mais non ! ai-je dit, sec et feignant de m'étonner, il n'y a pas de raison. » Il s'est souvenu à temps, heureusement pour lui que je l'avais invité dans les temps : « Si, si, c'est pour te rendre ton invitation d'octobre. » « Ah ! si c'est comme ça ! » Je me suis levé et nous sommes allés manger au Bœuf Noir, dans une arrière-salle, des choses peu ragoûtantes, comme vous savez, mais servies par des personnes sympathiques. J'ai fait un aimable salut à la bonne dame, mais je ne sais si elle m'a reconnu, barbu comme je suis (excusez-moi, mon bon petit). Après le déjeuner on est revenu ici sous la pluie et j'ai lu *Sous la lumière froide*. Ça m'a fait un drôle d'effet. Cette époque est bien morte. Le livre me faisait « témoin », comme l'*Obermann* de Senancour et à cause de cela difficile à lire, beaucoup plus historique que les pièces de Shakespeare. Et en même temps je reconnaissais tous les tics de style dont j'ai mis si longtemps à me débarrasser, l'abus des comparaisons, l'adjonction d'une subordonnée ironique, au milieu d'une principale un peu grave, le rythme même de la phrase, je l'achevais dans ma tête avant d'avoir fini de lire, tant c'était mon rythme. Et puis des phrases comme celle que je vais copier pour vous qui sont anonymement *d'époque* et qu'on pourrait aussi bien situer chez Morand, Mac Orlan ou Giraudoux : « Au bout de la rue, une femme d'Ouessant, son parapluie Tom Pouce sous le bras et sa chevelure balancée au vent, achevait de donner une signification provisoire au minuscule morceau de monde dont la vue appartenait à ma chambre. » Rien n'y manque, même pas l'espèce de gaucherie intellectuelle de l'exécution, et le son grêle de la prose. Ça ressemble aussi à du Nizan – je veux dire le Nizan de 22-

23 en philo et en khâgne ; moi j'étais plus mélodieux et plus gras. Et cette définition des livres de Mac Orlan me semble valoir pour presque toute la littérature de l'époque : « Ma littérature restait maigre. Là, je retrouvais mes anciens angles et cette curieuse inconsistance physique de ceux qui ne possèdent rien. »

Quelle curieuse chose de voir des livres qui ont vécu pour moi comme des romans d'aventures se figer et devenir lentement classiques. Il m'a semblé que je surprénais le passage au classique sur ce livre. Déjà on ne peut plus trop le lire sans un accompagnement discret de souvenirs des robes de ce temps-là et d'une foule de détails irrémédiablement passés.

J'ai eu deux lettres de vous, mon doux petit et je suis tout heureux, elles sont si gentilles et puis vous menez une petite vie si morale, mon amour, on en rit d'aise. Du travail, des concerts, l'Opéra. À propos, j'imagine que Gluck imaginait en plus miteux l'exécution et la mise en scène de ses opéras dans le genre de ce que vous avez vu mercredi, puisque enfin l'opéra est sorti de la tragédie. Il se serait léché les babines de satisfaction et aurait été délectablement scandalisé par le *réalisme* de la mise en scène et du jeu de Lubin (réalisme qui dépasse de loin celui qu'on lui reprochait – à lui et à d'autres – d'introduire dans cet art noble). Je vous aime tant mon cher petit, je suis tout uni avec vous et je comprends très bien ce que vous dites de se projeter vers le même avenir. C'est bien comme ça que c'est avec vous autre, tout cher petit. Six lignes griffonnées de Tania : « J'ai lu et dessiné toute la journée » qui sentent le louche, je crois qu'il y a « quelque chose de nouveau ». Mais aujourd'hui ça ne m'émeut guère – justement parce que j'ai vos deux longues lettres et que ça replace cette historiette à son niveau. Mais, je crois vous l'avoir dit, hier j'étais sans lettres et seul en face d'elle.

Voilà tout pour aujourd'hui, petit bon. Paul est guéri, merci bien. Hier il ne voulait pas lire *Le Testament espagnol* de peur de s'affecter mais ce soir, comme la fièvre est tout à fait tombée, il l'a pris avec quelques hésitations.

Je vous aime, mon amour, mon cher petit, je vous aime passionnément. Ah ! j'avais dit que je n'emploierai plus ce mot-là. En tout cas, vous êtes mon tout cher petit Castor.

À SIMONE DE BEAUVOIR

27 novembre

Mon charmant Castor

Je n'ai reçu de lettre de personne aujourd'hui, ni de vous, ni de T. Juste un petit mot de ma mère – où je trouve un détail charmant. Mais il faut que je vous explique, c'est en plusieurs temps. 1^{er} temps : il y a quinze jours elle m'écrit : « Rends-moi ce service, trouve-moi les noms de 20 soldats nécessaires à qui nous puissions envoyer des paquets. C'est ta tante Marie Hirsch qui les demande et je me suis engagée à les fournir. » – Je réponds que c'est très difficile vu que dans l'État-Major il n'y a guère que des bourgeois, mais enfin que je ferai ce que je pourrai. 2^e temps : elle m'écrit : « Oui, au fond, c'est embêtant. Abandonne. » Moi cependant je m'étais débrouillé, j'avais prié Mistler d'en parler aux officiers. Les officiers avaient alerté les sous-officiers, plus de six notes ont été tapées à la machine et distribuées aux corps. Enfin j'ai eu 24 noms. Je les ai envoyés d'urgence. 3^e temps : voici la réponse de ma mère : « J'ai la liste. Tante Marie consacra demain son après-midi à faire des fiches. Si tu veux bien lui envoyer un petit mot *pour la remercier*, elle sera contente. » Comment trouvez-vous ça, mon petit Castor ?

Ici c'est la tornade. Paul me hait. Nous nous sommes querellés ce matin mais sa haine date d'hier. J'hésite à vous raconter l'histoire parce que c'est plein de détails aérologiques et au fond pas très drôle. Mais puisque je vous dis tout ! Donc nous passons chaque jour les résultats de notre sondage à différentes

batteries qui le demandent. Cela prend bien sa petite heure parce que les lignes téléphoniques sont sans cesse occupées. Passe quand il y a sondage. Mais quand il pleut ? Il semblerait, à première vue, inutile de téléphoner aux batteries pour leur dire qu'il pleut, attendu qu'elles s'en aperçoivent bien toutes seules et concluent, sans grand effort, de là, que le sondage n'a pas eu lieu. Bien. Mais Paul nous a déclaré il y a quelque temps d'un air important et chagrin que, dans ce cas, les autorités exigeaient qu'on passe au moins la température et la pression. Ce qui suppose qu'on perdra une heure et occupera les lignes tout ce temps. Mais Paul nous a si souvent parlé avec la même importance chagrine des « autorités », il s'est si souvent abrité derrière elles, que pour finir nous ne le croyons plus. Donc hier il pleuvait des Suisses, pas de sondage. À deux heures et demie Paul s'agite : il faut téléphoner, qu'attendez-vous ? Il l'aurait fait tout seul, sans aucun doute – mais il devait garder la chambre, puisqu'il avait été piqué la veille. Je lui dis, agacé : « Ça va. Pas de nervosité ! » Et lui tatillon : « Ah ! mais c'est que... » Le lieutenant Renato était là, penché sur une carte d'état-major, il tournait vers nous sa croupe aristocratique. Pieterkowski se lève d'un coup et va vers lui : « Mon lieutenant. Croyez-vous bien utile d'embarrasser les lignes pour dire aux batteries qu'il pleut ? » Le lieutenant Renato se trouve placé alors dans la pénible situation de l'homme qui subodore qu'un ordre absurde a été donné par une certaine autorité et qui ne sait plus quelle est cette autorité, si c'est un de ses supérieurs ni même si c'est lui-même. Il s'en tire avec élégance et dit : « Oh ben... aujourd'hui, c'est dimanche, laissez-les tranquilles. » Et sur ce, quitte la pièce. Pieter revient à sa place, riant de Paul, qui est au fond, rageur, et me raconte les faits en deux mots. Je hausse les épaules et dis simplement : « Si au moins ça pouvait lui servir de leçon. Mais il est incorrigible. » Paul devient gris de cendre et ne souffle pas mot. Il a boudé toute la soirée mais je ne m'en suis pas aperçu. C'est Mistler qui m'a dit au petit déjeuner : « Il était fumace, Paul, hier soir. » Là-dessus, ce matin, nouvel incident : Paul s'obstine à demander les « prévisions » au poste météo du corps d'armée. Ces prévisions se révèlent

régulièrement fausses, mais comme il les demande – par peur vague d'un coup dur et bien que cela ne nous regarde aucunement – il ne veut pas convenir qu'elles sont fausses. Hier soir, à six heures, téléphonant pour lui, je les ai demandées. On m'a dit : « Forte pluie matin et après-midi, amélioration vers le soir. » Ce matin il faisait beau et visiblement il n'avait pas plu depuis minuit. Je le fais remarquer à Paul qui me répond avec mauvaise foi : « Ils n'ont pas dit que la pluie ne serait pas intermittente. » Je lui dis : « Tu es de mauvaise foi Paul. On ne parle pas de pluie intermittente quand la dernière pluie est si loin qu'il n'y a pas plus de traces d'eau sur le sol que de poil dans ma main. » C'est là qu'il a éclaté : « C'est toi qui es de mauvaise foi. Tu es toujours de mauvaise foi. » « Alors tu as bien du malheur, lui ai-je dit. Car moi, étant de mauvaise foi, j'ai partout ici réputation de franchise, au lieu que toi, franc comme l'or, tout le monde dit que tu pues l'hypocrisie. » « Et pourquoi me reproche-t-on tout à moi, alors qu'on trouve bien la conduite indigne de Pieter qui est allé mendier une autorisation au lieutenant Renato. » « Je ne trouve pas sa conduite indigne. » « Moi, si. Et d'ailleurs c'est dans son caractère d'aller toujours quémander à tout le monde. Et toi, par là-dessus quand il a reçu sa réponse comme un camouflet, tu te tournes vers moi avec un rire triomphant. » Sur quoi Pieter arrive, il est mis au courant et la discussion reprend de plus belle. Qu'est-ce que le malheureux Paul s'est fait tasser ! Ils ont été déjeuner ensemble et Pieter lui a expliqué son caractère. Il y a eu encore un épisode après déjeuner dont je vous fais grâce et qui a tourné à sa confusion (en un mot il nous avait dit qu'il fallait obligatoirement demander au poste météo du corps d'armée certains renseignements qui se sont révélés ensuite facultatifs). Bref il va sûrement somnambuler cette nuit. Il se cuirasse de mauvaise foi, d'ailleurs. Il est gêné, étant autoritaire de nature et pourvu d'une autorité dont il n'hésiterait pas, par goût et par peur, à se servir si pour son malheur elle ne lui était conférée par une institution sociale que ses principes condamnent. Voilà. Il boude dans un coin pour le quart d'heure. L'histoire, je m'en aperçois en vous l'écrivant, est totalement insane, seulement

elle vaut pour une foule d'autres encore moins racontables et qui constituent le fond de nos rapports. Voilà à propos de quoi on s'engueule, à propos de quoi mon moralisme s'exerce, etc.

Ce matin j'ai longuement écrit dans mon carnet sur stoïcisme et authenticité – sur authenticité et ferveur gidienne – et sur une petite joie sans aucune cause qui s'était installée en moi. J'ai fini *Sous la lumière froide*, vieillot et charmant avec tout un poncif de matelots, de poissons et de filles dont on nous dit à chaque instant : vous voyez, j'en parle sans poncif. Classique comme le tonnerre. J'ai lu un peu Saint-Exupéry et trouvé, en effet, des tas de remarques aisées et plaisantes sur son métier et le monde vu à travers son métier. J'ai déjeuné de fromage et de saucisson, pendant que Paul et Pieter déjeunaient dehors et puis on a fait un sondage et j'ai encore un peu travaillé. Il y avait une huile dans les parages, aujourd'hui – un général important – et il paraît que nous partons demain ou après-demain. Mais depuis le temps qu'on le dit. J'aimerais bien être fixé tout de même, d'une manière ou d'une autre, à cause d'Emma.

Et voilà tout, ma petite fleur, tout à fait tout. J'ai relu les 17 pages du chapitre Mathieu-Daniel et je vois qu'il y a encore à faire, ça me désole un peu mais je vais m'y remettre et ravauder. Pour l'instant ça m'intéresse beaucoup moins. Le dernier chapitre m'intéressera, j'imagine, davantage. Mais surtout je crève d'envie d'écrire une pièce de théâtre. Si je le fais, vous la porterez bonnement à Toulouse et Dullin. Allez voir quelque jour les boxeurs, ma petite fleur, ils méritent bien votre visite pour leur persévérance. Vous m'obligeriez.

Je vous aime de toutes mes forces, mon petit cœur, vous êtes moi autre, vous êtes ma vie. À demain.

Souciez-vous de m'envoyer des livres *dès* que vous aurez du sou car je ne vais bientôt plus avoir grand-chose : Shakespeare est fort entamé, *Sous la lumière froide* est lu, pareillement 48 et le Saint-Exupéry, commencé. Et *Les Âmes mortes* ne me disent rien qui vaille.

Avez-vous remarqué qu'un des exploits de Mermoz est à peu près semblable – en plus culotté même – à l'un de ceux qu'accomplit Barthelme dans *Seuls les anges ont des ailes* ?

À SIMONE DE BEAUVOIR

28 novembre

Mon charmant Castor

Je suis toujours un peu énervé par cette histoire de Blin. Les lettres de Tania sont toujours embarrassées et louches. Elle le voit souvent, me dit qu'elle va le voir – et le lendemain m'envoie six lignes gênées où il n'est plus du tout question de lui. D'ailleurs elle ne me dit plus grand-chose de sa vie. Par exemple elle ne m'a pas soufflé mot de ce militaire qui était dans la chambre de Zazoulich. Qui était-ce ? l'amant de Jacquart ? Je viens de lui écrire une lettre où je lui demande des explications nettes et si ces explications ne me satisfont pas, je l'enverrai bondir. À propos, voulez-vous bien, mon doux petit, *recupérer d'urgence* le manuscrit du roman que vous lui avez confié. Dites que c'est pour l'envoyer à cette dame. Je n'ai pas la mesquinerie de me garantir pour le cas où ça claquerait, mais ça m'est venu tout indépendamment, ce matin, j'ai pensé : si on le lui laisse trop longtemps, il est perdu. Ne vous inquiétez pas, tout ça m'énerve en général de 2 h à 4 h et puis après, je suis tout calme mais c'est toujours pareil : c'est pour l'avoir *trop* prise au sérieux pendant quelque temps que je suis déçu ensuite. Naturellement, je viens de consommer ma énième rupture morale. Mais le coup m'est un peu plus sensible ici, parce que je suis seul et loin de tout divertissement.

Pour vous changer un peu de ces récriminations, sachez que hier soir, après vous avoir écrit, j'ai passé une soirée toute sentimentale et toute pure, parce que

j'ai lu Saint-Exupéry¹⁴. Ce n'est pas que cela soit si bon (mais c'est tout de même très honorable et excellent par endroits) mais ça m'avait dépaysé. Pour une fois je ne regrettais pas ma vie réelle et passée, vous autre, Paris, mon époque, les lieux que j'ai connus. C'était autre chose ; beaucoup plus tendre et plus résigné : je regrettais l'Argentine, le Brésil, le Sahara, le monde que je ne connais pas, toute une vie où ni vous ni personne n'aviez de place, une vie que je n'ai pas eue, que j'aurais pu avoir du temps que j'étais « mille Socrate » comme dit Lévy. Je me sentais seul et enfantin, ému comme un tout jeune homme pour un avenir qu'il entrevoit – et en même temps je savais que ça ne serait plus jamais mon avenir. C'était métaphysique et sans jalousie – et j'ai senti très fort ce repas qu'il fait avec deux jeunes Argentines, non que ce soit bien original, ni très bien écrit, mais parce que, voilà, je m'étais mis dans la peau du type, c'était formidablement vivant. Et puis c'était une drôle de vie qui n'avait pas cette saveur de mort qu'ont toutes les choses, à présent qu'elles sont barrées par la guerre, une vie toute fraîche, bien au-delà de la guerre et de la paix, parce qu'elle n'existait pas. Je crois bien que c'est la première fois depuis dix ou douze ans que ça m'arrive de rêver à une tout autre vie que la mienne. À l'ordinaire, je marine dans la mienne et je ne regrette rien. D'ailleurs j'ai à peine besoin de vous dire que quand je pensais : j'aurais pu avoir cette vie-là, ça n'était même pas au sens où le petit garçon dont parle Gide, dit : « J'aurais *pu* baiser cette bonne femme hier parce que je bandais. » Je suis borgne et maladroit, voilà qui suffit à m'écarter pour toujours du métier de pilote de ligne. Mais c'était plutôt une sorte de réalité humaine générale, en moi, qui aurait pu être ça. Vers le soir je suis sorti dans le noir pour acheter du pain et puis j'étais tout parfumé de mélancolie parce que, dans ces rues noires, je vous avais accompagnée, vous autre, à votre train. Ça me semblait tout proche, parce que je n'y ai pas mis les pieds depuis votre départ. De temps en temps j'éclairais une devanture close avec ma lanterne parce que je cherchais une boulangerie.

Ce matin, en me levant, il faisait très froid et j'ai senti le froid *à travers mon métier*, sous l'influence de *Terre des hommes* ou plutôt je me suis aperçu que je le sentais comme ça. J'ai écrit, dans le petit carnet : « Celui-ci, c'est *mon* froid, la matière de mon travail, un froid que j'aurai mission, tout à l'heure, de mesurer. Il est beaucoup moins pénible à supporter que l'autre, parce que je ne le subis pas passivement. Il ne me mord pas, il me caresse et m'égratigne un peu comme un félin qui jouerait avec moi. En même temps, il n'est pas, comme l'autre, une petite mare glacée qui aurait coulé dans la chambre par les interstices des fenêtres et qui stagne là, il est le signe du beau temps, il *est* le beau temps. Dans cette chambre, toutes persiennes closes, à travers la lumière jaune des ampoules électriques, il s'est glissé, rayon de soleil, aurore sèche et rose. Je n'ai pas besoin d'ouvrir les fenêtres, je suis déjà dans le beau temps et ce lever de deux soldats aux yeux roses n'a plus rien de sinistre, c'est un lever dans les champs, les murs ne comptent plus. Ils ne sont pas tombés mais ils ne peuvent rien contre cette dimension de froidure, mon nouveau milieu. Et ce froid matinal n'est pas une aventure locale de ma personne, de mes camarades. À présent il est chargé d'une poésie exotique comme un vol d'oiseaux migrateurs. »

Après ça j'ai déjeuné à la Rose en lisant *Hamlet*, j'ai bien ri, tout d'un coup, en me rappelant que Gide expliquait tout son caractère par son séjour à Wittemberg et l'influence de Schopenhauer. Mistler est venu qui m'a donné une foule de renseignements pour notre enquête (vous savez ce que c'est : sur le phénomène sociologique que représente l'évacuation des Alsaciens en Haute-Vienne, Dordogne et Charente). Puis j'ai travaillé à rapetasser mon chapitre et ça a marché comme sur des roulettes. J'ai déjeuné héroïquement de pain et de chocolat (j'espère que je vais maigrir) et puis après déjeuner, sondage et 2 grandes lettres de vous. 2 lettres de Tania. Ah ! autre chose : je vous ai envoyé les livres (Romains et le *Journal* de Dabit. Lisez le *Journal* de Dabit, c'est infâme mais extrêmement amusant à lire en 1939).

Nous partons, c'en est fait. Des officiers sont venus dans notre salle reconnaître leur nouveau local. Ça m'a fait un peu l'impression que doit faire à un très vieux locataire qui veut déménager la visite de l'appartement par des gens qui veulent le louer. Nous n'irons pas loin d'ici : en secteur. Ce qu'il y a d'ennuyeux pour nous c'est que, *peut-être*, nous n'y resterions que 21 jours – le temps d'y être en activité – et nous irions nous reposer ailleurs. Mais rien n'est moins sûr : ici pour nous, le temps d'activité et le temps de repos n'ont différé que sur le papier. Donc ne vous en inquiétez pas. Je serai *au plus tard* en permission le 20 janvier. Je commence à en avoir salement envie.

Au revoir, mon doux petit, mon cher petit. Je vous aime passionnément.

À SIMONE DE BEAUVOIR

29 novembre

Mon charmant Castor

Je n'ai reçu aucune lettre aujourd'hui : ni de vous, ni de T. Juste un mot de Kanapa pour critiquer mon article sur le Moi transcendantal. Mon Dieu ! que c'est loin, cet article. Non pas parce qu'il l'ut écrit au temps de la paix, mais parce que j'ai changé de point de vue sur tout ça. Sans en avoir acquis un qui soit définitif. À part ça, eh bien ce fut une journée paisible et heureuse. J'ai dormi seul cette nuit parce que Paul était de garde. Je suis entré chez cette femme comme un noctambule qui rentre chez soi : elle s'était couchée avant mon retour, elle avait laissé les clés dans les cachettes où je les ai trouvées en m'aidant de ma lampe électrique. Et puis j'ai dormi, poétique parce que j'étais seul. Finalement j'ai acquis ici une totale solitude d'esprit mais la solitude *physique* – c'est-à-dire être seul dans une pièce ou bien perdu dans une foule qui ne me connaît pas – je n'en jouis pas, j'ai bien calculé, plus d'une *demi-heure* par jour,

compte tenu des moments de solitude obligatoire, qui d'ailleurs sont ce que j'appellerai des instants de solitude accompagnée. Et la Rose, me direz-vous ? Mais à la Rose, Mistler vient me rejoindre, à présent. Il me fait la conversation et s'entretient de Heidegger avec moi. Remarquez que ces présences continuelles ont fini par ne plus me gêner. Simplement un quart d'heure inattendu de solitude me paraît comme une aubaine et suffit à me rendre tout poétique. J'ai été ce matin à la Rose et j'ai mangé trois petits pains, parce que j'avais jeûné hier soir. Mais soyez tranquille : demain matin c'est le 1^{er} décembre et j'emprunte cent francs à Pieter. Après quoi j'ai fait toute la matinée d'excellent travail et noté ma crise passionnelle, à présent terminée, sur mon carnet. L'ennuyeux c'est qu'il passera par tant de mains que je suis obligé de déguiser un peu. Conclusion, je louvoie, je n'ai rien dit que de vrai mais pas *tout* le vrai. Pour mon roman, c'est la dernière main que je mets à ce chapitre. J'y aurai travaillé tout un mois mais, finalement, c'est le plus difficile, celui des grandes décisions (Décision de Mathieu – Décision de Daniel). Remarquez qu'une *décision* est aussi difficile à faire sentir dans un roman comme décision, qu'un acte comme acte. Vous pouvez bien dire que X ou Y a décidé que... mais ça risque toujours de sembler un phénomène psychique déterminé, roulant dans le flot de la conscience et suivi de mouvements du corps. Ça risque de paraître une *passion*. Par exemple, Mathieu *décide* de voler Lola. Mais il pourrait aussi bien le faire par désespoir passionné devant le mépris d'Ivich. Comment donner *l'impression* de la différence ? Vous trouverez vous aussi cette difficulté quand votre Françoise décidera d'empoisonner Xavière. D'autant que les décisions ne sont jamais tout à fait pures et qu'on peut d'un certain biais y voir des signes de passion. Bref je crois avoir à peu près réussi. Vous verrez bientôt.

A part ça rien de neuf. J'ai connu une demi-solitude physique à midi parce que je suis resté avec la brute Keller pour le déjeuner. Quand il n'a qu'un interlocuteur, il s'égaye et babille un peu. Passé deux, il se tait de peur de se surmener. Il disait donc quelques mots innocents çà et là, mais il n'exige point

qu'on écoute ni qu'on réponde. Je n'ai donc fait ni l'un ni l'autre. Puis je me suis remis au travail (pas de sondage : il pleuvait) j'ai lu un peu du *Journal* de Gide qu'on vient de me rendre et me voilà. Nous ne partons pas avant lundi, mais c'est sérieux, il y a déjà beaucoup de batteries qui sont parties.

L'adjudant rentre, il nous apprend l'agression de la Finlande par la Russie ; c'est très mauvais.

Voilà, mon doux petit, ce que je peux tirer d'une journée vide. J'ai pensé bien fort à vous, ce matin en me levant. Je pensais au froid, comme je vous disais hier, et aux sports d'hiver et puis je vous ai revue sur les pentes, avec votre petite veste blanche et les larmes me seraient bien venues aux yeux, mon cher petit cœur. Quand referons-nous du ski ?

Je vous aime de toutes mes forces.

-
1. Chez ses parents.
 2. Il s'agissait de Brumath.
 3. Je venais de passer quelques jours avec Sartre, à Brumath.
 4. De Queneau.
 5. Ajoutez à la liste : *Au temps du Bœuf sur le toit* de Maurice Sachs (c'est bien le titre ?).

 6. De Jules Romains.
 7. De Remarque.
 8. De Barbusse.
 9. Ancien élève de Sartre.
 10. Allusion à *L'Amant de Lady Chatterley* de Lawrence.
 11. De Dickens.
 12. De Koestler.
 13. De Mac Orlan.
 14. *Terre des hommes*.

À SIMONE DE BEAUVOIR

29 novembre

Mon charmant Castor

J'ai eu un bien maigre courrier aujourd'hui. Une petite lettre de vous, et rien d'autre. Mais ça ne fait rien, vous m'écrirez tout au long la soirée du Poisson d'Or. Quant à Tania, je réponds au silence par le silence. J'ai l'impression que le torchon brûle de plus en plus entre nous. Au début de cette semaine je lui en voulais de compromettre par cette agaçante piquûre d'épingle du passionnel, ce calme équilibré que je comptais bien garder tout le temps de ma retraite monacale. Mais j'ai réfléchi depuis *d'abord* que ça n'était pas un coup de pied en vache injustifié, ni non plus une petite infortune qui *s'ajoutait* à la guerre, mais au contraire une des conséquences normales de la guerre, à mettre à son compte et à vivre en elle et comme elle. Il est normal qu'on soit oublié et trompé, quand on est loin et sans défense – c'est au contraire notre tranquille sécurité à nous autres deux, mon petit, qui est anormale. Une fois de plus – et cette fois grâce à vous – je vois les choses par le petit bout. Mais il ne doit pas manquer aujourd'hui de pauvres types, qui n'ont qu'une seule femme, qu'une seule vigne, et qui pour l'instant sont fort mal à l'aise en imaginant la totale liberté de cette conscience. Donc ça rentre dans les frais généraux. Et puis j'ai pensé aussi que cette crise de passionnel est peut-être bien directement un effet de la guerre, comme une soupape d'échappement, une manière inavouée de m'énerver parce que je suis depuis trop longtemps captif. Car enfin cette petite crise de passionnel n'est pas absolument justifiée : ni par la valeur que j'attribue à T. quand je la vois, ni par les faits eux-mêmes (qu'il y ait une histoire en ce moment, cela ne fait guère de doute, mais qu'elle soit accrochée à mon destin

comme un pou à une chevelure, ça me fait, comme vous le disiez fort bien, guère de doute non plus). En sorte que je me blâme fortement de tout ce petit remue-ménage. Mais que voulez-vous ? Ce qui cloche ici c'est que je ne peux pas dire de ces rapports qu'ils valent bien mieux qu'une stupide crise de jalousie. En dehors de ces crises, c'est gentil et languissant. Le prix que j'attache à cette fille, c'est surtout à travers les moments de passionnel que je le lui attache. De sorte qu'il n'y a jamais de plein. Bref, vous le voyez, toutes ces considérations montrent assez que la crise est en voie d'amélioration. Je crois vraiment que c'est une petite impatience de captif, jointe peut-être à un mauvais fonctionnement du foie. Ça m'agace, parce que tout le temps que je m'énerve à propos de ce vide, je suis détourné de penser à vous qui êtes ma plénitude et ma joie. Heureusement ça ne dure pas le cinquième de la journée (en général ça vient après le courrier) et le reste du temps, je peux me réjouir de nos rapports à nous, lire paisiblement et écrire. À propos, j'ai reçu le livre que Lévy m'a envoyé : la traduction allemande de *Pylône*¹. C'est une attention qui m'a charmé. Mais je parierais que c'est vous qui lui en avez donné l'idée. C'est difficile d'ailleurs, je ne comprends pas tout, loin de là. Il faut m'envoyer bien vite des livres, petit bon, les miens touchent à leur fin. À propos remerciez aussi mes élèves Marcel Orion, René Saurat et Bertrand pour leurs gentilles lettres. Rémy et Octave Nys m'ont aussi envoyé une carte, ils sont en ce moment à Rouen chez M^{me} Naquet², mais je leur répondrai moi-même. Je lis toujours *Terre des hommes* mais ça m'amuse moins. Par contre je suis tout soufflé d'admiration pour *Hamlet*, que j'ai fini ce matin à la Rose. J'ai très sagement travaillé et fait une refonte complète de ce chapitre-ci. Je commencerai l'autre dans notre nouvelle villégiature.

Car la grande affaire c'est le départ. Dans quarante-huit heures sans doute. Sachez que nous serons dans un village de 500 habitants, un peu bien évacué³, à vrai dire nous habiterons à cinq ou six cents mètres du village dans un hôtel réquisitionné où l'on a prévu *une chambre* avec un *lit* et *des draps* pour chacun de nous. Je ne dormirai plus avec le somnambule et ça m'enchant. Nous aurons

aussi une salle dans l'hôtel pour nous tenir dans la journée, avec le téléphone. Il n'y a pas le chauffage central par exemple, mais de bons poêles qui seront alimentés de vrai charbon. Nous resterons là-bas sept semaines – c'est le temps du « secteur » – et peut-être après cela reviendrons-nous tout simplement ici, puisque nos prédécesseurs là-bas reviennent s'installer ici. Voilà donc un avenir à peu près meublé jusqu'au mois de mars, sauf anicroches. Pieter médite d'aller prendre le déjeuner tous les jours, contre finance, chez une aborigène. Cette décision m'agrée fort et je m'y joins. Grâce à quoi, elle nous sera dévouée sans aucun doute. Mais tout cela sera surtout à voir sur les lieux.

Et voilà tout, mon Castor. Ce matin je suis encore resté ici pour le déjeuner. Et je n'ai pas dîné. En sorte que j'ai dû ces jours-ci perdre un peu de la graisse replète qui m'enrobait. Je lis – j'allais oublier de vous le dire – *Le Testament espagnol* qui m'impressionne vivement. A vrai dire les jours de prison m'intéressent moins, précisément parce que j'*aurais pu* imaginer tout cela de mon fauteuil (comme vous dites *Le Mur* est dans l'esprit général du livre) mais ce qui m'a passionné c'est le récit de la défense de Malaga et de sa prise. C'est étonnant et il fait bien sentir cette drôle de nature, paresseuse, héroïque, lâche, cruelle et désordonnée que fut la guerre d'Espagne. Ça se recoupe fort bien avec ce que nous avait dit le Boubou, pas du tout avec cette grande machine à fusées qu'est *L'Espoir*.

Savez-vous qu'il y a des artilleurs d'ici qu'on a envoyés au repos à *Versailles* ? Ces cochons-là ont de la veine.

Mon amour, si vous saviez comme j'ai envie de revoir votre petit visage et votre cher sourire.

Je vous aime.

Ça m'étonnerait que vous receviez jamais de moi cette lettre endormie et hâtive que vous excusez d'avance. J'ai besoin de vous écrire autant que de recevoir vos lettres.

Renvoyez la feuille d'impôts à son expéditeur avec un mot galant expliquant que je ne refuse certes pas de payer, mais que je suis mobilisé et que je demande du temps. Ou *mieux* passez là-bas. C'est le conseil de Pieter.

À SIMONE DE BEAUVOIR

1^{er} décembre

Mon charmant Castor

Je suis en train d'écrire sur mon petit carnet des choses touchant les diverses morales que j'ai adoptées depuis l'École Normale. Et il y en a. À un moment donné j'écrivais trois lignes sur Olga et je mettais : « Je l'ai mise si haut alors que, pour la première fois de ma vie, je me suis senti humble et désarmé devant quelqu'un. » Et alors, mon amour, j'ai pensé que c'était devant vous autre petit parangon que j'aurais dû me sentir tout humble à cette époque et qu'en tout cas je l'étais bien fort aujourd'hui. Oh ! mon cher amour, quelle belle et précieuse petite personne vous êtes. Et du *vrai* précieux. Je vous aime tant. Vous savez, je vous revois encore avec votre petit turban – ou plutôt je ne vous vois pas mais il y a quelque chose de chaud et de fort et de tendre qui est là, à cette époque – et c'est vous autre petit. Vous êtes mon *cher* amour.

Écoutez voici deux nouvelles : une mauvaise, qui concerne Emma et l'autre bonne, qui me concerne. Voilà : je crois qu'il faut vous préparer doucement à ne pas passer vos vacances de Noël avec elle. Vous savez, elle m'écrit que ça l'atterre un peu, mais elle sera dans un bled où il n'y aura sans doute qu'elle et ses parents, il n'y a pas de chemins de fer, dit-on, pour y parvenir et sa mère ne tient pas du tout à ce qu'on lui rende visite dans ce bled. Naturellement Emma dit *qu'elle fera au mieux* mais elle pense qu'il vaudrait mieux que vous attendiez jusqu'au 1^{er} février, quand elle rentrera à Toulouse, quitte à prendre de nouveau

trois ou quatre jours de congé à ce moment-là. Là, ce sera sûr, comprenez-vous. Tandis qu'en demandant la permission tout de suite à vos/ses parents, vous risquez de les indisposer. D'autre part, elle ne sera pas là avant le 5 ou le 6 et ça lui donne bien peu de temps pour se retourner. Naturellement tout ça ce sont encore des vues de l'esprit, mais je sais que son entourage est pessimiste – surtout les gens qui connaissent le bled.

Voici par contre une bonne nouvelle mais qui me concerne, celle-là : du fait de la guerre la situation des météos est assez paradoxale. Les jeunes, de l'active, sont dans les postes où ils faisaient leur service, à l'arrière (Tours, Bordeaux, etc.) et les vieux, comme nous, de la réserve, sont à l'avant, dans les postes de sondage. Il y a donc un projet de décret officiellement à l'étude tendant à *ramener* tous les météos de réserve dans les formations territoriales et à les remplacer au front par des météos de l'active. Ça demandera certes deux ou trois mois pour être accompli. Mais songez, petit Castor, je serai à Tours ou à Rouen, vous pourrez venir me voir quand vous voudrez et sans avoir besoin d'aucune autorisation, passer les vacances près de moi, etc. Est-ce que ceci ne compense pas cela ? Ajoutez que j'aurai tous les quinze jours des permissions de 48 heures. Sans doute plus de travail mais il me restera encore assez de temps pour écrire mes facta. Ce projet a les plus *fortes chances* de passer.

J'ai reçu des lettres en masse, aujourd'hui. Une charmante du petit Bost avec Amselem et le danseur. Il n'a pas l'air trop gai le pauvre. Une lettre d'admirateur. 4 pages. C'est un nommé Borne – sans rien de commun, semble-t-il, avec le Borne que nous connaissons. Il habite Montélimar. « Monsieur, écrit-il (parlant du *Mur*), j'écrirais des pages et des pages sur ce recueil absolument répugnant mais admirable. » Deux lettres de Tania très sages. Je n'entre plus trop bien dans mon délire des derniers jours. Non que je ne croie plus à la possibilité d'une petite histoire entre elle et Blin. Mais qu'est-ce que ça peut bien me faire ? Il est évident que ça n'est qu'une chose dans sa vie et que sa vie c'est moi – moins peut-être par la tendresse que je lui inspire que par le besoin intellectuel et

matériel qu'elle a de moi. Et ce besoin, naturellement, il faut le décorer, le surmonter de mille superstructures légendaires et poétiques qu'elle semble d'autant mieux construire que je ne suis pas là. Donc cette histoire-là est terminée. Je vois bien qu'elle avait de tout autres causes : c'était la seule issue que pouvait trouver, je pense, une petite crise de cafard à laquelle mon orgueil bouchait toutes les autres portes. Depuis hier matin, je suis d'excellente humeur, ce que Paul explique sournoisement aujourd'hui par le fait que je suis retourné manger à l'Écrevisse. « C'est dommage, soupire-t-il, que ce garçon soit si fort asservi à la matière. » J'ai aussi une lettre d'un élève nommé Mergier. Sans intérêt. Hier j'avais beaucoup travaillé à mon roman. Aujourd'hui je n'y ai pas touché, j'ai tout le temps écrit sur mon carnet. J'essaye d'y définir au passé mon attitude morale. Ça m'amuse fort. J'y travaillerai encore demain. N'oubliez pas de joindre un ou deux petits carnets à votre envoi de livres sinon je ne pourrai jamais en trouver ici ni là-bas.

Mon amour, pour vos élèves 20 francs par jour c'est peut-être un tout petit peu exagéré mais 15 francs c'est extrêmement raisonnable, ça vous ferait encore 1 200 francs, un beau chiffre. Ma petite fleur, je voudrais, si vous n'allez pas voir Emma, par malheur, que vous passiez de belles petites vacances de Noël. Cette dame m'écrit de faire pression sur vous pour que vous alliez là-bas. Irez-vous ? Ou bien irez-vous aux sports d'hiver ? J'ai lu que sans doute il y aura des stations ouvertes et qui fonctionneront. Qu'allez-vous faire ?

Je suis accablé parce qu'il faut que je réponde à tant de gens :

Kanapa

Dumartin

cette Dame

Poupette

Borne

Mergier (un élève)

Hadjibelli

Je prendrai tout un jour pour le faire.

Mon amour, mon cher amour, je vous embrasse de toutes mes forces, vous êtes ma chère petite fleur.

N'oubliez pas de reprendre à Tania mon manuscrit.

Je veux bien *Le Concept d'angoisse*.

Ne dites pas encore aux Z. que je serai peut-être ramené à l'intérieur des terres. Il sera bien temps quand ce sera fait et même peut-être plus tard, de façon que nous ayons le temps de nous organiser. Bref ne le *dites à personne* (sauf à ma mère).

L'admirateur Borne me demande ma photo !

À SIMONE DE BEAUVOIR

2 décembre

Mon charmant Castor

Je n'ai rien fait de bon aujourd'hui. J'ai écrit sur mon petit carnet mais j'avais été de garde la nuit dernière, j'étais un peu fatigué et j'ai gribouillé, tout juste gribouillé. C'est dommage, le sujet était intéressant. C'étaient les vicissitudes de mes théories morales.

Pas de lettre de vous aujourd'hui. Mais c'est un retard de la poste sans aucun doute. Elle est fort irrégulière ces jours-ci. Je reste souvent un jour sans lettre de vous ou de T. puis j'en reçois deux le lendemain et d'après ce que vous m'écriviez hier, il en est à peu près de même pour vous. Mais j'ai eu tout de même de vos nouvelles par ma mère. Elle m'a dit vous avoir parlé de sources pour les rhumatisants et que ça vous avait déçue. Hélas mon bon petit je crois

que vous serez fort déçue sur ce point. Mais les bonheurs dont je vous parlais hier semblent se préciser. Ce serait si bien.

Aujourd'hui j'ai été prendre un bain chez le coiffeur. La mère a l'air d'une vieille demi-mondaine, le fils se met du bleu sur les yeux et de la poudre ocre sur les joues, il a l'air d'une tapette du Zanzi Bar. C'est plutôt drôle de voir ça ici. Après le bain j'ai travaillé à mon carnet, je ne suis pas allé à l'Écrevisse parce que j'étais de garde et j'ai déjeuné auprès de Keller de pain et de chocolat. Avant-hier j'avais mangé un peu des macaronis qu'il avait été chercher à la cuisine et ça l'avait attristé pendant 24 heures : « Il me prend pour son domestique, avait-il dit à Paul. J'ai jamais été le domestique de personne. » J'en avais pris un quart de part et il s'était envoyé 3 parts $\frac{3}{4}$. Aussi aujourd'hui j'ai mangé mon pain et mon chocolat avec affectation. Ce qu'apprenant Mistler est accouru avec un demi-fromage de chèvre et me l'a donné. Il me gâte. Ce matin comme j'étais de garde je n'ai pas pu aller à la Rose et il m'a rapporté deux petits pains qu'il avait beurrés lui-même. Sur Keller voici une anecdote contée par lui-même et qui le peint : « Au fort de Saint-Cyr, dit-il, on m'a piqué contre la typhoïde et donné 3 cachets de quinine en cas que j'aurais la fièvre. La piqûre m'a rien fait et j'ai pas eu la fièvre mais j'ai tout de même mangé les 3 cachets pour pas les laisser perdre. »

Cet après-midi petit sondage parce que le plafond était bas. J'ai perdu une heure à le téléphoner. Puis j'ai encore travaillé. Mon carnet. C'est là que ça n'a plus marché du tout. Et puis je vous écris. J'ai mis de petits éloges sur vous dans le carnet. Mon amour envoyez vite des livres et reprenez mon manuscrit à Tania. Là on ne peut pas m'accuser de mesquinerie puisque je suis au mieux avec elle : ce délire est fini. Mais je serai plus tranquille si vous avez récupéré le roman.



Je vous embrasse de toutes mes forces, ma petite fleur.

C'est une vilaine petite lettre mais je crève de sommeil et il faut que j'en écrive encore deux. Je vous aime très fort, mon doux petit.

À SIMONE DE BEAUVOIR

3 décembre

Mon charmant Castor

Que vos petites lettres sont donc tendres. Elles remuent le cœur. Je les lis une première fois à l'heure du courrier vers deux heures et puis je les relis le soir avant d'écrire. Par exemple mon petit que vous écrivez mal. C'est presque illisible. Ça n'est pas un reproche, car je vous déchiffre mais je me demande si c'est fatigue, nervosité ou tout simplement parce que – ayant carnet, roman, lettres à écrire chaque jour – vous avez pris l'habitude de sténographier. Voici par exemple comment vous écrivez impression : imp . Allez vous y reconnaître. Je crois que je vous lis avec les yeux de l'amour, car je ne m'y trompe jamais. Pourtant pour m'éprouver davantage vous déplacez les lettres à l'intérieur des mots. Voici comment vous écrivez « crains » : . Ça ne fait rien je lis tout. Et c'étaient deux lettres aujourd'hui, deux lettres toutes longues et tendres. Mon amour comme vous m'aimez fort et bien. Mais vous savez je vous le rends. Vous êtes toute ma vie, vous aussi ; vous êtes une perfection. Je suis heureux que vous vous attachiez à Sorokine, ça vous fait un petit compagnon et elle a l'air toute charmante, d'après vos lettres. Mais soignez-vous, petite malheureuse. Qu'est-ce que c'est que ce gros bubon ? Vous avez l'air très fatiguée d'après vos trois dernières petites lettres. Merci bien de m'envoyer du livre. Je n'ai encore rien reçu, je ne me rappelle plus rien de ma liste, ça va me faire une vraie surprise. J'ai envoyé, il y a cinq jours environ, les Romains et le Dabit. Si vous n'avez rien reçu, réclamez. Pour en finir avec les réponses aux lettres, sachez que je suis écœuré de mon beau-père. Qu'il ne sache pas se tenir, au point de faire des scènes à ma mère en ce moment, alors que la pauvre femme – à tort bien sûr – se fait du souci pour moi, c'est à lui foutre des gifles. Ça m'a assombri. Et puis c'est toujours la même chose ; vous m'écrivez que ça ne sera pas drôle à ma perm et aussitôt je me cabre en dedans et je pense : qu'il ne

s'amuse pas à ça, etc. Seulement tout de suite après je pense que si je l'engueule c'est ma mère qui payera. Alors il fera ce qu'il voudra, naturellement, et je serai, comme elle le veut « bien gentil ». Mais vous avouerez que pour un type qui viendra de passer cinq mois sous l'autorité militaire ça n'est pas une atmosphère très marrante pour une perm. Vous devriez, dans quinze jours, dire à ma mère, doucement et sans avoir l'air de rien que je coucherai « en ville » et viendrai à midi chez eux, pour qu'elle n'ait pas de faux espoirs. Je tâcherai de la sortir un jour, tout de même. On sera tous les trois, ça sera doucement ennuyeux mais elle me fait profondément pitié cette pauvre personne. Elle n'a pas mérité ça. Vous savez Paul a beaucoup de traits de mon beau-père : esprit physicien, pessimisme, sournoiserie, rancune. Et je lui fais un peu payer, je crois, mes rancunes rentrées contre mon beau-père – je ne sais plus quand je m'en suis aperçu. Mon amour, je suis si triste que vous ayez si peu de chance d'aller voir Emma, je n'aime pas penser à la lettre de vous que je recevrai en réponse à la mienne d'avant-hier. Mais vous savez dans deux mois vous la verrez – juste après ma permission. D'une façon générale, j'imagine qu'il faut distinguer entre les périodes où son métier l'absorbe et celles où elle a en somme de petites vacances. Dans les secondes elle est accessible – dans les premières non. Mais que dites-vous de la bonne nouvelle que je vous annonce ? En tout cas, si ça ne s'arrange pas, allez faire du ski mon bon petit. Mais soyez bien prudente, ne quittez pas la bonne Colette Audry, je ne vivrais pas.

Nous partons mardi matin vers 7 heures et nous arriverons à 9 heures à notre nouvelle résidence. Paul a été reconnaître les lieux avec un lieutenant, il paraît que ça n'est pas trop mal. Il y a trois cafés et un restaurant *qui peut servir d'hôtel*. Nous aurons une piécette entourée de trois chambres une à 2 lits et 2 à 1 lit. Nous serons tranquilles. Nous aurons un poêle, le téléphone et une entrée particulière. Sans doute un petit peu plus de travail : 3 sondages par jour. Mais vous savez, ça n'est encore rien. Je crois que je travaillerai bien. Nous ne serons là-bas que pour sept semaines environ. Après, au repos.

Aujourd'hui c'est dimanche mais je ne m'en suis pas du tout aperçu. Les poissons se lassent de jouer à la marée dans les aquariums. J'ai pris mon déjeuner à la Rose et parlé de Heidegger avec Mistler puis je suis allé à l'école, écrire dans mon carnet quelque douze pages sur le *Journal* de Gide. J'ai été frappé en effet, en le relisant du caractère religieux et quasi sacré de ce *Journal* et j'ai vu qu'il avait une nature propre, aux antipodes des *Journaux de Stendhal* ou des *Goncourt*. Le fond c'est le livre de raison des protestants où on copie les dates de mariage, de naissance et de mort dans la famille, quelques maximes et certains faits mémorables. Le reste vient par là-dessus. Après ça j'ai été déjeuner au Lion d'Or, toujours avec Mistler et là, timide et rougissant, Mistler m'a dit : « Depuis que je te connais je ne suis plus le même homme. J'étais parti pour la guerre, désespéré, pensant : voilà deux ans ou plus de foutus et je reviendrai abîmé – et tu m'as expliqué que c'était *ma* guerre, tu me l'as fait sentir et c'est prodigieux ce que j'ai changé, à présent ça m'intéresse et je comprends que ça fait partie de ma vie. » Mon nez remue en vous écrivant ça mais sur-le-champ j'ai rougi aussi et, quoique flatté, j'ai eu cette drôle d'impression – que j'ai souvent en pareil cas – que ces remerciements s'adressaient non à moi, mais à un personnage que je feignais d'être, que j'étais un misérable polichinelle jouant très bien la comédie. En même temps tout de même j'ai pensé que c'était une belle épreuve pour ma morale nouvelle si, simplement mon exemple et quelques conversations pouvaient rendre totalement la sérénité à un homme de quarante ans qui a de la bonne volonté. Vous avouerez que c'est bien autre chose que d'enthousiasmer quelques adolescents. Du coup au retour j'ai *vu* cette morale que je pratique depuis trois mois sans en avoir fait la théorie – au contraire strict de mes habitudes. Je ne l'ai pas encore écrite mais vous la devinez et, pour vous préciser un peu, voici ce que j'ai mis sur mon carnet : « Je vois comment se lient métaphysique et valeurs, humanisme et mépris, notre liberté absolue et notre condition dans une vie unique et bornée par la mort, notre inconsistance d'être sans Dieu et qui n'est pas son propre auteur et notre dignité, notre autonomie

d'individu et notre historicité. » Tout tourne naturellement autour des idées de liberté, de vie et d'authenticité. Écrivez-moi si vous entrevoyez, d'après le premier petit carnet et nos conversations. Et d'ailleurs d'ici sept à huit jours, quand j'aurai tout tiré au clair, je vous recopierai ça, parce que c'est trop important et vous serez certainement cupide d'en discuter. Mais je crois que nous tenons le bon bout.

D'ailleurs après ces quelques jours de marasme, j'ai retrouvé en plus serein cette tension des premiers jours de guerre que les délices de cette Capoue m'avaient peu à peu fait oublier et en somme je suis heureux et rempli.

J'ai acheté deux beaux petits carnets à tranche verte. Réglés ceux-là pour y écrire moins fin et que ma vue ne s'abîme pas, car finalement ce sont les pattes de mouche de mon carnet qui me crèvent les yeux.

Mon amour je m'arrête ici. Je n'écrirai pas à T. puisqu'elle est à Laigle. Saviez-vous qu'elle avait perdu et dépensé tout son argent en huit jours et emprunté des ors à Jacquart. C'est ce qui la tenait rivée à elle mais elle la déteste. Dès qu'elle a reçu son mois de décembre elle lui a tout jeté à la figure et s'en va dignement à Laigle à présent. Ce sont toujours ces histoires louches de veulerie et d'argent. Mais elle m'a écrit de charmantes petites lettres de protestation d'amour et je suis bien avec elle, quoique en la maintenant à son juste niveau.

Vous autre, vous êtes mon petit absolu, ô ma buboneuse petite fleur. Soignez-vous bien.

À votre place j'essaierai tout de même, réflexion faite, de voir Emma. C'est-à-dire, demandez toujours à sa mère. Vous verrez bien.

Avez-vous réuni mes élèves comme je vous le demandais avant-hier ?

J'ai reçu une drôle de lettre embarrassée de Hirsch (*N.R.F.*) qui me demande de bien vouloir accepter que mes droits d'auteur sur *L'Imaginaire* soient réduits de 10 % à 7 % à titre exceptionnel. Et qui m'annonce la parution du livre pour la mi-janvier.

À SIMONE DE BEAUVOIR

4 décembre

Mon charmant Castor

C'est le départ. Demain matin à 4 heures nous chargeons nos caisses sur des camions et un peu plus tard nous partons. Nous arriverons sans doute vers neuf ou dix heures. Toute la journée ç'a été un charivari, des colis qu'on empile les uns sur les autres, qu'on fait avec soin puis qu'on défait ensuite. Nervosité, disputes. Pourtant on va à 20 km d'ici. Et, comme dit Mistler, voilà un mois qu'ils le savent, on ne pourra pas se plaindre d'avoir été pris par surprise. Mais ça me faisait penser aux départs de mes grands-parents pour les vacances de juillet : eux non plus on ne pouvait pas dire qu'ils avaient été pris de court. Mais ils s'agitaient et la famille était possédée vingt-quatre heures à l'avance par la fièvre du départ. C'est cette fièvre familiale qui règne ici depuis ce matin, car de plus en plus c'est par la *famille* et non par la *camaraderie* ou l'esprit d'équipe qu'il faut expliquer les rapports de l'A. Je dois le dire les acolytes ont été parmi les moins nerveux, sinon que Paul s'était buté sur l'idée d'acheter des conserves de peur de mourir de faim là-bas. On lui a longuement expliqué que l'Armée avait continué de pourvoir aux besoins alimentaires des hommes, que ce village où nous allons possédait trois restaurants et qu'au surplus nous avions des boîtes de conserves à revendre, il n'a rien voulu entendre. Alors Pieter a dit : « Eh ! bien, on verra » d'un air doux et il s'est calmé. J'ai travaillé tout de même au milieu d'un bruit d'enfer et je leur ai laissé faire les paquets. Pour ça, il faut reconnaître qu'ils sont angéliques : Paul ne veut rien laisser faire aux autres, par impatience et panique ; Pieter lui me dit toujours : « Que veux-tu, je n'ai rien à faire. Laisse-moi faire les paquets, ça me distraira. » En conséquence j'ai repris pour la énième fois la fin du XVII^e chapitre, c'est presque fini et j'ai hâte d'en sortir. Je crois que là-bas je commencerai le XVIII^e et dernier qui m'amuse davantage. Je reviendrai sur celui-là ensuite. De toute façon ce roman sera fini quand je viendrai en

permission. J'ai déjeuné au Lion d'Or seul d'abord et réfléchissant à ma morale et puis avec les acolytes ensuite, puis appel et au retour courrier. Il y avait une longue lettre de vous autre et un paquet de livres. Merci mon doux petit. Je suis tout réjoui de relire *L'Éducation sentimentale* et le Mérimée. J'en ai pour bien longtemps. Par-dessus le marché j'ai trouvé *Jacques le Fataliste* pour cent sous dans un bureau de tabac. C'est du classique. Ça ne m'étonne pas du tout que Morand soit illisible mais je voudrais savoir pourquoi. Car enfin il a plu en 1925 – et même enthousiasmé. Achetez les livres d'occasion si vous pouvez. Reçu aussi le mandat. Je pense que je vous demanderai encore 200 francs vers la fin du mois (le 15 ou le 16). Est-ce que ce sera possible ? Reçu aussi une lettre repentante et tendre de Tania. Elle dit avoir traversé une période de sécheresse et de désarroi, avoir eu besoin d'une *personne*, n'avoir jamais vu Blin que comme Mouloudji, par goût de sa personne physique et des rapports lunaires qu'il y avait entre eux, que « c'était du magique », qu'elle n'aime que moi et ne veut d'histoire qu'avec moi. Et je vois bien ce genre d'état où elle s'est plongée, mélange de désespoir, de veulerie, d'ennui, de goût du nouveau, avec l'histoire louche de l'emprunt à Jacquart et cette décision finale de partir pour Laigle qu'elle présente comme motivée par la pénurie d'argent (ayant tout rendu à Jacquart, il ne lui restait plus rien) mais qui doit venir aussi de ce besoin de se désengluier qu'éprouvait parfois Zazoulich en son mauvais temps de Paris. Ce qui m'étonne c'est que, dans votre lettre d'aujourd'hui, vous me parliez de sortir avec les 2 Z. vendredi prochain. C'est le jour même où vous m'écrivez que Tania est partie : on ne vous a donc pas tenue au courant, soit par indifférence, soit qu'il y ait encore du louche là-dessous et qu'Olga, échaudée par l'histoire de juillet, ne veuille plus se faire complice. Enfin il faudra bien qu'on vous apprenne ce départ. Mais en voilà assez sur T. Ne croyez pas qu'elle occupe à présent ma pensée autant que cette lettre. Je vous dis tout cela par liquidation. À travers vos lettres et les siennes, je reconstruis sa vie à Paris.

Je suis toujours enchanté de ma morale, qui est sombre comme il se doit et que je sens. J'y ai tout doucement glissé depuis septembre ; la guerre, *Le Testament espagnol*, *Terre des hommes*, *Verdun* m'y ont disposé. C'est surtout l'effondrement du stoïcisme qui m'y a amené ; je le considère à présent comme une « morale de complaisance ». Nous avons fait du chemin, mon cher petit, depuis le temps où nous étions rationalistes, cartésiens et anti-existentiels. Et voilà. J'ai un peu deuil de quitter cette ville-ci⁴, où j'ai des souvenirs de vous ; une fois de plus aujourd'hui c'est elle qui m'a quitté la première. Cette salle de classe qui était devenue un petit home, la voilà froide et glacée, toutes nos affaires qui traînaient sont à présent dans des caisses et les caisses sont les unes sur les autres, sagement dans un coin. Mais d'un autre côté, ça m'amuse de changer. Il y a bien du pour, dans notre nouvelle résidence. Et du poétique ; de nos fenêtres, paraît-il, à vingt kilomètres on voit deux petites éminences bleues, ce sont les collines allemandes. Nous sommes chargés d'ailleurs de donner chaque jour au Corps d'Armée des renseignements sur leur santé : « Elles sont un peu brumeuses aujourd'hui. » « Plus bleues qu'à l'ordinaire, etc. »

Mon amour, à demain. Je voudrais bien lire un de vos livres mais ils sont rangés dans la caisse de Pieter. Je vais écrire à T., à mes parents. Mais qu'allez-vous faire de cette étrange Sorokine dans votre petite vie si encombrée ?

Je vous aime de toutes mes forces.

À SIMONE DE BEAUVOIR

Le 5 décembre

Mon charmant Castor

Je suis complètement abruti. Levé à 4 heures du matin, en camion jusqu'à 7, j'ai pris le téléphone à partir de 7 heures. Vous savez peut-être ce que c'est : il y a

un fichier avec des trous et des fiches qui pendent à des cordonnets verts. Ça sonne et un petit volet s'abat au-dessus d'un trou. Il faut enfoncer la fiche dans le trou : « Qui demandez-vous ? » « Un tel. » Vous prenez avec dextérité la fiche que vous aviez introduite dans le 1^{er} trou, la retirez et la mettez dans le trou d'un tel si j'ose dire puis vous prenez la fiche qui pend sous le trou « d'un tel » et vous l'enfonchez dans le trou demandeur. « Parlez, vous avez un tel. » Tout cela n'est rien mais quand vous avez six communications à la fois, vous ne savez plus où donner de la tête. Il y a 200 communications dans la journée. Il est actuellement 19 heures et je n'arrête pas depuis 12 heures – et j'ai encore la nuit à passer sur un divan à côté de cet appareil infernal. Mais je n'ai, Dieu soit loué, pas fait de trop grossières conneries. Dans les rares moments de répit, les officiers venaient faire joujou avec l'objet et introduire par pur émerveillement les fiches dans les trous, qui se mettaient à sonner. Ou alors les secrétaires venaient se faire expliquer. Je n'ai pu bien entendu ni lire ni écrire ni faire quoi que ce soit et maintenant que j'ai un peu plus de temps à moi, mes trois acolytes sont venus me faire visite et batifolent en touchant à tout. Ça va durer jusqu'à demain midi, cette plaisanterie. Et ça reprendra tous les six jours pour quarante-huit heures. Mais j'imagine qu'on s'arrangera un peu. En tout cas les quatre autres jours nous n'aurons pas beaucoup plus à faire qu'avant et je pourrai encore travailler. Je ne suis pas accablé d'ailleurs, plutôt amusé par cette occupation neuve, mais très énervé et avec un fort mal de tête. Excusez-moi de ne pas vous en écrire plus long, demain je vous enverrai une longue lettre avec détails de voyage et description des lieux. – Mon pauvre charmant Castor j'ai bien peur que vous n'ayez une grosse déception. Aujourd'hui on m'a donné deux grosses lettres de vous, une de samedi, une de dimanche et j'ai eu le cœur serré parce que vous m'expliquiez comme vous étiez joyeuse de revoir Emma et comme ça vous soutenait. Elle m'écrit d'ailleurs qu'elle fera tout son possible, mais c'est peu.

J'ai été tout amusé par vos histoires sur Minder⁵, Wahl⁶ et Toulouse. J'ai comme vous été sensible au charme intellectuel de Minder. Pour l'idée de Wahl,

elle est parfaitement irréalisable : on doit faire des thèses rigoureusement inédites et les cent premières pages de *L'Imaginaire* ont déjà paru dans la *Revue de Méta*. J'ai ri tout seul, entre deux coups de téléphone, en vous imaginant dans ce métro avec Wahl.

Procurez-vous, dans la salle des professeurs de Camille Sée, *La Revue des Deux Mondes* du 15 août 39 et lisez un article signé XXX et intitulé la paix-guerre. Il est extrêmement intelligent et on peut à partir de là comprendre très bien ce qu'est notre guerre, la guerre-paix. Lisez-le, je vous assure.

Mon amour, jamais vous ne m'avez expliqué si bien comme vous m'aimez. Jamais je ne l'ai senti si fort et jamais ça ne m'a si fort bouleversé. Aujourd'hui j'étais tout de même un peu morose jusqu'à 2 heures – et je ne pensais pas avoir de courrier, à cause du transbordement de la poste. Et puis vos deux lettres sont venues et, à partir de ce moment-là, tout a été au mieux, j'étais tout serein et tout gai. Je vous aime.

Comptez sur une belle longue lettre détaillée pour demain. J'approuve des deux mains votre budget et je ne comprends même pas que vous ayez du scrupule parce que vous avez vingt pauvres francs de plus que les Z. Je trouve même que ça n'est pas beaucoup pour vivre 50 francs, ma petite fleur.

À SIMONE DE BEAUVOIR

6 décembre

Mon charmant Castor

A vous je vais écrire une longue lettre, mais aux autres j'écrirai que j'ai encore téléphoné toute la journée et que je suis abruti. Ce n'est pas vrai, j'ai fort bien dormi et je n'ai téléphoné que jusqu'à midi. Après déjeuner je suis resté près de

Mistler, téléphoniste aujourd'hui, parce que je voulais me chauffer près de l'unique poêle de la boîte et théoriquement pour l'instruire. J'ai lu *L'Éducation sentimentale* de Flaubert en prenant des notes sur son style qui est *exécrable*. Que pensez-vous de cette phrase : « Cela descendit dans les profondeurs de son tempérament, et devenait presque une manière générale de sentir, un mode nouveau d'exister » ? Voilà pourtant ce qu'écrit ce type à qui l'on fait la réputation d'habile styliste. C'est d'ailleurs bête à pleurer. Mais intéressant malgré lui. Après ça il a fallu mettre à jour mon carnet qui en avait besoin et puis le soir est tout doucement venu et je vous écris.

Mon cher petit, je suis content que vous n'ayez pas trop de déception à l'idée de ne pas voir Emma. Votre petite lettre était toute calme. Je l'ai ouverte en tremblant un peu, j'avais si peur que vous ne m'expliquiez : tout mon bonheur est par terre. Et puis non : ô mon sage petit, ma petite fleur, mon amour. Je n'aurai donc par vous que du bonheur.

Donc je suis parti hier à six heures, après m'être levé à quatre et avoir chargé des caisses sur des camions jusqu'à six. Entre-temps, je m'asseyais d'une fesse sur un banc de l'école et je copiais des passages de ce remarquable article de XXX qui m'a fait tout comprendre des raisons et manières d'être de cette guerre. C'est trop long à vous expliquer mais lisez-le. Après quoi, nous nous sommes enfournés dans un car. J'étais à côté de Mistler, le jour se levait sur une campagne plate et sans grâce. Je lui ai expliqué ce que c'était que la guerre, d'après mes nouvelles connaissances, et il a eu une véritable illumination : « N'es-tu pas content, lui ai-je dit, toi, humble merde de seconde classe, de savoir ce qu'ignorent des personnages haut placés de Paris ? » « Ha ! m'a-t-il dit dans l'empyrement de sa joie, ton souvenir restera lié pour moi à celui de cette guerre. » Nous avons débarqué à 7 heures devant un hôtel assez miteux en face d'un établissement de bains d'un gris-noir à volets vert clair, genre allemand. Hôtel et établissement de bains sont sur une éminence à 700 mètres du village à peu près. Nous sommes entrés dans cet hôtel et on nous a collés aussitôt Mistler

et moi au téléphone cependant que « la relève » s'effectuait, c'est-à-dire le remplacement des officiers de l'ancienne division par les nôtres. C'était marrant parce qu'on voyait en somme du dehors notre *image* : une division constituée exactement comme la nôtre, avec un lieutenant symétrique de tel de nos lieutenants ; un colonel symétrique de notre colonel, il n'y avait pas jusqu'à mes symétriques propres, les sondeurs, qui ne fussent présents, un gros Fatty rougeaud avec des lunettes et un air de préciosité sur sa chair de bon vivant, un autre maigre et pâle avec la barbe en collier. On regardait cette image de nous-mêmes avec hostilité et curiosité, et un vague sentiment de solidarité avec *nos* officiers contre *leurs* officiers. La pièce est restée fort inhumaine et transitoire pendant la journée, on se sentait mal à l'aise et puis j'avais cette bête sonnante et malintentionnée entre les pattes. Et puis aujourd'hui tout s'est à peu près tassé. Et je trouve à cet endroit un poétique que n'avait pas l'autre et que vous-même ne soupçonnez pas, ô vous autre qui connaissez mieux la guerre que les autres Parisiens. D'abord l'hôtel où nous sommes installés ressemble beaucoup plus à un Q.G. en temps de guerre, que notre paisible école. Tous les services y sont rassemblés. Les soldats et les officiers couchent dans l'hôtel, les officiers déjeunent dans une petite salle à manger sur une table ronde couverte d'une toile cirée, qui porte presque toute la journée leurs couverts, avec des anneaux de serviette où ils ont gravé leurs chiffres au couteau. C'est une ruche, cet hôtel, il bourdonne de militaires toute la journée. Il offre tous les caractères superposés de la paix et de la guerre. Du dehors c'est encore un hôtel. Un hôtel de second ordre (il paraît que ce sont seulement de petites gens qui viennent ici : assurances sociales, mutuelles, etc.). Mais dès qu'on y entre on est saisi par une odeur de négligé et de lente pourriture très particulière aux maisons évacuées. Les chambres sentent le champignon. Elles sont pleines à craquer d'affaires militaires, paquetages, capotes, musettes, etc. Mais pourtant il y flotte un relent de misères civiles. Sous les gros couvre-pieds rouges les matelas sont épais et les ressorts du sommier exquis, comme il convient aux rhumatisants. Les papiers

muraux, déchirés et sales, avec leurs fleurs, sont plus civils, plus individuels que le ripolin des murs d'école, entre lesquels le socialisme militaire n'avait aucune peine à s'insérer ; les chambres évoquent – mensongèrement d'ailleurs – les chambres d'hôtel misérables et louches des ouvriers le long du canal de la Villette, vous vous rappelez, ma petite fleur ? La salle des secrétaires où se trouve le téléphone est vraiment devenue un objet très particulier, à nul autre pareil où ces diverses couches de signification se fondent. C'est une pièce rectangulaire et fort sale qui s'ouvre sur la grand-route qu'elle domine d'assez haut par une longue baie vitrée. Le plafond de bois, aux poutres saillantes, peint en blanc mais gris de saleté descend en pente rapide depuis le mur du fond jusqu'à la baie. Le soir on aveugle la baie avec des couvertures et des tapis qui font une impression de luxe oriental : tente, peaux de bête, etc. Contre le mur on a poussé une desserte, une armoire à glace en chêne (où nos prédécesseurs ont planté des clous) et une petite commode basse genre Boule avec dessus de marbre. Ça c'est le côté foire aux puces, renforcé par la présence de 2 natures mortes du genre que vous devinez – et puis, le premier jour par un amoncellement de détritrus, matelas, chaises, fauteuils, etc., laissés par nos prédécesseurs et que nous avons déblayés. Mais, naturellement, c'est une ancienne salle de restaurant pour les pensionnaires rhumatisants. De là la présence aux murs de réclames : Suze, Mandarin, Cithia, Dubonnet, Pernod fils, Eau de table Carola, Dolfi. Dans un cadre doré, sur papier blanc : « Lanson père et fils, Reims. » Sous-verre, mais au-dessous, sur une ardoise pendue à un clou on a inscrit à la craie : « Tour de garde : Mistler – Planton Hantziger. » Au milieu de la pièce, un poêle allemand de Nuremberg. Contre la fenêtre de la baie sept tables rectangulaires avec des machines à écrire, des fichiers, des chemises : l'État-Major. Mais juste à côté, il y a une petite table ronde couverte d'une nappe rouge et blanche qui, jointe à la proximité de la salle à manger des officiers, contribue à donner à la pièce une douceur alimentaire. Et sur cette table, un grand verre à pied avec des fleurs artificielles du genre iris. Au mur, près de la porte, des portemanteaux. Des

masques à gaz, des capotes kaki pendent aux patères. Les cinq lampes voilées par des journaux répandent sur tout cela une lumière tamisée et familiale. Vous voyez les couches de signification : campement tartare, restaurant de pensionnaires, salle à manger familiale, foire aux puces, Q.G. d'État-Major, guerre. Tout ça fondu. Et puis alors au milieu de tout ça des objets malfaisants et surréalistes : le téléphone avec ses fils téléphoniques qui pendent lamentablement du plafond comme une chevelure raide et feutrée de crasse et puis, au milieu du plafond, juste au-dessus du poêle un ventilateur qui se met en marche impitoyablement chaque fois qu'on veut allumer ou éteindre. L'ensemble est attachant et, bien que je n'y puisse travailler vraiment, j'aime bien demeurer dans cette pièce.

Un peu plus loin il y a encore un autre hôtel pour rhumatisants également occupé par les militaires et plus loin encore, un café-restaurant, haut sur pattes – on entre en montant un perron – où j'ai déjeuné ce matin baigné d'humanisme et entouré de soldats qui couchent un peu partout par ici dans des granges ou de vagues trous et qui monteront demain en ligne. Du village, je ne sais rien, je l'ai traversé en car hier matin. C'était charmant d'ailleurs, les soldats s'interrogeaient dans le car : « Vous allez à l'hôtel Bellevue ? » « Non moi c'est à l'hôtel Beausite. » « Oh alors il faut peut-être que je fasse mes paquets » comme des voyageurs que le car amène du train à la station balnéaire et qui se préparent à faire arrêter le car devant leur hôtel.

Au revoir, mon cher amour. Il est dix heures moins le quart, dans la salle à manger il y a un piano et je vais en jouer un moment pour faire danser les secrétaires.

Je vous aime de toutes mes forces, ma petite fleur, à demain.

À SIMONE DE BEAUVOIR

Le 7 décembre

Mon charmant Castor

Voilà la vie qui s'installe dans cet hôtel Bellevue. Drôle d'hôtel, tout isolé, au bord de la route. Le socialisme militaire jusqu'ici, dans les mairies, les salles d'écoles, toutes les administrations où on nous parquait, avait quelque chose du socialisme d'État, prussien. Le genre termitière ; l'individualité y disparaissait ou bien elle se réfugiait dans la pensée et les rêves. Mais ici le socialisme prend un aspect idyllique et phalanstérien. C'est vraiment l'histoire d'une poignée d'hommes (qui se haïssent d'ailleurs) qui ont un *destin*. Ça commence à sentir l'aigre-doux, les racontars et les coups en vache, mais c'est extrêmement poétique. Un seul ennui, le froid. Et encore, pas ici, dans cette belle chambre chaude des secrétaires que je vous ai décrite hier. Chez nous les sondeurs, dans un étroit appartement où il faut bien que nous nous tenions de temps en temps. Mais Pieter a fait un éclat et on nous donnera sans doute un poêle. Toute cette maison vit sur elle-même, on ne sort guère que pour aller chercher la soupe ou bien pour faire un tour au café qui est près de la gare. Je n'ai pas encore mis les pieds au village. Pieter dit qu'il « est toc ». Il avait des vertiges, cet ange, et il a été chez le major ce matin, mais le major l'a gentiment vidé. Il était guéri et tout heureux ce matin. Par exemple nous avons du travail : trois sondages par jour, à faire et à téléphoner, des observations, le téléphone à tenir un jour sur quatre, les salles à balayer et les feux à faire un jour sur huit. Je n'ai pas repris mon roman. J'attends d'avoir un poêle. Il y aurait quelque insolence à apporter mes papiers ici et à écrire tranquillement pendant que les secrétaires s'affairent autour de leurs machines à écrire. J'écris sur mon petit carnet. J'ai commencé cet après-midi à y exposer ma morale. Elle tient. Je vous la copierai demain ou après-demain pour avoir votre avis. Je ne peux plus lire *L'Éducation sentimentale* c'est trop bête et puis j'ai horreur de la grosse délicatesse de ce temps-là – ça fait galanterie de monsieur barbu, conscient de son savoir-vivre, avec des doigts

blancs et boudinés. Et puis, en dehors de tout ça, c'est salement emmerdant. Et mal écrit. Je vais me mettre à Marivaux.

Je n'ai pas reçu de lettre de vous aujourd'hui. Mais ça ne m'étonne pas, j'en avais deux hier. Je pensais bien que ça arriverait aujourd'hui.

Ce que je vous rends mal c'est ce qu'il y a de traînant dans ces journées-ci. Traînant mais pas déplaisant : entre deux sondages on vient se chauffer ici, on dit quelques mots, on reste un moment indécis, devant le poêle avec un vague sourire, sans penser à rien. Et puis on s'installe, on écrit quatre lignes, on en lit dix et quelque chose vous distrait et on se laisse distraire. C'est une espèce de drôle de béatitude. Ce soir, par exemple, nous sommes cinq ou six silencieux dans cette grande pièce, les officiers mangent à côté, on entend le bruit de leurs fourchettes et de leurs couteaux sur les assiettes et puis de temps en temps un petit coup de T.S.F. Et je vous écris en attendant avec plaisir une chaude nuit sous mes couvertures et un plaisant lendemain, au milieu d'une sèche nature d'hiver, dans le froid et le chaud alterné et puis avec l'espèce de vertige que donne cette maison veule et pleine, un peu le vertige que donne l'âme de Tania. Tenez rien que ça qui me charme : pendant que j'écris, une ordonnance s'est assis de l'autre côté de la table, c'est le type qui ronflait et que je réveillais en sifflant et qui m'a accusé ensuite de siffler en dormant. C'est un gros poussif. Il ne dit rien, il respire fort et me regarde de ses yeux lourds. Ça n'est rien mais ça fait vertigineux parce que je suis sûr qu'il n'y a absolument rien dans cette tête que mon visage vu de haut en bas, en raccourci.

Le sergent-chef m'a rapporté *Le Château*. Je vous l'enverrai sous peu. Donnez-moi des nouvelles de Bost dès que vous en aurez.

Je vous aime, mon doux petit, je vous aime de toutes mes forces.

À SIMONE DE BEAUVOIR

8 décembre

Mon charmant Castor

Je vous écris bien au chaud chez les secrétaires, pendant que les officiers dînent. Des flots de T.S.F. s'échappent de leur salle à manger. C'est de la grande musique, pas laide et ça me plaît assez fort d'en entendre, bien qu'elle soit déformée par la porte et que le capitaine Orcel, qui aime à rire, l'accompagne de ses « pom-pom-pom-pom ». On prend ce qu'on a. Ça se peut bien mon doux petit Castor que nous allions au concert, nous autres deux, quand je reviendrai en permission. Mistler avait l'air d'avoir envie de me céder son tour de perm parce que son amie ne sera à Paris qu'en fin de janvier. Ça me mettrait vers le 3 ou le 4 à Paris, mais, il n'en a plus parlé ensuite. Je remettrai la question sur le tapis.

Mon amour vous m'avez effrayé quand après vous être creusé la tête pour savoir à quels rhumatisants je faisais allusion, vous avez dit soudain : j'ai compris. Mon Dieu que pouvez-vous bien avoir compris, à force de creuser votre petite tête retorse ? Il s'agit tout simplement d'authentiques établissements de bains pour rhumatisants.

Emma m'écrit qu'elle fera son possible. Mais que peut-elle ? Elle est isolée du village et ne connaît personne. Elle a quelqu'un en vue. Mais vous ferez aussi bien de vous débrouiller seule. (Les officiers viennent de sortir, ils ont laissé la porte de la salle à manger ouverte, la grande musique coule à flots et c'est plaisant, un petit vent froid se coule avec la musique mais on supporte celui-ci eu égard à celle-là.)

À part ça, c'est toujours cette vie resserrée de phalanstère. De phalanstère vers la fin, quand l'expérience a échoué, qu'on ne veut pas encore tout à fait l'admettre mais qu'on se hait dans tous les coins. Il y a ici de solides haines recuites et des cabales. La révolte a soufflé aujourd'hui parce qu'on voulait commettre chaque matin un secrétaire ou un sondeur à nettoyer les bureaux et à allumer les feux. Pieter a vivement protesté auprès d'un lieutenant et a obtenu

qu'on en charge les plantons « pour le principe », disait-il. Mais les plantons ne sont pas contents du tout. Pour le principe, naturellement. Tout ça c'est encore une affaire de dignité humaine. Moi qui suis sans dignité, j'y gagne, car je pourrai aller tous les matins de 7 heures à 8 h 1/2 dans un petit café isolé, manger du pain beurré et boire un café en lisant. On ne peut imaginer d'humanité plus inconsistante et plus rampante que ces secrétaires dont je partage la vie. Nippert est un comptable protestant, le genre puritain, ses grandes distractions civiles sont des Bibelforschungen, réunions protestantes autour d'un pasteur, où l'on commente la Bible en buvant du thé. C'est un petit bouledogue roux, l'air jeune, presque chauve avec de grosses lunettes d'écaille. Hantziger fait dans le cinéma, c'est le genre lunaire, mais il commence à me taper sur les nerfs. Courcy, dont j'ai, bien à tort, dit qu'il ressemblait à Nizan, est aussi comptable ou gratte-papier quelque part à Neuilly. Tout ce monde a pour grande occupation de vouer aux gémonies le gros sergent-chef Thibaud par-derrière et, si j'ose dire, de lui lécher le cul par-devant. Mais ce qui est frappant surtout c'est l'extrême inconsistance de leurs récriminations et de leurs flagorneries. Vraiment ils existent à peine. Ils sont protégés même de l'esprit de corps par leur inconsistance. Ils ne sont pas. Pour moi le gros chef Thibaud me court après depuis hier parce que j'ai eu deux voix au prix Théophraste-Renaudot (ça finit par devenir un sort). Je l'ai engueulé aujourd'hui mais il vient de revenir tout doux, au moment de partir : « Je voulais un morceau de piano, m'a-t-il dit en confidence (parce que je joue un peu de piano le soir dans la salle à manger des officiers) mais je crois que ces Messieurs ont l'intention de rester longtemps. » Il veut m'emmener en auto à Paris, parce qu'il part en permission le même jour que moi, mais j'imagine que nous serons brouillés depuis longtemps à ce moment-là. Il veut aussi me présenter à un M. Gateau-Gaillard ou quelque chose dans ce genre qui est un érudit et qui a écrit un ouvrage aimable et documenté sur les « Fantômes de Trouville » et qui se trouve être son propriétaire. Par contre je vois peu les sondeurs et l'adjudant, mes anciens

condisciples de la salle de l'école. Ils sont noyés dans le groupe. Plutôt davantage les officiers. On les voit vivre, on les entend vivre davantage. Nous n'avons toujours pas de poêle et tout ceci n'est pas la vie normale. (Je n'écris pas mon roman et je traîne ici tout le jour – toujours heureux.) Nous en aurons un demain et il chauffera sans doute après-demain. Un grand événement aujourd'hui : Keller part en permission. On est venu le lui annoncer ce soir. Il mettra vingt-six heures pour aller à Paris. Il vous semble que ça ne nous concerne en rien et pourtant si : c'est le premier d'entre nous qui part pour de vrai, ça fait palpable à présent. Par ailleurs et de façon moins magique, c'est le 31^e de la liste, il y en a donc encore 90 avant moi soit 45 jours à partir du 9. Je serai le 23 janvier à Paris, sauf imprévu (entre autres le cas où Mistler me céderait son tour).

J'écris toujours sur ma morale et je crois que demain je vous copierai tout ça. C'est abstrait mais senti.

Mon amour j'ai reçu de vous deux charmantes petites lettres aujourd'hui ; que je vous aime donc fort, que je suis content de vous revoir bientôt. Figurez-vous que je suis tout absorbé par l'atmosphère d'ici et par ma morale et que rien ne compte plus que vous, en dehors d'ici. Vous autre vous êtes ce qui compte quand plus rien ne compte, je suis intéressé *avec vous* par cet hôtel et cette atmosphère.

Aujourd'hui en revenant d'un petit café situé en bas de la colline, j'ai entendu le canon à ma droite, de gros éclatements sourds. Ça m'a semblé un bruit paisible et quotidien, une espèce de nécessité administrative, j'imaginai de la terre labourée par l'explosion mais je ne pouvais m'imaginer qu'il y eût mort d'homme, à cause de la nature de cette guerre.

A demain, je vous aime, ma petite fleur.

À SIMONE DE BEAUVOIR

9 décembre

Mon charmant Castor

La journée a été bien tranquille. Trop, car je n'ai pas eu ma petite lettre quotidienne de vous autre. Mais j'en avais deux hier et sans doute en aurais-je deux demain. J'ai été chercher les paquets que vous m'avez sagement envoyés, ma petite fleur. J'ai lu du Marivaux et puis diverses occupations m'ont pris, comme de faire des sondages ou de monter un poêle par morceaux jusque dans notre salle commune, entre lesquelles j'ai achevé ma morale. Je vais vous la copier, ici. C'est fort long. Si je n'y parviens pas complètement, je continuerai demain. Mais j'ai bien fort envie que nous la discussions.

La première question : la morale est le système des fins ; à quelle fin doit donc agir la réalité humaine ? La seule réponse : à fin d'elle-même. Aucun autre but ne peut se proposer à elle. Constatons d'abord qu'une fin ne peut être posée que par un être qui est ses propres possibilités, c'est-à-dire qui se pro-jette vers ces possibilités dans l'avenir. Car une fin ne peut être ni tout à fait transcendante à celui qui la pose comme fin, ni tout à fait immanente. Transcendante elle ne serait pas *son* possible. Immanente elle serait rêvée mais non voulue. La liaison de l'agent à la fin suppose donc un certain lien de type de l'être-dans-le-monde, c'est-à-dire une existence humaine. Le problème moral est spécifiquement humain. Il suppose une volonté limitée – il n'a point de sens en dehors d'elle, chez l'animal ou dans l'esprit divin. Mais en outre la fin a un type existentiel très particulier : elle ne saurait être un existant donné sinon elle cesserait du même coup d'être fin. Mais elle ne peut être non plus une virtualité pure au sens de simple possibilité transcendante : elle perdrait sa vertu attractive. Elle a une existence plénière et affective mais à venir, qui revient de l'avenir sur la réalité humaine comme exigeant d'être réalisée par elle dans un présent. De ce fait une existence éternelle et transcendante comme Dieu ou la volonté divine ne saurait être fin pour la volonté humaine. Au contraire la réalité humaine peut et doit

être fin pour elle-même parce qu'elle est toujours du côté de l'avenir, elle est son propre sursis.

Mais d'ailleurs la réalité humaine est bornée partout par elle-même et quel que soit le but qu'elle se propose, ce but est toujours elle-même. On ne saisit le monde qu'à travers une technique, une culture, une condition ; et à son tour le monde ainsi appréhendé se livre comme humain et renvoie à la réalité humaine. J'avais écrit dans *La Nausée* : « L'existence est un plein que l'homme ne peut quitter. » Je ne m'en dédis pas mais il faut ajouter que le plein est humain. L'humain est un plein existentiel que la réalité humaine retrouve à perte de vue à l'horizon. L'homme retrouve partout son projet, il ne retrouve que son projet. A ce sujet ce qu'on peut dire de plus fort pour une morale sans Dieu c'est que la réalité humaine est morale dans la mesure même où elle est sans Dieu et une morale n'est morale que quand elle est pour l'homme et à dessein de la réalité humaine, même la morale du Christ. Mais cela ne signifie *ni* que la morale doit être un individualisme où l'individu se prend lui-même pour fin *ni* un utilitarisme social *ni* un humanisme en extension au sens où les hommes, particules singulières d'humanité, seraient une fin pour l'homme. Cela signifie seulement que la réalité humaine est d'un type existentiel tel que son existence la constitue sous forme de valeur à réaliser par sa liberté. C'est ce que Heidegger exprime en disant que l'homme est un être des lointains. Mais comprenons bien que cet être-valeur qui nous constitue en tant que valeur de nos horizons, ce n'est ni vous, ni moi, ni les hommes, ni une essence humaine *faite* (au sens d'un eudémonisme aristotélicien), c'est le sursis toujours mouvant de la réalité humaine elle-même (à la fois et en toute indifférenciation moi, vous et nous tous). La réalité humaine existe à dessein de soi. Et c'est ce *soi* avec son type d'existence propre (comme ce qui l'attend dans l'avenir pour être réalisé par sa liberté) qui est la *valeur*. Mais entendons que la réalité-humaine est *constituée* par le rapport à soi dans l'avenir. La réalité-humaine n'est donc ni un fait ni une valeur, c'est le rapport d'un fait à une valeur, un fait qui s'explique par une

valeur. Il n'existe d'autre valeur que la réalité humaine pour la réalité humaine. Et le monde est ce qui sépare la réalité humaine de son dessein. Sans monde point de valeur. Il arrive à l'homme de croire qu'il serait *plus* moral s'il était soulagé de la condition humaine, s'il était Dieu, s'il était ange. Il ne se rend pas compte que la moralité et ses problèmes s'évanouiraient avec son humanité. Il suit de là que pour déterminer les prescriptions de cette morale il n'est d'autre méthode que de déterminer la nature de la réalité humaine. Il faut prendre garde que nous ne tombons pas ici dans l'erreur qui consiste à dénier la valeur du fait, car la réalité humaine est une valeur autant qu'un fait.

La caractéristique de la réalité humaine du point de vue qui nous occupe c'est qu'elle se motive elle-même sans être son propre fondement. Ce que nous appelons sa liberté c'est qu'elle n'est jamais rien sans qu'elle se motive à l'être. Il ne peut jamais rien lui arriver *du dehors*. Ceci vient de ce que la réalité humaine est d'abord conscience, c'est-à-dire qu'elle n'est rien qu'elle ne soit conscience d'être. Elle motive sa propre réaction à l'événement et l'événement en elle c'est cette réaction et elle ne découvre l'événement qu'à l'occasion de cette réaction. Elle est donc libre en ce sens que ses réactions et la façon dont le monde lui apparaît lui sont intégralement imputables. Mais la liberté totale ne peut exister que pour un être qui est son propre fondement c'est-à-dire responsable de sa facticité. La facticité n'est pas autre chose que le fait qu'il y ait dans le monde à chaque instant une réalité humaine. C'est un *fait*. Il ne se déduit de rien, comme tel et ne se ramène à rien. Et le monde des valeurs, la nécessité et la liberté, tout est suspendu à ce fait primitif et absurde. Si on examine une conscience quelle qu'elle soit, on n'y trouvera rien qui ne lui soit imputable. Mais le fait qu'il y ait une conscience qui motive sa propre structure est irréductible. Cette facticité n'est pas un dehors mais elle n'est pas non plus un dedans. Ce n'est pas une passivité d'objet créé et soutenu mais ce n'est pas non plus la totale indépendance de l'*ens causa sui*. Mais si l'on considère mieux les choses on constate clairement que cette facticité ne signifie pas que la conscience a son

fondement en autre chose qu'en soi – en Dieu par exemple – car tout fondement transcendant de la conscience tuerait la conscience en l'enfantant. C'est seulement que la conscience existe *sans* fondement. C'est une sorte de néant propre à la conscience que nous appellerons sa gratuité. Cette gratuité pourrait se comparer à une chute dans le monde – et les motivations à une sorte d'accélération que la pierre qui tombe serait libre de se donner à elle-même. Autrement dit la vitesse de chute dépend de la conscience mais non la chute elle-même.

La structure propre de la conscience c'est de se jeter en avant dans le monde pour échapper à cette gratuité mais elle s'y jette à dessein d'elle-même pour être dans l'avenir son propre fondement. Dire que la réalité humaine existe à dessein de soi, cela revient à dire que la conscience se jette dans l'avenir pour y être son propre fondement. C'est-à-dire qu'elle projette par-delà le monde, à l'horizon, un certain futur d'elle-même, dans l'illusion que, lorsqu'elle sera ce futur, elle le sera en tant que son propre fondement. Ainsi la valeur première constitutive de la nature-humaine et source de toutes les valeurs c'est d'être-pour-soi-son-propre-fondement. La conscience est pure facticité mais la réalité-humaine est constituée par cette valeur à l'horizon ou de cette facticité. C'est que la conscience, libre fondement de ses possibles est fondement de son être à venir sans pouvoir être fondement de son être présent. C'est là ce qu'on appelle la volonté. (J'en avais écrit le 23 et 24 décembre.) Ce qui échappe à la conscience c'est que, lorsque cet avenir deviendra présent, fût-elle exactement comme elle devait être, elle sera conscience et en conséquence, tirera sa motivation de soi, tout en étant de fait et par conséquent, transie de gratuité et de néant.

Ainsi à travers toutes ses entreprises l'homme ne cherche ni à s'accroître ni à se conserver mais à se fonder. Et à la fin de chacune d'elles, il se retrouve tel qu'il était : gratuit jusqu'aux moelles.

Mon amour, je m'arrête. Ceci n'est évidemment qu'un tout petit début. Je copierai la suite demain et après-demain. Mais voilà déjà matière à discussion. Je

vous aime, rassurez-vous, mon petit, demain j'en copierai moins long et je vous parlerai de moi, de vous autre. Vous êtes ma petite fleur.

À SIMONE DE BEAUVOIR

10 décembre

Mon charmant Castor

J'ai une bonne petite nouvelle pour vous mais je ne peux pas la dire, à cause de la censure. Enfin, en gros, je pense qu'après nos deux mois de stage ici, nous irions en tout autre lieu, bien plus paisible, montagneux et accessible. Cela paraît vrai. Réjouissez-vous en toute gaieté de cœur en pensant aux grandes vacances et aux vacances de Pâques. Cela me donne la bonne humeur, la très bonne humeur, mon cher petit. J'aimerais tant vous avoir là, comme un très sage et très sympathique petit Castor. Dame, alors, je ne tiendrais plus mon carnet, je vous dirais tout sur l'heure, voilà ce que je ferais.

Mistler est parti en permission – à propos de carnets. Ça lui est tombé soudain sur la tête, hier. Il était 41^e de la liste et on en était à 31. Mais il remplace un type qui ne peut pas partir. Il s'est mis à trembler en apprenant ça, d'autant que son amie, une femme mariée avec un gosse (ça lui va) se trouvait justement à Paris et sur le départ. Elle n'y devait revenir ensuite qu'à la fin de janvier. *Mais*, il avait par pure sottise et apparence promis son tour à la petite ordure Nippert qui a 2 gosses. Tourment de conscience, remords. J'ai aussitôt mené rondement la chose, étant son directeur de conscience officiel, réglé la question de principe et les questions pratiques et finalement il a pu partir. Mais aujourd'hui, jusqu'à 3 heures, heure du départ il était sonné, il avait une terrible crise de joie passive avec des yeux d'idiot et un sourire doux, doux que c'en était inquiétant. Je lui ai remis pour vous mes deux carnets noirs, car j'ai bien grand-hâte que vous les lisiez. Dites-moi par le menu dans une grande lettre ce que

vous pensez des idées. Vous y trouverez la suite de la morale mais ça ne finit pas là, je vous copierai la fin, mais pas aujourd'hui. Aujourd'hui c'était dimanche. Je ne m'en suis pas aperçu, mais il faut croire que les rites dominicaux restent encore vivaces pour d'autres, car le petit restaurant de la gare était bondé de chasseurs. La moitié d'entre eux étaient contraints de rester debout et embarrassaient les passages. Ils sont jeunes, tous de l'active, et la plupart portent des barbes superbes qu'ils ont entreprises depuis le 1^{er} septembre. On me dit d'espérer, pour la mienne. J'avais remarqué depuis quelques jours qu'ils se considéraient comme *nos* prolétaires. Nous autres, nous étions les Ariel de l'État-Major et on se poussait du coude quand nous entrions. Justement le capitaine Munier me disait ce matin : « Vous devriez un peu aller causer avec les chasseurs, j'imagine qu'ils vous diront pas mal de choses intéressantes. » Car il sait que je tiens un carnet. Je lui ai dit : « Ils ne parleront pas. Ils nous méprisent parce que nous sommes l'État-Major. » Et lui agacé : « Ah ! oui ! l'État-Major ! Ils s'imaginent qu'ils font la guerre, alors ils nous méprisent. Nous sommes pourtant un bien petit État-Major. » D'où j'ai conclu que ce mépris ironique existait aussi chez les officiers de chasseurs vis-à-vis de nos officiers. Aujourd'hui nous étions neuf à table, serrés comme des sardines, quatre sergents de chasseurs, deux soldats, Mistler, Pieter et moi. Nous avons engagé la conversation et Pieter a pris le premier prétexte pour leur dire que nous étions des réservistes. « Ah, des réservistes ? On vous prenait pour des types de l'active. » Ça nous a fait remonter dans leur estime. Du coup, Pieter d'un air de vieille coquette : « Mistler a 37 ans. Et moi 38. Et Sartre 34. On n'a pas trop l'air de vieux schnocks ? » Drôle de question qui m'a un peu gêné, qui rétablissait à cette table de troufions la différence des générations et la putinerie de la génération aînée à l'égard de la génération cadette. Mais nous étions solidaires tous les trois, nous attendions le verdict. Ils se sont récriés avec beaucoup de politesse et un tout petit peu d'ironie et l'un d'eux a dit en me désignant : « Même celui-là, on le prenait pour un enfant de troupe. » Là-dessus un grand brun aux joues roses, de la classe 35, m'a

dit : « Vous n'étiez pas au Lycée Pasteur ? » Je lui ai dit que oui. Il a dû me voir passer de temps en temps à Neuilly, il avait été élève là-bas. Il me vouvoyait, tandis que les autres me disaient « tu » – parce que j'avais été professeur. Sur quoi j'ai renversé au milieu des éclats de rire mon assiette de petits pois et de purée de pommes de terre sur mes genoux. Je suis sorti pour me laver et ils m'ont charrié un peu – sur ma barbe, sur mon aspect « craspec » – Mistler m'a raconté qu'alors l'ancien élève de Pasteur est intervenu pour dire, les yeux ronds : « N'empêche que ce type-là, il aurait été officier, s'il l'avait voulu. Pensez qu'il sort de Normale Suprane⁷. » Je suis revenu et on a échangé des quolibets de toute sorte et j'ai repris ce drôle de ton et de rôle que je prends dans les sociétés d'hommes : une sorte de pauvre, laid, crasseux, un peu répugnant dans sa mise, un peu révoltant dans ses propos mais qui fait rire tout de même et qui chatouille un peu.

Après déjeuner j'ai travaillé à mon carnet et j'ai lu Marivaux. J'étais derechef au téléphone, mais finalement c'est une sinécure si l'on sait s'y prendre. Et j'y suis encore demain et après-demain jusqu'à midi. Mais, excellente nouvelle, notre pièce à nous sondeurs a enfin reçu un poêle et il y fait une douce chaleur. Je n'en sortirai plus et je me remettrai incontinent à mon roman.

Que dites-vous de cette lettre que j'ai reçue aujourd'hui ?

« Maître

« *Les Nouvelles littéraires* me donnent mission d'interroger les personnalités du monde littéraire. Je me permet [*sic*] de vous adresser un questionnaire en sollicitant la faveur de réponses.

« J'espère que vous voudrez bien accueillir favorablement ma demande et vous prie de croire, Maître, à l'expression de ma haute considération.

« Signature [*sic*] Jacqueline Lignot.

« Adresse : M^{me} R. Roux 10 bis rue Vavin. »

Et voici le questionnaire :

« 1) La guerre a-t-elle apporté une grande perturbation ou un grand changement dans votre manière de voir et de penser ?

« 2) Avez-vous pu continuer à travailler ?

« 3) A quoi ? et dans quelles conditions ? »

C'est fadé, hein ? La lettre de Koyré ne l'est pas moins.

« Cher Monsieur

« Je vous
écris a) pour avoir de vos nouvelles

b) pour avoir des nouvelles du papier que vous deviez donner
aux Recherches Philosophiques. »

Voilà mon cher petit les nouvelles du secteur. A présent il faut que j'écrive à mon *beau-père*, plaignez-moi.

Je vous aime, mon tout charmant petit Castor.

À SIMONE DE BEAUVOIR

Le 11 décembre

Mon charmant Castor

Me voilà encore au téléphone, mais à présent j'accomplis ma besogne avec une nonchalance de spécialiste – qui me vaut parfois quelques mécomptes, d'ailleurs. Je vous jure que ça m'amuse de tirer des voix de cette boîte à magie en enfonçant des fiches dans des trous. Mais vous m'humiliez en comparant mon appareil à celui de la grosse du Dôme. Le mien a 12 trous et par relais communique avec

plus de 200 postes. Cette nuit je couche ici sur un divan, je garde de nuit la boîte à malices. Et demain je suis de service jusqu'à midi. A partir de midi j'expérimenterai le petit home, la petite querencia où Pieter et Paul, l'air béat et abandonné, mijotent à petit feu.

Aujourd'hui j'ai beaucoup écrit sur mon carnet. Des pages et des pages sur la vie, sur l'essence. J'ai fini l'ignoble *Éducation sentimentale* et je me suis lassé de Marivaux. Notez que c'est charmant du Marivaux, mais il n'en faut point trop. Je vais revenir à Shakespeare, j'ai encore *Othello*, *Macbeth* et *La Tempête* à lire et puis je vous le renverrai. Vous pouvez dès à présent envoyer *Quai des brumes* et les *Carnets de moleskine* et même vous préoccuper d'un nouvel envoi, éventuellement vers le 25 décembre, pour le cas où vous n'iriez pas voir Emma, pauvre petit Castor. Demain après-midi j'irai au village à votre intention.

Emma m'écrit qu'elle crève d'envie de vous voir, mais elle a une espèce de torpeur résignée. Elle fera son possible mais elle n'a guère d'espoir. Pour le télégramme c'est pareil : il faut qu'elle trouve quelqu'un : sa mère lui interdit de télégraphier. Si vous n'allez pas la voir, ça me plaît d'imaginer que vous irez aux sports d'hiver, à Megève. J'aimerais que vous puissiez emmener Bienenfeld. Ce sera un peu charmant pour vous. Et puis une quinzaine de jours plus tard je viens en permission. Et puis un ou deux mois plus tard, je compte sur de grands changements.

Avez-vous récupéré mon roman ? Hâtez-vous de le faire et de me l'écrire, mon doux petit. Je tremble. Demain c'est journée de correspondance, je ne sais combien j'ai de lettres en retard. Et après-demain je me remets à l'écrit. Je veux finir avant la permission.

Aimeriez-vous passer vos vacances de Pâques du côté d'Annecy ou de Culoz⁸. Ou vos vacances d'été ? Duraton² m'écrit que c'est plaisant et pas trop cher par là-bas. Et c'est accessible, je crois. Ça n'est pas zone des armées ou ça ne l'est plus. Il y a juste le secteur fortifié du Jura. Vous m'écrirez si ça vous fait plaisir.

Mon amour comme vous m'expliquez bien comme vous êtes seule mais seule *avec* moi. Je pense exactement comme vous. Et je pense comme vous que cette séparation *nous* sera profitable à tous points de vue, pourvu qu'elle ne soit pas trop longue. Ça nous durcit, car, à l'ordinaire, nous avons *tant* besoin l'un de l'autre pour être contents. Et puis ça vous a ôté – pour un temps bref d'ailleurs – le préjugé du bonheur. Je crois que vous ferez un aussi grand progrès qu'à Marseille. Mais alors vous serez effrayante de perfection. Oui ma petite fleur, je sais tout bien comme vous êtes avec les autres, sans représentation de vous-même. Et c'est ça qui vous rend si pure. Mais j'aimerais, en effet, en causer avec vous. Il y a à dire. Vous savez, je mangerai une truffe sous la cendre quand j'irai en permission.

Je vous aime passionnément, mon amour. J'ai si fort envie de tenir dans mes bras votre maigre petite personne. Et je veux voir votre manteau. Vous savez, on sait très bien quand les trains de permissionnaires arrivent et vous pourrez parfaitement bien m'attendre à la gare. Je viendrai sans moustaches mais avec un *collier de barbe* taillé par le coiffeur militaire et que je ferai disparaître dès le lendemain.

Au revoir, ma petite fleur.

Quand cette lettre vous arrivera, vous aurez sans doute reçu mes carnets. Ça vous amusera, j'imagine. Écrivez-moi dessus détaillé.

À SIMONE DE BEAUVOIR

12 décembre

Mon charmant Castor

Je voulais faire de la correspondance, aujourd'hui. Poupette, cette dame, Kanapa, Paulhan, Hirsch, etc. Et puis j'ai cané et puis il y a eu une longue conversation avec Paul et Pieter sur la valeur du serment. Mistler avait promis à l'ignoble petit Nippert, marié et père, de lui céder son tour de permission. Et puis finalement il ne l'a pas fait. A-t-il eu raison ou tort ? C'est une cour de morale ici, ça rappelle les beaux temps du bureau d'Esprit chez cette dame. Mais les interlocuteurs sont plus faciles à déconcerter, ils n'ont pas la ténacité du petit bouledogue à toison de mérinos. Je soutenais donc qu'il ne faut jamais s'engager (c'est le résultat de mes quelques mois de coquetterie avec les morales du serment) et qu'au surplus c'est pain bénit de rompre un engagement avec un petit infâme, un petit pied-plat comme Nippert. Ils soutenaient évidemment le contraire mais je les ai pulvérisés. Ils se tranquillisent en se disant : il est trop habile pour nous. Vous voyez c'est la théorie du sophisme à la base¹⁰ qui me poursuit. Une seule chose un peu amusante est sortie de cette longue discussion. C'est que j'ai compris soudain pourquoi Mistler tenait si fort à moi. Il m'avait dit déjà une fois : « J'ai bien changé, ç'a été une illumination le jour où tu as dit devant eux que les ménages légitimes avaient moins de prix que les libres liaisons. » Et j'avais bien remarqué que ce jour-là il buvait du lait et pensait avec son cœur. D'autre part, comme je lui témoignais l'autre jour mon étonnement qu'il eût, fût-ce un seul instant, songé à s'effacer devant Nippert, lui qui pensait comme moi qu'une liaison obligeait à plus d'égards, plus de surveillance de soi que le mariage et avait plus de vraie valeur, il m'a répondu embarrassé : « Oh ! c'est que j'ai bien changé depuis. » Reliant cela au fait que c'est un nerveux triste et un scrupuleux et à cet autre que son amie est une femme mariée avec un gosse, j'ai soudain compris qu'il devait être depuis longtemps déchiré par l'illégitimité de ses amours, au point d'en avoir contracté un véritable complexe d'infériorité et que ce qui l'attirait et le fascinait en moi c'était de voir un type dans la même situation que lui, paisible et même enorgueilli. Je suis, comme dit Pieter, heureusement pour une fois : « la justification de sa vie. » Cela m'a diverti

en même temps que ramené à plus de modestie car j'avais cru que c'était la

valeur de mes raisons qui l'avait attaché à moi. Il y avait cela aussi, direz-vous. Oui mais : *aussi*.

A part ça j'ai téléphoné tout le matin en lisant *Fermé ta nuit* et en écrivant sur le style de Morand dans mon nouveau petit carnet. Je trouve que c'est vieilli mais pour les deux premières nuits je suis moins sévère que vous, ça peut se lire. La troisième est infâme, je n'ai pas lu la quatrième. Mais ça m'a donné une violente envie de lire *Barnabooth* de V. Larbaud. Voulez-vous bien me l'acheter mon petit. Et puis pendant que vous y êtes *achetez d'urgence*, lisez vite et envoyez-moi : André Maurois : *Les Origines de la guerre de 1939*. Pour le modique prix de 7,50 francs. Ça doit être superficiel et bénisseur, mais il doit y avoir çà et là diverses petites choses à glaner, parce qu'il doit connaître assez bien le point de vue anglais. Figurez-vous que le gros Thibaud m'a prêté *Les Croix de bois*¹¹ que je n'avais jamais lu. Ça n'est pas mal fait mais quoique des tas de petits trucs (sur la façon dont ils vont aux corvées, dont ils se couchent dans la paille, dont ils font leurs paquetages, etc.) soient très vivants pour moi, ça ne me passionne pas. A propos que pensez-vous de J. Romains ? A propos envoyez-moi l'adresse de Bost, je l'ai perdue et il ne me la donne pas sur son dernier petit mot.

Après le téléphone j'ai été déjeuner au restaurant de la gare. C'est toujours bondé de militaires, il y a là une jolie petite jeune fille, quelque chose entre Martine Bourdin et Rirette Alphen¹², ça ne vous dit rien ? réservée avec les soldats et cependant assez aimable qui met un petit parfum dans ces moments. Eh quoi, allez-vous dire ? Vous voilà bien militaire comme l'ami Bidasse ? Comme le soldat dont Ouvrard chante les amours avec la caissière du Grand Café ? Que voulez-vous, ma petite fleur, il faut vivre avec authenticité la situation de militaire. Il y a là-bas, par ailleurs, une blanchisseuse qui pourra nous être utile. On verra.

Après déjeuner j'ai pris possession du home. Mais ce grand con de Paul avait laissé éteindre le feu pour me souhaiter la bienvenue. On l'a rallumé et ma foi c'est vraiment un home. J'y ai lu paisiblement *Les Croix de bois* et la *N.R.F.*

qu'on m'envoie obligeamment de chez Gallimard. Et puis tout d'un coup j'ai été saisi à vide de l'appétit d'écrire. Mais du neuf. C'était une espèce de liberté pour l'écrire dont je prenais soudain conscience. Rassurez-vous, sage petite conseillère, je finirai d'abord mon roman et pour être un temps bridée, cette envie n'en sera que plus vive, vers la fin de janvier. Petit home, donc : trois tables, quatre chaises, un papier à fleurs, une armoire à glace, un poêle et toutes nos affaires de météo. C'est sans beaucoup de force, mais insidieusement confortable. Corrupteur, comme dirait Nizan. À propos de Nizan, j'ai reçu un petit mot de lui retour de permission. Je vous envoie ce petit mot qui m'a fait rire. Et une longue, longue lettre de vous, mon cher petit, si amusante avec vos histoires de la femme lunaire. Vous savez, peut-être bien que je deviens un petit Ghéon. Les histoires de Youki m'ont absolument soulevé le cœur de dégoût et je ne comprends pas comment la femme lunaire a pu accepter de « l'endormir », après les histoires avec Pierre et la cuvette. Vous autre, petite objective, vous ne me dites pas si vous avez ressenti quelque indignation. Peut-être que c'est tout simplement parce que ces histoires se passent entre femmes grasses et mûres et que je me rappelle trop bien les seins de la femme lunaire et ce que les Z. disaient du ventre de Youki. Un mot de Tania. Puis ces discours moraux et enfin je vous écris.

Mon cher amour, je me réjouis en pensant qu'à présent vous avez les petits carnets noirs en votre possession et que ça doit vous faire un petit peu plus concret – au moins pour un temps – que mes lettres, parce que ça n'est pas destiné nommément à vous et que c'est plutôt un petit fragment de ma solitude. Mais, ma petite fleur, vous l'avez si bien dit en parlant de vous, même ma solitude est avec vous.

Je vous aime si fort, mon doux petit.

À SIMONE DE BEAUVOIR

13 décembre

Mon charmant Castor

Aujourd'hui fut sans histoire. J'ai fait les sondages et puis j'ai écrit au long l'histoire de Mistler sur mon carnet, avec des considérants dont je vous ai fait grâce hier et puis j'ai reçu votre chère petite lettre, ma petite fleur et une lettre de ma mère qui m'envoie un article de Thérive dans *Le Temps* où il écrit, à propos du Goncourt : « Faut-il s'étonner que les académiciens Goncourt n'aient pas découvert un incomparable chef-d'œuvre ? Tant de servitudes pèsent sur eux ! Les meilleurs livres de cette année sont signés d'auteurs hors de [...] ¹³ ou bien les circonstances s'opposent vraiment à mettre en vedette des ouvrages trop hardis, trop cruels, trop immoraux. Voilà pourquoi on ne pouvait pointer ni sur M. Alexandre Arnoux ni sur M. Billy ni sur M. Sartre qui, en temps ordinaire, eût fourni un lauréat idéal. » Ça m'a tout de même fait plaisir mais le raisonnement est étrange. Il faudra que je m'occupe un peu, sur mon petit carnet, de cette liaison si habituelle qu'on n'y prend plus garde mais pourtant si paradoxale qu'on établit officiellement entre guerre et moralité – alors que, sans parler du *fait* même de guerre, chacun sait que c'est le temps des enrichissements louches, de la débauche et des paniques.

Emma vous a écrit une petite lettre, m'a-t-on dit. Faites toujours les démarches. Mais elle *m'assure*, mon amour, que vous la verrez comme vous voudrez d'ici deux mois. Il faut vous résigner à distinguer ses neuvaines, où vraiment elle ne peut voir personne – et ses périodes mondaines où elle peut se donner à tous. La dernière fois que vous l'avez vue c'était la période mondaine. Et puis c'est si petit chez elle, qu'elle ne saurait vraiment où vous loger. Enfin, elle me dit qu'elle va encore tenter quelque chose. Mais ne vous désolez pas. Vous la verrez d'abord en janvier. Et puis le plus dur de la séparation est derrière vous, ça j'en suis sûr. Ensuite ce sera plus doux.

Au revoir, mon doux petit, à demain, je n'aime pas vous savoir toute nerveuse et glacée, comme vous étiez quand vous écriviez cette lettre. Je vous aime si fort. A demain.

J'ai écrit à Paulhan, à Hirsch (qui veut me carotter 3 % sur mes droits d'auteur à propos de *L'Imaginaire*. Naturellement j'ai dit que j'étais consentant). A propos vous me dites que d'après Wahl le livre paraîtrait dans cinq mois. Or dans sa lettre qui date du 30 novembre, Hirsch m'écrit : « J'espère que nous pourrons sortir à la mi-janvier qui est d'ailleurs une excellente date de lancement. » Comment conciliez-vous ça ? Et de qui Wahl tenait-il la chose et quand l'avait-il apprise ?

À SIMONE DE BEAUVOIR

14 décembre

Mon charmant Castor

J'ai reçu une petite lettre de vous où vous me mandez que vous avez reçu mes carnets et ça m'a fait bien plaisir de savoir qu'ils étaient entre vos mains et que vous les lisiez. J'aime tant que vous sachiez tout ce que je pense. Par exemple il faudra m'en parler *minutieusement* dans vos lettres et critiquer et discuter – et, puisque ça vous semble un peu l'œuvre d'un étranger, dire avec quel caractère vous apparaît le bonhomme. Sympathique, soit, puisque vous le dites. Mais comment ? Quel genre d'homme ? et ne fait-il pas bien du bruit pour la si petite guerre qu'il fait ?

Aujourd'hui je n'ai guère fait que travailler. J'ai repris le roman et brouillonné tout le matin (j'imagine que ce mot de brouillonner vous met les nerfs en pelote ? Vous auriez raison). Il s'élève d'horribles contestations entre Paul et moi

parce qu'il veut maintenir la température de notre bureau à 15° et moi à 24°. Nous quittons la pièce avec éclat et à tour de rôle, chacun pour montrer à l'autre sa désapprobation. Ce matin, comme il me faisait lanterner pour allumer le poêle j'ai été travailler près du téléphone. Puis vers 11 heures j'ai pris possession du bureau, mis quelques briquettes dans le feu et élevé d'un coup la température de 15° à 24°. Paul, absent, est revenu peu après, a reçu au visage la bouffée de cette fournaise et s'en est allé dignement manger dans sa chambre glacée. Quand il est revenu j'étais parti avec Pieter pour déjeuner dehors, le poêle abandonné menait un train d'enfer et il faisait paraît-il 31 degrés. L'après-midi nous avons eu des égards l'un pour l'autre : Paul mettait lui-même des briquettes dans le feu et moi j'ouvrais la fenêtre dès que la température approchait de 20°. J'ai « fait une théorie » sur la guerre et la morale, en m'inspirant de la théorie de *La Fête* de Caillois. J'y crois à moitié, c'est du brillant. Mais j'ai bien vu, en écrivant, comme je pouvais concevoir une théorie par minute au temps de ma folle jeunesse et à quel genre de croyance ça correspondait chez moi.

Vers le soir Pieter a rapporté une tarte, il y avait des frites au menu, on a bu et mangé, il a offert au dessert un petit verre de fine et il a raconté ses souvenirs de la dernière guerre quand il fréquentait les marlous et les caïds en herbe de la rue de Lappe et de la place des Vosges. « Plusieurs d'entre nous ont bien tourné, ont eu des vies potables », dit-il modestement. Car son père, bien entendu, Juif polonais comme Bienenfeld, habitait rue des Rosiers. La rue de Lappe était alors dans son vrai beau temps, les Américains n'y venaient pas encore. D'authentiques maquereaux faisaient la partie de cartes dans le square de la place des Vosges, une couverture sur les genoux. Ils jouaient gros jeu et Pieter avec un copain étaient chargés de faire le guet pour les prévenir à temps de l'arrivée des flics. Le copain est devenu banquier, Pieter est devenu ange. Ça fait d'ailleurs extrêmement poétique, ces souvenirs de garnement de l'autre guerre quand on fait celle-ci. Ça devait être un drôle de Paris. Le vôtre est plus austère. À présent Pieter fait la belote avec les radios, à côté, et je vous écris.

Mon amour, moi aussi j'ai tant envie de vous voir. Tellement, tellement. Et de vous parler tout longuement et de dormir dans vos petits bras. Mais de toute façon le rythme des permissions s'est notablement accéléré et vous pouvez compter ferme sur moi pour le 20 janvier. Guère plus d'un mois. On nous a lu une circulaire invitant les permissionnaires à relever le moral de l'arrière. Est-il donc si bas ? En tout cas je relèverai le vôtre, ma petite fleur.

Je vous aime de toutes mes forces.

Écoutez : vous me citez sagement la date de mon carnet et me parlez d'un jour où j'ai été pompeux et puis m'en suis repenti. Mais je ne sais absolument pas à quoi cela peut faire allusion. A demain. Vous ne me dites pas si vous avez repris mon roman à la Cosaquine. Il faut le faire d'urgence.

À SIMONE DE BEAUVOIR

Mercredi 15 décembre

Mon charmant Castor

Vous voilà donc réconciliée avec les Gérassi et vous allez chez eux ? Je croyais que la « vieille amitié était morte... ». Ces gens-là sont des fantoches. Pour moi d'ailleurs je n'ai que faire d'écrire à Gérassi et la vieille amitié restera morte en ce qui me concerne. Vous m'avez amusé avec l'entrevue T.-Sorokine. Voilà l'autre son de cloche (qui d'ailleurs s'accorde admirablement à celui que vous avez entendu).

« À la fin, lourdes de fritures diverses, on s'est attablées dans un café ouvert où un accordéoniste jouait à ravir. Là je me suis abîmée. J'ai même un peu haï Sorokine parce qu'elle me posait trop de questions. Je crois qu'elle est pire que toi pour les questions. C'est ce genre de questions nettes, précises et claires comme eau de source, auxquelles il faut répondre net, clair et précis. Toute ma

vie y a passé : la peinture, si je l'aimais, si j'étais heureuse comme ça, si je me cultivais, ce que je faisais tout le temps seule dans les cafés, etc. Toutes ces questions pénétraient en moi comme autant de petits coups de poignard. Outre que je ne sais pas les trucs d'une façon si précise et le petit travail que j'aurais dû opérer instantanément pour répondre à tout ça, c'était tous mes petits tourments de tous les jours mis en question et je me suis rendu compte, par la répugnance étrange et la tristesse que j'avais à répondre que ma vie est ignoble et que mille choses en moi ne sont pas employées. Je n'ai que des embryons de connaissances en tout dont aucune n'est développée. De ce moment je n'ai plus aimé Sorokine, l'accordéon me perçait le cœur et j'ai voulu rentrer. Par ailleurs on s'amuse bien avec elle. »

Ç'a donc été une déroute. Mais est-ce que Sorokine se rend compte malgré tout de la classe des sœurs Z.? C'est peut-être un truc qu'elle est trop jeune pour sentir. T. s'est bien gardée de me raconter que la femme lunaire avait lu mes lettres (parce que je l'avais dûment prévenue de ne pas les laisser traîner) cette histoire m'amuse fort et il faut que vous me la racontiez *par le menu*, mon doux petit. Qu'a dit la lunaire ? Était-elle vexée, râle-t-elle après moi, etc.?

Pour moi, ce fut hier le calme plat (je vous écris à 6 heures du matin). C'était jour de repos, pour moi et j'ai sagement travaillé tout le jour. L'entretien Daniel-Marcelle sera terminé aujourd'hui, sans doute. On nous fait prendre casque et masque à présent et puis depuis hier soir le fusil parce que des parachutistes vêtus en soldats français sont descendus dans la région. Aussi Nippert regarde-t-il avec un air fort soupçonneux tous les soldats qu'il ne connaît pas. Il m'a appelé deux fois hier pour me montrer des suspects. Nous avons trouvé dans la maison un fusil à air comprimé et nous nous divertissons extrêmement à tuer les mouches en lâchant la décharge d'air à bout portant sur elles. J'ai perdu trois quarts d'heure à faire ainsi l'Indien dans la salle du bas, marchant sur la pointe des pieds mon fusil sous le bras et guettant la mouche.

Et voilà tout, mon cher petit, je me rends compte que c'est maigre mais qu'y faire ? J'ai peur qu'on ne fasse évacuer ma troupe. Charlotte avait déjà sorti maints sommiers et literies, voitures d'enfant, armoires dans la cour, à tout hasard. Hélas ! nous ne pourrions plus aller prendre notre déjeuner chez elle. Mais c'est un petit mal, encore. Vous m'enverrez de belles conserves au lieu d'argent, voilà tout et nous ferons des économies, certainement.

Voici quelques titres de livres à envoyer, mon doux petit :

Meredith : *L'Égoïste*.

Claudé : théâtre (*La Ville – Tête d'Or – L'Annonce faite à Marie*) *Le Soulier de satin*.

Lucas Dubreton : *Louis-Philippe* (paru chez A. Fayard)

Radclyffe Hall : *Le Puits de solitude*.

Dans la collection de La Pléiade : *Les Chroniqueurs* et *Poésies complètes* de Verlaine.

Ce qui est souligné me tient particulièrement à cœur, un envoi qui comprendrait Claudé, Lucas Dubreton et Verlaine me fendrait le cœur de joie.

Voilà ce qui en est, mon cher petit. Je me rends compte que c'est une lettre un peu bien sèche. Mais que je suis donc peu sec dans mon cœur. Seulement je n'ai pas entendu le réveil, je me suis réveillé un quart d'heure trop tard et je me presse, je galope pour que cette lettre parte à temps. Je vous aime si fort, mon doux petit. Je vous l'écrirai tout bien ce soir. Je vous embrasse passionnément.

N'oubliez pas ; le 20 : 14.4 Sg

À SIMONE DE BEAUVOIR

15 décembre

Mon charmant Castor

Je pense aussi qu'il n'y a plus grande chance pour Emma et ça m'attriste aussi. Mais je ne veux pas du tout que vous envisagiez ma permission avec cette morosité, mon cher petit. Je vous jure bien que tout le monde, y compris ma mère, passera après vous et qu'on se verra longtemps et bien. Moi je me réjouis au contraire et je suis absolument sûr que ça sera du vrai bon temps, du temps qui comptera pour nous autres deux. Dame il faudra un peu se cacher, ça complique un peu les choses. Mais pour nous, ma petite fleur, ne confondons pas se cacher et être traqués. Se cacher c'est un acte et être traqué c'est un trait de caractère, mais vous ne le serez pas du tout avec moi, je suis bien décidé à prendre les précautions nécessaires et, au-delà de ça, de ne plus me soucier de rien. Et nous irons à Montmartre et sur les Boulevards et à la Porte d'Orléans et faire de grandes promenades. Il n'y aura guère que le Quartier latin et Montparnasse qui nous seront interdits mais au fond, pour vous c'est tout juste un certain quotidien qui fera défaut. Je crois que je pousserai l'audace jusqu'à vous emmener en taxi dîner chez Lipp. Ainsi. Car – ôtez-moi un doute – il y a bien toujours des taxis à Paris ? Non, mon cher amour, n'ayez crainte, *je veux m'amuser* à Paris et m'amuser avec vous. Je ne veux pas revenir bousculé et brouillé de ma permission en n'osant trop penser : ça n'était que ça. Ça n'est pas mon genre. Ni le vôtre, et je serai aussi âpre à en profiter qu'à chercher, vous rappelez-vous, une fois dans tout Paris, un numéro de *Verve*. Et vous disiez : « Comme vous êtes âpre, petit homme. Tout autant que moi mais pas pour les mêmes choses. » Cette fois-ci ce sera pour la même chose. Mon amour, j'ai tant envie de vous voir.

J'ai reçu votre petite lettre sur les carnets et ça m'a fait un plaisir très fort que vous trouviez ça intéressant. Vous m'expliquerez demain sur les idées. Ça me plaît que vous trouviez ça neuf parce que je ne songeais pas du tout à faire du neuf mais à m'exprimer le mieux possible, simplement. Mon amour, vous savez ça m'a bien ému quand j'ai lu que nous avions des « arêtes », vous et moi et que

nous avions tout durci, parce que j'ai pensé que nous avions durci ensemble et que c'était ça notre vie, et l'amour que nous avons l'un pour l'autre me faisait quelque chose de vieux déjà et d'émouvant, comme la Argentina, vous savez, le premier soir que vous l'avez vue, à Rouen, je crois. Mon cher petit Castor, je vous aime si fort ce soir. Seulement vous m'avez fait tomber dans des abîmes de perplexité et des déluges de notes sur mon carnet : est-ce que je me recense tout simplement ou est-ce que je n'espère pas me dégager de cette personnalité durcie et un peu morte en même temps que la paix ? Et qu'est-ce que je veux de plus ? Progresser naturellement, c'est ma marotte, mais vers quoi ? J'ai conclu qu'il n'était pas tant question de me changer que de ne me tenir que de moi-même et qu'en ce sens, vous aviez raison, c'est un recensement. Et qu'il n'était pas moral de vouloir autre chose. A propos de morale vous êtes restée en suspens à la fin du carnet. Je vous copierai la suite demain.

Aujourd'hui j'étais béat et tranquille à écrire sur mon petit carnet quand on est venu m'annoncer que Nippert était piqué contre la typhoïde et que j'ai, en conséquence, à prendre sa place au téléphone, ce que j'ai fait sans plaisir. Finalement on ne sort plus de ce téléphone. Remarquez que ce n'est pas déplaisant mais je ne peux guère travailler à mon roman. J'ai lu aujourd'hui *Quatre de cœur* d'Ellery Queen, qui m'a bien amusé et puis j'ai écrit sur mon carnet. Il y avait cette lettre de vous, toute déjetée, pauvre petite fleur, qui m'a un peu serré le cœur ; comme je voudrais vous serrer dans mes bras. Rien de Tania, mais c'est étonnant cette indifférence complète où ça me laisse après ma crise de passionnel de Brumath. Je crois que quelque chose s'était détraqué pour quelques jours dans mon économie.

Voilà. Les gens sont de plus en plus ignobles autour de moi sauf Pieter, qui est bien brave, mais ça ne me gêne absolument pas. Demain après-midi, je reprendrai mon roman.

Je vous aime, mon doux petit, je vous aime si fort, petit durci, petit tout en arêtes.

Ah ! j'allais oublier le principal : mon amour *je vous supplie* de ne pas aller *toute seule* faire des sports d'hiver comme vous en avez l'intention. C'est une pure folie. Même s'il ne vous arrivait rien, songez au moins à ceci que je ne vivrais pas. Ne pouvez-vous y aller avec Colette Audry et Pelletier ? Il me semble que ce serait bien moins austère, que cette terrible solitude qui doit vous prendre lorsque le soleil est tombé et dont nous avons fait peur, l'an dernier, [*sic*] (au Boubou). Vous allez broyer du noir. Dites-moi vite comment vous envisagez cela. – *N'oubliez pas de reprendre mon roman à Z.*

À SIMONE DE BEAUVOIR

16 décembre

Mon charmant Castor

Je viens d'écrire à M. Koyré et à un admirateur à qui je me promettais de répondre depuis tantôt un mois. Il est neuf heures, il fait un vent de tous les diables au-dehors, avec sifflements, grincements et claquements, mais nous voilà tout douillets dans notre petit home, dans une chaleur d'utérus. Pieter n'est pas là, Paul reprise ses chaussettes à côté de moi. Hé, mon petit, que je vous aime donc bien, dans ce petit soir confortable avec le vent à ma fenêtre ; comme nous serions bien tous deux à converser ici. Figurez-vous que je me réjouissais de recevoir votre longue lettre sur les carnets et puis la poste ne m'a rien apporté, elle a de ces farces. J'ai eu tout juste un petit chiffon de Tania et une longue lettre de ma mère qui est bien brave, vraiment. Elle m'explique que c'était, la veille, une *bonne* journée pour elle parce qu'elle a reçu une lettre de moi et qu'elle vous a vue.

Pour moi, donc, hier soir j'ai dormi près du téléphone. Auparavant Hantziger, un grand aux cheveux gris et à la figure de porcelaine, l'air bête et l'œil bleu clair insondable, avec des cils blancs, celui qui joue la même valse au piano tous les soirs – vous ai-je dit que j'en joue moi aussi : les sonatines de Beethoven et les œuvrettes pour enfants des grands maîtres et puis *Le Beau Danube bleu* et la *Valse* de Faust, tout ce qu'on a pu découvrir dans les vieux fonds d'armoire. Bref Hantziger m'a dit d'un air réservé de personne qui ne veut pas influencer : « Tiens, toi qui es philosophe, Sartre, qu'en penses-tu ? » Et il me tendait une lettre de sa femme, pieuse créature qu'il a épousée à 23 ans et plaquée pour une dactylo anglaise au bout de treize ans de mariage. Il a bel et bien abandonné le domicile conjugal, deux mois avant la guerre et il voulait entreprendre une procédure de divorce quand le 1^{er} septembre on l'a envoyé voir à Nancy, puis à Ceintrey et par ici si son divorce y était. Sa femme le tient car elle lui écrit qu'elle ne refuse pas le divorce, encore que ça lui torde le cœur et soit contraire à ses principes religieux – mais que ne ferait-elle pour son cher Arthur, même au prix de son propre bonheur – seulement qu'il ne peut vraiment pas exiger d'elle qu'elle fasse d'elle-même et comme de son initiative les démarches les plus opposées à son bonheur, à sa religion et à son intérêt. Et voilà Arthur baisé car étant soldat de 2^e classe ici, il ne peut aller faire à Paris le nécessaire pour divorcer. Baisé, coincé. May, la blonde secrétaire lui envoie des lettres en anglais – mais la légitime a entrepris une vigoureuse offensive en envoyant, elle, fort peu de lettres et de substantiels colis. Il les a acceptés car il est de la gueule, a remercié, la correspondance a repris et tout aussitôt a commencé son indécision de Jean de la Lune, qui est devenue célèbre chez les secrétaires : qui garder ? Ça l'absorbe tellement qu'il en a l'œil rond toute la journée et la bouche gonflée de mélancolie perplexe et que l'autre jour, sortant promener un chien, dont je vous parlerai en son temps, au bout d'une ficelle, il est revenu avec la ficelle mais sans le chien et sans s'être aperçu qu'il lui manquait quelque chose. Seulement, hier, la femme avait exagéré : elle avait joint à la lettre un mandat de cinquante francs,

présent d'autant plus étrange que Hantz est largement fourni d'argent par à côté, ça lui avait donc mis la puce à l'oreille et il me tendait une lettre pieuse, frigide, qui m'a fait penser aux chemises Saint-Joseph. J'ai lu : lettre drapée dans la dignité d'une épouse et d'une croyante mais fort étudiée, m'a-t-il semblé. Il ne serait pas impossible que le mandat ne fût un piège destiné à faire constater en cas de procédure en divorce que M^{me} Hantziger entretient son mari mobilisé. Je lui ai donc conseillé de renvoyer le mandat à sa femme et il m'a écouté en m'approuvant mais sans sortir de sa stupeur qui est devenue chronique. « Tu sais, Sartre, mon cher, je ne sais pas ce que je déciderai. Quelquefois je me dis : nous avons justement loué un bel appartement, acheté des meubles neufs, un piano, il va falloir recommencer, est-ce bien la peine ? Et dans ces moments-là, j'ai envie de rentrer chez elle. »

Ensuite de quoi j'ai dormi sur le divan. Et voici qui concerne le chien : les secrétaires ont ramassé sur la route un chien d'un an, atteint de la Maladie et plus qu'aux trois quarts mort. Il est maintenant à demeure dans un coin de la véranda, où il bave, tousse, agonise. Je l'ai haï cette nuit ce moribond car il a toussé et râlé de minuit à quatre heures sans interruption. Ça faisait un bruit étrange que je comparais, dans le demi-sommeil, je ne sais trop à quoi. Ce matin en me levant j'ai vu que j'avais du ventre. Aussitôt vu, aussitôt décidé ; je suivrai jusqu'à vous revoir un régime excessivement sévère : un seul repas par jour sans pain ni boisson. Je l'ai noté dans mon carnet pour rendre la décision inébranlable. J'ai téléphoné tout le matin et puis « l'après-midi libre ». J'ai commencé le dernier chapitre de mon roman et je crois que ça ira comme sur des roulettes parce que ce ne sont que des dialogues. Pas d'incident notable sauf un feu de cheminée mystérieux qui envoyait de superbes fusées dans la nuit noire et qui a fait courir tout l'hôtel chez nous, officiers et sous-officiers au cri de : « c'est sûrement chez les sondeurs ». Mais ça n'était pas chez nous, nous avions un petit feu cadavérique qui chauffait tout à peine, tout juste quelques charbons rouges. « Ça peut aller », a dit l'officier à regret. Mais comme il fallait tout de

même faire quelque chose, il est revenu un quart d'heure après et s'est hypnotisé sur notre feu cette fois tout près de rendre l'âme jusqu'à ce qu'il se fût persuadé que c'était trop. « Il faut l'éteindre », a-t-il enfin déclaré. Ma foi la colère m'a pris et j'ai refusé tout net. « Ah bon », a-t-il dit. Nous avons gardé notre feu et les étincelles ont cessé. Mais Paul a parlé toute la soirée d'un incendie auquel il avait assisté quand il avait douze ans et qui n'avait pas eu d'autre cause qu'une escarbille enflammée, tout simplement. Dieu sait de quoi il rêvera. Et voilà tout, mon cher amour. Je lis *Colomba* qui est fort bien fait et *Le Concept de l'angoisse*¹⁴ où il y a maintes choses sous un couvert théologique évidemment un peu rébarbatif. L'influence sur Heidegger est indéniable. J'ai encore fini un carnet. Celui-là je vous le ferai porter par Pieter. J'ai commencé le carnet 5. J'en suis fier comme pou.

Je vous aime de toutes mes forces, mon charmant petit, ma petite fleur.

Envoyez-moi des livres, s'il vous plaît. *Et reprenez mon factum à Z.*

À SIMONE DE BEAUVOIR

17 décembre

Mon charmant Castor

Je voulais vous copier ce soir la fin de ma morale, puisque vous voulez tout savoir, mais il est tard et le carnet est chez Pieter – car il y a encore un carnet de fini et sans doute y en aura-t-il encore un autre avant le départ de Pieter en permission, je le chargerai de vous les porter. Aujourd'hui je vais vous faire une petite lettre et je n'écrirai à personne d'autre. Tania m'écrit une fois tous les quatre jours un petit mot bâclé ; les bras me tombent quand je pense qu'il y a quinze jours j'avais pris une petite crise de passionnel au sujet de cette créature

qui m'est si parfaitement indifférente aujourd'hui. Je n'en conclus rien, je sais que je lui retrouverai du charme et que j'entrerais encore une fois ou l'autre en fureur à cause d'elle. Mais avant que je m'y reprenne il faudra au moins que je la voie. Pour l'instant c'est du mort. Je suis tout seul avec vous, mon amour, je ne m'occupe que de l'essentiel.

J'ai eu deux lettres de vous, mon petit, une grande et une petite. Je suis si désolé que vous soyez grise et transie, comme le temps.

Puisque ma présence vous réchaufferait un peu, sachez que j'ai ma chance de venir plus tôt : peut-être avant le 10 janvier. J'ai discuté âprement avec un lieutenant pour qu'on admette le principe de l'indépendance du sondage par rapport à l'A.D. pour les tours de permission. Il n'est pas logique en effet que nous entrions dans la liste de l'A.D. puisque nous ne faisons pas le même travail que les secrétaires et puisque, en conséquence, rien ne s'oppose à ce qu'un sondeur soit en permission en même temps qu'un secrétaire. Naturellement les secrétaires m'appuient. Dans cette hypothèse les sondeurs partiraient, sans battement, les uns après les autres – moi tout de suite après Pieter. Le lieutenant sans s'engager a déclaré qu'il me donnerait satisfaction « dans la mesure du possible » et il faut naturellement s'attendre à des mécomptes, mais tout de même ça pourrait bien s'arranger, d'autant qu'il faut, chez nous, que la liste soit close avant le 15 février, c'est-à-dire tous les permissionnaires revenus à cette date.

J'ai travaillé au roman avec goût, ce matin. Et puis Pieter m'a emmené déjeuner avec un fantassin juif qui, par hasard, le connaît et est cantonné près d'ici. C'était sans intérêt. Ensuite je suis venu ici et j'ai travaillé à mon carnet mais cette question de permission était à l'ordre du jour, tout le monde me disait : « Va parler au lieutenant » et j'ai perdu un temps fou en allées et venues avant de le rencontrer. Ce soir je me suis remis au carnet avec acharnement, au point qu'il est onze heures à présent. Ce que vous me dites des précédents m'a tout à fait excité à y écrire et j'y mets n'importe quoi. Ô mon tout petit juge,

c'est selon que vous dites ceci ou cela, que j'écris tour à tour roman ou carnet. J'ai tant de confiance en vous. Mais attention : si vous n'allez pas à Provins, comment récupérerez-vous le carnet que vous avez prêté au boxeur ? Et puis *reprenez mon roman à Zazoulich*. Il faut m'envoyer des livres d'urgence mon petit. Inutile de m'envoyer 300 francs. 150 suffiront bien pour la fin du mois. Et puis consacrez un peu du reste à m'acheter des livres. Je vais vous renvoyer les autres ou alors donnez-moi d'urgence l'adresse de Bost. Il ne la met pas sur ses lettres.

Je me demande avec un peu d'inquiétude si ça ne va pas être un peu sinistre, ce séjour à Megève et si vous n'allez pas vous sentir isolée. Il est vrai que le sport vous prendra. Je suis content que vous partiez avec Kanapa. Hier j'avais de l'appréhension à vous imaginer perdue dans cette neige.

Mon cher amour, je vous quitte, je tombe de sommeil. Tous ces temps-ci j'essaye de rattraper le soir le temps que je perds au téléphone. J'y vais encore demain. Je dors peu. Mais je vous aime tant, mon petit, je vous aime si fort. Vous êtes une douce petite fleur.

À SIMONE DE BEAUVOIR

Lundi 18 décembre

Mon charmant Castor

Nous sommes en train de lutter en beaux diables pour que le Q.G. admette le principe que les sondeurs partent les uns après les autres sans intervalles. C'est en bonne voie. Hier soir j'avais un peu perdu l'espoir parce que j'étais tombé sur quelqu'un de chez nous, un jean-foutre, mais aujourd'hui ça se précise et j'ai ma forte chance d'être à Paris vers le huit janvier. Ça serait rudement agréable. En attendant, pour donner une valeur de fait au principe, il faudrait que Pieter parte

dès le retour de Keller, c'est-à-dire le 23. Comme il disait ce matin avec bon sens et une charmante naïveté : « Tu comprends, l'important c'est que je parte. »

Il n'y avait pas de lettre de vous, aujourd'hui. En ce moment, elles arrivent par deux, tous les deux jours. Dites, mon petit Castor, il y avait une foule de choses dont vous pouviez me parler sur mes carnets : style de Flaubert, *Journal* de Gide, l'article de *La Revue des Deux Mondes* sur la guerre, les conclusions que j'en tire¹⁵, etc. Sur tout cela j'aurais aimé avoir votre avis. Mais peut-être préférerez-vous m'en parler de vive voix, puisque aussi bien, peut-être sommes-nous à une vingtaine de jours de nous voir – plus que quinze quand vous recevrez la lettre. En somme à peine auriez-vous eu le temps de revenir des sports d'hiver, que me voilà débarquant à Paris. Comme on se promènera, mon amour, comme on ira partout. Si Dullin et Toulouse sont là, je pense qu'on ira tout de même passer une soirée chez eux, ça me ferait marrer de les voir en guerre. Aux Gërassi, naturellement, mystère, etc. etc. Ça m'agace un peu parce que, ces temps-ci, j'ai envie d'être à Montparnasse avec vous et c'est ce qui ne me sera pas donné. Mais n'ayez crainte en tout cas, je serai âpre assez.

Ici ça devient de plus en plus confortable. On a fait venir un type du Génie pour nous remplacer au téléphone, de sorte que nous ne quittons plus le home. En sorte que j'ai écrit soixante pages en deux jours sur mon carnet et que je travaille fort sagement au dernier chapitre de mon roman qui sera vite fait car j'y ai souvent pensé et depuis longtemps. J'ai trouvé de nouvelles idées sur la liberté, la facticité, la motivation et j'arrive, Dieu me pardonne, à des idées neuves et hardies sur la nature humaine. Tout cela vous sera communiqué en son temps. Il fait ici un froid sec et le ciel est tout gris mais c'est plaisant, c'est une plaisante nature d'hiver (dans le laid). Ça ne tire plus du tout, ni d'un côté ni de l'autre. Pas d'avions naturellement, à cause du plafond qui est bas. Calme absolu. En ce moment c'est ma bonne heure. Pieter joue aux cartes à côté avec les radios. Paul tourne un peu et prépare son lendemain avant d'aller se coucher, il est neuf heures et demie et jusqu'à onze heures je serai seul. A ce moment-là, j'irai me

coucher. Je vais écrire à mes parents et puis je lirai un peu *Le Concept d'angoisse* que je vous enverrai ou vous rapporterai et que vous aurez le plus grand intérêt à lire, ne fût-ce que pour comprendre l'influence de Kierkegaard sur Heidegger et sur Kafka (vous savez que Kafka faisait ses choux gras de ce livre-là). Je vous fais renvoyer *Terre des hommes* et *48* et *Le Testament espagnol*, puisque vous refusez de me donner l'adresse de Bost. Shakespeare et Gide suivront avec *Fermé la nuit* mais je les garde pour faire le point jusqu'à ce que vous m'ayez envoyé quelques livres, car je n'ai plus rien à lire, d'autant que du 25 au 2 janvier vous serez à Megève et ne pourrez rien m'envoyer. Joignez-y, s'il vous plaît le *Cazotte*, *Les Carnets de moleskine* et *Quai des brumes*, que vous avez et puis achetez-moi un ou deux livres, pris au hasard sur la liste, pour me faire la surprise. Aurez-vous le temps de faire ça ? dès au reçu de cette lettre ? Merci mon doux petit.

Je vous aime tant mon cher petit. J'ai été heureux de ce que vous me disiez hier : que votre bonheur est un peu modifié, un peu mis en sourdine, mais qu'il est tout de même fort bien encore la façon dont vous saisissez le monde autour de vous. Je vous aime de toutes mes forces.

C'est déjà un progrès que Z. ait le manuscrit. *Il faut à présent le lui prendre.*
Joignez un cent *d'enveloppes* au paquet de livres, car je n'en ai plus.

À SIMONE DE BEAUVOIR

19 décembre

Mon charmant Castor

Je viens d'avoir une immense conversation avec Pieter et Paul sur la Morale. Paul sournois, peu disant, comprenant bien et Pieter, charmant, un ange mais vraiment aussi un peu con. Je ne sais pas trop pourquoi je m'amuse à ça. Peut-

être parce qu'il faut un peu parler. Sinon je n'ouvrerais pas la bouche de la journée. Parler, je veux dire tout juste : exercer ses cordes vocales – parce que pour ce qui est de la solitude morale, je n'en ai pas : je vous écris, je suis avec vous. Je me suis longuement interrogé, à propos – et j'en ai écrit sur mon carnet – à l'occasion de ce que vous m'écrivez : que je vous parais plus solitaire en ce moment. Pour ce qui est de vous, c'est drôle. J'ai tendance à vous croire pourtant, parce que vous avez démêlé que j'étais déjeté, en novembre, bien avant que je l'eusse senti moi-même. Ça m'émerveille d'ailleurs et ça me fait comme si mes lettres avaient des visages pour vous et je me sens encore plus tendrement aimé par vous que quand vous me le dites, pourtant vous le dites bien, ma petite fleur. Vous avez l'air d'avoir un sens de moi, plus sûr que moi-même. Tout ça pour vous dire dans quel esprit je me suis examiné. Eh bien voilà : tout d'abord ce que je vais vous dire n'est qu'une interprétation historique, une hypothèse vide en somme. Mais il s'est passé quelque chose de pas très catholique en moi, au mois de novembre. J'ai perdu l'équilibre. J'imagine que c'est de vous voir : ç'a été comme une bombe à retardement, ça m'a disloqué mon calme et puis alors de l'autre côté, vers l'avenir cette permission qui donnait un sens à mon temps, qui m'ôtait la patience dont vous m'avez si bien dit qu'elle était une « grâce de guerre » parce qu'il y avait quelque chose à attendre (vous allez dire : « c'est bien joli, grâce de guerre, mais je n'ai jamais dit ça » – ô vous autre modeste petite fleur). Bref – mes yeux me faisant mal en plus – ça a abouti à cette crise de passionnel dont T. fut l'occasion et l'objet mais qui dépassait certainement son objet et de loin. Et puis alors le déménagement, l'installation ici ont dépaysé le passionnel et lui ont tordu le cou. Et alors je pense que je suis un peu en période de « reprise » ; vous savez, je l'ai déjà été une fois, en plus long et à propos d'une histoire hors de proportion avec celle-ci, l'histoire d'Olga : je suis un peu boutonné dans ce cas-là, un peu buté sur mes petites idées, sur mes petites occupations. Alors voilà, je suis peut-être dans cet état-là. Ce qui me le fait croire, c'est que T. – qui pourtant n'écrit pas du tout, ce qui devrait me

tourmenter un peu – est vraiment pour moi comme si elle n'existait pas. Mais je n'ai pas d'autres preuves. Moi j'avais plutôt l'impression d'être tout tendu vers votre petite existence et tout soucieux de vous. Mais vous devez savoir, petit juge. Et puis il est certain que mon carnet m'occupe beaucoup, que j'ai repris mon roman avec plaisir, que je suis tout enveloppé par cette chaude petite querencia au point d'avoir des frissons de plaisir quand j'y entre en pensant que j'y vais lire ou travailler. Mais, mon cher amour, comme je suis donc avec vous, pendant tout ce temps. Oh non, vous savez, je viens de repenser à toutes ces journées-ci, à la façon dont je pense à vous, dont j'attends vos lettres, ça n'est pas vrai du tout. Je vous aime tant. Maintenant il y a peut-être aussi ça : j'écris mes lettres plus tard à présent, de dix à minuit et il est possible qu'elles portent des traces de la fatigue de la journée. Si vous n'êtes pas trop contente des suivantes, il faudra me le dire et je les écrirai dans la journée – ou du moins la vôtre, mon cher amour, je ne veux pas du tout que vous ayez de mauvaises petites lettres de moi.

Pour ce qui est d'ici, rien à dire : je travaille, on nous a supprimé le téléphone, j'ai fait une belle petite théorie sur liberté et néant, je suis assez content de la façon dont mon dernier chapitre se dessine. Et puis j'ai reçu les livres, merci mon petit Castor, ça m'a fait une vraie petite joie. *Les Carnets de moleskine* m'ont déçu – je n'en ai lu que le début – mais je trouve la préface de Giono bien belle. Est-il toujours en prison ? Vous devez le savoir par les Audry ? Ce n'était pas *Le Diable boiteux* de Lesage mais *Le Diable amoureux* de Cazotte que je vous avais demandé. Ça ne fait rien : j'ai lu la première page de celui-ci et ça m'a charmé, je me réjouis de le relire. De la part de M. Maurois, c'est une escroquerie d'appeler son livre *Les Origines de la guerre de 39*, alors qu'il ne traite que de ses antécédents diplomatiques immédiats.

Je vous quitte, tout cher petit Castor. Je vais me coucher. Mon petit, mon cher petit, je suis près de vous et je vous aime de toutes mes forces.

Votre petit mari.

Demandez mon roman à Zazoulich.

À SIMONE DE BEAUVOIR

20 décembre

Mon charmant Castor

J'ai reçu deux lettres de vous.

Ça m'amuse que les Gérassi lisent mes carnets, ça me fait officiel parce qu'ils représentent à mes yeux toute l'incompréhension et toute la malveillance du grand public. A propos comment Gérassi s'accommode-t-il de l'histoire de Finlande ? Reprend-il toujours « du poil de la bête » ? Pour moi je trouve cette équipée ignoble et, qui pis est, ridicule. Demandez-lui et transmettez la réponse.

Je suis heureux aussi que vous ayez reçu des lettres de moi sans « manchon de solitude ». Par le fait, ça doit être un peu une illusion de vous autre. Je me demande si, vous qui lisez *L'Œuvre* avec l'optique du *Canard*, recevant mes dernières lettres pendant que vous lisiez mes carnets qui sont tout de même plus solitaires, vous ne les auriez pas lues avec l'optique des carnets. Mon cher petit Castor, je ne crois vraiment pas avoir été coupé de vous autre, même pour une solitude avec vous, depuis votre visite. Je vous aime tant.

J'aime bien vos rapports avec Sorokine. Cette fille a l'air d'un véritable charme. Vous savez aussi bien faire aimer les gens qui vous plaisent que couler ceux qui vous ont déplu. Mais rassurez-vous bien, je ne roule nul projet dans ma tête. C'est curieux comme cette guerre a bromuré ce désir infâme d'historiettes que vous m'avez connu. Je vous dis, il n'y a que vous autre et je n'envisage rien que cela quand je pense à la paix. Pour être juste, quand T. est bien gentille, je peux avoir de la tendresse pour elle (je pense qu'elle n'était qu'un *prétexte* à cette crise de passionnel qui avait des sources plus profondes. Il paraît – c'est Paul et

Pieter qui le disent – que j'étais d'humeur exécration pendant la crise. Ils l'attribuaient au fait que je n'allais plus manger au restaurant. Et en concluent avec satisfaction que j'ai mes faiblesses, tout comme eux). Mais à part cette petite ombre de tendresse, il n'y a que vous autre dans mon avenir et dans mes rêves. C'est vraiment formidable, mon petit, d'avoir les rapports que nous avons.

Pour ma vie, elle est plate et studieuse. Ce matin j'ai été à l'établissement de bains prendre un bain. Lui aussi est occupé de fond en comble – au moins 12 salles de bains où l'on peut encore se baigner – par les militaires, qui se dressent des lits dans les baignoires ou à côté. Lui aussi, à présent, a une drôle de gueule : il est tout vert avec cette lumière d'aquarium qui est fort propre aux établissements de bains. Des couloirs bas, éclairés glauque, avec des murs épais. Et puis de part et d'autre, des cabines. Ça fait, je ne sais pourquoi, bordel et palais ancien, du seul fait qu'on sait qu'à présent c'est *habité* par des types qui y ont leur histoire et leur destin. On rencontre des soldats partout bien entendu. L'eau est sulfureuse, naturellement, chaude et sent l'œuf pourri. Pieter s'y était baigné hier et il avait somnolé dans la journée – simplement je pense parce qu'il est gras. Paul l'avait réveillé et il avait dit, dès son réveil : « Ça doit être le bain. Les radios m'ont dit qu'ils y avaient été l'autre jour et que ça les avait incommodés. » Il se vante de ne pas ronfler or, cette nuit, il a fait le soufflet de forge et comme je le lui faisais remarquer, il a dit précipitamment et d'un air inquiet : « Eh bien vois-tu, c'est le bain. Ça m'a fatigué. Tu m'avais fait remarquer l'autre jour que j'avais ronflé. Te rappelles-tu si ça coïncidait avec mon dernier bain ? » Mais pour ma part, je n'ai rien senti de tel après mon bain d'aujourd'hui. Il paraît que c'est parce que je n'y suis pas resté assez longtemps. Le reste du temps travail et lectures. Nous n'avons même pas sondé, parce qu'il y avait de la brume. J'ai commencé tous les livres à la fois par cupidité, fini le *Maurois* qui est une escroquerie. Commencé *Barnabooth*¹⁶. Je suis au milieu des *Carnets de moleskine*, mais comme vous dites, le type n'est pas intéressant du tout.

Voilà tout pour aujourd'hui, petit Castor. Le roman marche à souhait et sera terminé sous peu.

Je vous aime très bien ma petite fleur.

Envoyez-moi du papier semblable à celui-ci (2 ou 3 blocs) avec votre prochain paquet de livres.

À SIMONE DE BEAUVOIR¹⁷

[date incertaine]

Mon charmant Castor

Juste un petit mot pour vous dire que je vous aime de toutes mes forces. Mais je ne sais comment vous faire venir. Jugez-en : je suis à Morsbronn, à cinq ou six cents mètres du village. Je n'y connais absolument personne. Les soldats non plus, ils sont logés dans les hôtels ou à l'établissement de bains. Je ne peux guère demander à brûle-pourpoint à quelqu'un de me rendre un service qui dans cette région où ils ont l'espionnage est un tout petit peu important (car en somme elle se porte garante de vous). J'essaierai par la logeuse du vaguemestre mais il n'est pas très serviable. Essayez de votre côté. Je suis à l'hôtel *Bellevue*, à six cents mètres de la ville, en face de l'établissement de bains.

Je vous aime.

À SIMONE DE BEAUVOIR

21 décembre

Mon charmant Castor

Ça sera une toute courte petite lettre pour vous souhaiter la bienvenue à Megève – eh ! mon amour, je vous imagine si bien dans notre petit chalet Idéal Sport qui était si plaisant. Soyez bien prudente au moins. Vous allez faire des progrès sans moi. Mais vous m'apprendrez tout quelque autre hiver. Allez une fois au moins à l'Isba, si elle ouvre cette année pour me dire comment elle est. Amusez-vous bien, cher petit, descendez bien vite la piste du Mont d'Arbois. Vous rappelez-vous comme nous allions vite, à la fin ? Je vous envie un peu. Mais comme dans mon rêve, je sens que je n'en ai pas le droit. Je ne sais pas assez bien skier et puis, quand j'étais libre d'en faire, je me faisais un peu bien tirer l'oreille. Tant pis pour moi.

Je n'en mets pas long aujourd'hui parce que le chauffeur Klein est venu se chauffer chez nous, attiré par nos éclats de voix, juste comme j'allais me mettre à vous écrire. J'étais en train d'expliquer à Pieter qu'il avait un caractère de vieille commère et il s'en fâchait. Le chauffeur Klein a raconté plusieurs histoires intéressantes mais la censure ne les laisserait pas passer. Ainsi vous les saurez plus tard. Seulement il s'est éternisé et voilà qu'il est onze heures. Heureusement ce fut une journée calme – pauvre en événements, fertile en idées – et je n'ai rien à raconter. Vous rappelez-vous ce que je vous disais sur les états et situations « présexuels » : comment certains objets ou certaines situations présentaient dès l'origine une signification pour l'homme (les *trous* par exemple) dont la sexualité s'emparerait par la suite mais qui en elle-même était présexuelle. Eh bien j'en ai trouvé la théorie. J'ai aussi trouvé une théorie du néant en lisant Kierkegaard. Bon travail ces jours-ci, je crois que mes petits carnets d'ici sont de loin les meilleurs. Plus philosophiques peut-être mais sans balbutiements.

À part ça le train-train quotidien. Demain je vais faire un pèlerinage. M'entendez-vous ? J'ai reçu la lettre du petit Bost que vous m'avez fait tenir et je le trouve intelligent et formidablement sympathique. Il a notablement progressé. Je la copierai tout au long sur mon carnet. Celle de V. m'a diverti également. Envoyez-lui mon adresse par la femme lunaire.

Et voilà, mon cher petit. Je suis heureux en ce moment : je vais bientôt vous voir, je vous sens assez équilibrée et je travaille bien. Ça fait un ensemble plaisant et puis, je suis comme Bost, cette guerre m'intéresse toujours. Il n'arrive rien mais ce qu'il dit est fort juste, on a l'impression de participer à un énorme événement social et on ne voudrait le manquer pour rien au monde. Je souhaite qu'elle se termine mais je ne voudrais pas être « rendu à mes foyers » avant sa fin. Je pense que vous devez bien comprendre ça.

Mon amour, je m'arrête, c'est une mauvaise petite lettre, excusez-moi bien fort, mais vous savez, je vous aime fort, fort, aussi fort que possible, mon cher petit vous autre moi.

À SIMONE DE BEAUVOIR

22 décembre

Mon charmant Castor

Rien de vous aujourd'hui. Une lettre de Paulhan, une de Gisèle Freund. J'aurais bien aimé avoir une petite lettre de vous, mon amour. Elles sont si pleines, si gracieuses, si sympathiques et j'aime tant quand elles sont épaisses et toutes gonflées de petites anecdotes.

Aujourd'hui j'ai fait le pèlerinage. Un camion m'a emmené sur le coup de sept heures trente chercher des tubes d'hydrogène à quelques kilomètres d'ici. Il faisait - 9°, il y avait un beau soleil et la campagne était toute sèche et couverte de poudre blanche, la terre était dure comme du bois et le camion soulevait devant et derrière lui des nuages de poussière comme en été. La mission a consisté presque uniquement à boire. On est arrivé, on a chargé des tubes d'hydrogène et puis on est allé dans un petit café où se trouvait justement un météo qui partait en permission le soir même. Il a payé la tournée de schnaps, puis moi, puis le planton qui m'aidait à porter les tubes, puis le chauffeur et de

nouveau le météo et enfin moi. Sur quoi le météo m'a emmené à leur bureau, ils sont dans une banque, la B.N.C. dont je fus jadis client. Ils ont une toute petite place dans une grande salle commune et sont séparés tout juste des aviateurs par un guichet. J'ai évoqué notre petite chambre tranquille et bien chauffée à nous autres sondeurs et compris notre inappréciable bonheur. Là-dessus j'ai erré dans la ville à la recherche de mes souvenirs. En vain. J'ai tout juste récolté deux serviettes en tissu éponge pour le capitaine, du papier à lettres pour le lieutenant, une bouteille de vin fin pour Paul (car Paul a l'idée ridicule et presque touchante de fêter ses 30 ans ici) un billet de la loterie nationale pour Naudin. Au détour d'une rue je me suis trouvé devant une grande bâtisse ocre, au rez-de-chaussée on vendait de la lingerie. J'ai su que c'était là, mais sans reconnaître. Je me suis rappelé le roman que j'écrivais à 8 ans dans une de ces chambres et qui s'appelait *Pour un papillon*, j'ai été acheter des enveloppes dans la boutique d'en face, comme alors (j'y achetais des cahiers). Mais tout ça à froid. Tout de même à un moment, comme je restai planté devant le magasin de lingerie, un visage de femme inconnue s'est approché de la vitre et ça m'a fait émouvant. Et puis voilà. Je suis reparti, revenu au café ; le chauffeur a payé la tournée de schnaps – et puis Grener et puis moi et nous sommes rentrés vers midi « à notre hôtel ». Pèlerinage manqué mais charmante petite matinée, j'étais tout surpris et déçu qu'il y eût encore une après-midi à passer. Elle fut d'ailleurs fort honnête, *j'ai fini mon roman* au brouillon et écrit la fameuse phrase que je me répète de temps en temps depuis un an : « J'ai l'âge de raison. » Dans une quinzaine ce sera fini, fini. Il est temps, ça ne m'intéresse plus trop. Tout de même je crois que la fin sera bonne. J'ai consigné sur mon carnet le pèlerinage et un peu lu *Les Carnets de moleskine* qui, en effet, est rudement impressionnant dans la seconde partie. D'autant plus impressionnant, peut-être, que c'est un type *quelconque* et antipathique qui a vécu ça. Il n'est même pas sauvé par la force de ses sentiments ou de ses idées, comme par exemple les personnages de Romains qui sont des êtres humains – même pas sauvé par notre sympathie. Il est absurde que ce type-

là existe et absurde qu'il soit plongé dans ce massacre sans signification. Quand vous m'achèterez des livres, mon doux petit, il ne faudra pas manquer de m'acheter *Blaise* de Drieu la Rochelle, qui vient de paraître. Je m'en réjouis d'avance. (Renseignement pris, ça ne s'appelle pas Blaise, ça s'appelle *Gilles*.) Et puis *Le Bœuf clandestin*¹⁸ vient aussi de paraître.

Au revoir, mon doux petit, je crève de sommeil. Ça me fait tout poétique de penser que cette lettre va vous trouver dans votre neige. Dans *notre* neige. Je sais très bien où vous l'irez chercher. Je me rappelle la poste et les queues qu'on y faisait, je ne sais plus trop pourquoi. Elle est propre et vernie comme une clinique. Amusez-vous bien, soyez raisonnable et faites des progrès.

Je vous aime de toutes mes forces.

À SIMONE DE BEAUVOIR

23 décembre

Mon charmant Castor

Je vous écris dans une fournaise. Paul avait laissé éteindre le poêle et Keller l'a rallumé à la hussarde en y jetant des brassées de charbon, la flamme a sauté au ciel, des chaussettes de Paul ont brûlé, le mur a craqué et des souris sont sorties de leur trou pour venir se chauffer. Il ne faisait pas moins de trente degrés, ce que vous saurez peut-être apprécier. Paul s'est fâché tout rouge – contre moi, naturellement, bien que je n'y fusse pour rien. On s'est engueulés – puis réconciliés parce que c'était son anniversaire et qu'il fallait être de bon accord pour manger la tarte et boire les vins qu'il offrait. Mais nous sommes tous cuits au court-bouillon ; écarlates et languides et je ne peux plus mettre une idée devant l'autre. J'ai tout de même un peu travaillé.

Donc Keller est revenu de permission. Il me faisait poétique et irritant parce que d'une part il avait été tout entier au milieu de Paris tout entier, ni plus ni moins que moi lorsque j'y serai. Mais d'autre part, je savais que je n'en tirerais rien et n'en ai par le fait rien tiré. Pieter devait partir aussitôt après mais le voilà encore ici, il y a du tirage pour sa permission. Vous ferez bien, mon cher petit de ne point trop compter sur moi pour une date fixe : disons entre le 6 et le 20. Paulhan qui n'en craint point m'écrit : « Voulez-vous prendre une tasse de thé chez moi le 26 ? » Il se prend je crois pour la marraine des écrivains de *N.R.F.* mobilisés. Ça lui va à merveille.

Aujourd'hui il y avait deux grandes lettres de vous, toutes pleines, mon petit Castor, c'était une bien grande joie. Et si tendres. Vous m'expliquez si bien comme vous m'aimez. Vous êtes payée de retour. Vous m'amusez avec votre harem de femmes. Je vous encourage fort à bien aimer votre petite Sorokine, qui est toute charmante. Mais direz-vous, il faudra la sacrifier à la fin de la guerre. Vous êtes une naïve, mon amour, car de deux choses l'une : ou vous n'y aurez pas trop tenu et alors, telle que vous êtes, fin de la guerre ou pas vous la laissez tomber comme un crachat, mauvais petit que vous êtes. Ou bien, comme cela se produit, vous vous y attachez et alors je vous sais assez âpre pour vouloir la garder envers et contre tous. Il serait tout à fait dommage de sacrifier ce pur et charmant petit cœur.

J'ai travaillé un peu sur mon carnet. J'en commence un VI^e, quatre et cinq sont finis, Pieter les déposera chez vous et vous les trouverez en rentrant. Puis j'ai été déjeuner au restaurant, été chercher des sacs de charbon avec le chauffeur du colonel, qui est sympathique et puis j'ai de nouveau travaillé un peu. L'histoire du poêle, la venue de Keller, l'anniversaire de Paul tout cela a occupé le temps. Trop de temps. Et puis je vous écris. Avec *Gilles*, envoyez-moi donc les deux derniers Romains : *Quinette contre Vergé* et *La Douceur de vivre*. Ce sont les années 19 et 20. Je vais renvoyer d'urgence le Shakespeare, mais vous n'y serez plus quand il arrivera, ainsi que d'autres livres. Cela est fort bon, que vous

puissiez économiser 1 500 francs en plus des 50 francs par jour. Cela nous donnera de quoi nous bien divertir, mon amour, et on ne sera pas arrêtés par le sou si on a envie de revoir ensemble tel ou tel endroit. Moi j'apporterai 95 francs dans la combine : c'est l'argent qu'on donne en viatique aux permissionnaires. Avez-vous lu *Barnabooth* ? Le voulez-vous ? C'est amusant à cause de l'époque.

Amusez-vous bien, bonne petite skieuse. J'ai conscience que ma lettre est idiote mais n'en accusez que les 29 degrés qu'il fait encore dans la pièce ; je vous aime de tout mon cœur, ma petite fleur.

À votre retour ne manquez pas de passer chez Monnier. G. Freund y expose tous les jours ses photos de 2 à 6. Vous y verrez la toute belle de moi où j'ai l'air d'un ange.

À SIMONE DE BEAUVOIR

24 décembre

Mon charmant Castor

C'est Noël et vous êtes sûrement dans le train, mon cher petit, vous dormez peut-être déjà, toute votre petite figure froncée par l'effort de dormir, je vous connais bien, combien de fois ne vous ai-je pas vue, dans le coin en face de moi, tout absorbée dans le sommeil et sérieuse, mon petit, et si sereine. Ô vous autre qui avez tant voyagé avec moi. Je pense qu'il y a des skis croisés dans les filets au-dessus de votre tête ou peut-être même des cordes entrelacées et des dormeurs couchés sur le lacis des cordes. Et quand vous vous réveillez, vous avez les yeux roses et vous êtes tout excitée. Je vous aime, j'aime bien me rappeler tout votre petit personnage, toutes vos transes et toutes vos âpretés. Ça me fait rire et ça me tord le cœur de tendresse pour vous autre. Soyez prudente au moins.

Voici un petit ennui en perspective : ce cochon de Louis Marin vient de déposer à la Chambre un projet de loi tendant à supprimer les 2/3 des traitements de fonctionnaires mobilisés pour pouvoir élever à 2 francs le prêt au soldat. Naturellement il faut encore que ce soit voté, mais il faut déjà envisager des « aménagements » de mes finances. Que deviendra T.? Comment vous arrangerez-vous ? Pensez un tout petit peu à cela. Et surtout si la loi est votée achetez des journaux et montrez le texte à Z. parce que comme ça tombe en période où je suis fort mal avec T., je ne voudrais pas qu'on puisse m'accuser de la laisser à Laigle par mesquinerie. De toute façon elle pourra venir en janvier puisqu'on vous a payé mon traitement entier. J'ai décidé de ne plus lui écrire (à moins qu'elle n'écrive elle-même, mais elle doit avoir pris la même décision de son côté) jusqu'à mon voyage à Paris. Sans rupture ni rien.

C'était donc veille de Noël aujourd'hui, c'est étonnant ce que ça compte pour les types. Il y en a qui m'ont dit – vers le 15 décembre – : « Ah à présent ça va être un moment dur, parce que c'est la période des fêtes et on ne sera pas chez nous. » La patronne du Café de la Gare a rêvé de cuisine toute la nuit parce que son bistrot va être bondé sans désemplir aujourd'hui et demain. Et il y a des services où les officiers se sont cotisés pour offrir le réveillon à leurs hommes. Mais à présent je vais vous faire rire. Figurez-vous que les secrétaires ont acheté leur arbre de Noël avec bougies, pendeloques et brimborions. Un tout petit sapin dans un pot posé sur une table. Le colonel et les officiers ont bien voulu présider la réunion et on a eu l'amabilité de convier les sondeurs. A sept heures moins le quart ce soir, nous sommes donc descendus dans la véranda qui grouillait de types : secrétaires, téléphonistes, chauffeurs, ordonnances, cuisiniers. Les officiers sont arrivés et on a éteint l'électricité, le colonel a fait un petit discours bienveillant à la seule lumière des bougies du sapin : « Je n'ose en les circonstances faire des vœux de bonheur pour vos familles. Au moins sont-elles heureuses en ce moment de vous savoir en sécurité. Pour l'instant on ne vous demande que de la patience mais nous devons vaincre et je n'imagine pas qu'on

puisse vaincre sans effort militaire. Je suis parfaitement content de votre équipe et vous vous entendez bien entre vous mais seul le baptême du feu vous donnera la cohésion parfaite. » Il a ajouté : « Il est vrai que vous vous battez plutôt à coups de machine à écrire, mais on ne sait jamais. » Là-dessus le caporal Courcy a déclaré : « Croyez, mon colonel, que nous sommes très conscients de l'honneur que vous nous faites en acceptant de présider notre petite assemblée et que cette soirée restera parmi nos meilleurs souvenirs. » Et le colonel a dit : « Très bien. Allons très bien. Eh bien, Messieurs, passons dans l'autre pièce. » Dans l'autre pièce six bouteilles de champagne nous attendaient et des gâteaux secs. Le colonel m'a offert le premier verre ce qui fut très commenté. Il m'a dit : « Eh bien Sartre, vous ne trouvez rien pour votre roman dans cette drôle de guerre ? » « Eh non, mon colonel », ai-je dit. « Oh je suis persuadé que vous trouverez, vous saurez bien trouver. » Les officiers ont demandé un volontaire pour la musique et tout le monde a dit – c'est là que vous allez rire – que je savais jouer du piano. J'ai donc été jouer avec sentiment une valse intitulée *Grossmütterchen*. Le capitaine Orsel n'a pas caché qu'il eût préféré des marches, mais il n'y en avait pas. Là-dessus, Naudin, le sergent-chef, vivement sollicité a chanté une romance sur l'air du *Temps des cerises*. Il y expliquait à une belle lointaine qu'il lui enverrait en hiver des perce-neige, au printemps des pervenches et – il était supposé dans les tranchées – en été les fleurs teintes du sang de nos héros, les coquelicots. Le colonel est venu me dire : « Vous avez un joli talent. » Cependant que Hantziger, le triste, qui joue des valses le soir jusqu'à onze heures, s'était surnoisement et d'un air maniaque rapproché de la banquette du piano. Il a fini par s'y asseoir et a joué sans qu'on l'en prie *tout son* répertoire. Le colonel allait de groupe en groupe et avait un mot aimable pour chacun. Pour finir et céder aux prières du capitaine Orsel, j'ai chanté *Toréador en garde* et l'ai fait reprendre en chœur par les personnes présentes. Sur quoi on est repassé dans la véranda et on a allumé des feux de Bengale cachés entre les aiguilles du sapin. Je suis remonté vous écrire peu après.

Keller est rentré de permission hier. Mistler aujourd'hui. Pieter part demain. Il reviendra le 7. Si je pars sitôt après, je serai le 9 à 17 h 30 à Paris gare de l'Est. Si on intercale un type – ce qui est possible : Hang – j'arriverai le 20 à la même heure. Vous pourrez très bien venir me chercher à la gare car les heures d'arrivée des trains de permissionnaires sont tout à fait régulières à la condition de m'indiquer 1° un lieu de rendez-vous entre 5 h 1/2 et 7 h 1/2 ; par exemple : un café près de la gare de l'Est – et 2° un autre rendez-vous pour la soirée en cas que nous nous manquions. Vous serez de toute façon prévenue quand il faudra. Mon charmant Castor, je vais donc vous revoir et causer avec vous tout par le menu et vous prendre votre petit bras et voir vos petites figures. C'est du concret et du tout proche, à présent. Je vous aime. Mistler dit qu'en arrivant et en voyant Paris il a été saisi d'une joie calme et formidable et que, finalement, c'est extrêmement appréciable dix jours de permission. Donc n'ayez pas peur, je ne me laisserai pas gâcher la mienne.

Adieu, bonne petite skieuse, racontez-moi bien tous vos exploits. Saluez Kanapa et dites-lui que si je ne lui écris pas c'est qu'il faudrait lui répondre sur la Physique d'Aristote et sur la Transcendance de l'Égo ce qui ferait une lettre monumentale. Mais que sa Théorie de l'Égo est intelligente encore qu'incomplète et que je lui écrirai dès que j'aurai fini mon roman. Sous quinze jours environ. Pour sa conférence sur la Philos. de la Qualité, il faut qu'il lise le Metzger sur la « Philosophie du Concept¹⁹ ».

À demain, je vous embrasse bien fort.

Petit Mauvais vous êtes sûrement partie sans reprendre le manuscrit à Z.

Je vous aime.

À SIMONE DE BEAUVOIR

25 décembre

Mon charmant Castor

Aujourd'hui j'ai dépêché un bref petit mot à mes parents pour pouvoir vous écrire tout de loisir. Il est dix heures, c'est le moment charmant où je suis tout seul (ou presque : Paul est couché. Keller dort sur son livre à côté de moi, je ne sais pourquoi il ne va pas se coucher aussi). Seulement je m'aperçois que je n'ai rien du tout à vous dire.

C'est Noël. J'ai compris d'après votre lettre que vous êtes partie plus tôt que je ne pensais, samedi comme il était légitime et non dimanche soir. Donc hier quand je vous pensais dans le train vous aviez eu toute une longue journée de ski et vous dormiez sagement déjà dans une chambre un peu froide. Je me demande quel drôle de ménage vous allez faire avec Kanapa.

Aujourd'hui Pieter est parti en permission. Après lui, c'est à moi. Ça fait tout de même une petite excitation joyeuse quand on voit un type partir, il y a « identification à lui ». On le comble de recommandations, de boîtes de conserves, on l'aide et pour finir il paye à boire. Il me faisait précieux aujourd'hui parce qu'il s'en allait vers Paris. Dans vingt heures environ il va descendre à la gare de l'Est et puis il prendra le métro jusqu'à Gambetta et là au 255 de la rue des Pyrénées il entrera dans un magasin « Chez Gaston » où il trouvera sa femme et son gosse. Mais il était agaçant parce que, lui dont le principal mérite est d'être nature – c'est en partie pour ça que nous l'appelons l'ange –, il s'était guindé, je ne sais trop pourquoi dans une attitude : il voulait être « le type qui », comme il dit, part en permission avec une indifférence teintée certes de bonne humeur mais tranquille. Il n'y avait pas moyen de se réjouir avec lui. Pourtant il a toussé et raclé toute la nuit – signe chez lui du dernier degré de nervosité – et tourné dans ses draps tant qu'il a pu et ce matin, comme je faisais le mort après la sonnerie du réveil, il m'a demandé avec angoisse où j'en étais, de peur que je ne me sois rendormi et que je ne le laisse se rendormir. Je lui ai reproché, à onze heures, d'avoir une attitude ; il s'en est fâché et nous en sommes venus aux mots blessants, lui me disant : « Tu observes

les autres mais tu ne te connais pas, tu es un prétentieux. » et moi lui répondant : « Tu es une bonne femme et une chiffre. » Mais de lui à moi ça ne tire jamais à conséquence. Nous avons été, réconciliés, chercher le rata qu'on disait magnifique – au point que nous n'avions pas voulu déjeuner au restaurant, pour en profiter – et quelle déception. Une mauvaise choucroute nageant dans la lavasse et des oranges sures. À vrai dire une bouteille de champagne « Trouillard » était adjointe à l'ordinaire – mais vous imaginez quel champagne. On l'a bu cependant en fumant des voltigeurs également fournis par l'Intendance, ça a fait une petite agitation et puis on est partis, Keller, Paul, Mistler et moi entourant le permissionnaire qui payait le coup. Il avait brusquement pris une tête gourmande et enfantine, avec un air d'intense volupté intérieure et quelque chose de furtif dans la jouissance qui le faisait ressembler à la fois aux photos de son fils et à Charles Laughton dans *Henri VIII* quand il mange, devenu gâteux, un gigot en l'absence de sa dernière femme. On a bu. Mistler a lu *Le Mur* et aimé *L'Enfance d'un chef* mais il trouve que *Le Mur* proprement dit ne gagne pas à être lu après *Le Testament espagnol*. On est revenu et j'ai sagement – mais très sagement, travaillé. Mon roman m'a repris en ce moment et je travaille avec le plus grand plaisir à la grande scène entre Daniel et Mathieu. Je crois que ce que je fais est bon (j'ai déjà fait la dernière scène Mathieu-Ivich, quand il l'embrasse et la scène Mathieu-Lola : dans huit jours c'est fini). Ce soir l'absence de Pieter et des milliers de petits bruits qu'il sait faire avec sa bouche avait donné un calme monacal à notre local. C'était voluptueux.

Mon cher petit Castor, j'ai hâte de recevoir votre première lettre de Megève, de savoir où vous êtes logée et si vous vous amusez assez. Je me réjouis parce que vous aviez l'air de partir en transe. Je vous aime de tout mon cœur.

À SIMONE DE BEAUVOIR

27 décembre

Mon charmant Castor

Aujourd'hui j'ai dépêché six lignes à Tania pour mieux vous écrire, j'aime mieux ça, comme ça j'ai tout mon temps, je n'ai pas ces petites insanités à la queue de votre lettre. Figurez-vous d'ailleurs qu'hier, à force de me creuser la tête, après vous avoir écrit, j'ai trouvé deux ou trois petites choses inédites. Qu'est-ce que c'était ? Ah oui, il y en a une que j'ai mise sur mon carnet, je vous la recopie. Ça n'est pas que ce soit essentiel, oh non et il y a infiniment de choses plus amusantes sur mon carnet que je vous montrerai quand je viendrai en perm. Voilà ce que j'ai mis sur le carnet : « De temps à autre Keller joue des marches sur la table du bout des doigts. Habitude civile. Je le vois, chez lui, ayant repoussé son assiette, l'œil vide, tapotant la toile cirée pendant que sa femme range la vaisselle. Mais ce qui est curieux, c'est qu'il ne le faisait pas jusqu'ici. J'imagine qu'il l'a toujours fait avant la guerre, mais que, lors de la mobilisation de septembre, partant brusquement pour une aventure inconnue, il a dans sa hâte oublié d'emporter la plupart de ses petites habitudes. Elles sont restées chez lui et, en rentrant de perm, il les a reprises et ramenées avec lui, parce qu'il savait quelle vie monacale et administrative il allait retrouver ici. D'une façon générale les types en revenant de permission ressemblent davantage à ce qu'ils étaient en civil. » C'est tout – et puis je disais aussi que lorsque j'aurai fini le roman, je ferai de la haute fantaisie littéraire pendant quelque temps. Vous comprenez : le roman c'est du sérieux, le carnet c'est du sérieux, il n'y a pas d'écrivain plus sérieux que moi ; un Américain me l'a même reproché. Mais comme en somme c'est la guerre et que je ne devrais même pas pouvoir travailler, ça me fournit comme une justification à oser n'importe quelle fantaisie. C'est ça plutôt que du théâtre que je ferai : des expériences de laisser-aller. Elles seront ce qu'elles seront, mais j'aurai toutes les audaces, puisque c'est du temps donné et je suis bien sûr que j'en tirerai profit. Êtes-vous inquiète ?

Vous savez, l'absence de Pieter est une volupté. Je travaille, je lis, comme si j'étais un moine. J'ai lu *La Comédie de Charleroi*²⁰ et commencé les *Provinciales*²¹. Ça m'amuse les *Provinciales* parce que j'ai lu dans un journal que Jules Renard disait à propos d'elles : « On ne donne pas le prix Goncourt à Giraudoux parce qu'on ne veut pas le donner à Renard. » Et en effet l'influence de Renard sur G. est manifeste. Cette phrase par exemple : « Le chat repart, nouant sa queue pour se rappeler qu'il rage » et on voit peu à peu le Giraudoux classique se former *à partir* de Renard. J'en ai écrit sur le carnet bien entendu. Et puis j'ai commencé Rauschning. C'est très intéressant et puis j'ai bien rigolé parce que, vous rappelez-vous, Aron nous avait présenté cette trilogie : « *Pouvoir charismatique, élite machiavélique, masse* » comme ce qu'il avait découvert dans le nazisme d'après ses méditations personnelles. Or c'est le thème *appuyé* des 400 pages de Rauschning. Je désespère de trouver jamais chez Aron une idée personnelle.

Que vous dire de plus ? Je suis à *quatre* pages de la fin de mon roman, vous vous rendez compte ? Je me suis fait mal aux yeux aujourd'hui en écrivant trop petit sur mon nouveau carnet, alors j'écris gros. Je pense des tas de trucs et puis je suis heureux, il faut bien le dire : vous m'avez envoyé une grosse lettre de Megève et, sans exagération, ça m'a fait toute la journée *comme si j'y étais*. D'autant qu'il y a de la neige ici et du silence. J'étais pris par le ski et par vous autre, vous m'étiez drôlement présente, presque une petite matérialisation. Hé ! que je vous aime mon petit. Vous savez ça me fait rudement fort quand je vous sais pleinement heureuse, vraiment ça me rend heureux moi-même, tout est dans l'ordre. Et puis je peux vous imaginer. Retenez une chambre à tout hasard pour l'an prochain et d'année en année comme ça une chambre et – peut-être l'an prochain, en tout cas un jour – nous irons ensemble et nous serons tout seuls dans le chalet le soir et nous nous jouerons la T.S.F. Mon amour.

À propos, il y a un petit air de jazz qui monte de la salle à manger des officiers à travers le plancher et ça m'émeut. Tania a écrit deux lettres d'excuses, je ne

peux lui tenir rigueur, j'ai donc répondu aimablement. Mais nous irons vous autre et moi à l'hôtel Mistral.

Je vous aime, petit tout charme, tout petit charme, petit charme tout.

Il faudra songer à m'envoyer du pèze car c'est bientôt la fin du mois.

À SIMONE DE BEAUVOIR

28 décembre

Mon charmant Castor

Encore une toute charmante lettre de vous, toute confortable, comme ça a l'air bien votre petit chalet. Et puis le remonte-pente est si commode. Mais je m'impatiente parce que vous dites que vous n'avez pas encore tout à fait rattrapé l'état où vous étiez l'année dernière. Écrivez bien *par le menu* tous vos progrès, sans crainte des détails techniques, ça *m'intéresse*. J'ai été tout excité quand j'ai su que vous aviez descendu le Mont d'Arbois. Ça doit faire charmant pour vous parce que vous avez une *raison* de descendre : chercher vos lettres. Ça vous assimile presque, avec un léger coup de pouce salaud – aux paysans pour qui le ski est un moyen de transport. J'imagine que, si nous étions ensemble, nous ne dirions pas l'un à l'autre : « Nous allons tenter de bien descendre la pente du Mont d'Arbois. » Mais d'un air bien froid : « Allons-nous chercher nos lettres ? » mais je suis furieux que ces lettres – les miennes au moins – vous ne les receviez pas. J'ai tout scrupuleusement écrit depuis le 22, je crois et je reçois très vite vos lettres de Megève – avec un jour de différence par rapport à celles de Paris – je ne comprends pas que vous ne receviez pas les miennes. Peut-être est-ce parce que je mets « Megève » sans le département. Je vous dirais bien de me dire le département mais ça serait renouveler l'histoire du monsieur qui écrit des lettres

qui arrivent dans une boîte aux lettres dont on n'a pas la clé, pour expliquer où est la clé, etc. Donc à la grâce de Dieu. En tout cas si vous recevez cette lettre ça doit être au moins la *cinquième* que j'écris à Megève. Mon stylo s'arrête à temps pour me rappeler de vous dire qu'il faut m'envoyer *d'urgence* et de Megève même où on doit en trouver 2 paquets de capsules d'encre. Sinon je deviendrai tout muet et vous croirez que je ne vous aime plus bien. Il m'en reste 4.

Ici journée studieuse. J'ai lu le Rauschning qui me passionne. Est-ce ce que j'y mets ? Je n'en sais rien. Vous le direz. Mais en tout cas cela m'a inspiré de saines réflexions sur la violence comme moyen au service de la morale et j'ai conclu qu'il faut user de la violence. Vraiment j'étais comme Hercule à un carrefour entre le vice et la vertu. La violence était d'un côté, la douceur de l'autre, il fallait choisir. Mais il m'a paru évident qu'on doit faire violence. D'où, vous le devinez, quarante pages de carnet. Qu'ai-je fait d'autre ? Mon roman, mais peu, tout absorbé que j'étais par la violence. J'ai déjeuné ici d'un plat de lentilles, parce que j'aime les lentilles et que j'étais tout absorbé par mon propos. Paul a eu une indigestion, il était vert et il est allé se coucher et puis, sur le tard, Mistler est venu recueillir la bonne parole. C'est un disciple dans toute l'acception du terme. J'aurai donc des disciples partout. Il avait amené toute une bouteille de schnaps que nous avons vidée Keller, lui et moi, il est reparti tout ébaubi par les vapeurs des idées et de l'alcool. Et maintenant je vous écris. Je vais griffonner un mot à T. qui écrit scrupuleusement à présent, mais ça m'emmerde de lui écrire. Vous savez, *avec vous* je suis toujours uni très fort, tout passionnément et je pense pour vous et vous me faites présent et pour tout dire je vous aime de toutes mes forces. Mais les autres gens ont bien pâli en ce moment, je suis tout absorbé par cette guerre où il ne se passe rien pourtant mais où je pense si bien. Vous verrez les carnets, je crois qu'ils sont beaucoup plus intéressants que les précédents.

Mon amour, je n'ai plus rien à dire, mais je ne voudrais pas que vous pensiez que c'est une petite lettre sèche de type qui s'isole dans ses petites pensées, si

vous saviez comme je vous *sens* aux sports d'hiver et comme je suis avec vous. Vous êtes ma douce petite fleur, la seule chose qui compte dans ma vie et elle compte rudement – d'ailleurs elle ne compte pas « dans », vous ne faites qu'un avec ma vie, mon charmant Castor. Je vous dis que cette guerre fait prendre une conscience plus dure et plus nette des hiérarchies. Il n'y a que vous, mon cher petit (à présent je vais écrire à T. que je l'aime passionnément, ça m'écoeure un peu) Je vous embrasse tendrement, bonne petite skieuse.

Saluez Kanapa. Il paraît que Lévy me trahit sur toute la ligne. Il dit que je n'ai rien compris à Kant.

À SIMONE DE BEAUVOIR

29 décembre

Mon charmant Castor

Voilà que Mistler est encore venu ce soir. Je suis bien affligé car il est dix heures et, après votre lettre, il faudra en écrire *deux* à T. à qui je n'ai pas eu le courage d'écrire hier soir, pour lui faire croire que j'ai tout de même écrit. Ce boulot de lettres quotidiennes est terriblement astreignant quand le cœur n'y est plus. Remarquez d'ailleurs que je n'ai même pas le droit de me plaindre, car je suis tout de même bien content de recevoir des lettres : ça amuse, il y a de petites anecdotes, cela fait du mouvement. En sorte que je suis bité, comme on dit ici, à la façon d'un rat.

Il n'y a rien à dire sur cette journée, petit bon : je n'ai même pas reçu de lettre de vous. Je n'ai pas d'inquiétude mais il ne faudrait pas plus de deux jours de retard pour que j' imagine que votre petite jambe est fêlée ou votre petit crâne fracassé. Et puis ça me fait toujours un vrai petit manque une journée sans lettres

de vous : elle n'est pas sanctionnée. Par ailleurs il ne s'est rien produit : je n'ai même pas écrit sur mon carnet, parce que le roman m'attirait et puis par une espèce d'hygiène : quand on s'enferme seul avec son carnet comme hier, sans le correctif du monde, on se met à bouillir et on finit par avoir besoin d'une soupape. C'était le cas hier, j'avais une conception du monde toute refermée sur moi-même et sombre. D'ordinaire je suis toujours un peu au-dessus de mes théories et là, non : dedans. Alors aujourd'hui j'ai voulu faire autre chose. Et puis il y a une autre raison, moins sérieuse : le carnet tire à sa fin, si j'y écris trop, il sera terminé *avant* le 1^{er} janvier. Or j'ai écrit de ma plus belle ronde sur la page de garde : décembre-janvier 39 et ça m'ennuie de barrer. Déjà je me suis un peu dégoûté du carnet précédent parce que j'y avais fait une grosse tache.

Il fait – 12°. Ce n'est pas une petite affaire d'effectuer un sondage par cette température. Paul met un passe-montagne, sa capote et ses gants et il offre ainsi un spectacle inhumain. Pour moi je mets des gants mais je reste en gentil corps et sans passe-montagne. Keller ne met même pas de gants. Mais ça pince, je vous jure. J'ai pensé à l'infortuné petit Bost qui ne doit pas l'avoir bonne. Le paysage est tout glacé et le ciel tout pur. J'ai été me baigner, ce matin, dans l'eau sulfureuse d'ici, puis j'ai travaillé, sondé, déjeuné au café de la Gare. Le caporal Courcy, le Joseph Prudhomme des secrétaires, grand lecteur d'A. France, est venu m'emmerder à la fin du repas. Je me suis absorbé dans la lecture du Rauschnig, pour marquer ma volonté d'isolement. Ce que voyant il a eu la ruse de m'offrir un schnaps pour arroser ses galons de caporal-chef. Ça ne se refuse pas mais en buvant *son* schnaps, j'ai dû écouter *sa* conversation, émaillée de « tel père, tel fils » « À beau mentir qui vient de loin », etc. ou encore « Il faut s'accommoder du caractère de chacun » « Il y en a de plus malheureux que nous ». « À quoi ça sert de se faire du souci, puisque nous n'y pouvons rien. » Nous sommes revenus ensemble et j'ai de nouveau travaillé et sondé, puis lu le *Journal* de Stendhal que m'a prêté Mistler car la provision de livres touche à sa fin. J'ai fait deux paquets pour Bost et un pour vous mais c'est l'argent qui

manque pour les envoyer. Je vais taper Paul de cent francs pour attendre votre mandat. Un peu plus tard je vous renverrai le Rauschning qu'il faut lire. Les 80 premières pages du Romains ne sont pas les meilleures. Ce qui est plaisant c'est plutôt l'effort minutieux qu'il fait pour prendre la situation sous toutes ses faces et puis ce qu'il dit sur Verdun. Vous me donnerez votre avis. Le soir Mistler est venu, tout emmitouflé dans sa capote parce qu'il crevait de froid – et avec mal aux tripes. On l'a réconforté, il part toujours fort réjoui de ces entretiens, où on le pique un peu, on le taquine, on lui fait de douces violences. Par exemple je lui dis : « Tu n'as pas honte : tu te moques de Hantziger parce qu'il s'appelle Arthur – et toi tu t'appelles Edgar. » Alors il dit : « Ah, oui. Oui ! oui ! » et puis il rêve un bon moment. Voilà ce qu'il aime. Il ressemble de plus en plus à une vieille Anglaise. Et aussi à Grock, ne vous en déplaise. Voilà tout, mon cher petit. À demain, j'ai bien grand-hâte de recevoir vos lettres et je vous aime de toutes mes forces. Amusez-vous bien.

À SIMONE DE BEAUVOIR

30 décembre

Mon charmant Castor

Donc hier pas de lettres de vous et voilà qu'aujourd'hui le courrier n'est pas arrivé. Ça fait bien du temps sans vous autre, cher petit. Vous aurez bien fait des progrès cependant. Il est huit heures, à présent, vous dînez avec Kanapa en écoutant la T.S.F., vous êtes toute rompue et peut-être bâillez-vous, même, avec discrétion. Je voudrais bien être avec vous. C'est marrant cette guerre où l'on se borne en somme à priver les hommes de leurs femmes, sans leur faire aucun mal par ailleurs.

Savez-vous que vous n'avez sûrement pas si froid que moi. Il faisait – 18° ce matin. Et cette nuit – 4° et – 5° dans nos chambres. Représentez-vous cela : dormir bien au chaud (car nos couvertures sont chaudes) dans une chambre où l'eau gèle. Mais si on sort seulement le petit doigt de la couverture, il est gelé aussi. J'ai eu tout de même quelque peine à m'endormir parce que je m'étais mal débrouillé avec les couvertures et j'avais quelques vents coulis dans le dos. Et puis tout a été fort bien ensuite (vers une heure du matin) et malheureusement il a fallu que je me lève à six et demie. Je suis allé déjeuner au café de la Gare en lisant le Rauschning et puis j'ai repris le petit carnet. Aujourd'hui théorie sur la mauvaise foi . c'était mûr et c'est tombé ; je la continuerai demain. J'ai pris aussi le grand déjeuner là-bas et le patron m'a expliqué en s'arrachant les cheveux que les officiers ont fait monter dans des proportions incroyables les prix dans la ville où il s'approvisionne, parce qu'ils payent sans compter. Juste au moment où on pouvait faire du « pon bedit gommerce », m'a-t-il dit avec tristesse. Et il a ajouté : « C'est le soldat finalement qui trinquera. » Ce qui m'a inspiré quelques réflexions économiques sur mon carnet. Cet après-midi j'ai été chercher un gros sac de charbon pour nous autres sondeurs ; il est là dans un coin, tout pansu, il inspire confiance. Et puis j'ai travaillé mon roman, sondé, jeûné, bu un verre de vin. Mistler est venu et m'a prêté le *Journal* de Stendhal, que je me réjouis de lire et puis je vous écris. Hélas mon pauvre bon petit Castor, ma lettre va s'arrêter là. Si elles sont si longues à l'ordinaire, c'est que je les truffe de réponses aux vôtres. Mais je ne sais plus rien de vous. Et ma vie ici est absolument monacale. Il me semble à présent qu'un Dieu sévère a ôté tous les plaisirs de ma vie pour que je puisse me consacrer pendant quelque temps à la culture, à la pensée et aux méditations sur moi-même. Je ne sens même plus la guerre, je me cultive. Drôle de vie et si ça continue, drôle de profit pour moi.

Mon amour, je vous aime toujours extrêmement fort. Il y aurait tout à fait bien une place pour vous dans cette vie monacale, seulement elle reste vide.

Nous travaillerions et nous nous cultiverions tous les deux et nous nous aimerions bien.

Je vous aime tant.

Le courrier arrive enfin avec six heures de retard mais il n'y a pas de lettre de vous.

À partir de demain, je crois prudent de recommencer à envoyer mes lettres à Paris, poste restante.

Je vous aime. Et je vous souhaite une bonne année, mon cher petit.

À SIMONE DE BEAUVOIR

31 décembre

Mon charmant Castor

J'ai reçu trois longues lettres de vous aujourd'hui. Vous ne pouvez imaginer quel charme vivant cela donne à mes journées de vous savoir tout heureuse dans cette neige. Vraiment cela transforme le monde. J'imagine que je vois si peu de choses et si monotones – je ne dis pas ça pour me plaindre car l'esprit est alerte et je suis fort content – que ça laisse plus de place et de vivacité aux plaisirs d'imagination ; la réalité n'agit pas comme réductrice et je suis tout entouré de vos montagnes. Mon amour, que vous m'êtes présente en vos moindres petites activités. Votre petite vie là-haut a l'air toute fameuse et je comprends bien que vous ayez du bonheur. Pour ma permission, mon cher petit, c'est le moment de prendre le temps en patience, elle va avancer et reculer de jour en jour, précisément parce que j'en suis proche. Dans tous les cas ce n'est pas pour le 6. On parle à présent du 13 ou du 14. Peut-être même un peu après. Mais, comme vous dites, dix ou vingt jours d'attente, finalement ça n'est rien puisque ça sera.

Je ne pense pas, en effet, qu'on puisse bien vraisemblablement la cacher à Tania, d'autant qu'à présent on s'est défâchés. Cela va doucement. Elle a écrit trois lettres et puis elle n'écrit plus. Et moi je n'écrirai pas ce soir, non par vindicte, mais par sommeil. Mais enfin ce refroidissement mutuel ne peut pas justifier ces mesures de représailles. Nous nous en tiendrons donc à notre premier projet. Nous Irons à l'hôtel Mistral. Je ne peux pas envoyer de télégramme, c'est interdit, je m'en informerai toutefois. Mais de toute façon vous serez prévenue à temps du jour et de l'heure de mon arrivée. Pour l'instant il n'y a rien à dire aux Z. J'irai au Q.G., après les fêtes du nouvel an et je demanderai tous les renseignements. Pendant que j'y pense, mon bon petit, n'oubliez pas les capsules d'encre et envoyez-moi avec les livres, le plus tôt possible, deux carnets, plus gros que les derniers (de la taille de ceux que je vous ai donnés) mais *réglés*. Ne vous inquiétez pas si vous n'avez pas les carnets, finalement je ne les ai pas donnés à Pieter puisque j'allais bientôt vous voir. Vous en aurez quatre à la fois quand j'arriverai à Paris et une théorie toute neuve sur le *néant*. Une autre sur la *violence*. Une autre sur la *mauvaise foi*.

Savez-vous que j'ai *fini* le roman ? J'ai mis le mot fin sous une page. Après quoi, tout grave et pompeux d'avoir fini, j'ai déchiré soigneusement cette page et deux autres qui venaient avant, en menus morceaux. Puis jeté le tout dans le seau à charbon. Je ne me suis aperçu de mon erreur que dix minutes après. Il a fallu reprendre les bouts de papier dans le seau, en me crottant les doigts et faire un puzzle. J'y suis parvenu et j'ai tout recopié. Puis j'ai écrit au-dessous de « Fin » : « Le volume qui fait suite à celui-ci s'intitulera : *Septembre*. » Aimez-vous « Septembre », ça me fait assez fort et je ne crois pas qu'on ait jamais parlé précisément de ce titre entre nous. Il me plaît si fort que je balance si je ne vais pas commencer le second livre tout de suite. Finalement je suis las de *L'Âge de raison*, mais il n'y a pas de raison pour que *Septembre* me dégoûte, puisque c'est tout autre chose. Je ne ferai pas tout d'ailleurs. Simplement des épisodes : Sarah tuant son gosse, le Boubou au dancing avec Mathieu. Mathieu rencontrant une

femme dans une bagarre, la dernière nuit de Nancy, etc. Et puis toutes ces vies de types qui finalement se rencontrent avec lui dans le wagon. Oui, oui, ça me décide de vous l'écrire et je vais commencer dans deux ou trois jours. D'ici là je vais un peu figoler cette fin, pour pouvoir vous l'apporter en janvier.

Ce matin Mistler est venu avec moi prendre son petit déjeuner au café de la Gare et il a été ébloui de l'intimité à laquelle j'avais atteint, mangeant à la cuisine avec les servantes, entre les restes de la veille et des quartiers de rouge viande destinée au repas de midi (ça n'est pas ce qui m'enchant le plus) alors que le café est interdit aux militaires avant 11 heures du matin. Il m'a demandé par quelle savante politique j'en étais arrivé là et je lui ai expliqué ceci : c'est que les patrons me considérant dans leur cuisine sont frappés par le privilège que ça constitue et pensent à part eux qu'il y a certainement une raison à ça, mais qu'ils ont dû l'oublier. Et alors, ils redoublent d'attention pour se faire excuser cet oubli. Au point qu'à midi, alors que tous les militaires sont chassés, je reste à boire paisiblement et longuement mon café et ne m'en vais que quand je veux. En fait, apprenant un beau jour que le café allait être consigné le lendemain, je me suis amené le lendemain avec une impudence tranquille que je serais bien loin d'avoir dans le civil et j'ai dit à la servante : « Oh *moi* tout de même, vous n'allez pas me renvoyer ? » Elle ne m'a pas renvoyé et j'ai pris pied. Le lendemain la patronne était là et j'ai tendu un billet de cinq francs pour payer. Elle n'avait pas de monnaie et c'était 2,50 francs. Alors j'ai dit astucieusement : « Eh bien, ce sera payé pour demain. » Ici Pieter dirait : « Tu comprends... le coup. » Et ainsi l'habitude fut prise. C'est naturellement poétique en diable, cette cuisine déserte au matin, avec la viande sur la table, d'immenses cuves pleines de pommes de terre, des saucisses accrochées à un bâton et un idiot congénital qui allume le feu en bavant un peu. Puis vient la première servante, celle qui, comme j'ai dû vous le dire, montre volontiers son derrière à l'idiot qui ne semble pas s'en émouvoir. Et tous deux tiennent en allemand des conversations sur leurs patrons qui ressemblent à des scènes d'introduction et d'exposition dans la comédie de

Labiche (la soubrette et le valet parlent ensemble), on me prend volontiers à témoin. Après quoi vient une seconde servante. Puis le cuisinier militaire de la popote des officiers de justice qui se tient dans une des salles du café, puis le camionneur militaire chargé du ravitaillement, tout ce monde boit du café autour de moi qui lis, puis encore la patronne, maritorne tout ébouriffée de sommeil et enfin à huit heures et demie, sa fille Charlotte, la jeune beauté du lieu. Vers huit heures trente-cinq je m'en vais. Mistler est entré après moi on a voulu le chasser mais j'ai étendu ma droite sur lui et dit : « Servez-le, il est avec moi. » Ce qui fut fait. Il était plein de considération et je lui ai expliqué que dans la lutte entamée entre l'autorité militaire qui veut me priver de mes petits déjeuners et moi qui tiens âprement à les avoir (vous me connaissez sur ce point) je serai sans doute régulièrement victorieux car je suis prêt à tout. Mais que ça m'amènerait sans doute à prendre des petits déjeuners poétiques et clandestins dans des arrière-boutiques, des cuisines, des chambres à coucher, que sais-je ?

Après quoi nous sommes remontés et j'ai travaillé tout le matin à une théorie de la mauvaise foi qui n'est pas si bien venue que je croyais. Puis je suis retourné pour le grand déjeuner au café de la Gare et Mistler qui me colle un peu m'y a rejoint. Nous étions serrés comme des harengs parce que c'était dimanche et dernier jour de l'année. J'ai raconté mille choses à Mistler que j'intéresse, instruis et effraye un peu, je lui ai fait part de mon projet d'installer une dictature de la liberté pour forcer les gens, par un dosage de tortures et d'arguments, à être libres. Puis nous sommes remontés et j'ai travaillé au roman que j'ai fini. J'ai jeûné et puis je vous écris. Et comme j'ai écrit hier à mes parents et n'écris pas à T., je pourrai aller me coucher presque sitôt après vous avoir écrit. Il ne fait plus que – 2° dans les chambres et comme je chauffe mes couvertures ici, je n'ai plus du tout froid la nuit.

Je vous aime, mon doux petit, ma pensée ne vous quitte guère, vous êtes ma force et mon bonheur. A demain mon charmant Castor, j'ai sommeil et vous, après votre journée de ski, vous devez dormir déjà.

Je ne parle plus de vos vacances à Annecy²² parce que je ne sais rien de plus à ce sujet, ce qui ne signifie rien pour ni contre votre projet.

1. De Faulkner.
2. Les initiales de ces noms composent le mot : Morsbronn, où se trouvait Sartre.
3. Mais il n'y a eu aucune évacuation officielle. Et bon nombre d'habitants sont là.
4. Brumath.
5. Spécialiste d'allemand que venait d'épouser Colette Audry.
6. Jean Wahl, philosophe bien connu.
7. Sic.
8. Sartre espérait être renvoyé à l'arrière, dans les Alpes.
9. Personnage fictif.
10. Théorie que Guille et moi nous opposions aux raisonnements de Sartre.
11. De Roland Dorgelès.
12. Nom de jeune fille de Rirette Nizan.
13. Mot illisible.
14. De Kierkegaard.
15. La chanson de M. Chevalier et son commentaire.

16. De Valery Larbaud.
17. Cette lettre, très explicite, a dû me parvenir par des moyens insolites.
18. De Marcel Aymé.
19. Il pourrait feuilleter aussi le *Daudin* sur la classification. A-t-il compris qu'une physique de la qualité est une physique de classification ? C'est l'essentiel.

20. De Drieu la Rochelle.
21. De Giraudoux.
22. Au cas où Sartre aurait été replié dans les Alpes.

GALLIMARD

5, rue Gaston-Gallimard, 75328 Paris cedex 07

www.gallimard.fr

© *Éditions Gallimard, 1983.* Pour l'édition papier.

© *Éditions Gallimard, 2018.* Pour l'édition numérique.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Romans

LA NAUSÉE (« Folio », n°805 ; « Foliothèque », n° 28. Essai critique et dossier réalisés par Jacques Deguy).

LES CHEMINS DE LA LIBERTÉ, I : L'ÂGE DE RAISON (« Folio », n°870).

LES CHEMINS DE LA LIBERTÉ, II : LE SURSIS (« Folio », n°866).

LES CHEMINS DE LA LIBERTÉ, III : LA MORT DANS L'ÂME (« Folio », n° 58).

CEUVRES ROMANESQUES (« Bibliothèque de la Pléiade »). Édition de Michel Contat et Michel Rybalka.

Nouvelles

LE MUR (*Le Mur – La Chambre – Érostrate – Intimité – L'Enfance d'un chef*) (« Folio », n° 878).

L'ENFANCE D'UN CHEF. Extraite de *Le Mur* (« Folio », n°3932).

Théâtre

THEÂTRE, I : *Les Mouches – Huis clos – Morts sans sépulture – La Putain respectueuse*

LES MAINS SALES (« Folio », n° 806 ; « Foliothèque », n° 10. Essai critique et dossier réalisés par Marc Buffat).

LE DIABLE ET LE BON DIEU (« Folio », n°869).
KEAN, d'après Alexandre Dumas.
NEKRASSOV (« Folio », n° 431).
LES SÉQUESTRÉS D'ALTONA (« Folio », n°938).
LES TROYENNES, d'après Euripide.
HUIS CLOS – LES MOUCHES (« Folio », n°807 ; « Foliothèque », n°30. Essai critique et dossier réalisés par François Noudelmann).
HUIS CLOS. Pièce enregistrée en 1964 et précédée de « L'Enfer c'est les autres » en commentaire. Conception de Prune Berge. Couverture illustrée : photo G. Siegel/Gallimard (« CD audio À voix haute »).
LA P... RESPECTUEUSE – MORTS SANS SÉPULTURE (« Folio », n°868).

Littérature

SITUATIONS, I à X.
BAUDELAIRE (« Folio essais », n° 105. Précédé d'une lettre de Michel Leiris, 1975).
CRITIQUES LITTÉRAIRES (« Folio essais », n°223. Textes extraits de *Situations, I*).
QU'EST-CE QUE LA LITTÉRATURE ? (« Folio essais », n° 19).
SAINT GENET, COMÉDIEN ET MARTYR (*Les Œuvres complètes de Jean Genet, tome I*).
LES MOTS (« Folio », n° 607 ; « Foliothèque », n°35. Essai critique et dossier réalisés par Claude Burgelin).
LES ÉCRITS DE SARTRE, de Michel Contat et Michel Rybalka.
L'IDIOT DE LA FAMILLE. Gustave Flaubert de 1821 à 1857, I, II et III (nouvelle édition revue et augmentée en 1988).
PLAIDOYER POUR LES INTELLECTUELS. Première édition (« Idées », n°274).

UN THÉÂTRE DE SITUATIONS. Nouvelle édition augmentée et mise à jour par Michel Contat et Michel Rybalka en 1992 (« Folio essais », n° 192).

CARNETS DE LA DRÔLE DE GUERRE (septembre 1939-mars 1940).

LETTRES AU CASTOR et à quelques autres. Édition de Simone de Beauvoir.

I. 1926-1939.

II. 1940-1963.

LE SCÉNARIO FREUD. Préface de J.-B. Pontalis

MALLARMÉ. La lucidité et sa face d'ombre (« Arcades », n° 10).

ÉCRITS DE JEUNESSE. Édition de Michel Contat et Michel Rybalka avec la collaboration de Michel Sicard.

SITUATIONS PHILOSOPHIQUES. Textes extraits de *Situations I à X*, (« Tel », n° 171).

LA REINE ALBEMARLE OU LE DERNIER TOURISTE. Fragments. Édition d'Arlette Elkaïm-Sartre.

Philosophie

L'IMAGINAIRE. Psychologie phénoménologique de l'imagination. Édition revue par Arlette Elkaïm-Sartre en 1986 (« Folio essais », n° 47).

L'ÊTRE ET LE NÉANT. Essai d'ontologie phénoménologique. Édition corrigée avec index par Arlette Elkaïm-Sartre en 1994 (« Tel », n° 1).

CRITIQUE DE LA RAISON DIALECTIQUE. Théorie des ensembles pratiques, *précédé de* QUESTIONS DE MÉTHODE.

CRITIQUE DE LA RAISON DIALECTIQUE *précédé de* QUESTIONS DE MÉTHODE. Édition d'Arlette Elkaïm-Sartre. Nouvelle édition en 1985.

I : Théorie des ensembles pratiques.

II : L'Intelligibilité de l'Histoire.

QUESTIONS DE MÉTHODE in CRITIQUE DE LA RAISON DIALECTIQUE. Nouvelle édition revue et annotée par Arlette Elkaïm Sartre en 1986 (« Tel », n° 111).

CAHIERS POUR UNE MORALE.

VÉRITÉ ET EXISTENCE. Édition d'Arlette Elkaïm-Sartre.

SITUATIONS PHILOSOPHIQUES (« Tel », n° 171, textes extraits de *Situations, I à X*).

L'EXISTENTIALISME EST UN HUMANISME. Présentation et notes d'Arlette Elkaïm-Sartre en 1996 (« Folio essais », n°284).

L'IDIOT DE LA FAMILLE. Gustave Flaubert de 1821 à 1857, I, II et III. Nouvelle édition revue et complétée en 1988.

Voir aussi Collectif, KIERKEGAARD VIVANT (« Idées », n° 106).

Essais politiques

RÉFLEXIONS SUR LA QUESTION JUIVE (« Folio essais », n° 10).

ENTRETIENS SUR LA POLITIQUE, avec David Rousset et Gérard Rosenthal.

L'AFFAIRE HENRI MARTIN. Textes commentés par Jean-Paul Sartre.

ON A RAISON DE SE RÉVOLTER, avec Philippe Gavi et Pierre Victor.

Voir aussi Collectif, LE CHANT INTERROMPU. Histoire des Rosenberg. Illustrations de Picasso.

Scénarios

SARTRE, un film réalisé par Alexandre Astruc et Michel Contat.

LES JEUX SONT FAITS, Nagel, 1947 (repris dans « Folio », n°2805, 1966. Nouvelle édition).

L'ENGRENAGE, Nagel, 1948 (repris dans « Folio », n°2804, 1996).

Entretiens

Entretiens avec Simone de Beauvoir, dans LA CÉRÉMONIE DES ADIEUX de Simone de Beauvoir.

Iconographie

SARTRE, IMAGES D'UNE VIE. Album préparé par L. Sendyk-Siegel,
commentaire de Simone de Beauvoir.

ALBUM SARTRE. Iconographie choisie et commentée par Annie Cohen-Solal.

Jean-Paul Sartre

Lettres au Castor et à quelques autres, I. 1926-1939

Au cours des entretiens qu'il eut avec Simone de Beauvoir pendant l'été 1974, Sartre s'est expliqué sur ce que représentaient pour lui ses lettres :

« C'était la transcription de la vie immédiate... C'était un travail spontané. Je pensais à part moi qu'on aurait pu les publier, ces lettres... J'avais la petite arrière-pensée qu'on les publierait après ma mort... Mes lettres ont été en somme l'équivalent d'un témoignage sur ma vie. »

Ce recueil qui couvre une période allant de 1926 à 1963 rassemble toutes les lettres retrouvées par Simone de Beauvoir, ainsi que quelques autres qui lui ont été léguées ou confiées par leurs destinataires.

Cette édition électronique du livre *Lettres au Castor et à quelques autres, I. 1926-1939* de Jean-Paul Sartre a été réalisée le 16 janvier 2018 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 9782070260782 - Numéro d'édition : 279069).

Code Sodis : N13753 - ISBN : 9782072137235 - Numéro d'édition : 192216

Ce livre numérique a été converti initialement au format EPUB par Isako www.isako.com à partir de l'édition papier du même ouvrage.